**Lucien BAROU**

# Mémoires de la Grande Guerre

*187 Poilus du Forez et de sa périphérie témoignent…*

***Tome 4 : 1917***

# Chapitre 26

# Deux évènements du premier trimestre 1917 :

## Le froid intense de janvier-février, le repli stratégique allemand, en mars, sur la ligne Hindenburg

## Chap. 26 – Deux événements du premier trimestre 1917 : le froid intense de janvier-février – le repli stratégique allemand en mars sur la ligne Hindenburg (Siegfried)

E- « *Ça a été si dur que ça, le temps des gelées ?*
T- *Houla ! Affreux ! Mais il en est mort ! Des quantités ! Celui qui se laissait prendre, qui bougeait pas, qui se laissait prendre par la gelée, deux jours après il était mort ! C'est incroyable ! Congestion tout de suite !*
E- *Qu'est-ce qu'il fallait faire, pour résister ?*
T- *Pour résister ? Il fallait marcher continuellement ! Il fallait marcher, il fallait travailler, il fallait bouger ! Que la circulation du sang se fasse ! Mais celui qui restait dans un coin, à pas bouger, le lendemain, il était mort !*
E- *Mais si on était épuisé ? Si on avait sommeil ? Il fallait marcher quand même ?*
T- *Ah ben ! Marche ou crève ! C'était notre refrain, ça ! Marche ou crève ! L'un ou l'autre ! »*
– **Jean Auroy** (classe 1914) de Saint-Priest-la-Prugne.

T- *« En février-mars 17, on était là-haut, au-dessus de Vitry-le-François* (Marne), *dans un petit patelin. C'est qu'on pouvait pas rester ! On nous laissait pas en ligne longtemps ! On nous relevait souvent, parce qu'on a trouvé des gens, qui étaient en sentinelle, qui avaient gelé ! On en a trouvé morts debout ! Un froid terrible ! »* - **Marius Verdier** (classe 1917) de Rozier-en-Donzy

T- « *Oh ! Il faisait froid ! Ouh la la la qu'il faisait froid ! Quand on allait monter la garde, on faisait plus partie des hommes ! Il fallait voir comme on était : on avait non seulement la capote, mais on avait touché des peaux de mouton, alors ça nous faisait peur de voir ! Et puis alors, on se mettait les pieds dans des affaires… Parce que les bottes en caoutchouc n'existaient pas ! Alors, c'étaient des semelles en bois… »*- **Jean-Louis Monier** (classe 1913), Marols

### Des températures très basses et le sol gelé en profondeur en janvier-février 1917

L'hiver a toujours été, depuis le début de la guerre, une saison difficile pour les soldats, même si le mauvais temps, la neige et le froid induisaient souvent un ralentissement des activités de combat. Mais le troisième hiver de guerre (et surtout les mois de janvier et février 1917) est resté dans toutes les mémoires comme particulièrement rude, aggravant les maux des deux hivers précédents.

Dans *« Les Poilus »* **Pierre Miquel** écrit : ***«*** *L'hiver de 1916-1917 est exceptionnellement froid. Il n'est pas rare que le thermomètre descende à – 25° C. Pour économiser les camions, tous les déplacements de corps se font à pied par ce climat et l'ensemble du front est concerné par les changements de secteur. Les poilus s'étaient arrangés pour hiverner dans leurs coins savamment protégés contre la froidure. Voilà qu'on les expose à la glace et au vent sous prétexte de leur « redonner des jambes ». Ils parcourent des étapes de quinze, vingt ou vingt-cinq kilomètres. Quand ils arrivent au cantonnement, les exercices commencent.*

*Des rideaux clairsemés de veilleurs se remplacent aux créneaux des tranchées, sans cesse relevés par des unités décimées à la recherche d'un secteur calme pour se refaire, des territoriaux ou des laissés-pour-compte du recrutement. Les bataillons ne sont jamais tranquilles, même en ligne. »*[1]

Ceux de nos témoins qui étaient au front ont rarement omis de mentionner la froidure de cet hiver 1917, en signalant les vivres gelés, pain et surtout vin. Nous ne retiendrons que les plus circonstanciés.

Trois témoignages écrits évaluant la température

**Jean Rivet** (cl.16) , de Pouilly-sous-Charlieu, coquetier en gros, monté au front au 105e R.I. de Riom, a expérimenté le froid extrême de février 1917, ce qu'il mentionne succinctement, par écrit, dans la « *Reconstitution de [son] Carnet de Campagne 1915-1918-1919 » : « Hiver 1916-17 – « Nous sommes dirigé* sur Compiègne, où nous débarquons ; des autos nous prennent et nous débarquons à Pierrefond*, où nous cantonnons dans des baraques a Driant* (Adrian !) *bâties dans les bois. Notre travaille* consiste a* creuser des tranchées nouvelle*, a* faire des emplacements de nouvelles batteries, a aménager des anciennes tranchées. Il fait un froid terrible moins 20 °. Enfin vers fin février nous montons en ligne devant Lassigny…. »*

Plus âgé de cinq ans, **Amand Beyron** (cl.11), musicien-brancardier au 99e R.I., écrit dans son journal de guerre, pour début février 1917, à Lignières, à 5 km au nord-est de Montdidier, dans la Somme : *« Nous nous couchons, fatigués, dans nos couvertures et couvre-pieds, sans manger, tellement nous sommes las et*

[1] Pierre Miquel, « *Les Poilus* », éditions Plon, collection « Terre Humaine », Paris, 2000, pP. 318-319

*désorientés. J'ai eu froid jusqu'au petit matin. Tristesse et désolation… Pour nous réchauffer, nous allons faire un tour dans le village détruit, abandonné… Toutes les maisons légères en torchis sont délabrées… Les hommes arrivés se sont logés comme ils le pouvaient… Les caves archi-bondées. Nous sommes à 1 500 mètres de la 1ère ligne de tranchées, où les bataillons du 99e sont en place depuis deux jours… Le secteur est calme… Par moments, c'est presque le grand silence, à part le vent d'est qui hurle à faire peur « au diable. ».*

*Nous nous occupons le 1er jour et les jours suivants à ranger la toiture de notre grange, à boucher les trous des murs en torchis, à replacer la porte d'entrée retrouvée et rafistolée, à trouver des planches pour installer des lits de camps ; à rechercher de la paille, en attendant celle que l'on doit nous faire parvenir !*

*[…] En attendant l'arrivée de baraques « Adrian », on se loge comme on peut, dans les caves, sous la tente, avec du – 15° au-dessous de zéro et même plus… Pas rigolo ! De quoi mourir de froid ! Impossible de creuser des tranchées : le sol est gelé à plus de 60 centimètres de profondeur… La pointe des pioches s'émousse au bout d'une vingtaine de coups comme sur du très dur granit… »*

Un troisième témoignage écrit, plus fiable que l'oral bien postérieur en ce qui concerne l'évaluation de la température (encore qu'on se demande qui pouvait bien avoir un thermomètre dans un régiment), fiable surtout quand le récit est rédigé soit au jour le jour, soit peu de temps après la guerre, nous est fourni par le récit des *« Souvenirs »* , achevé en mars 1919, comme l'indique l'auteur à la fin, de **Claudius Viricel** (cl. 10), agriculteur à Grammond (Combelagier), dans les Monts du Lyonnais. Alors soldat au 3e Régiment de Zouaves, dans l'Aisne, il écrit :

*« Le 18* (janvier 1917) *nous débarquions à Château-Thierry, et nous allions cantonner à 1500 mètres plus loin, à Chierry, d'où le 19 il fallut repartir à pied pour la Chappelle*-sur-Chézy (Aisne). La 2ème Cie fut logée au hameau des Caquetons. La vie n'y fut pas rose, plus de 20 degrés au dessous de zéro, pain gelé, vin gelé, zouaves frigorifiés, tels sont les souvenirs que je retiens des Caquetons. Nous partons le 2 février. On repasse à Château-Thierry, ou* on passe une nuit et le lendemain, nous sommes à Chevillon (3 kilomètres de Dammard), d'où le 8, les autos nous transportent à Bourg-et-Comin, pour y faire des travaux préparatoires pour l'offensive du 16 avril.[2] Nous passâmes près d'un mois dans ce village. Logés dans le grenier d'un dépôt de vin, vide cela va sans dire, nous eûmes beaucoup à souffrir du froid. Toutes les nuits, nous allions au travail. Nous faisions une piste à l'usage de l'infanterie et de l'artillerie de campagne ; la terre gelée, jusqu'à une profondeur de 40 centimètres, ne se laissait pas facilement entamer, et de nos efforts ne résultait qu'un avancement infime à la tâche. Enfin le 6 mars on estima que nous avions assez travaillé et on nous ramena un peu plus en arrière… »*

*« – 15° au-dessous de zéro et même plus… »* (Beyron), « *froid terrible moins 20 ° »* (Rivet), *« plus de 20 degrés au dessous de zéro »* (Viricel) : les températures extrêmes signalées par P. Miquel sont confirmées dans l'Oise, dans l'Aisne et dans la Somme. Quant à l'indication de la profondeur du sol gelé, elle est sûr indice sûr de la durée de la période de froid intense, qui fait pénétrer de plus en plus le gel dans la terre : jusqu'à 40 cm de profondeur pour Claudius Viricel, ce qui ralentit considérablement la tâche de creusement, plus de 60 cm pour Amand Beyron, ce qui la rend impossible.

<u>En instruction à l'arrière du front par ce *« froid terrible »*</u>

**René Villemagne**, de Chazelles-sur-Lyon, né en 1895 mais qui n'avait pas été pris au conseil de révision de sa classe (1915) et l'a été l'an d'après, a débuté, après une longue instruction, son séjour sur le front dans l'hiver 1916-1917. Il indique aussi une température extrême (- 28°) la même que celle que donnera Jean Auroy un peu plus bas :

T- *« On nous a envoyés à Varennes-sur-Allier, dans un peloton spécial, pour une instruction un peu plus poussée, et puis après, on nous a envoyés dans la Somme, à l'arrière du front, pour s'habituer aux armes, au fusil-mitrailleur, aux grenades ; un peu de tranchées, un peu de terrassements, des babioles comme ça… Une instruction assez poussée. C'est là que nous avons passé l'hiver 1916-1917, qui a été terrible ! Terrible !*

E- *Tout le monde m'en parle ! On m'a dit qu'il était effroyable !*

T- *Oh ! Effroyable ! Le thermomètre est descendu à – 28° une nuit ! C'était vers Vieux-Rouen-sur-Bresle*[3]*, Aumale, Blangy…dans ces secteurs. C'était en arrière du front de la Somme. Mais là, on n'était pas engagés. On entendait le canon la nuit, mais on n'était pas engagés ! On était simplement en instruction…*

E- *Et là, vous avez beaucoup souffert du froid ?*

T- *Oh ! Affreux ! Affreux ! Affreux ! Affreux ! Y a eu beaucoup de… Pas de maladies : des pieds gelés ! Des pieds gelés, des oreilles gelées…*

E- *Qu'est-ce qu'il fallait faire, pour ne pas avoir de pieds gelés ?*

---

[2] Le 16 avril 1917 est la date du déclenchement de l'offensive du Chemin des Dames

[3] Localité située à 7 km au nord d'Aumale, dans la Seine-Maritime, en bordure de la Somme

T- *Y avait pas grand chose ! Ils nous donnaient une pommade : on la mettait ou on la mettait pas… se barbouiller les pieds, se déchausser avec un froid comme ça ! On se couchait comme on pouvait, comme des chiens, quoi ! Sans se déshabiller ! Ça a été terrible ! Le froid a été terrible ! Et ça a duré jusqu'au mois de mars où y a eu une petit peu de soleil…… Nous étions logés dans des fermes, en cantonnement : dans les étables, dans les écuries, dans les greniers, dans les granges…*
E- *Les civils étaient encore là ?*
T- *Ah oui ! Les civils étaient encore là !*
E- *Comment est-ce que les civils se comportaient avec vous ?*
T- *Ça dépendait des endroits ! Ça dépendait aussi des gens qui occupaient les lieux. Y en avait qui étaient gentils, qui étaient aimables, puis d'autres qui l'étaient moins ! Alors, vous savez… Il fallait pas leur faire des misères, d'ailleurs, c'était défendu… Mais, d'une façon générale, on n'était pas mal avec eux…*
E- *Mais là, vous ne faisiez que coucher ? Vous ne preniez pas le repas ?*
T- *Si, on rentrait. On prenait le repas de midi et le repas du soir aussi… Seulement la soupe arrivait plus ou moins chaude, parce que les cuisines étaient pas là : il fallait aller les chercher là-bas… Et le vin était gelé : il était plein de petits glaçons ! Le pain était gelé : on le coupait avec une serpe ! Alors, ça, c'est mauvais, ce pain : on, dirait qu'il est plein de sable ! Le pain gelait ! Et les cuistots mettaient bien quelques boules sur leur cuisine roulante, mais c'était pas pour nous ! C'était pour les officiers, les sous-officiers ! Nous, on mangeait le pain gelé !*
E- *Donc tout le monde n'était pas à égalité devant le froid !*
T- *Ah non ! Non, non, non, non, non ! Vous savez, les sous-officiers avaient des cantonnements un peu plus confortables, ils avaient un toit, une maison, tandis que nous, on avait un couvert* (toit) *en chaume, les murs étaient en torchis, c'était épais comme ça : on était presque dehors !*
E- *Ah oui ! Et là, il y a eu des pieds gelés, dans votre compagnie ?*
T- *…Y avait pas grand chose à faire ! Y a eu beaucoup de pieds gelés !*
E- *Et vous, ça ne vous est pas arrivé ?* T- *Non !* E- *Vous preniez des précautions, peut-être plus ?*
T- *Oh ! Peut-être pas ! J'ai eu de la chance ! J'ai eu de la chance de pas avoir les pieds gelés. J'ai brûlé mes chaussures en essayant de me chauffer les pieds* (rire) *mais j'ai pas eu les pieds gelés !*
E- *Là, vous pouviez faire du feu, quand même ?*
T- *Ah ! Pas possible ! Pas possible ! On n'avait rien pour faire du feu ! On était dans des étables. Y avait point de cheminée, y avait point de poêle, y avait rien du tout ! Puis faire du feu avec quoi ?*
E- *S'il y avait des bois aux alentours ! Y avait pas de bois ?*
T- *Si ! Des forêts ! D'immenses forêts ! Mais pour avoir du bois, on se faisait courir !* (pourchasser / punir) *Y avait même des stères tout prêts, des bûches comme ça, mais il fallait pas s'amuser parce qu'on se faisait boucler ! D'ailleurs y avait une limite au cantonnement qu'on devait pas dépasser ! On pouvait pas aller au bois, c'était défendu, parce qu'il y avait beaucoup de chevreuils ! Alors, y avait des types qui prenaient leurs fusils et puis qui allaient au chevreuil…*
E- *Donc on ne pouvait pas chaparder du bois pour faire du feu !*
T- *On n'avait pas les moyens de faire du feu ! D'ailleurs, pour faire du feu, il faut du papier, et où le prendre ? On ne recevait pas des journaux ! Le papier, on avait l'enveloppe de nos lettres, nos lettres, c'est tout ce qu'on avait comme combustible ! »*

On se dit cependant qu'il aurait suffi de peu de chose : que l'armée achète ou réquisitionne ces stères de bois à proximité, et procure aux soldats du papier et des allumettes en quantité suffisante, pour que ceux-ci, à l'extérieur de leurs granges ou de leurs étables, fassent du feu (un feu par escouade) entretenu en permanence (on est en bordure de la forêt de Compiègne !) pour passer cette mauvaise période… Et éviter ces pieds gelés qui, lorsque cela en arrivait à l'amputation, privait l'armée de soldats et la nation de citoyens valides, aptes à faire la plupart des métiers, et les familles du potentiel de travail du chef de famille… Car ici, on n'est pas sur le front où faire du feu, et même allumer une cigarette dans l'obscurité, c'est se désigner aux tirs de l'ennemi !

Un plus frêle rempart contre le froid que les planches d'un baraquement, c'est la toile de la tente portative que doivent constamment avoir les Poilus sur leur sac à dos dès lors qu'ils se déplacent, et qui leur sert de linceul quand ils meurent. Dans la citation liminaire de Pierre Miquel, on a vu que les déplacements à pieds des régiments se sont multipliés pendant cet hiver, ce qui était aussi un moyen de réchauffer les soldats, mais il n'y avait pas toujours d'abri en dur à la halte du soir, d'où le recours à la tente, incroyable par cette froidure. Une parade au froid, quand le seul abri disponible se réduisait à une toile de tente, est indiquée par **Louis Deloire**, (cl.14), agriculteur à Cordelle, conducteur de chevaux dans l'artillerie (au 4e R.A. de Campagne de Besançon) :
E- « *Cet hiver 16-17, c'est celui qui a été si froid ?* T- *Ah ben oui !* E- *Vous étiez dans des baraquements ? Vous étiez dans quoi, cet hiver 16-17 ?*
T- *Oh ! Dans des cabanes en planches ! Et des fois qu'on avait que les toiles de tente ! Alors, on boutonnait quatre-cinq toiles de tente ensemble, et puis on couchait trois-quatre bonshommes dessous ! […] Le pain,*

*fallait prendre l'hache pour le casser, mais alors, il était immangeable ! On pouvait même pas le dégeler, parce qu'il fallait pas faire du feu !… Ah ! non ! Fallait pas fumer la pipe ! Y avait que la cigarette de matelot !* (rire)

E- *Qu'est-ce que c'est, la cigarette de matelot ?*

T- *Prenez une chique ! Te* déroulais ta cigarette puis te* mettais le tabac dans la bouche ! »*

Si trois ou quatre bonhommes se serrent les uns contre les autres sous quatre ou cinq toiles de tente, boutonnées ensemble, qu'ils utilisent comme des couvertures, que deviennent ceux dont la tente a été utilisée sans qu'il trouvent refuge dans le tas de soldats associant leur chaleur humaine ? Trève de plaisanterie : on veut bien croire que Louis Deloire a cité ces chiffres sans voir leur manque de correspondance…Ou qu'il y avait des tentes excédentaires… Quant à l'usage de la « cigarette de matelot », au nom humoristique, il a largement débordé sur la vie civile des Poilus, au-delà de la Grande Guerre…

## Le pain et le vin gelés

**Léon Guichard** (cl.15) : *« Ah ! Le pain gelé tous les jours ! Le pain gelé ! Et le pinard pareil ! »*

**Antoine Frénéat** (cl.15) : *« Le pain gelé était immangeable ! Très mauvais ! …On attendait qu'il soit dégelé…*

**Antonin Morin** (cl.16) : *« Le pain, il fallait le couper à coups d'hache ! Les boules de pain, pour les partager, à coups d'hache ! »*

Ce pain gelé, indécoupable, immangeable, on a vu que les cuisiniers de la roulante arrivaient à en réchauffer quelques boules au contact de leurs grandes marmites que, selon René Villemagne, ils réservaient aux officiers ou sous-officiers, et à eux-mêmes. Aussi peut-on comprendre l'attendrissement de **Jean-Marie Quet** (cl.17) et la reconnaissance qu'il porte à son capitaine pour avoir négocié le réchauffement du pain auprès d'un boulanger, dans une localité de repos pas évacuée par les civils :

E- « *On parlait donc de ce fameux pain qui vous avait fait tant de plaisir…*

T- *Ah oui ! Et je me rappelle plus si c'est le… C'est notre capitaine…Le capitaine Elie ! Tè ! Bon Dieu ! De Lyon !* (voix tremblante d'émotion) *Ça me revient ! Et c'est lui qui nous a dit : « Attendez ! Bougez pas ! Quante* le boulanger aura défourné son four, on passera nos boules dedans ! ». Eh ben, Bon Dieu, jamais j'ai mangé de si bon pain ! Ça l'avait fait remouiller un peu, il était revenu… Bon Dieu ! On le mangeait comme de la brioche ! »*

Le vin, contenant de l'alcool, gèle évidemment à une température plus basse que le pain, mais lui non plus n'a pas échappé au froid solidifiant :

**Armand Primpier** (cl.12) : *« On était aux Carrières Chauffour*[4]*. Eh bien, sur des tonneaux de vin de 300 litres, y avait 100 litres qui étaient de la glace !… Cent litres gelés complètement ! En 17, ça ! »*

**Jean Farigoules** (cl.16), boulanger-pâtissier à Brives-Charensac, écrit dans son récit de guerre consacré à sa *« Campagne de l'Aisne »*, alors qu'il est au 67e R.I. de Soissons :

*« Nous restons 2 jours au Bourget, nous étions 2 000 ou 5 000 soldats à équiper. A La Fère-en-Tardenois, nous étions cantonnés dans des barraquements*, il faisait froid, on gèle, la nuit on fait du pas de gymnastique pour se réchauffer.*

*Nous quittons Coulonge le 20 janvier, après 3 jours de marche, nous arrivons à Villemeneux (Seine-et-Marne), petit patelin, on n'y trouve rien. Nous allons chercher du pinard à 4 kilomètres. Nous restons dans ce triste patelin quelques jours, il faisait un froid terrible, on couche dans des granges, moi je couche dans une loge à cochons. On grelotte de froid. J'avais un bon Caporal nommé Truc, on ne s'en fait pas. Le pinard est gelé dans les bidons, la roulante aussi a son pinard gelé, plus moyen de boire un coup. »*

Quand on sait l'importance que représente le vin durant la Grande Guerre, on mesure là la détresse du soldat…

## Les pieds gelés et les diverses parades pour s'en prémunir

On sait très bien que la température peut varier beaucoup d'une région à l'autre, même si le front se concentrait tout de même dans la bande nord-est de la France, des Flandres à la Franche-Comté. Apparemment l'Alsace du Sud était moins froide, ou froide moins longtemps, que la Somme vers Montdidier où, selon le journal d'Armand Primpier, le sol était gelé à 60 cm de profondeur, puisque **Claude Chaume** (cl.12), agriculteur à Bully, n'indique que 10 à 15 cm de terre gelée, ce qui implique tout de même des mesures spéciales :

E- « *L'hiver 16-17, vous étiez en Alsace, l'hiver qui a été si froid ?*

[4] Le témoin ne se souvient plus si c'est dans la Somme ou dans l'Oise : carrières souterraines permettant, selon lui, d'abriter tout un régiment

T- *Oui, on était dans la plaine d'Alsace, en avant de Belfort. Il faisait froid ! C'est l'hiver qui a été si froid ! Pour creuser les tranchées, il fallait des masses avec des coins, pour enlever la croûte de gelée, tellement c'était gelé ! Y avait bien 10 à 15 cm d'épaisseur ! On creusait dans la journée, avec des masses, mais la nuit, on couchait quand même dans le foin ! »*

On doit préciser que les Chasseurs à Pied (Claude est alors au 5e B.C.P.) tout comme les Chasseurs Alpins passent en général l'hiver dans les Vosges, ou dans la partie de l'Alsace reprise aux Allemands, dans des lieux un peu en retrait du front, donc où peuvent se trouver des fermes non démolies, avec du foin dans les granges ou « fenières », comme on dit en Forez… Reprenons l'entretien là où il a été interrompu :

E- *« Est-ce que vous avez eu des pieds gelés dans votre bataillon ?*

T- *Y en a eu, oui. Moi, j'ai failli : le pied gauche, là, il était temps ! C'était juste ! Il l'a échappé… J'avais été blessé : le 15 janvier 17, j'étais à la Croix-Rouge, à Lyon : il arrivait énormément de pieds gelés, justement ! Et on savait pas quoi faire ! A ce moment-là, on était pas bien au courant de ce qu'il fallait faire. Y en a même qui ont été amputés ! Mais moi, c'était juste, le pied gauche, mais enfin, j'y ai échappé quand même !*

E- *Mais vous aviez été gelé pourquoi ? Parce que vous étiez immobile ?*

T- *Bien sûr ! Et parce qu'on avait des souliers ! Après, on a pris des bottes fourrées, alors là, le pied risquait pas de geler comme dans les souliers ! »*

Il est pratiquement le seul à avoir parlé de ces bottes fourrées. Auraient-elle été produites et distribuées parcimonieusement ? Ce pied qui a eu la chance de ne pas être gelé, il le perdra tout de même, car il sera amputé, à l'extrême fin de la guerre, justement du pied gauche, broyé par un obus le 25 octobre 1918…

**Antoine Fanget** (cl.16), agriculteur à Burdignes, retraité à Bourg-Argental, soldat au 64e R.I. d'Ancenis, a vécu la douloureuse expérience des pieds gelés, dans l'Aisne :

E- *« Est-ce que vous avez souffert du froid, l'hiver 16-17 ?*

T- *Oh oui ! Houla ! Affreux ! On nous donnait des peaux de mouton. On avait froid, hein ! Moi, j'avais eu les pieds gelés ! Les pieds gelés ! Les pieds gelés ! Y avait de l'eau, les pieds gelaient, alors on pouvait plus bouger les pieds ! Alors, y en a qui venaient avec une pioche pour te décailler les pieds* (casser la glace). *On pouvait pas bouger les jambes !*

E- *Qu'est-ce qu'ils faisaient, avec la pioche ?*

T- *Pour nous décailler ! Casser le glas !*

E- *Vous aviez les pieds dans la glace, et vous pouviez pas les sortir ?*

T- *Ah ben non ! On nous enlevait les chaussettes, les souliers : les chaussettes, la peau partait avec, hein !* (rire). *Puis on les passait à la pommade !* (les pieds)

E- *Mais vous, c'est quand même revenu, votre froid aux pieds, là ? Parce qu'il y en a qu'il a fallu amputer !*

T- *Ah oui ! Ah oui !* E- *Mais vous, c'est revenu ?*

T- *Moi, c'est revenu ! On a passé la pommade ! On y passait à la pommade, nos pieds ! C'était obligé ! La peau partait avec les chaussettes ! »*

Pour que les pieds soient pris dans la glace, cela suppose une grande amplitude de température que les autres témoins n'ont pas évoquée, avec de l'eau liquide, donc au-dessus de 0°, se glaçant progressivement - avec l'abaissement nocturne de la température - autour des pieds, ceux-ci étant donc forcément immobiles pour que la glace les enserre comme une gangue, au point de devoir avoir recours aux camarades pour les dégager, à coups de pioche… On a peine à croire qu'une pommade révulsive puisse suffire à rétablir la circulation du sang….

Ces « peaux de mouton » dont parle le témoin, distribuées par l'armée, un autre de ses camarades de combat les évoque, **Antonin Cote** (cl. 15), agriculteur aussi, mais à Saint-Priest-la-Prugne :

T- *« Les sapes, bien sûr, pour se mettre à l'abri ! Mais on creusait dans la tranchée, on faisait une sape, on creusait en dessous, dans la terre, quoi ! Pour nous protéger de la pluie ! De la pluie et du froid, quand c'était l'hiver ! Ce qui nous a sauvé du froid, c'est les peaux de mouton ! On avait une peau de mouton derrière et puis devant, qui avait de la laine. Alors, ça nous tenait chaud, ça ! Quand on montait à la faction, on était bien là-dedans, ça nous tenait bien chaud, parce que la laine était en-dedans ! C'était bon, les peaux de mouton ! ».*

**Jean Auroy** (cl.14) agriculteur à Arfeuilles, dans l'Allier, versé en 1916 au 36e R.I. de Caen (après avoir fait un an et demi de guerre au 142e R.I. de Mende et avoir eu des côtes cassées en 1915 par l'explosion d'une grenade) a connu, avant et après une permission chez lui, le froid extrême de l'hiver et aura un pied gelé au début de février 1917, aux Eparges, sur les Côtes de Meuse, à 20 km au sud-est de Verdun :

T- *« Au début de février… Moi, j'étais venu en permission là* (à Arfeuilles), *j'avais passé mes douze jours là. Et puis, quand je suis retourné là-bas, c'est le moment qu'il faisait encore le plus froid ! Le lendemain, j'ai eu un pied gelé ! Et ça m'a fait grand bien parce que je suis été évacué tout de suite. Et je suis plus retourné après le temps des gelées !*

E- *Ça a été si dur que ça, le temps des gelées ?*

T- *Houla ! Affreux ! Mais il en est mort ! Des quantités ! Celui qui se laissait prendre, qui bougeait pas, qui se laissait prendre par la gelée, deux jours après il était mort ! C'est incroyable ! Congestion tout de suite !*
E- *Qu'est-ce qu'il fallait faire, pour résister ?*
T- *Pour résister ? Il fallait marcher continuellement ! Il fallait marcher, il fallait travailler, il fallait bouger ! Que la circulation du sang se fasse ! Mais celui qui restait dans un coin, à pas bouger, le lendemain, il était mort !*
E- *Mais si on était épuisé ? Si on avait sommeil ? Il fallait marcher quand même ?*
T- *Ah ben ! Marche ou crève ! C'était notre refrain, ça ! Marche ou crève ! L'un ou l'autre !*
E- *Parce qu'on imagine que vous deviez pas dormir ?*
T- *Ça dépend ! Quand on est trop fatigué, et si on a pas trop froid, on arrive de dormir une demi-heure, une heure : ça soulage !*
E- *Mais là, on avait pas le temps d'être pris par le froid, une demi-heure, une heure ?*
T- *A condition qu'on soit pas gelé quand on se couchait, hein ! J'ai vu aux Eparges,là, c'était terrible ! Il fallait marcher continuellement ! Continuellement, il fallait marcher ! Et si on restait seulement une demi-heure, ça y est ! C'était terrible ! Il faisait jusqu'à - 27° ,- 28° de froid, hein !*
E- *[…] Et vous, vous avez été pris par la gelée aussi ?*
T- *Oui ! J'ai un pied qui était mort, quoi ! Alors heureusement, je suis allé au toubib tout de suite. Il m'a dit : « Mon vieux, y a qu'une chose, c'est de partir ! ». Et y avait au moins 7-8 km pour aller à l'ambulance* (le local hospitalier). *Je suis parti avec mon fusil : je devais pas me désarmer, hein ! Je suis parti. Je savais qu'il y avait une ambulance, là. Je suis allé dans l'ambulance. Le chef me regarde, il dit : « Il faut te déshabiller en vitesse, et puis aller dans un bon lit. Et on va te donner ce qu'il faut. ». Mais j'y serais pas allé, le lendemain, j'étais crevé ! Eh oui ! »*

Pour éviter d'avoir les pieds gelés

**André Deloy** (cl.16) de Fraisses, agent technique aux fraises et forets à l'usine Jacob Holtzer d'Unieux, qui a changé six fois de régiments pendant sa guerre, était au 8e R.I. de Saint-Omer lors de l'hiver 1916-1917. Lui aussi décrit l'ampleur du froid, ainsi qu'un moyen de se prémunir du gel des pieds :
T- « *Il faisait un froid immense… Il faisait – 30° ! Et j'étais toujours pieds nus dans mes souliers ! Ils donnaient une paire de chaussettes au mois de septembre et puis on la quittait en mars ! Des chaussettes en coton… en carton !, qui étaient comme ça…* (doit montrer du carton)
E- *Mais on ne gelait pas, avec les pieds nus ?*
T- *Si ! On avait froid aux pieds ! Du bout des pieds jusqu'au talon ! Vous m'auriez piqué, je sentais rien ! Je sentais rien ! Alors, dans le fond du gourbi, y a un type qui passait : « Qui veut du cirage ? Qui veut du cirage ? ». Vous voyez qu'on chahutait encore, là ! On nous donnait du savon noir pour mettre sur nos pieds, si on avait point de chaussettes !*
E- *Vous vous frottiez les pieds avec du savon noir ?*
T- *Oui ! Du savon noir ! Pour empêcher les gelures ! »*

Evidemment, l'industrie textile s'était emparée du marché de la protection contre le gel des pieds, mais encore fallait-il connaître ce qu'elle proposait et pouvoir se le procurer. C'était le cas de **Robert Estienne** (cl.17), né à Sées, dans l'Orne, fils de cafetiers-limonadiers assez prospères pour lui faire faire des études jusqu'au baccalauréat, ce qui lui permettra, après guerre, de passer le concours spécial d'H.E.C. pour les démobilisés bacheliers, de le réussir, et de devenir chef du service commercial de cette même entreprise Jacob Holtzer d'Unieux où travaillait le témoin précédent ! Incorporé le 9 janvier 1916 au 51e R.I. de Beauvais, c'est au 129e R.I. du Havre et dans la Somme, au nord-est d'Aumale, qu'il a vécu ce fameux hiver 16-17 :
T- *« Pour les pieds, on m'avait envoyé… Des parents parisiens m'avaient envoyé ce qu'on trouvait dans les grands magasins de Paris : les chaussettes S.W.. C'était baptisé comme ça, c'était une marque, si vous voulez. C'était tout bêtement un carré de toile qui était enduit d'une matière grasse, et vous mettiez votre pied au milieu du carré, vous repliiez les angles comme ça, et puis par dessus, vous mettiez vos bas, des bas de laine. Mais c'était absolument épatant, ça ! J'en ai gardé un souvenir ! Parce que ça vous tenait chaud et ça vous tenait propre !*
E- *Bien sûr ! Mais on ne pouvait pas enfiler le godillot par dessus ! Si ?*
T- *Si, si !…C'était pas très épais.*
E- *Mais dans ce cas-là, ça veut dire que certains avaient des facilités, d'autres pas, évidemment ! C'est-à-dire que les gens étaient un peu tributaires de ce qu'ils recevaient de leur famille !*
T- *Exactement ! Là, c'était pas distribué par l'armée, ça ! »*

Le recours à la famille pallie les carences des fournitures de l'armée. Au cours d'un épisode bien antérieur de pieds gelés, puisque la carte date du 12 novembre 1915, le sergent **Jean Genestier** (cl.12) de Saint-Anthème (alors caporal au 12e B.C.A. d'Embrun), réclame à sa mère :

*« Il faudra m'envoyer dans le prochain colis de la graisse pour les souliers, pour empêcher que l'eau ne rentre pas dans le cuire*, vous demanderez la meilleure graisse car c'est surtout les pieds qu'on n* a froid. Vous m'enverrez aussit* quelques bougie* »*

Le sergent Jean Genestier n'a pas eu à subir les rigueurs du froid de janvier-février 1917 : il était déjà mort depuis un an…

## Les sacs à terre autour des pieds et des jambes

De petits sacs de jute, qu'on remplissait de terre, étaient souvent employés pour rehausser le parapet, là où la tranchée n'avait pas pu être creusée assez profondément, en raison de la dureté du sol, ou au contraire de sa friabilité, dans les terrains sablonneux des Flandres. Ils servaient aussi à aménager des postes de tir au créneau, quand aucune plaque métallique avec meurtrière n'était disponible. Ils ont trouvé une autre utilité au cours de cet hiver si froid. Trois « classards » de la classe 1915 témoignent brièvement :

**Antoine Frénéat**

E- « *C'est le fameux hiver qui a été si froid !*

T- *Y avait un hiver qui a été froid, oui ! Y avait des sacs à terre, on se mettait des sacs à terre aux pieds, on se les attachait. Alors, ces sacs à terre, ils prenaient de la boue ! On avait les pieds mouillés, mais ça isolait quand même ! »*

**Léon Guichard :**

T – « *Vous savez pas, pour passer l'hiver, comment qu'on a fait ? Pour empêcher de geler les pieds ? Y avait des sacs à terre, qu'on appelait, on remplissait ces sacs pour faire le parapet. Alors, on se mettait quatre ou cinq sacs dans les jambes, qu'on s'attachait avec une ficelle aux genoux : ça empêchait de geler ! Mais alors, là, y a été dur ! Mais j'ai pas eu de gelés, mais enfin…*

E- *Mais ça, ça protégeait le mollet, ça protégeait pas le pied !*

T- *Si, ça montait là quand même ! On emmanchait les souliers dedans, vous comprenez ! Le soulier, on emmanchait tout là-dedans ! Tout dans le sac, le fameux sac ! Et on attachait avec une ficelle là… »*

**Antonin Cote :**

E- « *Y en a qui m'ont dit qu'ils se mettaient aussi des sacs autour des jambes !*

T- *Ah ! Si on pouvait, oui ! Oui, mais on pouvait guère s'entortiller les jambes ! Si on était pour se sauver* (s'enfuir) *on pouvait pas ! «*

Epouse de T – *Dites donc, je voulais lui dire d'expliquer le jour qu'il a pas pu enlever ses chaussures dans la tranchée…*

T- *Eh ben oui, j'étais gelé dedans, dans mes souliers ! J'avais les pieds gelés dedans ! Et puis je les ai enlevés ! Mais y a bien fallu les reprendre après ! On a changé de chaussettes, mais fallait reprendre les souliers quand même ! »*

A confronter les témoignages, on s'aperçoit que ce qui est le souverain remède pour l'un possède des inconvénients pour l'autre…

## Lutter contre le sommeil pour ne pas avoir les pieds gelés

*« J'ai vu aux Eparges,là, c'était terrible ! Il fallait marcher continuellement ! Continuellement, il fallait marcher ! Et si on restait seulement une demi-heure, ça y est ! C'état terrible ! Il faisait jusqu'à - 27° ,- 28° de froid, hein ! »* disait **Jean Auroy.** Marcher continuellement, de jour comme de nuit, cela implique de ne pas dormir, mais combien de nuits ?

Lutter contre le sommeil, c'est le remède qu'a appliqué **Antoine Souchon** (cl.13), boulanger à Neulise, puis à Roanne, faubourg Mulsant, pendant 32 ans. Il était au 84e R.I. d'Avesnes, dans ce début d'année 1917, un peu avant de partir en Orient :

T- *« Très dur ! Parce que ça gelait ! J'ai vu arriver… J'ai pas eu les pieds gelés parce que j'avais la volonté de ne pas aller me coucher quand on me relevait de la retraite* (lapsus : de la garde, comme sentinelle !)*, quoi, au créneau, qu'on était là… Eh bien, moi, y en a, ils rentraient , ils en avaient marre, ils allaient au gourbi et je dors ! Et le lendemain, on les trouvait les pieds gelés ! J'en ai vu des quantités ! Alors ça m'a fait peur ! « Oh ! j'ai dit, ne te laisse pas endormir ! Autrement, tes pieds seront gelés le lendemain… » Quand vous voyez des pieds tout bleus, vous savez que ça fait pas !*

E- *Il fallait les amputer ?* T- *Oh ! enfin…* E- *Donc vous, vous vous forciez à ne pas trop dormir ?*

T- *Oh oui ! Moi, quand je quittais la retraite* (2e fois : la garde, le petit poste de sentinelle)*, eh ben, je tapais un peu des pieds, je faisais tout pour éviter de m'endormir ! …Et je m'en suis bien sorti : je n'ai pas eu les*

*pieds gelés. Y en a bien d'autres qui ont fait comme moi. Mais y en avait qui ne résistaient pas ! Et c'était plus fort qu'eux ! Ils tombaient où ils étaient, quoi ! Par la fatigue… »*

L'amputation d'un pied, ou des deux

Il se trouve que, pour cet hiver 1917, personne n'a décrit les amputations, même si plusieurs les ont évoquées. Nous rappelons au lecteur par un extrait présenté auparavant (au chap. XVI, relatif à la fin d'année 1915) que cette éventualité existait toujours, et n'était pas la pire chose que redoutaient les victimes, soucieuses de voir se terminer le calvaire de la guerre. C'est **Antoine Gayet** (cl.16) soldat de l'Ain, métallurgiste dans le Rhône, venu à Feurs à sa retraite, qui témoigne :
E- « *Et alors, y en a qui ont eu les pieds gelés, là, parmi vos copains?*
T- *J'ai pas eu connaissance qu'ils ont eu les pieds gelés amputés… Y en a un (mais c'était à Bouchavesnes alors, c'était avant ça), je l'ai emporté sur mon dos! On a tombé peut-être… Oh! Ça faisait bien 3 km, pas loin! Dans la boue, dans le… Ce qui était le plus embêtant, c'étaient les fils de téléphone qui traînaient un peu partout! Alors on s'entravait dedans, et puis on dégringolait! Alors fallait se… On pleurait! On disait: "Oh! mon vieux, autant être mort que faire un boulot pareil! " Oh oui! Enfin, finalement, on est arrivé au bout! Et le copain, il a été évacué tout de suite, il a été à Issy-les-Moulineaux, vers Paris, et ils lui ont coupé les deux pieds! Alors il m'a écrit peut-être un mois après (pas tout de suite, bien sûr) et il m'a dit: "Gayet, je te dois la vie! Tu m'as sauvé la vie!* (émotion) *Parce que sans toi, je serais mort!". Parce que tous ceux qui l'ont opéré, ils lui ont dit: "Vous avez eu de la chance que votre copain, il vous a emporté!". Il pouvait pas marcher, il fallait le porter sur le dos! Et on tombait, pardi! Forcément! »*

Des sentinelles gelées à leur poste

Une nouvelle fois, un extrait du témoignage de **Jean Auroy** présenté plus haut va nous servir à introduire un fait, très grave : la mort due au froid. Il déclare : « *Affreux ! Mais il en est mort ! Des quantités ! Celui qui se laissait prendre, qui bougeait pas, qui se laissait prendre par la gelée, deux jours après il était mort ! C'est incroyable ! Congestion tout de suite ! ».* On sait bien qu'on peut mourir de froid : les actualités, chaque hiver, nous rapportent que des S.D.F. (cruel sigle qui voulait masquer la misère avant de devenir à son tour transparent) même jeunes, sont morts de froid. Mais des soldats ne sont pas des gens abandonnés, et la plupart sont vigoureux, aguerris par des années de vie dehors, à tous les temps, pour la plupart d'entre eux. En dehors d'études précises, il est difficile de dire si ce sont *« des quantités »* de soldats qui sont morts de froid, et de chiffrer ces quantités. Les deux témoignages qui suivent relatent un fait précis.

Selon **Marius Verdier** (cl. 17) agriculteur à Rozier-en-Donzy, le froid était plus cruellement ressenti dans les baraquements qu'en tranchées, sauf par les sentinelles, qui, condamnées à l'immobilité dans leur trou du « petit poste » (où, théoriquement, elles ne devaient rester que deux heures, avant d'être remplacées par un autre tandem), au 171e R.I. de Belfort, sont parfois mortes de froid :
T- *« En février-mars 17, on était là-haut, au-dessus de Vitry-le-François* (Marne), *dans un petit patelin. C'est qu'on pouvait pas rester ! On nous laissait pas en ligne longtemps ! On nous relevait souvent, parce qu'on a trouvé des gens, qui étaient en sentinelle, qui avaient gelé ! On en a trouvé morts debout ! Un froid terrible ! Il faisait un froid ! Mais on avait plus froid quand on était en repos qu'en ligne !* (En ligne) *on était pas immobiles, on était pas gelés ! Mais on couchait dans une grange, dans une ferme, sur un tas de foin, à ras des tuiles ! On quittait les souliers pour la nuit, mais le matin, les souliers, impossible de les reprendre ! Alors, il est arrivé qu'ils nous ont donné une paire de galoches basses. Alors, le matin, les souliers étaient gelés, on portait les souliers à la roulante pour les faire dégeler, pour les prendre. On pouvait pas se tenir des souliers, il fallait le faire tous les jours !*
E- *Et en première ligne, vous ne les enleviez pas, vos souliers ?*
T- *Oh ! Ça risquait pas ! Fallait pas enlever en ligne ! Si jamais il fallait faire une patrouille… »*

Des soldats morts de froid et d'épuisement, au cours d'une marche nocturne

Des soldats morts de froid, dans son régiment du 5e R.I. Coloniale, voilà ce qu'a vu **Benoît Desseigné** (cl.16), menuisier à Villers, près de Charlieu. Dans son récit de guerre intitulé *« Campagne 1915-1919 – Carnet de route »,* qui n'est pas un journal tenu au jour le jour (mais avec des dates espacées posées dans la marge), il écrit à la date du 17 janvier 1917 :

*« La neige tombe pendant la nuit du 16 au 17 et le 17 au soir nous montons aux tranchées de 1ère ligne à Troyon (Aisne) où nous relevons le 224e Régt d'Infie . C'est l'hiver qui s'annonce froid et des nuits noires et longues qu'il faut passer à guetter et veiller le boche qui n'est qu'à 30 ou 40 mètres de nos tranchées en certains endroits. Nous devons passer 3 semaines dans ce secteur, c'est étonnant, vu la rigueur de la*

*température. Nous avons encore une chance, c'est que les cuisines ne sont pas loin des 1ères lignes (300 mètres) dans le ravin de Vendresse et Troyon, et l'on peut manger deux fois par jour la soupe à peu près chaude. Le temps paraît long, mais le secteur n'est pas mauvais ; quelques obus de loin en loin, les nuits il faut veiller dur, car les boches sont traîtres et les coups de main sont fréquents ; »*

Au terme de ce séjour de trois semaines au front, Benoît écrit à la date du 10 février 1917 : *« Le froid est terrible, pas de repos la nuit, peu le jour, et après ces 24 jours de secteur, nous sommes relevés par le 52e Colonial. Dans la nuit du 9 au 10 février nous descendons des lignes pour aller au repos. Nous faisons 15 km à pied par un clair de lune épatant pour arriver à Blanzy-les-Fismes où nous attendons, par un froid piquant, les autos qui doivent nous emmener au camp de Dravegny (Aisne). Pendant le trajet des 1ères lignes au camp, plusieurs camarades sont morts de froid, étant fatigués et ne pouvant aller plus loin. Nous arrivons à Dravegny le 10 à 8 heures du matin où nous logeons dans des baraquements en planches ; il y gèle naturellement comme dehors, mais on peut y faire du feu et dormir pour se rattraper un peu ».*

Il faut que la vie humaine ait été de bien peu de valeur durant cette Grande Guerre pour que la mort de froid de plusieurs camarades soit expédiée en une phrase, et ne suscite aucun commentaire, ni apitoyé, ni révolté !

## Du gel au dégel

**Jean-Louis Monier** (cl.13), agriculteur à Marols, a connu sept régiments pendant ses quatre ans de guerre, dans trois armes différentes : train des équipages d'abord, infanterie, puis cinq régiments d'artillerie. C'est au 363e R.I. de Nice qu'il a rencontré un capitaine qui lui a inspiré, pour sa bravoure, une grande admiration, comme nous l'avons vu au chapitre XXIV, dont nous reprenons le début de la séquence, pour montrer l'effet du froid sur les armes :

T- *« Je crois que c'était au mois de février, il faisait un froid terrible, en 17, oui, il faisait un froid sec, gelé. … Le capitaine, c'était un homme très riche, d'après ce que disaient les copains : il était de Marseille, c'était le fils d'un armateur, c'était un des plus jeunes capitaines de l'armée française. C'est le seul homme que j'aie vu avoir peur de rien ! J'en ai point vu d'autres, ni gradés, ni autres, j'en ai point vu ! Y en avait certainement d'autres, mais moi, j'en ai point vu. Mais lui, je peux vous dire que c'était un homme qui n'avait peur de rien ! Alors, par une nuit, je montais la garde, j'étais au fusil-mitrailleur. Vous savez, dans les tranchées, on n'avait pas le droit de parler, pas le droit de rien faire ! Il fallait pas parler, ou alors dans le tuyau de l'oreille. J'entends un bruit, je me retourne légèrement, et malgré la nuit j'ai connu* (reconnu) *que c'était le capitaine. Il est monté sur cette banquette, là* [5]*, parce que la nuit, nous avions la tête en dessus du sol, et il m'a dit à l'oreille : « Ça marche bien, votre fusil ? ». Alors, je lui ai dit : « Oh oui, naturellement. ». Il m'a dit : « Je vais essayer ». Mais le fusil n'a pas marché ! Il n'a pas marché du tout ! Alors, il s'est tourné, il m'a dit : « Votre fusil ne marche pas ! ». Je lui ai dit : « Oui. Pourtant il marchait bien ! ». Il m'a dit : « Je vais vous dire pourquoi : parce que vous l'avez trop bien graissé, et la graisse a figé !'. Vous comprenez : comme c'étaient des mécanismes assez délicats, la graisse avait figé. Il m'a dit : « Allez dans l'abri, nettoyez votre fusil et je vous remplace.». Et il m'a remplacé ! Moi, ça m'a pas pris bien longtemps, mais enfin, il a fallu le démonter, l'essuyer avec des pattes* (chiffons) *bien comme il faut. Une fois que je l'ai eu essayé, je suis revenu avec mon fusil-mitrailleur. Alors, il m'a dit : «Et maintenant, il marchera ?». J'ai dit : «Je le suppose». Toujours dans le tuyau de l'oreille. Alors, lui, il a tiré un chargeur, il m'a dit : «Ben, voyez, il marche ! Vous le saurez ! Vous dégraisserez votre fusil pour venir monter la garde». Il faisait trop froid : la graisse avait gelé !*

E- *Une température très basse ?*

T- *Oh ! Il faisait froid ! Ouh la la la qu'il faisait froid ! Quand on allait monter la garde, on faisait plus partie des hommes ! Il fallait voir comme on était : on avait non seulement la capote, mais on avait touché des peaux de mouton, alors ça nous faisait peur de voir ! Et puis alors, on se mettait les pieds dans des affaires… Parce que les bottes en caoutchouc n'existaient pas ! Alors, c'étaient des semelles en bois qui étaient découpées sur une planche, avec une toile goudronnée, qu'on se ficelait, avec beaucoup de ficelle pour les tenir.*

E- *On m'a dit qu'il y avait souvent moins de 20°. Il devait y avoir beaucoup de gelures ?*

T- *La question des gelures, oui… Y avait des gens qui… Mais tout le monde savait comment qu'il fallait faire, ceux qui voulaient partir les pieds gelés ! Seulement, il fallait être assez courageux ! En prenant vos souliers, il fallait justement se ficeler la jambe, le jarret, avec les cordons* (lacets) *du soulier, un peu serrés ! Et c'était fini, le sang ne circulait plus, et ça gelait ! »*

Faisons une brève pause. Alors que ma question porte innocemment sur les risques de gelures aux pieds, Jean-Louis embraye aussitôt sur les gelures volontaires, provoquées par le soldat, dans le but de se soustraire au front, voire tout à fait à la guerre, s'il est amputé d'un pied, ou des deux ! C'est donc une mutilation volontaire, thème que nous aborderons en annexe du chapitre sur les « embusqués ». Il est symptomatique que ce froid exceptionnel de l'hiver 17 ait suscité, par lassitude de la guerre durant déjà depuis

[5] Il s'agit de la banquette de tir, surélévation du sol au front de la tranchée, du côté de l'ennemi, pour pouvoir tirer par dessus le parapet, en étant debout contre la paroi

deux ans et demi, ce type de « récupération », au milieu d'autre techniques de tricherie… Reprenons l'entretien au point où il a été interrompu :

E- *Ça gelait dans la nuit ?*

T- *Oui ! Seulement, moi j'ai dit : « Tant pis ! Si je suis tué, j'y resterai, mais… » . C'était pas prudent : il fallait leur couper la jambe, souvent ! Les pieds gelés, c'était très mauvais ! Très mauvais ! Et puis alors, y en a que ça les empoisonnait, qui en mouraient ! »*

Jean-Louis fait allusion à la gangrène qui se développait souvent à partir des pieds gelés, entrant dans un processus de putréfaction…

Avant d'être aux tranchées, en janvier 1917, Jean-Louis s'est retrouvé en arrière, pendant une halte dans un déplacement du régiment, dans les baraques du camp de Mailly en Champagne, bénéficiant du couvert, mais pas du chauffage ;

T- *« Oh ! C'est là qu'il faisait si froid ! Hou yo yo yo yo yo ! Nous étions en marche. Nous sommes venus au camp de Mailly, dans des baraquements en bois ! Oh pauvre ami ! Affreux ! On appelait ça des baraques Adrian, je sais pas pourquoi…*

E- *L'inventeur !*

T- *L'inventeur devait s'appelait Adrian ! Ouoh qu'il faisait froid, qu'il faisait froid, qu'il faisait froid ! On se couchait à plusieurs, on se roulait dans les couvertures à plusieurs, parce qu'il y avait la bat-flanc et légèrement de la paille. C'était une honte ! Cette paille, je crois qu'elle devait bouger toute seule, elle était habitée, vous savez ! Y en avait des copains dedans !* (des puces)

E- *Et de temps en temps, on ne vous désinfectait pas ?*

T- *Pensez-vous ! …C'est le grand grief que j'ai trouvé dans l'armée française, c'était de tenir les fantassins dans un état pareil ! On peut pas se le figurer ! Là, dans ce camp, voyez, il faisait froid, mais l'armée en était pas la cause ! On pouvait pas quitter nos souliers : le lendemain, ils étaient gelés, on pouvait plus les prendre !*

E- *Alors, vous les gardiez ?*

T- *Ah oui ! Gelés, la nuit, dans l'endroit où nous étions couchés. Et pourtant, nous étions tous à côté des autres ! Vous savez, y en avait du monde ! Y en avait !*

E- *Et vous arriviez à dormir quand même ?*

T- *Ah ben oui, parce qu'il y avait la fatigue ! Quand on faisait étape, y avait une vingtaine de kilomètres, c'était difficile de marcher, parce que la route, qu'il* (où il) *y avait légèrement de la neige, elle venait* (devenait) *glissante, et c'était souvent qu'on tombait, qu'il y en a avait un qui tombait ! Il tombait parce que le pied glissait, il se ramassait comme il pouvait. Et puis on était chargés ! Et on filait !… Mais je vais vous raconter une autre histoire : il y a un journaliste qui est venu nous voir, pendant qu'il faisait si froid, dans les tranchées. Et je me suis trouvé couché dans l'abri lorsqu'il est passé. Alors il s'était fait accompagner, chose extraordinaire, par le commandant. C'était un grand reporter des journaux de Paris. Alors, il est rentré dans cet abri où nous étions bourrés les uns sur les autres… De la même façon, quand il fait froid, que vous rentrer dans un* étable*[6]*, quoi, vous sentez la chaleur des bêtes ! Là aussi, c'étaient les bêtes qui faisaient une certaine chaleur ! Lui qui était bien habillé, en arrivant là-dedans, il a certainement senti cette chaleur des bêtes, c'est le cas de le dire, il a dit : « Oh ! Mais ils sont chauds, vos hommes, là-dedans ! ». Le commandant, qui était derrière, il a fait comme ça !* (geste de la main)

E- *Il a secoué la main, pour dire : « Mon vieux, si tu savais ! »*

T- *Oui ! Et ce brave homme, là, qui savait pas ce qu'il disait, il s'est fait tuer quelques temps après, parce qu'il a été trop curieux : il a sauté sur une mine. Nous l'avons vu sur les journaux. Je l'ai pas plaint, vous savez, je lui ai pas récité le De Profundis ! Je vous le dis ! Parce qu'on n'a pas idée, avec un temps sec et froid, de la gelée ! Quand ils rentraient là-dedans, bien sûr qu'ils avaient la chaleur ! Y avait pas de feu ! Ça risquait pas qu'il y ait du feu ! Y avait rien ! Mais y avait la chaleur de ces hommes qui étaient couchés là, les uns sur les autres, qui étaient empilés, quoi, c'est le cas de le dire ! C'est la chaleur humaine, quoi, comme on dit ! »* (rire).

A tout hasard, j'ai recherché la trace de cet article dans *L'Illustration,* la grande revue hebdomadaire d'informations de l'époque, sur tout le premier trimestre de 1917: aucun article correspondant à ceci ne figure, mais ce qui est très surprenant, c'est qu'il n'y a sur treize numéros épais, presque rien sur ce froid exceptionnel hormis, dans le n° du 3 février 1917 :

- un article sur les difficultés que le froid occasionne aux citadins : *« Le froid sans charbon »* (pp. 88-89) essentiellement centré sur les difficultés d'approvisionnement en charbon ou bois (5 photos). La référence au froid est la suivante, qui se veut très rassurante : *« Jusqu'ici d'ailleurs, le froid n'est pas excessif ; sauf un jour ou deux où l'on a noté –10° le matin, le thermomètre s'est tenu aux environs de - 6°, c'est-à-dire la température que nous subissons, chaque hiver, pendant une ou deux périodes de huit jours, à des époques fort variables. Sur les points découverts de la butte Montmartre on notait à midi + 5° » (*p.88)

[6] On a ici un phénomène intéressant de mélange du patois et du français. A Marols, qui est proche de mon lieu de naissance, le patois dit « n étrablu », au masculin pour l'étable des vaches, et quand on traduit en français, on dit « un écurie » au masculin aussi . Mais Jean-Louis, qui a pensé en patois, n'a pas fait cette transposition.

- un dessin sur toute la page 99 intitulé *« Le froid dans la Somme »* montrant trois Poilus s'abritant sous un petit abri sommaire tandis qu'un quatrième, debout à côté de l'abri, fusil au côté, couvert d'une peau de mouton, se croise les bras pour se réchauffer les mains. Leurs mines ne traduisent pas la souffrance. On ne peut s'empêcher de penser, dans cette revue de qualité qui donne de fréquents reportages sur la vie du front, qu'il y a là un escamotage délibéré des souffrances que le froid occasionne aux Poilus, pour ne pas démoraliser l'arrière ! Et quand le froid a disparu, vers la mi-mars, on s'attend à voir sortir, a posteriori, ce type de reportage, mais c'est alors le repli allemand sur la ligne fortifiée Hindenburg, commencé le 16 mars, qui tient la vedette, présenté non comme un repli stratégique délibéré, mais comme une série de victoires (avec les petites villes reprises et le terrain reconquis) des troupes françaises et anglaises !

Jean-Louis Monier en vient ensuite au dégel du printemps 1917 :

T- *« Oh mais, quand le dégel est arrivé, plus tard, fin février, au mois de mars, nous avions changé de secteur. Alors, c'était exactement le contraire ! Nous étions dans la plaine de Reims. Dans la plaine, les tranchées françaises et allemandes étaient plus éloignées les unes que les autres* (ailleurs) : *je pense que c'était à cause de la plaine ! Un peu plus éloignées…*

E- *Plus éloignées, c'est-à-dire combien ?*

T- *Trente à quarante mètres ! Oh ! Pas des kilomètres !* (rire), *Mais enfin, un peu mieux !* (plus) *Et il est arrivé une chose extraordinaire : le gel avait gelé la tranchée sur le bord, pas ?* (n'est-ce pas ?) *Cette paroi de la tranchée était gelée sur 20-25 cm d'épaisseur. Quand le dégel est arrivé, la terre s'est fendue, et cette masse gelée s'est abattue dans la tranchée ! Alors écoutez : on marchait dans je sais pas combien de hauteur de boue, de mélasse, quoi !* (geste de la main droite)

E- *Le magnétophone ne voit pas votre geste : 30 ou 40 centimètres ?*

T- *Oui, par là !* (environ). *Même pas 40… Par endroits ! Y avait des endroits, que y en avait moins. Et je vous cite un petit fait qui est un petit peu rigolo plutôt ! Un jour que nous allions à la soupe avec un de mes collègues là (on s'est suivis très longtemps), nous avions pris chacun une marmite, un bouteillon [7] qu'on appelle, pour aller chercher la soupe pour les camarades. Alors là, quand on a été chercher cette soupe, d'une main on se tenait où on pouvait et de l'autre main on portait l'affaire. Mon camarade, qui avait pris ces fameuses bottes (c'était pas des bottes !), ça s'est emplâtré dans cette piautre* (boue) *là. Tout par un coup, il me dit : « Arrête ! ». Je l'ai que vu : il tenait la jambe en l'air, il était complètement déplumé ! Y avait que les orteils qui sortaient ! Il avait tout laissé dedans ! Mais il s'est pas arrêté : il a continué pieds nus jusqu'à qu'on est arrivés avec les autres, pour donner l'affaire* (la soupe).

Avec son heureux tempérament, Jean-Louis Monier voyait toujours l'aspect drôle dans les pires des situations…

Une fois ces deux mois redoutables de janvier et février 1917 passés, les combats, nettement apaisés par les rigueurs du climat qui touchaient les deux camps ennemis, allaient reprendre, avec une illusion de victoire, du côté franco-anglais : en mars, la reprise du terrain cédé par le repli stratégique de l'armée allemande sur la ligne Hindenburg solidement fortifiée pendant ces années d'occupation, et en avril-mai une victoire prévue, annoncée dans l'Etat-Major, qui allait tourner à la défaite : l'offensive Nivelle au Chemin des Dames…

***

**Mars 1917 – Repli stratégique allemand sur la ligne Hindenburgh / Siegfried**

*« Au petit jour, nous quittons cette maison pour venir au Faubourg Saint-Gilles… Dans la matinée avec Faugier et Robin nous allons chercher de l'eau avec des seaux chez Mme Bonatte qui a un puit* qui n'a pas été empoisonné au départ des boches et elle nous a dit de bien nous méfier, car la plupart des puits de la ville l'ont été, elle les a vu* à l'oeuvre … C'est affreux de voir les dégâts commis en si peu de temps par ces salauds… »* - Journal de guerre, à la date du 17 mars 1917, à propos de Roye (Somme) d'**Amand Beyron** (classe 1911) de Chazelles-sur-Lyon, puis Dolomieu (Isère), puis Régny, retiré à Roanne.

*« La poursuite des boches semble se ralentir. Elle est même presque arrêtée… Se sont-ils fortifiés là et résisteront-ils sur cette ligne ? Nous le saurons dans quelques jours. Les vandales saccagent tout en se retirant. Champs, routes, chemin de fer, gares, villages brûlés pour la plupart, populations affamées, etc. Ils ont emmené de Noyon 50 jeunes filles de 15 à 25 ans. C'est le comble. »* - Journal de guerre, à la date du 21 mars 1917, du sergent **François Baizet** (classe 1897) de Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire)

[7] Tout les soldats appelaient cette marmite militaire au couvercle pouvant servir d'assiette « bouteillon », par étymologie populaire le rapprochant de « bouteille », mais son vrai nom était « bouthéon », du nom de son concepteur, l'ingénieur militaire Bouthéon, qui l'introduisit en 1917

*« Jusqu'à la position Siegfried[8], chaque village n'était plus qu'un monceau de ruines, chaque arbre abattu, chaque route minée, chaque puits empoisonné, chaque cours d'eau arrêté par des digues, chaque cave crevée à coups d'explosifs ou rendues dangereuses par des bombes cachées, chaque rail déboulonné, chaque fil téléphonique roulé et emporté, tout ce qui pouvait brûler avait flambé : bref, nous changeâmes le pays en désert en prévision de l'avance ennemie. »* **- Ernst Jünger**, dans son récit de guerre « *Orages d'Acier* »-

Il est rare qu'une armée recule d'elle-même, quand tout la pousse à avancer depuis des années, pour agrandir les territoires conquis et s'emparer de la capitale du pays envahi, comme cela a failli se faire, pour l'armée allemande, dans les premiers jours de septembre 1914, avant que ne la frappe le coup d'arrêt du « miracle de la Marne ». Or le tout début du printemps 1917 a vu cette chose incroyable : l'armée allemande reculait, ou plutôt elle avait reculé en un très bref laps de temps, et ceci volontairement ! Ce repli stratégique préparé par les généraux Hindenburg et Luddendorf a ramené leur armée sur une position fortifiée surtout dans le second semestre de l'année 1916, position d'abord appelée « ligne Hindenburg », qui a pris ensuite le nom de « ligne Siegfried » du côté allemand. Mais nous conserverons le nom beaucoup plus connu de « ligne Hindenburg » nom donné par les Alliés, attendu que « ligne Siegfried » crée la confusion avec la ligne de défense créée à partir des années 30 par l'Allemagne, en face de la ligne Maginot.

Dans son ouvrage *« La Grande Guerre »*, **Pierre Miquel** a, au milieu d'une longue analyse qui décortique les tenants et aboutissants de l'opération mûrement pensée et rondement menée, un paragraphe factuel qui la résume :

*« Le repli allemand s'effectue dans les meilleures conditions et dans un ordre exemplaire. L'opération « Albéric » commence le 4 février ; en quatre nuits, du 15 au 19 mars, 29 divisions changent de tranchées entre Arras et Soissons. La défense s'articule désormais le long de la ligne Cambrai - Saint-Quentin – Laon. Noyon est évacué, ainsi que Roye et Péronne. Tout est détruit dans la zone de repli : les ponts, les routes, les chemins de fer, les villages. Le terrain est miné, les puits comblés, les champs ravagés. Le front de Hindenburg est raccourci de 70 kilomètres ; il récupère 8 divisions. »*[9]

Cette ligne fortifiée, il la décrit dans un ouvrage plus récent que le précédent, *« Les Poilus » :*

*« La nouvelle ligne baptisée Siegfried était imprenable ; trois, parfois quatre positions bétonnées distantes de deux ou trois kilomètres, renforcées de fortins, de nids de mitrailleuses, de batteries enterrées, d'abris profonds pour l'infanterie. »*

## L'effet sur la guerre de la première révolution russe

Conçu en 1916, ce plan hardi qui vise à donner aux Allemands une position inexpugnable avant de lancer à nouveau l'offensive reçoit en mars 1917 un renfort inespéré : la première révolution russe, appelée « révolution de février » en raison du décalage entre le calendrier orthodoxe et le calendrier grégorien occidental. C'est en effet le 22 février au calendrier russe (et le 8 mars dans le calendrier occidental) qu'à Pétrograd, nouveau nom de l'ancienne Pétersbourg, une manifestation de femmes contre la guerre, contre la famine, évolue, par ses slogans, en manifestation contre le pouvoir tsariste, rejointe le lendemain par des ouvriers qui en accentuent l'aspect révolutionnaire. La répression de la manifestation, devenue émeute, par l'armée enfièvre le peuple ; des régiments se révoltent et leurs officiers restés loyalistes sont fusillés par les soldats. Un gouvernement provisoire révolutionnaire se constitue, avec Kerenski comme ministre de la Justice. Le gouvernement légal est débordé, et, dans la nuit du 15 au 16 mars, (calendrier grégorien) le tsar Nicolas II abdique. Malgré les premières déclarations du nouveau gouvernement en faveur du maintien de la Russie dans la coalition alliée, la défection de ce pays se prépare, ce qui va soulager l'Allemagne de son front est…

Nos témoins sur le front sont, à ce moment-là, bien loin de connaître ces événements, sauf un, revenu du front à cause d'une grave blessure à la colonne vertébrale, reçue en Champagne le 25 septembre 1915, et qui, d'hôpital en hôpital, a fini par bénéficier d'une réforme provisoire accordée le 31 janvier 1917, deux mois avant d'être versé dans le service auxiliaire. Il s'agit de **Joseph Sorgues** (cl.15) de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), enseignant au pensionnat catholique de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, qui est un lecteur assidu de la presse. Le mercredi 14 mars 1917, il écrit dans son journal, au milieu d'autres sujets :

*« D'extraordinaires événements se déroulent en Russie, et particulièrement à Pétrograd. Il y a dans les rues d'importantes manifestations populaires, causées par la crise des transports, qui complique le ravitaillement de la ville. La Douma a été ajournée par un ukase du tsar, la dernière séance de cette assemblée a été tumultueuse, mais la plus grande partie des députés s'est ralliée autour du député Milioukof dans son action contre le gouvernement. La Bourse de Pétrograd, récemment rouverte, a suspendu ses séances, ce qui*

[8] Les Allemands appelaient *« ligne Siegfried »* ce que les historiens du monde entier ont nommé *« ligne Hindenburg »*, du nom du général en chef de l'armée allemande.

[9] Pierre Miquel, op.cit., p. 399

*semble indiquer la gravité du mouvement. Les soldats ont fraternisé plusieurs fois avec la foule ; la révolution gronde ! ».*

Clairvoyant, Joseph le sera moins (pour ce qui est de l'évolution de la guerre) la seconde fois où il aborde ce thème, quatre jours après, le samedi 17 mars :

*« Un événement formidable, dont les conséquences seront incalculables, vient de se dérouler en Russie. Les Allemands spéculaient toujours sur une révolution russe ; elle vient de se produire, et elle est un désastre pour les Allemands.*

Suit la description détaillée des événements conduisant à la demande d'abdication du tsar, qui n'est pas encore acquise au moment où le journaliste qui lui fournit ses informations rédige son article :

*« La Douma a réclamé son abdication, qui est certaine. On parle de la nomination du grand-duc Michel comme régent de l'empire pendant la minorité du tsarévitch, le grand-duc Alexis. ».*

Pourquoi Joseph juge-t-il que cette révolution est un *« désastre pour les Allemands »* ? Il argumente ainsi, suivant sans nul doute l'analyse du journal français l'informant, reflétant la vision française de l'époque : *« Il en nous appartient pas, à nous Français, de décider de la justice de la cause de chaque parti. Mais nous devons constater, et nous le faisons avec joie, que la révolution actuelle a été dirigée par les patriotes russes contre les éléments germanophiles qui pullulaient en Russie. La trahison était installée au pouvoir avec la bande louche des Sturmer, des Soukourlinoff, des Protopopoff et autres créatures moindres ; l'influence de l'impératrice, ex-princesse de Hesse[10], n'était pas moins néfaste. Cette influence vient d'être renversée, et nous avons à nous en féliciter. On peut dire que la révolution de mars s'est faite aux cris de « Vive la France ! Mort à l'Allemagne ! ».*

Et dans une écriture un peu différente, un peu penchée, un peu moins régulière, un mot figure tout de suite après la fin de cette ligne : *« Hélas ! »*. A la relecture (combien d'années, peut-être de décennies après ?), Joseph Sorgues, éclairé par l'Histoire, a vu la naïveté de son optimisme d'alors…

Les récits de trois témoins visuels sur les dévastations accompagnant ce repli

**Amand Beyron** (cl.11), de Chazelles-sur-Lyon, musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne et Lyon, qui a fait, après son baccalauréat, des études à l'Ecole Supérieure de Tissage de Lyon, se trouve aux environs de Roye, au sud-ouest (Marquivillers, puis Saint-Mard) quand il apprend la double nouvelle du repli allemand (présenté comme une avancée française) et de la révolution russe. Il écrit dans son journal de guerre le samedi 17 mars (les points de suspension, dont il abuse, sont de lui et n'indiquent pas des coupes) :

*« Nous rencontrons ensuite le 1er bataillon, en réserve aux tranchées de 2ème ligne boche avec notre colonel et son état-major au lieu-dit « Les Meules de Paille » … Le Colonel nous fait dire de nous approcher et nous annonce la prise par nous de Bapaume, Péronne et de St Mihiel, dans la Meuse. Il nous donne un journal d'hier qui nous apprend la Révolution Russe… En ce qui me concerne, ça la « fout mal » pour moi, qui devait* avoir une situation d'avenir à la « Société Française de Soieries » à Moscou… Que va-t-il en résulter ? J'ai eu le cafard toute la journée… Vers midi, halte d'une heure pour casser la croûte, et nous filons ensuite en direction de Roye, où nous pénétrons dans l'après-midi… Tous les chemins sont défoncés, coupés par des mines. St Mard était dans un piteux état, excepté le château qui n'a pas été détruit, presque intact à voir. Roye est à 2 km à l'est de ce village. Le pont sur le canal est coupé, tombé en travers pour empêcher les voitures, camions et à l'artillerie de passer…Nous trouvons des équipes du 4e Génie de pontonniers qui installent un pont de bateaux et rangent* (arrangent) *la route pour permettre à l'artillerie de passer le plus vite possible… Nous pénétrons dans Roye par la voie de chemin de fer. Le pont métallique a sauté ce matin à 4 heures au départ de l'ennemi… Tout le quartier de la gare est amoché… Les maisons sont en partie démolies ; nous y rencontrons des civils qui nous racontent les exploits de boches* à leur départ : « ça pétait » de partout en même temps par les grosses mines qu'ils mettaient dans les maisons et qui étaient à retardement. Ce qui restait de la population ont* été seulement avertis à 3 heures du matin de leur repli sur St Quentin et de se mettre à l'abri pendant les explosions… Tous les quartiers de la ville ont plus ou moins écopés* Dans tous les carrefours, il y a de vastes entonnoirs de mines énormes et toutes les maisons qui les entourent sont effondrées pour la plupart… Avec Faugier et Darne, nous avons été chez une dame paralysée qui n'avait pas pu sortir de sa maison. Elle nous a raconté les malheurs et souffrances de l'occupation. Nous lui avons donné du pain, des conserves de nos musettes, et* (elle) *ne savait comment nous remercier de notre modeste générosité… Le ravitaillement de la ville était les derniers temps très insuffisant. Les boches sont de véritables sauvages…Nous couchons près de la gare, dans une belle villa pas trop amochée. »*

Le lendemain, dimanche 18 mars, le régiment va quitter Roye, non sans constater, avant de partir, d'autres dégradations commises par l'ennemi pratiquant derrière soi la stratégie de la « terre brûlée », stratégie scandaleuse car elle dépasse de loin (par la destruction systématique des maisons, l'empoisonnement des puits) la fonction utilitariste consistant à gêner la progression de l'ennemi français :

[10] La princesse allemande Alix de Hesse-Darmstadt épousa Nicolas II en 1894

*« Au petit jour, nous quittons cette maison pour venir au Faubourg Saint-Gilles… Dans la matinée avec Faugier et Robin nous allons chercher de l'eau avec des seaux chez Mme Bonatte qui a un puit* qui n'a pas été empoisonné au départ des boches* et elle nous a dit de bien nous méfier, car la plupart des puits de la ville l'ont été, elle les a vu* à l'oeuvre …C'est affreux de voir les dégâts commis en si peu de temps par ces salauds… L'équipe de Ferrière va à St Mard chercher aux G.B.D.[11] 2 poussettes-brancards… Dans Roye, c'est un va et vient continuel… Nous n'avons pas eu de ravitaillement qui n'a pas encore pu pénétrer dans la ville… Tous les ponts sur la rivière et le canal[12] ont été détruits sauf un, réservé aux convois d'artillerie… Des autos arrivent et font demi-tour… Nous quittons Roye à 14 heures par le Faubourg St Gilles. Nous traversons plusieurs villages en ruines, avec les arbres coupés sur la route pour empêcher notre avance, de contourner aux croisements des routes et chemins de vastes entonnoirs de mines… Les ponts sur le canal ont été détruits… Nous arrivons dans un pré en avant de Champien pour la grand'halte. Pas de ravitaillement qui ne peut arriver. Nous partageons au mieux le peu qui nous restent* dans nos sacs et nos musettes. Des brancardiers du G.B.D. partagent avec nous leur maigre repas… Le colonel revient en arrière avec son P.C. cantonner à Royglise […] »*

Le lendemain, lundi 19 mars, la découverte des dévastations continue, et la rencontre avec la population occupée est riche d'enseignements :

« *Au petit jour nous partons en avant, mais au bout de 4 km, on nous fait revenir sur nos pas au village que nous venons de quitter. Les boches* lui ont fait beaucoup de mal. Ils ont coupé tous les arbres dans les jardins, détérioré tout ce qui pouvait être utile, incendié les maisons et ravagé complètement la région. Dans certains villages, ils ont respecté les églises… En fin de matinée, enfin, nous touchons un peu de ravitaillement en boules de pain et boites de singe* (corned beef) *mais pas de vin, pendant que le régiment se rassemble dans un grand pré. Nous en repartons à 12 heures, en passant à travers champs, en évitant les villages tous brûlés ou détruits par les explosions des mines. En vue de Breuil, nous faisons une longue pose*. Il fait tellement de vent froid du nord-ouest que nous prenons des planches à des maisons brûlées pour nous mettre à l'abri et faire des feux pour nous réchauffer… Nous rencontrons q.q. paysans qui sont contents de nous voir et nous disent combien ils ont eu à souffrir de l'occupation boche et sa sauvagerie au moment de leur fuite… La voie du chemin de fer qui longe le canal est complètement détruite, par endroits ils ont enlevé rails et traverses… La gare du village n'est plus que cendre… Nous partons à la nuit… Nombreux convois sur les routes… Le pont sur le canal de l'Oise est coupé. Nous rencontrons le 140e Régt de la 27e division qui monte en ligne. Les Anglais sont à notre gauche. Le pont du canal est amoché. Les compagnies de mitrailleuses le passent quand même. Nous partons en avant avec le 2e bataillon et passons le canal sur une étroite passerelle provisoire. Nous sommes obligés de décharger nos poussettes et de les démonter pour pouvoir passer. A la nuit nous traversons plusieurs villages en flammes. Pas une maison épargnée, c'est terrifiant. Du grand village d'Emery, il ne reste plus rien, il brûle comme une immense torche, seule l'église est intacte… Grand vent glacial qui active l'incendie. Vision d'apocalypse. En arrivant dans un faubourg de Ham à minuit, nous sommes salués par des rafales d'obus qui tombent sur la ville. Nous passons le restant de la nuit dans une grande maison bourgeoise abandonnée de ses occupants, qui n'a pas été détruite, et où il y avait 3 gros obus non éclatés. Nous n'y avons pas touché. ».*

Ces bombardements signalent que l'armée allemande n'est plus très loin. Le lendemain mardi 20 mars, Amand décrit les déprédations subies par Ham :

*« J'ai passé une bonne nuit, couché tout habillé sur un bon lit. J'en avais besoin. Il fait très froid… La ville de Ham est bien abîmée, mais moins que Roye. D'après les gens avec lesquels nous avons eu le temps de causer, les boches, talonnés par nos avant-gardes, n'ont pas eu le temps de détruire d'avantage* et de piller les maisons…Ils ont fait sauter, par grosses mines, les principaux carrefours de la citadelle. Dans la soirée, jusqu'à la nuit, nous allons dans un village voisin, à 2 km, où avec la C.H.R.[13], nous mettons son cimetière en état de défense. La voie du chemin de fer est complètement enlevée, il ne reste plus rien, la gare a sauté par une grosse mine. De partout, les villages environnants sont brûlés, tous les arbres fruitiers sont coupés. »*

Les Allemands sont presque rejoints, comme Amand le constate dans ce qu'il écrit le mercredi 21 mars : *« L'ennemi ne doit pas être bien loin. En, divers endroits en avant de nous on entend des fusillades d'arrière-garde. Des bruits circulent, mais je ne les croit* pas. Ce soir, nous allons travailler. Il fait froid. De nouveau nous rentrons en subsistance, à la C.H.R. reconstituée. A 10 heures, un avion boche, profitant du brouillard, lancent* plusieurs petites bombes incendiaires sur notre vaste cantonnement et le poste de secours. Le médecin-chef est blessé et évacué. Il y a des victimes dont un pauvre vieux qui travaillait avec nous à combler un vaste entonnoir de mine à un carrefour de routes. »*

On s'étonne finalement de ne pas le trouver plus violent envers ces Allemands qui ont multiplié les dévastations, dont beaucoup sont sans justification stratégique. En quatre jours, le régiment n'aura pas

[11] G.B.D. : Groupe de Brancardiers Divisionnaires
[12] La rivière passant à Roye est l'Avre, affluent de la Somme
[13] C.H.R. : Compagnie Hors Rang, regroupant les divers services non combattants du régiment

beaucoup progressé, en allant de Saint-Mard, un peu à l'est de Roye, jusqu'à Ham, soit 23-25 km environ en ligne droite, sans passer par Nesle, un peu plus au nord.

C'est dans ce secteur, au sud de Roye, que se trouve aussi au même moment **Eugène Troncy** (cl.16), tisseur à Belmont-de-la-Loire, monté au front au 105e R.I.de Riom :

T- « *En mars, en 17, je vous l'ai dit tout à l'heure, on était à Lassigny, mais au repos. Oh ! Là y*[14] *était un secteur tout à fait tranquille. On était à 800 m de différence* (de distance !). *Et pour passer… Oh ! mais là on a fait une attaque… Mais y était pas une attaque : on devait les suivre ! Parce qu'il y avait des civils à Lassigny ! On devait les suivre qu'à dix kilomètres et pas tirer un coup de feu, parce que voilà : si on avait tué un, tout le village y passait ! Et incendié ! Ils incendiaient ! Alors c'est pour ça qu'on les suivait ! Puis on les a repoussés là-haut, sous Saint-Quentin ! »*

Je n'ai trouvé trace nulle part de ce curieux accord entre ennemis qui conditionne une certain retenue dans les dégradations de la part des Allemands au respect d'un écart de 10 km entre les deux armées et à l'interdiction de leur tirer dessus ! Serait-ce un arrangement local entre chefs de régiments ? Cela paraît bien improbable ! Cela suppose que le secret allemand du repli stratégique en quatre jours aurait été éventé, ou délibérément révélé par les Allemands jouant de ce chantage à la destruction. Par ailleurs, en employant l'expression *« on les a repoussés là haut »*, Eugène adopte la version française valorisante qui fait apparaître l'avancée française comme une conquête, au lieu de la simple occupation d'un terrain laissé libre par l'ennemi. Saint-Quentin est à une bonne quarantaine de kilomètres de Roye et à une cinquantaine de Lassigny, situé à 13 km au sud de Roye et à 13 km à l'ouest de Noyon.

E- « *Alors là, vous aviez l'ordre de ne pas les tuer !*

T- *Ah non ! On les suivait qu'à dix kilomètres ! C'est qu'ils mettaient le feu et ils fusillaient !*

E- *Par représailles ?*

T- *Par représailles ! Et quand on est arrivés là-haut, ils avaient tout vidé, il restait rien ! Alors la roulante est venue, qu'a donné à manger à tout le monde. Ah ben, s'ils* (les civils) *étaient contents d'emporter de la viande, du bouillon ! Il restait du rabiot. Alors y en avait qui disaient : « Ils sont dix… Ils sont six… Ils sont six.. » , et puis y en avait qui était qu'un. Alors, ils donnaient les rations pour chaque personne. Et y avait du rabiot forcément, les roulantes arrivaient, alors le rabiot, ils y distribuaient aux familles nombreuses. Mais y avait pas beaucoup d'hommes, y avait que les vieillards, presque !*

E- *Et comment est-ce que vous étiez accueillis par les populations civiles, là ?*

T- *Oh bien ! On était bien accueillis ! On leur donnait à manger ! Y avait longtemps qu'ils avaient pas mangé !* (rire de bonheur). *Y était un pays agricole, hein ! Y avait des patates en masse !*

E- *Quel endroit ? Lassigny ?*

T- *Lassigny, dans l'Oise.*[15] *Un pays agricole. Y en avait qui avaient dix vaches, ou quinze… bêtes à cornes, quoi ! Eh ben, ils leur donnaient des pommes de terre en masse. Ils y emmenaient tout en Allemagne ! Ils leur redonnaient deux ou trois petites patates chacun par jour ! Si vous aviez vu ces gens, ils étaient étirés comme tout !*

E- *Ils étaient maigres ?*

T- *Oh oui ! … Ils avaient emmené tout le bon linge ! Ils y avaient tout emmené ! Les assiettes, le machin…Ils laissaient rien que ce qui est vieux ! Le mobilier, tout !*

E- *Ah oui, Donc il y avait du pillage ?*

T- *Ben, c'est les Boches qui emmenaient ! C'est les Allemands !*

Cette dimension de pillage systématique des biens de la population civile n'apparaissait pas dans le témoignage écrit d'Amand Beyron. Ni le fait que celle-ci ait été affamée par le pillage des vivres pendant la période d'occupation, qui durait depuis deux ans et demi….

E- *Donc ils avaient souffert de l'occupation, eux ?*

T- *Oh ben oui ! Oh ! Ils avaient souffert, oui ! Puis y en avait un que* disait…Qu'était planté là, que* disait (je sais pas les noms) « Tel 8…6…4…2... »* (rations*). Alors, ils avaient redonné le rabiot aux familles nombreuses. Mais j'ai dit à la personne, y était une femme* : *« Mon vieux, il a un bon dicton* (un ton assuré) *pour être… ». Elle me dit : « Mais y est le maire ! C'est le maire ! ». C'était le maire !*[16]

---

[14] C'était un trait de syntaxe de la région de Belmont-Charlieu comme du sud de la Saône-et-Loire très proche que de dire « y » » au lieu de « ce », chez les personnes nées avant la guerre de 1914, tout comme « que » au lieu de « qui ». ou « al » au lieu de « il », comme cela apparaît plus loin

[15] Lassigny est effectivement dans l'Oise, mais à 8 km de la limite de ce département avec la Somme, où se trouvent Roye et Saint-Quentin

[16] On a dans cette phrase un glissement amusant : conscient qu'il a fait parler la femme de Lassigny comme une vieille femme de Belmont-de-la-Loire *« Mais y est le maire »*, Eugène restitue ensuite ses paroles telles qu'elles ont dû être, avec le syntaxe française « *C'est le maire »*, ce qui l'amène à se corriger lui-même en m'expliquant : « *C'était le maire »*, maire qui pouvait procéder à la répartition des vivres de l'armée, car il connaissait bien la dimension des familles dans chaque foyer de sa localité.

E- *C'était le maire qui faisait la distribution ?*
T- *Qui donnait les rations, quoi ! Al* était aussi bien habillé que les autres ! Y a pas un cantonnier de Belmont que j'ai vu plus mal habillé que là-haut !*
E- *Ils étaient tout en haillons ?*
T- *Oh ben ! Ils avaient tout emmené ! Vous pouviez ouvrir les placards, vous auriez pas trouvé de vaisselle… Que de la vieille vaisselle !*
E- *Ils devaient être contents de vous voir revenir ?*
T- *Oh ben ! Oh je pense ! Ils nous acclamaient ! Et puis on est partis un peu plus loin de là, on a mangé la soupe, nos roulantes sont venues aussi. On a mangé. Alors, on continuait, mais toujours à dix kilomètres, parce qu'ils auraient tout incendié !*
E- *Donc, si vous dites qu'ils auraient tout incendié, c'est qu'ils ont dû le faire, à certains moments ?*
T- *Oh ben, ils y ont ben fait ! Ils y ont ben fait !*
E- *Donc c'était la consigne de l'Etat-Major de ne pas tuer d'Allemands ?*
T- *Oui : pas tuer ! Alors on arrive, on marchait…Y en avait un…Oh ! Il avait ben plus de soixante ans, de ceux-là qui étaient pas mobilisés, qui était sur un cerisier devant sa porte (mais une jolie maison !), a s'est mis à crier : « Vive les Français ! Vive les Français ! »* (est ému). *Alors la roulante a fait comme ailleurs… Après, au bout de huit jours…*
E- *A fait la distribution… »*

Un détail peut passer inaperçu : ce vieil homme (selon les critères de l'époque) est *« sur un cerisier devant sa porte » :* vers le 20 mars, on ne cueille pas les cerises ! Eugène a restitué l'image qu'il a en mémoire sans l'expliquer. Ce cerisier doit être un des milliers d'arbres fruitiers sciés à mi-tronc par les Allemands dans leur retraite, comme l'ont montré abondamment les photos publiées dans les journaux de l'époque…

T- « *Oui.. Et là où que je vous parlais, là, à Chimy*[17]*, y avait un boulanger que* faisait le pain. Y é tout de grosses cultures, ils avaient tous de* froment. Y avait la sentinelle quand a* faisait le pain ! Y avait une sentinelle ! Il faisait le pain K.K.*[18]*. Pour eux, ils se faisaient le pain blanc ! Qu'ils ne mangeaient pas en Allemagne ! Le pain K.K. pour les Français !*
E- *Qu'est-ce que c'est exactement, le pain K.K. ?*
T- *De* pain noir, quoi ! De* mastic ! Comme on en a eu pendant la guerre, là ! De* mastic ! C'est tout mélangé, le son, le mauvais grain, tout ce qu'il y avait ! Puis eux, ils mangeaient le pain blanc !*
E- *Donc là, ils se comportaient très mal !*
T- *Oh ben ! Mais y a toujours été des pilleurs ! La dernière* (guerre)*, ils n'y faisaient pas parce qu'Hitler croyait qu'il allait conquérir tout le monde ! Eh ben, s'il avait conquéri* (sic)… *Comme là-haut, les femmes, ils les faisaient travailler ! C'est que les hommes, ils avaient tant d'heures de travail à faire, avec une sentinelle ! Et puis la bonne femme nous a dit : « « Eh ben, tous les trois jours, on en avait un – y était un Alsacien- il était à l'écurie, il tournait le dos, on pouvait camoufler un peu de beurre… ». C'est qu'ils avaient point de beurre ! Elle a dit : « Ce qu'on touchait de beurre pour une semaine, on, pouvait en faire qu'une soupe à quatre ! »*

Là encore, ce témoignage apporte des informations que ne contenait pas celui d'Amand Beyron : l'organisation d'un système de rationnement favorable aux Allemands, d'un système de surveillance étroite des faits et gestes (du boulanger quand il fait le pain, de cette famille paysanne, dont on ne sait pas si le surveillant alsacien venant épisodiquement est complice ou non du camouflage du beurre, quand il « tourne le dos ») et l'asservissement de la population civile, condamnée à travailler au bénéfice de l'occupant.

E- « *Ah oui ! Et comment ils se comportaient avec les femmes, là ?*
T- *Oh la ! Y avait ben de* moments que y était pas bien puisque… Y a une femme que* tenait un petit, elle rigolait… Oh ! Franc* (tout à fait) *la figure d'un Boche ! Franc ! I devait être le casque que* le faisait rire. Elle nous disait : « Voilà un petit Boche ! Voilà un petit Boche ! »*
E- *Ah bon ? Donc, en fait, y en a qui devaient être violées…*
T- *Oh ben oui ! Oh mais, elle l'a dit, la femme ! Ils les violaient ! Et puis si elles en claquaient, pffou ! Il croyait tellement, Guillaume II, qu'al* allait conquérir le monde ! Et finalement, ils ont été* (expression confuse, mal audible).
E- *Donc là, ils avaient commis des atrocités, dans ces villages ?*

---

[17] Je ne trouve pas trace de cette localité, ou d'une à consonance approchante, sur l'itinéraire conduisant de Lassigny à Saint-Quentin, où abondent pourtant les lieux aux noms se terminant par « y »

[18] Le pain K.K. (pour « Kleie und Kartoffeln », « son et pommes de terre ») est le pain de rationnement allemand, en l'absence de farine de blé, qu'Eugène appelle « froment », comme on le faisait autrefois. Il a donné lieu à de nombreuses plaisanteries en français à cause de sa homophonie avec « caca » !

T- *Oh ben oui ! Quand j'étais à Saint-Quentin… On était un peu sur un machin…* (une hauteur ?). *Une nuit, on a compté 17 villages que* brûlaient ! Ici, les villages sont…* (espacés ?). *Oh ! mais là-bas, deux kilomètres, deux kilomètres et demi… On en avait compté 17 ! Ils mettaient le feu, ils brûlaient tout ! ».*

La chose est prévisible : les soldats allemands, comme dans la plupart des occupations par une armée étrangère, ont profité de leur force et de l'absence d'hommes valides pour violer filles et femmes. Et, avec le temps, il a dû aussi s'établir des situations de compromis, ou de compromission, où des femmes ont dû monnayer leurs faveurs contre de la nourriture… Pilleurs, destructeurs, incendiaires, violeurs : l'image des ennemis, détestable au tout début de la guerre, parfois améliorée par les souffrances vécues en commun dans les tranchées, voire les rares épisodes de fraternisation en période de Noël, s'est à nouveau noircie aux yeux des soldats français découvrant la série des méfaits commis !

Cette découverte du territoire évacuée par l'ennemi, et des populations civiles libérées d'une occupation oppressante, un « classard de la 16 » d'Eugéne Troncy, mais du sud de la Loire, artilleur et non fantassin, l'a vécue, sur le même itinéraire de Lassigny à Saint-Quentin, dans les mêmes jours. Il s'agit de **Claudius Mestrallet** de Saint-Genest-Lerpt, mineur à Roche-la-Molière. Il était téléphoniste au 5e R.A. de Campagne de Besançon, puis dans son régiment de réserve, le 205e R.A.C. :

T- *« Alors, à Lassigny, on a été un mois au repos, on a fait des exercices…Et puis alors, le 17 mars, les Boches, vous comprenez, avec Amiens, on les avait encerclés, on les encerclait. Alors, ils ont été obligés de battre en retraite. Ils ont battu en retraite le 17 mars. Alors, à midi, on a fait combien ? Trois-quatre kilomètres ! Et y en a un qui s'est fait tuer, parce que les Allemands, ils mettaient des pièges ! Si vous vouliez toucher quelque chose, des fois vous étiez tué !*

E- *Des pièges comment ?*

T- *Des pièges ! Des pétards qui vous petaient par la figure !*

E- *Mais qui étaient cachés ?*

T- *Cachés, dans un engin ou n'importe ! Des fois vous chosiez* (touchiez), *vous étiez tué ! Ils mettaient des pièges ! Vous vouliez emporter quelque chose, comme l'horloge, là, si vous touchiez à quelque chose de l'horloge, des fois y avait un machin qui petait ! Qui vous sautait à la figure !*

E- *Des pièges dans les maisons ? Ou dans le terrain ?*

T- *Dans les maisons ! Dans les maisons ! Quand ils ont eu battu en retraite… y avait beaucoup de pommiers, jusqu'à Saint-Quentin, ils avaient tout coupé les pommiers à cette hauteur ! Tous les pommiers étaient coupés !… Et ils avaient brûlé toutes les fermes ! Beaucoup de maisons ! Moi, je suis parti le même jour. A midi, on avait fait cinq kilomètres. Et puis le soir, à la tombée de la nuit, on est partis. J'ai déroulé six kilomètres de fil, mais on est arrivés jusqu'à dans la nuit. On a même trouvé des civils dans la nuit . On est arrivés à minuit-une heure du matin. Y avait une femme, une fille avec sa mère, qu'on a discuté toute la nuit ensemble. Toute la nuit ensemble ! Et le lendemain, on a reparti…*

E- *Vous aviez des contact avec les civils, de temps en temps là ? »*

Claudius alors ne fait alors que répéter qu'il a discuté toute une nuit avec la mère et la fille et ne donne rien du contenu de la conversation, ni ne signale d'autres contacts avec des civils, ni d'autres observations concernant les déprédations commises par les Allemands, l'information principale concernant le piégeage des maisons, avec la confirmation du sciage à mi-tronc des arbres fruitiers. On remarque qu'il adhère totalement à l'explication valorisante pour l'armée française : « *on les encerclait. Alors, ils ont été obligés de battre en retraite* » qui était aussi celle de la presse française (toutefois, cette retraite n'exclut pas des escarmouches). Son arrivée vers Saint-Quentin est décrite ainsi :

T – « *Y avait même un avion qui était tombé, j'avais été le voir ; j'avais vu un type de Saint-Genest qui était dans la cavalerie, qui partait devant, quoi, la cavalerie. Et puis on a parti comme ça, on a fait des étapes, puis arrivé devant Saint-Quentin, j'ai retourné faire une attaque. La dernière attaque, on l'a fait* disons, quatre-cinq kilomètres avant d'arriver à Saint-Quentin. Alors là aussi, j'ai déroulé du fil. J'arrivais vers une ferme, y avait un char à foin. Y avait mon cabot* (caporal), *il était froussard ! Il en faisait trembler le char ! Il tremblait sur ce char ! ».*

Toujours le thème du gradé peureux, poussé ici à l'hyperbole, car étant donné les poids respectifs d'un homme et d'un char à foin, on doute fort que le premier, par son tremblement, puisse faire vibrer le second !

## Deux témoignages indirects

Après ces trois récits de témoins visuels, nous terminerons par deux documents écrits, relatant ce que les intéressés apprennent indirectement de ce repli stratégique allemand, le premier, resté au front, par les communiqués militaires et les conversations, le second, réformé temporaire au dépôt de son régiment, à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre) par la presse nationale qu'il lit avec avidité.

Le premier est l'adjudant **François Baizet** (cl.97) commandant alors une section du Génie, près de Vauquois, en forêt d'Argonne. Il écrit avec beaucoup de lucidité dans un de ses carnets de guerre le 18 mars 1917, soit le troisième jour du repli allemand :

*« Communiqué brillant aujourd'hui. Avance des troupes franco-anglaises sur un front de 132 km. Du côté de Lassigny, 20 km de profondeur. On n'avait pas vu une avancée pareille depuis la Marne. Tout le monde est heureux. Espérons que la réaction ne nous surprendra pas et que partout nous somme prêts. Cette retraite allemande étonne. Pour nous, ils ne sont pas à bout de souffle, et s'ils reculent ainsi presque volontiers, c'est une manœuvre de leur genre. Notre état-major doit connaître beaucoup de choses et sait ce qu'il y a à faire. Depuis le sud d'Arras jusqu'à Soissons, il se replie*. A certains endroits, la bataille fut rude. Plus de cent villages sont tombés entre nos mains. A Roye, 800 civils étaient là. Il faut croire à leur joie de revoir les uniformes français. Ne soyons pas trop optimistes pourtant. Le communiqué du soir est excellent encore. On va se coucher content ce soir..*

Le surlendemain 20 mars, François poursuit ainsi :

*« Temps de giboulées aujourd'hui. Pluie, neige et froid. L'avance franco-anglaise continue. 35 km de profondeur vers Lassigny. La cavalerie patrouille et est à quelques km de Saint-Quentin. Les Anglais approchent de Cambrai. Les Allemands dévastent tout sur leur passage, dit le communiqué. Les arbres fruitiers coupés, les champs dévastés et retournés par les mines, routes coupées et ponts coupés. C'est pour retarder la marche des alliés et la poursuite. C'est merveilleux. Quelle sera sa suite ? Espérons qu'elle sera bonne. »*

Toujours circonspect, François est un peu moins dubitatif cependant, et se laisse aller à une forme d'enthousiasme. Les dévastations, qu'il connaît maintenant, ne lui encore inspiré aucun mot de condamnation explicite, sauf la connotation négative contenue dans le verbe « dévaster », repris au communiqué, répété au participe passé. Le lendemain 21 mars, son journal continue presque exclusivement sur ce thème :

*« La poursuite des boches* semble se ralentir. Elle est même presque arrêtée… Se sont-ils fortifiés là et résisteront-ils sur cette ligne ? Nous le saurons dans quelques jours. Les vandales saccagent tout en se retirant. Champs, routes, chemin de fer, gares, villages brûlés pour la plupart, populations affamées, etc. Ils ont emmené de Noyon 50 jeunes filles de 15 à 25 ans. C'est le comble. Nos troupes s'organisent sur le terrain conquis et ne donnent pas tête baissée dans le piège qui peut-être leur est tendu.*

*Les boches ont fait sauter un camouflet ce matin à Vauquois. E 10 de chez nous a été bouleversée. Les boches* sont très calmes dans nos parages. »*

Cette fois-ci, la condamnation morale est très claire et passe par des termes très forts. Les Allemands sont redevenus ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être dans l'imaginaire français depuis les Francs : des « *vandales* », descendant des Vandales historiques, ou des Huns d'Attila. Et aux déprédations matérielles s'ajoutent les méfaits aux personnes : les restrictions alimentaires imposées aux populations envahies (visibles à leur maigreur et confirmées par leurs déclarations), et, pire que tout, l'enlèvement des jeunes filles de Noyon, dont on ne devient que trop le sort qu'ils leur réservent ! Le nombre rond de 50 fait penser à un acte tout à fait prémédité, à moins qu'il ne s'agisse d'une rumeur savamment orchestrée par les Français pour les flétrir davantage… Par ailleurs, notons la sagacité de François qui a compris la stratégie allemande, même s'il la formule sous la forme interrogative : « *Se sont-ils fortifiés là et résisteront-ils sur cette ligne ? »*.

Le 22 mars, le carnet est plus mélangé dans les sujets qu'il aborde, et contient des informations personnelles au centre de sa page. Toutefois, au début on trouve :

*« Les alliés trouvent une résistance très grande maintenant. Nous avons occupé quelques villages après des combats acharnés. Le front va-t-il se stabiliser là ? »*.

Et à la fin : *« On annonce ce soir que les faubourgs de Saint-Quentin sont en flammes. Oh les salauds, est-ce qu'ils vont encore brûler et détruire cette ville, comme tout ce qu'ils trouvent sur leur passage ? Peut-on imaginer plus de cruautés dans leur barbarie ? Espérons qu'ils nous paieront tout ça. »*.

François a monté encore d'un cran dans l'échelle de l'expressivité du langage de condamnation : son injure « *les salauds* » est la même que celle d'Amand Beyron. L'espoir de revanche exprimé à la fin peut seul parvenir à tempérer un peu son indignation.

A 300 km du front, à Saint-Pierre-le-Moutiers (25 km au sud de Nevers), du dépôt de son régiment, le 160$^{e}$ R.I., blessé gravement à la colonne vertébrale depuis le 25 septembre 1915, pas encore réformé **Joseph Sorgues** (cl.15) ronge son frein et meuble le temps en lisant la presse, et en écrivant très longuement chaque jour à partir des informations apprises.

Le samedi 17 mars 1917, la lecture du communiqué militaire du jour, qu'il retranscrit approximativement parmi d'autres nouvelles, ne lui inspire aucun commentaire : *« Notre communiqué, très sobre de détails, mentionne une avance continue de nos détachements légers entre l'Avre et l'Oise, depuis Andechy jusqu'au sud de Lassigny, soit un front de 20 km. Rien d'important sur le reste du front. Un 42$^{e}$ raid de zeppelins a été tenté cette nuit sur l'Angleterre…. »*

En revanche, le lendemain, dimanche 18 mars, c'est dès la première ligne du jour un débordement exubérant d'enthousiasme lyrique :

*« Jour de victoire ! Le jour tant attendu est enfin arrivé ! Sur toute la France passe le frisson de la délivrance, le frisson sacré d'enthousiasme qui a parcouru le pays au lendemain de la victoire de la Marne. Les positions fortifiées que l'ennemi tenait depuis sur notre front ont cédé sous la pression formidable de nos troupes. Les Allemands reculent de l'Ancre à l'Oise , et nos soldats connaissent à leur tour les ivresses de l'avance victorieuse.*

Suit un long paragraphe décrivant les progrès de l'armée anglaise sur 25 km, avec l'énumération de la plupart des gros villages reconquis, et de la ville de Bapaume. Puis un paragraphe similaire célèbre l'avancée de l'armée française, que nous donnons car il recoupe des éléments donnés plus haut dans ce chapitre : *« Entre l'Avre et l'Oise, l'ennemi, refusant la bataille, a abandonné ses positions et nos troupes le poursuivent avec rapidité. Nos pointes d'avant-garde ont pénétré dans Roye, où les Allemands ont fait sauté* les carrefours des rues. Nous avons également repris Lassigny et dépassé à certains endroits la route de Roye à Noyon. Dans Roye, 800 habitants qui restaient dans les caves ont fait à nos soldats un accueil enthousiaste. On, s'imagine la scène émouvante qui a dû se produire à l'arrière de nos troupes. Quelle joie pour ces pauvres gens de revoir ces uniformes français après vingt-six mois de captivité et d'opression* !*

*Bapaume, Roye, Lassigny ! Les trois premières villes rendues à la France par la bravoure et la tenacité* de ses enfants , par le courage opiniâtre des ses alliés. Leur nom restera fameux dans l'histoire de cette guerre, ils marquent le commencement de la chute de l'empire allemand. Et je m'imagine les ombres des soldats tombés à la Marne, en Belgique, en Champagne et à Verdun, sortir de leurs tombeaux ; elles volent au-dessus de nos petits troupiers, les conduisant à la victoire dans une frémissante acclamation et dans un immense battement d'ailes ! Oh ! Que je regrette maintenant plus que jamais d'avoir été blessé et d'être là, cloué à l'arrière, pendant que les autres connaissent l'enthousiasme de la marche en avant ! Mon Dieu, guérissez-moi bien vite, et faites que j'en sois ! »*

Comme on le voit, Joseph ne soupçonne pas un instant, à la différence de François Baizet, que cela puisse être un repli stratégique de la part des Allemands, adhère totalement à la version glorieuse de la reconquête du terrain perdu par un ennemi en déroute, et, dans son impétueux lyrisme, convoque même les mânes des morts des grandes batailles pour en faire une céleste légion d'anges et d'archanges survolant nos troupes et les guidant vers la victoire, sous la bannière implicite d'un Dieu des Victoires qui ne peut que récompenser le camp de la Justice…

Le surlendemain, le lundi 19 mars, Joseph égrène avec jubilation la liste des villes reconquises :

*« Notre avance continue avec une rapidité impressionnante. Les Allemands ne sont plus à Noyon, comme on l'a dit si souvent depuis deux ans. Sur un front de 132 kilomètres, nos soldats pourchassent les hordes allemandes. Aux noms de Bapaume, Roye et Lassigny, viennent s'ajouter les noms glorieux de Péronne, de Chaulnes, de Nesle et enfin de Noyon ! »*

Il détaille ensuite en quatre paragraphes les avancées française et anglaise, et les prouesses de notre cavalerie, mais sans aucune allusion aux dégradations commises par les Allemands. Ce n'est que le jour d'après, le 20 mars, que celles-ci apparaissent, mais mal interprétées, car attribuées à la rage de devoir battre en retraite :

*« La joie d'apprendre les bonnes nouvelles de nos communiqués est un peu assombrie par les horreurs que nous annoncent les mêmes bulletins. Les Allemands, furieux de battre en retraite, transforment la région abandonnée en un véritable désert. Les arbres fruitiers ont été coupés ou arrachés, les champs bouleversés par des mines qui ont ouvert de vastes cratères. De nombreux villages ont été complètement incendiés, les voies de communications sont coupées, les ponts sont détruits ; les habitants sans abris et sans vivres sont nourris par nos troupes. La rage de destruction et de barbarie défie toute description : on voit que les bandits ont perdu à jamais l'espoir de revenir souiller cette terre française de leur présence. Il est profondément regrettable que le gouvernement français n'ait pas lancé, avant le recul boche, un avertissement solennel aux barbares. Pourquoi ne pas désigner des villes allemandes qui paieront pour les villes franco-belges détruites ou incendiées, sans rigoureuse obligation militaire ? L'Allemand, qui se vante de ne connaître que la force, s'inclinera devant nous quand nous lui répondrons par la force ! ».*

Cette fois-ci, l'indignation est bien là, exprimée avec toutes les ressources du vocabulaire et du style de Joseph Sorgues. Remarquons que c'est d'abord l'image de la destruction des arbres fruitiers qui s'impose, comme celle d'un massacre gratuit, d'un attentat à la nature. Et sa soif de vengeance lui fait recommander, en une sinistre loi du talion, d'indiquer des villes allemandes qui seront ravagées en représailles, une fois l'armée française en Allemagne…

Le mercredi 21 mars, l'épisode du rapt (réel ou inventé?) des jeunes filles arrive enfin : *« Dans leur rage de détruire, les bandits sont allés jusqu'à faire sauter les ruines du légendaire château de Coucy ; dans leur rage de souiller et de faire souffrir, les brutes sadiques ont, en évacuant Noyon, emmené de force cinquante jeunes filles de 15 à 25 ans. Mais patience, tout se paiera ! Refoulons notre indignation et faisons crédit à nos soldats héroïques ! ».*

Pas un seul instant, Joseph n'a soupçonné que ce retrait allemand puisse être délibéré, stratégique. Sa fièvre patriotique lui a fait enfourcher la version glorieuse de la reconquête du terrain par les armes françaises et anglaises.

L'exploitation du thème des arbres fruitiers sciés

Cette image si forte et si révoltante, surtout pour une France à dominante rurale, des arbres fruitiers sciés par milliers a été reprise à satiété par la presse. Dans la revue hebdomadaire qui nous sert de référence pour sonder la presse, *L'Illustration*, nous la voyons apparaître dans le numéro du 31 mars 1917 : parmi les quatre photos de la page 276 (gouttières de zinc dispersées dans la campagne, instruments aratoires détruits entre Lassigny et Nesle, église détruite de Beaulieu-les-Fontaines) la quatrième paraît presque plus sacrilège que l'acharnement sur l'église : il s'agit de deux rangées de très gros pommiers, sciés à un mètre de hauteur environ, avec une légende encore sobre : *« Sur les chemins de la retraite allemande – Rangées de pommiers sciés et abattus »*

Dans le numéro suivant, celui du 7 avril, la page 309 regroupe trois photos en bandeau horizontal d'arbres fruitiers sciés sous la légende : « *Le massacre des arbres »,* avec la photo du milieu montrant des soldats français contemplant amèrement le spectacle, légendée ainsi : *« Un crime injustifiable que nos soldats-paysans ne pardonneront pas. ».*

Après le thème du massacre des arbres, c'est celui de la résurrection qui sera utilisé ensuite. Sous la rubrique *« Le sauvetage des arbres fruitiers mutilés »,* un article d'une demi-page (p.406) dans le numéro du 28 avril, présente, au mépris de tout vraisemblance au regard de la botanique, des schémas de bases de troncs d'arbres sciés sur lesquels on aurait implanté une couronne de greffons, au niveau de l'écorce. Mais c'est surtout la nature qui va réaliser quelques résurrections d'arbres : le numéro du 2 juin présente, sur toute la page 525, un pommier abattu imparfaitement scié, avec une partie du tronc couché encore reliée à la base du tronc, couvert de fleurs, avec la légende : *« Il a fleuri quand même ! ».* Toutefois l'auteur du complément de la légende, qui n'est rien d'autre que le romancier **Pierre Loti**, est réaliste : *« Cette sève va manquer bientôt ; les fleurs vont se faner ; mais c'est presque touchant, dans sa mélancolie, toutes ces pauvres floraisons suprêmes d'arbres vénérables qui vont mourir. »*

Une utilisation inattendue du thème fort, choquant, de l'arbre fruitier scié est indiquée par l'historien **Yves Pourcher** dans son bel ouvrage *« Les jours de guerre – La vie des Français au jour le jour entre 1914 et 1918 »*[19]. Il fait référence au livre de souvenirs de **Maurice Brajon** paru en 1977 *« Monsieur Brajon, maître d'école »*[20] co-écrit avec M. Arnaud. Né en 1910 en Lozère, dans la commune de Brenoux, à 5 km au sud de Mende, fils de paysans pauvres, Maurice a retenu, parmi les images fortes de son enfance, celle de l'illustration d'un calendrier des postes de 1918 : *« La seule image que je me sois faite pendant longtemps de cette guerre fut celle d'un verger dans le nord où tous les troncs des pommiers avaient été coupés à un mètre du sol. Cette illustration du calendrier des postes, que nous contemplions effarés en famille, destinée à galvaniser l'esprit patriotique, nous aida sans doute quelque peu à comprendre que nous étions français, chose dont nous ne souciions guère à l'ordinaire, puisque nous étions Lozériens, Lozériens du versant nord des Cévennes »* [21].

Concernant le rapt des 50 jeunes filles de 15 à 25 ans à Noyon, on n'en trouve qu'une trace atténuée et expliquée autrement dans le n° de *L'Illustration* du 31 mars, qui donne longuement la parole à une habitante de Noyon. Au deux tiers de deux très longues colonnes en petits caractères où cette vieille dame explique toutes les misères subies par les habitants de sa ville depuis l'invasion, on lit : *« Et voilà qu'ils ont emmené des otages, les prêtres, les médecins. Auparavant, ils avaient emmené tous les jeunes gens et bien des jeunes filles, soi-disant pour les faire travailler dans les champs. Ils ont dépeuplé la ville de toute sa jeunesse et sa force ; ils n'ont laissé que les vieux et les enfants… ».* Bien que modalisée par l'adverbe *« soi-disant »*, la déclaration fait surtout apparaître la réquisition et la déportation iniques de la jeunesse comme une mesure économique, pour utiliser sa force de travail, alors que la mesure réduite aux seules jeunes filles lui donnait invariablement une connotation sexuelle.

Par ailleurs, cette dame énumère toutes les restrictions de liberté et vexations imposées par l'occupant, dont on a eu un aperçu avec le boulanger surveillé par une sentinelle : *« Leur « kommandantur », comme ils appellent ça, faisait des règlements sur tout : défense de sortir après 6 heures du soir, défense de se rassembler, défense de quitter la ville, défense de cultiver ses terres sans autorisation, défense de ramasser ses légumes dans son jardin, obligation de saluer les officiers, obligation de donner tant d'oeufs par poule, etc., et pour la moindre faute, des amendes, de la prison, des coups. »*

[19] Yves Pourcher, op.cit., édition Plon, 1994
[20] M. Brajon et M. Arnaux, op.cit., édition Hachette, 1977
[21] Page 24 dans le livre de M. Brajon, et p. 295 dans l'ouvrage d'Y. Pourcher

Une vision allemande de ces dévastations

Un des grands écrivains-combattants allemands de la Grande Guerre, qu'il acheva comme lieutenant, s'est trouvé impliqué dans ce repli stratégique de son armée, et il en décrit les déprédations dans son ouvrage le plus célèbre *« Orages d'acier » (In Stahlgewittern)* paru en 1920 ; il s'agit d' **Ernst Jünger** qui fut, pendant sa longue vie (1895-1998) un romancier et essayiste remarquable, mais contesté pour des positions nationalistes qu'il abandonna lorsqu'il perçut le danger d'Hitler pour son pays : :

*« Jusqu'à la position Siegfried, chaque village n'était plus qu'un monceau de ruines, chaque arbre abattu, chaque route minée, chaque puits empoisonné, chaque cours d'eau arrêté par des digues, chaque cave crevée à coups d'explosifs ou rendues dangereuse par des bombes cachées, chaque rail déboulonné, chaque fil téléphonique roulé et emporté, tout ce qui pouvait brûler avait flambé : bref, nous changeâmes le pays en désert en prévision de l'avance ennemie. Ces spectacles faisaient songer à une maison de fous, comme je l'ai dit, et provoquaient des sentiments analogues, mi de comique, mi de dégoût. Ils furent aussi, et l'on ne tarda pas à s'en apercevoir, funestes pour la discipline. Ce fut la première fois où je vis à l'œuvre la destruction préméditée, systématique… »*

*Parmi les surprises préparées pour nos successeurs, quelques-unes étaient d'une méchanceté raffinée. C'est ainsi qu'on tendait à l'entrée des maisons et des galeries des fils métalliques, presque invisibles, fins comme des crins, qui déclenchaient au moindre contact des charges d'explosifs. […] Les plus perfides étaient les bombes à retardement,, enterrées au fond de la cave d'édifices isolés, qu'on laissait intacts. C'étaient de grosses bombes, séparées en deux parties par une cloison de métal. L'une des chambres était remplie d'explosif, l'autre d'un acide. Une fois qu'on avait dissimulé ces oeufs diaboliques, l'acide rongeait durant des semaines la cloison métallique et amorçait la bombe. L'une d'elle fit sauter l'hôtel de ville de Bapaume au moment même où les autorités s'y étaient rassemblées pour célébrer par une grande fête l'entrée des troupes anglaises. »* [22]

Cette politique de la « terre brûlée » combine en effet la *« méchanceté raffinée »,* le machiavélisme des pièges et l'épaisse rage de détruire qui sommeille presque en tout homme, en tout soldat a fortiori, pour peu que les circonstances lui laissent toute liberté d'agir, ou ici lui ordonnent de le faire. Mais comment peut-on détruire systématiquement chaque maison, la plupart des églises, empoisonner chaque puits ? Il faut que les chefs plus encore que les exécutants aient perdu le sens de l'humanité…

***

[22] Ernst Jûnger, op.cit, in *« Les grands romans de la guerre de 14-18 »*, éditions Omnibus, 1994, pp. 603-604

# Chapitre 27

# Avril-mai 1917 : La bataille du Chemin des Dames

## Chap. 27 - 1917, avril-mai : la bataille du Chemin des Dames

E- « *Pourquoi est-ce qu'on l'appelait le Chemin des Dames ?… Ça ressemblait à quoi ?*
T- *Eh ben, je sais pas… C'était une ligne, une hauteur qui était assez longue, qui allait de Cléry jusqu'à Soissons, pour ainsi dire… Un plateau… Le plateau de Craonne, le fameux Craonne ! J'avais été à moitié enseveli dans des cailloux ! Ils nous envoyaient des bombardements, des pièces de 400! On aurait dit des trains qui vous arrivaient dessus ! Moi, j'avais été enseveli aux trois-quarts dans des pierres ! Je m'en étais sorti quand même… ».* – **Claude Chaume**, classe 1912, de Bully.

T- « *Au mois d'avril, il a fallu attaquer au Chemin des Dames. C'était… Cent mille hommes hors de combat la même semaine !*
E- *Vous y étiez donc, au Chemin des Dames ! Ça s'est passé comment ?*
T- *Eh ben, c'est-à-dire, c'était un endroit qui était très fortifié ! Trop fortifié ! Ils avaient des blockhaus en ciment armé où y avait deux types dedans, avec une mitrailleuse, et puis le chargeur, puis un créneau devant. Le blockhaus était en ciment armé : les obus n'y faisaient rien ! Ils glissaient dessus ! C'était fait comme un tonneau, en rond. Y en a même, à force de leur jeter des obus, ils étaient arrivés à les sortir de terre ! Versés sur le côté, mais pas démolis, hein ! Eh bien on avait avancé un petit peu… »* - **Mathieu Grand**, classe 1914, de La Tuilière, puis de Panissières

T- *« Après l'attaque du 16 avril 17 dans l'Aisne , il est resté aucun gradé dans ma section, et on recevait des papiers. Personne a voulu prendre le manche ! J'ai essayé de prendre le manche, moi. J'ai dit : « Faut ben qu'on reste là ! ». Alors, j'ai pris la responsabilité d'essayer de faire les jeux…*
E- *De vous occuper d'un groupe…*
T- *De m'occuper… Alors le premier papier que j'ai reçu… Personne a voulu le prendre ! Il fallait bien le prendre : y avait plus de gradés ! « Tenir ! »*[1] *On avait pris que deux tranchées, et on avait été arrêtés, et on a été arrêtés. On a pas pu aller plus loin : on a été massacrés ! J'ai dit : « Faut voir ce qu'il y a sur le papier ! ». « Tenir coûte que coûte » et qu'on allait être relevés…*
E- *C'est un papier qui venait de qui ?*
T- *Du commandant ! »* – **Marius Dubuis**, alors simple soldat, classe 1916, de Coutouvre

S'il est une bataille qui semble faire l'unanimité quant aux jugements des historiens comme ceux du grand public éclairé ou simplement un peu informé, c'est bien celle du Chemin des Dames[2], très souvent perçue comme la plus grande défaite française de la Grande Guerre en un laps de temps réduit, survenant après près de trois ans de guerre, les saignées de Verdun et de la Somme de 1916, et un hiver très rigoureux. Pourtant, on le verra dans nos témoignages, certains témoins en garderont, au niveau de leur unité et pour la durée réduite de leur participation, un souvenir de « petite victoire » (Jean Farigoules).

L'historien **Pierre Miquel** débute ainsi son ouvrage *« Le Chemin des Dames »*[3] en donnant un aperçu géographique et topographique précis du lieu du combat qu'il va qualifier de *« plus grand désastre de l'histoire de la Grande Guerre » :*

*« Le 15 avril 1917, trois armées françaises ont achevé leur mouvement vers les rives de l'Aisne : elles sont en place pour une offensive sur la ligne du Chemin de Dames, prévue le lendemain à 6 heures.*

*Cette rocade très secondaire prend sur la Nationale 2, celle de Soissons à Laon, entre la ferme de Vaurains et celle de la Malmaison, pour gagner vers l'est, en droite ligne, le village de Craonne, sur la crête d'un éperon rocheux aligné d'ouest en est, qui barre la route de Paris depuis un millénaire. Il tient le front immobile depuis 1914, du nord de Soissons au nord de Reims. Il est bordé au nord par la rivière l'Ailette, au sud par l'Aisne. Les pentes d'accès sont rudes et boisées, en raison de cent quatre-vingt-dix mètres de*

[1] Sans que cela soit explicitement formulé, on devine à ce stade que « Tenir » soit résume la teneur du message bref qu'il reçoit au cours de la bataille, soit constitue le contenu écrit du message. En fait, on apprend juste après qu'il contenait deux informations : un ordre (*« Tenir ! »*) et une perspective : celle de la relève proche.

[2] Cette appellation poétique ou sa variante locale ancienne « route des Dames » (qui contraste dramatiquement avec l'éclairage que lui donna la Grande Guerre) date du XVIIIe siècle, ainsi que le rappelle Guy Marival dans sa contribution intitulée *« Le Chemin des Dames en 1914 – Croquis d'un paysage avant la bataille »* à l'ouvrage collectif dirigée par Nicolas Offenstadt *« Le Chemin des Dames – De l'événement à la mémoire »* (édition Stock, 2004) : *« Quant aux populations locales, en continuant de parler de « route des Dames », elles rappelaient que cet antique chemin de crête avait été pavé vers 1780 à la demande des filles de Louis XV, « Mesdames de France », qui se rendaient alors à Bouconville, au château de la Bove, chez la comtesse de Narbonne-Lara, dame d'honneur de l'une d'elles.* » (p.23)

[3] Pierre Miquel, *Le Chemin des Dames*, Librairie Académique Perrin, 1997, p. 7

*dénivellation. Il est troué comme un fromage de gruyère de cavernes immenses, les « creutes », où des brigades entières peuvent se mettre à l'abri des obus. Les prendre d'assaut est une entreprise meurtrière ».*

Est-il besoin de préciser que les Allemands tiennent très solidement depuis 1914 le plateau jusqu'à son bord, donc la situation dominante, dans des positions très solidement aménagées, bétonnées, de nombreux abris souterrains, et que les Français devront les attaquer en remontant la pente sous le feu meurtrier ?

Pierre Miquel poursuit : *« Le plus grand désastre de l'histoire de la Grande Guerre se prépare silencieusement : en un mois l'armée française, déjà saignée à blanc par l'interminable bataille de Verdun, perdra les meilleures de ses unités. L'entreprise semblait si désespérée, si inutilement meurtrière, qu'elle eut pour conséquence immédiate une vague de mutineries qui affectait en quasi exclusivité les divisions engagées dans la bataille. »*

L'ampleur des forces engagées du côté français et l'ampleur des pertes en un très bref délai sont signalées dès l'introduction de l'ouvrage collectif qu'il dirige (*« Le Chemin des Dames – De l'événement à la mémoire »*) par l'historien **Nicolas Offenstadt** :

*« L'offensive du Chemin des dames en avril-mai 1917 est une immense bataille, dont on espérait la percée promise par son organisateur, le général Robert Nivelle. Un million d'hommes sont rassemblés pour cette opération qui se transforme, dès les premières heures du 16 avril, en un calvaire pour les soldats, confrontés à des positions allemandes en contre-haut, bien organisées, depuis 1914, en un dédale de galeries et cavernes (les creutes), insuffisamment détruites par l'artillerie : plus de 100 000 hommes sont hors de combat en quinze jours… Les assauts dans la boue et dans la neige, face à des pentes imprenables, transforment l'espoir de rompre le front en hécatombe… »* (p.15).

Mais bien peu sont les témoins qui ont cette vision d'ensemble….

## Un accident de mauvaise augure : l'explosion d'un grand dépôt de munitions vers Bourg-et-Comin le 4 avril 1917

**Claudius Viricel** (cl.10) agriculteur à Grammond, se retrouve avec son régiment, le 3e Zouaves, à Bourg-et-Comin, à 6 km au sud du Chemin des Dames, lorsqu'a lieu la catastrophe de l'explosion du dépôt de munitions. Il écrit dans ses souvenirs de guerre rédigés en 1919 :

*« Mais je suis persuadé que des espions étaient parmi la population. Trop de catastrophes dans les environs nous ouvrirent les yeux. Je n'en veux citer qu'une : l'explosion du dépôt de munitions situé entre Moulins et Bourg-et-Comin. Ce dépôt se composait de je ne sais plus combien de centaines de milliers d'obus de 155 et de 120. D'aucuns prétendent qu'il y en avait 5 millions !*

*L'explosion, formidable comme on peut le penser, eut lieu le soir, au moment où se faisaient les relèves, le ravitaillement, etc. La rafale balaya les routes voisines, fauchant des colonnes entières, éventra la colline de Madagascar, ou* notre artillerie était en position, ensevelit les artilleurs et emporta les canons comme de simple fétus de paille. Le chiffre des victimes atteignit environ 3000 ! Méditez cela, mais, et vous vous élèverez ensuite contre l'imprévoyance, l'incurie criminelles du haut commandement incarné en la circonstance en le général Mangin qui dirigeait les opérations offensives du Chemin des Dames ! »*

**Amand Beyron** (cl.11), musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne et Lyon, arrive dans le secteur du Chemin des Dames fin avril 1917 où le régiment prend part au combat et essuie de lourdes pertes (700 morts et blessés environ, et 200 prisonniers). Un mois après, il se retrouve vers Bourg-et-Comin, dont Amand ne voit plus que les décombres. Le 25 mai, il écrit dans son journal de guerre :

*« Bourg-et-Comin était une jolie petite ville. Elle a été presque détruite aux 2/3 par la très forte explosion d'un grand dépôt de munitions en avril, au moment de notre attaque : 500 000 obus de 155, près de 100 000 de 75, des caisses de grenades. Il y eut avec la destruction des maisons un très grand nombres* de civils et de militaires tués et un immense « cratère » de volcan. ».*

D'après divers sites consultables par Internet, l'explosion du grand dépôt de munitions de Bourg-et-Conin aurait eu lieu le 4 avril 1917, soit douze jours avant le déclenchement de l'offensive du Chemin des Dames, et elle a incontestablement amoindri le potentiel d'attaque de l'artillerie française. Mais cet événement a enflammé les imaginations quant au nombre d'obus entreposés et au nombre de victimes. Un témoignage écrit consultable sur Internet, celui du carnet de guerre du sergent **Edouard Mattlinger**, du 49e Régiment d'Infanterie Territoriale, lui attribue des proportions beaucoup plus modestes que celles données par nos deux témoins : *« On nous fit part également d'une terrible catastrophe arrivée à Bourg-et-Comin où un important dépôt de munitions a sauté. On estime à 40 000 obus et les pertes en hommes à plus de 600. Les dégâts sont importants ».*

**Au Chemin des Dames**

**Pétrus Michel** (cl. 16), boulanger à La Fouillouse comme son père, était tireur à la mitrailleuse au 273e R.I. lors de l'offensive du Chemin des Dames :

T- *« Moi j'étais tireur. Y avait l'aide-chargeur, puis le chef de pièce, puis alors plusieurs pourvoyeurs. Au Chemin des Dames, nous étions 13, on est revenu 6 ! Je sais pas comment on en est sorti ! Ma pièce, elle était toute rouge, ce jour-là ! C'était tout méli-mélo ! C'était la nuit. Y avait des Boches. On entendait crier : « Au secours ! Au secours ! ». Ah oui ! C'était terrible, de voir ça ! »*

La conversation diverge ensuite sur diverses utilisations de la mitrailleuse, ce qui l'amène à constater la supériorité allemande en armement et en stratégie :

E- « *Eux, ils avaient des mitrailleuses dès le début ?*

T- *Houla ! Ils avaient tout, eux ! Sur tous les points ! Ils étaient mieux organisés que nous ! Tout ! Tout ! Ça a toujours été ! C'est malheureux ! Ils savaient ce qu'ils voulaient faire, tandis que nous, on s'y attendait pas bien ! On s'attendait bien un peu à la guerre, mais on pensait pas qu'elle arrive comme ça, quoi ! Et eux, ils savaient bien ce qu'ils voulaient faire* (rire).

E- *Vous parlez de cette attaque du Chemin des Dames… C'est le plus impressionnant ?*

T- *Ils* (les Anglais et les Français) *avaient attaqué les Allemands sur 100 kilomètres, et l'attaque, ça a pas réussi. Et moi, ma pièce… Je suis été enterré. On était cinq… Le chef de pièce, c'était un avocat de Paris, un aspirant… Et ça avait écrasé l'abri ! Alors, on soulevait, mais ça nous fermait !* (rire). *Et puis y a un agent de liaison qui a passé dans une tranchée, qui nous a entendus crier. On a resté une demi-journée, pas plus. Le soir, on a entendu qu'on piochait : on est venu nous sortir !*

E- *Vous n'auriez pas pu sortir tout seuls ?*

T- *Oh non, non ! Ça risquait pas ! Plus on soulevait, plus on se faisait fermer ! Moi, j'en avait un qui était resté la demi-journée sans parler, il avait le cœur complètement…. Un nommé Gauthier, de Marseille. Ah ! Il avait du mal…[…] C'est l'artillerie qui nous avait recouverts ! Oui, mais quand l'artillerie attaque, l'infanterie suit, vous comprenez !*

E- *Vous vous souvenez de la façon dont vous avez été recouverts ? Vous l'avez vu venir ?*

T- *Houla, si on l'a vu venir ! Je pense bien ! Je me rappelle bien de ça. On a dit : « On y est, quoi ! ». Et lui, l'aspirant, il avait un gros sifflet, il sifflait ! Puis nous on criait ! Tant qu'on pouvait ! Heureusement que le type est passé ! Et qu'ils ont pas avancé, les Boches ! Si les attaquants avaient avancé, j'étais mort comme mon frère Charles ! Il est mort à Revigny. L'abri a été écrasé, ils ont été tous les cinq de l'escouade morts dans l'abri ! Ça, c'est malheureux ! C'est ben ce qui avait choqué mes parents ! »*

En dehors de cet épisode de l'écrasement de son abri de mitrailleuse par un obus allemand qui lui a fait frôler de bien près la mort, il retient du Chemin des Dames un paysage dévasté :

T- *« Houla la ! Craonne et Craonnelle[4], là-bas, vous auriez pas trouvé un mur plus haut que la table, là ! Pourtant, c'est chef-lieu de canton ! Mais y a pas un mur ni un arbre qui est resté debout ! Quelques morceaux de troncs d'arbre, c'est tout ! Elle était plantée, remuée plusieurs fois, la terre ! »*

**Benoît Crépet** (cl.17), fils d'agriculteurs de Saint-Jean-Soleymieux (Le Verdier), devenu, par son mariage, agriculteur à Saint-Georges-Hauteville (Le Cellier), soldat au 61e R.I.de Privas, a connu le baptême du feu au Chemin des Dames alors qu'il n'avait pas tout à fait vingt ans (né le 20 mai 1897). Son témoignage commence par l'épisode du lieutenant peureux vu au chapitre XXIV, qui n'avait pas manqué de faire savoir qu'il n'hésiterait pas à abattre un homme qui flancherait au moment de l'attaque, alors que c'est lui qui s'esquive au moment de l'offensive du 16 avril (*« Putain ! ça m'avait refroidi, moi, ça ! Ce putain-là, le jour de l'attaque, vous savez pas ce qu'il a fait ? Je l'ai vu passer derrière, moi : il foutait le camp ! »*). Il lui oppose d'autres officiers, supérieurs en grade, qui montrent l'exemple :

T – *« Le capitaine Magrin, qu'on avait, eh ben, il fallait le voir en tête ! Et puis le commandant Dufay, il fallait le voir à la tête ! Et quand on avançait : « A l'attaque ! Tous avec nous ! ». Et hop là ! On montait sur le para… Pas le parapet : c'était tout gaspillé par les obus ! On entendait que les balles qui nous sifflaient, putain ! Et ils tiraient pas au moment qu'on a sauté de la tranchée ! Et puis on a été tout de suite dans leur tranchée ! »*

Curieusement, alors que le Chemin de Dames est généralement décrit comme une extermination des fantassins français, situés en contrebas du plateau, par les mitrailleuses allemandes abritées dans les « creutes » du sommet, c'est une image d'abord victorieuse qu'en retient Benoît :

E- *« Qu'est-ce que ça faisait comme impression , de sortir de sa tranchée ?*

T- *Ah ben, on était fou! Pour moi, toujours* (en tout cas) *on était fou! C'est la première fois qu'on sortait ! Et on sortait… Y avait pas de résistance beaucoup, parce qu'ils avaient pris des prisonniers : ils le savaient !*

[4] Localités proches l'une de l'autre (2,5 km) situées à l'extrémité est du Chemin des Dames, en bordure de la Forêt de Vauclair et du plateau de Californie

*Les Boches, ils étaient plus malins que nous. Ils le savaient : ils avaient évacué beaucoup des hommes en arrière !*
E- *Et vous, vous avez eu l'ordre d'attaquer ?* T- *Eh oui !* E- *Et alors, quand vous êtes sortis de la tranchée, qu'est-ce que ça vous a fait ? Vous saviez qu'on allait vous tirer dessus ?*
T- *Ben ! On y pensait pas ! On y pensait pas ! On a filé*[5] *! On a filé dans l'ensemble, nous. Je sais pas comment vous dire, mais les Boches, ils s'étaient arrêtés de tirer… Et qu'est-ce que j'ai vu ? J'ai vu un grand, un officier boche, qui était couché dans la tranchée : je lui ai monté dessus, moi ! La tête ! J'ai dit : « Je lui ferai pas bien de mal, il est mort ! Penses-tu ! Quand mon pied a glissé, à côté de lui, il m'a fait comme ça* (mouvement d'yeux de côté) : *il était pas mort du tout !*
E- *Un regard de côté ?* T- *Eh oui !* T- *Et alors, qu'est-ce que vous en avez fait ?*
T- *Ah ! On en sait rien ! Ils en ont fait ce qu'ils ont voulu ! On les a laissés, nous autres. Moi, mon pied a glissé sur la figure, il m'a fait une grimace, mais il m'a rien dit, et moi non plus ! »*

Les Allemands avaient effectivement fait des prisonniers français, qui les avaient renseignés, soit oralement, soit par les documents écrits qu'ils portaient malencontreusement sur eux. **Pierre Miquel,** dans son ouvrage *« Le Chemin des Dames »* recense notamment le cas d'un officier, puis d'un gradé faits prisonniers peu de temps avant le déclenchement de la bataille : *« Le 31 mars 1917, un sous-lieutenant, adjoint à un commandant de groupe, disparaissait au cours d'une reconnaissance. Il était porteur de plans, de cartes, d'un carnet portant les signaux de réglage de l'artillerie diffusés par les avions, tous les codes de signaux entre l'infanterie et l'artillerie, les indicatifs de postes de radio. Nivelle furieux, punissait le commandant de trente jours d'arrêt et demandait aux généraux d'armée d'éviter à tout prix de tels incidents. »* Et le 6 avril, un sergent-major, porteur de documents que son capitaine, en cours d'opérations, voulait mettre en sûreté à l'arrière se fait capturer : *« Le sergent-major avait disparu, il était fait prisonnier. Les Allemands avaient trouvé sur lui les plans complets d'attaque du régiment de zouaves »* (le 3e Régiment de Zouaves).[6]

Le sentiment de trahison : « *On a été vendus* »

*« Ils le savaient »* a déclaré deux fois Benoît Crépet à propos de la connaissance anticipée par les Allemands du déclenchement de l'offensive française. Cette opinion se retrouve de façon plus radicale chez d'autres témoins, qui n'hésitent pas à évoquer une trahison du côté français, avec la formule vague et méprisante *« On a été vendus / Nous avons été vendus »* qui renvoie implicitement la traîtrise à un étage élevé de l'Etat-Major.

**André Deloy** (cl.16) de Fraisses, agent technique métallurgiste à Firminy, qui a changé six fois de régiment, était au 8e R.I. de Saint-Omer lors de l'offensive du Chemin des Dames. Il en conserve un souvenir amer :
E- *Comment ça s'est passé, cette attaque du Chemin des Dames ?*
T- *Ça s'est mal passé ! **Nous avons été vendus** ! On aurait pas dû la prendre…* ( ?) *parce qu'on nous a fait prendre les parallèles* (de départ) *à minuit, pour attaquer à six heures du matin. Nous avions notre tranchée dans le* (mot confus) *qui était à quelques dizaines de mètres du trou qu'on nous a fait creuser. Quinze jours avant, il faisait un temps comme on avait ces quelques jours : un beau temps, on retroussait les bras, on était en chemise. Le temps s'est décrépi, comme maintenant. Et toute la nuit, dans le trou, il a tombé de l'eau, de la pluie. Et nous avions mis nos fusils sur la tranchée, avec une toile de tente. Nous sommes restés six heures comme ça ! Six heures ! Ça vous dit rien ! Alors, ceux qui nous ont fait faire ça, qu'est-ce qu'ils font ? Ils avaient qu'à nous laisser où nous étions, nous aurions été prêts quand* (en même temps que) *les autres, mais nous aurions été secs ! C'est pour ça que mon fusil faisait « Flac ! Flac ! Flac ! ». Et je revois toujours le grand que j'ai tiré, mon fusil » : « Flac ! ». Ils faisaient pas « Flac ! », les leurs ! Et quand je me suis retourné, le petit Colas (vous voyez, les noms reviennent) un type de quasi deux mètres… « Reste là ! Moi je fais le tour… On est fait prisonniers ! » -« Et d'accord ! ». Mais il venait pas ! « Il reste ben ! Il est tombé dans un trou ! ». Tout d'un coup, je le vois, il sort du trou (parce que nous avions tous un paquet de pansements), il fiche le camp ! Mais il allait pas du côté des Boches, il allait de l'autre côté ! Moi, je recule ; en me reculant, je me fiche sur un Boche ! A peu près de ma corporence*… de ma corpulence ! Il mettait une cartouche dans son fusil, moi j'en mettais une dans le mien. Moi, j'ai fini avant lui, alors je fais… « Flac ! ». Mon fusil, il fait « Flac ! ». Mais en faisant « Flac ! », moi je me laisse tomber…y avait toujours un tronc d'arbre, une chose… « Pan ! » ! J'en reçois une ! C'était une affaire d'un centième de seconde. Lui, son fusil était sec et les nôtres étaient mouillés : vous pensez, à six heures du matin ! Six heures toute la nuit sous la*

[5] Ne pas commettre de contresens : si en français, « *on a filé* » signifie « *on s'est esquivé* », en français local, reprenant le sens du patois, « *on a filé* » signifie ici « *on est parti à l'attaque* ». On disait, par exemple, *« il a filé au régiment au mois de décembre »* pour « *il est parti au régiment…* »
[6] Pierre Miquel, op.cit., p. 131

*pluie. Et je pisse* ( ?) *dans mon fusil, je l'ai essuyé : y avait rien à faire ! J'ai changé de cartouche : y avait rien à faire !*

E- *Vous pouviez plus tirer ?*

T- *Ah ! Il tirait plus ! Après, il tirait un peu mais… de Boches t'en voyais point ! Et puis, avant de monter, on nous avait dit : « On vous signale que les Allemands, après la bataille, ils ne font pas de prisonniers ! ». Ça veut dire : « Si vous vous faites faire prisonniers, vous serez morts ! ». Autant vous faire tuer comme ça !…Alors, on passait devant… Tout à coup, « Prrrr ! » : y a un Allemand, tout seul, de sa tranchée, qui tire un coup de fusil ! Il avait que c'était que des capotes en bleu horizon. Alors moi (j'étais grenadier), j'envoie une grenade : « Ah dia ! Ah dia ! Ah dia ! Ah dia ! ». Alors le sergent me dit : « Comme je suis là, on va le finir ! » . Alors, je dis non ! « Non, non, non ! Fouillons-le ! Regardons s'il a des cigarettes ! »* (rire). *Alors j'ai dit : « Bougre de con ! T'as bien vu que nous étions plus nombreux que toi ! Pourquoi que tu tires un coup de fusil comme ça ? ». Mais il me comprenait pas. Mais on lui avait dit ce qu'on avait dit à nous ! Qu'on faisait pas de prisonniers ! »*

De ce témoignage vivant, mais assez confus, où les souvenirs se bousculent, il ressort que le sentiment de trahison vient aussi de la perception d'une mauvaise organisation de la phase d'attente de l'attaque, trop longue selon le témoin et surtout aggravée par le mauvais temps, qui, refroidissant les corps, mouillant cartouches et fusils, diminue les forces physiques et entame les forces morales, et rend les fusils inopérants (sauf ceux des Allemands qui devaient être au sec dans leurs abris).

Quant à la menace d'achèvement des prisonniers par les Allemands, on a peine à croire qu'elle soit formulée après trois ans de guerre (et déjà quelques centaines de milliers de prisonniers vivant en captivité en Allemagne pour démentir cet avertissement), mais on a pu avoir recours à ce procédé de pression psychologique pour galvaniser les esprits dans une bataille de printemps annoncée comme décisive. Ce qui met mal à l'aise, c'est que le sergent français paraît tout prêt à achever le blessé « *Alors le sergent me dit : « Comme je suis là, on va le finir ! »* et à couvrir ce meurtre de son autorité.

**Ernest Pigeron** (cl.17), fils d'un hongreur de l'Allier (Montaiguët-en-Forez), apprenti boucher à Moulins avant guerre, puis boucher dans le Roannais après, retraité à Renaison, a pris part à l'offensive du Chemin des Dames avec le 3e bataillon de Zouaves de Lyon, mais n'a pas tenu a développer l'histoire de la participation du régiment à la bataille, préférant relater (confusément) une tentative de mutinerie (sur laquelle nous reviendrons). Il tiendrait d'un parent bien placé la confirmation de son soupçon de trahison lors de l'offensive d'avril, après avoir brièvement évoqué la perte du fort de Douaumont en mars 1916 :

T- *« Et le Chemin des Dames, c'est une autre question, et c'est un officier qui nous l'a dit !*

E- *Vous pensez qu'il y a eu une trahison !*

T- *Je crois ! Ça, c'est une parole de quelqu'un qui a entendu ça à la Chambre… à la buvette de la Chambre des Députés, pendant la guerre, et qui me l'a dit en 18. Je le nomme pas : c'est un parent. Et il était bien placé pour le savoir ! C'est lui qui me l'a dit. Et un officier a dit : « Comment qu'on a restés pendus dans ces fils de fer, dans cette mouscaille ? ». Mmmmm !* (sorte de rugissement sourd de colère). *Il y a de quoi s'énerver ! Et un lieutenant nous a dit : « Les petits gars, y a quelque chose qui n'a pas marché là-dedans ! Il a dit : « Nous avions les plans, nous, l'artillerie française. Les troupes françaises devaient se replier en deuxième ligne, en deuxième tranchée. Et* (l'artillerie devait) *bombarder depuis notre tranchée, jusqu'à la troisième position (c'est pas une ligne, une position en artillerie !). Et puis par derrière l'artillerie lourde. Bombarder profondément ! Et ça n'a pas été fait ! ». Il y a eu des bombardements, des fils de fer qui ont été coupés par ci par là, par quelques obus qui sont tombés là-dedans.*

E- *Donc, au Chemin des Dames, à votre avis, on n'a pas bombardé comme on aurait dû ?*

T- *Non ! Ça a pas été pas été fait !*

E- *Est-ce qu'en face ils ont été prévenus ?*

T- *Mais prévenus… Je sais pas s'ils ont été prévenus ! Du moment qu'un travail se fait pas, ils avaient rien à craindre ! Ils avaient pas à craindre de nous attendre. Quand après, on s'est reculés, on était entravés dans des fils de fers barbelés qu'on pouvait pas se retirer, parce que de l'autre côté on avait un bataillon de Légion qui comprenait pas le français, qui tapait… « Françouze, Françouze…. »… Babababom !*

E- *Et comment ça s'est passé, cette attaque du Chemin des Dames ?*

T- *Eh ben ça s'est passé, ça s'est passé… Démoralisant, et puis c'est tout ! Y a les régiments qui se sont mutinés, y a eu des fusillés ! Pffff ! Un gâchis !*

Chez ce témoin le sentiment global de trahison « confirmé » a posteriori par une révélation d'un député en 1918 s'ancre aussi, comme le précédent, dans l'expérience personnelle, en l'occurrence l'inefficacité de la préparation d'artillerie précédent l'attaque, laissant des barbelés non détruits bloquant la progression de l'infanterie. Or, objectivement, cette préparation fut considérable, avec des canons de tous calibres, tirant en continu du 10 avril au matin jusqu'au 16 avril à 17 heures, mais assez inopérante sur les défenses ennemies protégées par leurs casemates bétonnées.

Cette offensive a été pour **Marius Dubuis** (cl.16), agriculteur-vigneron à Coutouvre, affecté au 5e R.I. Coloniale de Lyon, l'occasion de prendre une initiative devant la pénurie de gradés en état de combattre

dans sa section, alors qu'il était encore simple soldat. Nous laisserons le témoignage se développer avant d'en venir à l'expression du sentiment de trahison.

T- *« Après l'attaque du 16 avril 17 dans l'Aisne , il est resté aucun gradé dans ma section, et on recevait des papiers. Personne a voulu prendre le manche ! J'ai essayé de prendre le manche, moi. J'ai dit : « Faut ben qu'on reste là ! ». Alors, j'ai pris la responsabilité d'essayer de faire les jeux…*

E- *De vous occuper d'un groupe…*

T- *De m'occuper… Alors le premier papier que j'ai reçu… Personne a voulu le prendre ! Il fallait bien le prendre : y avait plus de gradés ! « Tenir ! »*[7] *On avait pris que deux tranchées, et on avait été arrêtés, et on a été arrêtés. On a pas pu aller plus loin : on a été massacrés ! J'ai dit : « Faut voir ce qu'il y a sur le papier ! ». « Tenir coûte que coûte » et qu'on allait être relevés…*

E- *C'est un papier qui venait de qui ?*

T- *Du commandant !*

E- *Et y avait pas d'officiers pour le recevoir ?*

T- *Pas d'officiers ! Ils avaient été blessés !*

E- *Normalement, c'est un lieutenant qui s'occupait de vous…* T- *Eh oui* E- *Et puis des sous-offs…*

T- *Mais moi, ils m'ont nommé caporal ! Ils m'ont fait faire les fonctions de sous-off, mais comme récompense, ils m'ont jamais donné les galons de sous-off, je vous le dis ! Et ils voulaient même pas me donner la médaille militaire ! J'ai reçu une lettre : je vais l'avoir en 88*[8]*. Oh non ! Ils ont pas été…*

E- *C'est pas très correct, ça !*

T- *Ah non ! Pour avoir fait le travail qu'on a fait, non !*

E- *Donc c'est vous qui avez pris l'initiative…*

T- *L'initiative de regarder qu'est-ce que c'était que ce papier !*

E- *Sinon, personne ne voulait le voir !*

T- *Personne voulait le voir ! Alors, j'ai dit : « On tiendra ! ». Et on a tenu ! Et deux jours après, on a été relevés ! Et on est parti, dans le bled, je me rappelle plus… Ils nous ont donné du repos pour reformer le régiment.*

E- *Et là, vous aviez été bombardés ?*

T- *Ah ben bien sûr ! Et pas qu'un peu ! … Y avait une bande*[9] *d'hommes, mais y en avait de tués toutes les minutes ! Ah non ! On a été massacrés dans l'Aisne ! On se demande même comment qu'on est revenu !*

E- *Est-ce que vous aviez été bien engagés ? Ça avait été bien préparé ?*

T- *Ça avait été bien préparé, mais* ***ça avait été…vendu*** *!* (a haussé la voix). ***Moi, j'ai pensé que ça avait été vendu*** *! Ils ont amené les troupes pour nous barrer tout de suite, vous comprenez ! Ils ont amené les troupes et ils ont barré la route ! Y a fallu se terrer !*

E- *Et se terrer dans un secteur où les tranchées étaient déjà faites ?*

T- *Dans les tranchées qu'ils avaient eux ! Dans les leurs !*

E- *Vous aviez avancé !*

T- *On avait avancé !*

E- *Et vous aviez été vendus comment, à votre avis ?*

T- *Par un prisonnier qu'ils ont fait, probablement ! Moi, je l'ai toujours compté comme ça. Parce que quand on faisait des prisonniers, c'était pour les questionner !*

E- *Bien sûr ! Et est-ce qu'il était possible de refuser de parler ?* (silence) *Pour faire parler les prisonniers, qu'est-ce qu'on faisait ?*

T- *Je peux pas vous dire ! On les questionnait. Y avait des gars qui étaient… Moi, jamais…*

E- *Est-ce que vous pensez qu'on allait jusqu'à les torturer, pour les faire parler ?*

T- *Oh ben, pas chez nous du moins !*

E- *Mais en face peut-être ?*

T- *Oh mais oui, ça m'étonnerait pas qu'on les torture pour les faire… « Tu veux pas dire ça ! Faudra que t'y dises ! ». C'est ce que j'ai pensé, moi !* ***C'est ce que j'ai toujours pensé, qu'on a été vendus !*** *Pour nous attaquer ! Et ils ont amené des troupes à volonté pour nous arrêter. Et on a reçu l'ordre d'arrêter ! Et c'est là qu'on a reçu les papiers, qu'il y avait plus personne ! J'ai dit : « Il faut quand même prendre ! ». Alors, on a resté…*

---

[7] Sans que cela soit explicitement formulé, on devine à ce stade que « Tenir » soit résume la teneur du message bref qu'il reçoit au cours de la bataille, soit constitue le contenu écrit du message. En fait, on apprend juste après qu'il contenait deux informations : un ordre (*« Tenir ! »*) et une perspective : celle de la relève proche.

[8] L'entretien a lieu le 18 décembre 1987, dans la ferme familiale de Coutouvre

[9] En français local ligérien, « *une bande de…* » signifie non une bande organisée, mais un grand nombre, voire un très grand nombre

Il indique qu'il était soldat de deuxième classe (c'est-à-dire le niveau le plus courant) quand il a pris cette initiative d'ouvrir le pli adressé par le commandant, pli qui ne trouvait plus de destinataire gradé. J'essaie alors de l'interroger sur sa motivation à cet instant précis. Sa réponse va être très modeste :

E- *« Qu'est-ce qui vous a poussé, vous, à le prendre ?*

T- (silence) *Une idée ! … L'énervement, vous savez ben ! …Une idée ! Fallait ben faire quelque chose ! Si les hommes avaient eu personne ! ».*

Cette modestie du soldat de base est admirable. Rien ne l'oblige, et rien ne le prédispose, hormis son caractère, à prendre cette responsabilité d'ouvrir le pli que vient d'apporter l'agent de liaison, ou, comme il le dit avec une belle métaphore paysanne, la responsabilité de *« prendre le manche »*. Il pense que ses camarades du rang, rang duquel il vient de sortir par ce geste, ont besoin d'un chef temporaire pour les guider et essayer de les sauver. Et ce pli contient le message redouté : *« Tenir coûte que coûte ! »*. Il ne dispose d'aucun moyen de pression sur ses égaux, mais le charisme, né de son courage, l'instaure comme chef accepté qui relaie la terrible consigne du commandant. Quant à l'intuition d'avoir été « *vendus* », elle ne recouvre pas l'explication souvent entendue de la trahison des chefs, de la connivence des états-majors ennemis sur le dos des soldats, mais elle renvoie à l'explication attestée de l'extorsion de renseignements à un ou à des prisonniers capturés un peu auparavant.

Beaucoup plus loin dans l'entretien, alors qu'il a déjà évoqué sa blessure reçue le 23 octobre 1918, et qu'il a hésité sur plusieurs dates, je revient sur cet épisode de sa participation à la bataille du Chemin des Dames :

E- *« Pourquoi est–ce que vous vous souvenez de ce 16 avril précisément ? Qu'est-ce qui s'est passé, ce 16 avril ?*

T- *Il s'est passé qu'on peut ben le garder dans la mémoire, parce que pour les démarrer* (pour faire reculer les Allemands)*, il a fallu biller ! Il a fallu en envoyer des grenades ! Et on en a eu des tués ! Je vous dis ben : énormément ! C'est de là qu'il y avait plus de gradés ! »*

La discussion diverge alors sur les relations avec les officiers, qui étaient bonnes dans son cas, puis sur les mutineries de 1917, dont il a seulement entendu parler et qu'il ne commente pas. Je le ramène une troisième fois à ce fameux 16 avril 1917 :

E- *« Donc vous, le 16 avril, ça a été le jour où vous avez décidé qu'il fallait prendre la responsabilité ?*

T- *Ah ben, fallait ben ! Et quand le régiment d'infanterie est venu nous remplacer, j'ai mis leurs hommes en place, je me suis arrangé avec le sous-off, je lui ai donné mes consignes, et à mesure mes hommes foutaient le camp ! »*

On apprend ici que Marius a assumé jusqu'au bout ce commandement que son geste d'ouvrir le pli du commandant lui avait octroyé, deux jours auparavant, et que, d'une certaine manière, le sous-officier du régiment de relève accepte la chose. Ses pairs sont devenus tout naturellement *« [ses] hommes »*, sans qu'il y ait dans cette appropriation une marque orgueilleuse de supériorité.

E- « *Vous en aviez combien, là ?*

T- *J'en avais dix-sept.*

E- *Vous en aviez dix-sept ? Deux escouades…*[10]

T- *Deux escouades… Et on est allés au repos…*

E- *Autrement, c'est un caporal qui aurait fait ça ? Normalement ?*

T- *Ben oui ! Mais y en avait point ! Ils avaient été blessés… blessés ou tués… Et puis où qu'il nous a fait du mal, c'est que, comme on avait pris leurs lignes, les sapes étaient tournées de leur côté ! Malheureusement, un obus a tombé dedans ! Sept bousillés ! Ils nous ont envoyé un obus qui a tombé en plein dans la sape, puisque l'ouverture était chez eux ! Il en a bousillé sept, le 16 avril… »*

Ces morts dus à la chute malencontreuse d'un obus sur un abri souterrain dont l'ouverture regardait normalement vers les lignes allemandes (creusé ainsi auparavant pour se protéger de la même éventualité venant des lignes françaises) font partie des pertes du 16 avril, dont pas des dix-sept survivants qui eux, comme Marius l'a dit au début de la séquence, ont été relevés seulement deux jours après, donc le 18 avril, sans doute au soir, puisque l'obscurité était mise à profit pour sécuriser un peu plus l'opération de la relève.

Cette initiative personnelle de prendre, dans l'urgence, dans l'impossibilité d'en référer à un chef, la responsabilité de commander le groupe de ses camarades, nous l'avons vu prise au cours de la bataille de Verdun par **Justin Charat** (cl.12), de Montagnieu, dans l'Isère. Mais lui était déjà caporal, donc nanti d'une modeste autorité militaire, et il a assumé la fonction de sergent commandant une section désemparée par la mort de ses gradés.

C'est dans le même régiment que Marius Dubuis, le 5e Régiment d'Infanterie Coloniale de Lyon, que **Léon Guichard** (cl.15), agriculteur à Iguerande (Saône-et-Loire) jusqu'en 1938, avant de l'être dans la Loire voisine (à Briennon, puis Saint-Hilaire-sous- Charlieu) puis de se retirer à Saint-Nizier, a vécu l'offensive

[10] A vrai dire, une escouade comporte une douzaine de soldats, mais dix-sept (et avec lui dix-huit) pouvaient constituer l'effectif restant vivant, en état de combattre, de deux escouades

du Chemin des Dames. Les deux témoins ont été interrogés à un jour de distance, les 18 et 19 décembre 1987. Selon Léon Guichard, son régiment était dans le secteur depuis début janvier, et il y a donc vécu les rigueurs extrêmes de l'hiver 1917 (voir, dans le chapitre précédent, son explication sur les toiles de jute des sacs de sable dont on s'entourait les pieds et les mollets pour tenter de se parer du froid). Il a commencé cette journée fatale du 16 avril en refusant de boire l'alcool qui était distribué quotidiennement selon lui depuis le début de leur séjour dans cette partie du front :

T- *« Mais le pinard arrivait à geler ! Y avait que la goutte (on appelait ça « la goutte »… « le tacot »*[11]*, on appelait ça « le tacot »). Alors le tacot, y* était un quart à quatre qu'on avait. Mais y avait ces vieux coloniaux – parce que y avait des vieux coloniaux avec nous*[12]*- qui étaient gourmands comme de… Ils en auraient ben bu un quart ! Alors y* était une dispute tous les jours, parce que le quart, il fallait le partager en quatre !* (rire)

E- *Mais la goutte, le tacot, vous l'aviez tous les jours ?*

T- *Ah ! En ligne tous les jours ! Mais y avait certains secteurs que vous l'aviez plus, quand vous passiez en arrière.*

E- *Parce qu'il y avait bien une distribution au moment de l'attaque ?*

T- *Ah ! Y en avait ! Mais moi, j'ai jamais voulu en boire ! … Je voulais garder mon sang-froid ! Parce que quand vous aviez bu un quart de ste* saloperie, vous étiez à moitié fou ! Alors, moi, je voulais garder mon sang-froid quand il fallait monter le parapet !*

E- *Y en avait beaucoup qui refusaient de boire ?*

T- *Oh ! Y en avait encore pas mal, oui ! Mais y en a que s'en foutaient un quart ou deux, quand y avait la distribution avant de monter le parapet !*

E- *Donc ils buvaient ceux des copains qui voulaient pas boire ?*

T- *Eh ben, bien entendu !*

E- *Et vous… Ça m'intéresse beaucoup, parce que vous n'étiez pas très nombreux, ceux qui ne buvaient pas… Donc pourquoi est-ce que vous ne buviez pas, vous ?*

T- *Parce que je voulais garder mon sang-froid ! Crever pour crever, je m'en foutais pas mal, moi, que je crève saoul ou pas saoul ! Y avait deux sous-officiers… Un pauvre vieux, le père Besse, un instituteur (il était comme ça, ce bonhomme, il était de l'Auvergne), eh ben il avait peut-être bu un coup de trop, eh ben il a été tué à côté de moi ! Moi, je me suis foutu dans un trou d'obus, et j'étais pas tout seul ! Parce qu'il y avait deux blockhaus de mitrailleuses que* nous mitraillaient ! Avant de sortir des tranchées, les mitrailleuses tiraient : ils étaient plus au courant que nous ! Nous on était pas au courant de l'heure d'attaque, mais les Boches, ils savaient, eux !*

E- ***Vous aviez été un peu vendus, non ?***

**T-** ***Ben, je sais pas,*** *j'en sais rien, mais vous savez ben…*

E- *Des prisonniers, peut-être…*

T- *Mais les Boches étaient au courant de l'attaque ! Puisque les mitrailleuses, ça tirait à plein ! Et moi, le premier trou d'obus que j'ai trouvé… Là, j'ai eu mon sac, les deux courroies de mon sac coupées sur le dos ! Parce que j'étais fusil-mitrailleur, moi : alors j'avais le sac de munitions. Et stu* sac, mes deux courroies ont été coupées sur le dos ! J'avais une musette ; j'avais mis un petit imperméable et une paire de chaussettes dedans : bousillés ! Et moi, point de mal !*

On aura remarqué que Léon n'enclenche pas sur ma suggestion *« Vous aviez été un peu vendus, non ? »* et explique plus prosaïquement la réaction violente des Allemands à la constatation immédiate de l'intensité du mitraillage et du bombardement. Mais laissons se poursuivre l'entretien :

E- « *Et vous avez l'impression que si vous aviez bu de l'alcool, vous n'auriez pas eu le réflexe de…*

T- *Ah ben, nous sommes d'accord ! Comme notre père Besse, là, un type comme ça* (geste du pouce droit levé)*, mais éto* un peu fiomo** (ivre ?)*, éto* perdu ! Parce qu'ol avo* la belle de se foutre dans le trou avec nous, dans le trou d'obus, mais non ! O* s'est fait tuer à côté, là !*

E- *Bêtement !*

---

[11] Alors que « *la goutte* » est l'appellation traditionnelle de l'eau-de-vie très largement répandue depuis longtemps, dans toute cette région du sud-est de la France, le terme « *tacot* » est un terme polysémique argotique (vieille voiture, petit train) dont le sens « *eau-de-vie* » serait issu des troupes coloniales, selon le linguiste Albert Dauzat dans son ouvrage *« L'Argot de la guerre »* paru en 1918 : *« et dans doute « tacot », dont il faudrait expliquer les deux sens : si on comprend bien la mauvaise automobile qui fait tac ! tac ! avec toutes ses variantes, il est plus difficile de rattacher l'acception « eau-de-vie », également ancienne, à cette onomatopée. Il semble que nous soyons en présence de deux homonymes d'origine différente ; « tacot », eau-de-vie, est surtout un terme usité parmi les troupes algériennes et coloniales »* (p.93 de la réédition Armand Colin de 2007)

[12] Ce terme « vieux coloniaux » suggère que des soldats nettement plus âgés que les recrues nouvelles comme Léon Guichard (22 ans en 1917) ou Marius Dubuis (21 ans en 1917) et anciens dans le régiment n'avaient pas été versés dans les régiments de réserve, voire dans les régiments territoriaux où leur âge plus avancé aurait dû normalement les faire affecter. Serait-ce pour maintenir un esprit de corps au régiment colonial, bien spécifique ?

T- *Oh ben, j'estime bêtement ! […] Alors, la veille de l'attaque, avec ce pauvre père Besse… Ils nous avaient distribué des cisailles pour aller couper les barbelés. Mais quand on est arrivé là-bas, devant les lignes, y avait plus rien ! Y avait plus de barbelés ni rien du tout ! Y avait que les blockhaus qui étaient pas démolis ! Alors là, ils se sont fait rire, hein ! On est monté 180 à ma compagnie, 170 par là* (environ)*, on est redescendu 27 le lendemain ! 27 ! »*

On est bien là dans l'hécatombe liée à l'image du Chemin des Dames. Si les chiffres de Léon Guichard sont globalement exacts, en prenant 175 comme effectif de la compagnie, la 7e Compagnie en l'occurrence, cela donnerait un pourcentage de pertes (tués, blessés, disparus ou prisonniers) de **85%** !

La discussion diverge ensuite sur les effectifs approximatifs de chaque unité (escouade, section, compagnie, bataillon) et revient sur la spécificité de ce régiment colonial :

T- *« Quatre compagnies par bataillon. Et à la fin, y avait une compagnie de Sénégalais qu'ils nous renvoyaient tous les printemps. Alors, quand on les voyait arriver, on était sûr qu'y allait ronfler !*

E- *Et eux, ils les utilisaient pas pendant l'hiver…*

T- *Ah non ! Ils foutaient le camp à Fréjus. Au mois de novembre, ils étaient partis. Ils revenaient… Comme l'attaque du 16 avril, y avait quinze jours–trois semaines qu'ils étaient là. Alors, ils nous en renvoyaient tous le temps des jeunes, des Sénégalais. Ces jeunes, au premier obus… Ils avaient pas peur de la mitrailleuse, mais l'obus, ça, ils y aimaient pas ! Au premier obus, tchac ! A plat-ventre dans la tranchée ! Mais ils s'y habituaient…*

C'est évidemment l'incapacité des tirailleurs noirs à supporter le froid de l'hiver qui poussait à leur faire passer la saison froide dans le Midi.

Une évaluation chiffrée par les témoins de l'hécatombe du Chemin des Dames

**Mathieu Grand** (cl.14), agriculteur à La Tuilière avant de devenir, au début des années 1930, facteur dans les Postes. Chasseur alpin depuis le 3 septembre 1914 au 22e B.C.A. d'Albertville, blessé en Alsace en juillet 1915, a participé au début de la bataille et a pu noter aussitôt la nouveauté impressionnante des fortifications ennemies :

T- « *Au mois d'avril, il a fallu attaquer au Chemin des Dames. C'était…* ***Cent mille hommes hors de combat la même semaine !***

E- *Vous y étiez donc, au Chemin des Dames ! Ça s'est passé comment ?*

T- *Eh ben, c'est-à-dire, c'était un endroit qui était très fortifié ! Trop fortifié ! Ils avaient des blockhaus en ciment armé où y avait deux types dedans, avec une mitrailleuse, et puis le chargeur, puis un créneau devant. Le blockhaus était en ciment armé : les obus n'y faisaient rien ! Ils glissaient dessus ! C'était fait comme un tonneau, en rond. Y en a même, à force de leur jeter des obus, ils étaient arrivés à les sortir de terre ! Versés sur le côté, mais pas démolis, hein ! Eh bien on avait avancé un petit peu, là. Ils avaient fait un souterrain, un tunnel dessous le Chemin des Dames. Vous savez pas pourquoi on l'appelait le Chemin des Dames ?*

E- *C'était un chemin de promenade des filles d'un roi…*

T- *Oui, oui… Qui prenait à Craonne et qui allait jusqu'au moulin de Laffaux*[13]*. Il passait sur le plateau. Mais y en avait point vu de dames, à ce moment !* (rire) *J'en ai point vu toujours !* (en tout cas) (rire)

E- *Et qu'est-ce qui était fortifié ? C'était le chemin ?*

T- *Non, non ! C'étaient des abris ! Dans ce tunnel là… Après, on a couché dedans : on pouvait loger deux cents bonshommes là-dedans ! Y avait deux rangées de grillage. On couchait là-dedans, nous, superposés. C'est les Boches qui l'avaient fait, hein ! Et éclairé à l'électricité ! Ils avaient monté l'électricité ! Tout, hein !*

E- *Donc, ils s'étaient bien organisés !*

T- *Oh oui ! Houla ! Houla ! Organisés ! Fallait voir leurs abris, comment que c'était organisé, hein ! Alors on est restés quelque temps, et puis après on est allés du côté de Reims, là, prendre les lignes. Justement, on voulait nous faire attaquer un fort face à Reims. Je me souviens pas du nom, Bon Dieu ! Le nom me reviendra peut-être après. C'est le général de division qui voulait nous faire attaquer, là ! Y en avait déjà pas mal qui avaient attaqué qui séchaient sur les fils de fer !* (silence). *Mais l'autre, le général de brigade, qui était Messimy, qui avait été Ministre de la Guerre en 14*[14]*, à Paris, il connaissait bien Poincaré : il a pris*

[13] Si Craonne est bien l'extrémité est du Chemin des Dames, Laffaux se situe un peu au delà de son extrémité ouest, plutôt marquée par le Fort de la Malmaison. La longueur de cette route est de 25 km environ

[14] Alphonse Messimy (1863-1935), saint-cyrien, officier de carrière devenu député en 1902 (de la Seine jusqu'en 1912, puis de l'Ain de 1914 à 1919) fut deux fois un éphémère ministre de la Guerre : du gouvernement Caillaux – de juin 1911 à janvier 1912 - puis du gouvernement Viviani – de juin à fin août 1914. Ayant réintégré l'armée pendant la guerre, il termina comme général de brigade, puis acheva sa carrière politique comme sénateur de l'Ain, de 1923 à sa mort.

*un avion, et puis il est parti à Paris, et on a pas attaqué ! Heureusement ! Et le général de division qui voulait nous faire attaquer, il a été déplacé ! Il est venu commander la division où y avait le 98 de Roanne après. Et un an après, il est revenu nous …* (commander). *Il s'appelait Grattier ! « Oh ! Grattier qui est revenu ! ». Il était terrible ! C'était un dur ! Un dur de dur ! Puis après, nous sommes venus franc* (tout à fait) *du côté de Craonne. Et quand on est partis en Italie, en novembre 17, on était à Craonne !*
E- *Et votre régiment a eu de grosses pertes, au Chemin des Dames ?*
T- *Pas énormément ! Non ! Pas énormément ! »*

Malgré la longue préparation d'artillerie du côté français, la résistance des blockhaus bétonnés allemands servant de postes de tir de mitrailleuses est une des clés de l'échec de la bataille dès le premier jour. Ainsi **P. Miquel** écrit dans son ouvrage sur le Chemin des Dames : *« Battu par le vent et les giboulées de neige, le plateau de Craonne est sinistre, à l'aube du 16 avril. Les canons français l'ont piqué de mille trous d'obus, mais les défenses essentielles restent intactes , parce que les 155 n'ont pas réussi mieux qu'ailleurs à percer les coupoles bétonnées. On donne en fait l'assaut à une ligne de forteresses, au sommet d'une pente abrupte. »* (p.162)

Le témoignage de Mathieu Grand montre que tous les régiments engagés au Chemin des Dames n'ont pas tous été saignés à blanc. Quant à l'épisode qui déborde du cadre strict du Chemin des Dames, il a été conservé pour montrer que la hiérarchie militaire pouvait parfois être contournée si l'officier de grade inférieur (général de brigade) avait plus de relations au plus haut niveau que son chef (général de division). En l'occurrence, Messimy a voulu épargner à son régiment une nouvelle attaque juste après sa participation à celle du Chemin des Dames, dans un contexte où les hommes étaient épuisés et leurs esprits échauffés.

Cette même évaluation des pertes à 100 000 hommes, mais en trois jours au lieu d'une semaine, se retrouve dans le témoignage suivant, d'un combattant qui n'a pas participé au début de la bataille.

**Claude Chaume** (cl.12), agriculteur–vigneron à Bully, qui sera amputé du bas de la jambe gauche fin octobre 1918, a une connaissance plus indirecte (par confidences de camarades) du début de l'offensive du Chemin des Dames, mais s'est trouvé à Craonne en mai, avec le 5e Bataillon de Chasseurs à Pied :
E- *« Est-ce que vous avez fait l'attaque du Chemin des Dames ?*
T- *Ah la ! Le Chemin des Dames, je connais ça ! Je pense bien ! L'attaque du 16 avril 1917, qui a échoué… Le général qui avait organisé ça, il a été relevé. Comment il s'appelait déjà ? Mazel ? Oui c'est peut-être Mazel* [15]*…*
E- *Nivelle !*
T- *Nivelle ! Oui, c'est ça, Nivelle !*
E- *Alors comment ça s'est passé ?J'en ai rencontré quelques-uns. Ceux qui ont participé à cet événement exceptionnel, je leur demande de me raconter. Donc c'était le 16 avril 17 ?*
T- *Oui. Nous, on était en réserve. On a pas attaqué le premier jour. On croyait, bien sûr, de pouvoir avancer, et puis on a presque rien avancé, quoi ! Les Boches nous ont arrêtés. Ça a duré* ***trois jours*** *: on disait qu'on* ***avait perdu plus de 100 000 hommes****, blessés ou je sais pas quoi, dans les trois jours. On a arrêté l'attaque après. Ça avait échoué, quoi ! Ce 16 avril, y avait des copains qui avaient été tués là, justement, je m'en rappelle. J'y étais moi, au Chemin des Dames !*
E- *Pourquoi est-ce qu'on l'appelait le Chemin des Dames ?… Ça ressemblait à quoi ?*
T- *Eh ben, je sais pas… C'était une ligne, une hauteur qui était assez longue, qui allait de Cléry jusqu'à Soissons, pour ainsi dire… Un plateau… Le plateau de Craonne, le fameux Craonne ! J'avais été à moitié enseveli dans des cailloux ! Ils nous envoyaient des bombardements, des pièces de 400! On aurait dit des trains qui vous arrivaient dessus ! Moi, j'avais été enseveli aux trois-quarts dans des pierres ! Je m'en étais sorti quand même… ».*

Claude Chaume a une vision somme toute assez juste, bien que succincte, de ce qu'a été le drame de l'échec de l'offensive du Chemin des Dames. Quant au *« fameux Craonne »*, qui doit surtout sa notoriété à la célèbre *« Chanson de Craonne »*, nous en reparlerons au chapitre suivant, consacré aux mutineries de 1917.

Cette estimation de pertes à plus de 100 000 hommes, on la trouve attestée par les historiens, mais pour une durée sensiblement plus longue, allant jusqu'à la reprise des combats dans la première semaine de mai 1917. **Pierre Miquel** rapporte l'évaluation faite dans le rapport des généraux Brugère, Foch et Gouraud rendu en septembre 1917, en entremêlant citation et prise à son compte du chiffre : *« Les pertes ? « Elles ne dépassèrent pas celles qui furent faites lors des grandes batailles précédentes. ». Elles étaient moindres que celles de l'offensive de Champagne, pendant les vingt premiers jours de combat : cent-dix sept mille hommes contre cent vingt huit mille. Etait-ce une raison pour s'en féliciter ? »*[16]. Dans un ouvrage plus général et plus

[15] Le général de division Olivier Mazel (1858- 1940), issu de la cavalerie, a été à la tête de la Ve Armée d'avril 1916 jusqu'au 22 mai 1917 où, tenu pour un des principaux responsables de l'échec de l'offensive du Chemin des Dames, avec les généraux Nivelle et Mangin, il a été relevé de son commandement
[16] P. Miquel, op.cit., p. 253

ancien, « *La Grande Guerre* » paru en 1983, le même historien donne un chiffrage plus large incluant blessés (très nombreux) et disparus, et commençant au 1er avril dans le secteur du Chemin des Dames : « *Bilan de l'offensive : 271 000 Français tués, blessés ou disparus du 1er avril au 9 mai, contre 163 000 Allemands. Ceux-ci ne laissent entre les mains alliées que 39 000 prisonniers.* »[17]. Les mêmes chiffres pour la même période figurent dans l'ouvrage général de **Jean-Baptiste Duroselle** *« La Grande Guerre des Français 1914-1918 » : « En fait, l'armée française avait perdu 271 000 hommes (tués, blessés, prisonniers et disparus) du 1er avril au 9 mai contre 163 000 pour les Allemands »* (p. 198), mais il continue en minimisant fortement le nombre de morts pour le mois d'avril dont l'offensive du Chemin des Dames n'occupe que la seconde quinzaine: *« mais le nombre exact des tués en avril fut de moins de 35 000. On avait vu pire à Verdun et à la Somme. »*. Le comptage de J.B. Duroselle intègre les prisonniers alors que P. Miquel n'en fait pas mention pour les Français.

Mais même épurée de la confusion entre « pertes » et « morts », la simple comparaison des chiffres globaux 271 000 contre 163 000 fait apparaître clairement une victoire allemande, mais pas un triomphe sans pertes…

Un décompte très précis portant sur la période du 16 au 30 avril, et distinguant officiers et hommes de troupe, d'après les comptages effectuées après coup par le Grand Quartier Général, est fourni par **Denis Rolland**, dans son ouvrage récent *« La guerre des tranchées – Les Mutineries de 1917 » :*[18]

- Officiers : 766 tués, 1848 blessés, 215 disparus
- Troupes : 16 130 tués, 62 284 blessés, 19 800 disparus
- Total des pertes : 102 043, *« y compris 7418 Sénégalais, non compris 5183 Russes »*

Comme on le voit d'emblée, le nombre de disparus est considérable : un peu moins du 1/3 pour les officiers par rapport aux tués, mais nettement plus que les tués chez les hommes de troupe. L'auteur fait cette remarque : *« Le nombre important de disparus soulève des commentaires. Pour les uns, ils s'agit surtout de morts qui n'ont pas été retrouvés. Pour les autres, ce sont des prisonniers. La question n'a jamais été tranchée »* (p.26).

## Une corvée de ravitaillement qui a failli mal tourner

D'une bataille, certains témoins ne conservent parfois qu'un épisode qui les a particulièrement marqués, pas forcément extraordinaire. C'est le cas d'**Alphonse Solnon** (cl.16) natif de l'Allier (Deux-Chaises), menuisier venu chercher en 1926 chercher du travail dans le Roannais (il s'est retiré à Vougy) qui résume sa participation au Chemin des Dames (au 42e R.I. de Belfort) à l'effet inattendu de la profondeur d'une sape allemande, au cours d'une corvée de ravitaillement :

T- *« J'étais au Chemin des Dames à ce moment-là. Y a un certain jour que j'ai jamais pu encaisser ! On allait chercher nos ravitaillements la nuit. Y avait des roulantes, un peu en arrière, pour nous ravitailler… C'est une chose que dans ma vie, j'ai jamais pu oublier ! J'allais à la soupe, à la roulante. Et en même temps, bien souvent, à la va-vite, on se ravitaillait de ce qu'on avait besoin comme armes… Pas des armes : des grenades ! Je me souviens toujours de cette chose-là. Parce qu'on allait chercher notre soupe à 3 – 4 km d'où on était en ligne, deux par compagnie*[19]*. On était tous les deux avec un copain. Au retour… A ce moment-là, on était dans les emplacements des Boches, ils avaient fait… des engins de guerre abominable (s)*[20] *! On était dans des sapes… Ah ! Cette chose-là, pour moi, elle était incroyable ! A la compagnie, j'étais allé chercher des grenades… Au retour, on suivait des boyaux. C'était mouillé. Et les Boches avaient des sapes : 4 à 5 mètres, et même plus dans la terre, que les Boches avaient creusées pour se défendre… Je suivais un sentier qui était couru dans la journée par l'un ou l'autre. J'ai glissé avec une caisse de grenades ! J'ai tombé cinq fois au fond de la sape ! Cinq fois au fond de la sape, sans pouvoir me dire : « Tu vas t'en sortir ! ». Je montais 2-3 mètres, et puis « Paf ! », je redescendais dans la sape ! Dans la sape, c'étaient des fortifications des Boches. J'ai cru que j'allais finir de crever là ! Je pouvais plus sortir ! J'ai dit : « Tu es foutu ! ». Enfin, je suis arrivé à remonter ! C'était à 7 mètres de profondeur, ça glissait : je pouvais pas remonter !*

---

[17] P. Miquel, op.cit., p.406

[18] D. Rolland, *La grève des tranchées*, éd. Imago, 2005

[19] Alphonse se trompe sûrement : on imagine mal que deux hommes puissent rapporter le ravitaillement pour 150 ou 200 hommes (il y a même eu des compagnies de 250 !). Il doit vouloir dire *« par escouade »* (une douzaine d'hommes) ou, au plus, par demi-section (le double).

[20] Il est difficile de déterminer ici que est le statut grammatical d' « abominable », d'où l'hésitation sur l'orthographe, et le sens. Soit c'est un adjectif qualifiant les engins de guerre, au sens d' « atroces », mais le sens ne plaide pas pour cette version : en matière d'engins de guerre, le Chemin des Dames n'a pas innové vraiment, sauf pour les fortifications. Soit c'est plus sûrement une sorte d'adverbe intensif, avec un sens plus admiratif (« extraordinaire ! ») que dépréciatif, qu'on sentirait mieux si la construction de la phrase avait été : « *Abominable ce qu'ils avaient faits comme engins de guerre !* »

E- *Et vous avez mis combien de temps ?*
T- *Près d'une heure ! J'avais plus d'espoir ! Je disais : « Tu vas crever avec ta caisse de grenades sur le dos ! ». Le copain était déjà avec la section, et moi, j'étais tout seul dans cette glissade ! J'ai dit : « C'est fini, Solnon ! »*
E- *Vous avez cru que vous alliez crever ?*
T- *Oh oui ! Quand j'arrivais à deux mètres* (du bord), *rrrrrrr…au fond ! Je glissais au fond et il fallait repartir ! Avec ma caisse de grenades sur le dos, bien entendu !*
E- *Une caisse qui pesait combien ?*
T- *Au moins une vingtaine de kilos : des grenades qu'on emportait pour nous défendre. C'était un ravitaillement. J'ai dit : « Solnon, tu vas y crever, là ! ».*

On pourrait penser qu'il lui aurait été beaucoup plus facile de remonter cette pente glissante de la paroi de la sape allemande sans sa caisse de grenades. C'est oublier qu'une corvée est une mission, et que revenir à la section sans ses grenades l'exposait à une sanction grave. L'épisode pourrait presque paraître comique, avec ces glissades répétitives ; ce qui l'a rendu dramatique pour lui, c'est la perspective de mourir au fond de la sape ! Perdu, loin de ses camarades ! Comme dans d'autres témoignages précédents, cela nous révèle tout de même un gain de terrain sur les positions allemandes d'avant.

### L'hécatombe des tirailleurs sénégalais

**Armand Molière** (cl. 15), comptable à Cours-la-Ville (Rhône) s'est trouvé avec son régiment, le 112e R. d'Artillerie Lourde à Moulins (à 6 km à l'ouest de Craonne) au moment du déclenchement de l'offensive du Chemin des Dames ; il en retient surtout l'optimisme du général Mangin et le massacre des tirailleurs sénégalais :
E- « *Donc, que s'est-il passé, ce matin du 16 ?*
T- *Alors le général Mangin (parce que nous étions affectés à la Division coloniale : nous étions avec des Noirs, uniquement des Noirs : des Soudanais, Sénégalais… Et le 16 au matin, le général Mangin est passé près de la batterie… Il y avait un petit chemin creux, là. Il dit : « Alors, les artilleurs, vous en mettez un coup, hein ! Mais ça ne sera pas en vain : demain, vous ne serez plus là ! ». Et le général Mangin est monté en ligne, Marchand est monté en ligne, tous deux pas froussards, pas en arrière de leurs troupes, mais en tête, Marchand avec sa canne. Et là-haut, je sais pas ce qui le… Enfin, les tirs d'artillerie n'ont pas été suffisants, on n'a pas su pourquoi. Les troupes noires n'ont pu… Peut-être mal aguerries… Parce que ça a été une boucherie ! Les Noirs ne savaient pas se protéger des mitrailleuses ! Ils ont…*
E- *Ah bon ? On ne leur avait pas appris ?*
T- *Si ! Mais très peu ! Puis ils étaient fatalistes ! Fatalistes ! Ils disaient : « Si je dois pas être tué, je serai pas tué ! »*
E- *Donc ils ne prenaient pas de précautions ?*
T- *Non ! Ils sont tombés comme des mouches, là-haut, sur le Chemin des Dames ! C'était uniquement des Noirs, presque uniquement commandés, à partir du grade de sous-officier, par des Français, des Blancs.*
E- *On m'a dit que certains se croyaient invincibles à cause de leurs grigris…*
T- *Oui, mais un peu ça ! Oui, oui, je vous dis ben : ils étaient fatalistes. »*

Suit la petite séquence sur les atrocités mutuelles commises par les Allemands sur les Noirs et par les Noirs sur les Allemands vues dans un chapitre antérieur, dont on ne sait pas précisément si cela relève de la chose vue ou de la chose entendue, de la rumeur… Je ramène le témoin à sa participation à la bataille :
E- « *Donc les Noirs sont arrivés, ont échoué, et comment donc s'est déroulé…*
T- *C'est-à-dire nous tirions, les batteries tiraient au vu des saucisses, des ballons d'observation. Alors, nous nous sommes dits : « Ça n'a pas d'importance puisque nous devons avancer. Si la position est repérée, ça n'a pas d'importance, demain nous ne serons plus là ! ». Mais c'est que le lendemain, ou le surlendemain, nous n'y étions plus ! Les Allemands ont fait des tirs, les batteries ont été obligées de reculer ! Nous avons reculé de … je sais pas, un ou deux kilomètres, changé de position. Nous ne sommes quand même pas repartis en débâcle ! »*

## Trois récits écrits circonstanciés de combattants au Chemin des Dames

### Récit d'un blessé du premier jour

**Benoît Desseigné** (cl.16), menuisier à Villers, près de Charlieu, a vécu l'offensive du Chemin des Dames au 5e Régiment d'Infanterie Coloniale de Lyon, où il se trouvait depuis la mi-septembre 1915, après une instruction de cinq mois au 5e Colonial. Son récit de guerre, intitulé « *Campagne 1915-1919 – Carnet de route* » a été rédigé en 1919 à partir de carnets de route plus sommaires tenus au fil des événements. Il est très précis sur l'enchaînement des faits concernant son régiment et sa compagnie, ce qui nous permet de voir

comment s'est effectuée, au niveau d'un acteur-observateur de base, (mais qui au moment où il écrit la seconde version, connaît l'issue de la bataille : le mélange entre passé et présent est parfois déroutant) la préparation de cette attaque :

*« Le 5 avril nous nous déplaçons et retournons au camp de Dravegny,[21] à 2 km. Nous sommes de nouveau logés dans les baraquements et on murmure des bruits d'attaque qui se confirment enfin. Nous ne faisons à peu près rien, on se prépare tout doucement à cette attaque. Nous passons les fêtes de Pâques qui sont assez solennelles. Le jour de l'attaque n'est pas encore connu, on pense vers le 12 ou 13. Le 9, lundi de Pâques, préparatifs de départ ; on entend déjà au loin le bombardement qui est commencé, car il dura huit jours. C'est une attaque sur un large front et on nous encourage à en mettre un coup, ce serait une attaque décisive, un enfoncement général qui nous amènerait la fin certaine de cette guerre et la Victoire sur les boches. En effet, tout était prévu, l'artillerie et tout le matériel possible était en place, rien ne manquait ; les Divisions d'attaque étaient massées à l'arrière prêtes à marcher au premier signal. En général, tout paraissait prévu pour aboutir à quelque chose de bien. Aussi le moral des troupes était tout à fait bon, quoique on prévoyait le coup assez dur à donner. Nous faisons avant le départ de petits ballots individuels composés des objets personnels ou inutiles pour l'attaque. Chaque ballot étiqueté au nom du propriétaire est déposé dans un baraquement sous la surveillance d'un garde-magasin qui devait rester pendant l'attaque. Tout était donc prêt : nous avions nos vivres de réserve, munitions, artifices[22], etc. et le 10 dans l'après-midi, nous partons de Dravegny pour aller cantonner à Révillon, mi-chemin des lignes »*

Par cette étape, le régiment a effectué nettement plus de la moitié du chemin le séparant du lieu de l'attaque, en infléchissant son parcours vers l'extrémité est du Chemin des Dames : Révillon n'est plus qu'à 6 km de la fameuse Caverne du Dragon, et à peu près à la même distance de Craonnelle. Laissons le récit se dérouler :

*« Là, au lieu d'y passer une nuit, nous y restons deux nuits, et le 12, un peu avant la nuit, nous quittons Révillon pour aller à la cote 177 aux creutes[23] marocaines où nous avons passer* aussi une nuit avant d'arriver en 1ère ligne pour l'attaque, car nous devions attaquer dans le même secteur tenu au mois de janvier-février et mars, et c'est mon Bon* (bataillon) *qui est Bon de 1ère vague. Le bombardement fait toujours rage depuis 5 jours et nous ne voyons que du feu en venant de Révillon à la côte* 177. Nous passons continuellement devant nos batteries qui se touchent et qui font feu constamment. On se croirait rêver et on se disait les uns les autres : « Qu'est ce qu'ils prennent, les boches*, comme pruneaux ! ». Nous passons deux nuits au lieu d'une à la côte* 177 et toujours pas de jour fixé pour cette attaque ; nous étions déjà le 13. Enfin le 14 nous recevons l'ordre de monter en 1ère ligne dans nos tranchées de départ. Nous partons un peu avant la nuit de la côte* 177 et empruntons des boyaux défilés car les boches* ont encore des ballons captifs qui observent les mouvements. On arrive aux 1ères lignes et nous relevons le 1er Bon du Régiment qui y est depuis 4 jours, lequel descend en réserve et prend notre place à la côte* 177. Nous passons la nuit du 14 au 15 dans des abris peu profonds et sommes entassés les uns sur les autres, car on a resserré le secteur d'attaque du Bon . Les 1ères lignes ne sont plus reconnaissables, car les boches en voyant notre bombardement s'attendent à quelque chose de notre part et répondent avec leur artillerie sur nos tranchées et nos arrières pour couper le ravitaillement en matériel et munitions. Le 15 se passe en ligne à attendre le jour de l'attaque. Voilà que mon Ct de Cie me désigne avec un autre camarade pour assurer la liaison entre le Bon d'attaque, au 6e Colonial et le nôtre. Cela ne me fit pas plaisir, car pour une attaque, j'aurais préféré rester avec ma section où nous étions tous camarades et entendus pour nous secourir les uns les autres en cas d'évènements graves : morts, blessure, disparition, etc… ».*

On pourrait être surpris de voir que Benoît ne se sent pas honoré de la marque de confiance et d'estime que lui prodigue le commandant de sa compagnie (sans doute un capitaine) en le choisissant comme un des deux agents de liaison au milieu de 150 ou 200 de ses camarades, et de voir aussi qu'il ne sent pas privilégié d'échapper ainsi partiellement – en cas de mission de liaison - à la fonction combattante lors de l'attaque. Mais c'est oublier, et il l'explique bien, que l'attaque au sein de sa section met en jeu la solidarité, dans le présent du combat et le cas échéant, dans le futur en cas de malheur, alors que la liaison est un

---

[21] Localité de l'Aisne située à environ 25 km au sud du Chemin des Dames, par rapport à sa partie centrale (Cerny-en-Laonnois), et à 10 km à l'est de Fère-en-Tardenois

[22] Ce terme inattendu *« artifices »* paraît désigner le fusées de signalisation de couleurs différentes, pour donner des indications pour les tirs de l'artillerie

[23] « Creute » est le terme picard correspondant à « grotte » : les deux mots ont la même étymologie, provenant du latin « crypta » désignant une galerie souterraine, un caveau, une grotte, une crypte (dérivé savant). Il désigne essentiellement une carrière souterraine de pierre calcaire ayant autrefois servi à l'édification des maisons, et servant après de caves aux fermes pour entreposer les récoltes. Ces creutes ont été précieuses pendant la Grande Guerre, servant, pour les plus vastes, à abriter des régiments entiers, comme la fameuse « Caverne du Dragon ». Le fait que la régiment de Benoît puisse s'abriter dans une creute tenue par un régiment de tirailleurs marocains signifie, en avril 1917, que toutes n'étaient pas tenues par les Allemands, comme on le croit trop souvent.

exercice solitaire, et que le pratiquer, en situation d'attaque surtout, n'est pas dénué de danger. En fait, il n'aura pas le temps de faire la liaison. Le récit se poursuit ainsi :

« *Enfin, il faut écouter les ordres et nous nous rendons au P.C. du Chef de B$^{on}$ du 6$^{e}$ Colonial qui se trouvait aux grottes de Troyon. Nous nous présentons et on nous donne les instructions avec les missions que nous étions appelés à remplir. A la nuit nous partons des grottes et allons nous placer près de la tranchée de départ dans un boyau couvert plein de boue et nous y passons la nuit assis par ci par là où l'on pouvait. Vers minuit, on nous apprend que l'attaque était fixée pour le lendemain matin 16 à 6 heures*[24]*. Moment d'émotion ! et le reste de la nuit fut plutôt mouvementé. Le sommeil ne fut pas profond, on pensait aux événements qui allaient se produire le lendemain, la mort, malheureusement pour beaucoup de camarades, des blessures pour d'autres, et enfin le souci de savoir ce qui arriverait à chacun, pour tous. Cinq heures arrivent ! On se prépare, on réunit tout son chargement, on s'équipe prêt à sortir et on attend. Le Chef de B$^{on}$ annonce : 5 h 30, il est l'heure de prendre place dans la* parallèle de départ. Tous nous sortons de notre fameux gître* [25]*et nous nous échelonnons dans la tranchée de départ. Les boches* déclanchent* un marmitage sérieux, ce n'est qu'une fumée sur les lignes. Partout on se prépare pour l'assaut et le bombardement commence à faire des victimes. Cela ne s'annonce pas beau pour commencer. Le bombardement fait rage de part et d'autre, on ne s'entend plus, on se voit à peine à 20 mètres. On ne se croit plus sur terre. 6 heures juste ! On entend des coups de sifflet partout, c'est le signal du départ. En avant ! On escalade le parapet baïonnette au canon et nous voilà au pas de course à travers les réseaux de fil de fer démolis par l'artillerie, pour arriver à la 1$^{ère}$ tranchée boche. Nous n'y trouvons que quelques boches désespérés et moitié fous. Ils lèvent les bras en l'air et marchent presque à genoux pour qu'on les laisse vivants en criant : Camarade ! Camarade !. Nous continuons vers la 2$^{e}$ tranchée ; alors ça change, le moulin à café*[26] *se fait entendre de part et d'autres* : tac, tac, tac, tac, tac, et l'on voit des camarades tomber comme des quilles pour ne plus se relever, hélas ! d'autres qui roulent dans les trous d'obus blessés grièvement et crient à leur secours. Tout ça n'est pas gai et ne rassure pas celui qui avance toujours, mais on ne pense pas trop à la mort, car on sait que l'on est ici pour en faire autant d'un jour et d'un moment à l'autre ; on espère tout de même. Lorsque les mitrailleuses crépitent trop fort, on se terre un peu et l'on repart par bonds et en se défilant. A un moment donné, nous sommes arrêtés par un groupe de grenadiers boches qui nous attaquent avec des grenades. Nous répondons pareillement en les encerclant. Après 3 minutes de combat, plusieurs boches sont tués ou blessés et les autres se rendent ou cherchent à se sauver ; nous continuons donc notre poursuite et tombons dans un chemin encaissé de deux mètres que nous suivons environ 150 mètres pour arriver au Chemin-des-Dames à 600 mètres du village de Cerny-en-Laonnois que nous devons enlever. Nous sommes arrêtés complètement par des mitrailleuses placées dans des blockhaus non détruits et qui nous crachent de la mitraille à 50 m. Nous nous couchons à terre et rampons derrière le moindre talus ou dans un trou d'obus. Avec 5 ou 6 camarades, je m'étais placé derrière un petit talus d'où je voyais les boches* qui tiraient. Nous faisons feu avec nos fusils sur ceux que nous pouvons voir et, au bout d'une demie*-heure passée comme ça, sans pouvoir avancer plus loin, le bombardement étant toujours très nourri, je reçois un éclat d'obus dans le dos qui me couchent* complètement sur le talus ; au premier moment, je me trouvais drôlement frappé et étais loin de penser que j'étais touché. Après 2 ou 3 minutes je ressens une forte douleur dans l'épaule gauche, j'y porte la main et la retire avec du sang ; je fus surpris et, immédiatement je pose mon sac, sur lequel je vois une déchirure d'au moins 10 centimètres de longueur. Il n'y a pas de doute, c'est un éclat d'obus qui m'a blessé et je sens la respiration qui est gênée. En même temps que moi, mon camarade de gauche roulait dans un trou d'obus, également blessé. Je faisais donc vite pour me déséquiper et avertissait les camarades que je m'en allais, étant blessé. »*

Dans une bataille aussi farouche, où la progression de sa compagnie vient d'être bloquée par ce qui est typique du Chemin des Dames, la mitrailleuse tirant d'un blockhaus resté intact malgré l'arrosage intense d'obus dans les jours précédant le déclenchement de l'offensive, comment un blessé, qui a la chance de pouvoir encore marcher, peut-il s'en tirer ? Cela vaut la peine de suivre la suite du récit de Benoît, dont il vient de devenir, bien malgré lui, le héros central.

*« Je reprenais le chemin encaissé avec mon fusil à la main, et mon masque à l'épaule ; les abris n'étant pas encore fouillés dans la partie de terrain conquis, je n'avais pas abandonné mon arme, craignant*

---

[24] On peut s'étonner que cette information cruciale ne leur ait pas été fournie en même temps que les instructions de la veille. Mais les jours qui précédaient avaient fait l'objet de tant de fuites involontaires sur d'autres aspects de l'attaque par la capture de prisonniers, qu'un secret particulier a dû entourer cette révélation de l'heure H.

[25] Dans certains patois ligériens et parfois en français local du Forez, on dit « *gître* » et non pas « *gîte* » : *« on a pris la lièvre à gître »* (« *lièvre* » étant du féminin)

[26] *« Moulin à café »* est une des appellations métaphoriques de la mitrailleuse, avec *« moulin à poivre », « machine à coudre » ou « machine à découdre »*, selon le roannais **François Déchelette**, dans son ouvrage sur *«L'argot des Poilus »* paru en 1918. Il explique : « *Ces noms viennent du bruit régulier que fait la mitrailleuse : ta ta ta ta ta….pendant qu'elle sème implacablement la mort »*. Et comme son dictionnaire est aussi humoristique, il y consacre près de deux pages, autour de la page 143.

*que quelque boche* me surprenne sans que je puisse lui résister. Je fais 500 mètres sans trop fatiguer, mais la blessure se fait sentir et la respiration me manque ; pourtant, ce n'est pas le moment de m'arrêter là, les obus tombent et je ne suis pas encore à l'abri des balles, il faut continuer ; en plus de ça, je n'ai pas de pansement de fait, et il me faut arriver au poste de secours au plus vite. Rentré enfin dans nos lignes de départ, où je vois partout des tués bouchant le passage dans les boyaux, je trouve en passant près d'un abri un camarade qui n'en pouvait plus, blessé à la jambe, et qui s'était couché à moitié au bord de l'abri pour se reprendre un peu ; je m'arrête avec lui 5 minutes pour reprendre haleine, mais par prudence je lui dis : « Allons encore un peu plus loin et tâchons d'arriver jusqu'au poste de secours » car une fois la blessure refroidie, on ne peut plus marcher. En effet, c'est dur pour repartir et pourtant les obus tombent, il faut faire vite. Allons, encore un dernier coup de collier et nous arrivons. Ça y est, voilà le poste de secours. Il est installé dans les grottes de Troyon et on y est un peu plus en sureté* que dans les boyaux. On me fait mon pansement tout de suite, je demande si ma blessure est grave, le major me répond : « Il n'y aura rien de grave, mais c'était juste ! » Mon pansement fini, on me donne un peu d'eau et de l'eau-de-vie pour me remettre un peu, je me repose un moment sur une couchette, en attendant que le bombardement se calme un peu pour pouvoir franchir un ravin marmité. Au bout d'un quart d'heure, cela se calme un tout petit peu et je suivis tout doucement les brancardiers qui emportaient des blessés couchés sur des brancards. Je n'allais pas vite mais mieux valait partir à pied que d'attendre les brancardiers pour m'emporter, car les blessés arrivaient en masse et bien touchés pour un bon nombre. Après avoir franchi le ravin de Troyon dans des boyaux démolis, je m'arrêtai un instant. Je n'en pouvais plus et reprenait* enfin ma marche pour arriver au poste de secours divisionnaire qui se trouvait au bord du village de Moulin (Aisne) où j'arrivais au bout d'une demie-heure*. En arrivant, on me fait asseoir, on prend mon nom, on inscrit la nature de ma blessure et on m'apporte un quart de thé ; j'en bois deux car la fièvre m'altère. Là, je pensais pouvoir me faire transporter sur une voiturette mais les brancardiers divisionnaires n'étaient plus assez nombreux pour emmener tout le monde, ils transportaient que ceux qui ne pouvaient absolument pas marcher. Je me vis obligé d'aller encore jusqu'à la 1ère ambulance à pied. Je me dis : « Jamais j'y arrive ! », mais comme on nous recommande de partir au plus tôt, dans notre intérêt d'ailleurs, car les boches* ne bombardaient pas pour le moment, alors je me mis en route tout doucement et me résigne à faire le trajet à pied encore. Je marche péniblement, mais je m'arrête le moins possible, car la plaie me fait souffrir pour repartir. Je mets au moins une heure et demie pour faire deux kilomètres et arriver à l'ambulance d'Oeilly montée provisoirement pour l'attaque et pour servir de relai* à l'évacuation des blessés. Enfin j'arrive en songeant que le plus dur était fait et que je pourrai me reposer sur un brancard. Je m'étais encore trompé. Je demande du thé en arrivant, car j'avais soif. Pendant deux heures passées à cette ambulance, je buvais au moins deux litres de thé. A chaque instant je voyais arriver des blessés de ma compagnie. J'apprends la mort de Durand de Nandax[27] qui a été tué d'un éclat d'obus au cou ou à la tête. Je m'estime heureux de m'en être tiré comme ça. Dans l'après-midi, je retrouvais plus de 10 camarades de ma section, lesquels m'apprirent qu'il y avait beaucoup de pertes à ma Cie et dans mon Bon. Avec ça, l'attaque ne réussissait pas. C'était un coup manqué et beaucoup d'hommes sacrifiés. »*

Benoît Desseigné apprend-il ce soir-là, du 16 avril 1917, l'échec de l'offensive lancée le matin même, ou projette-t-il la connaissance qu'il a de cet échec au moment où il rédige ce récit d'après son carnet de route ? On aura remarqué qu'il ne la qualifie pas de Chemin des Dames , et que si cette expression a surgi une fois dans le récit, il ne s'agissait que de la voie de circulation qu'il venait de rejoindre, un peu avant Cerny : « *tombons dans un chemin encaissé de deux mètres que nous suivons environ 150 mètres pour arriver au Chemin-des-Dames à 600 mètres du village de Cerny-en-Laonnois que nous devons enlever.* »

Cette remarque renvoie à l'article *« La bataille introuvable »* de **Philippe Olivera,**[28] dans l'ouvrage collectif placé sous la direction de **Nicolas Offenstadt** *« Le Chemin des Dames – De l'événement à la mémoire »* qui écrit : *« Les incertitudes actuelles sur l'objet « Chemin des Dames » trouvent ainsi leur source dans les opérations de découpage (ou de charcutage, pour prendre une comparaison électorale) géographique de la bataille. »*. S'appuyant notamment sur les compte-rendus de cette bataille, en 1917, par **Charles Benoist** dans *« La Revue des Deux Mondes »*, il montre qu'au fur et à mesure où l'échec devient patent, elle passe de la dénomination « *bataille de France* » tant que l'espoir soutient l'ambition de victoire, à « *bataille de l'Aisne* », puis se réduit à « *offensive du Chemin des Dames* », sur la longueur de laquelle il y a aussi controverse : l'ambitieuse et présumée victorieuse « *bataille de France* » occupait 190 km de front, de la Scarpe à Suippe en Champagne, tandis que dans sa version amputée, celle du *« Chemin des Dames »* se limite à une vingtaine de kilomètres, ce qui permet d'en contrebalancer l'échec par des succès locaux sur sa périphérie.

---

[27] Nandax est une localité située à 5 km de Villers, d'où est originaire Benoît Desseigné, ces deux villages étant proches de Charlieu

[28] Philippe Olivera, dans op.cit . édition Stock 2004, pp.37-38

Quant à Benoît Desseigné, évacué dans une ambulance vers Fismes, il se retrouve le 21 avril à Vittel dans les Vosges, dans le casino devenu hôpital complémentaire, y passe un mois, et après une permission de convalescence chez lui, est de retour le 2 juin à son régiment, qui est alors expédié en Lorraine, vers Lunéville.

Récit d'un combattant relatant trois semaines de conflit

C'est sous le titre *« Campagne de l'Aisne »* que **Jean Farigoules** (cl.16), boulanger à Brives-Charensac (Haute-Loire), a rédigé ses souvenirs sans doute en 1919, à partir de carnets de route tenu au fil des évènements, concernant sa participation au Chemin des Dames en 1917. Son régiment, le 67e R.I. de Soissons, maintenu en réserve lors du déclenchement de l'attaque le 16 avril, participe au second coup de boutoir de début mai. Mais dès le 16 avril, sa relation des faits donne un bon aperçu de l'atmosphère régnant, du temps qu'il faisait, de la nature du terrain : :

*« Le 15 avril au soir, nous quittons la ferme pour la Grande bataille du 16 avril, nous marchons toute la nuit sous la pluie battante, on nous fit prendre des chemins détournés, nous franchissons l'Aisne d'abord sur des passerelles de fortune, entre l'Aisne et son canal il n'y a pas grande distance. C'est à Pont-Arcis*[29] *que nous franchissons la rivière, nous faisons halte après la traverser*, les obus tombent, et la pluie aussi, tout le monde rouspète car nous aurions pu nous garrer* du bombardement, mais l'ordre est de rester là. Après une heure d'angoisse, il arrive l'ordre de se poster en avant, nous marchons jusqu'au canal de l'Aisne que nous franchissons sur les arbres couchés en travers du canal, le Génie avait coupé ces arbres pour le passage des troupes, enfin tant bien que mal, le régiment parvient à traverser. Le jour approche et la pluie cesse un peu pour faire place à un brouillard épais, on ne distingue pas un homme à 10 mètres, nous marchons toujours mouillés par la pluie, et la boue jusqu'aux genoux. C'est une immense armée qui est en marche, artilleurs, cavaliers, fantassins, tout le paysage est complet de soldats, tout le monde se porte en avant, le bombardement est à son comble, plus qu'une heure et c'est la formidable bataille, toute l'infanterie va partir à la baïonnette. Mon régiment se trouve en réserve, c'est la 166e et 127e divisions qui partent les premiers*, nous devons les reprendre* (remplacer, soulager) *lorsque les pertes seront assez élevées et aux abords de la ville de Laon, mais nous serons arrêtés avant, notre 12ème division, 67e, 54e et 350e d'infanterie comme objectif, nous devons donner l'assaut par la prise de Laon, ville qui se trouve à 14 km des lignes de départ. »*

Laon se trouve en fait à 17 km au nord du Chemin des Dames, à la perpendiculaire prenant à Cerny-en-Laonnois. Assigner à un régiment de réserve un objectif aussi lointain donne la mesure de l'optimisme et de la perte du sens du réel qui régnait dans l'Etat-Major français, qui croyait sans doute avancer à la vitesse du mois précédent, lorsqu'il s'agissait de reprendre le terrain cédé par le repli stratégique allemand sur la ligne Siegfried. Le récit continue ainsi :

*« Nous allons prendre position à droite de Soupir*[30]*, nous devons traverser un formidable tir de barrage sur la route qui va de Soupir à Berry-au-Bac. Nous voyons monter les dragons et toute leur cavalerie ; une batterie du 37e d'artillerie de Campagne est avec nous pour donner l'assaut prochain. Nous restons dans cette tranchée, la pluie tombe, nous mettons les toiles de tente pour garantir. A 7 heures la formidable attaque se produit, le bombardement est à son comble, toutes les pièces tirent, la 127e et la 166e s'élancent, la gauche a bien marcher* mais la droite est tombée sur les blockhaus de mitrailleuses, le 106 d'infanterie est littéralement fauché par les mitrailleuses. Nous restons une heure ou deux dans la tranchée, nous étions prêts à avancer, mais on comprenait bien que quelque chose n'allait pas bien en ligne, les chevaux des dragons descendaient sans cavaliers, le même cavalier en menait 3 ou 4 ; évidemment, ils n'avaient pas pu donner l'assaut. Ainsi fut la formidable offensive du 16 avril, nous avons avancé de 4 kilomètres en face Soupir, mais sur la droite pas grand chose, du moins les pertes furent terribles, adieu les beaux projets, la prise de Laon était encore pour plus tard, et avec ça, nous allons encore piloter* ( ? *« piater »* ? = piétiner) *) sur place. ».*

En annonçant 4 kilomètres d'avancée de l'armée française sur la portion gauche du Chemin des Dames, Jean est plus qu'optimiste ! Sur le plan de la narration, son observation du retour des chevaux délestés de leur cavalier, qui a été tué ou blessé, retour libre ou contrôlé par un cavalier indemne transformé en palefrenier, est intéressant comme indice de la défaite, et détruit une idée toute faite selon laquelle le cavalier et sa monture meurent en même temps, tués par la même balle ou le même obus…

*« Ordre arrive de nous porter en arrière. Nous traversons la route et nous allons dans un petit bois au bord du canal de l'Aisne. Nous avions remarqué au passage un mulet qui avait été tué par un obus et qui était sur la route de Soupir, tout le monde s'y porte avec un couteau, et du pauvre mulet, bientôt il ne reste*

[29] Pont-Arcy se trouve tout près de Bourg-et-Comin, où s'est produite le 4 avril l'explosion du grand dépôt d'obus, les deux étant à 7 et 6 km de Cerny-en-Laonnois, point central du Chemin des Dames

[30] Soupir n'est qu'à 3 km de Pont-Arcy, où le régiment a traversé l'Aisne ; s'il cantonne *« à droite de Soupir »* , il se trouve à l'aplomb de Pont-Arcy, mais sur la rive droite de l'Aisne, à proximité du canal de l'Oise à l'Aisne

*que les os. Les Annamites mangent même la peau, chacun emporte son morceau et sur la broche on le fit rôtir, on avait faim, car depuis 2 jours on n'avait rien mangé ; même les officiers ont mangé du mulet, certains n'avaient pas de pain, on mangeait la bidoche saignante avec des biscuits. »*

Cette anecdote de la curée générale sur le cadavre du mulet donne la mesure de la faim des soldats, donc d'une carence dans l'organisation de l'approvisionnement alimentaire à la veille d'une bataille décisive.

*« Nous passons la journée dans ce bois, les obus n'arrivaient pas jusqu'à nous, nous sommes tranquilles mais il pleut toujours. Le soir on touche du ravitaillement et nous partons pour occuper une tranchée des anciennes premières lignes, là où le 106e d'infanterie avait donner* l'assaut. Spectacle affreux, la première vague était couchée, tous les 3 mètres, il y avait un mort. Pauvres poilus ! Je m'engueule avec un type du 9e Génie qui fouillait les morts pour leur prendre leur argent. Je voulais même lui mettre une balle dans la peau. » ;*

C'est en avançant sur le terrain de l'assaut que Jean peut prendre connaissance de l'ampleur des pertes, et de la turpitude humaine en voyant à l'oeuvre un détrousseur de cadavres, réalité sordide des lendemains de bataille, qui évoque l'infâme Thénardier fouillant le père de Marius Pontmercy à la bataille de Waterloo… La journée du 17 avril est traitée sommairement, avec une indication de lieu qui paraît peu cohérente :

*« Nous étions dans une salle* ( ?) *pleine d'eau, nous passons une journée là, le soir, nous faisons une corvée en ligne pour porter des grenades et des cartouches. »*

*Le 18 avril au soir, nous montons en 1ère ligne relever le 132e d'infanterie qui avait attaqué et avait avancé de 5 kilomètres. Nous passons au-dessus de Soupir, nous trouvons les anciennes cagnas boches. Ils avaient bien aménagé, ils avaient des fauteuils, des lits et même des canapés, évidemment ils avaient pris tout ça lors de leur avancée en 1914. Les cagnas de Messieurs les Officiers étaient éclairées à l'électricité. Dans ce secteur en face Soupir, les lignes étaient là depuis 1914, entre les lignes, nous avons trouvé des zouaves français qui étaient tombés en 1914, il ne restait que les os et leurs pantalons rouges, leurs fusils à côté d'eux, tout cela était imprimé dans la terre, j'en ai compté une trentaine, de ces pauvres zouaves. Nous allons donc prendre position à la « Croix sans tête », marche très pénible à travers le champ de bataille, les morts étaient plus encore enterrés et il y en avait des tas. Les Annamites ne peuvent pas nous suivre et crient comme des sauvages, on leur tape dessus et ils crient encore plus forts*. Pour faire 5 kilomètres[31] nous avons bien mis 4 heures, par des chemins détournés ; nous arrivons dans des carrières ; c'est là que se trouvaient les pièces allemandes. Nous faisons la pose* pour attendre des ordres, évidemment les Boches nous bombardent, car tous ces coins sont bien repérés. Nous partons pour la relève, nous traversons une plaines sous le bombardement ; les Boches font un tir de barrage, nous devons le franchir au pas de course, les Annamites gueulent, ils ne peuvent nous suivre, beaucoup se sont perdus. Enfin la relève se fait sans trop de pertes, les poilus du 132 se débinent en vitesse car ils en avaient marre, et nous restons dans une pauvre tranchée que nous avons mise en état de suite, car c'était à peine si on pouvait s'y cacher ; avec des pelles et des pioches, tout le monde se met au travail, sauf la sentinelle qui veille car les boches* ne sont pas loin ; à chaque instant, nous devons nous terrer dans la tranchée car toutes les 5 minutes les boches* avaient une fusée éclairante et avec leurs mitrailleuses, balayent la plaine, à chaque instant. Il y a déjà des morts et des blessés à la Cie, enfin c'est la guerre ! Nous sommes habitués à cette cruelle existence. Au petit jour tout le monde se cache, le bombardement tape sur nos tranchées, notre travail de la nuit est repéré, la nuit prochaine nous arrangerons les brèches. Nous restons là quelques jours, on s'organise pour la grande attaque du 5 mai. »*

En effet, malgré la promesse initiale du général Nivelle d'arrêter l'offensive du 16 avril au bout de deux ou trois jours si celle-ci ne débouchait pas sur la victoire décisive qu'on escomptait, une nouvelle offensive fut programmée pour le 5 mai. Le régiment de Jean va y participer, mais l'intervalle qui sépare la relève qu'il vient d'évoquer, se situant au soir du 18 avril et l'entrée dans le combat du régiment trois semaines après, n'est pas une sinécure, même si cet intervalle n'est pas tout occupé par du maintien en première ligne.

*« Nous allons à la soupe à Soupir, nous envoyons les Annamites ; un beau jour, ils ne reviennent pas, ils bouffent tout en rentrant. Le lendemain, nous nous passons de ravitaillement pendant 24 heures, évidemment lorsqu'ils sont rentrés, on le reçoit à coups de poings et à coups de pieds ; depuis on ne les envoie plus à la soupe. Tous les matins à la pointe du jour, un avion allemand vient sur nos tranchées ; un beau jour que nous revenions de la soupe, j'ai cru que nous étions fichus, je vois encore cet avion à 20 mètres de hauteur, il braque sa mitrailleuse sur nous mais n'a pas tiré. Il nous rigolait au nez même ; enfin tous les matins, on le met en joue avec nos fusils mais il n'y a que les mitrailleuses qui lui donnent la chasse. Un soir on nous relève pour nous porter un peu en arrière dans des carrières, les obus tombent mais ne*

[31] Il semble que Jean ait confondu la distance (5 km) qu'il a fallu parcourir à son régiment à partir de son cantonnement du matin du 18 avec la distance qu'il attribue à la percée du 132e R.I. les 16 et 17 avril.

*peuvent pas trop nous prendre, nous restons dans nos trous le jour, et la nuit on fait des corvées en ligne, on monte des grenades. »*

Ces carrières doivent être les carrières souterraines de pierre calcaire, les fameuses « creutes », creusées bien antérieurement, qui truffent le sol du plateau , et offraient un abri salvateur aux soldats des deux camps. Avant l'attaque du 5 mai, des drames surviennent dans l'entourage de Jean Farigoules :

*« C'est là que le Gros Perrin trouve la mort, il tombe [32]son sac de grenades et le ramasse au retour, mais dans le choc, une grenade se percute et les 15 grenades éclatent sur son dos, il eut la tête emportée ; heureusement que les autres poilus avaient compris le danger et avaient eu le temps de fuir. Un beau jour, 3 Capitaines qui jouaient aux cartes devant la porte de leurs cagnas, il tombe un obus en plein sur eux, ils furent déchiquetés, on trouve les membres à 500 mètres dans le ravin, enfin c'est terrible, mais c'est la guerre ! Liabeuf fut blessé dans une corvée de soupe, pas gravement, mais enfin il ne fera pas l'attaque du 5 mai, et reste à l'infirmerie réglementaire. »*

Des drames, mais aussi quelques petits succès militaires malgré un contexte défavorable :

*« Le moral est bas, nous ne touchons plus nos rations de tabac, rien à fumer, et rien à manger, nous ne sommes pas bien courageux pour la grande attaque. Nous remontons en ligne le 1er mai à droite de Serches sur le plateau de Craonne. Le bombardement commence, quelques obus tirés trop court tombent chez nous, ce qui ne nous encourage pas. Le 155 nous tape dessus, et même quelques 75. Nous restions là quelques* 2 ou 3 jours, on fait des petits coups de mains. Un soir après midi* ( ?) *une patrouille a eu le bonheur de ramener 35 Boches avec une mitrailleuse, la sentinelle allemande s'était endormie et n'a pu donner l'alarme, l'officier faisait une drôle de tête quand il passa dans la tranchée française, il voulait se donner la mort. Nous restons dans la tranchée. Un jour, le Général de la 12e D.I. vient inspecter les lignes la veille de l'attaque, mai j'étais en culotte, j'avais quitté ma chemise pour tuer mes totos* (poux)*. J'ai eu juste le temps de me cacher dans ma petite cagna couverte d'une toile de tente ; s'il m'avait vu dans cet état, j'aurais été puni très sévèrement, car en ligne on ne doit même pas quitter son équipement. »*

Arrivent la veille de l'attaque et les derniers préparatifs avant l'attente de l'assaut, le lendemain, à une heure plus tardive que celui du 16 avril :

*« Le 4 mai, nous nous portons un peu en arrière dans une tranchée de 2e ligne, le bombardement est de plus belle, les obus arrivent par rafales chez les Boches et nous sommes tous alourdis* (= étourdis) *par le bruit ; les Boches ne répondent pas trop.*

*Le 5 mai, au matin c'est la nouba. Comme les condamnés à mort, il ne nous manque rien, on touche du pinard, de la gnole, du café et on mange un repas froid, viande, fromage, chocolat. Tous les poilus bourrent une bonne pipe et à 9 heures sonnantes, tout le monde bondit dans la plaine ; on avait fait de petits escaliers pour bondir de la tranchée. C'est la grande attaque, plus de 30 000 hommes sur le plateau de Craonne, le barrage est très bien fait. Ma compagnie se trouve en 2e vague, mais nous rattrapons les premières vagues d'assaut, nous arrivons dans la tranchée boche, fous comme des sauvages. Les Boches ne se défendent pas, ils se rendent par paquets, nous les chassons à l'arrière à coup de pieds et à coups de crosse, ils avaient préparé leurs petits paquets de linge et bibelots personnels pour se rendre. »*

Le lecteur se frotte les yeux : est-ce bien du Chemin des Dames qu'il s'agit, trois semaines après l'échec de la première offensive ? Une attaque qui a attendu que le soleil soit déjà un peu haut pour se déclencher, des soldats français se donnant le temps de fumer une pipe et de se remplir le ventre avant d'attaquer, des Allemands démoralisés qui ne songent qu'à se rendre et qui ont préparé un petit baluchon à cet effet ?

Selon Jean Farigoules, après cette entrée en matière heureuse, les succès vont continuer, notamment avec le prise d'une portion de ce chemin devenu route qui a fini par donner son nom à la bataille (ce qui indique au lecteur que le régiment n'était pas au-delà de ce repère, comme il pouvait le penser devant tant d'euphorie) bien que des revers surviennent :

*« Jusqu'ici nous ne trouvons pas beaucoup de résistance, si ça continue, c'est Berlin ! Mais il y a encore des Boches et ils ne se rendent pas tous. Nous enlevons le fameux Chemin des Dames à la baïonnette, nous fonçons comme des lions, il fait chaud et il est midi, la sueur coule de tous les visages, les poilus sont méconnaissables. Les mitrailleuses allemandes se réveillent déjà, déjà des nôtres sont couchés pour ne plus se relever. Nous parvenons au ravin de l'Ailette en face Chavignon Pargny-Fillain, là nous sommes arrêtés. »*

Cette localité de Pargny-Filain est à même de désorienter le lecteur qui tente de suivre le parcours du régiment sur une carte. Il pensait que le régiment était dans les environs de Craonne, soit à l'extrémité est du Chemin des Dames, et il le retrouve à son extrémité ouest, non loin du fort de la Malmaison ! Jean aurait-il utilisé l'expression « *plateau de Craonne* » pour désigner l'ensemble du plateau situé entre la bordure du surplomb et la vallée de la petite rivière Ailette, qui lui est à peu près parallèle ?

---

[32] Le verbe « tomber » en français régional du Velay comme du Forez, est couramment employé comme verbe transitif direct.

*« Les boches* nous prennent d'en face, avec leurs mitrailleuses et l'artillerie qui commence à taper. Enfin, nous avons pris notre objectif, nous avons capturé 400 prisonniers, des canons et un tas de matériel de tranchée, c'est déjà une petite victoire. On s'organise pour la défense car la lutte n'est pas finie, les Boches vont nous contr'attaquer, il y aura de la casse. En effet, dans la nuit du 5 au 6, vers 1 heure du matin, les Boches s'amènent en vagues serrées, ce sont de nouvelles troupes arrivées le soir même en camions, ils gueulent comme des sauvages. En plus de ça, il pleut à torrent, un formidable orage éclate, mais nous étions sur nos gardes et toutes les vagues allemandes sont venues s'échouer devant les mitrailleuses et fusils mitrailleurs. De mon côté, nous étions 12 fusils mitrailleurs qui avons tiré à plein rendement ; du côté gauche, un formidable corps à corps, les fusées font luire les baïonnettes, toute la nuit le combat a duré. Le Génie a même fait usage de liquide inflammable, les pauvres Boches ont pris quelque chose.*

*Au matin, le combat s'arrête, les Boches s'en vont dans le ravin, mais la plaine est noire de cadavres et beaucoup agonisent, nous entendons des cris de souffrance de tous côtés ; ceux qui bougent encore, nous leur tirons dessus pour les achever, car personne ne peut aller leur porter secours, c'est bien triste, il faut attendre la nuit. Nous voyons même des Boches complètement nus, ils se sont débarrassés de leurs vêtements à cause des liquides enflammés, certains ont la peau toute brulée*. Certes nous avons aussi des nôtres qui sont tombés, mais moins que les boches*. Nous repoussons d'autres contre-attaques mais moins furieuses que celles de la nuit du 5 au 6. Le 7 mai, nous fûmes bombardés toute la journée par des obusiers de 210, cela fait des trous énormes. Nous sommes dans les trous d'obus en plein soleil, car le beau temps est revenu, les morts commencent à sentir, la nuit, on les enterre un peu. Dans la nuit du 7 au 8, nous devons poser un réseau Brun de barbelés devant un poste boche ; personne se sent le courage d'y aller ; je dis à Eyraud : « Viens avec moi », et nous voilà partis. Nous prenons le réseau chacun d'un côté, car c'est un réseau en accordéon, nous rampons sur le ventre, et nous allons bien devant la sentinelle boche, nous plantons un piquet à chaque bout et voilà la corvée faite. Le Boche entend bien du bruit devant lui, mais ne peut voir les hommes, car le rouleau roule et nous, nous sommes loin évidemment, pour nous sauver ; il nous verra le Boche, mais il n'est pas encore jour et ne peut nous viser. »*

Suivent quelques autres péripéties, les unes heureuses, les autres dramatiques, comme la mort d'un camarade breton. Mais, au centre de l'action, Jean donne l'impression de minimiser les pertes françaises et d'exagérer les pertes allemandes, sauf lorsqu'il conclut ainsi son récit :

*« Nous arrivons vers les 10 heures du matin à Vieille Arcis[33], dans des grottes, c'est là que le régiment se réunit, et malheureusement nous ne sommes pas nombreux. Par petits groupes, tout le monde se rend à Vieille Arcis, nous sommes fatigués et sales, on ne s'est pas rasé depuis un mois et même pas débarbouillé, les vêtements sont en lambeaux, on se fout dans un coin et tout le monde dort pendant quelques heures, puis vers les 4 heures du soir, nous avons eu de la soupe et du pinard remboursable, puis c'est le triste appel des morts et les témoins qui les ont vu tomber ».*

Après avoir répété *« nous eûmes beaucoup de pertes »* (ce qui n'apparaît pas dans la trame du récit), Jean conclut en donnant la citation attribuée au régiment par le général Maistre :

*« Sous les ordres du Lieutenant-Colonel Girardon a montré dans les journées du 5, 6 et 7 mai 1917 la plus belle vaillance pour libérer la région où il s'était entraîné à vaincre. Dans une attaque irrésistible, surmontant des défenses naturellement fortes, encore multipliées par un adversaire tenace, a enlevé trois lignes de tranchées ennemies, disputées avec acharnement, progressant de près de 2 kilomètres et capturant plus de 400 prisonniers avec 3 canons et 8 mortiers de tranchées, a conservé tout le terrain conquis, malgré les plus violentes contre-attaques, en dépit d'un bombardement intense et continu, en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes. ».*

La fourragère aux couleurs de la croix de guerre a été conférée au régiment.

Il y aurait donc eu, à l'intérieur de la grande défaite, de petites victoires…

Jean est parti en permission chez lui en emportant comme trophée un fusil Mauser pris sur le champ de bataille…

Récit d'un mois de présence au Chemin des Dames et dans ses environs

**Claudius Viricel** (cl.10), agriculteur à Grammond, a été, depuis la mobilisation, zouave dans plusieurs régiments, et a passé six mois en Orient à partir de mai 1915. Versé fin mars 1916 au 1er R. de Zouaves d'Alger, il suit le régiment dans son transfert en France, régiment qui va participer à l'offensive du Chemin des Dames. Dans son récit rédigé juste après guerre, d'après des notes prises pendant l'action, il écrit, à partir du 15 avril 1917 :

[33] Vieil Arcy se trouve à une dizaine de kilomètres au sud de Cerny-en-Laonnois, localité située au centre du Chemin des Dames

*« Le soir du 15 a eu lieu la montée en ligne. Mon Bataillon se trouva en soutien à proximité du village de Vendresse[34], la première ligne se trouvait immédiatement en avant du dit village.*

*L'objectif de la Division (la 159e) était de s'emparer de la sucrerie des villages de Cerny et de Courtecon, et de progresser jusqu'à Chamouille, à 8 km plus loin. Là une division de réserve devait nous dépasser et arriver à Laon le lendemain. Beau programme en vérité, mais combien difficile à réaliser ! Dès le départ, à 1500 mètres de nos lignes, nous nous butâmes à quelques fortins bien organisés que notre artillerie avait négligé de pilonner. Légèrement à gauche, le chemin des Dames était là, infranchissable, plus à gauche encore, la ferme Froidmont du haut de sa colline offrait aux bôches* un observatoire idéal. Ils en profitèrent pour nous mitrailler à leur aise. Alors ce fut la pagaille ! Et aussi la boucherie !*

*Non seulement nous étions criblés par l'ennemi, mais nos propres munitions se retournaient contre nous. Etant munis de grenades incendiaires, bon nombre d'entre elles éclatèrent sous l'action d'un choc quelconque, produit le plus souvent par des éclats d'obus. C'est ce qui arriva dans un groupe de 10 soldats dont je faisais partie. Deux de mes camarades furent réduits en miettes, 7 autres blessés, moi seul n'eut* rien. Pourquoi ? Bizarrerie de la guerre, et pour mieux dire question de chance.*

*Le soir du 16, mon Baton passa de la ligne de soutien en première ligne pour relayer un baton de tirailleurs marocains complètement décimé. J'eus l'insigne honneur (oh* combien !) de faire partie de la première équipe chargée d'entamer le chemin des Dames, à l'effet d'y établir une tranchée, l'endroit ou* nous étions était le seul, dans cette partie du secteur, où notre ligne atteignait la fameuse voie romaine. On resta 6 jours dans ce mauvais coin, pendant lesquels nous n'eumes* à manger que nos vivres de réserve. Et que de sang pendant ce séjour relativement court !*

*La nuit du 21 au 22 nous amena la bienheureuse relève. Fatigués, fourbus, mais contents de s'en tirer encore cette fois, on dévala les pentes du Ravin du Paradis (ô ironie des noms) et on arriva à Bourg-et-Comin où on nous logea dans les péniches stationnaires sur le canal[35]. Le 23 on repartit pour l'arrière, on s'arrêta 3 jours à Quincy-sous-le-Mont, puis le 26, on alla camper à Branges. Là on permit aux soldats paysans de se livrer aux douceurs du jardinage et de la culture, chez des cultivateurs, ravis de l'aubaine. Au sortir de la fournaise, je ne connaissais rien de plus reposant pour l'esprit que ces travaux donnés à la terre. Là, sous le clair soleil du printemps, au sein de la nature, l'homme redevient lui-même. Aussi je me mis avec ardeur a* retourner la terre. L'atavisme ne perd jamais ses droits.*

*Mais à quelque* km de là, la mort fauchait, fauchait toujours. Il fallut aller remplacer au poste périlleux ceux qui eux-mêmes nous avaient relevés quelques jours plus tôt. Le 4 mai, on se remit en route, on s'arrêta à Villers-en-Prayères jusqu'au 7, la nuit suivant, on arriva en 1ère ligne toujours a* l'endroit occupé précédemment.*

*Les 9 jours que nous y passâmes furent occupés à consolider nos positions. Je fis partie d'une équipe de 4 hommes chargée sous la direction du sergent de placer des barbelés entre les deux lignes, besogne bien malaisée et périlleuse. En récompense, on nous proposa tous les 4 pour une citation. La proposition ne vit jamais le jour, et pour cause. En revanche, le sergent en eut deux, lui qui n'avait pas mis son nez par-dessus le parapet. Justice militaire, que tu es belle et réconfortante !*

*Le 16 mai, nouvelle relève, on nous emmène en réserve à la grande carrière de Chivy.*

*Située à quelques pas du ravin du Paradis, la carrière de Chivy est curieuse. Sorte de grotte naturelle transformée en carrière pendant la paix, elle pourrait abriter un Régiment complet. C'est un vrai labyrinthe où on s'égarerait facilement. Comme elle se trouvait dans les lignes ennemies, je pus me rendre compte a* quel point était poussée leur organisation défensive. De toute part des boyaux, des souterrains faisaient communiquer la carrière à l'ancienne première ligne bôche* ; tout près de là, cette tranchée elle-même était doublée d'un couloir souterrain, comprenant chambres confortables pour la troupe, chambres d'officiers meublées de fauteuils, armoire. J'ai même vu un piano, volé sans doute dans quelque habitation bourgeoise des environs. Ils pouvaient tenir là dedans ! »*

Tous ceux qui ont vu, par suite d'un recul de l'ennemi, le perfectionnement et le confort des positions allemandes en ont été éblouis, jaloux et amers, oubliant que cela représentait des efforts de terrassiers et de sapeurs considérables auxquels ils n'auraient sans doute pas consenti… Le récit se poursuit ainsi :

« *Le 21 mai, on nous ramena un peu plus en arrière, aux grottes de Madagascar, près Bourg-et-Comin. Là, le mécontentement qui régnait parmi les troupes a* l'arrière gagna même les régiments à l'avant. »*

Cette dernière phase entame l'épisode des révoltes (traité dans le chapitre suivant) dont on voit qu'il ne surgit qu'au début de la dernière semaine de mai, soit plus d'un mois après l'échec de la première

[34] Vendresse se trouve à environ à 2 km au sud de la route dite « Chemin des Dames », approximativement en son milieu, et à comme symétrique au nord de cette route la localité de Cerny-en-Laonnois, tenue par les Allemands.

[35] Ce canal est celui de l'Oise à l'Aisne qui rejoint l'Aisne vers Bourg-et-Comin

offensive. Et, curieusement, Claudius attribue aux troupes au repos l'initiative des protestations, voire des révoltes, et non à celles qui sont au plus proche du front, donc du danger.

**Deux visions à distance de l'offensive du Chemin des Dames**

De l'optimisme à la désillusion

L'ampleur de la désillusion liée à l'échec de l'offensive du Chemin des Dames peut être perçue en comparant deux pages d'un des carnets de route de **François Baizet** (cl.97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), adjudant d'une section du Génie, qui se trouve près de Vauquois, en Argonne au moment du déclenchement de l'offensive :

Le 17 avril, il écrit :

*« Bonnes nouvelles ce matin au communiqué français. Nous avons fait 10 000 prisonniers en Champagne. Nous nous doutions qu'il se passait là des choses extraordinaires, en raison des violents bombardements prolongés que nous entendions de Vauquois et que ce feu d'enfer n'était pas absolument local ou pour repousser des attaques allemandes comme le laissait entendre le communiqué. Pourquoi celui-ci a-t-il retardé la divulgation de ces évènements ? Il avait sans doute ses raisons. Nous avons attaqué sur un front de 40 km entre Reims et Soissons. Il semble que nous entrions dans une nouvelle période de la guerre. Les Anglais ont pris Liévin avant-hier. Partout on attaque et il semble que le front très actif va s'étendre encore. En Lorraine, vers le Bois Le Prêtre et en forêt de Paroy, on se bat fort. C'est peut-être le dernier acte de la guerre qui se joue. Espérons et prions qu'il nous soit favorable. ».*

La page du jour s'achève pourtant par une remarque météorologique moins optimiste : *« Il fait très mauvais temps aujourd'hui. Froid et pluie. ».* Ce n'est pas anecdotique quand on combat, et les six heures nocturnes d'attente sous la pluie signalées par un de nos témoins (André Deloy) douchant le moral et mouillant uniformes, fusils et cartouches, ont contribué aussi à l'échec.

Douze jours après, le 27 avril, la page s'ouvre sur des considérations météorologiques bien meilleures, mais aussi sur un constat stratégique pessimiste :

*« Ah ! La belle journée que celle d'aujourd'hui, comme température s'entend. Journée délicieuse. C'est le printemps et la vie et nous sommes ici pour accomplir l'œuvre de mort. Des journées comme celle-ci font regretter davantage le temps de paix que les jours maussades et espérer davantage aussi au retour au foyer. Hélas, il paraît éloigné encore. Jusqu'ici, j'avais cru que 1917 terminerait la guerre et j'étais plein de confiance. Mais notre offensive paraît avoir échoué et les boches* en évacuant une grande portion de notre territoire savaient ce qu'ils faisaient. Démolir notre offensive. Celle-ci a eu lieu tout de même, elle n'a probablement pas donné les résultats qu'elle aurait eu* si les Allemands avaient accepté la bataille sur la ligne de résistance qu'ils avaient jusqu'ici. Et sur leur nouvelle ligne, ainsi qu'aux ailes en Champagne, dans le Soissonnais et dans le Nord, la résistance opposée a été acharnée d'après les communiqués et il semble que nous soyons arrêtés. On fait prévoir qu'il faut une nouvelle préparation. C'est vrai, mais aurons-nous la vigueur nécessaire pour reprendre une nouvelle offensive ?*

*Je crois maintenant qu'il nous faudra passer encore un nouvel hiver aux tranchées, loin de nos familles et de nos travaux. C'est dur et désespérant. »*

Lucidement, François analyse l'échec, qu'il ne qualifie pas encore de défaite car les communiqués militaires qui l'informent atténuent les revers des armées alliées. Il comprend que le repli stratégique allemand sur la ligne Hindenburg / Siegfried a été judicieux pour l'ennemi. Lucidement aussi, il constate un épuisement de l'armée française, et pronostique une nouvelle année de guerre…

On remarquera aussi que l'expression consacrée depuis par l'Histoire « *offensive du Chemin des Dames* » n'a été écrite dans aucune des deux pages.

Une vision quasi euphorique à travers la lecture de la presse

Eloigné du front depuis sa grave blessure à la colonne vertébrale du 25 septembre 1915, jour du déclenchement de l'offensive de Champagne, hospitalisé pendant deux ans, réformé provisoire versé dans le service auxiliaire au dépôt de son régiment, à Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre), **Joseph Sorgues** (cl.15), enseignant au pensionnat catholique de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, ne participe plus à la guerre de ses camarades que par la lecture frénétique de la presse et par les conversations avec ses camarades repassant par le dépôt avant d'être versés, après blessure, dans un autre régiment. La page qu'il consacre dans son journal quotidien au déclenchement de la nouvelle bataille (qu'il ne nomme pas non plus Chemin des Dames) donne la mesure de l'espoir qu'elle a engendré :

*« Mardi 17 Avril*

*Depuis la bataille de la Marne, jamais on n'a vu une lutte plus formidable que celle qui s'est engagée lundi matin à 5h 45 entre Soissons et Reims. Au moment où nos héroïques poilus combattent avec*

*un prodigieux acharnement contre l'ennemi solidement retranché et muni d'une forte artillerie, le cœur de chaque Français bat d'émotion et élève vers le Ciel la plus fervente supplication. O Dieu des Armées, donnez-nous la Victoire !*

*La lutte d'artillerie, déjà très violente depuis plusieurs jours, a pris pendant la nuit un caractère d'intensité inouïe entre Soissons et Reims. A l'aube, nos soldats ont attaqué sur un front de 40 kilomètres environ, avec un enthousiasme délirant. La bataille a été acharnée sur tout le front ; l'ennemi, qui s'attendait à notre offensive, avait amené d'importantes réserves à proximité de Laon, ainsi que de nombreuses batteries pour remplacer celles qui avaient été détruites par nos obus. Partout la vaillance de nos soldats a eu raison de la résistance désespérée de l'adversaire ».*

Adhérant fortement à la version patriotique donnée par le communiqué militaire et les journaux qu'il lit, Joseph en vient à oublier son esprit critique quand il détaille les conquêtes de l'armée française :

« *Entre Soissons et Craonne, nous avons enlevé toute la première position allemande. A l'est de Craonne où le terrain était plus propice à l'assaut, nous avons enlevé la première et la seconde lignes jusqu'à l'est de Juvincourt. Plus au sud, nous avons avancé jusqu'aux lisières ouest de Bermericourt et jusqu'au canal de l'Aisne, de Loivre à Courcy. De violentes contre-attaques au nord de la Ville-aux-Bois ont été brisées par nos feux. Le laconisme voulu du communiqué se comprend aisément. Cependant d'après ses indications sommaires on peut savoir que les villages de Craonne et de la Ville-aux-Bois ont été reconquis et que, plus à l'est, nos fantassins enserrent étroitement la forêt et le fort de Brimont. Brimont, le repaire d'où les 305 boches lancent chaque jour des milliers d'obus sur la Ville martyre ! Quelle joie pour les Rémois et pour tous les Français s'ils le savaient purgé des bandits qui l'habitent ! Nous saurons cela demain…*

*Nous avons fait jusqu'à présent 10 000 prisonniers et capturé un énorme matériel qui n'a encore pu être recensé. L'ennemi, comprenant le danger, a lancé à la contre-attaque des masses énormes de soldats qui ont été fauchés par nos feux sans pouvoir reprendre pied dans les positions conquises, la lutte continue avec une véritable furie, chaque soldat sentant qu'il s'agit d'une bataille décisive. »*

## En guise de bilan à distance

**Jean-Louis Monier** (cl.13), agriculteur à Marols, était en convalescence au moment de l'offensive du Chemin des Dames, pour des blessures par éclats d'obus reçues le 2 avril 1917 . Mais il a vu plus tard la conséquence de l'hécatombe résultant de cette défaite, en passant une visite médicale à Montbrison, alors qu'il était en convalescence chez lui, en juillet 1917 :

T- *« J'ai demandé une prolongation. Alors je suis allé passer à Montbrison une visite. Heureusement la blessure du bras s'était remis* à suppurer. Certainement la commission de Montbrison devait avoir …* (des instructions ?)… *parce qu'à ce moment, il fallait des hommes, hein ! Il en fallait ! Nivelle les avait tous faits tuer là-bas, à Reims ! Alors, il en fallait ! Pour moi, sur le nombre que nous étions (nous étions assez nombreux à Montbrison, vingt ou trente, je sais pas), y en a que deux qui ont eu dix jours de prolongation, un autre et moi ! Les autres en ont point eu ! C'était tout bon ! Allez, filo !* (« pars ! », en patois). *Il fallait des hommes, quoi ! Il fallait des hommes ! ».*

Il est surprenant que Jean-Louis, pourtant très au courant de l'histoire de la Grande Guerre, n'utilise pas la référence précise au Chemin des Dames, en se contentant de localiser par « *à Reims* », qui n'est pas à proximité immédiate de Craonne, localité la plus proche (25 km) du Chemin des Dames. Mais la condamnation du général Nivelle est sans appel…

**Jean-Baptiste Biosset** (cl.18) de Renaison, n'a connu le Chemin des Dames que quelques mois après l'offensive d'avril-mai, à la mi-août 1917, vers Hurtebise, à proximité de Craonne, où il opérait dans l'artillerie anti-aérienne. Il juge sévèrement les conditions d'engagement de ses camarades au Chemin des Dames :

T- « *Ça a été des sacrifiés, au Chemin des Dames. Ça a été une boucherie. On avait un bombardement colossal de plusieurs jours. Pendant ce temps, les Boches s'étaient retirés des premières lignes et résistaient dans des abris suffisamment forts, et quand on a lancé l'infanterie pour prendre possession de ces terrains qui auraient dû être détruits et les troupes massacrées, les Allemands les attendaient de pied ferme ! Ça a été une boucherie ! J'ai rencontré après quelques rescapés de cette époque-là, qui étaient avec nous. Ça a été une boucherie ! Ils avaient monté des 75 en première ligne, tirés par les hommes, par des cordes ! »*

Comme on l'a vu à travers la diversité des témoignages, ce que l'Histoire finira par appeler «*l'offensive du Chemin des Dames* », ou plus souvent « *la défaite »* ou *« le désastre du Chemin des Dames* », n'a pas été vécu, pensé et repensé de manière univoque par les combattants. Là où certains inscrivent leur description ou leur blessure dans la vision générale d'un massacre pour les troupes françaises (y compris les troupes noires), lié à la supériorité de position, de fortification et de stratégie des Allemands, la relative inefficacité de la préparation d'artillerie, l'incurie de certains généraux, la connaissance de la date de

l'offensive par l'armée allemande, liée à une collecte judicieuse de renseignements par interrogatoire de prisonniers ou à une « trahison » à un niveau supérieur, d'autres évoquent une conquête de terrain, une victoire locale de leur compagnie ou de leur régiment qui escamotent la réalité objective d'ensemble. Plusieurs des témoins des classes 16 et 17 y ont vécu leur première forte expérience de la bataille extrême.

Il est extrêmement difficile de se situer quand tout autour de soi n'est que chaos. C'est la leçon que tire **Jean-Louis Robert**, professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Paris I –Sorbonne en postface à l'ouvrage collectif *« Le Chemin des Dames – De l'événement à la mémoire »* dirigé par **Nicolas Offenstadt** : « *Mais en ce terrifiant mois d'avril 1917, sur ce plateau, ce sont sans doute le désordre, l'indicible et l'illisible qui dominent ; chacun sait l'impossible de dire l'horreur de la guerre. Les témoins et plus encore les historiens s'y épuisent, cherchant les mots qui approcheraient quelque peu de ce que le corps, sens et esprits ont vécu. Et les combats du Chemin des Dames, par leur proximité, leur férocité, leurs morts pour rien ou si peu ont sans doute été un des plus vifs temps du chaos de la guerre. »* (pp.467-468)

***

# Chapitre 28 A

# Mai-juillet 1917 : Les mutineries

## Chap. 28 A – 1917, mai - juillet – Les mutineries

*« Le motif en était qu'on ne parlait plus de permissions. Beaucoup parmi nous avaient vu passer 7 et même 8 mois depuis leur dernière détente. Quand* à la fameuse propagande pacifiste, je n'en ai pas connu de traces autour de moi. J'ignore si elle a réellement existé et ce qu'elle a été. Toujours est-il que le 27, comme on nous annonçait qu'il faudrait remonter en ligne, 13 hommes de la C^ie^, dont mon sergent de demi-section, prirent la poudre d'escampette. Dans une Comp^ie^ du 3^e^ Bat^on^, un adjudant partit avec toute la section, soit 27 hommes ! »* - Récit écrit en 1919 de **Claudius Viricel** (classe 1910), de Grammond.

E- « *Est-ce que vous avez entendu parler des révoltes de 1917 ? …. Des gens qui ont refusé d'avancer parce qu'il y avait eu trop de morts ?*
T- *Oui, oui ! Ils ont bien fait ! Chez nous, ça a pas existé ! On en avait marre ! Mais il aurait fallu s'entendre tous à ce moment-là ! Et puis on avait les fusils, on avait les cartouches, les grenades…Y avait qu'à prendre le train et à revenir chez nous, et tous ceux qui nous emmerdaient, tous les tuer ! Tous les embusqués qui étaient derrière ! C'est eux qui nous faisaient tuer. Dans les gares régulatrices, y avait que des embusqués ! Alors, nous, on revenait du front, pleins de poux, mal habillés… Ils avaient l'air de se foutre de notre gueule, encore ! Dans les gares, fallait bien y passer. Alors, on voyait ces embusqués, là , des jeunes gars ! Ils auraient bien mieux fait d'être au front ! C'est de la pourriture ! »* - **François Potin** (classe 1914) de Gennetines (Allier), retiré à Saint-Just-en-Chevalet (Loire).

E- « *Mais dans votre secteur, est-ce qu'il s'en est trouvé, des gens, pour se révolter ? Dans votre régiment ?*
T- *Y en avait ben, des pessimistes, comme ça ! Y en avait qui décourageaient, quoi ! C'était des grandes gueules ! Puis ils étaient savants, hein ! Il s'en trouvait quelques-uns, mais ils savaient qu'ils étaient pas suivis, quoi ! Ils étaient pas suivis !*
E- *Vous dites que c'étaient des « grandes gueules », c'est-à-dire des gens…*
T- *Des gens qui étaient lancés sur la gauche, qui voulaient finir la guerre, comme ce serait des communistes, quoi ! Tous ceux qui sont pas patriotes ! Oh ! Y en avait qui étaient pas patriotes ! »* – **Francisque Ferret** (classe 1916) de Saint-Christo-en-Jarez

En dépit des citations ci-dessus, beaucoup de mes témoins ignorent presque tout des mutineries de 1917 ou ne s'en souviennent plus du tout. Très peu en auraient été les témoins directs, et l'on verra que cela recouvre des faits très divers, allant du refus d'attaquer à nouveau, de la désertion par petits groupes, de menaces contre des officiers, à des chants révolutionnaires ou des dégradations dans les trains qui ramènent les permissionnaires au front.

Le terme consacré jusque là par l'Histoire « *mutinerie* » est d'ailleurs contesté de nos jours. Si la première grande thèse consacrée au phénomène, celle de **Guy Pedroncini**, publiée en 1967, s'intitule sans ambages *« Les mutineries de 1917 »*[1], une autre étude récente (2005) , de grande valeur, celle de **Denis Rolland** a pour titre principal *« La grève des tranchées »* et comme sous-titre seulement *« Les mutineries de 1917 »* [2]. L'auteur justifie ainsi son choix tout en rendant hommage à son concepteur **André Loez** : *« Il a très justement souligné toute l'ambiguïté du terme de mutinerie pour rendre compte de ces événements. Ce mot suggère en effet un mouvement de révolte avec des violences contre les officiers, ce qui est rarement le cas en 1917. Faute d'un qualificatif mieux adapté, nous serons aussi amené à l'utiliser, mais en conservant à l'esprit qu'il ne rend pas compte de l'importance des faits évoqués. Nous allons d'ailleurs démontrer que le terme de « grève » est mieux adapté. »* (p.12).

Je conserverai pourtant comme titre de ce chapitre le terme plus connu du grand public, celui de *« mutinerie »*, tout en lui préférant celui d' *« insoumission »* à champ sémantique plus large, recouvrant davantage les divers faits que mes témoins vont décrire.

### Aperçu général

Le Service Historique de L'Armée de Terre (SHAT) date le premier incident de refus de combattre de l'épisode d'insoumission de 1917 du 29 avril, concernant le 20^e^ R.I.. **Denis Rolland**, qui a étudié chaque cas avec minutie, montre qu'au moment du rassemblement du soir, à 20 h, préludant à la montée en ligne, il manque 208 hommes du 2^e^ bataillon. Le reste part avec ses officiers, mais le lendemain, après des recherches ou des revirements, seuls 6 hommes sur les 208 manquants ne sont pas encore là.

[1] Guy Pedroncini, *« Les mutineries de 1917 »*, 1967, Publications de la Sorbonne – P.U.F, 328 pages
[2] Denis Rolland *« La grève des tranchées »*, 2005, éditions Imago, postface de Nicolas Offenstadt, 447 pages

En mai 1917, dans le secteur du Chemin des Dames, et en arrière, dans la région de Fère-en-Tardenois et dans le Soissonnais, les refus de combattre se multiplient, concernant des compagnies, voire des bataillons du 18e R.I., du 23e R.I., du 36e R.I., du 74e R.I. et de son régiment de réserve le 274e R.I., du 82e R.I., du 129e R.I., du 133e R.I., du 162e R.I., du 267e R.I., du 308e R.I., du 370e R.I..

En juin, des refus de combattre se manifestent aussi, surtout dans la première quinzaine, qui marque *« le paroxysme de la crise »* selon Pedroncini, en s'étendant en direction de Reims, touchant le 97e R.I., le 159e R.I., le 217e R.I., le 57e B.C.P., le 60e B.C.P., le 61e B.C.P..

Denis Rolland note aussi quelques manifestations d'indiscipline en juillet (le 6 avec le 359e R.I., le 22 avec le 166e R.I.) en août (le 13 avec le 5e Bataillon de Tirailleurs Sénégalais, le 30 avec le 114e B.C.P.). Il date du 5 septembre la dernière insoumission connue : *« Des soldats des 5e , 6e et 7e compagnies du 151e R.I. manifestent le 5 septembre à Senoncourt à l'annonce du retour au tranchées. Des officiers sont molestés. C'est alors que le colonel Mosson se fâche, quitte sa tunique et jette un défi aux perturbateurs qui se calment immédiatement. Une centaine d'excités est conduite sous escorte dans un bois en attendant l'apaisement. La cause de l'agitation semble due à un excès de consommation d'alcool. La coopérative aurait venu ce jour-là 2 600 litres de vin . C'est le dernier incident notable de la crise de 1917. »* (p.304).

C'est principalement le retour jugé prématuré aux tranchées, surtout par rapport à des régiments connus censés être plus favorisés, la désillusion liée à l'échec meurtrier de l'offensive du Chemin des Dames, et la suspension des permissions (ou plutôt leur raréfaction) pendant cette période d'avril-mai-juin qui motivent le « refus de monter ». Il semble que, contrairement à ce qui a été avancé, les mots d'ordre pacifistes venus de l'arrière n'ait pas eu un effet considérable.

L'estimation du nombre de soldats touchés par l'insoumission peut varier du simple au double, entre les deux historiens patentés sur ce sujet que sont **Guy Pedroncini** et **Denis Rolland :** moins de 40 000 pour le premier, de 59 000 à 88 000 pour le second, étant donné que bien souvent les effectifs d'insoumis ne sont pas précisés par les archives militaires, qu'une compagnie n'a pas toujours la même taille, et que le nombre de récalcitrants peut fondre dès que des menaces d'officiers sont proférées ou des mesures répressives commencent à être prises (mitrailleuses braquées sur la compagnie insoumise).

La répression, bien que dure, l'est infiniment moins que pendant les années 1914-1915, où à peu près 430 soldats ont été exécutés, sur les 600 environ qui l'ont été pendant toute la durée de la guerre, comme l'a bien montré le **général André Bach** dans son ouvrage magistral *« Fusillés pour l'exemple – 1914-1915 »*. La raison en est l'abolition des conseils de guerre spéciaux, expéditifs, sans recours en grâce possible, et l'obligation, par la loi du 24 avril 1916, de présenter systématiquement un recours en grâce auprès du Président de la République, qui en usera très largement au cours de cette crise de 1917.

Denis Rolland fait référence aux deux comptages connus d'exécutions qui ont précédé son étude :

- celui du SHAT : *« Pour sa part le Service Historique de l'Armée de Terre a répertorié, sur une période légèrement différente (de mai à novembre) quatre cent douze condamnations à mort, dont cinquante-cinq exécutions »* (p.381)

- celui de G. Pedroncini sur une période plus étendue, comptant avril 1917 et mordant sur l'année 1918 : *« A partir des minutes de la justice militaire, l'auteur a dénombré six cent vingt-neuf condamnations à mort pour la période des troubles de l'armée qu'il fixe entre le 16 avril 1917 et le 28 janvier 1918. Pour cette période il relève soixante-quinze exécutions dont vingt trois cas incertains. »* (p.380).

Denis Rolland en utilisant encore d'autres sources, confirme sur la période retenue par le SHAT (mai à novembre, directement liée aux mutineries collectives et non à des cas isolés ultérieurs d'indiscipline) donne les chiffres suivants : « *Nous avons trouvé soixante-neuf fusillés, dont dix ont été exécutés en Afrique du Nord et en Serbie. Sur les cinquante-neuf exécutions françaises, vingt-six, plus un suicide (Denison) concernent les incidents collectifs. Ces chiffres affinent ceux proposés par Guy Pedroncini et confirment ceux du SHAT/DAT. Si on leur retranche deux exécutions en novembre et janvier , nous arrivons à un total de cinquante-sept fusillés pour la période de mai à novembre. »* (p.382).

Les instructions venues du haut Etat-Major sont d'identifier les « meneurs » et de les condamner aux plus lourdes peines. Mais dans un mouvement collectif, c'est souvent très difficile, et d'après Denis Rolland, suivant les archives des conseils de guerre, on a souvent choisi ceux qui avaient les plus mauvaises appréciations antérieures de la part de leurs officiers.

La condamnation à mort n'est pas la seule peine prononcée pour ceux que l'on a choisis ou repérés pour les faire passer en conseil de guerre. Un extrait dense de l'étude de Denis Rolland en montre la diversité, ainsi que la différence de sévérité d'un conseil de guerre à l'autre, tenant le plus souvent à la personnalité de son président (en général le colonel, pouvant exercer sa pression sur les officiers assesseurs) :

*« Au 97e R.I., huit soldats sont condamnés pour abandon de poste en présence de l'ennemi : trois à mort (deux sont graciés, et un, Bonniot, est fusillé), cinq à des peines de travaux publics de deux à sept ans.*

*Au 61e B.P.C., onze chasseurs écopent de peines de cinq à vingt ans de travaux publics, pour désertion avec complot, mais trois avec sursis.*

*Au 60e B.C.P., dix-huit chasseurs sont condamnés pour désertion ou refus d'obéissance en présence de l'ennemi. Les peines sont lourdes : quinze condamnations à mort et trois peines de dix et vingt ans de travaux publics. Mais neuf jugements sont cassés, ce qui ramène le nombre de peines de mort à six, dont quatre grâces accordées et deux exécutions (Vally et Flourac)*

*Enfin au 57e B.C.P., cent vingt-deux chasseurs sont condamnés pour désertion simple ou avec complot, ou refus d'obéissance en présence de l'ennemi. Vingt-trois sont condamnés à mort, soixante-deux à des peines de travaux publics d'un à vingt ans et neuf à cinq ans de prison. Mais là encore, le jugement est cassé : un seul soldat est condamné à mort puis grâcié.*

*Au total donc, onze hommes sont condamnés à mort et quatre sont passés par les armes. Mais ces onze condamnés à mort étaient-ils plus coupables que les autres ? Ce n'est pas certain, mais il semble que leur passé militaire ait joué en leur défaveur »* (p.252).

Il est à noter que la formule *« en présence de l'ennemi »*, qui dramatise la faute, est passe-partout, et que ce sont rarement des troupes engagées en première ligne, à proximité immédiate de l'ennemi, qui sont concernées.

Précisons que la peine de travaux publics (jusqu'à dix ans) est effectuée en Algérie, alors que la peine de travaux forcées l'est en Guyane. Deux lois d'amnistie, votée l'une en avril 1921, l'autre en janvier 1925, permettront à la grande majorité des condamnés d'être libérés.

Donc, dans cette série précitée d'exemples, qui suit un autre cas plus longuement exposé, celui du 159e R.I., où un soldat (Degouet) est condamné à mort et exécuté sur douze traduits en conseils de guerre, quatre soldats sont finalement fusillés sur quarante-deux peines de mort prononcées, et qui auraient été vraisemblablement toutes exécutées en 1914 ou 15.

Ce qui amène Denis Rolland a écrire dans son bilan global : *« Comme le souligne Guy Pedroncini, la répression a donc été extrêmement limitée. Néanmoins, cela tient essentiellement au président de la République qui a acquitté de très nombreux condamnés à mort »*. (p.382).

Mais un siècle après, cette « modération » dans la répression paraît tout de même très dure…

**Diverses formes d'insoumission**

**Claudius Viricel** (cl.10), agriculteur à Grammond, alors soldat au 3e Régiment de zouaves, dont on pu lire le récit des cinq semaines en tout passées au Chemin des Dames, décrit ainsi deux faits d'insoumission survenus dans son régiment et un, général, concernant un régiment proche :

« *Le 21 mai, on nous ramena un peu plus en arrière aux grottes de Madagascar, près Bourg-et-Comin. Là, le mécontentement qui régnait parmi les troupes à l'arrière gagna même les régiments à l'avant.*

*Le motif en était qu'on ne parlait plus de permissions. Beaucoup parmi nous avaient vu passer 7 et même 8 mois depuis leur dernière détente. Quand* à la fameuse propagande pacifiste, je n'en ai pas connu de traces autour de moi. J'ignore si elle a réellement existé et ce qu'elle a été. Toujours est-il que le 27, comme on nous annonçait qu'il faudrait remonter en ligne, 13 hommes de la Cie, dont mon sergent de demi-section, prirent la poudre d'escampette. Dans une Compie du 3e Baton, un adjudant partit avec toute la section, soit 27 hommes !*

*Beaucoup de ceux qui n'ont pas connu les horreurs de la guerre blâmeront sévèrement les pauvres diables coupables de cette faiblesse. Pour moi, je les plains beaucoup, car il faut être bien malheureux pour en arriver là. Il faut avoir connu l'angoissante pensée qu'on ne reverra peut-être plus les siens, pour savoir que cette torture peut faire faire des folies à des esprits un peu vifs ! – La fugue de ces égarés ne nous a pas empêchés de retourner au Chemin, où il n'y avait plus de Dames, et cela le soir même comme il était convenu.*

*Notre nouveau Commandant, comte de Marçay, notre nouveau général de division, Général Goubeau, vinrent presque chaque jour pour nous exhorter au calme. Nous ne devions rester que 4 jours en ligne, mais le régiment qui devait nous relever ne voulait rien savoir. Le Ravin du Paradis, la sucrerie, les Chemin des Dames ne lui disaient rien qui vaille !*

*Ce ne fut qu'au bout de 10 jours qu'on trouva des gens assez aimables pour venir nous remplacer.*

*C'était temps. Attaques presque chaque jour par les grands fritz* de la garde impériale, nous en avions pleins* le dos de ce secteur. Aussi le 7 juin, quand définitivement on s'en alla, ce fut la joie la joie sans mélange. »*.

C'est sur un mode totalement dédramatisé, presque badin (*« prirent la poudre d'escampette », « des gens assez aimables »*) que Claudius évoque, entre le 21 mai et le 7 juin, trois cas d'insoumission suffisamment graves pour valoir des conseils de guerre et des condamnations à mort : deux affectent son régiment, soit 40 hommes (13 puis 27) qui désertent, et qui plus est, avec un gradé (le sergent) et un sous-officier (l'adjudant), pourtant tenus de montrer l'exemple et d'imposer la discipline. Le troisième cas, traité sur le mode humoristique, concerne tout un régiment, qui refuse de prendre la relève, refus persistant donc devenant de plus en plus grave, puisqu'il a fallu dix jours pour que le régiment de Claudius soit enfin relevé.

On imagine que les menaces des officiers ont été incapables d'ébranler leur refus d'obéissance. Le rapport de force hiérarchique qui s'imposait entre officiers et soldats est totalement remis en question, puisque c'est par la parole et la douceur qu'un officier de très haut rang (le général de division) et le commandant du régiment s'efforcent de maintenir le calme (*« nous exhorter au calme »)* en s'efforçant de faire des visites presque quotidiennes, ce que le général ne devait presque jamais faire…. Malheureusement Claudius ne dit pas dans son récit ce qu'il advint de ses 40 camarades qui avaient déserté, ni de leurs deux chefs qui ne pouvaient qu'encourir une sanction encore plus forte.

Dans le paragraphe contenant sa réflexion sur la désertion de ses camarades, Claudius manifeste toute son indulgence pour ce geste qu'il n'approuve cependant pas (« *cette faiblesse* / *des folies* / « *ces égarés*») en leur trouvant des circonstances atténuantes, essentiellement dans l'angoisse de ne plus jamais revoir leur famille, pensée obsédante qu'il qualifie de « *torture* » morale, pour l'avoir bien évidemment éprouvée.

**André Deloy** (cl.16) de Fraisses, agent technique à l'usine Jacob Holtzer de Firminy a connu six régiments depuis son incorporation au 98e R.I. de Roanne le 3 avril 1915, mais c'est au 8e R.I. de Saint-Omer qu'il a effectué le plus long temps, de fin 1916 à janvier 1919. Il a participé à la bataille du Chemin des Dames depuis le 16 avril. Mais le bref épisode de contestation plus que de révolte se situe sans doute fin mai, alors que le régiment, qui a eu de grosses pertes, se trouve en exercice au camp de Mailly, en Champagne. A noter que le Nogent qu'il cite ne peut pas être Nogent-sur-Marne, mais Nogent-sur-Aube, qui se trouve juste au sud du camp :

E- « *Mais là, c'était pas au front, si c'était au camp de Mailly !*

T- *Oui, oui, mais on sentait… La nuit, tous les ponts étaient gardés par l'escorte du général. Et quand il venait le soir, dans les cafés, on chantait l'Internationale ! Mais quand vous avez une section entière, baïonnette au canon, jugulaire au menton, et qu'il y a un capitaine… un lieutenant qui défile dans le patelin (c'était à Nogent-sur-Marne), eh ben il faut pas en mener long !* (large !)

E- *Et vous l'avez vu, ça ?*

T- *Oh ben, j'y étais ! … La capote qui pend, jugulaire au menton, baïonnette au canon ! Et le lieutenant qui est là, ou le capitaine ! Alors, vous avez une vingtaine d'hommes qui défilent, là, hein ! Eh ben, il s'agit pas de faire « Hou, hou ! »* (bruit d'une foule qui conspue quelqu'un). … *Personne n'a rien dit ! Personne ! ».*

Il importe de clarifier ce que ce témoignage peut avoir d'obscur, voire de contradictoire. On devine que l'atmosphère de révolte se traduit habituellement dans les cafés par le chant de l'Internationale, hymne révolutionnaire par excellence, quand le soir venait (*« quand il venait le soir »* n'est pas à comprendre comme *« quand le général venait le soir » !).* Mais la fois que raconte André (alors qu'il se trouvait dans un de ces cafés), la foule des consommateurs contestataires s'est tue car une section entière, en armes, prête à tirer, conduite par un officier, est passée pour impressionner les révoltés en paroles, et a parfaitement réussi. Si c'est une section entière, c'est une cinquantaine de soldats qu'elle rassemble, et non une vingtaine, et elle est normalement commandée par un lieutenant. Donc la peur mate, au moins temporairement, les velléités de révolte.

## Compréhension de l'insoumission

La conduite exemplaire que Claude Chaume (plus bas dans ce chapitre) attribuera aux Chasseurs en mai 1917 est contredite par **Georges Montagne** (cl.16) successivement soldat au 28e B.C.A – d'avril 1915 à juillet 1916- puis au 11e B.C.A. à partir de juillet 1916, engagé au Chemin de Dames en division avec le 12e et le 30e B.C.A.

T- « *On venait de la Somme, il a fallu remonter à Craonne. On a refusé ! Le 30e bataillon, le 12e… On a fait des exemples. Ça a passé au conseil de guerre. Il y a eu des fusillés ! […] On venait de la Somme, on avait eu six jours de repos ! Alors là on a tiré sur le général, parce que sa voiture, il y avait le fanion. Alors, on voulait pas monter ! Chez nous* (donc au 11e B.C.A.) *y a pas eu de révoltants, au bataillon, mais au 12e et au 30e, il y en a eu. »*

Tirer sur le général, c'est un acte de rébellion d'une gravité exceptionnelle, acte individuel sans doute, qui ne fait que porter à son apogée l'acte collectif d'insoumission, le refus de monter en ligne, valant aussi condamnation à mort. Rappelons que le code militaire du temps ne comporte pas moins de 27 motifs différents de condamnation à mort (assortis ou non de dégradation militaire), et que ce code figure dans le livret militaire du soldat !

E- *Alors, qu'est-ce qui s'est passé ? Le général de Pouydraguin dont vous me parliez ?*

T- *Je pense qu'il y était encore à ce moment-là…Ou c'est Dillemann*[3]*… Je m'en rappelle plus…de Pouydraguin, c'était un noble, forcément. D'ailleurs le commandant que nous avions, c'était un noble….*
E- *Et vous dites que les deux bataillons ont refusé de monter et qu'on a tiré sur son auto ?*
T- *Oui ! Le 12*[e]*… Et il y a eu des conseils de guerre, ils ont été jugés, et on en a fusillé douze !*
E- *Douze ! C'est énorme !*
T- *Oui ! Je vous le dis ! Je l'ai pas vu, moi. Mais des Chasseurs du 30*[e] *et surtout du 12*[e] *me l'ont dit ! Il fallait faire des exemples ! Ils voulaient pas monter, ils en avaient marre ! D'ailleurs, en 17, vous savez, on a failli arrêter ! On n'en voulait plus ! Qu'est-ce ce que vous voulez, on attaquait constamment ! On avait certains généraux qui étaient buveurs de sang ! Il fallait qu'ils attaquent ! »*

L'entretien s'égare un peu sur la composition des bataillons, où il apparaît que chaque division de Chasseurs état composé de 9 bataillons, puis je le ramène au sujet :
E- « *Donc, il y avait des bataillons où il se passait des révoltes, et d'autres où il ne se passait rien ?*
T- *Il n'y a pas que chez nous qu'il y a eu des révoltes ; dans d'autres, ça fomentait, ça bouillait ! On n'avait pas suffisamment de repos ! On avait des pertes … On en avait assez, on en avait marre ! On avait pas assez de repos ! »*

Georges n'a pas été requis pour assister aux exécutions dans les bataillons voisins. La suite de l'entretien va révéler qu'il partageait la volonté de faire cesser la guerre :
E- « *Et quel effet ça fait sur le moral, ces exécutions ?*
T- *Eh bien, il y avait un flottement dans l'armée, on voulait plus…On voulait traiter avec les Allemands, on voulait faire cesser la guerre !*
E- *Il y en a qui disent : « C'était la propagande pacifiste ! »*
T- *Ben, c'était vrai… C'était la propagande pacifiste, c'est vrai…*
E- *Et qui était faite par qui ?*
T- *Par l'intérieur. Tout le monde en avait marre, vous comprenez. Tout allait mal. La vie était pénible pour tout le monde. On en avait assez !*
E- *Est-ce qu'il y a un rapport avec la révolution russe ?*[4]
T- *D'ailleurs, qui était ministre ? C'était Caillaux qui était ministre à ce moment-là.*[5] *Il l'avait dit, il voulait faire cesser la guerre en 17. Ni vainqueur, ni vaincu ! C'est ce slogan qu'il y avait en France, ça s'était incrusté dans l'armée. Il n'y avait plus de patriotisme. On n'en voulait plus, on n'en voulait plus ! Caillaux avait créé ça.*
E- *Donc vous, vous partagiez aussi cet état d'esprit ?*
T- *Ah oui ! Parce qu'on voyait bien qu'il n'y avait pas d'issue… Ni vainqueur, ni vaincu, c'était la meilleure solution. Personnellement, avoir souffert comme j'ai souffert… Je souhaitais que ça : ni vainqueur, ni vaincu ! Avec l'Allemagne, on s'en allait chacun de son côté, avec la main tendue. Avec une poignée de main…*
E- *Donc une réconciliation !*
T- *Ah oui, voilà ! On la souhaitait tous dans l'armée. En grande partie. Même les jeunes qui étions partis enthousiastes. Ça s'était tassé. Le moral était mauvais…. »*

Mais contrairement à ce que prétend Georges, si la lassitude et la démoralisation sont très largement partagées, il n'en est pas de même pour la solution d'une cessation de la guerre à l'amiable…
E- « *Est-ce que ça ne vous a pas révolté, ces exécutions de 1917 ?*
T- *Ah si ! Ça nous a révoltés ! Mais ça s'est apaisé. On a eu la crainte. On a dit : « A quoi ça sert ? Autant mourir dans les tranchées que de se faire tuer par une révolution… Et c'est vrai. L'opinion avait changé complètement… »*

**Armand Primpier** (cl.12) de Roanne, horloger puis représentant en textile, était musicien-brancardier au 121[e] R.I. de Montluçon. Sa fonction ne l'a pas mis au cœur de la révolte :
T- « *Vous savez, ce sont les mêmes régiments qui montaient et qui redescendaient, qui se remplaçaient tous les deux ou trois jours. Les types ont mis la crosse en l'air ! C'est là où les petits soldats se sont révoltés !*
E- *Est-ce qu'on en parlait, de ces révoltes, dans les autres régiments ?*

---

[3] L'existence de ces deux généraux : d'Armau de Pouydraguin et Dillemann est en effet attestée par une recherche sur Internet, mais il est impossible de reconstituer leurs commandements respectifs

[4] La révolution russe est datée d'octobre 1917, donc six mois après le Chemin des Dames, mais elle a eu un prélude fort en février (mars pour notre calendrier)

[5] En réalité, Joseph Caillaux (1863-1944) n'était plus ministre (des Finances) depuis mars 1914 (il avait été Président du Conseil d'octobre 1906 à juin 1909) , mais toujours député, et était devenu à la Chambre des Députés porte-parole d'une solution de paix négociée avec l'Allemagne, ce qui valut à ce radical la haine de tous ceux qui militaient pour la poursuite de la guerre, allant jusqu'à une traduction en Haute Cour de Justice pour « intelligence avec l'ennemi » en janvier 1918 et une condamnation à trois ans d'emprisonnement en juin 1920. Amnistié le 1[er] janvier 1925, devenu sénateur, il fut à nouveau ministre des Finances des gouvernements Painlevé (1925) et Briand (1926)

T- *Oh ! On l'a su, ça ! On était mal renseignés, mais on l'a su, qu'il y en avait qui s'étaient révoltés. Y en a qui sont passés au conseil de guerre, on les a envoyés massacrer, ils ont été…*
E- *Certains ont même été fusillés pour l'exemple !*
T- *Peut-être qu'il y a eu des fusillés ! Mais les Allemands se chargeaient bien de les fusiller ! »*

On peut s'étonner qu'en 1987, Amand ne soit pas encore sûr qu'il y ait eu des fusillés parmi les mutins. Selon lui, la punition des mutins était de les désigner pour des attaques tellement dangereuses qu'ils avaient très peu de chance d'en réchapper. L'expression imagée qu'il a employée « mettre la crosse en l'air » (mettre le fusil canon vers le sol) est typique du vocabulaire de l'époque.

**Jean Pouzerat** (cl.13) agriculteur au Breuil (Allier), puis retiré à Arfeuilles (Allier) où il était né, décrit brièvement le refus de combattre, en 1917, du 158e R.I., en le reliant spontanément au retrait russe, sans toutefois pouvoir expliciter le lien de cause à effet :
T- *« Eh ben justement, une fois, les officiers (c'était le moment que les Russes avaient lâché) les officiers se sont amenés par là. Et puis on devait partir. Et puis on était tous allongés le long des murs et personne a pas bougé ! Alors ils ont vu que ça allait mal ! Et puis finalement, on devait attaquer, on a pas attaqué ! On a pas attaqué ! C'était dans l'Aisne…*
E- *Mais alors, quel rapport avec les Russes ?*
T- *Pour y savoir !*
E- *Mais quand même, vous faites la relation avec les Russes ?*
T- *Eh ben oui ! D'après ce qu'ils ont dit, si ça allait mal, c'était de la faute des Russes !*
E- *Et vous vous étiez allongés contre les murs ?*
T- *Eh oui ! Quand les officiers sont venus, pour repartir je sais pas où, je m'en rappelle pas bien…Mais personne n'a pas bougé ! Alors les officiers ont vu que ça allait mal pour nous, quoi !*
E- *Mais vous vous étiez mis d'accord ? Vous aviez discuté avant, ou pas ?*
T- *Eh ben vous savez : quand y en a un qui fait ça, l'autre veut le faire aussi !*
E- *Mais c'était dangereux, le refus d'obéir !*
T- *Eh ben oui, mais….Tout le monde était étendu là, et puis voilà !*
E- *Vous en aviez marre, peut-être ?*
T- *Pouf ! On en avait marre, sûr ! On en avait ben marre ! »*

La conversation se poursuit, par bribes. Jean ne se souvient pas contre quels murs ils se sont allongés pour signifier le refus de remonter au front, mais affirme qu'il n'y a pas eu de recherche des meneurs de cette résistance passive aux ordres, ni de conseil de guerre pour qui que ce soit, ni même de répression plus minime. Plus loin, il développe ce sentiment de lassitude combinée à de l'exaspération qu'il explique par l'injustice de traitement dont souffrait les soldats de base de l'infanterie :
T- « *Ils* (les officiers) *en avaient ben marre eux autres aussi ! hein ! …Quand on était en ligne, eux autres, y avait un abri, ils étaient dedans ! Tandis que nous, il fallait toujours être …*(dehors), *toujours baisés, quoi ! S'il y avait un abri, ils étaient dedans ! »*

Curieusement, cette phrase qui commence par l'expression favorable d'une similitude de sentiment entre officiers et soldats se retourne aussitôt contre les officiers, bénéficiant du confort, relatif, mais important, de la cagna alors que les soldats doivent, le plus souvent, rester dehors, exposés aux intempéries. L'entretien se poursuit avec l'énumération d'autres privilèges, des officiers – dont un est faux : le fait de disposer d'un cheval ne dispensait de monter en ligne- , mais aussi d'hommes du rang bénéficiant de postes privilégiés les classant parmi les fameux « embusqués de régiment » :
E- « *Donc pour eux, c'était quand même moins dur ?*
T- *Oh oui ! Oh ben certainement ! Je vous dis bien : c'était toujours les mêmes qui étaient en première ligne ! Toujours les mêmes ! L'officier avait son cheval : il montait pas en ligne ! Après, y avait le cuisinier : il montait pas en ligne non plus, et souvent il fallait aller chercher la soupe ! Et combien comme ça ! Le cordonnier, il montait pas en ligne ! Et combien d'autres ! Combien d'autres qui montaient pas en ligne ! C'était toujours les mêmes ! Toujours les mêmes ! »*

Cette situation d'inégalité, connue depuis le début, devient insupportable au bout de trois ans, alors que la guerre s'éternise. Quant à l'étrange mansuétude des officiers de ce bataillon du 158e R.I. vis-à-vis des hommes qui les défient ostensiblement par leur position allongée, comment l'expliquer ? Par la peur d'affronter tous les hommes ? Par la compréhension de leur refus ? Par la connaissance de faits de révolte beaucoup plus violents dans d'autres régiments ?

## Approbation de l'insoumission

**François Potin** (cl.14), de Gennetines, dans l'Allier, agriculteur métayer venu dans la Loire, venu dans la Loire à l'âge mûr (Briennon, puis Saint-Just-en-Chevalet) a effectué les quatre ans de guerre au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire. Il approuve sans réserve les mutineries de 1917 :

E- « *Est-ce que vous avez entendu parler des révoltes de 1917 ? …. Des gens qui ont refusé d'avancer parce qu'il y avait eu trop de morts ?*
T- *Oui, oui ! Ils ont bien fait ! Chez nous, ça a pas existé ! On en avait marre ! Mais il aurait fallu s'entendre tous à ce moment-là ! Et puis on avait les fusils, on avait les cartouches, les grenades…Y avait qu'à prendre le train et à revenir chez nous, et tous ceux qui nous emmerdaient, tous les tuer ! Tous les embusqués qui étaient derrière ! C'est eux qui nous faisaient tuer. Dans les gares régulatrices, y avait que des embusqués ! Alors, nous, on revenait du front, pleins de poux, mal habillés… Ils avaient l'air de se foutre de notre gueule, encore ! Dans les gares, fallait bien y passer. Alors, on voyait ces embusqués, là , des jeunes gars ! Ils auraient bien mieux fait d'être au front ! C'est de la pourriture ! Y en a qui se font tuer pour les autres. Et moi, je suis été un de ceux-là, et j'en pensais pas mieux !*
E- *Et vous pensez que cette révolte n'a pas pu se faire pourquoi ?*
T- *Parce qu'on s'est pas entendu ! On a pas fait le coup comme il faut ! Il aurait fallu tous s'entendre, et puis tous se révolter le même jour. Et puis pas faire de quartier. Dans les civils, il fallait en tuer, hein ! Partir dans les gares et puis tout débarrasser ça ! »*

L'expression virulente de la révolte de François Potin ne se tourne pas, comme on aurait pu le supposer, contre la hiérarchie militaire ordonnant des attaques insensées, mais essentiellement contre les « embusqués », ces « planqués » qui ne partagent pas le fardeau commun de la misère matérielle et sanitaire (les poux) et du danger de mort, ne méritant que la mort, selon le témoin. On verra dans un chapitre ultérieur que la haine des embusqués est unanime chez les combattants….

## La condamnation de l'insoumission

**Francisque Ferret** (cl. 16), agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez, monté en renfort du 170e R.I. d'Epinal, a reçu sa deuxième blessure le 4 mai 1917, vers Fismes, à 8 km environ au sud du Chemin des Dames, condamne les révoltes qui ont eu lieu après l'échec de la bataille, notamment au 174e R.I. qui était dans la même division que son régiment :
E- « *Il s'est bien passé des choses en 17 ? Y a bien eu des révoltes ?* - T- *Ah oui !* - E – *Ça s'est passé dans votre secteur ?*
T- *Je vous dirais que le colonel, quante je suis été blessé, là, le 4 mai… Mon régiment, il a fallu le relever, et le 174, qui faisait division avec nous, qui venait nous relever, ça faisait vilain ! Ils voulaient pas reprendre les lignes, les soldats ! C'est en 17, y a eu des révoltes, oui ! Et Clémenceau… pas Clémenceau, Pétain ! en a fait fusiller une cinquantaine, des meneurs ! Alors là, il a calmé ces émeutes ! Parce qu'ils sentaient…. L'Allemagne demandait quasi la paix ! Alors, y en a qui disaient : « Il(s) devrai(en)t la signer, la paix ! ». Et Clémenceau a dit : « Non, non ! On va jusqu'au bout ! Si on signe la paix maintenant, on passe pour l'avoir perdue !* (la guerre). *Alors, on voulait pas signer la paix. Et y a une bande de sudars[6] qui s'étaient mis dans l'idée qu'il fallait signer la paix : ils se révoltaient ! Eh bien c'est la plus grande gloire de Pétain, qu'il a dit, c'est d'avoir tenu le moral en 17 : « Ma plus grande gloire…. ». Il en a fait fusiller une cinquantaine, les meneurs, et puis ça a resté. Après, c'est reparti, ça allait mieux, quoi ! Les batailles réussissaient mieux !*
E- *Mais dans votre secteur, est-ce qu'il s'en est trouvé, des gens, pour se révolter ? Dans votre régiment ?*
T- *Y en avait ben, des pessimistes, comme ça ! Y en avait qui décourageaient, quoi ! C'était des grandes gueules ! Puis ils étaient savants, hein ! Il s'en trouvait quelques uns, mais ils savaient qu'ils étaient pas suivis, quoi ! Ils étaient pas suivis !*
E- *Vous dites que c'étaient des « grandes gueules », c'est-à-dire des gens…*
T- *Des gens qui étaient lancés sur la gauche, qui voulaient finir la guerre, comme ce serait des communistes, quoi ! Tous ceux qui sont pas patriotes ! Oh ! Y en avait qui étaient pas patriotes !*
E- *C'étaient des gens instruits, ça ?*
T- *Oh ! Y en a, oui ! Y en a qui, au lieu de monter en ligne, ils se cachaient ! Ils se tiraient un coup de pistolet dans la… Ils se blessaient ! Puis ils repartaient vite en arrière ! Ils se sauvaient comme ça ! Puis après, ils ont été bloqués au front !*
E- *Mais c'était puni, ça ! On n'avait pas le droit de se mutiler !*
T- *Eh ben bien sûr ! Mais si c'était pas reconnu ! Que c'est soi-même qui s'est blessé ! »*

La mutilation volontaire est évidemment considérée comme une forme de désertion à l'ennemi, pouvant être punie de la mort. En témoigne le cas du pauvre **Léonard Leymarie**, de Seillac, dans la Corrèze, soldat de 34 ans au 305e R.I. de Riom, exécuté le 12 décembre 1914 à Port-Fontenoy (Aisne) car un médecin major zélé avait cru pouvoir détecter une blessure volontaire dans ce qui n'était qu'une blessure faite à la main en nettoyant son fusil. Sa très brève dernière lettre, rendue plus émouvante encore par son orthographe incertaine, figure dans *Paroles de Poilus* (pp. 87-88) juste après celles de deux des Martyrs de Vingré Jean

[6] « Sudar « , correspondant au mot français « soudard » est le mot couramment employé en patois forézien pour dire « soldat ». « *O filo sudar o l'an doré* » = il est parti soldat à l'automne

Blanchard et Henry Floch exécutés non loin de là juste huit jours auparavant : « *Le Conseil de guerre me condamne à la peine de mort pour mutilation volontaire et je déclare formelmen* que je sui* innocan* ».*

Selon Francisque Ferret, au moment de sa blessure, le 4 mai, son régiment commençait à s'agiter, mais deux autorités, l'une temporelle et hiérarchique, l'autre spirituelle, l'ont préservé de la contagion :
E- *Ça s'est passé, ces révoltes, dans votre régiment ?*
T- *Oh ben, quante j'ai été blessé, ça commençait ! J'étais à l'hôpital, moi, quante ça faisait….(vilain ?). Mais non, le régiment n'a pas été… Puis y avait un colonel qui tenait, et l'aumônier là, qui tenaient le moral. Il avait une main de fer pour tenir le moral. Alors non, y a pas eu grand chose. »*

C'est aussi une condamnation, mais en termes plus modérés, qu'on trouve dans le discours de **Jean Giraudon** (cl.11) alors adjudant au 16e R.I de Montbrison (il deviendra lieutenant de réserve en 1935), resté dans l'armée jusqu'en 28, pour effectuer ensuite une carrière dans les Postes jusqu'en 1952 (inspecteur) avant de prendre sa retraite à Bourg-Argental :
E- « *Ça ne s'est pas produit dans votre régiment ?*
T- *Non, non, pas du tout !*
E- *Qu'est-ce qu'on en disait, de ces révoltes de 17 ?*
T- *On espérait que ça se termine vite ! C'est tout ce qu'on voulait ! On voulait qu'ils arrêtent, quoi, de faire les imbéciles ! Parce que j'appelais ça… on appelait ça des imbécillités ! [….] Le temps nous durait qu'ils aient fini ! On n'avait pas du tout envie de nous rebeller, nous ! »*

**Pierre Bost** (cl.16), agriculteur-géomètre et négociant en bois à Sauvessanges, dans le Puy-de-Dôme, se trouve à l'hôpital à Clermont-Ferrand, où il passera presque un an (à la suite d'une grave blessure à la jambe par éclat d'obus reçue le 10 novembre 1916) quand éclatent les révoltes du printemps 1917. Il les condamne fermement, en leur appliquant la même lecture politique que Francis Ferret :
E- « *Il s'est passé des révoltes : est-ce qu'on en parlait à l'arrière ?*
T- *Le coup de la Champagne, là…*
E- *Le coup du Chemin de Dames !*
T- *Oui, il s'en est parlé un peu, mais dans l'ensemble, on n'était pas d'accord ! Et faire des concessions… C'était pas la peine de se faire tuer, de se faire esquinter pour les laisser rentrer bien tranquillement chez eux lorsqu'ils étaient à la fin de la guerre, tout de même ! Et alors, on était tout à fait opposé à cette insoumission !*
E- *C'était l'opinion générale ?* T- *Oui, oui !* - E – *Et vous, est-ce que vous avez entendu parler (puisque vous n'étiez pas sur le front à ce moment-là) de cas précis d'insoumission ?*
T- *On a dit : « Ils ont pas voulu avancer ! Ils ont pas voulu faire ci, ils ont pas voulu faire ça… » […]*
E- *Donc certains étaient favorables à l'arrêt de la guerre,*
T- *Oh ! Ils étaient pas favorables à l'arrêt de la guerre ! Ils étaient favorables à l'insoumission, au communisme !*
E- *Ah bon ? A votre avis, ça avait un rapport avec les évènements en Russie ?*
T- *Oh, oui, oui, oui ! La propagande se faisait en France comme elle se faisait, on comprend, en Russie !*
E- *Mais alors vous avez vu, vous, des actes de propagande pendant que vous y étiez ?*
T- *Mais les actes de propagande, ça se faisait automatiquement, sans se déranger ! « Oh ! Tiens ! A tel endroit, ils se sont soulevés un peu, on les a matés ! ». On les a envoyés à l'arrière, et puis, si c'est nécessaire, probablement qu'on les a confessés ; douze balles dans la peau, et puis le tour est joué, hein !*
E- *Vous savez qu'il y avait des exécutions ?*
T- *Oh oui ! Oh ! Combien ? On n'en savait rien, mais on savait ! « Oh ! Tiens ! Ils sont allés à Châlons-sur-Marne, ils étaient une bonne bande* (très nombreux), *ils sont restés quelque temps, et puis ça s'est éclairci. Lorsqu'ils sont partis, ils étaient moins nombreux ! » Alors, ça voulait tout dire !… Ça se disait entre soldats, quoi !*
E- *Et qu'est-ce que vous en pensez, de ces exécutions ?*
T- *On en pensait rien du tout ! On pensait que si on fait la guerre jusque là, qu'on s'est fait tuer, blesser, c'était pas pour le dernier jour leur dire : « Eh bien, vous pouvez rentrer tranquillement ! ». On a commencé, faut la finir ! »*

## Répression d'une mutinerie

**François Dutel** (cl.18), entrepreneur de maçonnerie à Valeille, incorporé en avril 1917, monté au front au 9e régiment de marche de zouaves, a connu comme baptême du feu la répression de la mutinerie d'un régiment, celle du 101e régiment de zouaves, qu'il appelle aussi le « 1er mixte ». C'est très laconiquement qu'il évoque le fait :

T- « *Je me souviens, y avait le I^er^ mixte, qu'on appelait. Et ils se sont retournés, quoi, ils s'en allaient ! On s'est tourné sur eux, on leur a tiré dessus ! Ça nous faisait ben de la peine, de tirer dessus, de tirer sur des copains, mais on a tiré quand même ! On les avait ben arrêtés ! Ils se sont ben calmés ! … Dans L'Aisne, au-dessus de Coeuvres*[7]*, avant d'arriver à Soissons. Y a des grandes carrières de pierre blanche… »*

Invité à développer, François ne le fera pas. Dans ce cas, il y a pas de conseil de guerre, mais la répression immédiate, par des tirs mortels dans le groupe des soldats désertant le front, cernés par un régiment resté discipliné, tirs répressifs effectués non sans état d'âme….

**Antoine Mounioloux** (cl.08), agriculteur à Saint-Romain-les-Atheux, a fait toute la guerre au 114e R. d'Artillerie Lourde. Il témoigne par bribes (d'où la mise bout à bout de ses brèves interventions) sur une exécution massive de 1917 dont il aurait été le témoin avec sa section d'une cinquantaine d'hommes, choisie pour représenter le régiment :

E- « *Mais vous avez vu, vous, une exécution ?*
T- *Ah oui, oui, oui, oui ! Je l'ai vue, moi ! … Heureusement que le maréchal Pétain a passé dans nos rangs : la nourriture a changé, le calme est revenu….. Y en avait qui levaient l'ancre…*
E- *La crosse !*
T- *La crosse! Ça dépend des régiments, c'était pas des compagnies entières !*
E- *Y avait combien d'hommes qui ont été fusillés ?*
T- *Oh ! Une trentaine !*
E- *Tant que ça ! Et comment ça c'est passé ? Ils vous les ont montrés ? Il y a eu un peloton ?*
T- *Oui, oui, bien sûr ! Y avait un peloton spécial pour tirer ! Mais c'était pas mon régiment ! On était là comme….(spectateurs ?) Y avait plusieurs régiments qui étaient rassemblés…*
E- *C'était pour faire un exemple ?*
T- *Oui ! C'était pas facile à voir ! Je dis ben : ils étaient 20-25….ou 30 !*
E- […] *Quand vous avez assisté à ça, est-ce qu'on vous a fait un discours ?* T – *Oui, oui !* E- *Qu'est-ce qu'on vous a dit ?*
T- *Le moral ! Le moral était pas bon ! Les Russes nous avaient laissés, en 17… ».*

Le nombre élevé laisse plus que sceptique, sachant que selon les historiens spécialistes cités plus haut, une soixantaine d'hommes en tout auraient été fusillés à la suite des mutineries, si l'on prend la période de mai à septembre. On imagine mal que la moitié ait été rassemblée en une seule exécution massive, ce qui n'est pas non plus attesté par les historiens… On demeure aussi frappé par la sobriété de l'expression du sentiment, rendu par la litote : *« C'était pas facile à voir ! »*

### Les déprédations commises par les permissionnaires dans les gares

**Denis Rolland** consacre 8 pages (pp. 307-314) à analyser *« Les incidents dans les gares »* liés aux trajets aller mais surtout retour des permissionnaires en mai et juin 1917, car la raréfaction des permissions n'a pas signifié leur suppression totale, et leur nombre s'est accru à partir de la fin mai pour desserrer l'étau et éliminer une des principales causes d'insoumission. Ces incidents sont nombreux et affectent à la fois les gares proches du front et celles des villes importantes de destination, avec des déprédations parfois commises tout au long du parcours ferroviaire :

*« Le SHAT-Dat a recensé cent trente incidents dans les gares de la seule zone des Armées, un répertoire de l'époque n'en dénombre que cent dix-huit. Selon la S.R.A., le premier incident serait intervenu au début du mois de mai à la gare de Saint-Germain-des-Fossés, mais c'est dans les derniers jours du mois qu'ils s'étendent. Ils dégénèrent souvent en bagarres, à Meaux, à Château-Thierry, à Dormans, à Damery, à Gretz. Au cours du mois de juin, le désordre se généralise dans toute la France. Les gares de Troyes, Bordeaux, Aurillac, Lyon, Nantes, Tours, Tréléazé, etc. sont le siège d'incidents. »* (p.305).

Pour notre région, **Guy Pedroncini** indique brièvement : *« Le 27 juin, dans le train de Firminy, un sous-lieutenant a été brutalisé et menacé de mort par un caporal et quelques hommes »* (p.186).

C'est sans doute cet épisode de Saint-Germain-des-Fossés du début mai que relate **Claude-Marie Ginet** (cl.18) vigneron à Saint-Nizier-sous-Charlieu, qui venait juste d'être incorporé au 36e R. d'Artillerie de Campagne de Moulins et y faisait son instruction quand ont éclaté les mutineries de 17, récit fait avec quelques caractéristiques classiques du parler ancien de la région de Charlieu et du sud de la Saône-et-Loire : :

T- « *Y avait les trains de permissionnaires qui passaient tous les jours, le train Saint-Etienne-Corbeil… Alors, les histoires du Chemin des Dames, là… Voilà qu'ils ont pris l'idée, les permissionnaires qui venaient de là-bas… Ils avaient embarqué un mètre cube de pierres, ou deux, j'en sais rien, à Saint-Etienne…*

[7] Coeuvres-et-Valseny, à une bonne dizaine de kilomètres au sud-ouest de Soissons, a été le théâtre d'une mutinerie très importante, celle du 370e R.I., analysée à la fois par G. Pedroncini et D. Rolland

E- *Dans le train ? Et pourquoi ?*
T- *Je vais vous dire pourquoi ! Ils ont commencé à casser les verres des becs de gaz à Feurs ! Tout cassé ! Quand ils arrivent en gare, tous cassés les réverbères ! Roanne : tout cassé ! Ils arrivent à Saint-Germain-des-Fossés : tout cassé ! Alors, de Saint-Germain-des-Fossés, ils* (les autorités ferroviaires ou militaires) *alertent Moulins, ils mobilisent deux cents types. Et en arrivant, pas encore en gare, dès qu'il y a eu de l'éclairage, ils se sont mis à y casser pareil ! Alors nous autres, on a fait prisonnier un wagon […] Alors c'était pas rigolo ! On a fait une quarantaine de prisonniers, puis le train est reparti plus loin. Puis à Nevers, y a recommencé !*
E- *Mais les prisonniers, vous les avez arrêtés comment ? S'ils étaient nombreux ?*
T- *Comme ça ! On a cerné le wagon ! On a cerné le wagon ! Et on les a emmenés en prison !… Ils étaient au Chemin des Dames… Ils criaient : « A bas la guerre ! » Et avec les pierres, ils cassaient tout ! Ils nous disaient : « Dis donc, sale bleu, te veux ti un coup de casque dans la gueule ? », qu'ils nous disaient ! » […] Le lendemain, ils ont été questionnés un peu, moralisés, puis ils les ont relâchés. Mais on a su qu'il en restait plus dans le train à Corbeil ! Tout le train avait été visité !*
E- *Donc, de gare en gare, on faisait pareil ?*
T- *Oui. A partir de Moulins, y a été fait comme ça !*
E- *Et qu'est-ce qui leur est arrivé ? Vous ne savez pas ?*
T- *Oh ! Y a pas été très grave ! Je crois d'après les dernières nouvelles que j'ai écoutées… Y avait peut-être deux cents de condamnés à mort par le général… Y était Nivelle que commandait. Et alors y est Pétain qui a pris et Pétain, je crois qu'il en fait fusiller une quarantaine, pas plus !*
E- *Mais ça, vous l'avez appris après, après la guerre ?*
T- *Ça ? Oh si ! On le savait* ! *Ah ! Y a été quelque chose, hein ! Y était pas rigolo pour nous ! Et alors après, à la suite de cet incident-là, ils nous ont pas fait retourner… Je crois qu'on y est retourné peut-être une fois. Et après, ils ont retiré toute la cavalerie du front. Et y est la cavalerie qui a pris notre place pour garder les trains de permissionnaires : les gares étaient toutes gardées quand les permissionnaires passaient. »*

En dehors de cet aspect anecdotique, mais qui a bien pu se répéter sur d'autres lignes ferroviaires, on retiendra que la répression finale des révoltes parait bien modérée au témoin : « *et Pétain, je crois qu'il en fait fusiller une quarantaine, pas plus ! »*. On peut raisonnablement penser que ce n'est pas dans les rangs des permissionnaires arrêtés, mais des insoumis du front que le témoin trouve ces fusillés, *« d'après les dernières nouvelles »* qu'il a écoutées…

**Louis Seux** (cl.17), fils d'agriculteurs de Saint-Apollinard dont le père est décédé en janvier 1910 (7 enfants), ne reprend pas la ferme à son retour de guerre, mais devient comptable aux Manufactures Réunies de Tresses et Lacets de Saint-Chamond, pour finir chef de fabrication dans la même entreprise. Il a vécu en 1917 un épisode qui s'apparente à celui raconté par les deux témoins précédents, alors qu'il était encore au 35$^{e}$ R.I. de Belfort, en complément d'instruction :
E- "*Est-ce que vous avez entendu parler des révoltes de 17 ?*
T- *Oui, bien sûr ! On en parlait et on le voyait ! Puisque je vais vous raconter une anecdote. Etant à Belfort, j'étais venu en permission : on avait une permission de dix jours tous les trois-quatre mois. . Et en remontant à Besançon – c'était la gare régulatrice, qu'on appelait- notre train de permissionnaire (c'étaient des trains spéciaux) a été obligé d'attendre, à Besançon, pour le passage de la direction où il fallait aller. Alors, on était bien tranquilles, là… Y a des imbéciles qui, pour se faire voir (c'est pour vous donner une idée de la mentalité à ce moment !) …On pouvait trouver à boire des cannettes de bière, des machins comme ça. Au lieu de reporter les cannettes de bière à ceux à qui ils les avaient pris, qui les vendaient sur les quais, ils les ont envoyées dans les vitres de la gare ! Alors, vous savez, la contagion se fait vite : alors tout le monde envoyait ses cannettes de bière dans la gare ! De telle sorte que qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils ont fait démarrer le train avant le sonneur ! Mais pour nous arrêter 3-4 kilomètres plus loin, en pleine campagne. Et puis à, y avait rien à faire, il fallait attendre que la voie soit libre pour aller plus loin. Alors, je leur ai dit, à plusieurs : « Voyez ! Vous avez voulu faire les imbéciles ! On était à Besançon, là-bas, on pouvait se ravitailler comme on voulait. Maintenant on est obligés d'attendre comme des cons ! »*
E- *Et vous avez attendu combien de temps ?*
T- *Une heure ou deux !… C'était au mois de mai, en pleine crise !*
E- *C'est le seul épisode que vous ayez vu sur les révoltes de 17 ?*
T- *Oui ! Et puis en plus les wagons : les permissionnaires qui cassaient les vitres des wagons !…. On faisait les imbéciles et puis après on se plaignait qu'on avait froid dans le train ! »*

Ce qui est présenté comme une plaisanterie imbécile liée au désoeuvrement dans un train stoppé, et à l'émulation entre imbéciles dont se démarque soigneusement Louis, au point de tenter de les raisonner, reflète aussi une forme de révolte improvisée, et non planifiée comme dans l'exemple précédent. Mais ce fait révèle un climat insurrectionnel où tout ce qui appartient à l'Etat qui vous force à combattre est bon à

détruire, même si cela doit se retourner contre vous, puisqu'un train aux vitres cassées est nécessairement froid, très inconfortable…

Au-delà du bris de vitres ou de réverbères, les permissionnaires ont pu se livrer à un autre type de déprédation que relate **Claude Chaume** (cl.12) agriculteur-vigneron à Bully qui fit la guerre au 5e Bataillon de Chasseurs Alpins, jusqu'à l'amputation du bas de sa jambe gauche fin octobre 1918, sa troisième et plus grave blessure. Il relate un fait survenu dans la gare de Saint-Germain-des-Fossés, précédant celle de Moulins, qui paraît concerner un autre jour que celui que décrivait plus haut Claude-Marie Ginet :
E- « *Est-ce qu'il n'y a pas eu des mouvements de révolte à ce moment-là ?*
T- *Ah ben, oui ! Il y en a eu. Ah oui ! Même à Saint-Germain-des-Fossés là, qui est pas loin, il y en a qui ont mis le feu à des wagons, des soldats permissionnaires ! Je crois bien qu'il y en a eu deux ou trois qui ont été fusillés, des soldats, à ce moment-là…C'est Pétain qui a pris le manche, et il a relevé le moral*
E- *Et qu'est-ce qu'il a fait ?*
T- *Eh bien, je sais pas bien ce qu'il a fait… Il a repris la confiance, il a rassuré les troupes, ça a mieux marché. Pétain a eu un bon mérite, là. Il a bien redressé le moral de l'armée française, parce qu'il était bas à l'époque. Il y a eu des révoltes en 17, au printemps… »*

Claude ne donne pas comme sûre l'exécution de deux ou trois mutins permissionnaires. Quant aux révoltes dans l'armée, il n'en a pas vu. Il exclut qu'elles aient pu se produire chez les Chasseurs (Alpins ou à Pied), qu'il dissocie de l'infanterie ordinaire :
T- « *C'était plutôt dans l'infanterie, dans les… Je sais pas bien, moi, mais pas dans les Chasseurs ! … Ils étaient considérés comme des soldats d'élite, même avant la guerre. Les Chasseurs à pied, c'était presque une troupe au-dessus des autres »*

Engagé au Chemin des Dames en mai 1917, son bataillon n'aurait pas eu de pertes considérables, mais lui a reçu une quarantaine d'éclats de grenades dans les jambes. C'est à la qualité des officiers qu'il attribue aussi la bonne tenue du régiment :
E- « *Et vous, le découragement ne vous avait pas pris ?*
T- *Ma foi, je sais pas trop ! A moitié….Mais enfin, on tenait le coup, quoi ! Nos officiers étaient braves, bien braves, qui nous soignaient bien. On avait toujours des bons officiers. On n'avait pas à se plaindre d'eux…. »*

On a pourtant vu, à la lecture des exemples donnés par Denis Rolland, que plusieurs régiments de Chasseurs à Pied ont connu des mouvements d'insoumission et qu'un nombre important de sanctions graves a été prononcé.

### La montée de la révolte chez un musicien-brancardier

**Amand Beyron** (cl.11), musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne, se trouve avec son régiment dans le secteur du Chemin des Dames fin avril 1917, et le régiment, en une quinzaine de jours, vers le ravin de Moulin, aurait eu près de 700 morts et blessés, ainsi que 200 prisonniers environ. Lui d'habitude si pondéré, et que sa fonction de brancardier préserve du combat, transcrit dans son journal sa lassitude, sa colère et sa révolte:
* à la date du mardi 8 mai : *« Je ne veux pas écrire les souffrances morales et physiques de ce que nous pouvons endurer, ni les « conneries » qui ont été faites par ceux qui nous ont précédés ici, et encore moins des grands chefs qui ont fait massacrer tant d'hommes, par manque de préparation d'artillerie lourde. L'attaque du 20 avril par le corps d'armée colonial a été un massacre absurde… Nous en avons tous « marre », « marre », et « re-re-marre », et si je suis tué ici je serai débarrassé de cette sale vie qui n'a pas l'air de vouloir encore finir cette année »*
* à la date du mercredi 9 mai : *« Toute la journée, voyages incessants de blessés et emmerdements de tous genres…On veut nous faire aller chercher les morts du 137e Regt qui pourrissent entre les lignes avec les Sénégalais qui y sont depuis plus de 3 semaines mais personne pour nous y conduire ; réponse « Il n'y a qu'à… » oui, gna, gna…qu'à… Eh bien, allez-y vous –mêmes, montrez-nous le chemin, allez-y ! A minuit, nous quittons ce poste de secours à la recherche de blessés en 1ère ligne […] Pris par un violent tir de barrage boche, nous y restons jusqu'à 5 heures du matin. La corvée de soupe a été massacrée et n'a pu arriver… Le capitaine Ferraton est gravement blessé. On ne peut plus passer de brancards par les boyaux tous défoncés. Impossible de passer par dessus en plein jour. J'emporte ce pauvre capitaine à moitié mort sur mon dos jusqu'au poste de secours… En arrivant, je suis effondré, anéanti…*
*à la date du jeudi 10 mai: *C'est un ordre, il faut aller enterrer les morts entre les lignes et ramener leurs plaques pour les identifier. L'aide-major du 1er bataillon nous commande d'un côté, celui du 2e en fait de même pour l'appuyer et ils se contredisent… Nous en avons "marre" et Robin descend se plaindre au chef de musique qui nous donne raison… Quelle vie d'idiots! Bon Dieu! On en bave de colère, on crève de faim, on n'a pas seulement de l'eau pour boire, on va se faire trouer la peau bêtement et ça ne suffit pas à ces*

*M.Mrs de l'arrière! Qu'ils y aillent eux…. entre les lignes pour faire ce boulot de fossoyeurs de cadavres qui pourrissent et ramener les médailles dans un sac à terre!!!…*

Le journal se poursuit ainsi jusqu'au mardi 22 mai où Amand est évacué pour *"une très grande lassitude"* constatée par le médecin major au poste de secours divisionnaire de Bourg-et-Comin. Il y reste jusqu'au 31 mai. Le lendemain, vendredi 1er juin, son journal fait apparaître pour la première fois l'existence de révoltes: *"La 28e division n'a pas été relevée. Les renforts promis ne sont pas arrivés. Ils ont filé en vitesse ailleurs , pour cause de révoltes de plusieurs divisions de corps d'armée voisins qui ont refuses* de monter en ligne se faire massacrer… Chez nous, au 99e, 2 bataillons restent en ligne. Au bataillon au repos à Bourg-et-Comin des soldats sont surexcités et grognent… Des hommes sont partis sans permission et ont été arrêtés par les gendarmes à la gare régulatrice"*

* à la date du 6 juin, alors qu'Amand se trouve temporairement à l'intendance divisionnaire, première mention de conseils de guerre, de manière très laconique : *« Les conseils de guerre prononcent des condamnations à mort , des peines de travaux forcés ou public*, surtout chez les fantassins qui ont participé à des actes collectifs d'indiscipline »*

Aussitôt après, ce même jour, il commente favorablement le changement survenu dans l'Etat-major : *« Le remplacement du général Nivelle par le général Pétain va rétablir la confiance. Il en était temps. D'abord on nous dit qu'il va rétablir les permissions et en augmenter le nombre. Le confort des cantonnements sera amélioré , la nourriture deviendra plus abondante et de meilleure qualité, mais la lutte contre l'ivresse sera intensifiée. Ce qui rassure, c'est que le général Pétain, on le sait, sera un économiseur d'hommes… Espérons-le, et vive la France, quand même, qui ne doit pas être vaincue. »*

Cette montée de l'exaspération chez cet homme si mesuré d'ordinaire donne une idée de ce qui a pu traverser pendant des semaines l'esprit des combattants, chargés, eux, de tenir les lignes et de faire des attaques. Mais la description de son activité sur cette période montre que le brancardier est loin de figurer au premier rang des « embusqués du front ».

**Les révoltés en route vers Paris ?**

**Eugène Troncy** (cl.16), tisseur à Belmont-de-la-Loire, monté au front au 105e R.I. de Riom après son instruction, se trouve en mai 1917 vers Ham, dans la Somme, où il est témoin d'une révolte dans un autre régiment que le sien :

E- « *En 17, est-ce que vous avez entendu parler de révoltes ? De gens qui ont refusé de…*

T- *On était à Saint-Quentin, j'étais au repos à Ham, derrière Saint-Quentin….Eh ben, on les a vus défiler ! Ils partaient en camions et puis ils allaient prendre Paris, le Palais-Bourbon ! Pensez ! Ils étaient peut-être quarante par camion. Ils étaient peut-être une centaine ! Et puis ils les ont arrêtés. Ils en ont fusillé 46 ! Que Pétain a fait fusiller !*

E- *Mais c'étaient des gens de quel régiment ?*

T- *Je sais pas ! Ils passaient en camions ... Des fantassins, quoi ! … On était sur le chemin : ils criaient, ils gueulaient ! … Deux-trois camions ! Mais y en avait qui étaient en vélo derrière !* (rire). *J'ai dit…*(à l'un deux) : *« Où donc que te vas ? » J'ai dit : « Rentourne toi vite ! Et ils vont pas s'apercevoir que t'es poussé ! Remonte-vite ! ». Et il est reparti ! Et il y a bien gagné !*

E- *Et les autres, vous dites qu'ils gueulaient ?*

T- *Ils criaient, oui ! « A Paris ! A bas… » Des machins comme ça !*

E- *Est-ce qu'ils essayaient de vous convaincre ?*

T- *Oh ben, ils passaient en voiture ! Ils nous faisaient ben des signes ! Ils marchaient, les camions, ils s'arrêtaient pas !*

E- *Mais les 46, à votre avis, est-ce que c'est ceux-ci ou pour l'ensemble du front ?*

T- *Oh, je sais pas ! Ils ont dû prendre les meneurs ! Des meneurs, probablement…*

E- *Les meneurs, qu'est-ce qui les faisait agir, à votre avis ?*

T- *Oh ben, je sais pas ! Ils recevaient du courrier que personne savait ! Du courrier qui venait de l'intérieur !*

E- *Ah bon…. Donc il y avait des gens qui avaient l'intention de faire des révoltes ?*

T- *Oh ben oui ! Ils en avaient marre des fois, de la guerre aussi ! Y était pas rigolo ! Vivre dans la boue, coucher dehors, et ainsi de suite ! Et bien souvent manquer de ravitaillement comme il nous est souvent arrivé à nous !*

E – *Dans l'ensemble, est-ce qu'on les comprenait un peu ces révoltes, ou est-ce qu'on était contre ?*

T- *Oh ! La plupart du temps, on était contre eux, quoi ! Oh ! C'étaient des types qui étaient poussés par des journaux qui venaient de l'intérieur ! Des journaux anti-français, quoi ! »*

Le témoin ne pourra pas immédiatement donner de titres précis de ces «*journaux anti-français »*, puis bien plus tard, à nouveau sollicité, indiquera *« de tous les journaux, y avait toujours « L'Humanité »….*

Il précisera plus tard que son régiment n'a pas connu de révolte : *« « Oh ben non ! Parce que nous, on avait des officiers qui étaient d'aplomb ! »*. Quant aux exécutions, elles le laissent indifférent :
E- « *Qu'est-ce que vous en avez pensé, de ces exécutions ?*
T- *Oh ben rien du tout ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on en pense ? On connaissait pas les types ! »*.

Cette vision de la révolte peut paraître bien minime, avec ses quelques camions remplis de soldats gesticulant et braillant, et son gros plan sur un traînard à vélo qu'Eugène convainc de rebrousser chemin, en ayant le sentiment de lui avoir sauvé la vie. Quant au jugement du témoin, il condamne la révolte, l'attribuant à une propagande anti-guerre notamment d'origine communiste, tout en comprenant que la dureté des conditions de vie, la lassitude de la guerre aient pu entraîner l'adhésion de beaucoup de soldats non politisés. La carence de certains officiers est aussi donnée comme cause, indirectement, en comparaison avec son propre régiment. Quand au chiffre de fusillés qu'il indique, 46, il n'est pas du tout crédible pour ce seul épisode ; il doit s'agir d'une confusion avec le nombre total de fusillés à ce moment-là.

**Léopold Bayle** (cl.17), fils d'agriculteur de Tresques (Gard), a dû, au lieu de reprendre la ferme familiale, par suite d'une grave blessure au bras droit reçue le 6 mai 1918, se reconvertir, entrer dans les Postes où il finit comme inspecteur. En mai-juin 1917, incorporé au 58$^{e}$ R.I.d'Avignon, il était en stage de mitrailleur et relate la soudaine interruption du stage :
E- « *Qu'avez vous su des révoltes de 17 ?*
T- *On a su qu'il y avait une cinquantaine de fusillés… qu'il y avait eu des révoltes… qu'il y avait eu des officiers tués… Alors que j'étais au cours de mitrailleur, il y a eu des incidents…. Alors, on était en cours, et il arrive un coureur qui venait du Centre et qui dit : « Cessation immédiate des cours ; tout le monde à vos casernements ! Vérifiez vos paquetages, l'armement, le sac, le fusil et tout ! ». Je connaissais un sous-officier, c'était même l'instructeur. Il était de mon pays. Je lui ai parlé. Et il y avait quatre ou cinq autres sous-officiers qui faisaient des cours aussi, et ils disaient : « On est dans de drôles de draps ! » - « Qu'est-ce qui va se passer ? » - « On va être obligés de tirer sur nos camarades ! ». Parmi ces sous-officiers, il y en avait qui disaient rien, et d'autres plus expansifs. Ils supposaient qu'on nous avait fait appeler pour aller dans la banlieue parisienne où, paraît-il, il y avait un train qui revenait du front avec les révoltés. Voilà ! Moi j'avais déjà pris ma décision mais… J'aurais tiré sur personne ! […] Puis on est resté 24 heures, 30 heures, là….rien ! Puis après on nous a fait retourner au cours de mitrailleurs. Mais pendant deux jours, on est restés là à attendre…*
E- *Est-ce que vous avez eu des nouvelles d'officiers abattus par leurs hommes ?*
T- *Dans mon entourage, je ne l'ai pas vu. Mais je l'ai entendu dire, ça, oui !*
E- *Vous avez cru pendant 36 heures que vous alliez être obligés de tirer sur vos camarades ?*
T- *On supposait tout ! On nous mobilisait. On savait qu'il y avait des incidents au Chemin des Dames, et le bruit courait que des mécontents s'étaient emparés d'un train qui marchait sur Paris. Voilà ce qui se disait en sous-main, et du moment que nous étions alertés à ce moment-là, on craignait que nous ne le fussions à cette intention. »*

Les révoltés se dirigeant sur Paris, en camions ou en train, dans une action fantasmée sur le gouvernement ou l'Assemblée Nationale, ont bien manifesté cette intention, mais l'ensemble a relevé d'une rumeur qui a eu un vaste écho, comme le souligne Denis Rolland : *« La rumeur du régiment faisant route sur Paris a été tout aussi répandue. Elle a pour origine l'intention plus ou moins affirmée des soldats du 129$^{e}$ R.I. d'aller manifester devant l'Assemblée Nationale. Elle est reprise dans de nombreuses manifestations »* (p. 338). L'auteur cite un rapport du 2 juin du général Mignot qui fait état de propos entendus, et crus : *« Il y a 15 000 hommes en forêt de Compiègne qui se regroupent pour marcher sur Paris »*.

<u>Echo d'une autre rumeur : des exécutions décidées au hasard et immédiatement opérées !</u>

On sait que le code militaire permettait à tout officier de menacer de son arme un soldat qui hésitait à attaquer, ou qui refusait et de s'en servir en l'abattant sur le champ. Mais jamais il n'a été attesté que les *« fusillés pour l'exemple »* aient été condamnés à mort sans conseil de guerre, fut-il bâclé et inique comme celui des six Martyrs de Vingré (4 décembre 1914), dont il apparaît finalement, après la réhabilitation par la Cour de Cassation en janvier 1921 et les études qui se sont attachées à éclaircir ce procès, qu'ils furent tirés au sort parmi les 24 accusés.

Mais cette exécution immédiate, non attestée, est pourtant évoquée par un des témoins et l'on peut penser qu'elle se fait l'écho d'une rumeur infondée que les autres témoins n'ont pas relayée. Le témoignage est malheureusement très bref, et ne provient pas d'un témoin visuel. Il s'agit de **Charles Suard** (cl.18), de Torcy (Seine-et-Marne), serrurier, puis monteur de rotatives en région parisienne, puis après la deuxième guerre, concierge à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon, avant de se retirer à Marcilly-le-Châtel. Il venait juste d'être incorporé en avril 1917 au 8$^{e}$ Régiment d'artillerie de forteresse d'Epinal.

T- « *Y a eu une révolte en France, en 17 ! Vous savez ? Y a eu des révoltes ! … Y a eu pas mal de soldats qui ont été fusillés !*
E- *Ça c'est l'épisode du Chemin des Dames de 17… »*

L'entretien se perd un temps sur une confusion entre les généraux Pétain et Mangin, puis Charles décrit un mode d'exécution au hasard et expéditif :
T- « *On a réuni les soldats présumés dans un régiment, puis on a dit : « Çui-ci ! Çui-ci ! Çui-ci ! Sortez du rang ! » « Pan ! » Ça y est, c'est terminé ! On en a fusillé pas mal comme ça ! Des soi-disant révoltés ! Ce qui était pas vrai !*
E- *Donc, selon vous, ils ont été pris au hasard ?*
T- *Pris au hasard ! C'est d'ailleurs ce qui a été reproché au maréchal Pétain… à Pétain et à Mangin ! C'est historique, je crois, ça !*
E- *Donc les gens ont été fusillés comme ça, pour l'exemple ?*
T *Oui ! Pas que pour l'exemple ! Mais y a eu des soldats qui ont été fusillés pour l'exemple, et qui étaient innocents ! »*

C'est malheureusement vrai, mais ce mode de décimation immédiate n'est attesté par personne… **Guy Pedroncini** relaie un écho semblable trouvé dans une lettre arrêtée par la censure : *« Dans le Contrôle Postal existent des lettres qui font état, non de faits établis, mais de rumeurs, et le plus souvent éventuelles. Ainsi un soldat (Contrôle Postal du 15 juillet) écrit à une Anglaise que deux R.I. sont prisonniers à Clairmont, qu'ils ont tué tous leurs officiers, et que l'on fusillera un mutin sur dix. »* (note 4, p. 187).

**Une démoralisation générale**

Un soldat très informé par la lecture de la presse, et en contact avec les recrues qu'il forme, alors nommé aspirant au 158$^{e}$ R.I. de Lyon, instructeur pour trois mois (à partir d'avril 1917) en zone des armées vers Soissons, écrit très régulièrement à sa femme restée à Belmont-de-la–Loire, son pays de naissance : il s'agit de **Joseph Devaux** (cl. 99), cadre de banque à Annonay avant guerre. Ce n'est que dans sa lettre du 2 juin 1917 que le bruit de révoltes de soldats ainsi que d'agitation dans le pays est mentionné (et de dissension dans le gouvernement) :

*« Les permissionnaires qui reviennent de l'intérieur nous racontent que dans différentes villes on s'agite, la disette et la fatigue de la guerre se faisant de plus en plus sentir. Ici j'ai entendu raconter toute espèce d'histoires sur l'attitude de quelques régiments, il est impossible de distinguer l'exacte vérité dans tous ces bruits, mais il est certain que l'esprit de révolte fermente quelque part et s'est déjà manifesté.*

*Je ne crois pas à une nouvelle campagne d'hiver, la situation économique devient telle que la vie serait impossible durant la mauvaise saison si la guerre continuait encore. Nous sommes dans le pétrin avec toute l'Europe, ceux qui nous y mis ne savent plus comment nous en tirer, la dissension commence à régner partout dans le gouvernement comme dans le pays, tout le monde est mécontent, chacun est irrité dans sa situation. Quand la guerre finira, la lutte intestine commencera. ».*

Il a épisodiquement d'autres correspondants. L'un deux, un certain **M. Sany**, horloger-bijoutier à Roanne, lui répond le 1$^{er}$ juillet, et fait allusion à la répression des révoltes que Joseph a dû traiter dans la lettre qu'il lui a adressée et que nous ne possédons pas :

*« En effet, on leur a plutôt sucré la tisane à vos mutins. C'est dur sans doute, mais ce n'est évidemment pas le moment de faire du sentiment, et puis il faut que les autres sachent ce qu'il en coûte d'enfreindre la discipline. Ici le moral paraît remonter un peu, on n'entend plus raconter de ces histoires déprimantes comme il y a quinze jours, la crise passe. ».*

La crise ne passe pas totalement, puisque trois mois plus tard, le 3 octobre, Joseph Devaux écrit à sa femme, alors qu'il se trouve à Villers-Cotterets : *« Hier, nous avons mis deux poilus sous les verrous pour menaces de mort envers un gradé, naturellement ils étaient ivres, mais ils paieront cher et leurs paroles et leur vin, ce sera un exemple pour les innombrables ivrognes qui nous embêtent tous les jours. Maintenant c'est le pinard qui use les heures de repos du poilu, le soldat ne connaît plus qu'une chose : la boisson qui plonge dans l'oubli et l'hébétement. ».*

Malheureusement , la suite de la correspondance n'indique pas quelle a été la peine infligée aux deux poilus emprisonnés. Certes, le « pinard » n'est pas une passion nouvelle, mais on peut penser que l'allègement en exercices des périodes de repos (revendication permanente partiellement satisfaite par la stratégie du général Pétain) a créé un temps libre propice à l'enivrement.

Un lecteur encore plus assidu de la presse, tenant son journal quotidien depuis le début de la guerre, qui s'est interrompue pour lui le 25 septembre 1915, à la suite d'une grave blessure à la colonne vertébrale, et qui lui a valu plus d'un an d'hospitalisation, puis le versement dans le service auxiliaire, **Joseph Sorgues** (cl. 15) , enseignant au pensionnat de Bellegarde de Neuville-sur-Saône à la mobilisation, n'évoque la démoralisation de l'armée et du pays, sans faire référence à des révoltes, que le 15 juin :

*« L'essentiel pour nous c'est de tenir jusqu'à ce que l'aide américaine batte son plein, c'est-à-dire jusqu'au printemps de 1918. Encore un hiver à passer, tiendrons-nous ? Et tiendront-ils, les héroïques soldats, qui luttent depuis 3 ans ? That is the question. Si j'en juge le moral des troupes de l'avant et de l'arrière, et de la plupart des civils, j'ai bien peur. Il ne suffit pas de nier le péril pour le faire disparaître. Le moral en général est mauvais, causé surtout par la révolution russe, le demi échec de l'offensive du 16 avril, et le calme désespérant du front oriental ; dans un autre ordre d'idées, par les restrictions de toutes sortes qu'on commence à nous imposer, à la fois trop tardives et trop brusques. Mais ne désespérons-pas, notre race a des ressources inconnues. »*

**La reprise en main par l'ampleur et le faste du défilé militaire du 14 juillet 1917**

**Antonin Morin** (cl.16), né à Pralong de parents agriculteurs, devenu mineur à 17 ans aux Houillères de la Loire au Chambon-Feugerolles, finissant sa carrière comme conducteur de locomotive aux Houillères, retiré à Champdieu, était sapeur au 4e Régiment de Génie de Grenoble et il évoque pour l'année 1917 la révolte non des soldats, mais des civils !

T- « *C'était même pas dans l'armée française , en 17 ! C'était dans le civil qu'ils faisaient…. Ils se révoltaient pour qu'on revienne ! Quand les civils ont fait du chambard, ils nous ont envoyé défiler à Paris. On a été je sais pas combien de mille à Paris ! De ma compagnie, on était 7 pour défiler le 14 juillet 17. On nous a envoyés pour montrer qu'on était encore là ! »*

Ce prélèvement d'une petite escouade dans chaque compagnie (de chaque régiment sans doute) pour aller défiler pour la Fête Nationale apparaît comme une opération psychologique à double but : impressionner la population civile par la mobilisation militaire lors du défilé, et souder ou plutôt ressouder les soldats autour du patriotisme. Mais Antonin s'offusque presque que je l'interroge sur les révoltes dans l'armée, ou tout au moins tient à préserver l'honneur de son régiment :

E- « *Mais, à l'armée, vous croyez pas qu'il y a eu des mouvements ?*

T- *Oh non !… Pas chez nous ! »*

De l'ampleur de cette manifestation qui vise à ressouder la nation autour de son armée à l'occasion de la fête nationale, **Joseph Sorgues** nous en donne un bon aperçu.

Tout d'abord, le samedi 14 juillet même, ne sachant pas encore comment se sont déroulés les événements il écrit, avec quelques ratures, au début du texte, faites sans doute le soir pour transformer en passé récent ce qui était au futur proche : *« La revue du 14 juillet ~~aura~~ a eu lieu ce ~~samedi~~ matin à Paris à 8 heures sur le cours de Vincennes et le place de la Nation. Y ~~participeront~~ ont participé une délégation de tous les régiments ayant obtenu une ou plusieurs citations à l'ordre du jour, avec leurs drapeaux décorés de la croix de guerre et de la Légion d'honneur, au total 78 régiments de ligne, 13 d'infanterie coloniale, 16 de troupes d'Afrique, 25 bataillons de chasseurs à pied, 3 bataillons sénégalais, 2 d'infanterie légère d'Afrique, 1 de fusiliers marins, 1 cycliste* (= une délégation de cyclistes = agents de liaison), *5 régiments de cavalerie, 16 groupes d'artillerie, 24 batteries, 41 compagnies de génie, 31 escadrilles d'aviation, 4 de bombardement et un groupe de brancardiers divisionnaires. De plus 150 avions ont dû survoler le défilé. Au total 8 000 hommes qui ont dû être applaudis avec un enthousiasme qui va jusqu'au délire, car ce sont les drapeaux et les poilus de France qui passent ! »*

La mobilisation des combattants est donc considérable, elle s'efforce en partie d'être proportionnelle à la réalité par type d'arme et de régiments à l'intérieur des armes (les diverses composantes de l'infanterie), mais on voit bien que le Génie et l'aviation sont sur-représentés, sans doute pour impressionner la foule par un déploiement technique, et pour l'aviation, pour flatter l'engouement vis-à-vis de cette nouvelle arme spectaculaire. Les régiments les plus méritants (cités et décorés) sont représentés, ce qui exclut évidemment ceux où des troubles se sont produits. Mais que dire de ceux précédemment cités et décorés où des épisodes de mutinerie ont eu lieu ?

Le lendemain, dimanche 15 juillet, il a pu lire les compte-rendus par la presse militaire et civile de cette revue, qui s'est avérée en tout conforme à son espérance et à celle des organisateurs qui ont fait se ressouder le patriotisme autour des troupes :

*« La journée du 14 juillet a été la journée des drapeaux de France. Après avoir été à la peine, elles ont été à l'honneur, les glorieuses loques trouées, noircies, gardant encore dans leurs plus déchirés un peu du sang de nos héros et un peu de la fumée de nos batailles. Tout le peuple de Paris, le vrai peuple qui représente la France, s'était porté sur la place de la Nation, pour saluer l'armée française tout entière ; la cérémonie a été poignante d'émotion. Une heure durant, les cœurs sont restés étreints par l'émotion devant la grandeur de ce défilé unique de 300 drapeaux décorés. Les soldats ont été acclamés et fêtés par la foule, comme on ne peut le décrire ; les bouquets de fleurs, les pièces de monnaie, les billets de banque ont été lancés à nos braves comme un suprême hommage d'amour, d'admiration et de reconnaissance. Tout ce peuple qu'on nous disait démoralisé et prêt à conclure une paix blanche, a témoigné par son enthousiasme*

*sa confiance et sa foi en la victoire. Pas un pessimiste parmi ces milliers de Français qui ont applaudi nos soldats ; la seule vue de ces braves a dissipé les miasmes de la propagande pacifiste. C'est pourquoi de telles cérémonies sont belles et réconfortantes, elles nous mettent l'espoir dans le cœur et présagent la Victoire définitive, le défilé splendide et triomphal auquel participeront tous les drapeaux de France ! ».*

L'opération psychologique a donc été parfaitement réussie, comme un contrefeu définitif a la période de démoralisation militaire et civile suivant l'échec du Chemin des Dames et les révoltes qui s'ensuivirent, et pour certains les traumatismes des soldats plus ou moins mutinés exécutés par les frères d'armes. Pour Joseph, catholique fervent de droite, les *« miasmes de la propagande pacifiste »* de gauche ne suscitent que mépris… Sur le plan du détail, on ne peut s'empêcher de penser que l'envoi d'argent sur les troupes a dû désorganiser le bel ordonnancement théorique du défilé, car on voit mal que chaque soldat ne cherche pas à récupérer la pièce ou le billet qui tombe à ses pieds, ce qui pouvait engendrer des coups entre rivaux….

**La chanson de Craonne**

Peu de gens, même érudits sur la guerre de 1914-1918, savent que la fameuse Chanson de Craonne n'est pas une création datant des révoltes de 1917. Rendons grâce au site Wikipédia, souvent décrié, de le savoir et d'indiquer l'évolution de la chanson, sans malheureusement donner les variantes :

*« L'origine de la chanson.*

*Cette chanson anonyme a sûrement plusieurs auteurs. Elle a continuellement évolué au cours de la guerre en fonction des lieux principaux de combat. Elle apparaît sous le nom de* ***La Chanson de Lorette*** *« complainte de la passivité triste des combattants » évoquant la bataille de Notre-Dame de Lorette à Ablain- Saint-Nazaire se déroulant entre septembre 1914 et septembre 1915. Ensuite la chanson est transformée pour évoquer le plateau de* ***Champagne*** *au cours de l'automne 1915. En 1916, elle devient une chanson sur* ***Verdun*** *dont le refrain devient :*

*Adieu la vie, adieu l'amour*
*Adieu à toutes les femmes*
*C'est bien fini, c'est pour toujours*
*De cette guerre infâme*
*C'est à Verdun, au fort de Vaux*
*Qu'on a risqué notre peau »*

La chance a fait qu'au cours de nos recherches, un des témoins **Benoît Crépet** (cl.17), fils d'agriculteurs de Saint-Jean-Soleymieux (Le Verdier), devenu par mariage agriculteur à Saint-Georges-Hauteville (Le Cellier) nous a prêté pour photocopie un très mince carnet de chansons, incomplet, qui commençait par la chanson en trois couplets *« **Sous les murs de Verdun** »* où se reconnaît immédiatement une version antérieure de la célèbre *« Chanson de Craonne »,* dont le texte du refrain est sensiblement le même que celui indiqué par Wikipédia, avec un dernier vers *« Car nous sommes les condamnés »* qui inspirera la fin du refrain de Craonne : *« Car nous sommes tous condamnés // Nous sommes les sacrifiés »*

La date indiquée au dessus du titre *« fête le 28 février 1917 »* doit sans doute se lire *« faite le 28 février 1917 »,* indiquant soit la date de sa composition (mais la bataille de Verdun est finie depuis décembre 1916 ; or cette chanson s'inscrit dans un présent terrible, liée à la bataille du fort de Vaux et aux combats meurtriers du massif de Morthomme, à l'ouest de Verdun, cité dans le deuxième couplet) soit plus sûrement la date où Benoît l'a recopiée de son orthographe incertaine, inaugurant ainsi son carnet de chansons. En voici le texte respectant scrupuleusement l'orthographe (comme d'habitude, une mot fautif est suivi d'*) et la grammaire, par exemple *« je vous la jure »* pour « *je vous le jure* » au deuxième couplet. Dans ce même couplet le mot lu « *Cabrant* » est incompréhensible dans le vers : « *Au morthomme* Cabrant on se fait désendre* »*

*« fête* le 28 février 1917*

***Sous les murs de Verdun***

| ***1er Couplet*** | ***IIe Couplet*** |
|---|---|
| *Quand au bout de huit jours* | *Nous voilà parti* avec sac au dos* |
| *Et le repos terminée** | *Lon* peu* dire adieu au repos* |
| *Nous allons reprendre les tranchées* | *Car pour nous la vie est dure* |
| *Notre place si hutile** | *Et cruel* je vous la* jure* |
| *Car sans nous on prend la pile* | *Au morthomme* Cabrant on se fait désendre** |
| *Mais ses* finit* on en a assez* | *Sans même pouvoir nous défrandre** |
| *Personne veu* plus Marchez** | *Car si nous avons de très bon* canon** |
| *Sesse* le coeur bien Gais* | *Les boches répondent a* leur sons* |
| *C'est dans* sanglot** | *Forcée* de rester la* dans la tranchées** |
| *Quand* dit a* Dieux* aux civilots* | *Attendrent* l'obus qui viendras* vous tués** |

| | |
|---|---|
| *Même sans tambours*<br>*Même sans trompettes*<br>*On monde* la haut en baissant la tête*<br><br>***Refrain***<br>*Adieux* la vie adieu l'amour*<br>*Adieu toutes les femmes*<br>*Ses* bien finis c'est pour toujours*<br>*De cette vie infâme*<br>*C'est à Verdun sous le fort de Veaux**<br>*Que nous devons laisser notre peaux**<br>*Car nous sommes les condamnées** | ***III^e^ Couplet***<br>*Huit jours de tranchées huits* de souffrances**<br>*Cependant on à* l'espérance*<br>*Car se* soir peut être la relèves**<br>*Le soulagement voici le rêve*<br>*Soudain dans la nuit avec le silence*<br>*On voit quelqu'un qui s'avance*<br>*C'est un officier de Chasseur* à pied*<br>*Qui vient pour nous remplacer*<br>*Donc/puis( ?) suivant dans l'ombre*<br>*Sous la pluie qui tombe*<br>*Les petits chasseurs viennent*<br>*Chercher leur tombe* |

Cette chanson, dont les rimes sont tantôt suivies, tantôt croisées (et parfois inexistantes), exprime d'abord la résignation à la mort : présente pour les héros dans le premier couplet, dans le deuxième, et dans le refrain, si émouvant, elle disparaît du troisième pour les soldats qui disent « nous », mais réapparaît aussitôt comme chute de la chanson, comme perspective inéluctable de ceux qui viennent de prendre la relève :

*Sous la pluie qui tombe*
*Les petits chasseurs viennent*
*Chercher leur tombe*

Elle décrit en fait trois relèves (trois montées au front pour remplacer le régiment qui s'y trouve), une vers un lieu indéterminé mais que le refrain situe à Verdun (1^er^ couplet), une vers le Morthomme (2^e^ couplet) , et la troisième est l'attente puis l'arrivée de la relève que prennent les autres, les petits chasseurs (alpins ou à pied) voués, eux, à ne pas redescendre de la première ligne. Cependant cette mort, dans le refrain, apparaît comme une délivrance qui met fin à *« cette vie infâme »*.

La mort signifie l'adieu aux joies de la vie, données d'abord par l'amour des femmes, celui qu'elles donnent et celui qu'on leur donne :

*Adieux* la vie adieu l'amour*
*Adieu toutes les femmes*

Cette chanson de résignation laisse peu de place à la révolte, présente seulement dans deux vers au milieu du premier couplet, exprimant le refus de « marcher », donc de remonter en ligne et de combattre :

*Mais ses* finit* on en a assez*
*Personne veu* plus Marchez*

Mais cette révolte ne débouche sur rien, car le régiment remonte bel et bien aux tranchées.

On sent aussi l'amertume devant l'ingratitude de la population civile, pas ou peu consciente du sacrifice consenti par ces « condamnés », ces sacrifiés pour la sauvegarde du pays, qui éviteront (ou du moins l'espèrent-ils) la « *pile* » définitive, c'est-à-dire la défaite. :

*Nous allons reprendre les tranchées*
*Notre place si hutile**
*Car sans nous on prend la pile*

Voyons maintenant en quoi cette chanson a évolué pour devenir la fameuse *« Chanson de Craonne »* indissolublement liée aux mutineries de 1917. Nous donnons la version cautionnée par Paul Vaillant-Couturier en 1919 :

| | |
|---|---|
| **1^er^ couplet**<br>*Quand au bout de huit jours le repos terminé*<br>*On va reprendre les tranchées*<br>*Notre place est si utile*<br>*Que sans nous on prend la pile*<br>*Mais c'est bien fini, on en a assez*<br>*Personne ne veut plus marcher*<br>*Et le coeur bien gros, comme dans un sanglot*<br>*On dit adieu aux civelots*[8]<br>*Même sans tambours, même sans trompettes,* | **2eme refrain = 1^er^**<br><br>**3^e^ couplet**<br>*C'est malheureux de voir sur les grands boulevards*<br>*Tous ces gros qui font la foire*<br>*Si pour eux la vie est rose*<br>*Pour nous c'est pas la même chose*<br>*Au lieu de se cacher tous ces embusqués*<br>*Feraient mieux de monter aux tranchées*<br>*Pour défendre leur bien, car nous n'avons rien* |

[8] Le civelot, ou civilot (voir chanson copiée par B. Crépet), ou le ciblot désigne le civil en argot des tranchées

| | |
|---|---|
| *On s'en va là-haut en baissant la tête.*<br><br>**1er refrain**<br>*Adieu la vie, adieu l'amour,*<br>*Adieu toutes les femmes*<br>*C'est bien fini, c'est pour toujours*<br>*De cette guerre infâme*<br>*C'est à Craonne sur le plateau*<br>*Qu'on doit laisser notre peau*<br>*Car nous sommes tous condamnés*<br>*Nous sommes les sacrifiés*<br><br>**2ème couplet**<br>*Huit jours de tranchées, huit jours de souffrance*<br>*Pourtant on a l'espérance*<br>*Que ce soir viendra la relève*<br>*Que nous attendons sans trêve*<br>*Soudain dans la nuit et dans le silence*<br>*On voit quelqu'un qui s'avance*<br>*C'est un officier de chasseurs à pied*<br>*Qui vient pour nous remplacer*<br>*Doucement dans l'ombre sous la pluie qui tombe*<br>*Les petits chasseurs vont chercher leurs tombe* | *Nous autres les pauvres purotins*<br>*Tous les camarades sont enterrés là*<br>*Pour défendre les biens de ces messieurs-là*<br><br>**3e refrain**<br>*Ceux qu'ont le pognon, ceux-là reviendront*<br>*Car c'est pour eux qu'on crève*<br>*Mais c'est fini, car les trouffions*<br>*Vont tous se mettre en grève*<br>*Ce sera votre tour, messieurs les gros,*<br>*De monter sur le plateau*<br>*Car si vous voulez faire la guerre,*<br>*Payez-là de votre peau.* |

Tout en s'inspirant clairement de la chanson *« Sous les murs de Verdun »*, la *« Chanson de Craonne »* montre des modifications très importantes et annonce un autre état d'esprit.

La structure générale n'est plus la même : la première comporte trois strophes suivies du même refrain, la deuxième comporte aussi trois strophes, mais le refrain initial est répété seulement deux fois, et il est remplacé après la troisième strophe par un autre refrain, très différent d'inspiration.

Quant au contenu des strophes, si la première est grosso modo le même (à part quelques variantes stylistiques), la deuxième de *« Sous les murs de Verdun »* a été escamotée, et c'est la troisième strophe de « *Sous les murs de Verdun* » qui devient la deuxième de la « *Chanson de Craonne »*, de sorte que le sens indique maintenant une montée aux tranchées (1ère strophe) puis une redescente (2e) avec l'arrivée de la relève des « petits chasseurs ». L'expression de la souffrance de la vie aux tranchées pour les locuteurs qui disent « nous » est amoindri par cet escamotage d'un deuxième lieu de martyre, le Morthomme, avec de plus l'éviction de la référence à l'artillerie. Le texte est proche entre la 3e de Verdun et la 2e de Craonne, avec comme principale variante une petite modification des vers 2 à 4 :

| Verdun | Craonne |
|---|---|
| *Cependant on à* l'espérance* | *Pourtant on a l'espérance* |
| *Car se* soir peut être la relèves** | *Que ce soir viendra la relève* |
| *Le soulagement voici le rêve* | *Que nous attendons sans trêve* |

Incontestablement, la Chanson de Craonne est mieux écrite dans ces trois vers, mais perd une certaine rugosité syntaxique qui fait l'authenticité de la première version.

La fin de la *Chanson de Craonne* est totalement nouvelle, avec la 3e strophe et le nouveau refrain. avec l'expression révolutionnaire de la lutte des classes, la haine des riches qui se confondent avec les embusqués, les planqués, ceux qui échappent à la vraie guerre. C'est le spectacle révoltant des bourgeois des grandes villes, et surtout de Paris, vu par les soldats quand ils sont de Paris où y passent lors d'une permission qui indigne les Poilus. Les embusqués sont des riches ( *« les gros » / « ceux qu'ont le pognon »)* qui n'ont même pas la décence de cacher leurs réjouissances :

*C'est malheureux de voir sur les grands boulevards*
*Tous ces gros qui font la foire*
*Si pour eux la vie est rose*

Alors que les Poilus qui combattent sont de pauvres gens du peuple, des « purotins [9]» qui meurent pour « *Pour défendre les biens de ces messieurs-là* ». De sorte que le second refrain, qui clôt la chanson, exprime

[9] Ce terme de « purotin » est antérieur à la guerre de 14-18, mais pas de beaucoup ; sa première apparition date de 1886, selon de Grand Larousse de la Langue Française, sous la plume de l'écrivain Huysmans ; classé dans le registre « populaire », il désigne celui qui est dans « la purée », la misère

une espérance qui n'est plus celle, très éphémère, de la relève, mais celle de la révolte généralisée qui obligera les riches à monter au front s'ils veulent préserver leurs biens de l'invasion de l'ennemi :

*Mais c'est fini, car les trouffions*
*Vont tous se mettre en grève*
*Ce sera votre tour, messieurs les gros,*
*De monter sur le plateau*

C'en est fini, non plus de la vie et de l'amour des femmes, mais de l'exploitation des pauvres Poilus et des Poilus pauvres par les riches embusqués bourgeois. Ce que la chanson gagne en violence révolutionnaire, politique, classe contre classe, en revanche sociale, elle le perd en profondeur humaine, en nostalgie d'adieu à la vie, à la fiancée, à l'épouse, à la famille… C'en est fini de la guerre aussi, puisque si tous les soldats se révoltent, se mettent *« en grève »*, les riches embusqués seront trop peu nombreux pour les remplacer, à supposer qu'ils le veuillent. Cette fin est manichéenne, car elle feint d'ignorer que dans les rangs des soldats se trouvent aussi des gens de moyenne et de haute condition…

**Conclusion**

Bien que spectaculaire, la crise d'insoumission de mai-juillet 1917 n'a finalement touché qu'une infime partie de l'armée, même si des mouvements d'humeur ont pu être tus, camouflés, ou pacifiés par une reprise en main humaine d'officiers ayant conservé de bons rapports avec leur troupe. L'Etat-Major a parfois monté en épingle pour faire des exemples des événements qui se seraient réglés « en interne » : *« Les généraux, en lançant des actions judiciaires, ont dans bien des cas dramatisé les incidents que les officiers considéraient comme mineurs ou, en tout cas, compréhensibles »* (**Denis Rolland**, p.403). Et l'action judiciaire lancée, les peines prononcées par le conseil de guerre, la vie des condamnés à mort ne tient plus qu'à la grâce du Président de la République, Raymond Poincaré, qui l'a accordée dans 89% des cas.

Le rôle du général Pétain, remplaçant le général Nivelle, dans la résolution de la crise, a été évoqué par plusieurs de nos témoins. Bien que le 11 juin 1917, le Ministre de la guerre l'ait autorisé, quand « *les nécessités impérieuses de la défense nationale exigent une sanction immédiate »* de ne plus transmettre au Président de la République les dossiers de recours en grâces pour les sanctions les plus graves, il a peu usé de ce droit.

**Guy Pedroncini** rend en 1967 un hommage appuyé la modération du général Pétain dans l'essentiel de son ouvrage, et particulièrement dans sa conclusion, en louant sa sagesse militaire et son humanité : *« En décidant dès le 19 mai de renoncer aux offensives coûteuses, Pétain accomplissait le geste que les hommes voulurent voir traduit dans les faits, avant de rentrer dans le devoir »* , humanité se traduisant par la compréhension de revendications légitimes dans le quotidien du soldat : *« Ce que demandaient les soldats, des permissions, des repos, un minimum de confort aux cantonnements et dans les trains, une meilleure nourriture, était légitime. Pétain y a fait droit rapidement, et les soldats ont très vite réagi favorablement à ces mesures. »* (p.311), d'où cet hommage : *« Intransigeant sur le devoir, il a su se montrer à la hauteur du drame et redresser la situation sans exagérer ni la rudesse ni la clémence. ».*

**Denis Rolland,** dans son ouvrage de 2005 est en désaccord sur ce point, louant surtout la clémence de Poincaré. Et il reproche à G. Pedroncini ce parti-pris trop favorable : *« En retenant une fin de crise en janvier 1918, l'auteur attribue à Pétain le bénéfice du règlement des mutineries. Nous avons démontré que le mouvement d'indiscipline est terminé en septembre. Pétain n'a pu jouer qu'un rôle marginal dans l'extinction de la crise. »* (p.400).

Nous ne nous prononcerons pas sur ce point, bien que plus enclin à préférer la dernière version. Retenons que la question des « mutineries de 1917 » et des fusillés, même beaucoup moins nombreux qu'ils auraient pu l'être, reste extrêmement sensible et sujette à polémique, comme l'analyse bien le directeur de thèse de Denis Rolland, **Nicolas Offenstadt,** qui dans son ouvrage paru en 1999 *« Les Fusillés de la Grande guerre et la mémoire collective (1914-1999)* (évoqué à propos des Martyrs de Vingré) consacre un chapitre intitulé *« Novembre 1998 – Les Fusillés dans l'espace public – Lecture d'une polémique »*, sous-titré par l'incipit de la Chanson de Craonne : *« C'est à Craonne, sur le plateau… »*. Le texte du chapitre commence ainsi, en rappelant un événement qui a fait grand bruit :

*« Sur le plateau de Craonne, le 5 novembre 1998, Lionel Jospin a souhaité que les soldats « fusillés pour l'exemple » « épuisés par des attaques condamnées à l'avance, glissant dans une boue trempée de sang, plongés dans un désespoir sans fond », qui « refusèrent d'être sacrifiés », victimes « d'une discipline dont la rigueur n'avait d'égale que la dureté des combats » « réintègrent pleinement notre mémoire collective nationale. ». Ces quelques mots ont suscité une polémique nationale* (p.177). Polémique qui enfla dans la presse, relayée par de nombreux députés opposants au Premier Ministre, et qui déclencha l'intervention ferme du Président de la République Jacques Chirac… Et qui réveilla dans le pays des manifestations pacifistes honorant les fusillés de la Grande Guerre, qu'ils l'aient été en 1917 ou non…

***

# Chapitre 28 B

## Second semestre 1917
## L'entrée en guerre des Américains, l'apparition dans les combats d'une arme déloyale jugée infâme : le lance-flammes

**Chap. 28 B - 1917, second semestre– Entrée en guerre des Américains – Découverte d'une nouvelle arme jugée déloyale et infâme : le lance-flammes**

*« On est arrivés le premier décembre* (1917) *et on y est resté deux mois pour faire un camp pour les Américains. On a fait un camp de quarante-huit kilomètres carrés à vingt kilomètres de Bordeaux, à Saint-Médard-en-Jalles*[1]*. C'est pas Saint-Médard-en-Jalles, c'est le camp de Souge*[2]*. Quarante-huit kilomètres carrés ! Des baraquements, des pistes pour l'artillerie lourde. »* - **Claude-Marie Ginet** (classe 1918) de Saint-Nizier-sous-Charlieu

E- « *Et les Américains ?*
T- *Ils étaient patriotes ! D'abord, ils avaient été instruits par nous-mêmes, la première division. Nous sommes allés en liaison avec eux au front. Dans la Marne, on était. Mais ils étaient patriotes ! Mais ils savaient pas ce que c'était que la guerre ! Tandis que nous, on avait fait la guerre de tranchées, on attaquait de trou d'obus en trou d'obus. Tandis qu'eux, ils sont sortis en flèche ! Ils en ont laissé ! Parce que les mitrailleuses, vous comprenez ! »* – **Georges Montagne** (classe 1916) de Bussières

Le second semestre de 1917 a été marqué par deux événements internationaux décisifs pour ce qui est du déroulement de la guerre : du côté négatif, la défection progressive des troupes russes due au triomphe des Bolcheviks, qui scellent leur interruption de la participation à la guerre par le traité de Brest-Litovsk début décembre, ce qui libère toutes les divisions allemandes et austro-hongroises luttant à l'est, et du côté positif, pour les Français et les Alliés, l'entrée en guerre des Américains, qui, jusque là, s'étaient tenus à l'écart du conflit, tout en livrant du matériel militaire (et des chevaux !) que leur achetaient Français et Anglais.

## L'entrée en guerre des Américains

### Des volontaires américains en France dès 1914

Bien avant que les Etats-Unis n'interviennent officiellement, des volontaires américains enthousiastes, francophiles ou anglophiles, ayant parfois déjà vécu ou voyagé en France, portés par un idéal de liberté et de défense du pays envahi qu'était la France, se sont engagés, en nombre restreint, notamment dans le deuxième régiment de Marche de la Légion étrangère. Sur les quatre vingt-dix légionnaires américains, trente-huit auraient été tués, presque tous avant l'intervention américaine de 1917, dont les premiers combats eurent lieu à l'automne.

Parmi ces morts, figurent des écrivains déjà célèbres malgré leur jeunesse, comme **Russel Kelly**, mort à 22 ans le 16 juin 1915 près de Souchez, en Artois, le poète et dramaturge **Kenneth Weeks**, mort à 26 ans, le lendemain 17 juin 1915, vers Arras, ou le poète **Alan Seeger**, mort au début de la bataille de la Somme, le 4 juillet 1916 (jour de la fête nationale américaine) à Belloy-en-Santerre, à l'âge de 28 ans.

En tout, ces volontaires furent 3 600 ; certains furent intégrés dans d'autres unités combattantes que la Légion, mais beaucoup eurent aussi d'autres fonctions, comme infirmiers ou ambulanciers. Les plus prestigieux furent sans doute les aviateurs, au nombre de trente-sept, combattant à partir de 1916 dans l'escadrille américaine nommé *« Escadrille La Fayette »*.

### L'arrivée du premier contingent américain début juillet 1917

L'adjudant **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun, commandant en 1917 une section du Génie chargée de travaux près de Vauquois, en forêt d'Argonne, signale dans son journal, à la date du 6 juillet 1917, l'arrivée du premier contingent américain :

*« En attendant, les premières troupes américaines ont débarqué en France et avant-hier à Paris, il y a eu de grande fêtes en leur honneur. Allons les teddy nous attendons avec impatience que vous soyez assez nombreux sur le front français pour donner le coup d'épaule final qui renversera le colosse germain. »*

En fait, les Américains seront très vite surnommés les « Sammies » (mot dérivé d'Oncle Sam), avec le pluriel anglo-américain. Le mot « teddy », non accordé au pluriel, ne fera pas fortune. Il doit venir de Théodore Roosevelt, 26e président des Etats-Unis (1901-1909) et a eu davantage de succès dans l'expression « *teddy bear* », ourson en peluche, car ce président (dont le diminutif familier de Théodore était « Teddy »), dans l'Etat

[1] Localité du nord-ouest de Bordeaux, qui a, de nos jours, été pratiquement rejointe par l'agglomération bordelaise, juste au nord de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac.
[2] Souge est actuellement le camp militaire de Bordeaux, situé à 10 km à l'ouest de Bordeaux

du Mississipi, en 1903, aurait épargné un ours noir qu'on lui présentait comme gibier, après quatre jours de chasse infructueuse. Un dessinateur humoristique, puis un fabricant de jouets, ont fait de l'ours épargné une vraie vedette.

Ces grandes fêtes à Paris que signale Français Baizet ont eu lieu pour célébrer la fête de l'Indépendance des Etats-Unis, fixée au 4 juillet.

Le numéro de *« L'Illustration »* du 7 juillet 1917, consacre un grand article et plusieurs photographies à cet événement qu'on sent comme décisif.

La page 1 (qui n'est pas la couverture, toujours immuable) est constituée par une photographie d'un cavalier américain, défilant dans une rue de Paris, et se penchant vers une femme qui lui offre une fleur. La légende est la suivante : *« L'INDEPENDENCE DAY » à Paris – Rue de Rivoli, une Parisienne offre un bouquet à un cavalier américain »*. Plus loin dans la revue, les photos, plus petites, montrent le débarquement des Américains dans un port français non désigné (cf infra) qui doit être Nantes ou Bordeaux, sous le titre *« L'arrivée des premiers contingents américains en France »*, leur arrivée à la caserne de Reuilly le 3 juillet, et quatre grandes photos, en pages centrales, illustrent *« Une journée américaine à Paris : l' « Independence Day » (4 juillet). »*

L'article, intitulé *« L'arrivée des Américains »*, avec en sous-titre « *La composition du premier contingent »* débute ainsi :

*« Le 28 juin 1917 restera une date dans l'histoire des Etats-Unis, comme dans celle de l'Europe. C'est le jour qui a vu le premier contingent américain mettre le pied sur le sol français. Quant au « port de l'Atlantique » qui se réveilla ce matin-là pour trouver, ancrés dans ses bassins, les transatlantiques qui avaient amené le corps expéditionnaire, il se vengera un jour de l'anonymat qu'une prévoyante censure impose provisoirement à sa gloire. Il sera associé à cet événement prodigieux qui marque le dernier grand tournant de cette guerre.*

*Par un singulier retour des choses, c'est l'Amérique qui, si longtemps, s'est enrichie de nos réserves de matériel humain qui, aujourd'hui, nous les renvoie. Et les lois qui présidaient au mouvement des peuples semblent renversées. Ce n'est plus de l'est à l'ouest que va le courant des migrations ; la direction est intervertie et c'est d'Occident que nous arrivent, pour le grand œuvre de libération et de paix, ces milliers d'hommes que, il y a seulement une génération ou deux, l'Europe prêtait à l'Amérique. »*

Au milieu de l'article, l'auteur presque anonyme qui signe O.G., s'attache à les décrire :

*« Qui sont ces jeunes gens et d'où viennent-ils ? Il n'y a qu'à les regarder. Beaucoup d'entre eux sont des hommes de vingt-cinq à trente-cinq ans. Ce sont de vieux routiers qui ont roulé leur bosse dans les forts de l'Amérique, depuis le fort Monroe en Virginie jusqu'au Presidio de Californie en passant par Fort Leavenworth dans le Kansas. Ils ont été partout où a été l'armée américaine depuis dix ans : aux Philippines, au Mexique, à Panama, peut-être à Haïti et à Honolulu. Nourris dans le métier, ils en connaissent tous les tours. Et quand ils arrivent à leur camp, on voit bien, à la façon dont ils s'installent, qu'ils ne sont pas des novices.*

*Ces professionnels-là constituent l'armature de ce corps expéditionnaire. Les autres, les jeunes, qui ont parfois des physionomies délicates et affinées, sont des engagés plus récents qui n'ont que quelques mois de service. Employés de bureaux, ouvriers, fils de fermiers, ils ont été décidés à s'enrôler par l'appel insistant que leur a adressé l'Oncle Sam. Ce qui les a amenés ici, c'est sans doute le goût des aventures, mais c'est aussi le dessein de participer à la grande guerre qui doit « rendre le monde habitable pour la démocratie », comme a dit leur Président.*

*Les conscrits et les anciens sont dans la proportion de 60 à 40. Proportion sage… »*

## Un mort américain mis à l'honneur

Ce même numéro, en page 17, dans un court article intitulé *« Un Américain mort pour la France »*, illustré par la photo du cercueil du mort, recouvert de la bannière étoilée, dans la chapelle en planches du camp de Châlons, présente ce soldat :

*« Le jour même où débarquaient sur la côte française les premiers soldats d'infanterie américaine, on célébrait au camp de Châlons les obsèques d'un de leurs compatriotes, Osborn, conducteur d'ambulances, engagé volontaire de l'Etat de New-Jersey, arrivé huit jours auparavant, tué en transportant des blessés au poste de secours.*

*Le cercueil, recouvert des étoiles et des couleurs nationales, fut transporté sur un fourgon d'ambulance, en présence d'un de nos généraux, d'une délégation de troupes, et de ce premier drapeau américain dont nous avons montré la présentation dans notre numéro du 9 juin. Le frère d'Osborn, lui-même engagé volontaire, assistait à la cérémonie qui se déroula, jusqu'à l'inhumation, avec une solennité toute militaire, émouvante et sobre. »*

Ce mort, s'ajoutant aux morts des volontaires américains engagés depuis le début de la guerre, figure parmi les premiers d'un long martyrologe qui atteindra environ 114 000 morts américains, selon le chiffre donné par **Jean-Jacques Becker** à la rubrique « *Les pertes de la guerre* » de son étude synthétique intitulée « *La première guerre mondiale* »[3].

Les morts américains qui me sont devenus proches sont les quatre frères **Dufraine** (dont le patronyme français - plus souvent écrit Dufresne- reflète le Québec dont leur famille était originaire) figurant sur le monument aux morts de la petite localité de Hancock, dans le New-Hampshire, où j'ai été accueilli trois fois deux semaines en 2001, 2004 et 2006 lors d'un échange scolaire organisé par ma collègue Louise Berlier, professeur d'anglais dans mon lycée François Mauriac-Forez d'Andrézieux-Bouthéon, échange avec le lycée américain d'Hopkinton, non loin de Concord, capitale de l'Etat… Accueilli très chaleureusement par Lawrence[4] et Helene Bickford, née LaLiberté, aussi d'origine québécoise ! Curieusement, ces quatre frères (**Andrew, Ernest, Harry et Lawrence**) morts sur le sol français pendant la Grande Guerre ont inspiré le scénario d'un film américain bien connu *« Il faut sauver le soldat Ryan »* (*« Saving Private Ryan »*) de Steven Spielberg, sorti en 1998, qui transpose leur histoire dans la Seconde guerre mondiale : une mère ayant déjà perdu ses trois fils à la guerre, il s'agit de sauver de la mort son quatrième fils, engagé dans les troupes américaines qui débarquent en Normandie en juin 1944. Pas de hasard : le scénariste américain Robert Rodat a séjourné plus d'une dizaine d'années à Hancock, et y posséderait encore une maison…

## Une décision prise en avril 1917

L'arrivée de ce premier contingent est la concrétisation d'une décision antérieure de trois mois prise par le *« Commandant en chef des Armées »*, le président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, qui fut élu pour deux mandats consécutifs, de mars 1913 à mars 1921.

L'Allemagne ayant décrété le 31 janvier 1917 *« la guerre sous-marine à outrance »*, suspendue après le torpillage, au large de l'Irlande, du paquebot britannique Lusitania le 7 mars 1915, qui fit périr plus de 1200 passagers (dont environ 200 Américains), pour tenter d'interrompre l'approvisionnement en matériel des Anglais et des Français venant des Etats-Unis, le lendemain 1er février, le président Wilson avait rompu les relations diplomatiques avec l'Allemagne. Le 19 mars, c'est le paquebot américain Vigilentia qui est coulé par un sous-marin allemand. C'en est trop. Le 2 avril 1917 le président Wilson demande au Congrès de voter la déclaration de guerre, ce qu'il fait le 6 avril par 373 voix contre 50, sortant les Etats-Unis de la politique d'isolationnisme qui avait prévalu jusque là. Le mécanisme de l'intervention militaire est enclenché.

A ce propos, **Pierre Miquel,** dans *« La Grande Guerre »* écrit : *« Les Américains n'avaient eu aucun mal à recruter : le président Wilson disposait immédiatement de 280 000 soldats de l'armée régulière et de 440 000 gardes nationaux. A défaut d'un nombre suffisant de volontaires, il était, par la loi du 28 avril, autorisé à instaurer la conscription pour les jeunes gens de 21 à 30 ans. Cette première armée nationale comprendrait 500 000 hommes. Ils ne venaient pas en Europe pour repousser les « Huns » (ainsi les journalistes anglais appelaient-ils les Allemands) mais pour imposer aux nations brouillonnes et cupides du vieux continent les règles du droit. Les « défenseurs virils du droit » de la « grande République américaine » répondaient à l'appel du Président au « noble courage ». Ainsi cette « croisade » était-elle présentée dans la presse française… Wilson répétait dans ses discours que les soldats ne venaient pas en Europe pour défendre les intérêts des Etats-Unis, mais pour une « juste cause ». D'entrée de jeu, il moralisait sa guerre… »*[5]

La mission Viviani-Joffre, associant le vice-président du Conseil au vainqueur de la Marne, avait, du 24 avril au 15 mai, aux Etats-Unis, plaidé la cause de l'intervention américaine dans la guerre aux côtés de la France et du Royaume-Uni, et tenté de fixer ses modalités avec les autorités américaines.

---

[3] Jean-Jacques Becker, op.cit., collection « Le Monde de… », MA Editions, Paris 1985. Par comparaison, l'auteur indique les autres pertes militaires des principales nations : « *Allemagne : 2 040 0000 / Russie : 1 800 000 / France : 1 300 000 / Autriche-Hongrie : 1 100 000 / Royaume Uni : 750 000 (850 000 en y incluant Canadiens, Australiens, Néo-Zélandais, Sud-Africains venus combattre en Europe* » p. 158

[4] Lawrence Bickford, dit Larry, professeur de mathématiques et d'informatique, et photographe de grand talent, vient aimablement - en mai 2012- de m'adresser les photographies des quatre faces du monument aux morts de sa petite ville historique d'Hancock, portant le nom d'un des pères de la Révolution américaine, John Hancock (1737-1793). La lecture des noms nous rappelle, à nous Européens, que si les quatre frères Dufraine furent parmi les 28 morts de la *« Guerre 1917-1919 »* d'Hancock, ils ne furent pas les premiers morts à la guerre de ce coin du New Hampshire (représentatif de la Nouvelle Angleterre) qui compte 4 morts pour les *« French and Indians Wars »* de 1754 à 1763, 40 morts pour la *« Revolutionary War »* de 1776 à 1783 contre les colonisateurs anglais, 16 pour l'autre guerre contre les Britanniques dite *« War of 1812 »* et pas moins de 48 pour la *« Civil War »* de 1861 à 1865, que nous appelons « *guerre de Sécession* », opposant, sur la question de l'esclavage des Noirs, les Nordistes et les Sudistes, ces derniers voulant conserver l'esclavage. Dans le très vieux cimetière d'Hancock, chaque tombe d'un soldat mort à la guerre porte un drapeau américain, régulièrement renouvelé…

[5] Pierre Miquel, op.cit., éditions Fayard, Paris 1983, p. 470

Dans son numéro du 23 juin 1917, *« L'Illustration »* avait préparé son lectorat en photographiant un geste hautement symbolique : l'hommage du général américain Pershing, commandant en chef du corps expéditionnaire, au marquis de La Fayette, qui joua, sous le règne de Louis XVI, un rôle essentiel dans le corps expéditionnaire français (commandé par le comte de Rochambeau) luttant pour l'indépendance des Etats-Unis, qui cherchaient à se délivrer du joug du colonisateur anglais. En effet, deux photos de bonne taille montrent, l'une des *« soldats américains portant une couronne à la tombe de La Fayette, au cimetière de Picpus »*, l'autre *« Le général Pershing devant la tombe de La Fayette »* avec deux drapeaux américains fixés à la grille entourant le tombeau. La légende précise aussi : *« A la droite du général, en civil, le marquis de Chambrun, descendant de La Fayette et député de la Lozère, qui fit partie de la mission Viviani-Joffre aux Etats-Unis »*.

D'où le fameux mot *« La Fayette, we are here »* (*« La Fayette, nous voilà ! »*) prononcé non comme on le croit souvent, par le général Pershing, mais par son aide de camp, le lieutenant-colonel Charles Stanton, sur la tombe de La Fayette, le 4 juillet 1917, jour de l' *« Independence Day »*.

Dans son journal, deux mois après, à la date du 11 septembre 1917, l'adjudant **François Baizet** donne plus de précisions :

*« Les Américains arrivent en France. Bordeaux en voient* beaucoup. C'est même, je crois, leur port de débarquement. Quelques-uns de nos camarades de cette ville rentrant de permission disent qu'ils contribuent à faire augmenter le prix de la vie. Rien n'est trop cher pour eux. Ils sont riches… de nos millions. Ils disent aussi le dévergondage des femmes qui portent le chapeau yankee comme coiffure. C'est la mode et c'est cher, mais est-ce que l'argent coûte maintenant ? »*

Le *« dévergondage des femmes »*, de certaines femmes, ne s'est pas limité au port du *« chapeau yankee »*… On verra dans le chapitre XXX sur les relations avec les femmes, **Joannès Béal**, (cl. 16), tailleur à L'Hopital-sous-Rochefort, décrire, dans une lettre à sa mère de juin 1918, le goût des Américains pour les Vosgiennes :

*« On voit beaucoup d'Américains qui s'instruisent. Qu'est-ce qu'ils prennent comme cuite* car ils touchent 5 fr. par jour et quand ils sont ivres ils veulent toujours faire zig-zig avec les petites femmes »*.

Cette locution *« petites femmes »* renvoie sans nul doute à des prostituées, ou à des femmes faciles qui ont trouvé dans le pouvoir d'achat des Américains, bien supérieur à celui des soldats français de base, un moyen de gagner de l'argent en monnayant leurs charmes…

Ce pouvoir d'achat bien supérieur des Américains, plusieurs témoins l'ont attesté par de petites anecdotes, mais la plus spectaculaire est celle rapportée par un témoin très fiable, doté d'une mémoire exceptionnelle, avec qui j'ai eu deux très longs entretiens, les 20 et 25 mai 1988 : il s'agit de **Georges Montagne** (cl. 16), de Bussières, ouvrier tisseur avant guerre, puis après guerre, par mariage, gérant puis possédant une petite entreprise de tissage de soie à Bussières. Incorporé au 11e B.C.Alpins , devenu le 51e B.C.A., il a côtoyé les Américains :

T- *« Ils avaient tout l'armement voulu, ils avaient tout ce qu'il faut. Et puis, ils avaient d'abord l'argent, vous comprenez. Moi, tout ce que je peux leur reprocher, moi je peux vous le dire. Vous savez, on était en repos avec la division américaine qu'on a instruit*. J'ai vu des billets de cinq francs français… à se torcher le derrière pour les mettre dans les feuillées ! Ah oui ! Ah oui ! Moi, j'en ai ramassé, je les lavais, et puis… Ah oui ! Quand ils avaient pas de papier ! Parce que, vous savez, ils n'allaient pas à selle comme nous. Nous, on s'accule pour faire nos besoins. Eux, ils se mettent sur une barre ! Ah oui ! Sur une barre, les fesses sur une barre ! Alors, quand ils s'essuyaient et qu'ils avaient pas de journaux, ils prenaient un billet de banque et le jetaient dans la feuillée !*

E- *Ah bon ? Vous, vous avez vu ça, et il vous est arrivé d'en récupérer ?*

T- *Ah oui ! On était plusieurs à en avoir récupéré ! Ils avaient je sais pas combien de paye par jour, eux. Nous on avait cinq sous, mais eux, je crois bien qu'ils avaient trente-cinq francs…*

E- *A ce point là ?*

T- *Oui ! Leur monnaie valait dix fois la valeur de la nôtre ! Ils pouvaient bien se payer le champagne. Quand la première division est venue en Champagne, ils en ont bu, vous savez !*

E- *[…] Et on m'a dit qu'ils étaient généreux avec les Français ?*

T- *Ah oui ! Très généreux ! Ils trinquaient avec nous ! Ils nous versaient le champagne, quand on était en liaison. Ils étaient généreux !*

E- *Donc vous en conservez un bon souvenir ?*

T- *Ah oui ! Un très bon souvenir ! Ils étaient courtois, ils étaient corrects, aimables, à franchement dire. On est obligé de le reconnaître… »*

Cinq francs par jour selon la lettre de Joannès Béal, trente-cinq francs selon Georges Montagne : le premier doit être plus près de la réalité ! Mais cette erreur n'invalide pas le souvenir des billets dans les feuillées, récupérés parmi les excréments, lavés et sans doute repassés par les soldats français…

## La construction de camps pour accueillir les Américains

Les troupes américaines sont arrivées progressivement, par bateaux, dans ce second semestre 1917, puis en 1918, d'où la construction de camps à proximité des grands ports donnant sur l'Atlantique et la Manche.

Un des nos témoins, appartenant à la jeune classe 1918, enrôlée en avril 1917 (début mai pour les agriculteurs afin qu'ils puissent faire les travaux agricoles de printemps) a participé à la construction d'un de ces camps, celui de Bordeaux. Il s'agit de **Claude-Marie Ginet**, vigneron à Saint-Nizier-sous-Charlieu, incorporé au 36e R. d'Artillerie de Campagne de Moulins. :

T- *« On est arrivés le premier décembre* (1917) *et on y est resté deux mois pour faire un camp pour les Américains. On a fait un camp de 48 kilomètres carrés*[6] *à 20 kilomètres de Bordeaux, à Saint-Médard-en-Jalles*[7]*. C'est pas Saint-Médard-en-Jalles, c'est le camp de Souge*[8]*. 48 kilomètres carrés ! Des baraquements, des pistes pour l'artillerie lourde. Parce que les Américains, ils sont venus rien qu'avec leur matériel comme ça ; toute l'artillerie, c'étaient les Français qui leur avaient fourni. Y avait pour loger cent mille Américains et la cavalerie ! Nous étions dix mille artilleurs ! Alors, on est arrivés là-bas en plein désert ! On avait une tranchée de 2,5 kilomètres, de 2 mètres de large et de 2,5 mètres de profond à creuser ! A la main ! Un mètre au fond. On a fait un château d'eau. Nous, on était de corvée des eaux. On était dans les landes, mais il fallait la piémontaise* [9]*. Et on avait pas de pelle mécanique ! On a fait des remblais de sept mètres d'épais, hein ! On était dix mille, rien que des artilleurs ! Parce que notre classe était presque toute d'artilleurs, parce qu'on manquait d'artillerie. Du jour où on a suffisamment d'artillerie, y a parti ! On nous mettait dans des baraques qu'on faisait, des baraques en dur, avec l'électricité, l'eau, aménagées, avec le ciment* (au sol). *On commençait à faire le ciment : il sortait dix baraques par jour ! Il fallait sécher ce ciment. Si vous aviez entendu tousser ! Alors, un beau soir, moi je dis : « Je suis malade, moi, je voudrais voir le docteur. »*

E- *Vous couchiez dans des baraques où le ciment était frais ?*

T- *Elles étaient faites, et puis quatre, cinq, huit jours après…*(on les habitait)

E- *L'humidité remontait !*

T- *Fallait voir ça ! Ça toussait ! Alors j'ai été malade… »*

Le ciment du sol séchait d'autant moins que la saison n'était pas propice, puisque ces deux mois de présence au camp de Souge couvrent décembre 1917 et janvier 1918. Admis à l'infirmerie du camp vers la mi-janvier, Claude-Marie en est parti le 31 janvier, en direction de Moulins, le dépôt de son régiment. Moulins où, le 2 février, va exploser la poudrière ! Nous reviendrons sur ce drame en temps utile.

Quant à l'affirmation de Claude-Marie sur l'affectation quasi exclusive de la classe 1918 dans l'artillerie, elle est à relativiser, tout en lui concédant une part de vérité : sur mes 31 témoins de la classe 1918, 13 sont versés dans l'artillerie, mais 14 dans l'infanterie, et les quatre autres dans d'autres armes (1 dans la marine, 1 comme mécanicien d'aviation, 2 dans le service auxiliaire), ce qui représente 42% dans l'artillerie. Si on la compare à la classe 1915, la différence est très sensible : sur 18 témoins, un seul est dans l'artillerie, 15 dans l'infanterie et 2 dans le Génie, soit seulement 5,5% pour l'artillerie.

## Les Américains : *« braves mais inexpérimentés »*

C'est le jugement très majoritaire chez nos témoins, pour ceux qui ont combattu à leurs côtés, essentiellement en 1918, ce qui anticipe quelque peu sur l'ordre chronologique que nous nous efforçons de donner à cette étude.

Ainsi, **Georges Montagne**, de Bussières, incorporé en avril 1915, cité à propos des billets de 5 francs utilisés, en cas de besoin ( !) comme papier hygiénique, leur reconnaît ces deux caractéristiques, sans les nommer ainsi :

E- « *Et les Américains ?*

T- *Ils étaient patriotes ! D'abord, ils avaient été instruits par nous-mêmes, la première division. Nous sommes allés en liaison avec eux au front. Dans la Marne, on était. Mais ils étaient patriotes ! Mais ils savaient pas ce que c'était que la guerre ! Tandis que nous, on avait fait la guerre de tranchées, on attaquait de trou d'obus en trou d'obus. Tandis qu'eux, ils sont sortis en flèche ! Ils en ont laissé ! Parce que les mitrailleuses, vous comprenez ! Tandis que nous, on suivait nos officiers ou nos sous-officiers, mais dès qu'ils allaient en avant, on sautait à côté d'eux…*

E- *Donc, au début, ils ne prenaient pas assez de précautions ?*

---

[6] Pour mieux imaginer sa superficie, on pourrait dire que sa longueur pourrait être de 8 km et sa largeur de 6 km.

[7] Localité du nord-ouest de Bordeaux, qui a, de nos jours, été pratiquement rejointe par l'agglomération bordelaise, juste au nord de l'aéroport de Bordeaux-Mérignac.

[8] Souge est actuellement le camp militaire de Bordeaux, situé à 10 km à l'ouest de Bordeaux

[9] La pioche dite « piémontaise » comporte un fer à deux tranchants : un en forme de hache épaisse et étroite, l'autre en forme de taillant plat appelé « panne ». Dans mon patois, cela s'appelle une « marre à jaille » (opposée à marre à pic).

T- *Ah non ! Pas assez de précautions ! Au début, ils en ont laissé beaucoup* (de morts, sur le terrain). *Après, ils ont appris à faire la guerre… C'est nous qui leur avons appris, dans le fond…Et puis l'expérience, forcément. »*

Cette opinion rejoint notamment celle d'un autre soldat de la classe 1916, **Georges Blondeau**, fils d'ouvriers agricoles de Sambin (Loir-et-Cher), valet de ferme, puis garde-chasse pour le prince de Broglie vers Blois, puis après guerre, garde-chasse à Romorantin (Loir-et-Cher) jusqu'en 1935, puis dans la Loire, à Saint-Laurent-la-Conche jusqu'en 1971, dans une propriété de huit cents hectares, et retraité à Feurs.

E- « *Et les Américains ? Vous en avez vu ?*

T- *Ah ben, en 18, les Américains sont venus ! Ben, eux autres, c'était des bons gars, hein !* (rire)

E- *Dans quel sens, « c'étaient des bons gars » ?*

T- *Des bambocheurs !* (rire) *Ils avaient autant peur de…* (sens : peur de rien). *Vous savez, ils se mettaient à boire… S'ils montaient aux tranchées : tous feux allumés ! Parce qu'il fallait pas…comprenez-vous… Avec leur matériel, c'était tout allumé ! Ils avaient pas peur de se faire tuer ! J'y comprends rien, moi ! Mais il s'en est fait tuer quand même, hein !*

E- *Vous voulez dire : ils étaient courageux ? Ou ils ne savaient pas bien faire la guerre ?*

T- *Ils savaient pas bien faire la guerre ! Voyez-vous, il fallait pas faire de feu la nuit. Eh bien eux, ils montaient directement au front avec de la lumière, vous comprenez ! Chose qu'il fallait pas faire, parce qu'on se faisait tuer pour rien, là !*

E- *Vous dites que c'étaient des bons gars : vous avez eu des rapports avec eux ?*

T- *Ah oui ! On couchait dans des machins en bois* (des baraques Adrian ?) *à ce moment-là, parce qu'on était dans la Meuse. C'étaient des gars : ils nous payaient à boire !* (rire) *Et puis qui aimaient faire la bombe ! »*

**Jean-François Ollier** (né en 1894, mais engagé volontaire en 1913), possédant à Saint-Etienne une fabrique de rubans héritée de son père, sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne à la déclaration de guerre, capitaine en 1918 au 4e Bataillon de Chasseurs à Pied, et commandant en septembre 1939, n'a pas combattu avec les Américains, mais en a beaucoup parlé avec ses collègues officiers :

T- *« Oh ! Les Américains nous ont aidé puissamment ! En ce sens qu'en un moment assez critique, ils nous ont tout de même amené un certain nombre de divisions.*

E- *Comment combattaient-ils ? Comme les soldats français ? Les avez-vous vus combattre ?*

T- *Non ! Mais d'après ce que je crois savoir, ils ont combattu d'une manière très brave, mais comme des gens qui se savaient pas faire la guerre de 14. Ils ont certainement eu des pertes considérables parce qu'ils ne se rendaient pas compte de l'effet du feu. »*

En avril 1918, le régiment de **Jean Farigoules** (cl.16), fils d'agriculteurs de Saint-Pierre-du-Champ (Haute-Loire) devenant après guerre boulanger-pâtissier à Brive-Charensac, soldat au 67e R.I. de Soissons, s'est trouvé en Lorraine, non loin de Baccarat, en liaison avec les Américains. Il les décrit brièvement dans son récit de guerre :

*« Nous avons en face de nous des vieux pépères boches, on les change, on y met des jeunes, et voilà que c'est la vraie guerre. Nous sommes en liaison avec un régiment d'Américains, c'est nouveau pour eux, car c'est la première fois qu'ils montent en ligne, ils ne s'en font pas, ils ont de tout, les billets de banque pour eux, ils sortent ça à pleines poches. Ils aiment les Français, ils viennent nous voir dans la tranchée et nous apportent des bouteilles de vin vieux. Les Boches nous marmittent*, on leur répond… »*

Nettement plus tard, il va les retrouver en Belgique, et les voir à l'attaque :

*« Nous sommes le 22 octobre, le soir-même, nous faisons la jonction avec un régiment américain, nous devons être en liaison avec eux. Ce sont de braves soldats, mais* (ils) *ne connaissent pas la guerre et se font tuer comme des lapins. »*

On a du mal à croire que l'année 1918 n'a pas appris aux Américains l'art de faire la guerre avec le moins de pertes possible. A moins qu'il ne s'agisse ici de nouveaux arrivants, moins expérimentés que les contingents venus au début de l'intervention américaine.

Nous retrouverons les Américains au cours du récit consacré à l'année 1918, mais pas sous forme d'un chapitre spécifique, les Alliés renforcés par leur nouvel allié d'outre-Atlantique unissant leurs efforts pour chasser l'occupant allemand, surtout dans le second semestre de 1918, après l'offensive allemande du printemps qui a bien failli mener à la victoire des forces ennemies.

Nous avons cité la mort du poète **Alan Seeger**, à 28 ans, à Belloy-en-Santerre, le 4 juillet 1916. Un de ses poèmes a été rendu prophétique par sa mort dans la fleur de l'âge, et aurait été un des poèmes préférés du président John F. Kennedy : *« I have a rendezvous with Death » / J'ai rendez-vous avec la Mort.* Nous en citerons la première moitié, ainsi que la chute, pour honorer ces morts américains, ainsi que tous les morts anglais ou de langue anglaise de la Grande Guerre :

| | |
|---|---|
| *I have a rendezvous with Death*<br>*At some disputed barricade*<br>*When Spring comes back with rustling shade*<br>*And apple-blossoms fill the air*<br><br>*I have a rendezvous with Death*<br>*When Spring brings back blue days and fair*<br>*It may be he shall take my hand*<br>*And lead me into his dark land*<br>*And close my eyes and quench my breath*<br>*It may be I shall pass him still.*<br><br>*I have a rendezvous with Death*<br>*On some scarred slope of battered hill*<br>*When Spring comes round again this year*<br>*And the first meadow-flowers appear.*<br><br>…….<br>*When Spring trips north again this year*<br>*And I to my pledged word am true*<br>*I shall not fail that rendezvous.* | *J'ai rendez-vous avec la Mort*<br>*Sur une barricade disputée*<br>*Quand revient le Printemps avec l'ombre frémissante*<br>*Et que la floraison du pommier embaume l'air.*<br><br>*J'ai rendez vous avec la Mort*<br>*Quand le Printemps ramène les jours clairs et bleus*<br>*Il se peut qu'elle prenne ma main*<br>*Pour me conduire dans son ténébreux pays*<br>*Et me fermer les yeux et étouffer mon souffle.*<br>*Il se peut qu'elle m'épargne encore.*<br><br>*J'ai rendez-vous avec la Mort*<br>*Sur le flanc mutilé d'une colline éventrée*<br>*Au retour du Printemps, cette année encore*<br>*Quand les premières fleurs naissent dans la prairie.*<br><br>…….<br>*Et quand le Printemps marchera vers le nord, cette année encore*<br>*Et je resterai fidèle à ma promesse*<br>*Je ne manquerai pas ce rendez-vous.* |

## 2ème sous- partie – La découverte d'une nouvelle arme jugée déloyale et infâme : le lance-flammes

*« En revanche, les bôches* furent bien soignés. Ceux qui se trouvaient aux petits postes*[10] *furent tués à coups de fusil ou de baïonnette et ceux qui se trouvaient dans leurs trous*[11]*, furent grillés comme des graillons, par un grand diable de soldat du Génie, porteur d'un appareil pour lancer les liquides enflammés. C'est au cours de cette attaque que j'ai gagné ma belle croix de guerre agrémentée d'une citation mirobolante, qui plus tard, fera se pâmer d'orgueil mes petits-neveux ! »* - **Claudius Viricel** (classe 1910) de Grammond, dans son récit de guerre écrit en 1919, intitulé « *Souvenirs* », à la date du 28 juin 1918, lors de la victoire française entre Cutry et Saint-Pierre l'Aigle (Aisne, vers Soissons)

T – *« Alors, il a commencé à arroser. Il devait savoir ce qu'il faisait. Devant nous, c'était comme une place qui devait avoir sept ou huit mètres de large, et plus longue : comme un rectangle. Sur les parois, il y avait leurs cagnas* (abris) *. Sur certaines cagnas, il y avait des capotes, sur d'autres, des toiles de tente… Les hommes sortaient des cagnas, ils jetaient leurs fusils tous sur le même tas : les Français auraient pas fait si*

[10] Le « petit poste » (expression qui revient souvent dans la bouche ou sous la plume de mes témoins) est un poste avancé de sentinelles (deux, en général par poste, se relayant toutes les deux heures la nuit, parfois trois heures, mais jamais toute la nuit, car on redoute le sommeil des sentinelles, mettant en péril toute l'unité qu'elles sont censées protéger), trou creusé à hauteur d'homme et même un peu plus (1,90m / 2m de profondeur) relié par un boyau étroit à la tranchée qui se trouve à 10, 15, 20 mètres en arrière, pour assurer la sécurité de la section ou de la compagnie se trouvant dans la tranchée la nuit, permettant aux camarades dormir un peu. C'est un poste redouté par les soldats qui l'occupent à tour de rôle, sur ordre de leur officier : voir chapitre XXI – « ***Sortir de la tranchée :*** *liaison, petit poste, patrouille, coup de main, attaque ».* Mais en 1918, avec la reprise de la guerre de mouvement, la mobilité des troupes ne permet plus de creuser aussi profond, ou même de creuser tout court, le régiment changeant de position presque chaque jour. Le « petit poste » nocturne est devenu un simple poste de sentinelles, usant le plus possible des cavités naturelles du terrain (s'il y en a ! Les grandes plaines betteravières de Picardie ou les plaines céréalières entourant Reims, n'offrent que du terrain plat à perte de vue !) pour bénéficier d'une sécurité précaire contre les tirs, ou les raids nocturnes des patrouilleurs ennemis, plus désireux de faire des prisonniers et leur extorquer des renseignements (une fois ramenés dans leurs lignes, par les interprètes) que de tuer ces deux sentinelles, qui «*plantonnent* » de proche en proche, tout le long de la position tenue par le bataillon…

[11] Soit des abris ou cagnas, soit plus sûrement, de simples trous naturels du terrain, un peu approfondis à la bêche portative, car on est en guerre de mouvement, toujours, depuis fin mars 18, et pour près de cinq mois encore… La nouveauté est que les Allemands ici, reculent, dans ce lieu précis, alors que leur avancée extrême sera à la mi-juillet (quinze jours après)

*bien ! Tous la crosse du même côté ! Puis ils se rendaient devant moi ! Si j'avais eu le temps, je les aurais engueulés parce que d'ailleurs… « Kamarade ! »*[12]*. Et ceux-là, ils étaient choqués, ils pleuraient presque !*
E- *Par le lance-flammes ?*
T- *Sans doute ! Il avait balayé deux fois à ce moment-là. Mais ils n'avaient pas de mal, ceux-là ! Ils sortaient des cagnas… Je n'ai pas compris leur tactique… Ceux-là, ils sortaient. Mais quand le lance-flammes trouvait l'embouchure de la cagna, ça devait être beau, là dedans !… »* - **Léopold Bayle** (classe 1917) de Tresques (Gard), puis ayant vécu à Lyon, évoquant son unique expérience du lance-flammes en combat, à Vauxaillon (Aisne) le 24 octobre 1917 ; interviewé à Feurs, chez sa fille et son gendre, le 15 février 1989.

Pour la première fois dans ce ouvrage, un chapitre associe deux éléments n'ayant pas le moindre rapport l'un avec l'autre, sauf la coïncidence de date, car c'est bien au second semestre de 1917 que les Américains ont commencé à arriver dans les ports français, et à prendre leur place au front, agrandissant ainsi d'une unité précieuse, car puissante, le front des Alliés. (mais ils livraient, par bateaux entiers et fréquents, des armes à l'Angleterre et à la France bien avant leur intervention avec des régiments de volontaires., qui a été massive en 1918 (voir chapitre XXXIV). Et c'est aussi en ce second semestre 1917 qu'une arme rare, connue déjà depuis deux ans, mais peu employée car nécessitant des professionnels aguerris pour la manier, et interdite par les conventions de Genève, à l'instar des gaz de combat, mais jugée plus infecte encore, indigne d'une guerre dite « civilisée », comme si une guerre pouvait l'être, que cette arme donc a été davantage utilisée ! Laissons là l'oxymore de « *guerre civilisée* », et essayons de voir comment apparaît cette arme dans les témoignages de nos 187 Poilus et comment un seul d'entre eux (**Léopold Bayle**, cité ci-dessus) en a vécu et décrit superbement l'horreur.

**Chronologie de l'apparition de la référence au lance-flammes dans les récits écrits de nos témoins**

Pour avoir une idée précise de l'apparition progressive de cette arme nouvelle, totalement inconnue des combattants au début de la guerre, on ne peut guère que se fier aux témoignages rigoureusement datés, donc écrits, car la mémoire, chez la plupart des gens, conserve rarement la date précise d'un événement, surtout à sept ou huit décennies de distance, mes témoins oraux ayant entre 80 et 100 ans (plus pour 6 d'entre eux) quand je les ai interrogés, entre le 11 novembre 1974 et le 19 décembre 2005

Nous allons donc faire apparaître, année après année, cette intrusion, dans le discours écrit de l'époque, et dans la pratique sur le champ de bataille, de l'arme nouvelle et *« dégueulasse »*, pour reprendre le mot très péjoratif de plusieurs de nos témoins, mais toujours formulé hors micro, car ils avaient conscience de la force considérable de ce terme, qui s'est singulièrement banalisé et affadi parmi les gens plus jeunes… Pour les Poilus de 91 ans en moyenne, c'étaient le lance-flamme et sa barbarie (les flammes transforment celui qu'elle touche en torche vivante, avec les souffrances horribles que cela suppose, avant de mourir brûlé vif), qui étaient « *dégueulasses* »

*** 1915 –** Première et unique mention (aucune en 1914) de l'emploi de lance-flammes dans le récit de guerre intitulé *« La guerre 1914-1918 racontée par un soldat ricamandois »* = habitant La Ricamarie, près de Saint-Etienne (récit écrit en 1919, d'après ses lettres et cartes envoyées à sa fiancée et à ses parents) de **Claude Coupade** (1895-1983) né à la Ricamarie, à la date du 5 août 1915 : *« Ce jour-là, nous recevons tous des masques contre les gazs*. Ce n'est plus assez terrible il va falloir se protéger aussi contre les liquides enflamés* qui sont déjà employé* dans certains secteurs »* .

Claude perçoit donc une progression dans l'horreur entre l'usage des gaz asphyxiants (qui ont fait leur apparition en avril 1915, à Ypres, en Belgique, lancés par l'armée allemande, d'où la création ultérieure, en 1917, du nom d'ypérite - du flamand Yper, pour Ypres[13]- pour désigner un gaz de combat, et l'emploi du lance-flammes (qui, on le verra plus bas, vient de faire son entrée dans le conflit, dans l'armée allemande d'abord, en février 1915 dans la Meuse, au bois de Malancourt) d'où l'expression du témoin : « *Ce* (les gaz) *n'est plus assez terrible il va falloir se protéger aussi contre.. »* (le lance-flammes), dont le nom ne paraît pas connu du témoin, puisqu'il utilise l'expression *« les liquides enflamés* »* dont on ne sait pas comment ils sont propulsés…

[12] On a déjà vu dans cet ouvrage que « *faire Kamarade* » (avec leur mot d'origine française *« Kamerad* » prononcé à la française) signifie « se rendre » pour les Allemands, le mot signalant leur absence d'hostilité, et même leur volonté de fraterniser, en position de faiblesse, comme le geste de jeter le fusil devant soi, suivi souvent , comme ici, du geste international conventionnel des bras levés au-dessus de la tête.

[13] En réalité, en avril 1915, à Ypres, en Belgique flamande, ce n'est pas ce qu'on appela deux ans plus tard, l'ypérite qui fut employé, mais un gaz plus sommaire, moins dévastateur pour les poumons ; c'est à nouveau à Ypres, en 1917, que fut employé, encore par les Allemands, un autre gaz, proprement appelé ypérite, qui était un gaz de combat suffocant et vésicant (produisant des vésicules ou ampoules sur la peau et les muqueuses, comme la langue, la trachée-artère, les poumons, bref les voies respiratoires) à base de sulfure d'éthyle dichloré, appelé aussi, plus familièrement *« gaz moutarde* » à cause de son odeur, qui rappelle celle de la moutarde.

*** 1916 –** Première mention à la date du 1er mai 1916 dans le *« Journal de Campagne »* d'**Amand Beyron (**cl.11à né à Chazelles-sur-Lyon, ayant fait une carrière de directeur de diverses usines textiles dans le Rhône (Lyon), l'Isère (Dolomieu), la Loire (Régny), retraité à Roanne. De la classe 11, donc déjà au régiment depuis octobre 1912 au 99e R.I. de Vienne, il entre d'emblée dans la guerre dès son tout début, comme musicien-brancardier[14], dans ce même régiment où il fera toute sa guerre. Je l'ai interviewé longuement à son domicile de Roanne le 31 décembre 1987 (âgé alors de 96 ans) mais je possède aussi de lui un document écrit, la photocopie de son *« Journal de Campagne »* comptant 392 pages d'une écriture très fine et très régulière + 62 pages d'annexes, journal écrit après guerre (d'où le fait qu'il puisse adopter un terme qu'il ne connaissait sans doute pas en 1916) à partir de carnets antérieurs tenus très ponctuellement et avec un luxe de détails, depuis la mobilisation d'août 1914 jusqu'à la fin de la guerre. Le jeudi 1er mai 1916, il écrit, alors qu'il est dans le secteur de Verdun depuis le 4 mars, soit la semaine d'après le déclenchement (21 février) sur Verdun et ses forts de la grande offensive allemande qui marque le début de la bataille de Verdun qui durera dix mois :

***« Lundi 1er mai.*** *Le beau temps revient. On se sent revivre. Le colonel commandant la brigade en revenant de l'hospice a été blessé grièvement. On ne croit pas qu'il puisse s'en tirer. Vendredi, dans la soirée, le 3e bataillon qui était à Froideterre eut à subir une forte attaque Boche* avec, pour la 1ère fois, des hommes équipés de lance-flammes. Elle échoua complètement, grâce au sang-froid des hommes de ce bataillon et du 174e Régt qui était à sa droite. Les boches* ont été plus calmes cette nuit. Hier soir, un autre quartier de Verdun sur la gare a été aussi bombardé… »*

Il a donc fallu près de deux mois de présence du 99e R.I. à Verdun pour que soit mentionnée, pour la première fois, à la page 217 du journal de campagne d'Amand (donc près de trois ans après la mobilisation du 2 août 1914, alors qu'il note absolument tout ce qui se passe d'important ou d'insignifiant dans le régiment) la présence des lance-flammes dans l'armée ennemie. Mais le fait qu'il souligne le mot, comme tout ce qui lui paraît important dans sa relation des faits, n'implique pas qu'il s'appesantisse sur le sujet, ni qu'il explique le fonctionnement et l'horreur de cette nouvelle arme redoutable…

***1917 –** Un seul témoignage oral, sur 160 recueillis (ce qui indique la rareté de l'emploi de cette arme horrible) fait mention du lance-flammes. Nous l'admettrons, donc, à titre exceptionnel, malgré la priorité absolue, pour recherche de datation exacte de l'irruption du lance-flamme dans la guerre du témoin, donnée à l'écrit dans cette partie. Il s'agit de celui d'**Antoine Gacon** (cl.17), artisan charpentier puis maçon (à la suite de la chute d'un toit) à La Pacaudière. Incorporé le 3 janvier 1916 au 61e R.I. de Privas, il reçoit un complément d'instruction au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit, puis monte au front, à la fin de 1916, en renfort du 119e R.I. de Courbevoie, décimé dans la bataille de Verdun. C'est dans l'Aisne, début avril 1917, au ravin de Paissy, juste avant l'engagement du régiment dans la boucherie du Chemin des Dames, qu'il mentionne l'usage, par l'ennemi, du lance-flammes, par le biais de la conversation d'un « vieux » informé, blanchi sous le harnais, sachant qu'il va au « casse-pipe », qui veut l'épargner, un vétéran de la guerre déjà, s'adressant au jeunet, au « Bleuet »[15] qu'il est :

E- « *Vous étiez trop jeune !*

T- *Trop jeune ! Les Vieux m'avaient dit… Le vieux, enfin, m'a dit : « A ton âge, reste donc là* (loin du combat) *parce que tu vas voir : ça va être la pagaille, ça va pas durer longtemps ! »* (par anéantissement de notre compagnie). *Alors, il y avait des liquides à ce moment-là : ils* (les Allemands) *balançaient des liquides enflammants » […] C'est un militaire qui partait à l'attaque, quoi ! Il m'a dit : « Reste donc là, toi ! Viens donc pas, c'est pas la peine ! Parce que ça sert à rien ! Tu vas voir…, tu vas entendre gueuler, brailler, et c'est tout ! »*

Vont « gueuler » tous ceux de ses camarades qui, dans la bataille, vont être atteints par le sinistre jet igné, et se tordre dans d'atroces douleurs avant de mourir. « Rester là », cela suppose qu'on le puisse, donc que les officiers aient de la compassion pour des soldats si jeunes et si inexpérimentés, si peu endurcis aux réalités cruelles de la guerre, et les laissent en deuxième ou troisième lignes….

C'est précisément trois semaines après, (le 5 mai 1917, au lancement d'une nouvelle attaque d'envergure) alors que, déclenchée le 16 avril, la grande offensive du général Nivelle (qui devait triompher en trois jours ou stopper l'attaque !) se poursuit et que s'accumulent en vain les morts et les blessés[16], ce qui

---

[14] Cf son témoignage très détaillé et précis sur la tâche de brancardier dans le chap XXIII- **Guérir** (blessure, évacuation, opération, convalescence, retour au front ou réforme)

[15] « Bleuet » est en effet le surnom donné aux très jeunes soldats de la classe 1917, les plus jeunes à être jamais incorporés pendant la Grande Guerre dès le début de janvier 1916, donc l'année de leurs 19 ans ; s'ils étaient nés en novembre ou décembre, ils n'avaient guère plus de 18 ans… C'étaient des petits « Bleus », au sens militaire de « nouveau / débutant »

[16] Dans son ouvrage postfacé par l'éminent historien **Nicolas Offenstadt,** (ouvrage tiré de sa thèse de doctorat) intitulé *« La grève des tranchées – Les mutineries de 1917 »*, **Denis Rolland** (par ailleurs membre de l'association *« Soissonnais 14-18 »* dont on a vu l'action très efficace pour la préservation actuelle de la mémoire des Martyrs de Vingré –cf chap. VI-

conduira aux fameuses mutineries, que **Jean Farigoules** (cl.18) soldat au 67e R.I. de Soissons (son troisième régiment), agent de liaison, au début de la bataille du Chemin des Dames, entre son colonel et celui du 350e R.I de Soissons aussi, puis affecté ensuite au fusil mitrailleur, note dans un de ses carnets de guerre : *« Nous étions 12 fusils mitrailleurs qui avions tirés* à plein rendement ; du côté gauche, un formidable corps à corps, les fusées font luire les baïonnettes. Toute la nuit, le combat a été dur. Le Génie à* même fait usage de liquide inflammable : les pauvres Boches ont pris quelque chose ! »*

C'est la première fois, dans nos témoignages depuis 1915, qu'est mentionné l'usage du lance-flammes (sans que le témoin en sache le nom technique précis) du côté français. Naturellement, la description horrifiée se dissipe pour faire place à une expression de menue compassion pour les victimes, *« les pauvres Boches »*, mais avec une expression gaillarde qui vient corriger la pitié passagère : *« ont pris quelque chose »*, c'est-à-dire une raclée, ou, pour faire plus local, une *« trifouillée »*… Mais ceci n'est une victoire française très ponctuelle dans la grande raclée du Chemin des Dames !

Le 17 octobre de la même année 1917, l'adjudant **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), vient, à 40 ans (il les aura la semaine d'après, le 26 octobre), d'être affecté dans la Territoriale[17], au 64e R.I.T., commandant une forte section de 65 hommes chargée de travaux de bûcheronnage à Vaubécourt, au nord de Bar-le-Duc (sud de Verdun) où la section restera jusqu'en avril 1918. Il en est à son 10e carnet de guerre (carnet J), et pour la première fois, sous sa plume fine, en écriture menue, il fait référence au lance-flammes, alors qu'il combat depuis août 1914, en ayant servi dans plusieurs régiments d'infanterie (153e R.I. de Béziers, dans l'active, 322e R.I. de Rodez et 261e R.I. de Privas, dans la réserve) : *« 17 octobre 1917 – Somsois[18] - Je suis allé à l'exercice ce matin. On a fait de la gymnastique Hébert[19] et de l'escrime à la baïonnette du même auteur. Je n'y comprend* rien, chose et méthode nouvelle pour moi. Mais n'importe quelle méthode ~~ne~~ rendra ~~pas~~ [20] aux hommes de 40 ans la souplesse de leurs muscles. L'après-midi, même séance que le matin. Rien d'intéressant si ce n'est les lance-flammes qui ont fait près de nous une démonstration pratique des liquides enflammés. C'est un appareil dans le genre des pulvérisateurs Vermorel [21] qui lance un liquide qui*

---

et des sites historiques de la région de Soissons, sous la direction bienveillante de Jean-Luc Pamart, propriétaire de la ferme betteravière de Confrécourt) donne un bilan très précisément chiffré de ces pertes à la date du 5 mai 1917, pour la seule offensive ratée du Chemin des Dames, menée depuis le 16 avril : parmi les officiers, 766 morts, 1848 sérieusement ou grièvement blessés, 215 disparus ; parmi les hommes de troupe : 16 130 tués, 62 280 blessés, 19 800 disparus (prisonniers, enterrés ou déchiquetés par l'effet d'une bombe, en tout cas non retrouvés sur le champ de bataille) ce qui amène à un total effarant de 102 043 mis « hors de combat », selon la terminologie globalisante de l'armée… (p. 26 de l'édition Imago, Paris, 2005). Et la bataille du Chemin des Dames va se poursuivre encore deux semaines !

[17] 40 ans est l'âge normal pour passer de l'armée de réserve, où l'on entre à 26 ans, en sortant de l'armée active (dans laquelle on entre à son incorporation, à un âge qui s'est abaissé progressivement, de 1913 à 1917 : de 21 ans à 19 ans, voire guère plus de 18 pour la classe incorporée la plus jeune, les 5-7 janvier 1916, celle des *« Bleuets »* de la classe 1917 : les natifs de novembre et décembre 1897 venaient tout juste de fêter leurs 18 ans !) et d'où l'on sort à 47 ans, pour rejoindre ses foyers…si l'on est encore vivant ! En principe, les Territoriaux, conservant leur « ami Lebel » pour se défendre, le cas échéant, ne combattent plus, mais s'ils sont affectés, pour renforcer le Génie, à faire des abris, en première ou deuxième ligne, ils ne sont pas épargnés par les obus ennemis ! Dans le cas du travail de bûcherons que fait la section commandée par François Baizet, il ne s'agit pas de découper de grosses bûches pour chauffer les « cagnas » des officiers, mais de scier de très gros rondins pour renforcer les toits des abris, rondins qui, recouverts d'un mètre ou plus de terre, soutenue par ces rondins, sont censés préserver de l'effondrement mortel sur ses occupants l'abri qui recevrait un obus de gros calibre…

[18] Somsois est une petite localité de la Marne, située à 15 km au sud de Vitry-le-François, et à 45 km au nord-est de Troyes

[19] **Georges Hébert** (1875- 1957) fut le promoteur infatigable de la « *méthode Hébert* », dite aussi « *hébertisme* » ou « *méthode naturelle* », vision de la gymnastique et du sport recherchant la polyvalence des activités sportives, l'épanouissement harmonieux du corps et de l'esprit, et non la spécialisation dans une discipline sportive particulière, qui a l'inconvénient de ne développer que certaines aptitudes du corps. Ce disciple fervent de Pierre de Coubertin, fondateur des Jeux Olympiques modernes (Hébert avait 19 ans quand eurent lieu les premiers J.O. de l'ère moderne, en 1896, à Athènes), était un brillant officier de la Marine (enseigne de vaisseau en 1907, capitaine de vaisseau en 1914) qui, s'étant fait connaître par plusieurs ouvrages sur le sport, fut chargé de la direction de l'instruction de la gymnastique à L'Ecole des Fusiliers Marins (les « Marsouins » !) de Lorient. Capitaine au 2e Bataillon du 2e Régiment de Fusiliers Marins, il fut grièvement blessé à la bataille de Dixmude (Belgique) en octobre 1914. Après la Grande Guerre, il se consacra plutôt à la promotion de la gymnastique et du sport féminins, écrivant encore de nombreux ouvrages, avec le souci constant de former un être harmonieux, esthétique (on dirait maintenant, familièrement : *« bien dans sa tête, bien dans ses jambes » !)* , sur le modèle grec de l'Antiquité immortalisé par le sculpteur Phidias

[20] En supprimant les deux éléments de la négation, il passe d'une vision pessimiste à une vision optimiste ! Oui, un quadragénaire peut retrouver une partie de la vigueur et de la souplesse de ses vingt ans grâce au sport et à la gymnastique… Pensée moderne !

[21] La marque la plus connue de pulvérisateurs sur roues (en acier, très lourds, tractés par un cheval) ou portables par l'individu (portés dans le dos, avec des bretelles, un levier de pression-propulsion actionné par la main gauche, et un tube dirigeant le jet, tenu à la main droite) pour la viticulture ou l'horticulture. Son inventeur, **Victor Vermorel** (1848- 1927)

*peut aller jusqu'à 20 ou 25 m de longueur et qui s'enflamme au moyen d'un rugueux au sortir de la lance. C'est sans doute quelque chose d'horrible de se trouver pris dans le jet de feu qui est énorme et dégage une fumée noire épouvantable. Je n'avais encore jamais eu l'occasion de voir ça de près, et si je suis satisfait d'avoir vu cette machine infernale ici* (au stage) *je ne tiens pas à renouveller* connaissance là-haut »* (au front).

François Baizet est le premier témoin à décrire clairement cette machine à tuer qu'il a vu fonctionner, et le deuxième (après Amand Beyron, mais il recopie son journal après la guerre, d'après ses carnets de route antérieurs : n'a –t-il pas utilisé alors le nom qui s'était imposé par l'usage ?) à la nommer par le nom qui lui restera : le lance-flammes. En effet, tous ses prédécesseurs (sauf un) dans cette partie, écrivant avant lui, de 1915 à 1917, ont usé de périphrases : *« liquides enflammés »* (C. Coupade)), *« liquides enflammants »* (A. Gacon, qui pourtant témoigne à l'oral en 1988, donc a eu 70 ans après l'armistice pour assimiler le mot juste) , *« liquides inflammables »* (J.Farigoules), et écrit en 1919, au retour de la guerre, d'après des carnets antérieurs *« les liquides enflammés »* à nouveau (Cl. Viricel). Mais ils sont excusables : le grand linguiste **Alain Rey**, rappelle dans le monumental *« Dictionnaire Historique de la Langue Française Le Robert »* qu'il a dirigé et supervisé (1ère édition Paris 1992) que ce mot n'est apparu qu'en 1916, et le définit ainsi : *« nom d'un engin militaire devenu usuel pendant la guerre de 1938-1945 »*. Un peu court, cher Alain, mon Maître, et pas très descriptif, et ne mentionnant pas qu'on ne l'a pas que nommé en 1916, on s'en est aussi servi de 15 à 18 ! Comme quoi la der des Der préparait la suivante !

Et François Baizet, ce sage pastoral, encore célibataire à 40 ans, et qui s'en désole, cet humaniste chrétien, conservateur au bon sens du terme, la stigmatise comme *« horrible »*, comme *« machine infernale »* cette nouvelle arme, qu'il ne voudrait pas à avoir à affronter au front, mais qu'il est heureux de connaître en démonstration inoffensive à l'arrière, suffisamment réaliste cependant pour faire imaginer le pire… qui sera l'atroce réel, comme va nous le montrer **Léopold Bayle**, après l'examen, dans les documents écrits, des deux dernières occurrences du thème du lance-flammes, celles de 1918.

*** 1918 –**

**Amand Beyron** (cl.11), retraité du textile (directeur d'usines) à Roanne, que nous avons vu mentionner - dans son très gros et très précis *« Journal de Campagne »* - pour la première fois le lance-flamme en 1916 (le 1er mai, à Verdun, vers la côte de Froideterre) y revient une deuxième et dernière fois le lundi 11 juin 1918, alors que le 99e R.I. combat énergiquement pour contenir la poussée allemande qui vient d'enlever Villers-Cotterets (Aisne) et a, dès le 1er juin, investi – ce que notre témoin ignore - Château-Thierry (Aisne aussi, mais 32 km à vol d'oiseau, au sud-est), avec la création de la hernie ou poche de Château-Thierry, au cours de l'opération que les Allemands ont baptisée « *Friedensturm* » (« Tempête de la Paix », curieux oxymore, mais logique : il s'agit pour eux d'imposer leur Paix par les armes déchaînées en tempête !). Cette hernie, qui n'est pas étranglée, car elle est très large à sa base, autour de 45-50 km (le 3 juin, de Fontenoy, à 10 km à l'est de Soissons - enserrée dans la hernie allemande- à Belleau et son fameux bois, à 8 km à l'est de Château-Thierry, faisant un ventre dont la rondeur extrême en direction de Paris est La Ferté-Milon, à 10 km au sud de Villers-Cotterêts) sera progressivement reconquise par les Alliés dans ce que les historiens ont appelé la « *troisième bataille de l'Aisne* ». Reconquise d'abord par l'offensive victorieuse, mais laborieuse, face à une résistance allemande acharnée, du 6 au 25 juin au soir, au Bois (de) Belleau de la 2ème Division américaine du général **Bundy**, (sous les ordre du chef du Corps expéditionnaire, le général en chef **Pershing**) ce qui soulage Château-Thierry, offensive américaine soutenue ensuite, à partir du 11 juin, par les troupes du général **Mangin**. Un monument commémore, depuis 1998, cette offensive courageuse mais périlleuse (1811 morts et près de 8000 blessés américains, sur 26 655 soldats U.S. engagés) des « Sammies » qui remportèrent là la première grande

---

né à Beauregard (Ain), est un touche-à-tout de génie. Concepteur du pulvérisateur « L'Eclair » dorsal, pour sulfater à la bouillie bordelaise les vignes ravagées par le mildiou (et le phylloxéra ! Mais là, ce sont les racines, difficiles à traiter, sauf par injection de produits chimiques à la pompe, dans le sol) , il finit par créer, en 1893, une entreprise de construction de machines agricoles, à Villefranche-sur-Saône. Elle prospéra, et il utilise sa fortune naissante pour construire la voiture de course Vermorel, qui gagna haut la main, en 1908, deux épreuves, l'une très connue, celle du Mont Ventoux, l'autre locale, celle du…Mont Pilat ! Devenu un notable du Beaujolais (qu'il adorait, et qu'il contribua à promouvoir), il finança **Pierre Viala**, professeur à l'Agro de Montpellier, puis de Paris, pour qu'il puisse faire paraître sa monumentale (7 volumes !) « *Ampélographie – Traité général de viticulture »* qui fut mondialement diffusée (500 cépages décrits et analysés), vite connue sous le nom de Viala-Vermorel. Le notable entra alors en politique (trajet courant !) et fut sénateur du Rhône de 1909 à 1920. En 1925, il fit éditer le fameux *« Catalogue Vermorel de Matériel agricole et viticole »*, et mourut deux ans après…

victoire américaine de la Grande Guerre, avant celle, correspondant à une autre hernie ou saillant, à Saint-Mihiel, début septembre 1918, plus connue du public français. Témoignent de cette gloire acquise à cette bataille les noms de deux navires de guerre américains : en 1942, le lancement du porte-avions « *USS Belleau Wood* », et en 1978, du porte-hélicoptères « *Belleau Wood* »…

Cette digression historique précisant dans quelle période tourmentée écrit Amand Beyron nous a entraînés loin du thème de lance-flammes ! Sur ce dernier, le témoin écrit pour la deuxième et dernière fois de tout son « *Journal de Campagne* » de 392 + 62 = 454 pages très serrées, de grand format (ce qui montre la rareté de l'usage de cette arme honnie) le 11 juin 1918 (p. 370) :

*« Lundi 11 Juin – Le 45ème Régt colonial vient enfin nous renforcer . Il en était temps , après une nouvelle attaque boche avec « lance-flamme »* [22]. Il nous aide à rejetter* les boches*qui avaient pris place sur le plateau…Un obus blesse à mort le commandant Fourquet à son poste de combat… Mon équipe* (de brancardiers) *l'emmène de suite au poste de secours du 3e bataillon, et de là, au poste de secours central, où il est mort en arrivant… [23]».*

Pour ce qui est du lance-flammes, dont l'atrocité n'est pas développée ici (mais Amand ne l'a pas vu en action) il n'y en aura plus aucune mention dans le reste du journal, tenu quotidiennement (parfois plus d'une page par jour ! Exceptionnellement au-delà de deux !) . Deux mentions, sur 454 pages d'écriture en pattes de mouches, format cahier ancien, avec 42 lignes pré-tracées par page, c'est pour le moins maigre ! On en déduit que le lance-flamme n'était pas couramment utilisé…

A la fin de ce même mois de juin 1918, on trouve la dernière mention de nos témoins, pour l'année 1918 et les derniers mois de guerre du lance-flammes, dans le récit intitulé « *Souvenirs* » (rédigé en 1919, d'après des lettres et carnets antérieurs) de **Claudius Viricel** (cl.10) agriculteur à Grammond, ayant longtemps combattu en Orient avec le 2ème Régiment de Zouaves d'Oran, où il est au régiment depuis 1911, Dans les trois dernières semaines de juin 1918, son nouveau régiment, depuis septembre 1916, est vers Soissons pour faire face à la grande offensive allemande, et le 27 et 28 juin, il participe à une grande attaque victorieuse (déjà ! Cela préfigure la contre-offensive générale des 15-16 juillet) au plateau de la Cote 162, entre Cutry et Saint-Pierre l'Aigle, à 15 km à l'ouest de Soissons dans l'Aisne, ce qui lui vaudra l'attribution de la croix de guerre. Il y évoque – et c'est rare ! - l'emploi de cette arme redoutable par les troupes françaises :

*« Cette attaque assez importante, puisque 3 divisions[24] y participaient, a été la mieux conduite et mieux réussie de toutes celles auxquelles j'ai participé. Nous eûmes[25] peu de pertes grâce à la promptitude de l'attaque et à un tir d'artillerie admirablement réglé et soutenu par le R.A.C.[26] divisionnaire, le 250ème d'artillerie. En revanche, les bôches* furent bien soignés. Ceux qui se trouvaient aux petits postes furent tués à coups de fusil ou de baïonnette et ceux qui se trouvaient dans leurs trous[27],furent grillés comme des graillons, par un grand diable de soldat du Génie, porteur d'un appareil pour lancer les liquides enflammés. C'est au cours de cette attaque que j'ai gagné ma belle croix de guerre agrémentée d'une citation mirobolante, qui plus tard, fera se pâmer d'orgueil mes petits-neveux ! ».*

On sent ici une jubilation à voir les ennemis se faire abattre à coups de fusil, ou à se faire griller par le lance-flammes, dont il est clair qu'il ne connaît pas le nom technique, puisqu'il utilise une longue périphrase pour le décrire. Et sa comparaison « *grillés comme des graillons* » traduit l'animalisation de l'ennemi, qui est vu comme une chair à brûler, mais non comme un homme à qui on inflige l'horrible souffrance de la crémation in vivo. Les lecteurs foréziens, lyonnais et vellaves auront reconnu, dans « *graillons* », les « *grattons* » ou « *grillatons* » - selon le canton - les résidus graisseux de porc grillés (animalisation porcine, pour des ennemis souvent traités de « *cochons de Boches* » dans les journaux français du temps, dans les dessins satiriques, et dans les lettres des Poilus, dont quelques-uns de mes témoins…) que l'on faisait frire à la poêle après la

---

[22] Mot souligné dans le texte originel, par Amand Beyron

[23] Le texte est donné en entier, les points de suspension étant de l'auteur, et non de moi ! Je signale les coupures qu'il m'arrive –assez rarement- de pratiquer (quand une longue digression fait s'écarter le témoin du sujet précis par […] !

[24] Donc de 9 à 12 régiments, soit entre 27 000 et 36 000 hommes ! Mais les régiments de zouaves ou de tirailleurs ont des effectif plus réduits que les régiments d'infanterie classique ; mais 25 000 hommes paraît un chiffre minima, sans compter les tankistes et les aviateurs, qui sont comptés à part, étant peu nombreux

[25] Claudius Viricel utilise couramment le passé simple dans son récit, et ceci sans affectation de style. Il faut dire que cet agriculteur de Grammond (hameau de Combelagier) dont la veuve, Marie née Thizy, vue au Foyer des Roses de La Tour-en-Jarez le 4 mars 1988 (qui m'a confié ce récit pour photocopie) m'avait indiqué avec fierté qu'il était premier du canton de Saint-Galmier au certificat d'études, à 12 ans, en 1902, aurait voulu devenir « maître d'école ». Il l'aurait pu, sans conteste, à lire la qualité de son récit, mais il était le seul héritier de la ferme ! Il a donc suivi le chemin qui lui était naturellement tracé, mais est devenu une sorte de sage écouté dans sa commune.

[26] R.A.C. = Régiment d'Artillerie de Campagne, donc artillerie légère, ayant le canon de 75 comme pièce quasi unique

[27] Soit des abris ou cagnas, soit plus sûrement, de simples trous naturels du terrain, un peu approfondis à la bêche portative, car on est en guerre de mouvement, toujours, depuis fin mars 18, et pour près de cinq mois encore… La nouveauté est que les Allemands ici, reculent, dans ce lieu précis, alors que leur avancée extrême sera à la mi-juillet (quinze jours après)

« Saint-Martin », fête traditionnelle de l'abattage du porc dans les fermes de chez nous ; on dit toujours « *ils ont fait la Saint-Martin* », saint tourangeau partageur de manteau, qui s'est vu supplanter, dans le calendrier, par l'Armistice, attendu qu'il était fêté le 11 novembre, début de la période des froids permettant la bonne conservation de la viande de porc dans les saloirs aérés au nord, par un petit fenestron muni d'un grillage fin, toujours, sauf au plus fort de l'été. Mais le cochon salé était en général fini lorsque survenait l'été…Ses descendants ne savaient pas encore qu'ils allaient subir le même sort !

**Unique expérience et expérience unique du lance-flamme : celle de Léopold Bayle**

Au cours de notre très longue fréquentation des derniers Poilus de notre région au sens non administratif de Rhône-Alpes (car, même si cette étude se concentre sur la Loire, ou comme nous préférons l'appeler, de son nom historique, le Forez : 138 témoignages sur 187 - 160 oraux, 27 écrits- , elle en déborde largement avec les 52 autres[28], mordant sur le sud de la Bourgogne (Saône-et-Loire), le Bourbonnais (Allier), l'Auvergne (Puy-de-Dôme, Haute-Loire, qu'on appellerait plutôt de son nom historique, le Velay), le Lyonnais (Rhône, Ain)…), nous avons rarement rencontré une expérience unique, non partagée avec une dizaine, voire une vingtaine de membres du « corpus », terme ô combien déshumanisant, mais employé par les chercheurs en Sciences Humaines ! C'est pourtant le cas de **Léopold Bayle**, déjà singulier par son prénom, en un temps (les deux décennies 1878-1898 de leurs naissances) où avaient proliféré les Jean, les Joseph, les Pierre, les Antoine, les Alphonse, les Charles, les François, les Mathieu (ordre approximatif de fréquence des prénoms parmi nos témoins). C'est aussi le cas par son origine méridionale : c'était, jusqu'à son incorporation, un paysan-vigneron de Tresques dans le Gard, qui à cause d'une blessure grave au bras droit, reçue le 6 mai 1918 (cf biographie) le faisant réformer et lui interdisant un travail manuel, fera l'Ecole des Mutilés de Saint-Etienne, et entrera dans les Postes en 1921, commençant une carrière qui le conduira du grade de commis guichetier à celui d'inspecteur des Postes, à Lyon. Singulier aussi, parce que, devenu presque nonagénaire (je l'ai interviewé à 91 ans, le 15 février 1989, à Feurs : c'est mon 143$^{e}$ témoin oral), il passera les dernières années de sa vie chez sa fille, épouse du chirurgien de l'hôpital de Feurs, le docteur Porte… Bienheureux hasard de l'existence, que cette venue dans la capitale historique du Forez (qui a donné son nom au Forez) déjà, à l'époque des Celtes, la capitale des Ségusiaves[29] (*Forum Segusiavorum*) voisins des Arvernes, qui eux, ont accédé à la notoriété nationale, de ce fils du Midi, devenu stéphanois car mutilé, et Lyonnais par sa carrière dans les Postes, et forézien au sens étroit (de Feurs) en entrant dans le « grand âge »…

L'entretien a duré un peu moins de trois heures, en continu, puisque, compte non tenu du récit du parcours de vie en dehors de la guerre (résumé succinctement au début, la transcription de sa guerre occupe 32 pages grand format, à petits carreaux, en écriture serrée ; 32 pages dont 6 pleines pages consacrées à cette expérience traumatisante du lance-flamme, en deux séquences (la duplication, venue de lui, en dénotant le caractère obsessionnel): d'abord 3 pages (pp. 7-9) , puis à nouveau 3 pages (pp. 13- 15), intervenant dans le récit (car il parle d'abondance, on va le voir) environ une demi-heure après.

Léopold, incorporé au 61$^{e}$ R.I. de Privas, est après quelques mois d'instruction à la fin du printemps et dans l'été 1916, versé au 58$^{e}$ R.I. d'Avignon, pour parfaire son instruction, ce qui est un prolongement rare, en 1916, alors que se déroule sur toute l'année, à partir du 21 février, la bataille de Verdun et alors que celle de la Somme, déclenchée le 1$^{er}$ juillet, occupe tout le second semestre, ces deux batailles célèbres étant dévoreuses d'hommes. Mais c'est au 297$^{e}$ R.I. d'Infanterie Alpine où il monte en renfort au début de 1917, qu'il fera le reste de sa guerre, jusqu'à sa grave blessure (par de multiples éclats d'un obus lourd de 210) au bras droit surtout, et dans tout le reste du corps, du 6 mai 1918, à Poperinge, en Flandres belges, blessure qui l'enverra à l'hôpital de Zuydcoote, puis le fera réformer. A l'attaque de Vauxaillon, le 22 octobre 1917, il est alors mitrailleur et va découvrir, stupéfait et atterré, l'horreur du lance-flammes :

T- *« Il y avait eu la grande attaque du Chemin des Dames, en avril, au printemps, et nous on a fait celle du 22 octobre 1917. C'était pour reprendre le terrain qu'on avait perdu au printemps. Sur le plateau de Vauxaillon :*

[28] Comme nous l'avons dit plusieurs fois, et montré dans la carte de France des départements d'origine des témoins, nous attribuons à tel ou tel département le témoin au moment de son départ à la guerre, pour peu qu'il y ait passé quelques années à partir de la fin de son enfance (cas des métayers dont les parents vont de l'Allier à la Loire, ou de l'Allier - pays de grandes propriétés, héritière de la féodalité, donc de métayage – à la Saône-et-Loire ou dans la Nièvre). Peu importe que dix, vingt, trente, voire quarante cinq ans après (au moment de l'arrêt de sa carrière et de la prise de sa retraite), le témoin se soit installé dans la Loire, (pays où son épouse possédait encore une maison familiale, par exemple ; c'est le cas d'Antoine Gayet, de l'Ain, ou de Charles Suard, de Seine-et-Marne, venus à la retraite, le premier à Feurs, le second à Marcilly-le-Châtel, ou, sans épouse, naturellement, du Père Avril, natif des Côtes-du-Nord, ayant exercé son ministère pendant 45 ans à Saint-Etienne, à la tête du patronage Saint-Joseph, et le grand âge venu, retiré au Foyer des Roses de la Tour-en-Jarez où je l'ai interviewé.

[29] Son nom, en bas latin, est en effet *« Forum Segusiavorum »*, la cité des Ségusiaves, le nom « Feurs » dérivant , lui, simplement de « forum », la place publique principale d'une ville, en latin classique

*notre objectif, c'était le mont des Singes. La veille, le colonel nous avait réunis et nous avait dit : « Notre objectif, c'est le Mont des Singes »*

Nous suspendons un instant le témoignage pour rappeler la valeur stratégique éminente de cette position qu'est le Mont des Singes. L'excellent site Internet du *« Dictionnaire du Chemin des Dames »* [30] (facilement consultable, car énumérant ses rubriques comme un dictionnaire, de A à Z ; *« Activités du front / Aérostiers / Agasses / Aguilcourt / Ailette… […] Winterberg / Ybarnégaray (Jean) / Yser / Zeller (André) / Zone rouge »* ) nous informe d'abord de sa localisation : *« Lieu-dit à proximité immédiate de Vauxaillon, au nord-est, le long de la voie ferrée Laon-Soissons »*. La photo qui illustre ce début de l'article montre non vraiment un mont, mais une sorte de modeste colline au sommet presque plat, avec des pentes en très faible déclivité, qu'on n'appellerait même pas « mont » dans des régions au relief plus accusé… Puis l'article indique qu'il fut âprement disputé dès le tout début de la guerre, mais devint vite une position-clé de la défense allemande : *« En zone allemande à partir de septembre 1914, le Mont des Singes se retrouve en première ligne, poste fortifié important de la ligne Hindenburg au printemps 1917. C'est une des clefs de la réussite de l'offensive Nivelle à l'Ouest du Chemin des Dames).* On pourrait ajouter que le recul stratégique de l'armée allemande au printemps 1017 (cf chap. XXVI, partie 2) le rendit encore plus stratégique, car l'ennemi n'avait plus devant lui de zone-tampon de sécurité, par rapport aux positions alliées, comme de fin septembre 1914 à début mars 1917.

C'est en 1917 qu'il fait l'objet des combats les plus farouches. Conquis une seule journée, le 16 avril, par la 3ème Division d'Infanterie Coloniale *« au prix de pertes terribles »*, il dut être abandonné le soir, la fureur des éléments (*« survinrent la grêle, le tonnerre et une bourrasque diluvienne que les Allemands utilisèrent pour s'infiltrer parmi les Sénégalais désemparés »* écrit **R.G. Nobécourt**) se conjuguant au tonnerre des bombardements allemands. Une nouvelle tentative pour l'enlever eut lieu les 5 et 6 mai, jours de la relance désespérée de l'offensive Nivelle, trois semaines après son déclenchement : ce fut un échec coûteux en vies humaines. Puis ce fut le succès, celui précisément auquel a participé Léopold Bayle, à la date qu'il a déjà indiquée : *« Le Mont des Singes devint français après la victoire de la Malmaison, le 23 octobre 1917 »*, le fort de la Malmaison étant, à 5 km à l'est, la plus emblématique des positions fortifiées du voisinage. Pour mémoire, car nous entrons alors dans 1918, ce Mont des Singes se retrouva à nouveau au cœur des combats : *« Repris par les Allemands fin mai 1918* –lors de leur offensive de très grande envergure, et victorieuse, du printemps qui se retourna au 15 juillet- *il est à nouveau le lieu de durs combats mi-septembre, lors de la contre-offensive française »*.

C'est dire dans quel enfer s'engage le régiment de Léopold, en ce 22 octobre 1917, dans l'Aisne, à 12 km au nord-est de Soissons, et à 9 km au sud de la forêt de Saint-Gobain, d'où la « Grosse Bertha » va tirer sur Paris à partir du 21 mars 1918. Paris qui est à…130 km ! Mais revenons à Léopold et à sa découverte horrifiée du lance-flammes:

T- *« Notre objectif, c'est le Mont des Singes ! ». Et puis il nous avait dit quelque chose qui nous avait pas bien fait plaisir, il nous avait dit : « Le Commandement a doté… » ( J'ai retenu ce mot de « doté » ! Dans mon esprit c'était quelque chose de bénéfique : doter une jeune fille, n'est-ce pas ?).. « Le Commandement a doté la 27e ème compagnie de deux lance-flammes ». ça ne vous surprend pas ?*

E- *Euh… Non ! Mais deux lance-flammes, c'est minime…*

T- *Vous en avez entendu parler ? Dans l'armée française ?*

E- *Non ! Dans l'armée allemande ! »*

Il est arrivé parfois que le sens du questionnement s'inverse, et que l'interrogateur devienne l'interrogé ! Et en effet, je n'en avait pas entendu parler, bien que Léopold fût mon témoin oral n° 143 (sur 159), n'ayant lu alors aucun des documents écrits que j'ai cités plus haut. Pour être franc, j'en avais entendu parler une seule fois, et moins de deux mois auparavant (le 22 décembre 1988) par le seul témoin oral ayant évoqué le lance-flamme, mais si brièvement (cf supra) et ne l'ayant pas vu, que je ne m'en souvenais pas: il s'agit de mon témoin n° 140, **Antoine Gacon**, de La Pacaudière, un « classard » de Léopold, *« de la 17 »*, comme ils disaient, celle des « Bleuets », étant tous deux nés en 1897, et, coïncidence extraordinaire : tous deux le 2 septembre ! Tous deux fils de paysans, Antoine de l'Allier, Léopold du Gard ! Que nous réécoutons à partir de ma réponse :

T- *Ah ! Nous sommes d'accord ! Les Allemands, ils ont utilisé les lance-flammes, on l'a dit et redit, mais dans l'armée française, ça a été la seule fois* (il martèle ses mots) *où on a eu des lance-flammes ! Mais, moi, je l'ai pas digéré, ça ! Parce que les journaux n'en ont jamais parlé !* (continue à scander à voix forte !) *Je n'ose même pas le dire à n'importe qui !*[31] *Parce qu'on me dirait : « Vous êtes un blagueur ! ». Et ça me met de mauvaise humeur, moi ! »*

---

[30] Site dictionnaireduchemindesdames.blogspot.com/… / S-comme-Singes-mo

[31] Manifestement, pour lui, étant donné qu'il a, depuis le début de l'entretien, testé mes connaissances au sujet de la Grande Guerre, et bien que j'aie 49 ans de moins que lui (1897 / 1946), donc en ce jour du 15 février 1989, lui 91 ans et demi et moi 43 (l'heureux âge !), et qu'un « courant » de sympathie soit passé entre nous, je ne suis pas pour lui « *n'importe qui* » ! Rétrospectivement, en découvrant ces lignes 14 ans environ après les avoir retranscrites, 24 ans après entendu ces paroles, je suis flatté, car j'ai pour lui, comme pour

Le lance-flamme français, victime de la censure de la presse ?

La presse aurait-elle menti par omission ? Cela se saurait ! Trêve d'ironie : cela se savait, cela s'est su encore davantage après la guerre, et cela se sait encore plus maintenant avec les travaux des historiens. Le Poilu en permission chez lui (à partir du second semestre 1915) découvre avec rage la version irénique que donne la presse (nationale ou régionale) des événements qu'il a vécus , et plus encore, quand, en congé de convalescence dans son foyer après une blessure, il a tout loisir pour lire, et encore après la guerre, devant l'énorme pile des revues hebdomadaires ou mensuelles traitant du conflit (la plus connue des hebdomadaires étant la bourgeoise – en raison de son prix, cinq fois plus élevé que la seconde revue citée – *L'Illustration* et le populaire *Miroir* qu'on lui a soigneusement conservées, au cas où il voudrait encore en savoir plus sur cette Grande Guerre dont il vient de sortir, tant bien que mal, alors que 1 350 000 environ de ses camarades y ont laissé leur peau… Les dessinateurs satiriques, dont ceux du *Canard Enchaîné*, (créé en septembre 1915) tentant de déjouer la censure, la représentent en Anastasie, vieille dame en bonnet de nuit, avec une chouette sur l'épaule, avec une énorme paire de ciseaux sous le bras, pour couper les articles de la maquette du journal qui déplaisent aux censeurs ; et de fait, certains journaux de l'époque, qui n'ont pas eu le temps de modifier leur typographie et leur composition, laissent parfois apparaître de grands blancs dans leurs colonnes, correspondant à la partie censurée. Je l'ai vu plus d'une fois dans un journal local très prisé à l'époque dans notre région : *« Le Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire »*

En fait, cette censure de la presse date du jour de la guerre, le 3 août 1914, comme l'indique **Maurice Rajsfus**, dans son ouvrage *« La Censure militaire et policière – 1914-1918 »*[32], qui précise les composantes de l'organisme de censure nommé Bureau de la Presse, rattaché au Ministère de la Guerre :

*« Les structures du Bureau de la Presse sont définies :*

*1/une section de contrôle de la presse quotidienne de Paris fonctionnant en permanence au moyen d'équipes de censeurs dirigées par un officier ;*

*2/ une section de contrôle des publications non quotidiennes, fonctionnant la journée seulement, et dirigée par un officier*[33] *;*

*3/ une section de contrôle des télégrammes et des informations soumises par les agences, fonctionnant également en permanence, par jeu d'équipes successives ;*

*4/ une section d'examen de la presse départementale, fonctionnant pendant la journée seulement ».*

Outre le *« caviardage »* bien connu, qui laisse des blancs dans les articles, signalant ostensiblement aux lecteurs la censure, les journaux qui enfreindraient la règle édictée par le ministre de la Guerre Messimy, dans sa lettre au Préfet de police de Paris du 3 août 1914, dont voici un extrait comminatoire : *« Je vous prie de faire connaître, d'extrême urgence, aux divers organes de presse, l'interdiction qui leur est faite par le gouvernement, à partir d'aujourd'hui même, de publier aucune nouvelle relative aux événements de guerre, mobilisation, mouvements et transports de troupe, composition des armées, effectifs, etc., qui ne leur aurait pas été communiquée par le Bureau de presse fonctionnant au ministère de la Guerre »*, ces journaux donc, se hasardant à dépasser les consignes impératives données, pour ne pas être réduits à une simple reproduction des communiqués officiels émis par ce Bureau, se voient menacés de saisies immédiates, donc interdisant la vente du numéro (d'où un préjudice financier !), voire de suspension, temporaire ou définitive, ce que la suite de cette lettre ne mentionne tout de même pas, pas encore : *« Les journaux ou périodiques pourront, après avoir envoyé cette épreuve* (donc « *l'ours* » du numéro, adressé chaque jour ou semaine, au Bureau de la Presse du ministère de la Guerre) *procéder au tirage et à la vente sur la voie publique sans autre autorisation. Mais ils devront être prévenus qu'ils s'exposeraient à la saisie immédiate si l'examen de leur épreuve permettait de constater l'insertion de nouvelles militaires non communiquées par le Bureau de la presse »*

---

certains témoins exceptionnels (il l'est) une très grande admiration. En même temps que le respect que je voue à tous, car ils ont vécu des épreuves et des souffrances qu'on ne peut plus concevoir. *«Il faut y être passé pour se l'imaginer »* est une phrase que j'ai très souvent entendue dans leur bouche, généralement après la fin de l'entretien, au moment du café… ou du verre de vin (fréquent à la campagne), souvent de la bouteille de Côtes du Forez ou de la Côte Roannaise que j'avais apportée…

[32] M. Rajsfus op.cit., édition Le Cherche Midi, Paris, 1999, 261 pages – Citations pp. 30-31

[33] Certains de ces officiers, attachés pendant plusieurs années à la censure des mêmes journaux ou revues, sont connus, alors qu'on pourrait penser que leur identité relève du « Secret Défense ». Ainsi le site Wikipédia consacré au *Canard Enchaîné* donne cette précision : *« Deux officiers, Nusillard et Gauthier, sont affectés au contrôle des articles pendant toute la guerre et jusqu'en 1919 »* et signale, ce que les lecteurs contemporains de cette revue satirique hebdomadaire peuvent facilement concevoir : *« Certaines fois, les pages du journal sont littéralement trouées de blancs »*, et dévoile les stratagèmes pour essayer de contourner la censure en bernant les censeurs : *« Pour échapper à Anastasie (personnage qui symbolise la censure), les journalistes utilisent un langage codé : antiphrases, démentis qui valent confirmations, phrases à l'envers, etc., bref tout un arsenal qui fait du lecteur un initié, presque un complice. »*

Devant ces impératifs drastiques qui mettent les organes de presse en danger d'être saisis ou de disparaître à la moindre infraction, on conçoit que les journaux et revues (sauf les plus rebelles, sachant contourner la vigilance d'Anastasie par divers procédés relevant de la rhétorique, l'allusion, l'ironie dissimulée, l'antiphrase, la transposition dans un autre contexte…) en viennent à ne pas donner de mauvaises nouvelles[34]. On comprend que le lance-flammes, arme sale, déloyale, d'une cruauté extrême car elle fait rôtir ceux que le jet enflammé atteint, appartenant par anticipation (car pas encore inventée) aux armes interdites par la Convention de Genève, ait pu faire l'objet d'une censure impitoyable concernant son usage par les Français, sauf si le journal dénonçait la cruauté de cet usage par les « *Barbares Teutons* » , les *« suppôts de la Bochie «.* Tout comme les gaz de combat utilisés la première fois à Ypres, en Flandres belges, en avril 1915, ont été dénoncés à longueur de colonnes, sans être censurés, par les journaux français, relayant les protestions indignées des hommes politiques, des autorités militaires, religieuses et morales, puis copiés et utilisés par l'armée française…

Le lance-flamme en action

Mais revenons au très long et très beau témoignage de **Léopold Bayle**, au point exact où nous l'avons interrompu, à son début :

E- *« On vous a prévenus officiellement ?*

T- *On nous a pas prévenus ! On nous a dit : « Vous allez faire l'attaque après-demain ! ». Et la 22ème compagnie a été pourvue de deux lance-flammes. - « L'un sera attribué à la première section, et l'autre à la troisième. » La troisième, c'était la mienne ! Et moi, ça m'a touché ! Parce je voulais bien me battre avec un fusil,, même avec des grenades, mais les lance-flammes ! On avait fait assez de critique des Allemands, des Allemands qui les utilisaient ! Et puis on vient nous flanquer ça, à nous ! Sans oser les dire ! C'étaient les salauds !*[35]

E- *Pour vous, le lance-flammes ne faisaient pas partie des règles normales de la guerre ?*

T- *D'abord, oui ! C'est inhumain , c'est atroce ! Mais pourquoi critiquer les Allemands de les avoir utilisés alors que les Français les ont utilisés ? C'est ça qui me met en rogne, moi ! Mais je le dirais pas à tout le monde !…*[36] *Il y en a qui croient ce que les gens nous disent*[37]*. Ils diraient : « Vous êtes un blagueur ! ». Je ne le dirais pas à tout le monde… Et alors, on nous dit : « On va faire la répétition… ». Pas la répétition ! Enfin... le simulacre de l'attaque ! Et le lendemain, à 7 heures du matin, nous partîmes*[38] *faire le simulacre de l'attaque. Ils ont dit: « Des volontaires sont demandés pour porter le lance-flammes ! Le sergent va passer*

---

[34] On songe inévitablement à la déploration ironique et anaphorique de Figaro (dans le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, qui, par la bouche de son barbier, (devenu valet du comte Almaviva, séducteur vieillissant, lui disputant sa promise Suzanne, alors que Figaro, dans *Le Barbier de Séville*, l'a aidé à arracher Rosine –devenue la Comtesse Almaviva - de la séquestration imposée par Bartholo, le géronte qui craint les jeunes séducteurs) brocarde ses propres censeurs, dans le célèbre monologue de l'acte V, scène 3 : *« On me dit que pendant ma retraite économique* [34]*, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, , ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit* (influents auprès du Roi, ou des Puissants), *ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose* (qui appartienne à un organisme important, ou à une corporation intouchable) *je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »*

[35] On restitue aisément l'ellipse : *« C'étaient des salauds… les officiers d'Etat-Major, les grands généraux, qui nous imposaient en douce cette arme « dégueulasse » !*

[36] Belle réflexion pour tout enquêteur sur des sujets délicats : il ne recueille des informations fortes, profondes, parfois inavouables parfois (mais le témoin décide de passer sciemment à l'aveu, dont il sait qu'il peut devenir public, par le truchement d'un livre) que s'il a su inspirer confiance à son interlocuteur, se montrer digne de lui. N'est-ce pas ce que Socrate, appliquant aux idées un terme issu de la pratique d'accouchement de sa sage-femme – plutôt « matrone » au sens ancien – de mère, appelait « *maïeutique* » ? Le témoin n'accouche les/des secrets qui ont hanté sa conscience que s'il sait que son enquêteur n'en fera pas un mauvais usage (avec quelques menues louanges éparses au milieu d'un texte globalement négatif) à l'égard de l'ouvrage analysé…

[37] Phrase au sens ambigu, qu'il faut sans doute désambiguïser ainsi : *« il y a des gens, très majoritaires, qui ne croient que ce l'opinion publique dit, affirme, et ne croient pas ce qui dérange leurs certitudes, venu de personnes franches, n'ayant pas peur d'être à conte-courant »*

[38] Il n'y a pas d'erreur de transcription : c'est bien le passé simple qui est employé simplement, presque naturellement, par Léopold Bayle ! Non qu'il soit un pédant, mais parce que ce temps s'intégrait naturellement, par le biais d'un solide enseignement à l'école primaire république de Tresques, dans le Gard, à son vocabulaire oral soutenu, en lieu et place du passé composé. Mais mon patois francoprovençal de Saint-Jean-Soleymieux (mâtiné d'occitan vellave) quand il était parlé par de bons patoisants, l'intégrait aussi naturellement, dans la bouche de gens simples : « *Quant oguè tsobo son yebre, fugè* (ou *fudye*) *fran érou ! » = « Quand il eut fini son livre, il fut très heureux «* (aucun rapport avec ma situation !), ce qui pose le problème de la traduction en français, la phrase au passé simple paraissant affectée et même fausse, surtout pour quelqu'un du peuple, et non de l'élite intellectuelle, qui, elle, souvent, imite le « parler peuple »…

*dans les rangs pour recueillir les signatures*[39] *» . Il y eut un volontaire dans la première section. Personne ne se manifesta dans la troisième… Alors c'était un peu l'épée de Damoclès… Il n'y avait pas de volontaire, mais comme ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent ! Nous étions 48 ou 50 gars. Je pensais : « Ils vont désigner quelqu'un ! Ce n'est pas ces Messieurs qui vont le porter ! ». On se présente au moment départ le lendemain matin, tout est bien ordonné. Au même moment où nous nous présentons sur le point de départ, il s'amène 4 ou 5 hommes : un portait un appareil qui ressemblait à l'appareil que nous utilisons encore maintenant pour sulfater les arbres, à haute tige. C'était pas un soldat de chez nous, il portait un écusson de régiment qu'on ne connaissait pas…*

E – *On ne vous a pas forcés à le porter ?*

T- *Non ! Personne ! Ils ont été corrects… Le soldat, donc, on ne le connaissait pas. Il était de la compagnie de l'officier qui commandait l'expédition* (l'escouade formée à l'usage de cet engin nouveau) *et qui avait été formé pour ça, je pense. Il connaissait le maniement de l'appareil. Le soldat qui le portait était passif, il était encadré, il ne parlait pas… On pouvait faire des suppositions à son sujet : on pensait que c'était quelqu'un qui avait fait quelque (s) connerie (s)*[40] *et qui se rachetait…*

E- *Toute la section, vous aviez un sentiment réprobateur envers cette arme, ou ce sentiment était-il personnel ?*

T- *Non ! Personne ne l'aurait aimé, je ne crois pas. On voulait bien tirer les cartouches ou lancer les grenades ! Je ne dirais pas que c'était un plaisir, mais on savait qu'il fallait le faire… Rien que pour éviter d'être tué, autant tuer l'ennemi !*

E- *Là, c'était une sorte de sale guerre ?*

T- *Là, c'est honteux ! Honteux ! Je pense à ceux qui l'ont reçu… Donc on fait la manœuvre simulée. Le sous-officier donne l'ordre : « Vas-y ! » Les tranchées étaient simulées… Bref, il arrose, très lentement : il a bien fait ce qu'on lui a demandé de faire, très lentement. J'ai compté les secondes qu'il a dû mettre pour arroser, pour revenir, il a fait ça des deux côtés*[41] (sur les deux parois verticales de la tranchée factice)…

E- *Ça crachait des flammes à quelle distance ?*

T- *Une dizaine de mètres ! Il a commencé de mon côté… Ah ! J'avais oublié de vous dire encore : j'avais la mission de me tenir à côté du porteur, sur sa droite, et « Comme il n'a pas d'arme personnelle pour se défendre, vous le défendrez à la baïonnette*[42] *! Vous ne le quitterez pas du tout ! Voilà ! ». Et j'ai fait l'attaque dans ces conditions, le lendemain… »*

Léopold en arrive, enfin, après ce long préambule, pourtant essentiel par bien des aspects, dont le plus important n'est pas technique mais moral : la condamnation sans équivoque du principe même de cette arme déloyale, illégale, immorale, et ce dans une armée, notre armée, l'Armée Française, héritière d'une tradition (en grande partie mythifiée !) de guerre « chevaleresque », Léopold en arrive donc au passage de la théorie à la pratique :

---

[39] On ne savait pas l'armée française si démocratique, si soucieuse de ne pas brusquer les consciences des soldats de base, en ce début du XX$^{ème}$ siècle et en période de guerre, période exceptionnelle qui autorise, de la part des officiers, des officier supérieurs et, au-delà, de l'Etat-Major, les abus d'autorité ! Voir la façon dont le colonel Pinoteau , du 298$^{e}$ R.I. de Roanne a dicté son point de vue aux officiers assesseurs qu'il s'était choisis pour le conseil de guerre du 3 décembre 1914, à Nouvron-Vingré (à 15 km à l'ouest de Soissons dans l'Aisne) : exécuter pour l'exemple si possible les 24 soldats de la demi-section accusés (faussement !) d'avoir déserté, ou au moins 12 = confidence faite à l'aumônier de la division, Maurice Dubourg, le matin du 3 décembre, et révélée par cet abbé au procès de réhabilitation de fin janvier 1921, qui blanchit la mémoire des Martyrs, sans leur redonner la vie, hélas ! (voir chap. VI, traitant ce sujet)

[40] Incertitude sur le sens, donc sur l'orthographe : soit *« quelque**s** connerie**s** »* (plusieurs), soit *« quelque connerie »* (une seule connerie qu'on ne saurait définir, mais grave au point de lui valoir cette façon cruelle de se racheter)

[41] De prime abord, on pourrait comprendre « *sur les deux parois verticales de la tranchée factice* », mais la suite du témoignage invalide cette interprétation, et nous invite à comprendre : « *des deux côtés du soldat maniant le lance-flammes, à sa droite et à sa gauche, lui étant au fond de la tranchée factice »,* et Léopold étant en bordure de la tranchée, sur l'un de ces côtés, à droite, comme il l'indique après.

[42] On est fin octobre 1917 ! L'inefficacité de la baïonnette dans ce cas de figure saute aux yeux : comment Léopold pourrait-il protéger ainsi le servant du lance-flammes d'un coup de fusil Mauser portant à nettement plus de 1500 mètres, et restant très précis à 1000 mètres, ou d'un obus fusant, voire percutant tiré par un canon (un 77 ou un 88 mm) situé à 7 km de là, voire à 13 ou 14 km si l'ennemi tire au canon lourd (150, voire 210 mm)? Mais non ! C'est resté, dans le vocabulaire et l'esprit des officiers, l'arme par excellence, l'arme noble, mythique, des Temps Anciens, qu'on fait ajuster au bout du fusil Lebel, au cri de *« A la baïonnette ! »* pour partir à l'attaque, et bien signifier que l'heure est grave, puisqu'on en arrivera au corps à corps avec l'ennemi, reprenant ainsi le schéma du duel à l'ancienne, à l'épée, non pas jusqu'au « *premier sang* », mais jusqu'à « *ce que mort s'ensuive* » ! De l'autre, de préférence ! Rappelons que nos témoins ont très largement démontré (à travers mon analyse collective, quand même !) que le combat en arrive rarement au corps à corps, l'un des deux ennemis se ruant sur l'autre étant tué avant, d'une balle de fusil, ou bien plus souvent, de fusil-mitrailleur ou de mitrailleuse lourde ! Et nombre d'entre eux ne l'ont jamais utilisée en combat, y compris pour ceux qui ont fait quatre ans de guerre ! (cf chap. **XXI** – « *Sortir de la tranchée : liaison, petit poste, patrouille, coup de main, attaque* », dans la sous-partie « *Les armes blanches : la baïonnette, le couteau, et le coupe-coupe des tirailleurs sénégalais* », et enfin dans la rubrique a, « *La baïonnette,* » comportant 12 pages A4, donc 17/18 pages normales…)

T- « *Et j'ai fait l'attaque dans ces conditions, le lendemain… J'ai été obligé de me reculer tellement sa flamme était dans la ligne ! Il a tout balayé, un demi-cercle. J'ai admiré comme il est allé régulièrement et lentement. Il a mis huit ou neuf secondes de chaque côté. Et la deuxième fois qu'il est revenu de la gauche, quand il était au milieu, il est parti comme un gros bâton, la tête en avant. A ce moment-là, il a lâché le tuyau qui s'est promené en l'air : j'ai eu une seconde de frousse intense. J'ai senti la chaleur et j'ai eu des cheveux brûlés. Il a dû recevoir des balles dans la tête, ou je sais pas où..*

E- *Ah ! Vous parlez de la vraie attaque ! Pas de la répétition !*

T- *Oh ! La répétition, c'était un amusement !*

E- *Donc, pour la vraie attaque, vous aviez la mission de le protéger. Les Allemands se trouvaient à quelle distance de vous, environ ?*

T- Long silence ; puis le témoin, submergé par l'émotion, se met à pleurer ; enfin, il reprend la parole : *« Je ne crois pas qu'on puisse raconter ça comme ça. Il a arrosé, hein !* (nouveau silence) – *Ben d'abord, on est arrivés là comme si on tombait de la lune. Il a fallu passer les fils de fer, et les fils de fer, c'est pas rien !*

E- *Il n'y avait pas eu de préparation d'artillerie ?*

T- *Ah si ! Contrairement au printemps [43], paraît-il, où ils avaient trouvé les barbelés intacts.. »*

Il n'est pas plaisant de devoir contredire le témoin, qui, en toute bonne foi, n'ayant pas participé à cette bataille du Chemin des Dames du printemps précédent, doit reprendre à son compte des propos de ses camarades plus âgés, inspirés par l'amertume de la défaite, due à bien d'autres facteurs qu'à une relative insuffisance, voire à une déficience grave de la préparation d'artillerie, son absence étant totalement inconcevable après trois ans d'expérience de guerre et concernant une offensive si longuement mûrie. Cette préparation fut longue, plus encore qu'à la fameuse offensive de Champagne de fin septembre 1915, mais il est vrai que sa durée fut un peu écourtée en raison des conditions météorologiques, comme le signale **Pierre Miquel** dans son ouvrage précisément titré *« Le Chemin des Dames » : « La vraie préparation commence le 10 avril seulement [44], malgré les conditions atmosphériques toujours défavorables : on tire ce jour-là 3 800 obus de 75 en tirs de brèche contre les voies de communication et sur le bois de la Grille. On entend déjà aboyer les 220 et les 155 courts. Rageurs, les 75 participent au concert avec plus de 20 000 obus pour « brèches et harcèlements ». Le 12 avril commencent les mortiers lourds et l'artillerie à longue portée. On réussit à détruit un PC [45]ennemi, les observatoires du mont Blond et des hauteurs environnantes, ainsi que quelques batteries. On tire d'énormes bombes de 240 pour percer les défenses ennemies. Le 13 avril, les conditions météorologiques sont bonnes, les tirs sont intenses, la troisième position ennemie est bouleversée par près de 5 000 obus de 120. Les officiers recommandent de tirer posément, avec le maximum de rendement ». Les temps de tir sont précisés à la minute près. Ils se prolongent pendant la nuit. On exécute même, dans certains secteurs, de fausses attaque par le feu.*

*Les observateurs se flattent de douze destructions réussies de batteries dans la journée du 13 avril. Les bombardements se prolongent jusqu'au 16 avril à 17 heures ». La préparation immédiate aura coûté 40 000 coups de 75 et 5000 de 200 ; 3000 seulement de 155 courts, l'arme miracle de Nivelle [46] … ».*

Inutile de prolonger la citation : il y a donc eu, au Chemin des Dames, contrairement à ce que pensait Léopold, une très longue et très intense préparation préalable d'artillerie, étalée sur 7 jours, réunissant les principaux calibres de canon de l'artillerie de campagne (le 75 essentiellement) et de l'artillerie lourde (à partir de 105, mais surtout 155 et 220) plus des mortiers lourds, avec des effets dévastateurs constatés. Pourquoi l'échec de l'offensive, alors ? Parce qu'en plusieurs années de présence, les Allemands avaient eu le temps d'enterrer et surtout de bétonner presque toutes les abris de batteries (souvent plus d'un mètre d'épaisseur de béton armé, selon le dire d'un de mes témoins, qui a vu une casemate-blockhaus de mitrailleuse extraite de terre et renversée comme une quille par des obus lourds, mais pas du tout détruite, tellement ses parois bétonnées étaient épaisses (cf le témoignage de **Mathieu Grand** - cl. 14-, du 22e B.C.A. d'Albertville, donné dans le chap. XXVII sur le Chemin des Dames).

Mais revenons au témoignage de **Léopold Bayle** sur l'emploi du lance-flammes six mois après l'échec de l'offensive du Chemin des Dames, le 22 octobre 1917, sur le plateau de Vauxaillon , dans l'Aisne, à 12 km au nord-est de Soissons :

T- *[ Ah si ! Contrairement au printemps, paraît-il, où ils avaient trouvé les barbelés intacts.. ]* Léopold décrit ensuite ce qu'il a appris du Chemin des Dames, alors que lui se trouvait dans un bataillon de marche vers Coulommiers. Cinq bonnes minutes après, je le ramène au thème du lance-flammes :

E- « *On va revenir sur le récit de votre attaque au lance-flammes, en octobre 1917…*

---

[43] Il fait allusion au début de l'offensive du Chemin des Dames, déclenchée effectivement au printemps, le 16 avril 1917 (cf chap. XXVII)

[44] Soit tout de même six jours avant la première vague d'assaut de l'infanterie ! C'est considérable si un nombre très important de canons y participe, ce qui fut le cas

[45] P.C. = Poste de Commandement

[46] P. Miquel, *« Le Chemin des Dames »*, éditions Perrin, Paris 1997, pp. 149-150

T- *D'abord on est passé dans les barbelés. L'attaque a été repoussée d'un jour ou deux, parce qu'on trouvait que les barbelés n'avaient pas été assez détruits. L'attaque s'est faite le 22 octobre 1917, au Chemin des Dames, sur le plateau de Vauxaillon. Notre objectif, c'était le Mont des Singes…. »* . S'ensuit une belle digression (par rapport au thème du lance-flammes, mais tout à fait naturelle dans celui de l'attaque) sur le compte à rebours du temps dans les minutes précédant l'attaque, ce que nous avons vu, avec cet extrait précisément, dans le chapitre XXI « *Sortir de la tranchée* ». Puis Léopold évoque la façon dont il a pu décrocher sa capote harponnée par les fils de fer barbelés, ce qui l'a retardé par rapport à ses camarades qui ont pu franchir sans encombre le réseau barbelé. Enfin, il revient au lance-flammes :

T- *« J'étais un bleu, j'étais dévoué, je crois que plus tard, j'aurais pas été aussi…conciliant ! Dire que j'aurais pu rester* (caché) *dans un trou d'obus ! Mais pour les copains, je crois que je l'aurais pas fait ! Alors, je rattrape le chef de section* (un adjudant : cf infra), *je le dépasse, et, de suite après, je me suis trouvé à avoir atteint mon lance-flammes. Ils se sont arrêtés au moment où je les retrouvais. Alors, on lui a dit : « C'est le mont ! Vas-y ! ». Et j'ai trouvé le temps long. Je pense que c'était une lueur pour allumer le liquide, et puis le liquide a tardé à sortir…une seconde, une demi-seconde… Mais on était alors sur les lignes allemandes !*

E- *Et eux ne s'étaient aperçu de rien ?*

T- *Ah ! Je sais pas ce qui s'est passé avant ! En tout cas, on a vu quelques balles, mais pas grand chose : ils se sont pas défendus contre nous. Alors, il a commencé à arroser. Il devait savoir ce qu'il faisait. Devant nous, c'était comme une place qui devait avoir sept ou huit mètres de large, et plus longue : comme un rectangle. Sur les parois, il y avait leurs cagnas* (abris) . *Sur certaines cagnas, il y avait des capotes, sur d'autres, des toiles de tente… Les hommes sortaient des cagnas, ils jetaient leurs fusils tous sur le même tas : les Français auraient pas fait si bien ! Tous la crosse du même côté ! Puis ils se rendaient devant moi ! Si j'avais eu le temps, je les aurais engueulés parce que d'ailleurs… « Kamarade ! »*[47]. *Et ceux-là, ils étaient choqués, ils pleuraient presque !*

E- *Par le lance-flammes ?*

T- *Sans doute ! Il avait balayé deux fois à ce moment-là. Mais ils n'avaient pas de mal, ceux-là ! Ils sortaient des cagnas… Je n'ai pas compris leur tactique…Ceux-là, ils sortaient. Mais quand le lance-flammes trouvait l'embouchure de la cagna, ça devait être beau, là dedans !… En tout cas, ils étaient démoralisés, ils étaient là : « Kamarade (s) ! Kamarade (s) ! Kamarade (s) ! ». Et moi, ils me gênaient, parce qu'il y avait des Allemands qui me tiraient dessus ! Qui étaient à vingt mètres, de l'autre côté ! Alors moi, je laissais la crosse de mon fusil sur mon épaule et, de la main gauche, je tirais entre leurs mains et leur tête !*

E- *Entre les mains levées pour se rendre ?*

T- *Eh oui ! Je voulais pas flanquer une balle à quelqu'un à un mètre de moi ! Ça me posait des problèmes ! Mais je tirais un peu plus du côté de la main, c'était moins grave*[48] *. Je visais entre la main et la tête : y avait dix centimètres. Je leur disais : « Derrière nos lignes ! Derrière nos lignes ! ». Ils comprenaient pas ! « Kamarade (s) ! Kamarade (s) ! »*

E- *Ceux qui étaient immédiatement devant le lance-flammes, ils n'ont pas cherché à résister !*

T- *Oh non ! Ceux qui avaient vu ce qui se passait… ceux qui avaient vu le lance-flammes se rendaient, mais derrière, y en avait d'autres…*

E- *Donc le lance-flammes n'a pas touché certains ?*

T- *Ah, ça ! On a pas été voir, hein ! Parce que les choses vont vite ! Alors, le porteur du lance-flammes tombe ! Il a été touché, et le lance-flammes s'est baladé, et même j'ai senti la chaleur ! Et un peu plus, la moustache… ! A un centimètre près, j'en ai fait…* (l'expérience)… *Il est parti exactement comme un tuyau fou ! Un tuyau d'eau sous pression, il se dandine dans tous les sens ! Et il s'est mis debout, et j'ai été frôlé, à ce moment-là … frôlé… heureusement ! Le porteur a été tué, certainement… A ce moment-là (j'étais en train de tirer sur les Allemands qui étaient derrière) j'entends vaguement (et je n'ai pas réalisé tout de suite !) : « Troisième section : à mon commandement ! » ; ça voulait dire : « Réunion derrière moi ! ». Je croyais être dans les nuages, j'étais persuadé que nous allions recevoir du renfort pour aller en avant, parce que, vous savez, nous n'étions pas nombreux ! Il y avait un camarade à quinze mètres à droite, un autre à quinze mètres à gauche, et il y avait un autre camarade qui avait la même tâche que moi : il défendait le lance-flammes sur sa gauche, il était à côté… J'entends donc vaguement, mais ça me posait un problème, parce que ça me semblait irréel ! C'était pas possible : on était là pour aller de l'avant ! J'étais con, hein ! Et je vois les pieds du porteur du lance-flammes… Je vois son talon… Il y avait de la fumée, de la poussière… Et j'entends de nouveau : « Troisième section : à mon rassemblement ! ». Je regarde derrière moi, et je vois l'adjudant, notre chef de*

---

[47] On a déjà vu dans cet ouvrage que « *faire Kamarade* » (avec leur mot d'origine française *« Kamerad* » prononcé à la française) signifie « se rendre » pour les Allemands, le mot signalant leur absence d'hostilité, et même leur volonté de fraterniser, en position de faiblesse, comme le geste de jeter le fusil devant soi, suivi souvent , comme ici, du geste international conventionnel des bras levés au-dessus de la tête.

[48] On comprend aisément : c'était moins grave de risquer, par une balle, de toucher la main que la tête !

*section, dans l'assise de commandement, la main levée. Je vois qu'il y a des types derrière lui… Alors, je tourne bravement le dos à l'ennemi, et je vais rejoindre l'adjudant.*
E- *Pendant un instant, vous êtes resté seul, en avant ?*
T- *Oui, oui ! Mais les Allemands qui y étaient, là, ils étaient pas bien dangereux ! Il y en avait trois ou quatre… Ils avaient des grands cheveux filasse, d'un blond rouge… Je les plaignais ! Je voyais que c'étaient des pauvres types. Mais le quatrième, c'était un autre genre… Lui, j'aurais eu le temps… Lui, il faisait voir qu'il se rendait : il avait les mains en l'air, mais les avant-bras comme ça* (geste)
E- *Les mains repliés à la hauteur des épaules, comme un ours ?*
T- *Oui ! Il avait pas les mains au-dessus de la tête, et il avait un sourire…*(cherche le mot) *…sourcilleux ! un petit semblant de sourire !*
E- *Mais vous avez eu le temps d'apercevoir tout cela ?… Et ça vous est resté gravé dans la mémoire ?*
T- *Ah oui ! Ces secondes, vous savez, je les ai vécues !*
E- *Et comment avez-vous interprété cette attitude différente des autres ?*
T- *Justement ! C'est un problème pour moi ! J'aurais voulu pouvoir lui parler, mais c'était pas possible. Mais je lui aurais demandé… Il avait la tête ronde, le teint blanc et les yeux …. Un peu désabusé… Une mine, vous savez, de quelqu'un qui accepte par force… Ah ! Il avait quelque chose d'intéressant !*
E- *C'est quand même incroyable qu'en quelques secondes, vous ayez eu le temps de comprendre tout ça, et que vous le gardiez encore 70 ans après !*
T- *Eh oui ! Mais ça c'est resté !* (silence) *Alors voilà, je rejoins l'adjudant qui nous rassemble et je laisse tomber les prisonniers ! Je pouvais pas les prendre par la main ! J'aurais été malin, j'avais qu'à en prendre deux, et les mener au capitaine, à l'arrière !*
E- *Pourquoi « vous auriez été malin » ? Ça vous aurait valu une citation ?*
T- *J'étais pas forcé de partir à la baïonnette ! Alors donc, moi, je m'amène le dernier…*
E *[…] En laissant vos prisonniers ? Ils ont dû être tout étonnés !*
T- *Ah ! Ils ont dû être embêtés ! Parce qu'ils avaient jeté leurs fusils ! S'ils avaient compris le français quand je leur disais : « Allez dans nos lignes ! » (c'est l'expression admise qu'on entendait)…*
E- *Ils ont repris leurs fusils et ils sont rentrés dans leurs lignes, je suppose ! Ce qui veux dire que vous n'avez pas exploité l'effet de surprise. Vous n'étiez pas assez nombreux ?*
T- *Ah ! On avait l'ordre…Et les avatars n'étaient pas finis pour nous… »*

Dans cette dernière séquence, ce témoignage a quelque chose de fascinant, car il reconstitue en quelque sorte un état de sidération du témoin dans son premier combat, la perte du sens de la situation en même temps qu'un perception suraiguë de certains détails, mais déconnectés. Il voudrait poursuivre l'assaut, mais avec une autre fonction, puisque le porteur du lance-flammes qu'il devait protéger est mort et qu'il ne songe pas un seul instant à reprendre l'engin et à l'utiliser, à supposer qu'il ait su le faire. Il observe en un bref laps de temps les Allemands qui se constituent prisonniers, focalise son attention sur l'un d'entre eux, mais l'obstacle de la langue lui interdit de lui faire comprendre ce qu'il aurait voulu exprimer. Et ayant entendu l'ordre, il rentre dans le rang en rejoignant ses camarades auprès de l'adjudant. Cette situation est riche de potentialités qui n'ont pas été exploitées : continuer le combat, s'emparer des prisonniers qui apparemment ne souhaitent que cela, parler au soldat allemand différent des trois autres… Et il a conservé la fraîcheur du souvenir pendant presque 72 ans, la scène datant du 22 octobre 1917 et l'entretien ayant été réalisé le 25 février 1989 !

L'entretien diverge du thème du lance-flammes un certain temps. Je tente de l'y ramener, en revenant sur la condamnation initiale de cette arme « infâme » :
E- « *Ça vous avait choqué, cette question de lance-flammes !*
*T- Ah oui ! ça m'avait choqué ! C'est une arme atroce ! Alors, pensez, dans les cagnas ! Les gens blessés, brûlés !*
E- *Et c'est la seule fois où vous l'avez vu utilisé ?*
T- *Ah oui ! Et j'en ai rencontré des gens qui avaient fait la guerre ! Personne n'en a parlé !*
E- *C'était quelque chose qu'on cachait ?*
T- *Ah oui, je comprends !*
E- *Vous n'étiez peut-être pas la seule unité à en avoir, mais on maintenait le secret…*
T- *Ah, ça, certainement ! Tous les journaux que j'ai lus, ils s'entendaient pour honnir les Allemands, mais je n'en ai connu aucun… Quoique, il n'y a pas longtemps, je me rappelle plus dans quel journal, il était question d'armes inhumaines… Mais il a pas parlé du lance-flammes ! C'est la première fois que je vois une possible allusion à cette arme…*
E- *Moi, j'ai bien envie d'inclure ce passage dans le livre, puisque vous êtes le seul témoin à parler de lance-flammes dans l'armée française ! Vous aimeriez que ce soit mis comme rétablissement de la vérité ?*
T- *Ah ben oui, je pense ! Oui ! Quand on critique les Allemands… On devrait pas les critiquer d'avoir utilisé ces armes, du moment que nous, nous l'avons fait aussi ! »*

C'est chose faite, cher Léopold ! Et comme vous étiez le témoin n° 149, sur 160 interviewés, les onze derniers autres témoins qui vous ont suivi dans les entretiens n'en ont pas parlé non plus, en tant que témoins

directs, de sorte que vous n'êtes que deux (avec l'adjudant **François Baizet,** cité plus haut, qui l'a vu en démonstration lors d'un stage pour chefs de section) à avoir vu ce redoutable engin de mort, et six autres en ont parlé par ouï-dire. Les témoins représentés uniquement par l'écrit (dont l'adjudant Baizet) ne sont que 4 sur 29 à en parler (en plus de F. Baizet : **A. Beyron**, **J. Farigoules** et **Cl. Viricel**) et les trois derniers ne l'ont pas vu …

C'est donc une arme très rare, et qu'on n'aime pas évoquer, car son utilisation dans l'armée française sape en grande partie (comme le perçoit très bien Léopold) l'accusation de barbarie lancée contre les Allemands pour l'invention et l'utilisation de cette « arme infâme », tout comme celle des gaz toxiques, asphyxiants ou vésicants… Et la presse est complice de ce silence ! A l'époque surtout…

**Présence visuelle mais absence textuelle dans la revue *L'Illustration***

Deux de nos témoins ont évoqué le silence de la presse française du temps quant à l'utilisation de lance-flammes, spécifiquement par l'armée française. Il était tentant de vérifier cette assertion sur la durée de la guerre dans un organe de presse à large diffusion.

S'il est une revue qui permette de suivre chaque phase de l'évolution de la guerre, et de ses « perfectionnements techniques » dans l'art de tuer, c'est bien *L'Illustration*, revue de luxe en raison de son prix élevé, de la richesse de son iconographie, qui va jusqu'à donner, de temps à autre, de très grands portraits en couleur faits par des peintres de talent des principaux généraux français et de leurs homologues étrangers, qui a des collaborateurs prestigieux, notamment des académiciens français dont Henri Lavédan chaque semaine, et Pierre Loti parfois, revue qui dès le début du conflit s'est entièrement consacrée à sa « couverture », tant en photos de grande qualité qu'en articles très documentés. Son patriotisme ardent (on dirait aujourd'hui son « chauvinisme », mais nous ne sommes pas en temps de guerre, !) lui fait dénoncer chaque fois que l'occasion s'y prête, et pratiquement chaque semaine, la « *barbarie allemande* », notamment dans les inventions guerrières qui surprennent les Français, comme l'usage des gaz asphyxiants en avril 1915, ou le pilonnage de Paris, au printemps 1918 par le canon géant tirant à 130 km qu'a été la « grosse Bertha » (cf un chapitre ultérieur).

On pouvait donc formuler l'hypothèse : dès que les Allemands utiliseraient le lance-flammes, *L'Illustration* tirerait à boulets rouges sur la *« cruauté teutonne »*, avec la grande notice technique habituelle, faite par un spécialiste militaire, sur la nouvelle invention, et serait, en revanche, d'une remarquable discrétion sur son usage par l'armée française…

L'hypothèse n'est pas confirmée ! Précisons que les historiens s'accordent (quand ils évoquent cette arme !) pour indiquer qu'elle a été employée pour la première fois en février 1915, par les Allemands au bois de Malancourt, dans la Meuse, abandonnée plus d'un an, pour être réemployée en juillet 1916 contre les Anglais , à Hooge, localité située à l'est d'Ypres, en Flandres belges. Les Français (en l'occurrence une section de 50 pompiers de Paris intégrés au 1er Régiment du Génie) testèrent en combat le lance-flammes le 6 juin 1915, à la butte de Vauquois, en Argonne – entre Varennes-en-Argonne et Avocourt - , mais le liquide enflammé propulsé enflamma un dépôt de munitions allemand qui, en explosant, provoqua la mort de plusieurs pompiers et de soldats du 31e R.I. de Melun qui encadraient les pompiers…pyromanes ! Des deux côtés les lance-flammes avaient des « performances » assez proches, quoiqu'un un peu inférieures du côté français : le GF 1912 –« ***G****rosses* ***F****lammenwerfer* », conçu en 1912- pesant 35 kg, porté à dos d'homme, projetait jusqu'à 28-30 mètres un jet enflammé qui pouvait durer dix secondes ; le Schilt P3 français (le plus fabriqué : plus de 1400 produits), pesant 25 kg, projetait à 20-22 m, un jet composé de 70% d'huile légère de houille et de 30% de pétrole. Il existait aussi des appareils fixes, non portables à dos d'homme car beaucoup trop lourds (entre 85 et 120 kg) et donc infiniment moins maniables. Les lance-flammes portables, souvent utilisés par petite escouade de six, avaient l'inconvénient (outre la « barbarie » de leur usage, transformant les victimes en torches vivantes, qui n'échappait à personne) de désigner en priorité les porteurs, très vulnérables, au tir des mitrailleuses ennemies et, s'ils étaient faits prisonniers, de les qualifier pour une exécution immédiate, en représailles… Ces armes « infâmes » furent utilisées épisodiquement au cours de la Grande Guerre, mais assez rarement pour que beaucoup de Poilus en ignorent l'existence, ce que confirme notre corpus, et ce qu'indique Léopold Bayle.

Je dispose de toute la collection de *L'Illustration*, de juillet 1914 à la fin de 1919, et j'ai effectué une recherche minutieuse sur les 52 numéros de chaque année de guerre. Le premier usage de 1915 est totalement passé sous silence, alors qu'il a dû provoquer des réactions ! Rien non plus en 1916, alors qu'on sait que le lance-flamme a été utilisé dans les deux camps, quoique peu souvent. Il faut attendre 1917 pour en voir les premières et dernières traces visuelles dans deux numéros de juin :

- le numéro 3876 du 16 juin 1917 présente en double page centrale une immense photo (49 cm x 31 cm) sur fond très nuageux, donc noir, de deux soldats allemands flous dont le premier, réservoir au dos, bras tendu, est précédé d'une immense flamme blanche contrastant avec le fond noir. La légende de la photo, sans nul autre commentaire, est : *« La « guerre du feu » qu'ont voulue les Allemands »* avec une

allusion à la « *guerre du feu* » préhistorique (pour la conquête et la possession du feu) expression popularisée par l'ouvrage à grand succès de **J.H. Rosny aîné**, paru en 1911, et portant précisément ce titre.

- le numéro 3878 du 30 juin 1917 offre une page (p. 628 : *L'Illustration* poursuit sa pagination, d'un numéro à l'autre) avec deux photos superposées représentant, inversés – l'un jaillissant vers la gauche, l'autre vers la droite - deux immenses jets de flammes sur fond de pré plat, en pleine nature (seule la seconde laisse voir, en petit, dans le coin gauche, les soldats porteurs des engins infernaux) le tout dans un contraste noir et blanc très impressionnant. Lé légende unique est la suivant : *« Un des nouveaux aspects de la guerre – Les jets de liquide enflammé. »*. Là, l'ennemi n'est pas stigmatisé.

Il n'y aura pas d'autre image, jusqu'à la fin de l'année 1918. Et nulle part, dans toute la collection de 1914 à fin 1918, ne figure le moindre article ! Ni pour dénoncer la « *barbarie teutonne* » dans l'usage d'une telle arme, ce qui est très surprenant, ni pour indiquer que la France a été « obligée » par l'initiative immorale de l'ennemi, d'avoir recours à une telle arme : la censure (ou auto-censure ?) sur ce dernier point était tout à fait prévisible.

Il reste ce mystère : pourquoi une telle mansuétude à l'égard de l'ennemi, que cette revue ne ménage pourtant jamais ? Et comment ne pas penser que les lecteurs de l'époque, appâtés par les images spectaculaires du mois de juin 1917, ont été frustrés de n'avoir aucune explication de la part de leur revue favorite ?

Sur le plan du lexique, on remarque que le terme « *lance-flammes* » n'a été utilisé ni par *L'Illustration*, ni par les écrits d'époque de mes témoins, sauf un : **Amand Beyron** (à la date du 1er mai 1916), mais son texte définitif, incluant des extraits de l'historique du 99e R.I. de Vienne, paru après guerre, a été écrit après la fin du conflit, et peut alors utiliser un terme qui ne se trouvait peut-être pas dans les divers carnets-journaux écrits pendant la guerre. C'est que le mot est jusque là presque inconnu. Si Le *Dictionnaire Historique de la Langue Française Robert* (sous la direction du linguiste Alain Rey) en 3 volumes le date bien de 1916, sans indiquer le texte de référence où il a été découvert, le *Grand Larousse de la Langue Française* en 7 volumes ne le trouve pas avant l'édition de 1923 du même Larousse… Mais on a eu, dès février 1915, l'atroce réalité de l'arme avant d'avoir le mot !

Il serait artificiel de vouloir conclure sur deux thèmes aussi éloignés l'un que l'autre que l'entrée en guerre des Américains et l'utilisation du lance-flammes, et aussi différents dans leur échelle, le premier très vaste, et influant sur le cours général de la guerre, préparant l'évolution du conflit vers la victoire des Alliés avant la fin de l'année 1918, et le second, très étroit, très ponctuel, mais montrant jusqu'où peut aller l'ingéniosité malfaisante dans la destruction d'autrui, dans des nations de haute et longue civilisation pourtant pétries de morale à la fois religieuse et laïque, et d'humanisme millénaire…

***

# Chapitre 29

# La haine des embusqués

## Chap. 29 – 1917, août – La haine des embusqués

*« Embusqué ! ». Voilà probablement l'injure la plus échangée entre les Français au cours de la Grande Guerre »* - Incipit de la conférence de **Charles Ridel** prononcée à Louviers le 24 janvier 2009 [1]. Il cite par ailleurs une phrase d'un rapport du service de renseignement du G.Q.G. de 1916 : *« La haine que tous ceux que les combattants englobent sous la désignation d' « embusqués » est au moins aussi répandue que celle des Allemands. »*

*« Fallait que les Boches en fassent autant ou pas ! Alors, là, tout débarrasser les embusqués ! Tous les tuer !*
E- *Parce qu'il y en avait vraiment qui étaient embusqués ?*
T- *Oh la ! Y en avait, oui ! C'était des fils à papa ! C'en est qui avaient un nom ! Une bonne place, on leur donnait, dans les gares, ou ailleurs. Tandis que le petit ouvrier, le petit paysan, sa place, elle est vite faite : en ligne ! C'est comme ça que ça se passe ! C'est là qu'a tout le temps été ma place, moi ! Enfin, ils ont jamais pu me faire tuer ! Et pourtant, ils m'ont mis dans des postes y en a peut-être pas qui auraient voulu y rester ! Fallait avoir un moral terrible ! En pleine nuit, des postes avancés entre les lignes, n'importe où ! On était sacrifiés ! »* - **François Potin**, classe 1914, Saint-Just-en-Chevalet

*« Tant que je ne suis pas venu en permission, j'étais patriote ! Je suis venu en permission, passé par Paris où je voyais une quantité de gars qui auraient dû être mobilisés, d'embusqués ! Ce qu'on appelait les embusqués, qui faisaient la noce… Eh bien, à ce moment-là, j'ai dit : « Non ! ». Avant ma première permission, j'étais dévoué pour les corvées, les choses comme ça, même exposées. Je disais : « Ça ne fait rien, j'y vais ! ». Mais après, j'ai dit : « Non ! Si on me commande, bon, par ordre, oui ! ». Mais après, non ! Pour être bénévole, non, fini ! »* – **Armand Molière,** classe 1915, de Cours-la-Ville (Rhône)

### Origine et sens du terme « embusqué »

Le verbe « embusquer » / » « s'embusquer », et surtout le participe passé « embusqué », souvent substantivé en « un embusqué » ont connu un usage très répandu, à sens toujours péjoratif, pendant la Grande Guerre, mais n'ont pas été créés par elle. Selon le *Dictionnaire Historique de la Langue Française* Robert, dirigé par **Alain Rey**, le verbe provient d'une réfection au XV^e^ siècle de l'ancien français « embuschier », d'après l'italien « imboscare », dérivé de « bosco » bois. *« Le verbe conserve le sens de « poster dans un lieu pour surprendre l'ennemi »* que l'on retrouve dans le français actuel « embuscade ». Mais *« s'embusquer reprend au XVIII^e^ siècle le sens de « se cacher » et signifie spécialement en argot militaire « se planquer »*, sens apparu en 1855, *« emploi largement répandu pendant la Première Guerre mondiale, de même que le participe passé substantivé « embusqué »* apparu lui en 1883.

Le linguiste **Albert Dauzat** dans son ouvrage *« L'Argot de la guerre »* paru en 1919 définit un « embusqué » comme un *« soldat qui a obtenu par la faveur un poste de tout repos »*, et distingue la catégorie mineure dans *« l'embusquage [2] »* des *« embusqués de première ligne » : « agents de liaison, brancardiers, téléphonistes »* (p.236) dont on pourtant vu, au cours de cet ouvrage, qu'ils sont loin d'échapper aux fatigues et au danger, même s'ils ne combattent pas.

Dans son étude *« L Argot des Poilus –Dictionnaire humoristique et philologique »* parue aussi en 1919, le roannais **François Déchelette,** jeune frère de l'archéologue Joseph Déchelette, capitaine tué au début d'octobre 1914, consacre près de deux pages (pp. 91-93) à ce terme « embusqué » et montre l'extension quasi indéfinie de ce terme, ce qui corrobore l'avis du caporal Bertrand dans *« Le Feu »* d'**Henri Barbusse** : *« On est toujours l'embusqué de quelqu'un » :*

*« Embusqué – Celui qui a un bon poste, un bon filon. Il y a toujours une moitié du monde qui se moque de l'autre ; il y a aussi une moitié qui traite l'autre d'embusquée. On se moque toujours de plus embusqué que soi. L'embuscade est comme le filon, une chose très relative : pour le poilu qui fait une patrouille vers les fils de fers boches, tout le monde est embusqué. Demandez-lui son avis : ce sont des*

[1] Titre de la conférence de **Charles Ridel** : « *Les embusqués de la Grande Guerre : entre mythe et réalité* ». Charles Ridel a soutenu à l'EHESS, le 14 novembre 2005, sous la direction d'un des grands spécialistes de la Grande Guerre, Stéphane Audouin-Rouzeau, une thèse de doctorat intitulée : *« Les embusqués en France pendant la première guerre mondiale – Figures et pratiques d'un refus de la guerre »*. Il en a tiré un ouvrage *« Les Embusqués »*, Paris, éd. Armand Colin, 2007, préfacé par S. Audouin-Rouzeau

[2] Nous préférerons ce terme « embusquage », familier, à celui d' « embuscade » qui peut avoir aussi le même sens jugé familier (*« position qui met un soldat ou un homme mobilisable à l'abri du danger en temps de guerre »* pour le Grand Larousse de la Langue Française), car le français actuel ne connaît plus que le sens général d'embuscade : *« manœuvre pour attaquer l'ennemi par surprise dans un lieu où il doit passer »*

*embusqués, ceux qui attendent les marmites* (gros obus) *dans la tranchée. Embusqué le blessé qu'on amène au poste de secours, embusqué le téléphoniste, le cuistot ou l'homme de liaison qui ramassent les balles perdues ».* Et de citer quantité d'autres fonctions qui, sans être (sauf quelques-unes) exemptées du danger, apparaissent comme favorisées par rapport au fantassin combattant qu'a été François Déchelette : le mitrailleur, le brancardier, l'infirmier, l'aviateur, l'artilleur lourd, le « tringlot » ou soldat du Train des équipages, les secrétaires des officiers d'état-major (qu'on peut qualifier d'embusqués au sens plein du terme), les ouvriers d'usine travaillant pour l'armement (objectivement tout à fait embusqués aussi) , les réformés, les pères de six enfants que le sixième enfant fait retirer du front. Et bouclant la boucle, il revient à son non embusqué de départ, le poilu faisant sa patrouille nocturne dans le no man's land dont il réduit le danger encouru (avec humour noir) à des maux mineurs : *« même le patrouilleur volontaire qui passe ses nuits vers les Boches, au risque d'attraper des poux et des rhumatismes, après avoir traité tout le monde d'embusqué, se fera lui-même traité d'embusqué, parce qu'il joue aux cartes la journée. »* (en échappant aux corvées, mais pas aux attaques !). Et c'est toujours avec de l'humour noir qu'il conclut son énumération par ce court dialogue :

- *« Vous m'inquiétez ; mais alors, quels sont donc ceux que personne ne peut traiter d'embusqués ?*
- *Les morts ! Saluez ! »*

Le terme « embusqué » ne relève pas seulement de l'argot militaire. On le trouve très tôt dans la presse et dans des textes militaires non destinés à la publication. Le **général André Bach**, dans son ouvrage *« Fusillés pour l'exemple 1914-1915 »* en note l'usage courant dès août 1914, et cite une note militaire interne très éclairante montrant que les autorités gouvernementales et militaires se préoccupent du problème dès le début de la guerre, et tentent d'y remédier. Elles y seront poussées plus efficacement plus tard, par le biais des lois Dalbiez puis Mourier.

*« Dans les archives du colonel Buat, alors chef du cabinet du Ministre de la Guerre, se trouve une note du 20 novembre 1914, intitulée « Les embusqués » qui décrit ce qu'on entend par là :*

*« Les «embusqués » sont de deux sortes : les militaires et les civils.*

*Les « embusqués militaires » comprennent :*

1- *les hommes bons pour le service armé qui réussissent à se faire maintenir en garnison dans des situations de tout repos, où des hommes plus âgés, ou moins aptes physiquement, rendraient les mêmes services ;*
2- *les hommes qui, déclarés bons pour le service armé, excipent de maladies passagères pour se faire classer définitivement ou momentanément dans les « inaptes à faire campagne » et demeurent ainsi dans les dépôts ;*
3- *les hommes qui ont réussi à se faire mettre dans les services auxiliaires, sans raisons réellement valables ;*
4- *Enfin les hommes qui arrivent à se faire réformer par des médecins souvent inexpérimentés et quelquefois complices*

*[...] Les « embusqués civils » comprennent :*

1- *les hommes ayant appartenu à des corps de troupes et réformés indûment ;*
2- *les hommes exemptés et réformés par les conseils de révision »* (p.411)

Pour chaque catégorie, la note fait référence à une mesure palliative : une circulaire du 14 novembre créant des commissions médicales spéciales pour les embusqués militaires, et instaurant le nouvel examen de tous les cas de réformés et d'exemptés pour les embusqués civils lors du conseil de révision de la classe 1915 (devant être incorporée fin décembre 1914).

Le même auteur corrobore dès le début de son ouvrage la détestation générale envers les embusqués : *« En revanche, une véritable haine est unanimement réservée à ceux qui réussissent à éviter le front. On n'a pas idée aujourd'hui de l'émotion et de la colère qui soulevaient les hommes du front quand on prononçait le mot détesté d' « embusqué ».* Et de citer à l'appui un immense poème (159 vers !) très violent, d'auteur anonyme *« recopié avec soin par le soldat Pôtel du 5e régiment d'infanterie, un poème anonyme qui devait circuler dans sa section et peut-être au-delà, écrit vraisemblablement en 1918 ».*

Le poème, intitulé *« Les embusqués »* débute ainsi : « *Ils sont comme ça, des cents, des milles // Dans Pantruche, ou dans les dépôts // Qui se les roulent en automobiles // Ou qui se les chauffent dans les bureaux : // Des embusqués ? qu'on les appelle ; // Des embusqués, c'est bien de l'honneur // Car ce mot-là quand même rappelle peur // Tas de salops ! tas de fillottes, tas de fausse-couche // Tas de faits en fiacre…et de propre* à rien // Vos copains se font tués* comme des mouches… »* et se termine en évoquant une raclée salutaire qu'infligerait le narrateur à un embusqué pour lui servir de leçon : *« Je lui pocherai l'œil, je lui bourrai* le nez // Et je lui colerai* des toulousines // Jusqu'à ce qu'il gueule, assez ! assez // Alors je lui dirai, bonsoir vieu* frère // Que cette leçon te rende moins poltron // Car je t'ai mis sur le derrière // Pour t'apprendre à aller sur le front ».*[3]

**La souffrance des permissionnaires soumis au patriotisme échevelé des embusqués de l'arrière**

[3] André Bach, op.cit., éditions Tallandier 2003, pp. 24-27

**Antonin Granet** (cl.03), né à Savigneux dans une famille d'agriculteurs, devenu instituteur à Montrond-les-Bains, puis à Chamboeuf, où il effectuera tout le reste de sa carrière après guerre jusqu'en 1940 est sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne à la mobilisation, grade acquis lors de son service militaire achevé en 1906. Il a écrit un récit de guerre fort intéressant rédigé lors de sa captivité en Allemagne, car il a été fait prisonnier le 9 mars 1916 à Verdun. A propos des premiers permissionnaires à partir du front dès juillet 1915, il écrit :

*« Depuis juillet, les permissions du front fonctionnent. Demarre le traîneur de cafard, le broyeur de noir, est des premiers favorisés. Il nous revient encore plus sombre et plus écoeuré. Avec ces premiers permissionnaires, nous percevons plus nettement l'opinion de l'arrière, du cœur de la France, opinion sur laquelle la grande presse bluffe constamment. Une vie de circonstance a repris dans le pays. Tant bien que mal, les travaux s'exécutent grâce à la bonne volonté de toutes les forces encore valides. Avec fièvre on forge munitions et armements. Les familles qui souffrent de l'absence des leurs qui sont en danger, sont lasses et la vue de ceux qui rapportent un air du front les émeut. Mais ceux qui profitent de la guerre, ceux qui ne courent aucun risque pour leur personne ou leur famille, ceux-là ont des réparties avec des sourires ironiques : « Mais que faites-vous là-bas ? Vous ne bougez pas de place ! » . Le pauvre permissionnaire aux habits boueux, au visage de terre, ne sait que répondre à de pareilles questions. Que dire, en effet, à des gens qui férus de stratégie, gagnent des victoires en chambre, qui, bourrés par la grande menteuse, la presse, s'écrient : « On les aura quand on voudra ! ». Quels tableaux faire à des gens qui convaincus par la vue de belles gravures, jugeant de la vie de tranchée d'après les belles photographies prises bien à l'arrière du danger, et animées d'acteurs dont les rôles sont joués par des embusqués du front ? ».*

Cet arrière ne comporte certes pas que des embusqués, puisque des hommes qui ont dépassé l'âge de la conscription (48 ans) ne peuvent pas être tenus pour tels. Mais il en comprend un nombre important, pour diverses raisons sur lesquelles nous reviendrons, qui doivent compenser leur embusquage par une vociférération patriotique qui les pousse à mettre en cause l'efficacité, voire le courage des soldats du front. La presse *« la grande menteuse »* en mots et en images contribue à cet état d'esprit, pour Antonin. Avec la complicité de ceux qu'il vient de nommer les *« embusqués du front »*, expression qu'il explicite aussitôt en dressant une panoplie des formes d'embusquage :

*« Car il y a des embusqués du front ! Si dans les dépôts militaires se prélassent des jeunes gens valides mais pistonnés, si les usines servent de refuge à ceux dont la profession est d'être fils à papa, il y a plus près de nous, assez loin du danger cependant, une foule de favoris qui deviennent chaque jour plus nombreux. Au sein même des unités, que de tirage au flanc ! 50 hommes d'effectif, 30 hommes pour prendre le service ! Le reste échappe à la dure corvée et le camarade paye cette fuite autorisée en heures de veille supplémentaire ».*

Antonin distingue ici trois sortes d'embusqués : les « mobilisés en usine » qui n'étaient pas ouvriers avant la guerre, mais que les relations de leur père ont fait abriter dans cette fonction très éloignée de leur niveau social, les « mobilisés de dépôt » qui restent en caserne à occuper diverses fonctions, le plus souvent administratives, et les « mobilisés du front » qu'il décrit comme des *« favoris »* des officiers qui leur évitent de partager corvées et dangers qui échoient aux autres. Ces derniers peuvent donner le change, car leur affectation est commune avec celle de leurs camarades réellement combattants.

## Ceux qui se reconnaissent comme embusqués à un moment de leur guerre

### L'effet d'une spécialité rare

**Antoine Daval** (cl.16), né aux Salles, qui deviendra ensuite cafetier-aubergiste à Saint-Jean-la-Vêtre (Pragnot) est, avant guerre, chauffeur de maître d'un industriel fabricant de caisses de bois de la région de Noirétable. Cette qualification rare lui vaudra d'être privilégié alors que son rang social ne l'y prédisposait pas. Il est affecté en 1915 au 1er Régiment d'artillerie de Grenoble et témoigne en patois (enquête de thèse) :
T- « *A ce moment, il y avait guère de voitures. Et quand on est arrivé au régiment, ils ont demandé ceux qui savaient conduire. Alors comme personne voulait partir sur le front, alors tout le monde ou presque a levé la main… Alors il fallait se faire inscrire à un bureau, ils rentraient mais ils sortaient aussi vite qu'ils étaient rentrés ! Parce qu'on leur demandait : « Vous avez votre permis ? – « Non !… Non ! ». Et sur la totalité, on n'était que deux chauffeurs et un motocycliste à avoir notre permis ! »*

On finit par trouver une trentaine de chauffeurs ayant leur permis sur tous les régiments de Grenoble : *« On était à peu près une trentaine à prendre le train. Ils nous ont envoyés à Paris, à l'Ecole militaire, au Champ de Mars. Et alors tous ceux qui avaient leur permis, on leur a donné chacun dix-douze hommes pour leur apprendre à conduire, c'était des gens qui revenaient du front, qui avaient été blessés, qui étaient inaptes à la marche. On leur apprenait à conduire sur le quai de la Seine. Et quand ils ont su un peu conduire, ils nous ont fait faire un convoi pour aller chercher les voitures américaines qui arrivaient au Havre, à Saint-Nazaire et à Bordeaux. Il y avait deux ou trois camions qui menaient tout ce monde au*

*Havre, on attendait le convoi un jour, deux jours, on leur apprenait encore à conduire* (pendant l'attente de l'arrivée du bateau), *et en revenant chacun conduisait une voiture. Elles portaient des barres de fer qui pesaient mille kilos, des barres carrés de deux mètres de long, on les menait à Billancourt chez Renault pour faire des tanks… C'étaient des convois de 60 voitures, hein ! C'est pas qu'on allait vite : c'était des sortes de tracteurs qui marchaient à 15-20 à l'heure. Mais quand il fallait changer de vitesse, y en avait qui savaient pas les changer ! Alors, on avait chacun dix types à surveiller…*

E- *Vous aviez combien de voyages ?*

T- *Paris-Le Havre, y avait 250 km, on faisait trois voyages par semaine. Paris-Saint-Nazaire, y avait 500 km, on n'en faisait que deux, et parfois un. A Bordeaux, j'y suis jamais allé, je me trouvais être en permission. On a vu du pays ! C'est pas que j'étais bien intelligent* (au sens d'instruit) *mais ça m'avait dégourdi* (ouvert l'esprit) *de faire tous ces voyages. Ça m'avait appris à connaître la vie ! J'étais content ! »*

Malheureusement pour Antoine, cette vie de relatif privilégié ne va pas durer éternellement, et, vers la fin de l'année 1915, il va être touché par un « ordre » qui doit être l'application de la **loi Dalbiez** (du nom du député radical-socialiste Victor Dalbiez, des Pyrénées-Orientales qui fut son promoteur) votée le 17 août 1915 dans le but d'assurer *« le juste répartition et une meilleure utilisation des hommes mobilisés et mobilisables » : « Et puis il est venu un ordre que tous les jeunes qui étaient du service armé aillent sur le front ! C'étaient les vieux, qui étaient inaptes, qui avaient appris à conduire qui nous ont remplacés, et nous, on est partis sur le front. Alors, moi, ils m'ont versé dans le Génie, dans le service électrique. Je suis parti de Versailles avec un tracteur qui faisait l'électricité, parce qu'à ce moment, ils faisaient le réseau électrifié ».* Non loin du vrai front (à 600 m selon lui, vers Pont-à-Mousson) , Antoine devient donc technicien chargé d'un tracteur électrogène, abrité dans un flanc de colline, alimentant épisodiquement d'un courant de 1 500 volts le réseau de fils de fer pour tenter d'électrocuter les ennemis qui viendraient à le toucher. Il se reconnaît encore très favorisé, même avec la proximité du front :

T- *Et nous les jeunes, il fallait pas demander, pour ainsi dire on était embusqués, embusqués sur le front. On était restés à Paris, pas bien longtemps, et on était embusqués vers le front, en arrière du front, quoi ! »*

## La reconnaissance d'une situation de famille douloureuse : un embusqué temporaire

Incorporé le 10 avril 1915 au 55e R.I. de Pont-Saint-Esprit **Francis Ferret** (cl.16) né à Coise, orphelin de père depuis l'âge de six ans, ayant cinq frères et sœurs (dont un frère plus âgé d'un an tué à 20 ans en Champagne, le 2 octobre 1915), sa mère demeurant veuve, va, durant son premier hiver de guerre, bénéficier d'une affectation de faveur au 9e Bataillon d'instruction, dans les Vosges, vers le Linge :

E- « *Et vous avez souffert du froid ?*

T- *Ah ben oui ! J'ai pas bien tenu les lignes parce que je m'étais embusqué à couper du bois. J'avais un capitaine, le capitaine Guémesnil, qui tenait le C.I.D.* (Centre d'Instruction Divisionnaire) *et quelqu'un m'avait recommandé à lui, que j'avais déjà un frère de tué, que mon papa était mort, que ma mère était veuve, que j'étais soutien de famille, de m'éviter le front le plus possible. Alors, il m'avait embauché à couper du bois dans les Vosges, là-bas. On coupait du bois. J'ai pas bien pris les lignes au machin* (au Linge)…*On coupait du bois là-haut, on le coupait en stères pour l'armée, pour chauffer n'importe quoi. J'étais rentré au C.I.D., j'y ai pas resté longtemps. Le capitaine Guémesnil, il m'avait embusqué là, à couper du bois : j'étais paysan. … On était dans la neige, y avait beaucoup de neige. Y avait l'artillerie qui les traînait avec les chevaux, les billes »* (troncs).

On devine que c'est surtout sa situation de famille, et la recommandation d'un tiers non précisé, plus que son métier de paysan (sachant manier hache et passe-partout), métier propre à une majorité de Poilus, qui permet à Francis d'être embusqué comme bûcheron cet hiver-là 15-16, alors qu'il a guère plus de 19 ans (né le 8 novembre 1896). Mais cette parenthèse dans la guerre ne durera pas, et Antoine, monté en renfort au 170e R.I. d'Epinal, sera trois fois blessé à un bras, dans l'hiver 1917, puis le 4 mai 1917 et enfin 19 juillet 1918. Son mariage le fera s'installer comme agriculteur à Saint-Christo-en-Jarez.

## Deux périodes d'embusquage assumées

**Jean-Louis Monier** (cl.13) agriculteur à Marols, un de mes trois témoins principaux, a été aussi bien éprouvé : ses deux frères, Jean-Pierre et Eugène, sont morts à la guerre, l'un en 16 à Verdun, l'autre en 1917 ; il sera lui-même blessé grièvement par de multiples éclats d'obus le 2 avril 1917 à Villers-Franqueux, au nord-ouest de Reims, durant la période où il était au 363e R.I. de Nice. Mais commençant la guerre au 13e escadron du Train des Equipages, il a d'abord connu un an de tranquillité relative à Fontaine-sous-Montdidier dans la Somme de fin décembre 1914 à décembre 1915, ce qu'il reconnaît volontiers :

E- « *Du 30 décembre 1914 au 24 décembre 1915*[4]*, vous êtes resté au même endroit, c'est-à-dire à Fontaine ?*
T- *Oui. Fontaine, c'est un petit bourque* (bourg), *pas grand, et c'est à 4 km de Montdidier. Alors la compagnie où j'étais, nous partions tous les jours prendre du ravitaillement en gare de Montdidier et le mener au train régimentaire qui se trouvait dans la plaine, bien plus en avant, je sais pas à combien de kilomètres. Je me rappelle plus du nom de l'endroit. Alors on allait faire le ravitaillement tous les jours, tous les deux jours. On y allait je crois tous les jours, mais c'était intercalé* (deux équipes). *C'est là, entre autres, que j'avais vu pas mal de gens du pays* (de la Loire), *enfin bref…Et nous sommes restés un an dans ce pays ! Trop longtemps !*
E- *A combien du front, à peu près ?*
T- *Oh ! 4 – 5 km du front !*
E- *Mais vous n'étiez pas bombardés ?*
T- *On risquait rien ! On risquait rien ! On risquait que des accidents, mais on risquait rien de la mitraille ! A cette époque, d'ailleurs, y avait très peu d'artillerie lourde. Nous étions en arrière de tout cela.*
E- *Et là, à 5 km du front, comment ça se passait la vie ?*
T- *Ah mais, c'était pas évacué ! Les paysans y étaient ! Les gens y étaient !*
E- […] *Et vous aviez des rapports avec la population ?*
T- *Mais bien sûr ! Y en a qui s'y sont mariés !* (rire)…. *J'ai un de mes collègues, qui était de La Fouillouse, Cellerette il s'appelait, eh bien il s'est marié là-bas ! Je ne sais pas ce qu'il est devenu après, j'ai plus eu de ses nouvelles. Et puis y en avait un autre… Mais nous connaissions les gens par leur petit nom* (prénom), *nous les connaissions comme si nous avions été toute notre vie du pays !*
E- *Et vous alliez chez eux ?*
T- *Ah non ! Moi, où j'étais, c'était un* étable, un* étable où y avait les chevaux, qui était indépendant : y avait point de ferme à côté. Mais nous étions bien, là : c'était pas la guerre, quoi, pour nous !*

On voit que Jean-Louis, avec sa rigueur intellectuelle habituelle, ne songe pas à jouer au matamore, au bravache, au héros. Cette année a été un privilège, et il le reconnaît bien volontiers.

Il est touché aussi par l'effet de la loi Dalbiez, effet différé en juillet 1916 puisqu'elle date d'août 1915 (mais il l'associe à la **loi Mourier**[5], ayant le même objectif, qui elle ne fut votée qu'en août 1917) qui l'oblige à quitter le Train des équipages :
T- « *Là, il y a eu les fameuses lois Dalbiez et Mourier où il fallait sortir tous les jeunes de l'arrière, si vous voulez, et les mettre à l'avant. Donc j'étais au train et je passai dans l'artillerie à Clermont,…au 53*e *d'artillerie* »

Il n'y restera qu'un mois, puis est versé dans l'infanterie par suite, selon lui, de la mauvaise interprétation par certains officiers d'une note de l'état-major, Il est donc versé au 363e R.I. de Nice, où, comme on l'a vu, il sera grièvement blessé le 2 avril 1917. Après son hospitalisation, un autre conseil de réforme le reverse dans l'artillerie fin novembre 1917. Il combat au printemps et à l'été 1918. C'est là que survient un nouvel « embusquage », qui durera jusqu'à l'armistice, et qu'il explique avec humour et beaucoup de modestie:
T- *« Figurez-vous que les Américains étaient arrivés en grand nombre et que mon groupe d'artillerie avait été désigné pour être l'artillerie de l'infanterie américaine. Alors, nous étions complètement avec les Américains. C'est là que je les ai vus, que je les ai appréciés, et comme j'ai compris que nous étions en retard en comparaison d'eux…. A cette époque, j'ai passé secrétaire du machin, là. Quand je suis arrivé dans la forêt de Compiègne, un fourrier m'a fait appeler. Alors je me suis présenté au bureau. Ce fourrier m'a dit : « Voilà : il se crée une autre formation… ». Je me rappelle pas ce que c'était. On prélevait, pour faire cette formation, des sous-officiers, des officiers, dans tout le groupe de l'artillerie. Il m'explique ça et il me dit : « Je veux vous prendre comme secrétaire ! ». Ah ! Ecoutez, ça m'a coupé le souffle !* (rire). *Je l'ai regardé, puis je lui ai dit : » Mais je sais rien, moi, je n'ai pas d'instruction, je ne peux pas être secrétaire ! D'ailleurs vous ne seriez pas content de moi ! Je préfère ne pas accepter ». Ça m'avait coupé… Je ne savais pas quoi lui dire. Alors, il a dit : « Si ! Si ! Si ! Vous ferez très bien ! Vous ferez très bien ! ». C'est alors que j'ai passé secrétaire au bureau, comme si j'avais été un bien calé, de ceux que vous parliez tout à l'heure, baccalauréat et tout. Mais enfin j'étais bien tombé et j'ai même compris pourquoi ce fourrier m'avait pris. C'était un homme pas bête. C'était un maçon de la Creuse et il était arrivé à être brigadier-fourrier en travaillant beaucoup, et il ne voulait pas un homme instruit, vous le comprenez bien ! S'il avait eu quelqu'un*

[4] La précision de ces dates résulte des notes prises sur un petit carnet de route de 12 pages où Jean-Louis a noté scrupuleusement tous ses déplacements.
[5] Cette loi, votée à l'initiative du député radical-socialiste du Gard Louis Mourier, comporte un premier volet restreint (ne concernant que les réformés et exemptés) voté en février 17 et prend toute son ampleur le 10 août 1917, avec l'examen du cas de tous les hommes mobilisables dans l'active ou la réserve qui n'avaient pas encore été au front, ou peu de temps.

*qui lui disait, quand il rédigeait : « C'est pas comme ça ! C'est pas français, ce que vous faites là ! ». Vous comprenez, ça pouvait pas. Alors, nous allions très bien. C'était un homme extraordinaire ; il était plus âgé que moi, il était marié, père de famille, mais moi, je l'estimais pour un très très brave homme. J'avais été bien content de lui, je me plaignais pas de lui. Je suis resté avec lui jusqu'à la fin de la guerre. »*

Secrétaire d'un brigadier-fourrier, responsable de l'intendance d'une compagnie, c'est effectivement un emploi de tout repos si les rapports humains sont bons. Mais Jean-Louis est trop modeste : doté seulement du certificat d'études, il aurait pu faire de longues études s'il n'avait pas dû reprendre la ferme familiale, il avait une grande intelligence, et à l'époque où je l'ai bien connu, il discourait de manière impressionnante sur tous les sujets. Son premier mouvement, le refus d'être secrétaire du fourrier à cause de l'incompétence qu'il s'attribue, montre qu'il n'est pas avide d'être embusqué.

## La guerre d'un soldat du Génie

**André Richard** (cl.16) originaire de La Valla-en-Gier, s'est retrouvé stéphanois quand son père est devenu employé de la compagnie du gaz de Saint-Etienne, sa mère étant tricoteuse à domicile. Chaudronnier avant la guerre, il le restera après la guerre jusque en 1930 où il entre au chemin de fer, ce qui l'amènera au poste de chef de gare (Bouthéon, La Terrasse à Saint-Etienne) avant de prendre sa retraite à Andrézieux.

Sa formation de chaudronnier le fait nommer en avril 1915 au 5e Régiment du Génie de Versailles. Il passe l'année 1915 à Versailles en compagnie d'instruction, puis les 3000 hommes regroupés à Versailles sont envoyés au front dans 16 compagnies du Génie. Il participe en 1916 à la réfection de voies ferrées détruites par les bombardements, puis, en 1917, sa compagnie se voit chargée dans l'installation au front de gros canons de marine (calibres 305 et 320) provenant de navires de l'escadre de Méditerranée, pour lesquels il faut concevoir des affûts spéciaux, et des voies ferrées circulaires permettant la rotation des très lourds canons. Dans la Somme, dans l'Aisne, en 17-18, les bombardements allemands s'étant intensifiés, il répare voies ferrées et gares endommagées. Fin novembre 1918, il part en Orient.

C'est avec beaucoup de modestie aussi qu'il reconnaît avoir fait une guerre peu glorieuse, presque à l'abri du danger :

E- *Et là, vous étiez très près du front ?*

T- *Ah ben bien sûr qu'on était près ! On n'a jamais tiré un coup de fusil, jamais ! Parce que quand on était repérés, qu'on voyait que ça allait tomber, que ça tombait, on allait foutre le camp à l'abri. On est pas des gens qui ont fait des coups d'éclat ! Et c'est un côté qui est peu connu de la guerre de 14. Quand on parle de la guerre de 14, on parle que des gens des tranchées, des attaques… Nous l'avons pas connu, nous, ça ! […] Enfin, c'était pas un régiment à panache !*

E- *Vous dites que certains vous reprochaient d'être dans ce genre de régiment ?*

T- *Oh oui oui oui ! Parfois on entendait l'infanterie dire qu'on était des embusqués ! C'est certain, je reconnais que nous étions pas les plus malheureux ! Pas les plus malheureux ! Parce que nous avons jamais couché dehors, nous ! Quand il fallait foutre le camp, un peu se déplacer, allez ! On partait avec notre train.*

E- *Et vous saviez ce qui se passait exactement dans les tranchées ? Vous discutiez avec ceux qui revenaient ?*

T- *Oh mais oui ! On voyait revenir surtout les blessés. C'est sûr que notre place était plus enviable que la leur, hein ! Mais enfin, on a gagné notre part de guerre comme les autres, mais pas de la même façon !*

On devine qu'André a souffert du peu de considération accordé par ses camarades du front, par les civils, par les médias, à ces régiments du Génie, qui étaient pourtant indispensables, pour que fonctionnent l'approvisionnement, la circulation des trains, le bon emploi de canons spéciaux.

## La modestie d'un musicien-brancardier

L'organisation de l'armée en 1914-1918 a toujours associé ces deux fonctions qui, a priori, n'ont rien de commun : musicien et brancardier. Le soldat qui était nommé dans la musique du régiment, indispensable pour les défilés, avait le plus souvent des compétences en musique dans le civil, et cette fonction était purement embusquée en temps de guerre. Pour compenser, on lui avait associé celle de brancardier, privilégiée en cela qu'elle dispensait de combattre, mais exposée au danger lorsqu'il fallait ramasser les blessés sur le champ de bataille, étant donné que les trêves après la bataille pour procéder à cette besogne ont été très rares. Et lorsque la bataille durait des semaines, voire des mois, les répits n'existaient jamais. Et l'éboulement des tranchées, voire leur invasion par la boue, rendait la progression avec un brancard chargé d'un blessé impossible, de sorte que les brancardiers devaient s'exposer aux tirs ennemis, aux éclatements d'obus en sortant de la tranchée ou du boyau.

Un musicien-brancardier de Roanne, **Armand Primpier** (cl. 12) a fait toute la guerre au 121e R.I. de Montluçon. Horloger avant guerre, il devra renoncer à sa profession car il a eu la vue gravement affectée par le gaz ypérite en mars 1918, près de Vaux, vers Verdun, et s'est reconverti en devenant représentant en textiles.

Il a passé l'hiver 1914-1915 en Belgique avec son bataillon, les deux autres composant le régiment étant restés en France. A l'occasion de la brève description d'une fraternisation individuelle, il évoque sa condition « *d'embusqué de régiment* », expression employée couramment pour désigner ceux qui, tout en étant au front, disposaient d'un emploi qui les préservait du danger :

T- *« Ah ben, en Belgique, je vais vous raconter quelque chose de magnifique. On était là-bas. Dans les Allemands, c'est incroyable la quantité qui parlaient le français ! Et puis presque comme père et mère ! Et les tranchées étaient si proches ! On était dans l'eau, là-bas… La maison du Passeur, tout ça, c'était dans l'eau . Je me souviens bien, mais je peux pas me rappeler quelle compagnie. Y avait qu'un bataillon en Belgique. Moi, j'étais vraiment embusqué de régiment, parce que j'étais toujours à la musique, c'est-à-dire tout à fait à l'arrière. Mais à l'avant, ce que je peux vous dire, c'est qu'il y a un caporal qui parlait allemand. Mais ils se bavardaient d'une tranchée à l'autre ! Et ils avaient sympathisé ! Le caporal a porté du chocolat aux Allemands et les Allemands nous apportaient des cigarettes ! Ça n'a pas duré parce que c'est arrivé à la division, et ça a bardé ! »*

Plus avant dans l'entretien, il s'applique à nouveau ce qualificatif, bien que ma question ait pu l'inciter à s'en dispenser en abondant dans mon sens :

E- « *Ces quelques-uns qui avaient des fonctions de cycliste, de… comment les appelait-on ? Vous me le disiez tout à l'heure !*

T- *Les embusqués ! Les embusqués ! C'étaient les embusqués de…*

E- *Mais les embusqués, c'étaient des gens de l'arrière, pas des gens comme vous !*

T- *Mais entre nous, entre nous, on était bien des embusqués ! Mais, monsieur, c'est qu'on faisait pas les attaques ! »*

Plus loin dans l'entretien, il indique qu'un clivage social et culturel existait entre musiciens-brancardiers et soldats du rang, envoyés en première ligne :

T- « *Dans les groupes de brancardiers ou d'infirmiers, c'étaient tout de même pas des cultivateurs – non pas que je veuille dire que les cultivateurs étaient pas capables - mais on mettait tout de même des gens qui savaient se débrouiller. Il fallait voir la mentalité des combattants, des fantassins ! Au régiment, sur une compagnie, y avait presque 50 % d'illettrés ! Y en avait 25 qui avaient leur certificat d'études, 25 qui étaient capables de se débrouiller, et puis les 50 autres, c'était bien sommaire ! Nous, c'étaient les Auvergnats, qui n'étaient pas sots pour autant, mais ils avaient pas été à l'école ! On allait à l'école pour faire sa première communion ».*

Dans ce régiment de Montluçon, à dominante auvergnate et bourbonnaise, se trouvent aussi de nombreux foréziens, notamment originaires des deux principales villes du département de la Loire, qui, selon lui, citadins « débrouillards » avaient l'art de se procurer des « emplois », c'est-à-dire des postes plus spécialisés qui faisaient échapper aux tranchées, et il ne trouve rien à redire à cette scandaleuse inégalité :

T- *Y avait beaucoup de Stéphanois : les gagas ! On les appelait les gagas ! Et on était tous embusqués ! On avait tous des emplois ! Les gars de la Loire, les gars de Roanne ou de Saint-Etienne, c'étaient tous des gagas* (pour les soldats d'autres départements). *Mais on avait tous une mentalité… Je voudrais pas paraître m'as-tu-vu, mais les gars de la Loire avaient la réputation d'être très débrouillards, on avait tous des emplois. Y en avait qui étaient pique-boyaux : c'était les types qui faisaient de l'escrime, c'était des pique-boyaux ! ».*

Pour avoir, dans mon corpus, 138 Poilus de la Loire (au moment où ils ont été incorporés), je puis dire que cette affirmation est fausse, et que la grande majorité était dans l'infanterie, sans « emploi » privilégié. Mais Armand doit juger en fonction de son entourage.

Cet « emploi » ne l'empêchera pas d'être gazé en mars 1918, au point d'être aveugle pendant trois jours, et d'avoir la vue si altérée que la précision qu'exigeait son métier d'horloger ne lui était plus possible, d'où sa reconversion.

Mais c'est en revenant épisodiquement en permission dans sa ville de Roanne qu'il découvre de vrais « embusqués de l'arrière » contre lesquels il s'indigne à juste titre, et lui se sent alors dans le camp des Poilus de première ligne, risquant leur vie à chaque instant :

T- « *Mais quand on revenait en permission… J'avais des parents, des amis, des machins… J'étais pas arrivé qu'on m'invitait. Mais c'est que pendant la guerre, les gens gagnaient de l'argent ! Ils étaient tous employés ! Ils gagnaient de l'argent à pleines mains ! Pendant que nous, on se faisait tuer ! Ça, je vous mens pas ! Ça, vous pouvez le dire en toutes lettres ! L'argent pullulait, les gens travaillaient, ils avaient de l'argent, ils vous sortaient des billets de banque ! Ah oui !*

E- *Donc, il n'y avait pas de sentiment de reconnaissance envers vous ?*

T- *Zéro ! Moi, je dis zéro ! Et encore maintenant ! »*

L'indignation pousse Armand à passer sous silence la misère qu'a pu connaître une partie de la population à l'arrière.

Un bon « filon » : ordonnance d'un officier

**Jean-Marie Ollier** (cl.18)**,** né à Saint-Marcellin-en-Forez, mais ayant passé son enfance et sa jeunesse à Périgneux où ses parents ont fait deux baux de neuf ans comme fermiers (locataires d'une ferme) s'est finalement établi à Saint-Marcellin au retour de la guerre, puis, après son mariage en 1925 avec une jeune fille du bourg, est devenu marchand de fromages itinérant sur tous les marchés du sud du Forez. Sa guerre de jeune soldat de la classe 1918 se scinde en deux : une période qu'on pourrait qualifier d' « embusquée », bien que nulle relation n'ait joué, et une combattante, comme serveur de mitrailleuse au 283e R.I. , qui lui vaudra la croix de guerre.

Incorporé en mai 1917 au 38e R.I. de Saint-Etienne, après son instruction, il bénéficie de deux permissions agricoles, une en juillet pour les fenaisons dans une ferme de Saint-Jean Bonnefonds, à côté de Saint-Etienne, une en septembre pour les battages dans une ferme de Saint-Cyprien, proche de Saint-Marcellin. En octobre 1917, il part en bataillon de marche en Seine-et-Marne, loin du front. C'est là que lui est proposé le « filon » qui en faisait rêver plus d'un : devenir l'ordonnance d'un officier, en l'occurrence du commandant du bataillon. Nulle faveur, mais un choix qu'il raconte avec beaucoup de bonhomie :

T- « *Alors moi je suis rentré ordonnance du commandant du bataillon.*

E- *Pourquoi ça ? On vous avait repéré ?*

T- *Ben, c'est-à-dire que… il était de Saint-Etienne, le type- là, il s'appelait Cannet (il est mort il y a bien longtemps). Alors il voulait une ordonnance, bien entendu, il était logé chez des civils. Alors, il demande ceux qui voulait faire l'ordonnance. Y en avait une équipe : nous étions peut-être 15-20, j'en sais rien, qu'on était au garde à vous. Moi, j'étais un des plus grands. Il s'avance vers moi, il me dit : « D'où tu es, toi ? » - « Ben, je suis des environs de Saint-Etienne » - « Qu'est-ce que tu fais ? » - « Ben, je suis cultivateur ». Alors, il en questionne plusieurs, puis il revient vers moi, il me dit : « Tu veux faire mon ordonnance ? » - « Oh ! Je veux bien ! ». Alors, je suis rentré ordonnance.*

E- *Y a beaucoup de gens qui souhaitaient être ordonnance !* T- *Eh ben oui !* E- *C'était quand même un bon poste !*

T- *C'était un souci, remarquez ! »*

On saisit un peu ce qui a motivé le choix du commandant : sa haute taille qui le fait repérer de prime abord, sa proximité géographique avec la ville qu'habitait le commandant, ou dont il était originaire, une profession qui ne passe pas pour contestataire, un air plaisant. On remarquera aussi que le témoin esquive ma suggestion : le *« bon poste »* que je lui suggère de reconnaître devient un poste à *« soucis »*… Il ne restait plus qu'à l'interroger sur ce que comportait ce poste :

E- « *Ah bon ? Qu'est-ce qu'il fallait faire, quand on était ordonnance ?*

T- *Eh ben écoutez… Il était logé chez des civils, lui. Alors, il fallait s'occuper de sa chambre, de ses godasses, lui nettoyer son linge un peu . Puis allumer le feu le soir : c'était l'hiver, ça, vous comprenez : c'était l'arrière-saison complètement. Alors j'allumais le feu le soir, seulement c'est que ça marchait pas toujours, hein ! Ça fumait comme le diable ! Et puis j'allais chercher le bois aux cuisines ! Je me faisais engueuler. Les cuisiniers avaient que du bois vert, vous comprenez ; alors, je pouvait pas faire mieux ! Alors, je nettoyais ses souliers, il avait des guêtres. Oh mais, il était bien chic ! Il était sévère, très sévère avec les autres gradés. Mais avec moi, il l'était pas. Il me questionnait. Il me disait : « Tu rangeras le lit, là, hein ! Faudra faire un feu ! « Y avait des moments que je tournais pas toujours le matelas, vous comprenez… Enfin, ça marchait pas mal. Et puis il est monté au front avant moi, lui ! »*

C'est tout simplement un travail de domestique que décrit Jean-Marie. Qui ne comporte que le danger de se faire renvoyer ! Et qui permet de jouir de douceurs inconnues des Poilus :

E- « *Il fallait toujours être prêt, je suppose ?*

T- *Eh ben oui. Alors lui… Y avait une maison comme je vous disais, une maison bourgeoise, un peu. C'était des gens très bien qui z y logeaient dedans, puis qui lui faisaient son café au lait. Alors, moi, je lui montais son café au lait, et je le buvais en même temps, moi !*

E- *Ah oui ! Vous étiez gâté par rapport aux autres !*

T- *Ah ben, on était pas mal. Et puis y avait une cour, y avait des écuries où on couchait, nous. Parce que moi, j'étais ordonnance du commandant et puis y avait deux ou trois ordonnances qui étaient de lieutenants, ou d'autres gradés. Y en avait au moins trois, y en avait un de Saint-Galmier. Et puis ils lui ont admis* (octroyé) *au commandant un vieux ordonnance pour soigner le cheval, rien que pour soigner le cheval ! C'était un Breton. Alors, il part pour aller en permission, ce type-là (je sais pas s'il venait pas des Dardanelles), il revient de permission, il avait rapporté (là-bas y avait beaucoup des oies) il avait rapporté une oie rôtie ! »*

D'autres témoins m'ont affirmé que la fonction d'ordonnance du cheval d'un officier existait. Ce « vieux » n'est sûrement pas un Territorial, puisqu'il a été envoyé aux Dardanelles, sans doute en 1915, mais un réserviste de l'active.

Quand le commandant est envoyé au front, il n'emmène pas Jean-Marie avec lui :

T- « *Il m'a dit : « Je t'emmène pas, parce que plus ni moins, t'es jeune, on pourra pas te garder ! ». On prenait que des vieux pour faire des ordonnances, vous comprenez ! »*

C'est sans doute l'effet de la loi Mourier, votée en août 1917, redoublant l'effet de la loi Dalbiez d'août 1915, qui a rendu insupportable l'octroi du poste privilégié d'ordonnance à une jeune recrue qui n'avait pas du tout connu le front..

Jean-Marie va le connaître au printemps 1918, à Ressons-sur-Matz, dans l'Oise (à une quinzaine de kilomètres au nord de Compiègne) pour essayer d'enrayer la grande offensive allemande du printemps. Il combattra bravement et découvrira les horreurs de la guerre dont il avait été préservé.

## Des pilotes embusqués et malhonnêtes

**Jean-Marie Penet** (cl.13), d'abord graveur lithographe à Roanne, devenu gestionnaire de pharmacie à Chazay d'Azergue, puis à partir de 1937 à Feurs par suite de son mariage avec une pharmacienne, était sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, et a changé de régiment (infanterie puis artillerie) plusieurs fois, à la suite de deux blessures et de plusieurs péripéties. Il finira la guerre à l'escadrille F25, à Faverolles-et-Coémy, à 25 km à l'ouest de Reims, commandant une section de territoriaux chargés de récupérer les avions endommagés mais réparables, et de les ramener dans les ateliers de réparation. A ce titre, il a connu des pilotes, ces « as » vénérés du grand public, mais certains, dans cette escadrille, n'étaient selon lui, guère digne de cette vénération :

E- « *Est-ce qu'ils partaient en mission de reconnaissance ?*

T- *Ah mais, tous les jours ! Tous les jours, ils sortaient ! Et puis ceux qui étaient embusqués, dans les services bureaucratiques, des machins comme ça, comme ceux qui était du parc…Comme mon capitaine P. dont je vous parle souvent. Y avait trois officiers qui étaient avec lui, et c'étaient trois pilotes ! Et lui aussi, il était pilote ! Alors, ils volaient une fois par mois, ou toutes les six semaines pour toucher leur prime de vol ! »*

Malheureusement, l'arrivée impromptue de son épouse dans la pièce interrompt la conversation, de sorte que je n'ai plus songé après à lui faire développer ce point. De ces pilotes embusqués dans l'administration de l'escadrille, on peut dire qu'ils volaient doublement…

## L'utilité de l'argent et des relations

**Antonin Morin** (cl.16) , fils d'agriculteurs de Pralong devenu mineur au Chambon-Feugerolles, puis après guerre, conducteur de locomotive aux Houillères de la Loire à la gare du Clapier, à Saint-Etienne, a fait son régiment dans le Génie comme sapeur, creusant des tranchées, des abris souterrains, puis, à la reprise de la guerre de mouvement en 1918, refaisant des ponts provisoires pour remplacer ceux qui avaient été détruits par les bombardements allemands. Il a été blessé en octobre 1918 par des éclats d'obus au visage. A la fin de l'entretien, il en arrive à la question des embusqués, dans son style très laconique :

T- « *Celui qui avait de ça* (geste conventionnel du pouce frottant l'index), *il est pas monté au front, lui !*

E- *Celui qui avait de l'argent est pas monté au front ? Et comment est-ce qu'il s'est débrouillé, alors ?*

T- *Eh ben, avec l'argent, on fait beaucoup d'affaires !*

E- *On parlait des embusqués, là ?*

T- *Oh ! Des embusqués, y en a eu ! Moi, j'ai un beau-frère, il est jamais monté ! Ou il était malade, malade comme moi ! Il avait des combines, il est jamais monté au front ! Et il était de mon âge !*

E- *Mais c'est quelqu'un qui avait de l'argent ?*

T- *C'est pas qu'il avait de l'argent, lui… Seulement il avait des amis ! C'était utile !*

E- *Mais des amis qui avaient de l'argent, ou qui étaient députés, ou… ?*

T- *Ben oui ! Alors, ils vous embusquaient dans les usines ! Vous aviez jamais été dans les usines… On les embauchait dans les usines !…. Y en a beaucoup qui étaient dans les usines ! Comme ceux qui étaient au chemin de fer, ils sont pas partis, eusses… ».*

On devine que quand l'opposition embusqué – non embusqué (même sous la forme privilégiée tout de même de soldat du Génie) a traversé les familles, cela a dû créer des rancoeurs, voire des conflits…

Un témoignage émanant d'un auteur que nous avons parfois cité, **Guillaume Apollinaire**, qui, bien que Polonais, s'était fait naturaliser français en 1914, à 34 ans, pour pouvoir participer à la guerre, écrit dans une lettre du 5 février 1916 à celle qui était encore sa fiancée (et qu'il n'épousera jamais) Madeleine Pagès : *« J'ai rencontré à Paris quelques amis embusqués dans des ateliers d'aviation. Je te demande un peu. Ce sont des gens qui ont de 150 à 200 mille francs de rente Tu vois d'ici les ouvriers ! »*[6]

L'embusquage en usine, par l'argent et les relations, même dans un domaine aussi technique que l'aviation, touchait ainsi aussi bien la province que Paris, mais, on le verra, c'est à Paris qu'il est perçu comme le plus scandaleux.

Un conseil de réforme téléguidé

Nous anonymerons le témoignage suivant, par égard pour la mémoire du témoin, fort attachant, et celle de sa famille, mais nous le conservons, car c'est le seul qui décrive un jeu d'influence au moment du conseil de réforme.

Le soldat, de la classe 1916, a déjà effectué un an et demi de guerre dans l'infanterie, et se trouve en novembre 1916, blessé par un éclat d'obus qui lui fracture le tibia et sectionne une artère. Il est évacué jusqu'à Clermont-Ferrand, où son hospitalisation durera près d'un an, avec une mécanothérapie fort douloureuse. Ensuite survient le conseil de réforme :

E- « *Mais on m'a dit qu'il y avait parfois des jeunes gens qui étaient tout à fait bien et qui avaient dû ce poste à leurs relations ?*

T- *Oh mais, ça se peut très bien, ça ! Remarquez que je vais vous dire une chose : moi, lorsque j'étais à Clermont, mon père m'a présenté à un commandant, et le commandant était natif de S.* (son lieu de naissance et de résidence). *Le père de ce commandant-là s'était étranglé. Et mon père avait fait leur partage, avait liquidé leur propriété, leurs biens et tout le fourbi. Et un beau jour, il me dit : « Tiens, on va aller voir le commandant C. » . Et on a été voir le commandant C. Et nous avons été bien reçus : « Eh bien, mon garçon, lorsque ça te donnera l'envie, tu viendras à la maison, et tu feras une partie de cartes, une partie de blague* (de bavardage) *avec ma femme et ma fille. Tu seras le bienvenu. » Voilà. Et lorsque j'ai passé le conseil de révision, s'il n'y avait pas été, je repartais en première ligne !*

E- *Le conseil de révision ou le conseil de réforme ?*

T- *Le conseil de réforme ! J'ai compris qu'il y était pour quelque chose, lui. Parce que…. « Mais il pourrait bien marcher ! Il pourrait bien marcher ! » - « Eh non, avec la blessure qu'il a, il peut pas marcher ! ». Voilà !*

E- *Parce que lui y participait, au conseil de réforme ?*

T- *Et probablement oui ! Et alors, j'ai compris que lui y était, là, et qu'il me donnait la main pour que je ne remonte pas en première ligne !*

E- *Mais on voulait vous y renvoyer alors, malgré votre blessure ?*

T- *Malgré la blessure ! Il voulait dire que la blessure ne m'empêchait pas de courir ! Et, en effet, ça m'empêchait pas de courir ! La blessure ne m'empêchait pas de courir ! Je pouvais très bien faire un soldat ! ».*

Et de fait, ce soldat a été versé dans l'artillerie, arme beaucoup moins exposée que l'infanterie, comme on l'a vu. On admirera sa sincérité lorsqu'il admet que le membre du conseil de réforme qui plaide pour son retour au front dans l'infanterie a raison. L'expression *« probablement, oui »* quant à la participation du dit commandant C. au conseil de réforme suppose que le soldat ne l'a pas vu dans le jury médico-militaire qui l'examinait : soit le commandant, absent, a donné mission à un membre effectif du jury d'intervenir favorablement, soit la discussion n'a pas eu lieu en sa présence, mais le témoin a surpris des bribes de conversation. On voit dans ce cas que l'argent n'intervient pas, mais simplement le retour d'un service rendu par le père du témoin ainsi que la solidarité de voisinage, d'origine géographique, au village de S. et non à Clermont.

Un ecclésiastique embusqué ?

Ce qu'on a appelé la « rumeur infâme » (titre d'une pièce d'E. Vuitton en 1918) propagée par les milieux hostiles à l'Eglise, a consisté notamment à prétendre que les membres du clergé étaient soit exemptés, soit placés dans des unités non combattantes par des conseils de révision ou de réforme acquis à leur cause. **Charles Ridel** signale à ce propos : « *Evoquons aussi l'affaire révélée par les journaux de gauche (L'Humanité ou La Dépêche de Toulouse) accusant la droite conservatrice et catholique de préserver à tout prix dans les hôpitaux de l'arrière près de « 12580 ecclésiastiques embusqués ».*

D'où, sitôt la guerre terminée, le souci des diocèses de publier des « Livres d'or » montrant les sacrifices consentis par le clergé pendant la Grande Guerre. Celui du diocèse de Lyon[7], publié en 1922,

[6] Guillaume Apollinaire, Lettres à Madeleine, éd. Gallimard NRF, réédition de 2005, p. 407

[7] Livre d'Or du Clergé diocésain de Lyon pendant la Guerre 1914-1918, 1922, éd. Librairie Catholique Emmanuel Vitte, 582 pages

recense 58 prêtres et 93 séminaristes (diacres, clercs tonsurés, élèves de grand séminaire) morts pour la France. La répartition des 58 prêtres tués dans le type d'armes ou la fonction mérite d'être notée : 21 étaient affectés dans l'infanterie, du rang de simple soldat jusqu'à celui de capitaine, 20 étaient brancardiers (dont 5 « brancardiers-aumôniers »), 12 infirmiers, 5 aumôniers (dont 2 « aumôniers-brancardiers »). On s'étonne de ne pas les voir davantage aumôniers. On note la prédominance de l'affectation dans le service de santé (32 + 2 en cumulant brancardiers et infirmiers). On remarque que personne n'est affecté dans l'artillerie. En dehors de l'infanterie, ces affectations sont non combattantes, mais pas pour autant « embusquées » car on y meurt… On y gagne aussi citations et décorations : le Livre d'Or s'achève par celles-ci, sur 60 pages (pp. 487-546).

Notre corpus comporte deux prêtres : l'un, de la classe 1915, a combattu toute la guerre dans l'infanterie (16e R.I. de Montbrison, mais surtout 95e R.I. de Bourges), l'autre, de la classe 1910, n'a pas combattu. Le premier, le **Père Jean Renesson**, né à Chevrières, fils de cordonnier, était au grand séminaire de Francheville (Rhône) quand il a été incorporé en décembre 1914 ; il sera curé de Dancé la plus grande partie de sa vie. L'autre, le **Père Henri Avril** , né à Landéhen, village proche de Lamballe (Côtes-du-Nord, aujourd'hui Côtes d'Armor), fils d'agriculteurs, entré à 19 ans (donc en 1909) dans la congrégation des Religieux de Saint-Vincent-de-Paul, était en noviciat en Belgique, à cause de l'exil des congrégations religieuses consécutif aux lois Combes de 1905. Il est envoyé à Rome à partir de 1910 et est ordonné prêtre en 1914, deux ans avant la fin de ses études de théologie, avec la permission du pape Benoît XV, en raison du manque de prêtres. Il reste à Rome pour finir sa formation théologique jusqu'en 1916, puis rentre en France . Il n'a donc pas été requis par la mobilisation de 1914, puisque exempté par un conseil de réforme passé à l'ambassade française de Rome, pour deux raisons : faiblesse générale et conjonctivite chronique. Il est donc légalement exempté. Mais rentré en France en 1916, il se voit rattrapé par un conseil de réforme qui le place dans le service auxiliaire.

Sa première fonction est d'être garde voie à Saint-Denis, juste au nord de Paris, mais d'une façon bien spéciale :

T- *« On m'a donné un fusil et j'avais ordre de montrer à chaque train… de présenter les armes parce que dedans y avait des officiers ! C'est ce qu'on m'a dit ! Nuit et jour ! Parce que je passais huit heures de garde, soit la nuit, soit le jour »*. Il n'indique pas où il passait le reste de la journée ; sans doute à la caserne d'un régiment. Mais sa santé ne va pas lui permettre de tenir longtemps cette fonction :

T- *« Et après avoir reconnu que j'étais inapte pour les voies, pendant tout le temps que je suis resté depuis ce moment-là jusqu'à la fin de la guerre… On m'a fait passer huit conseils de révision pour savoir si je pouvais partir au front, et toujours nuls !*

E- *Toujours à cause de vos yeux ?*

T- *Ah non ! Faiblesse générale. Non, les yeux n'ont pas agi »*

Le voilà donc assujetti à un travail de secrétariat, à la *« dépendance de l'artillerie »*, rue de Vaugirard, à Paris, jusqu'à 17 ou 18 heures :

T- *« Je faisais un travail inutile, mais enfin… J'étais le secrétaire d'un vieux rentier, capitaine, franc-maçon, qui connaissait Dreyfus. Et alors, ils en parlaient entre eux. Et j'ai eu entre les mains le dossier de Dreyfus, mais ce dossier était vide ! Evidemment, y avait rien du tout de ce qui s'était passé !*

E- *Quel était votre travail ?*

T- *Oh ! Ecrire, faire des listes, de personnel, de fournitures…. Enfin, il fallait bien occuper mon temps ! Vous savez, dans les bureaux, même pendant la guerre, y avait beaucoup de casés comme ça qui n'étaient pas vraiment malades ! Moi, j'étais réellement malade, mais vous savez, y en avait qui étaient là par faveur !*

E- *Par faveur : c'étaient ceux qu'on appelait les embusqués ?*

T- *Oui, un peu…*

E- *Mais y en avait effectivement des embusqués !* T- *Oh oui, bien sûr !* E- *Vous avez pu en voir ?* T- *Oh oui !* E- *Mais qui devaient leur faveur à quoi ? Aux relations familiales ?*

T- *Les relations médicales… Et surtout politiquement, des gens de gauche. Parce que je sais que mon vieux capitaine franc-maçon avait comme ami le frère de Dreyfus, qui passait les conseils de division à l'Ecole Militaire. Et il lui avait téléphoné plusieurs fois pour lui dire : « Laissez-le donc tranquille ! Il ne peut pas ! Ne le dérangez pas à chaque instant ! ». Parce que j'avais passé huit fois !*

E- *Mais y avait des gens qui étaient de bonne constitution, qui étaient jeunes, et qui auraient pu très bien partir ?* T- *Mais bien sûr !* E- *Est-ce qu'ils n'avaient pas mauvaise conscience, ces gens-là ?*

T- (rire) *Oh ! Ils ne s'occupaient pas de ça ! Ils étaient contents d'être mis à part, et puis voilà tout ! »*

Le Père Avril n'est donc pas embusqué à proprement dit, puisque son état de santé lui interdit de combattre, et l'acharnement (*« huit conseils de révision »* selon lui !) des autorités militaires à vouloir réviser son statut, sans pouvoir y parvenir, paraît bien le garant de la vérité. Mais il côtoie des embusqués (des *« casés »*) en pleine santé affectés à des emplois de secrétariat comparables au sien…. Quant à la prédominance des gens de gauche parmi les embusqués, nous lui laissons l'entière responsabilité de son affirmation.

Il revient ensuite sur son premier emploi, qu'il n'a exercé que trois mois, en 1916, en donnant une précision qui paraît infime, mais qui témoigne du souci de « se couvrir » parmi ceux qui l'ont affecté à ce poste :

T- *« On était là, de bout, sur le côté* (de la voie). *Savez-vous qu'on m'avait donné un fusil où on avait déchiré le paquet d'armes* (de balles) *pour montrer que je m'en étais servi ? On ne m'a jamais appris à tirer ! J'avais un fusil, je ne savais pas m'en servir ! Mais si on était venu faire une enquête, j'aurais montré mon paquet de balles déchiré ! Oh ! Vous savez, c'était pas merveilleux ! S'il y avait de bons Français qui mouraient sur le front, y en avait d'autres qui savaient se tirer des pattes ! Mais lui* (son capitaine) *c'était un vieux, il était certainement plus actif. ».*

A la différence du Père Renesson, curé de campagne toute sa vie, que j'ai encore vu dans sa cure de Dancé, le Père Avril a été, à Saint-Etienne, aumônier du patronage Saint-Joseph à partir de 1923 jusqu'en 1946. Nommé ensuite pendant dix ans à la Curie provinciale, il reviendra ensuite au patronage Saint-Joseph, et finira par se retirer au Foyer des Roses à La Tour-en-Jarez.

## Un autre secrétaire privilégié

C'est vraisemblablement en raison de son poids trop faible (inférieur à 50 kg, bien qu'il ne le précise pas dans l'entretien) qu'**Antoine Sauron** (cl.18), de Saint-Etienne, diplômé de comptabilité au moment de son incorporation le 10 avril 1917 et ayant commencé d'exercer ce métier, se retrouve secrétaire. Il est d'abord versé au 14e R. d'Artillerie Légère d'Issoire :

T- « *Là, j'ai fait mes classes. Et puis pour une raison de santé, le major m'avait envoyé à la commission de Clermont, et le commission m'avait exempté, exempté de front, mais je restais évidemment au service du 14e.*

E- *Pour une question de poids ? De taille ?* (hypothèses rendues faciles par la vision de mon témoin…)

T- *Oui… Je sais pas. De poids peut-être… Je me rappelle plus très bien pourquoi c'était, mais enfin j'avais une défaillance point de vue santé. Alors, je suis resté à Issoire. A Clermont, c'était la commission composée de plusieurs militaires, de majors ; là on m'avait exempté temporairement »*

Antoine raconte par bribes qu'il passait des visites de contrôle tous les trois mois. La dernière finit par le déclarer apte au service actif et il est envoyé à Moulins. Mais ici sa qualification va jouer : une demande de secrétaires et sténo-dactylographes est faite par circulaire, et il se porte volontaire. Accepté, il se retrouve à Provins, au Quartier Général du général Pétain, dans un groupe d'une douzaine de dactylos et d'un seul sténographe, originaire de Sète :

E- « *Votre travail consistait à faire quoi ?*

T- *A faire du courrier, un courrier courant … SRAC : Service des Relations Autorisées* (Autorités ?) *Civiles. C'était dicté par les officiers d'état-major qui étaient là. Y avait un colonel assez important et puis un petit lieutenant qui était son bras droit, Binet. C'était le colonel qui était le chef de service. Alors, c'était la correspondance avec les autorités civiles: les ministres, les députés, etc., tous ceux qui avaient quelque chose à dire ou à savoir. C'est nous qui faisions la correspondance. »*

Après, Pétain aurait déménagé au C.Q.G. (Grand Quartier Général) de Chantilly et Antoine a suivi :

T- « *C'était le château de Chantilly où nous étions. Et puis y avait le champ de courses. Et c'est là qu'on voyait Pétain, sur son cheval blanc, qui prenait l'air un peu. Et il nous trouvait quelquefois dans le jardin. Puis un beau jour, il a fait passer une note :* ***« Mais si vous êtes trop nombreux ici – j'en vois des secrétaires qui se promènent – si vous êtes trop nombreux, on fera une sélection, et puis on en enverra au…*** **(**front) ». *Y a plus eu personne ! ».*

La menace d'être envoyé au front porte immédiatement : tous les secrétaires renoncent à prendre l'air dans le parc du château de Chantilly !

E- « *Est-ce que vous aviez le sentiment – c'est une question un peu délicate – d'être privilégié par rapport aux autres ?*

T- *Oui ! Oh oui ! Il me semble me rappeler, quand on était à Provins, nous montions… On était au quatrième étage, sous les combles : c'était pris partout. Il me semble que vers dix heures, le soir, quand on se couchait on voyait comme une ligne de feu : ils se battaient encore ! Alors, quand on voyait ça, on se disait : « Quand même, on est bien favorisés ! ». On avait un grabat, une paillasse, mais qu'est-ce qu'on était heureux ! »*

Une semaine avant Noël 1918, le C.Q.G. est transféré à Metz, et Antoine suit, puis en 1919, il est dissous. Et Antoine se retrouve à Paris, au secrétariat du maréchal Foch !

T- *« En haut, y avait tous les services, mais moi, j'étais au cabinet du maréchal Foch ; il était avec le général Weygand et un officier d'ordonnance. On était deux secrétaires : un Parisien qui était tombé du ciel et moi. On était aux Invalides…*

E- *Quels rapports vous aviez avec le maréchal Foch ?*

T- *Je faisais sa correspondance privée. Après l'armistice, on lui écrivait de partout. Ils disaient : « Nous voudrions une photographie dédicacée du Maréchal…. ». Y en a qui lui envoyaient un sabre, une épée,*

*d'autres qui lui avaient envoyé une caisse de vin, des cadeaux. Alors, il répondait… On répondait : c'est moi qui faisait la correspondance de retour.*
E- *Donc il vous dictait du courrier ?*
T- *Oh ! C'est pas lui qui le dictait ! C'était le général Weygand ou le capitaine qui était là. Nous on tapait le courrier… ».*

Mais sa plus grande gloire est d'avoir tapé, retapé, et reretapé le discours de réception à l'Académie Française du maréchal, ce qui lui a donné l'occasion de le fréquenter personnellement : *« Et puis alors après, quand il a été élevé à l'Académie, il fallait faire un discours. On m'avait donné le discours ! Alors, je lui portais, il rectifiait, il me redonnait à nouveau pour que je le tape. Alors je me rappelle le début : « Au temps de Louis XIV…. ». C'est tout ce que je me rappelle : « Au temps de Louis XIV »*[8]*. Alors, je l'avais tapé, je l'avais refait plusieurs fois…. »*

Jamais le terme d'embusqué n'a été employé dans cet entretien, ni par lui, ni par moi. Mais on l'a vu, Antoine avait parfaitement conscience d'être privilégié, même s'il n'exprime pas de façon claire de la mauvaise conscience.

Son frère, de la classe 1913, a eu la chance d'échapper à la plus grande partie du conflit alors que son âge le prédisposait à l'accomplir en entier, à supposer qu'il survive :
T- « *Il a été appelé, il est parti avec les Noirs, avec les Sénégalais. Heureusement d'ailleurs ! Il est parti en Belgique* (à le fin de 1914) *et là, il a eu une chance inouïe : on a décidé d'envoyer la troupe au Maroc pour maintenir l'ordre. Et il a été dans un des trois bataillons qui ont été expédiés au Maroc. C'est ce qui l'a sauvé ! Parce qu'il était avec Mangin ! Alors, vous connaissez l'histoire ! Mangin, il ménageait pas ses troupes, surtout qu'il avait beaucoup de troupes noires, mais ils étaient encadrés par des Français. Enfin, il est parti là-bas, et il y est resté pendant toute la guerre. Il en a profité pour prendre une maladie, le paludisme, qu'il a gardée longtemps…. »*

Un mobilisé en usine jugeant des embusqués du front

Le sergent **Joseph Masclaux** (cl. 05) né à Solignac-sur-Loire (Haute-Loire), fils d'un agriculteur travaillant l'hiver dans les mines stéphanoises, puis venu comme fermier à la Croix-de-Marlet – Firminy), est rentré à la mine à Roche-la-Molière à la mort de son père en 1899 et y a travaillé jusqu'en 1914, hormis l'interruption du service militaire (1906-1908). Après la guerre, il a gravi les échelons dans les Houillères, devenant sous-gouverneur, puis s'occupant ensuite du transport par rail du charbon (chef de gare de 1934 à 1948). Il était, à 103 ans, le doyen de Roche-la-Molière.

Caporal au 216e R.I., puis sergent au 200e R.I., il a été blessé dans ces deux fonctions, le 24 septembre 1914 et plus gravement, en septembre 1915 (balle dans la hanche et multiples éclats de grenade au visage et aux mains, menace de gangrène gazeuse). A l'issue d'une longue période d'hospitalisation, il est versé par le conseil de réforme dans le service auxiliaire en juillet 1916, puis mobilisé comme métallurgiste raboteur dans une usine d'armement à Alfortville, puis à Paris, ceci jusqu'à l'armistice. Objectivement devenu « embusqué d'usine » salarié, mais ayant payé au pays sa dette de sang, il concède sans difficulté qu'il est devenu un privilégié, mais renvoie aussitôt à des « embusqués du front » :
E- « *J'ai oublié de vous demander une chose : est-ce que vous étiez payé, à Paris ? Est-ce que vous aviez un salaire intéressant ?*
T- *Pas très !*
E- *Par rapport au salaire de mineur ?*
T- *A peine le salaire des mineurs ; je les dépassais pas guère. Nous avions, par exemple* (en revanche) *un petit peu des faveurs : nous avions un réfectoire pour manger la nuit, et la nuit on faisait dix heures et on nous en payait douze. C'est la première fois que j'ai vu des faveurs pour travailler la nuit.*
E- *Est-ce que les soldats de l'active, qui étaient restés au front, ne vous considéraient pas comme des privilégiés ? Ceux qui étaient mobilisés dans les usines ?*
T- *Hola vous savez ! Bien sûr que c'était une faveur insurmontable de pouvoir se retirer du front ! Le patriotisme était perdu, vous savez ! Même j'ai connu des gens qui cherchaient à éviter de se battre sur le front : eh ben, ils étaient malades à perpétuité ! On les obligeait à aller dans les tranchées, ils occupaient leur poste de chef de compagnie ou de section, mais exempts de service, ils allaient pas à l'attaque, et ils allaient à la paye ! Oui ! Un type comme moi, qui avait fait deux ans de régiment régulier avait aucun droit !*

[8] Il était tentant de vérifier si ce discours commençait en effet ainsi. C'est bien le cas, ce que le site Internet www-academie-francaise.fr/immortels/discours_reception permet de vérifier : *« Messieurs, Au temps de Louis XIV, ce qui étonnait le plus le doge de Venise, venu lui aussi à Versailles en négociateur, au milieu des magnificences du grand roi, était de s'y trouver lui-même. Mon étonnement est tout d'abord aussi grand de me voir en votre illustre compagnie…. ».* Admis à l'Académie Française dix jours après l'armistice, Foch a prononcé ce discours de réception le 5 février 1920, et Antoine Sauron, incorporé en avril 1917, n'était pas encore démobilisé des trois ans dus à la nation.

*Tandis que dans les officiers, ils avaient des bonnes payes ! C'était presque tous des employés du gouvernement, des instituteurs… Toutes sortes de cas. Eh bien, ils avaient tous leur traitement civil et leur traitement d'officier ! »*

On conçoit mal qu'un chef de compagnie (en principe un capitaine) ou un chef de section (en principe un lieutenant) puisse, au front, se faire « porter pâle » et échapper aux attaques, sans se faire repérer par son supérieur hiérarchique, ou sans se faire dénoncer par ses hommes qui eux, partent à l'attaque. Mais pour Joseph, qui pourtant après juillet 1916 bénéficie du salaire de « mobilisé en usine », l'embusquage de certains de ces officiers serait possible, et d'autant plus scandaleux qu'un traitement bonifié par la présence au front leur est accordé, doublé du maintien du salaire civil (ce qui demeure à vérifier).

L'instabilité de certains emplois d'embusqués

**Jean Pouzerat** (cl. 13) fils de métayer d'Arfeuilles (Allier) lui même agriculteur au Breuil (Allier) avant de se retirer à Arfeuilles a fait la guerre au 158e R.I. de Lyon, où il a été caporal, et y a été trois fois blessé. Il évoque le cas d'un cuisinier, type classique de l'embusqué de régiment, mais ayant un emploi moins spécialisé que cordonnier ou maréchal-ferrant, tenant trop à sa place pour prendre le risque d'être remplacé :

T- « *Le cuisinier, il montait pas en ligne non plus : souvent il fallait aller chercher la soupe ! Et combien comme ça ! Le cordonnier, il montait pas en première ligne ! Combien d'autres qui montaient pas en première ligne ! C'était toujours les mêmes ! Toujours les mêmes ! […] Je me rappelle une fois… Les cuisiniers, y en avait un qui avait si tellement bu de gnole qu'il a manqué d'en crever ! Mais il avait pas voulu pas de faire remplacer parce qu'il disait : « Si je me fais remplacer, quand je reviendrai, ma place de cuisinier sera plus là ! Elle sera prise ! ». C'était lui qui coupait la viande. Il était de Saint-Etienne justement. Je me rappelle plus de son nom, mais je vois encore sa figure…. »*

**Psychologie et contradictions des embusqués**

Un journal tenu quotidiennement ou presque depuis le début de la guerre permet de voir émerger le thème des embusqués. C'est le cas du journal de **François Baizet** (cl. 97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire). Malheureusement ses cinq premiers carnets ont été perdus, et le thème a pu y être abordé ; mais nous avons les 18 autres, couvrant la période du 5 février 1915 au 19 janvier 1919, et ce n'est qu'à la fin juin 1916 que le thème apparaît.

François Baizet a alors 39 ans. Sergent dans l'armée territoriale à la mobilisation, il a été versé au bout de deux mois dans l'armée active, en l'occurrence l'infanterie. Deux fois blessé, en avril 1915, puis en mars 1916, il revient en mai 1916 comme adjudant au 322e R.I. de Rodez dans l'Aisne, au sud du chemin des Dames. La réflexion sur les embusqués provient du gonflement récent des sections. La séquence du 23 au 28 juin est écrite à Dhuizel (20 km au sud de la partie centrale du Chemin des Dames, de Cerny-en-Laonnois) et comporte 8 pages, dont 3 consacrées aux embusqués :

*« Nous avions des sections de 20 à 25 hommes disponibles avant ce remaniement, maintenant nous en avons une trentaine. C'est étonnant ce qu'il y a d'embusqués qui ne viennent pas aux créneaux. On prétend que nous sommes à l'honneur. Je ne sais pas. Je constate qu'un homme puni, s'il est au dépôt , embusqué quelque part, est envoyé au front par punition. Je constate encore qu'un grand nombre de Français, et en général le Français est friand d'honneur, et* bien un très grand nombre de citoyens qui sont peut-être en temps normal les gens qui recherchent le plus les honneurs, sont si peu pressés de venir dans la tranchées, aux créneaux, à l'honneur que diable ! Il est risible de voir combien ces gens, tapageurs et ronflants en temps de paix, se font humble* et petit* maintenant, ne demandant qu'une chose, passer inaperçu*. Oh les salauds, ils mettent en pratique la moralité d'une fable de Lafontaine* : « Pour vivre heureux, vivons cachés ». En tout cas, la langue française, qui est dit-on un modèle de clarté et de concision, est assez difficile à comprendre pour les gens simples comme moi si on s'en rapporte à ce qu'on voit. On dit poste d'honneur et c'est là qu'on envoie les punis et ceux qui n'ont pas réussi à se faire assez petit* encore malgré toute leur bonne volonté, les débusqués en un mot. Il faut croire qu'il y a deux façons de parler le français »*

Sous la critique apparente adressée à la langue française, qui trahirait sa réputation de clarté, se dessine la contradiction entre des valeurs patriotiques proclamées haut et fort en temps de paix, ou en toute sécurité à l'arrière, et l'attitude de fuite de nombre de ses compatriotes quand il s'agit de faire concorder ses actes avec ses paroles : aller au « champ d'honneur » défendre la Patrie en danger. Et François poursuit en divisant ses compatriotes en deux catégories :

*« Ce serait peut-être plus vrai de dire qu'il y a deux sortes de Français, les intriguants* et les bonnes poires. Les intriguants* se sont débrouillés pour trouver une place à l'arrière, loin du danger des balles et des marmites, et les autres que j'ai appelés les poires, mais qui sont en réalité les bons Français, à*

*qui les intriguants* répugnent, font leur devoir. C'est le grand nombre, Dieu merci et ceux-là ne sont pas aux créneaux par punition. Je comprends donc le mot poste d'honneur, oui. C'est là qu'est la vraie France avec ceux qui, restés au pays dans leurs fermes, commerce ou industrie, triment et patissent* comme nous pour sauver la situation, la leur et celle de la Patrie. Je m'incline très bas devant ceux qui par leur infirmités, leurs blessures peut-être, sont à l'arrière ; ce sont certainement des braves. Mais les embusqués, ceux qui à l'arrière profitent et font la noce, hommes ou femmes, sont exécrables. Et c'était bien souvent avant la guerre ces gens-là qui conduisaient le pays. Remuants, tapageurs, frivoles et intriguants* ils étaient à la mode et c'est sur eux que le monde en général, les Allemands en particulier, jugeaient la France. Heureusement, c'est une minorité et j'espère que la paix revenue, les citoyens français, les vrais, sauront à qui donner leur confiance. »*

François Baizet a une acception à la fois plus vaste et plus restreinte du mot « embusqués » que les autres témoins. Il y inclut les femmes, celles qui *« font la noce »* avec les embusqués, alors que tous les autres n'ont qu'une vision masculine de l'embusqué, puisque seul le sexe mâle relève de la conscription. Mais des hommes, il exempte « *ceux qui, restés au pays dans leurs fermes, commerce ou industrie, triment et patissent* comme nous »* dont certains ont sûrement l'âge et le profil pour aller au front, notamment comme territoriaux, puisque sont mobilisables tous les hommes valides jusqu'à 48 ans. Ceux-ci sont sauvés de l'opprobre par leur utilité économique et leur vraie foi en la France. Par un mouvement de basculement, ceux qui étaient *« les bonnes poires »*, expression péjorative désignant les naïfs, ceux qui docilement vont rejoindre leur poste au front, sont requalifiés positivement en modèle de patriotisme. Le profit et le plaisir indécents (« *ceux qui à l'arrière profitent et font la noce, hommes ou femmes »),* l'oubli du devoir, de la morale, rendent les « embusqués » d'autant plus « *exécrables* » qu'ils exhibaient un patriotisme tonitruant qui attirait sur eux l'attention générale.

Cinq mois plus tard, alors que son régiment a été dissous en raison de l'ampleur des pertes subies pendant la première quinzaine d'août dans le secteur de Verdun (ravin de la mort, boyau des Caurettes), affecté au 261e R.I., François suit les cours de chef de section (ce qu'il est depuis quinze mois !) à Bulainville, au sud-ouest de Verdun, et écrit le 17 novembre :

*« Quand on pense qu'à l'arrière, des gens, dans un esprit de lucre et de convoitise, se débattent, cherchent bien souvent par tous les moyens à gagner des fortunes pendant qu'une partie de leurs concitoyens se font tuer, on se dit qu'ils sont fous. Ils ne savent pas apprécier leur bonheur d'être à l'abri du danger ; pour peu, pas d'alerte, si ce n'est la combinaison à réaliser. Mais après tout, ils ne sont pas fous. Ils amassent de l'argent et après la guerre, alors que les poilus rentreront dans leur foyer, ruinés de la poche et de la santé, eux peut-être jouiront de l'argent amassé et de leur santé conservé* pendant la guerre. »*

Les embusqués ici sont des profiteurs, des gens qui, à l'arrière, bâtissent des fortunes mal acquises. Mais curieusement, alors qu'il fournit tous les ingrédients pour dénoncer l'injustice intolérable avec les oppositions fortune des embusqués – misère des Poilus, bonne santé des premiers – ruine de la santé des seconds, vie assurée –mort probable, François n'est pas virulent, et son « *peut-être* » modalisateur atténue singulièrement sa critique.

Bien plus tard, alors qu'il a 41 ans, qu'il est passé au 64e R.I. territoriale, et qu'il dirige une grosse section (65 hommes) de territoriaux affecté à des travaux d'aménagement (réfection des routes et des ponts, creusement de tranchées pour les lignes téléphoniques) l'adjudant Baizet est chargé d'aménager dans une carrière un P.C. pour un général de division et son état-major à Gannes, dans l'Oise. Il écrit le 27 juillet 1918, confronté à une autre sorte d'embusqués, militaires cette fois, papillonnant dans l'état-major : *« On va y faire un P.C. pour un général de division et nous sommes prévenus que nous aurons souvent la visite de l'Etat-Major qui veut pousser activement les travaux. Ces visites sont notre cauchemar. Je suis sûr de mes hommes et sait* que tous ou à peu près sont bons travailleurs. Mais si ces M.M. de l'Etat-Major s'amènent inopinément et trouvent un homme ou deux, ou plus, assis sur leur brouette avec lesquelles* ils traînent la terre, ils ne se rendront pas compte si ces hommes ont bien travaillé la minute précédente et n'ont pris cet instant de répit que pour souffler ; ils vous diront que vous ne foutez rien, ils gueuleront tout le temps, vous menaceront. Il y a dans ces Etats-Majors une bande de freluquets, officiers ou soldats qui n'ont jamais souffert, ne savent pas ce que c'est que la guerre parce qu'ils ne l'ont jamais faite réellement, étant toujours à l'arrière, s'amusant et jouissant de tout, n'ont jamais mis le pied peut-être en première ligne et qui à l'arrière insulteront les poilus. Tas de goujats ! L'Etat-Major a ses mérites. Le vrai officier d'état-major qui met au point, assure les liaisons, fait son métier, en un mot est un homme qui a autant de mérite que celui qui est aux tranchées, sinon plus, malgré qu'il soit à l'abri. Ceux-là sont la majorité. Mais on en voit trop d'autres encore, des freluquets, nouvelle aristocratie qui ne vaut pas cher. Et devant ces beaux messieurs, habillés en kaki, le monocle à l'œil, l'air arrogant et hautain, il faut à nous qui avons traîné 3 ou 4 ans dans la boue des tranchées, enduré toutes les souffrances possibles, rester impassible sous les menaces de ces blancs-becs qui sont peut-être nos inférieurs en grade. ».*

Ici, les embusqués militaires de l'état-major sont dévirilisés par l'emploi double du mot « *freluquet* », par celui de « *blanc-bec* », par leur recherche de l'élégance dans l'uniforme (emploi ironique de *« beaux messieurs »*), par un accessoire senti comme aristocratique (le monocle), par leur frivolité et leur indécence « (*s'amusant et jouissant de tout »*), par leur arrogance vis-à-vis des soldats de base, et même des sous-officiers venu du front comme François Baizet. Mais ce dernier modère sa critique en reconnaissant, chose inadmissible pour la quasi totalité de ses camarades ayant partagé se vie au front, les mérites du *« vrai officier d'état-major »*, qui pourraient même surpasser ceux des Poilus : « *a autant de mérite que celui qui est au tranchées, sinon plus, malgré qu'il soit à l'abri. »*. Or c'est le fait de ne pas être exposé à la mort (et aux diverses souffrances de la vie en tranchées) qui fait essentiellement l'embusqué ! Donc le mépris que lui voue l'homme du front.

**Le refus d'être embusqué légalement**

**Jean Fontaney** (cl.12) né à Montrond-les-Bains (Meylieu) dans une famille d'agriculteurs de sept enfants, entré à l'Ecole Normale d'Instituteurs de Montbrison, a été instituteur avant-guerre, puis après guerre professeur dans cette Ecole Normale. Nommé inspecteur primaire plus tard, il a été directeur des Ecoles Normales de Parthenay, puis de Poitiers où il a achevé sa carrière, avant de prendre sa retraite à Montrond.

Il offre le cas, sans doute rare, de quelqu'un qu'on jugeait inapte à la guerre et qui s'est engagé très tôt pour les motifs qu'il va exposer :

T- *« Je venais d'être ajourné au service militaire en 1913, et exempté définitivement au printemps 1914 pour probablement faiblesse de constitution et surtout troubles cardiaques qui continuent maintenant* [9]*. Et j'avais un frère qui avait dix ans de plus que moi, qui était marié, avec un enfant de deux ans et qui avait pris la succession de la ferme, et un beau-frère mobilisés […] Le 20 septembre* (1914) *je me suis engagé pour la durée de la guerre, non pas parce que j'étais cocardier, non plus parce que je croyais que la guerre était une marche joyeuse sur Berlin (on était déjà fixés un peu ), mais simplement vis-à-vis de moi-même, pour avoir bonne conscience, et parce que dans ma famille, je comprenais mal que mes deux aînés soient partis et risquent de mourir, pendant que moi je restais célibataire et en somme…. embusqué, comme on disait…. J'aurais probablement été récupéré, mais plus tard : on commençait* (à partir de la loi Dalbiez d'août 1915) *à parler de faire repasser un conseil de révision aux exemptés et aux réformés, mais enfin, on n'en était pas encore là ! »*

Légalement à l'abri de l'incorporation, Jean pourrait accepter sa chance sans aucune mauvaise conscience et ne pas s'appliquer le qualificatif infamant d' « *embusqué* ». Mais son sens moral, celui de l'équité, celui de la justice à l'intérieur de la famille, le pousse à s'engager, et ceci dans l'infanterie (65e R.I. de Nantes) alors que des engagements plus tardifs dans la guerre ont eu pour but principal de choisir l'artillerie, beaucoup moins meurtrière. Il sera fait prisonnier le 9 juin 1915 dans la Somme…

Dans le cas qui suit, on ne connaît pas les motivations de celui qui aurait pu être un « embusqué de régiment » en devenant infirmier dans un poste de secours, ou mieux, car plus loin des lignes, dans une ambulance, petit hôpital provisoire en baraques Adrian où on pratiquait les opérations sur les blessés non transportables : volonté de partager le sort commun ou force de la camaraderie ? C'est cette deuxième raison que privilégie le narrateur **Pétrus Michel** (cl.16), boulanger à La Fouillouse, passé du 38e R.I. de Saint-Etienne au 273e R.I. de Béthune au moment du début de la bataille de la Somme :

*« Quand nous arrivions, c'était tous pareil : on se méfiait pas du danger ! On se méfiait pas ! Moi, j'avait un camarade de Roanne, Minsat, il s'appelait, il était étudiant en médecine. Eh bien, il aurait pu être infirmier comme il était médecin, il serait pas monté aux attaques, vous comprenez. Il a voulu monter avec nous dans la Somme, à Nyons : une balle en plein front ! Poouf ! Il voulait voir. Y avait des fils de fer, on aurait dit de la vigne, mais c'étaient des barbelés. Il voulait pas nous quitter, il voulait rester avec nous, puis en attendant… Il s'est fait tuer, le pauvre ! Un bel homme ! Un beau garçon ! »*

**La traque des embusqués : combler les vides laissés dans les rangs des combattants**

On comprend aisément que la chasse aux embusqués répond au désir des autorités de ne voir personne en état de combattre se soustraire à ses obligations et de faire comprendre à la population et aux Poilus que la justice progresse. Mais sur le simple plan numérique, ramasser à l'arrière ceux qui devraient être à l'avant permet de combler les vides laissés par les tués, les blessés et les prisonniers au fur et à mesure que la guerre se prolonge. C'est ce qu'exprime le sergent **Eugène Reymondon** (cl. 98) agriculteur à Saint-Maurice-en-Gourgois à sa jeune femme Antonia, alors qu'il est instructeur des recrues de la classe 1917 au

[9] Ce « *maintenant* » renvoie à septembre 1987, alors que le témoin vient d'avoir 95 ans en août !

23e B. de Chasseurs Alpins de Grasse (la lettre est datée du 27 avril 1916, donc deux mois après le déclenchement de la bataille de Verdun) :

*« Les mois en ce moment sont des siècles a* mesure que s'approche ce grand mystère de la fin, quand on voit qu'il ne reste comme réserve à l'arrière uniquement que la classe 17 cela dit quelque chose, alors que l'an dernier a* cette époque on avait a* utiliser la classe 16 et tous les ajournés, réformés, embusqués qui représentait* a* eux seuls 3 ou 4 fois le contingent de la classe 16. Maintenant pour grossir les rangs il faudrait appeler plus âgé ou bien employer les femmes, cela fait que cette consomation* en une année nous montre ce qu'il y a d'usure…. »*

**La haine des embusqués**

**François Potin** (cl. 14), fils de métayer de Gennetines (Allier), ouvrier agricole puis métayer dans l'Allier jusqu'aux années 30, puis exerçant divers métiers dans le bâtiment, et finissant par s'installer à la retraite à Saint-Just-en-Chevalet, a passé toute sa guerre au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire, d'où il est revenu blessé et gazé. On a vu au chapitre précédent qu'il était de ceux qui approuvaient sans réserve les mutineries de 1917 (dont il voit pourtant le revers ci-dessous), et il aurait souhaité une révolte générale, dont une cible privilégiée aurait été les fameux embusqués :

T- *« Mais on était des cons, on disait rien ! Bien sûr qu'on aurait dû le faire ! On aurait dû le faire !*

E- *Mais c'était quoi qui retenait ? C'était la peur ?*

T- *Peur de quoi ? On était en ligne, on avait des chances d'être tué. Tandis que là* (en se révoltant) *on aurait pu faire du bon…*(travail)*…Seulement, voilà, les Allemands seraient venus derrière nous. Ç'aurait été pareil, on aurait été envahis par les Allemands ! Ils en auraient profité. Ils auraient été contents, eux, ils auraient envahi la France ! Ah non, faut pas ! Fallait que les Boches en fassent autant ou pas ! Alors, là, tout débarrasser les embusqués ! Tous les tuer !*

E- *Parce qu'il y en avait vraiment qui étaient embusqués ?*

T- *Oh la ! Y en avait, oui ! C'était des fils à papa ! C'en est qui avaient un nom ! Une bonne place, on leur donnait, dans les gares, ou ailleurs. Tandis que le petit ouvrier, le petit paysan, sa place, elle est vite faite : en ligne ! C'est comme ça que ça se passe ! C'est là qu'a tout le temps été ma place, moi ! Enfin, ils ont jamais pu me faire tuer ! Et pourtant, ils m'ont mis dans des postes y en a peut-être pas qui auraient voulu y rester ! Fallait avoir un moral terrible ! En pleine nuit, des postes avancés entre les lignes, n'importe où ! On était sacrifiés ! »*

**Etienne Becouse** (cl.13) né à Lyon, était dessinateur industriel au chemin de fer jusqu'en 1911, où il s'engage pour devancer l'appel, au 37e R. d'Artillerie de Bourges, d'où il est libéré le 5 mai 1914 comme maréchal des logis. Il fera toute la guerre dans l'artillerie, la terminera comme lieutenant, et sera mobilisé en 1939 comme capitaine au 36e R. d'Artillerie Lourde d'Issoire. Fait prisonnier le 20 juin 1940, il sera libéré en juin 1941, avec les combattants de la première guerre. Entre les deux guerres, il a été contremaître aux usines Seguin à Lyon. De retour de captivité, il deviendra vigneron dans sa belle propriété de Saint-Nizier-sous-Charlieu.

E- « *Est-ce qu'on parlait des embusqués pendant la guerre de 14 ?*

T- *Oh oui ! Tous les gens qui partaient en permission, ils voyaient des jeunes qui se pavanaient, alors que les vieux étaient dans les tranchées !*

E- *Des jeunes ? C'est-à-dire des gens qui auraient dû être à la guerre ?*

T- *Oui, et qui étaient mobilisés, mais qui étaient employés dans les bureaux !*

E- *Et qu'est-ce que ça faisait comme sentiment, de voir que ces jeunes n'allaient pas à la guerre ?*

T- *Eh bien, les gens étaient furieux, quoi !*

E- *Donc on pouvait éventuellement échapper au front ?*

T- *Ah oui !… Combines politiques ! Ou alors des gros industriels, par là, qui avaient leur fils, qui manoeuvraient pour le faire mobiliser dans une unité qui restait à l'intérieur. Et dans l'infanterie, on peut le dire, la majorité des fantassins, c'étaient des paysans, hein ! Y a eu des ouvriers, mais enfin, une grosse majorité de paysans !*

E- *…A partir de 17, beaucoup de gens qui travaillaient dans la métallurgie ou les mines ont été retirés du front ?*

T- *Ah oui ! Des gens comme M…. Lui, il a été retiré en 15 ! Parce qu'il avait son frère qui avait une petite usine : alors, naturellement, il s'est mis à tourner des obus, et son frère a réussi à le faire revenir ! »*

Quand il oppose les « jeunes » embusqués et les « vieux » au front, le capitaine Becouse ne figure pas au nombre des vieux, puisqu'il n'a que 21 ans en 1914, donc 25 en 1918. Mais il est déjà un vieux sous les drapeaux, puisque ayant fait son service militaire avant guerre ; et il se fait le porte parole des réservistes de l'armée active et plus encore des territoriaux, mariés et pères de famille de 30 ou 40 ans, dont la présence au front, le risque de blessure grave ou de mort, laissant une famille dans la détresse, soulignent l'iniquité de

l'embusquage des jeunes célibataires. On devine une collusion entre le monde politique, le monde des affaires et la hiérarchie militaire pour mettre en place des stratégies d'embusquage… Quant à la surreprésentation des agriculteurs par rapport aux ouvriers au front, elle est due au fait que ceux-ci sont assez souvent dotés d'une spécialisation qui les rend utiles à l'arrière, en usine, pas seulement d'armement.

## Les embusqués : des *« trotteurs de femmes »*

C'est l'expression pittoresque qu'emploie **Antoine Fanget** (cl.16), fils de petits agriculteurs de Bourg-Argental, ouvrier agricole avant guerre, ayant lui-même exploité la ferme familiale de son épouse à Burdignes, tout en étant charron, retiré à Bourg-Argental. Incorporé en avril 1915 au 141e R.I. de Marseille, il monte au front au 64e R.I. d'Ancenis. Gazé en 1916, ayant eu les pieds gelés au cours du terrible hiver 16-17, blessé au poignet en 1917, il finit, en considération de la mort à la guerre de deux frères, par être versé dans l'approvisionnement par un attelage de chevaux de son régiment.

E- « *Des embusqués ! On les aimait pas, les embusqués ?*

T- *Pas bien, non ! Quand on venait en permission, on les connaissait bien : « Embusqué, va ! »*

E- *Ah bon, vous leur disiez ?* T- *Oui !* E- *Dans la rue, comme ça ?*

T- *Oh non ! On disait rien ! Faut rien dire en ville ! Comprends, vaut mieux rien dire, hein ! Les embusqués ! Les trotteurs de femmes !* (petit rire)

E- *Parce qu'ils se payaient du bon temps, à l'arrière ?*

T- *Bien sûr ! Quand ils voulaient ! Et nous autres, sur le front là-bas, qu'est-ce que vous voulez faire, hein ! On restait un mois, deux mois sur le front sans voir une personne, sans voir personne, rien du tout ! »*

Une des raisons, et non des moindres, de détester les embusqués était bien le fait qu'ils puissent séduire les femmes, et parfois les épouses de soldats mobilisés au front. Le terme pittoresque *« trotteur »* suggère qu'ils passent leur temps à les poursuivre de leurs assiduités.

## Visite rapide de deux embusqués de régiment au front

Les « emplois » dispensent de combattre, et même d'être au front, puisque leur activité se déploie au dépôt divisionnaire en zone des armées, voire au dépôt du régiment dans la ville où ce dernier est en garnison. C'est une scène amusante, bien que le contexte ne soit pas entièrement précisé, que décrit dans son journal **Amand Beyron**, musicien-brancardier au 99e R.I. de Vienne, à la date du 26 février 1915, alors que son régiment tient les lignes à Chuignes, dans la Somme :

*« Maitre Thonin, cordonnier, fait des « petits chiens »* (vomit) *une partie de la nuit et se plaint d'avoir passé une affreuse nuit. Cerny, le maître tailleur, trouve que cette arrivée intempestive de colis et leur long déchargement a duré trop longtemps, et que la fusillade, la canonade* l'ont empêché de dormir. Ces deux phénomènes nous dégoûtent profondément avec leur « chiquet ». Ils ne savent que dire qu'ils ne sont pas combattants, et qu'on ne devrait pas les faire venir sur le front pour se faire trouer la paillasse. Ce sont 2 « salauds ». On ne leur répond pas pour ne pas avoir des histoires et on se contente de rigoler… sans rien dire.[…] Après discussion avec le colonel, ces messieurs maîtres tailleur et cordonnier se décident (ne pouvant faire autrement) à monter au P.C. des commandants de bataillons aux tranchées, pour faire leur boulot et pourront ainsi, à leur aise, barbotter* dans l'eau et la boue des tranchées (Kakoi me dit : « ça leur fera les pieds »). Il paraît que c'était marrant de les voir grimacer, tellement ils avaient la « trouille ». En redescendant en fin de journée, en passant près d'une batterie de 75, ils emportèrent chacun 3-4 douilles en cuivre, vides d'obus, mais ils ne pourront pas dire qu'ils sont allés les chercher chez les copains d'en face. Ils ont aussi emporté chacun un « casque prussien », des balles de Mauser et une baïonnette : des trophées pour ces valeureux combattants… »*

Amand joue de l'ironie (*« ces valeureux combattants »)* mais surtout de l'attaque directe *(« deux phénomènes », « deux salauds »).* pour stigmatiser ces deux « maîtres » artisans (certainement petits gradés) en visite aux tranchées, ce qu'ils consentent à faire sur ordre express du colonel, sans doute pour s'enquérir auprès des trois commandants de bataillons des besoins en habits et en chaussures. Leur peur puérile de ce qui fait l'ordinaire du poilu (le vacarme des armes la nuit), leurs grimaces qui rendent visible leur peur quand ils progressent vers l'avant les rendent méprisables. Et la collecte finale de trophées de guerre par ceux qui sont non-combattants grâce à leur emploi ne fait qu'achever le tableau : ce sont des hypocrites embusqués qui veulent, en montrant ces trophées à l'arrière, passer pour de vrais soldats.

## Des régiments d'embusqués ?

**Claude Pin** (cl. 18) né à Poncins, agriculteur à Cleppé, s'est trouvé, lors de son incorporation en mai 1917 au 113e R. d'Artillerie Lourde d'Issoire, à la guerre en même temps que son père, territorial de la classe 1992, ayant 45 ans en 1917. Il a été blessé au visage par un retour de flamme d'un canon de 155

pendant l'été 1918. La question sur les embusqués lui remémore non un cas individuel, comme beaucoup, mais un cas collectif pouvant toucher des régiments entiers :
E- « *Et puis y en avait (vous les aimiez pas bien, je crois), c'étaient les embusqués ?*
T- *Eh ben bien sûr ! Et y en avait ! C'est Clémenceau qui les a dénichés un peu, pas tous, mais il y a mis de l'ordre, là ! Oh, mais y avait des régiments, c'était que ça ! Alors, ils tournaient autour de Paris ! Et puis ils se changeaient de place souvent, ça fait qu'ils échappaient aux contrôles ! Y avait toutes sortes de combines ! Au début* (de la guerre), *y en a quelques-uns, des gros bonnets, qui se sont faits tuer, mais après, pas commode ! C'étaient tout des pauvres types qui se faisaient tuer !*
E- *Donc c'était pas très juste, ça !*
T- *Pas bien, non ! Pas bien ! Et c'est d'autant moins supportable que si c'était… des ouvriers d'usine, s'ils avaient besoin d'eux, c'est pas pareil ! Mais quand c'était des gens qui n'avaient aucune raison de travailler là, c'était pas juste !*
E- *Les ouvriers d'usine, je crois qu'on les a retirés du front à un moment ? Pour travailler aux obus ?*
T- *Oh ! Mais ça c'était normal, c'était pas la même* (chose). *Mais vous en aviez que c'était pas pareil ! Moi, j'ai vu un régiment qui a tourné autour de Paris toute la guerre ! Ils changeaient de place souvent, ça fait qu'ils étaient presque incontrôlables ! Et c'était que des gros bonnets qui étaient là ! Et puis quelques pauvres types qui leur servaient de renom* (d'alibi). *Y en a eu des combines pendant la guerre !* (rire)
E- *Et ça devait vous écoeurer, ça ?*
T- *Mais bien sûr ! Bien sûr ! On a même été heureux quand Clémenceau a pris le pouvoir, là ! Il les a pas tous eus, mais enfin, il en a eu beaucoup ! Il en a mis beaucoup au front qui n'y étaient jamais allés ! Et sans raison ! »*

Claude Pin, incorporé l'avant-dernière année de guerre, manque d'expérience pour affirmer que des régiments entiers ont échappé à la guerre, à moins qu'il ne fasse état de confidences de soldats plus âgés, par exemple son père. Mais un régiment de « *gros bonnets* » avec *« quelques pauvres types »* pour servir d'alibi, voilà bien l'image fantasmée de l'embusquage ! L'hommage rendu deux fois à l'action de Georges Clémenceau, qui redevient président du Conseil à 76 ans le 16 novembre 1917 (après l'avoir été une première fois d'octobre 1906 à juillet 1909), jusqu'en janvier 1920 correspond à la mise en application de la seconde loi de rappel des « embusqués », la **loi Mourier**, votée le 10 août 1917. Il est à noter que le préjugé de nombre d'agriculteurs, envoyés dans l'infanterie, et combattant au front, contre les ouvriers, tous assimilés à des « mobilisés en usine », donc traités d'embusqués, n'est pas partagé par le témoin.

**Paris, capitale des embusqués et des fêtards**

Un autre hommage à Clémenceau que celui rendu plus haut par Claude Pin, Clémenceau comme dénicheur d'embusqués est le fait d'**Antoine Gacon** (cl.17) fils d'agriculteurs métayers à Lenax (Allier) venus exploiter une autre ferme à La Pacaudière (Loire). Loué comme valet de ferme, puis travaillant dans l'exploitation de ses parents, Antoine est devenu épicier après guerre, puis charpentier de 1930 à 1940. Ayant chuté d'un toit, il travaille un temps dans la maçonnerie, tout en aidant sa seconde épouse à tenir son épicerie à La Pacaudière ; son fils assiste à l'entretien. Antoine a fait sa guerre dans l'infanterie (55$^{e}$ R.I. , puis 119$^{e}$ R.I. comme pourvoyeur de fusil-mitrailleur). Il a beaucoup souffert d'avoir été gazé en 1917.
E-« *On parlait beaucoup d'embusqués à l'époque ?*
T- *Oh la ! Oh la la la la !* (rire)
Fils de T : *C'est quand Clémenceau est venu…*
E- *Il a parlé des embusqués ? Qu'est-ce qu'il a dit ?*
T- *Oh la ! Il a rien dit du tout ! Il les a mobilisés tous ! Allez, vas-y ! Ah ! Ça marchait hein ! Parce alors lui, c'était pas du sucre !*
E- *Ça devait vous faire mal au cœur de penser qu'il y en avait qui étaient embusqués ?*
T- *Voyez-vous, on passait… Quand on venait en permission, on passait jamais par Paris ! Parce qu'à Paris, c'était que des officiers, des pantins comme ça vous comprenez ? Et les militaires en permission, on s'y arrêtait pas. Parce qu'on était pleins de poux, pleins de… dégueulasses, vous savez ben ! Pffff !*
E- *Ça vous aurait fait mal au cœur de les voir à l'arrière ?*
T- *Ben oui ! Y a des chances, oui ! Et nous on va se faire casser la gueule !… Voyez-vous, je peux pas encaisser ça ! Je peux pas encaisser un gars qui reste embusqué qui se cache, et que l'autre fait le boulot ! Alors voilà le système comme ça marchait ! C'est ben tout commandé, ça ! Une guerre, elle est commandée, On parle des trois cents familles !*
E- *Des deux cents, je crois…*
T- *Des deux cents, des trois cents familles, je sais même pas ! On disait trois cents familles ! Eh ben c'est eux qui commandent, c'est eux qui fournissaient le pognon, c'est eux qui commandaient les obus à l'arsenal de Roanne, et tout ! Et patatrac ! Et nous, on se faisait casser la gueule ! Et y avait une bande de pantins, les*

*officiers, qui traînaient la godille à Paris, qui allaient danser et tout ! Et puis nous, on se faisait casser la gueule ! »*

Outre l'hommage à l'efficacité de Clémenceau pour débusquer les embusqués, il faut retenir de cet extrait la vision fantasmée de Paris, capitale des embusqués, essentiellement d'officiers en bel uniforme, « pantins » gandins menant la belle vie. Et symbolisant l'injustice de cette guerre où l'argent des « trois cents familles » protégeait les siens, et achetant les obus pour que la guerre puisse poursuivre sa mission d'extermination des pauvres. Les soldats provinciaux étaient pourtant tentés de voir ce Paris que le plus grand nombre n'avait jamais vu, et que le trajet en train leur permettait d'approcher ; mais se montrer sous un aspect vestimentaire et sanitaire peu reluisant aurait été une humiliation.

Cette vision fantasmée de Paris, capitale des embusqués, que l'on n'a pas vue mais que l'on imagine sur la foi du témoignage de certains, un autre témoin en a fait l'expérience directe, qu'il décrit comme traumatisante. Il s'agit d'**Armand Molière** (cl.15), fils d'un façonnier en soieries à Bussières, s'installant, par suite de la faillite d'un gros commanditaire lyonnais entraînant la faillite de sa propre entreprise, à Cours-la-Ville (Rhône) en 1912, comme directeur d'une usine de textiles. C'est dans cette ville qu'Amand sera comptable, puis chef comptable pendant 45 ans de l'entreprise Poizat, fabriquant des couvertures.

Au moment de la déclaration de guerre, Armand, qui avait devancé l'appel, était incorporé depuis octobre 1913 au 11$^{e}$ R. d'Artillerie Lourde de Modane. Il changera d'appellation (62$^{e}$ , puis 112$^{e}$ R.A.L.), mais Amand y fera toute la guerre comme observateur d'artillerie chargé de repérer aux lueurs les positions des batteries ennemies pour guider la riposte, puis, à un moment comme agent de liaison. Fin 1917, il contractera une dysenterie tenace qui le fera hospitaliser longtemps et déclarer réformé temporaire. C'est en fin d'entretien, très long, à propos du bilan de sa guerre, qu'il évoque spontanément les embusqués :

E- « *Et finalement, qu'en pensez-vous de cette guerre de 14 ?*

T- *Je ne sais pas. On ne sait pas bien quoi en penser parce que… Moi, je vous assure, pendant une certaine période, j'ai été… Tant que je ne suis pas venu en permission, j'étais patriote ! Je suis venu en permission, passé par Paris où je voyais une quantité de gars qui auraient dû être mobilisés, d'embusqués ! Ce qu'on appelait les embusqués, qui faisaient la noce… Eh bien, à ce moment-là, j'ai dit : « Non ! ». Avant ma première permission, j'étais dévoué pour les corvées, les choses comme ça, même exposées. Je disais : « Ça ne fait rien, j'y vais ! ». Mais après, j'ai dit : « Non ! Si on me commande, bon, par ordre, oui ! ». Mais après, non ! Pour être bénévole, non, fini !*

E- *Ça avait tué votre bonne volonté ?* T- *Oh oui !* E- *Et quel sentiment avait-on vis-à-vis de ces embusqués ?*

T- *Ben, on pouvait pas les sentir ! Si vous aviez entendu les trains de permissionnaires passer dans les gares ! D'abord, ils évitaient de se montrer. Mais quand on les voyait sur les quais, on leur criait : « Hé ! Les play-boys ! Hé ! Les trouilles ! Et les obus ? ». On se moquait d'eux, quoi !*

E- *Est-ce qu'il vous arrivait de sortir dans Paris et de les voir, au cours d'une halte ?*

T- *Ah ben bien sûr ! Nous étions dans le Nord. Ma première permission, nous avons traversé Paris à pied, tout Paris, de la gare du Nord à la gare de Lyon, la nuit. On en voyait sur les trottoirs avec des femmes. On disait : « Ben voilà pour quoi on se fait tuer ! ».*

Le spectacle des embusqués, en uniforme ou non (car, même en civil, leur âge indique clairement qu'ils devraient se trouver au front) au bras des femmes, faisant *« la noce »* , est révoltant pour les permissionnaires qui reviennent du front et qui vont y remonter dix jours après. Parmi les deux injures citées, on peut douter de l'emploi de « play-boys », anglicisme qui paraît bien moderne[10], mais cela traduit sans doute un autre mot plus usuel à l'époque, comme « gandin ». Comme les premières permissions ont été accordées après juillet 1915, et qu'elle se sont étirées au moins jusqu'à Noël 15, on peut dater de cette période cette expérience traumatisante d'Armand qui lui a fait renoncer définitivement à se porter volontaire pour les corvées du front.

Pendant son service militaire, avant guerre, Armand avait été infirmier. A un moment de la guerre (sans doute un peu avant la fin de 1917), ce poste privilégié lui est proposé, mais il lui passe « sous les nez » :

E- « *Et pour en revenir aux embusqués, c'étaient leurs relations qui les avaient embusqués ? Qu'est-ce que c'était ?*

T- *Le piston ! Regardez : comme j'avais été infirmier, pour que le groupe ait un infirmier, dans la Somme, on m'a proposé… Un sous-officier a dit : « Tiens, Molière, ça ferait ton affaire, puisque tu as déjà été infirmier ! ». Ça devait être un sous-officier infirmier. Eh bien, ça n'a pas abouti ! Pourquoi ? Parce qu'on m'a mis un monsieur (je me souviens pas de son nom), un embusqué qui avait été débusqué par Clémenceau, et qui était un gros fournisseur d'armée en fourrage ! Alors il est arrivé comme si de rien : sergent infirmier du groupe ! Et moi, j'avais resté cycliste-agent de liaison à ce moment-là… »*

[10] De fait, le Grand Larousse de la Langue Française date son premier usage en français de 1964 seulement !

Les embusqués débusqués ne finissent donc pas tous sur le front, même en une période où ils sont en principe pourchassés : d'embusqués de l'arrière, ils peuvent devenir « embusqués de régiment », l'infirmier l'étant beaucoup plus que le brancardier, car il ne va pas chercher les blessés dans les lignes, mais les soigne dans un poste de secours, le poste divisionnaire étant loin des lignes….

Ce Paris qu'Armand ne fait que traverser, l'élève-aspirant **Joseph Devaux** (cl.99), qui a été blessé au nez par une balle le 10 mars 1916, dont nous verrons plus bas qu'il a été embusqué en Dordogne pendant sa première année de guerre, le parcourt tous les dimanches alors qu'il est en formation d'élève-officier à Joinville-le-Pont. Il écrit le 4 octobre 1916 à un certain M. Lavenir de Lyon :

*« Je passe mes dimanches à Pais ; les citoyens de la capitale n'ont pas l'air de songer beaucoup aux malheurs du temps ! Les lieux de spectacles sont littéralement assiégés, la police est obligée d'intervenir pour maintenir l'ordre pendant la distribution des billets, les restaurants, les cafés regorgent de monde, les créatures fardées poudrées sanglées dans les toilettes ridicules du jour encombrent les boulevards. Véritablement on aurait envie de jeter quelques grenades dans cette foule de fêtards pour les rappeler à la pudeur. L'Histoire retiendra pour la flétrir l'attitude d'une certaine classe. ».*

Joseph n'est ni un violent, ni un révolutionnaire ; mais maintenant qu'il a connu le front en Artois et à Verdun, la violence lui vient devant le spectacle indécent d'une capitale qui étale son goût de la fête et de la luxure (allusion aux « *créatures fardées* »).

Deux semaines plus tard, le 20 octobre, toujours en stage, c'est à sa femme Eugénie qu'il écrit, mais avec plus de détails, après avoir profité de son dimanche pour assister à la messe :

*« Hier j'ai fait ma promenade à Paris, j'ai entendu la messe à Notre-Dame. Dans la soirée, j'ai fait un tour au bois* (de Boulogne), *je suis revenu par l'avenue des Champs-Elysées et la place de la Concorde, les grands cafés étaient bourrés de monde, on y voyait tous les bons gros bourgeois bien gras et bien dodus, le sourire aux lèvres et l'optimisme sur la figure, en compagnie de créatures fardées pomponnées sous de somptueuses toilettes, véritable défi aux deuils et aux misères de l'heure présente ; les thés, les pâtisseries regorgeaient d'une foule au gai bourdonnement, enfin le soir un entassement de femmes se repaissaient les yeux du spectacle des grands magasins où les riches toilettes scintillaient sous les lampes électriques ; toute cette foule m'écoeurait par son égoïsme, j'aurais volontiers giflé tout ce monde ou lancé quelques grenades pour rappeler à tout cette multitude avide de jouissances que nous étions en guerre et que là-bas, il y en a qui souffrent qui voudraient avoir au moins un souvenir et quelque sympathie de la part de ceux dont ils assurent la sécurité. »*

Parmi les « *bons gros bourgeois bien gras et bien dodus* » doivent se trouver des embusqués, mais les femmes ont droit au même mépris ; c'est l'exhibition indécente du luxe, de la frivolité, de l'égoïsme qui exaspère et dégoûte Joseph au point de lui inspirer des idées de meurtre, toujours à la grenade pour que son geste fasse le plus de victimes possible…

Noël 1916 arrive et le stage de Joseph à Joinville se poursuit. Sa description de Noël à Paris est nettement moins virulente que pour le spectacle de la rue deux mois auparavant, non parce qu'il s'est habitué à l'exhibition de luxe, mais parce que sa situation pour le moment privilégiée, donc embusquée, lui enlève de la légitimité pour parler au nom de ces *« pauvres poilus »* qu'il a aussi rencontrés sur les boulevards parisiens et qui font un saisissant contraste avec la foule de fêtards. Il écrit à sa femme le lendemain de Noël : *« Je ne me suis guère attardé aux vitrines des magasins pour la bonne raison qu'elles étaient plongées dans la plus profonde obscurité. Paris n'a plus que de rares lumignons qui clignotent aux coins des rues. Néanmoins la foule est toujours énorme sur les grands boulevards , et les cafés aux belles femmes et aux jolies femmes regorgent de monde. Les pauvres poilus revenant des tranchées promènent leurs jambes couvertes de boue à travers cette foule pimpante et joyeuse. J'ai mauvaise grâce à me fâcher car voilà bien longtemps que je n'ai pas souffert. ».*

Seul le rationnement de l'électricité force la capitale à modérer son exubérance ostentatoire.

Reçu brillamment à son concours à la fin du stage, devenu aspirant au 158e R.I., Joseph sera blessé à l'épaule par un éclat d'obus le 22 octobre 1917. Promu sous-lieutenant, il recevra une très grave blessure le 31 octobre 1918 dans les Ardennes et mourra le 6 novembre…

## Un général embusqué abusant des recrues

**Justin Charat** (cl.12) tailleur de pierres à Montagnieu (Isère) qui aura plus tard un destin extraordinaire (voir biographie), débutant la guerre comme caporal, grade acquis pendant son service militaire, est déjà adjudant au 11e B.C.A. d'Annecy quand il est blessé pour la seconde fois par un éclat d'obus dans la cuisse, au col de la Schlucht le 17 février 1915. Il venait auparavant de former pendant 21 jours une section de soldats au maniement de la mitrailleuse ; tous ayant été reçus à l'issue du stage, son capitaine lui avait promis de le proposer pour le grade de sous-lieutenant. Mais sa blessure le fait transférer à

Riquewihr, puis à Lyon (étape vers Montélimar où il doit aller en convalescence) où il fait une curieuse rencontre :
T- *« J'ai été arrêté en route par un général qui m'a demandé ce que je faisais, qui j'étais, etc., où j'avais été blessé. Et puis je lui ai raconté l'histoire de mes confidences, que j'étais proposé pour le grade de sous-lieutenant. « Ah ! , il me dit, c'est pas possible ! Ah ben ça justement je m'en occupe sur la place* (de Lyon), *je suis le général Untel…. ». Et puis nous voilà donc en bonne… Quand nous sommes arrivés à la gare, il m'a invité à la taverne de la gare de Lyon, tout près de la gare de Lyon-Perrache, là où on mangeait la choucroute….*
E- *La grande brasserie Georges ?*
T- *La brasserie Georges ! Il m'a emmené là-bas, et il m'a offert une boisson, et puis là il a commencé ! Il avait commencé, il m'avait fait asseoir à côté de lui, et puis il me…* (geste de la main caressant la cuisse)
E- *Ah bon ? Il était de ce genre là !*
T- *Voilà ! Alors, il m'a proposé d'aller passer un moment dans une chambre ! « Oh ! je lui ai dit, mon général, je n'ai pas le temps, il faut que je rentre pour l'appel à Montélimar. Il faut que je sois à Montélimar ce soir. Il faut que je prenne mon train tout à l'heure. Excusez-moi, je ne peux pas ! ». Et puis on s'est quittés comme ça !*
Fille de T : *Il a cassé son….*
E- *Donc, votre refus a entraîné le refus de votre nomination au grade de sous-lieutenant ! Quelqu'un de plus complaisant aurait sans doute… ou plus* (rires)
T- *Ou plus ! Enfin, je sais pas, j'ai pas regretté !… J'ai préféré garder ma virginité ! »* (rires)

**L'hostilité de l'opinion publique envers les embusqués**

**Claude Coupade** (cl.15) de la Ricamarie, ajusteur à Saint-Etienne avant guerre, mécanicien de chemin de fer à la gare de Chateaucreux à Saint-Etienne après guerre, sans cesser de résider à La Ricamarie, a écrit juste après la guerre un cahier de 79 pages, rédigé d'après les lettres à sa fiancée (qui deviendra son épouse) et à ses parents. En février 1915, alors qu'il fait ses classes au 5e R. d'Artillerie Lourde de Valence, il note :

*« Je commence à espérer une permission pour aller voir mes parents et ma petite amie lorsque celles-ci sont suspendues suite à la plainte des femmes de l'intérieur qui voient trop de militaires dans les rues, alors que leurs maris sont sur le front. »*

Ces justes récriminations d'épouses de Poilus du front sont décrites et bien analysées sous un angle plus fin par **Charles Ridel**, dont on a vu que la thèse de doctorat portait sur les embusqués , en 2005, et qui en a tiré un ouvrage *« Les Embusqués »* parue en 2007 : *« En ces temps de privation, de séparation et de deuil, difficile de ne pas y déceler une part de jalousie individuelle et sociale. « L'embusqué » - présumé ou authentique – est le bouc émissaire, l'exutoire des maux de la guerre qui frappent les familles. Combien de femmes s'emportent au seul motif que leur mari est mobilisé ? Comme à Marseille, lorsque le 31 janvier 1915, le Préfet des Bouches-du-Rhône reçoit une trentaine de femmes se plaignant de la présence de jeunes embusqués dans les dépôts alors que leurs courageux époux, pères de famille de surcroît, sont au front. Dans les divers arrondissements de Paris, l'irritation est sensiblement la même et ce sont encore des femmes qui figurent aux avant-postes de la vindicte populaire. Un rapport d'août 1915 évoque les tensions aux abords des n° 391 et 393 de la rue Vaugirard ou siège la 20e section de secrétaires d'état-major (des non-combattants donc) : « leur mise souvent soignée provoque des réflexions désobligeantes à leur égard de la part de femmes de mobilisés qui, sur leur passage, ne se font pas faute d'émettre l'opinion que leur place serait mieux au front qu'à Paris. »*[11].

Mais seules les femmes, surtout quand elles sont épouses et mères, peuvent publiquement porter cette juste revendication (où, moralement, la jalousie entre moins que le sens de l'équité, la révolte devant l'injustice) ou alors les hommes âgés, mais en ayant beaucoup moins de poids.

**Joseph Devaux** (cl. 99) de Belmont-de-la-Loire, fils d'agriculteurs se destinant à la prêtrise avant de bifurquer, de se marier en 1907, d'avoir deux enfants, est cadre au Crédit Lyonnais à Annonay au moment de sa mobilisation en août 1914. Il est affecté en régiment territorial à des tâches administratives à Tulle, puis à Excideuil (Dordogne) où il devient secrétaire du colonel jusqu'en août 1915. Il correspond régulièrement avec sa femme Eugénie revenue à Belmont avec les deux enfants. Il est objectivement embusqué sans l'avoir demandé. Il en a tout à fait conscience, affirme ne pas en avoir mauvaise conscience, et c'est dans une lettre du 8 mai 1915 qu'il annonce à sa femme une révélation :

[11] Charles Ridel, Conférence donnée à Louviers le 24 janvier 2009 : *« Les embusqués de la Grande Guerre : entre mythe et réalité,* disponible sur Internet, p. 2

*« Il n'est plus question de me remplacer ; en attendant je coule du beau temps, le travail que nous fournissons est à peu près nul ! Quel scandale pour sœur Jeanne, quelle terrible parallèle elle doit faire entre moi et le beau-frère Jean. M. de la Bernardie m'a expliqué comment tout le personnel du Crédit Lyonnais un peu haut placé s'était embusqué ou avait fait embusquer par le jeu des relations les parents ou amis. »*

On voit donc une banque puissante dont le personnel dirigeant se met à l'abri du danger, ou utilise ses relations pour « embusquer » des membres de sa famille ou des relations ! Terrible révélation à l'époque !

Dans une lettre du 17 mai, il se qualifie pour la première fois d'embusqué, mais en enrobant ce mot péjoratif dans une critique d'une cousine qui en rajouterait dans le patriotisme démonstratif :

*« Il y a bien longtemps que je n'ai pas écrit à Jeanne, mais véritablement avec son patriotisme aiguë* , je ne sais pas comment elle accueillerait la lettre d'un embusqué. Je n'ai pas de faits d'armes à lui raconter. Je ne puis pas me poser en héros et mes lettres ne sentent pas assez la poudre pour l'enthousiasmer. »*

Dans une lettre écrite le 21 mai, à en-tête du colonel Benoît, commandant le centre d'instruction d'Excideuil, il répond à une lettre d'Eugénie qui lui a fait part de remarques acerbes dans sa famille sur son statut d'embusqué de 36 ans :

*« J'ai reçu avant-hier la lettre dans laquelle tu m'annonces la fureur des F. . Je pense que ces gens-là sont pris de démence car je ne m'explique pas autrement leur langage envers moi et leur attitude envers toi. Tu as peur qu'ils écrivent aux autorités militaires pour demander mon envoi au front, mais je suis bien tranquille à ce sujet, ce ne sont pas leurs lettres qui provoqueront mon départ, ma situation est des plus régulière*, et ce n'est pas leur fureur traduite dans un français grotesque qui la modifiera. Laisse-les donc écumer ; la semaine prochaine, après que j'aurai été vu par le colonel Girard, je demanderai une permission et j'irai vous voir, je serai très heureux si ce voyage peut augmenter leur colère. Grand Dieu ! comme il y a des gens qui abusent de leur droit d'être bêtes !*

*En attendant, j'ai encore passé hier une bonne soirée, ces dames ont tenu le piano pendant une heure, nous avons ensuite causé et la veillée s'est terminée par le thé et les gâteaux ; je te donne tous ces détails pour toi et ta mère, inutile de les colporter à droite et à gauche pour exciter la jalousie des imbéciles. »*

On voit donc que la jalousie, bien légitime au demeurant, à l'intérieur d'une famille élargie, entre celle qui a un mari au front et celle dont le mari est embusqué sans l'avoir recherché, peut se traduire par une crainte de dénonciation aux autorités militaires. Joseph répond –déplaisamment- par le mépris et la provocation (aller se montrer en permission à Belmont) mais demeure prudent quant à la révélation possible, à Belmont, des douceurs de sa vie.

La critique de son statut privilégié apparemment est sortie de la seule famille, puisque le 12 juin, il écrit à sa femme : *« Tu me dis que les commères s'occupent de ceux qui ne sont pas encore allés au front ; quand on te parle de moi, tu n'as pas besoin de dire où je suis ; de cette façon, les cancans seront arrêtés et tout le monde sera content »*

C'est toujours par le mépris (*« commères » / « cancans »*) que Joseph stigmatise l'opinion publique, mépris toujours déplaisant, car niant le principe d'une justice élémentaire impliquant une contribution égale de tous les mobilisés à la guerre.

Le 28 août 1915, le caporal Devaux quitte la territoriale et est versé au 63e R.I. qu'il rejoint dans le Pas-de-Calais, à Beauvois. Guère plus de quinze jours plus tard, une nouvelle lettre, du 17 septembre, de Joseph, nous apprend que les « cancans » sur lui ont cessé :

*« Dans ta dernière lettre, tu me dis que les voisines sont plus paisibles depuis qu'elles savent que je suis parti aux armées. Comment ont-elles appris mon départ car je suppose que tu ne leur adresses pas la parole ? »*

Il a dont suffit que Joseph quitte la sécurité de la France profonde (la Dordogne) pour se rapprocher du front pour que cessent les remarques désobligeantes. On devine donc un contrôle étroit de l'opinion publique locale sur les lieux d'affectation des soldats.

## Des embusqués débusqués

**Eugène Reymondon** (cl. 98) agriculteur à Saint-Maurice–en-Gourgois a été mobilisé en août 1914 comme sergent au 3e Bataillon territorial de Chasseurs Alpins de Barcelonnette. Ayant contracté une forte fièvre typhoïde en Belgique en décembre 1914, il subit une longue hospitalisation. En 1916, il est sergent instructeur des recrues de la classe 1917 du 23e B.C.A. de Grasse à Cabannes-Vieilles, dans les Alpes-Maritimes. Dans sa lettre du 11 juillet 1916, Il évoque pour sa jeune femme Antonia, qui gère la ferme, les ponctions faites parmi les gens restés au dépôt de Grasse :

*« Ce matin, on est parti joyeux laissant 50 hommes 2 caporaux avec un sergent qui dans 9 jours vont monter à Epinal : cela a surpris tout le monde. Au lieu d'une 2ème permission de 15 jours, ils montent au front. Et Dieu sait quand ils reviendront. Quand je réfléchis, je me demande comment je suis ici alors que tout le monde est monté au front. J'avais des camarades nombreux qui, il y a 6 mois, étaient tranquiles* dans les bureaux du Bon, tout est monté. Quelques officiers ayant été sérieusement blessés, quelques sergents auxiliaires et plus de 50 dames et demoiselles ont pris les places, il n'y a des embusqués qu'à l'instruction de la classe 17.*

L'effet de la loi Dalbiez d'août 1915 se fait sentir encore un an plus tard sur ce dépôt du 23e B.C.A., et les militaires bien portants embusqués dans les bureaux sont remplacés par des blessés inaptes au retour au front, des auxiliaires dont la constitution a été jugée trop faible pour le service en ligne, et surtout des femmes, embauchées comme secrétaires.

**Claudine Peyrard** de Villars, fiancée de Jean-Baptiste Jourjon (cl. 15) de Villars aussi, alors soldat au 140e R.I. de Grenoble, évoque à la fin d'une carte postale datée du 29 septembre (1917), soit un mois et demi après le vote de la loi Mourier, le débusquage d'un embusqué par une lettre anonyme qui s'est fait l'écho de l'opinion publique :

*« Chér Jourjon long a emmener décots qui et pasementier il setait fait faire des faux papier poure se faire mobuliser et long a envoyer qu'elle que lettre anonyme qu'il n'était pas mineure avant hier les gendarmes le sont venue chercher. Je ne ten mais pas plus long poure se soir sès nuit »*

Traduction : *« Cher Jourjon, l'on a emmené Décot qui est passementier. Il s'était fait faire de faux papiers pour se faire mobiliser et l'on a envoyé quelque lettre anonyme* (pour avertir) *qu'il n'était pas mineur avant. Hier, les gendarmes sont venus le chercher. Je ne t'en mets pas plus long pour ce soir : c'est nuit. ».*

Il est nécessaire de comprendre l'ellipse : *« se faire mobiliser »,* c'est *« se faire mobiliser sur place »,* dans un emploi utile pour l'économie de guerre, comme celui de mineur, alors que l'emploi de passementier (fabricant de rubans) ne l'était pas. Les faux papiers ne devaient pas porter sur une fausse identité, mais sur une fausse affectation aux Houillères de la Loire bien antérieure à la date où son départ à la guerre devait s'effectuer. On ne sait pas si la lettre anonyme a été envoyée directement à la gendarmerie, ou à une autorité militaire ou civile du département.

**La dénonciation des embusqués virant à la confrontation politico-religieuse**

Des embusqués du peuple (en usine, dans les mines, dans certains dépôts) aux embusqués de la bourgeoisie ou de l'aristocratie, l'embusquage touche, plus ou moins, toutes les classes sociales. Mais l'image traditionnelle est celle de l'embusqué riche usant de son argent ou de son influence pour se faire embusquer, ou faire embusquer son fils, son neveu, un membre de sa famille. Donc un embusqué « de droite », la fortune portant en général à adopter cette position politique.

C'est contre cette assimilation que s'élève avec véhémence **Joseph Sorgues** (cl.15) de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), enseignant au pensionnant catholique de Bellegarde de Neuville-sur-Saône. Incorporé en décembre 1914, c'est au 160e R.I. qu'il va être grièvement être blessé à la colonne vertébrale par une balle, le 25 septembre 1915, le jour du déclenchement de la grande offensive de Champagne. Il sera réformé provisoire, puis versé dans le service auxiliaire en avril 1917. Il meuble sa convalescence en lisant les communiqués militaires et la presse, et écrit son journal quotidien. Le 16 juillet 1916, il réfute avec violence un article de la « Dépêche de Toulouse » , journal de tradition radicale-socialiste :

*« L'offensive française sur la Somme a coûté la vie de deux illustres victimes : le capitaine Cochin , fils aîné de M. Denys Cochin, ministre d'Etat, a trouvé la mort à l'attaque d'Hardécourt, à la tête de sa compagnie du 146e ; le duc de Rohan , député catholique de Ploërmel, mort de ses blessures à Amiens. Ce dernier, un des plus nobles représentants de la vieille noblesse française, passé dans l'infanterie comme capitaine de chasseurs, avait été cité 2 fois à l'ordre du jour et décoré de la Légion d'honneur, blessé en mars devant Douaumont et soigné à Paris dans son hôtel particulier des Invalides transformé en hôpital auxilliaire*, il était reparti au front à fin avril. Ce gentilhomme de haute valeur était un brave et un père pour ses soldats dont il était adoré. Ces deux morts montrent bien l'odieuse fausseté de la parole de La Dépêche de Toulouse : » Je défie bien n'importe quel poilu (mais un vrai poilu alors !) de dire qu'il a vu monter la garde dans les tranchées à un curé ou à un millionnaire ! ». Cette phrase calomniatrice a été réfutée éloquemment par Maurice Barrès, qui a exposé publiquement le nombre de prêtres tués à l'ennemi. Sa lettre n'ayant pas paru dans le journal infâme, M. Barrès a intenté un procès à la Dépêche : ledit procès devait être appelé le 15 juillet, mais le lâche « canard » a eu peur et s'est décidé à insérer la lettre. C'est malheureux de penser que, pendant une guerre si terrible et si héroïque, des infects journalistes travaillent sournoisement contre certaines catégories de citoyens qui font leur devoir là où l'autorité militaire les a placés au front ou dans les ambulances. M. Poincaré lui-même a réfuté avant-hier cette odieuse accusation, dans son discours aux familles des morts pour la patrie. Il a dit que tous les Français « ceux qui pratiquaient un culte religieux comme ceux*

*qui ne priaient pas dans les temples » ont « rivalisé de courage et d'abnégation ». L'auteur de l'article de la Dépêche, un anonyme comme toujours, mériterait 12 balles dans la peau pour crime de haute trahison ; je voudrais bien être le maître pendant 24 heures, il n'y couperait pas. L'accusation infâme de la Dépêche est d'autant plus ignoble que le fils de M. Huc, directeur de ce journal, incorporé dans l'artillerie lourde avec la classe 1915, n'a pas encore été au front, et se trouve embusqué quelque part au Bourget. Lâches et menteurs, c'est bien l'épithète qui convient à ces calomniateurs ! ».*

Joseph Sorgues a cité un fils de ministre (baron Denys Marie Cochin, député de Paris depuis 1893, ministre d'Etat du cabinet Briand d'octobre 1915 à décembre 1916) et un député « catholique », d'antique noblesse de surcroît, tués au combat, pour argumenter contre « *la phrase calomniatrice* » de la *Dépêche de Toulouse*, mal inspirée de laisser un de ses journalistes écrire ce genre d'article si effectivement, le fils de son directeur, de la classe 1915 (incorporée en décembre 1914), déjà relativement à l'abri par son affectation dans l'artillerie lourde, se trouve encore, en juillet 1916, au Bourget, proche de Paris ! Savoir ce fait a dû supposer une enquête approfondie de la part des opposants à la « Dépêche »….

## L'arme de l'ironie

Réformé temporaire pour blessure grave, et versé dans le service auxiliaire en avril 1917, Joseph Sorgues a sa conscience pour lui car il a payé à la nation sa « dette de sang » et n'a soudoyé personne pour se retrouver dans le service auxiliaire. Cela lui permet d'écrire un véritable morceau de bravoure dans son journal, à la date du 5 mars 1918, alors que son affectation, objectivement « embusquée », est devenue celle de secrétaire du commandant de dépôt du 160e R.I. à Saint-Pierre-le-Moûtier, dans la Nièvre, qui est une charge d'une superbe ironie contre les « auxis » qui l'ont été depuis le début de la guerre :

*« On recommence à parler à nouveau ici de départs dans la zone* (des armées).*Un certain nombre de « percos »* (rumeurs) *courent le dépôt, venus on ne sait d'où, comme ces éphémères qu'on voit, le soir des journées chaudes, danser en rond le long des haies vives et au bord des champs, dans la lumière du soleil couchant. Ce vent de départ trouble fort l'horizon de certains de mes camarades, auxiliaires de naissance ; il trouble leur sommeil de juste et j'en connais plus d'un qui, avant de se coucher, ajoute à sa prière l'invocation suivante : « Seigneur, ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous de la zone et de Salonique » (circulaire ministérielle du 1/11 du 31-10-17). On en a beaucoup écrit sur les auxiliaires, on les a beaucoup blagués, on a eu tort. Les auxis sont de braves gens qui ne se balladent* peut-être pas tout le temps, mais sont les artisans obscurs de la grande œuvre nationale. Leur rôle est effacé, parce qu'ils sont modestes, et peu glorieux, car ils sapent toute la vérité de la parole biblique : « Sic transit gloria mundi ». Depuis le 2 août 1914, ils tiennent : ils tiendront jusqu'au bout ! Depuis 43 mois, pas un mouvement de recul, pas une défaillance. Ils ont su esquiver tous les assauts, tous les retours offensifs de l'ennemi, toutes les lois sur les effectifs, toutes les circulaires contre les embusqués, toutes les visites inopinées des inspecteurs. Ils ont affronté sans trembler toutes les revues, toutes les commissions de réforme, ils se sont déshabillés hardiment vingt fois par mois devant les majors. Je les ai entendus parler de la contre-visite des 3 médecins prescrite par la loi Dalbiez, en 1915, comme la plus chaude affaire de la guerre. « C'était dur », disent ces héros silencieux, et dans leur bouche, ces deux mots prennent une terrible signification. Ne pouvant les avoir par la force, on a cherché à les prendre par la ruse, à les obliger à quitter les positions de Saint-Pierre* (le-Moutier) *où le devoir les tient attachés. On a commencé par les habiller de loques dont un miséreux ne voudrait pas : capotes anciennes rapiécées de trous d'autant de trous que l'armée de don Quichotte, vareuses ou tuniques tachées veuves de leurs boutons, dont les manches sont trop courtes ou trop longues au choix, pantalons très larges ou très étroits selon que l'homme est mince ou ventripotent, mais tous déchirés, godillots dont les bouts brillent… par leur absence, képis éculés, bossués, déformés, dont un petit morceau suffirait à faire la soupe à une section pendant huit jours*[12]*, jambières à inexpressibles carreaux noirs et blancs qui les fait ressembler à des fils d'Albion, se promenant au temps jadis sur la Cannebière. On espérait ainsi les dégoûter du dépôt et les faire partir là-haut ; vains espoirs, ils ont tenu bon quand même, et se sont nippés convenablement, coquettement même avec leur propre argent, ou bien en employant sur une grande échelle le système D. dans les magasins du corps. On a alors essayé autre chose. Une circulaire de Lyautey les a obligés, pendant la belle saison, à se lever tous les matins à cinq heures et à se rendre sur le Champ de foire, sous la conduite de garde-chiourmes au zèle intempestif. Sur l'immense esplanade entourée de barres de fer scellées dans la pierre, où se pressent tous les troisièmes jeudis des mois les paysans et leur bétail, on leur a fait prendre toutes sortes de positions ridicules, fatigantes, dangereuses même pour les cardiaques ou les coxalgiques. On les a fait marcher comme les canards, sauter comme les crapauds, courir comme les lièvres, aller à reculons comme les écrevisses, à travers comme les crabes, jouer comme les chiens, se désarticuler comme les serpents, sous prétexte de servir à la défense nationale. On les a transformés en brouette, en bébé, en nourrice, en chat, en souris, etc.*

[12] Comprendre : tant ce képi est couvert d'une épaisse couche de crasse (comique d'exagération !)

*suivant l'humeur facétieuse de leurs dompteurs, sous l'œil amusé des Saint-Pierrois accourus de toutes part pour assister à leur supplice. Le Champ de foire a changé de nom : on l'appelle le « Champ des Martyrs ». Enfin, dernier assaut livré à leur amour-propre et à leur ténacité : on a cousu l'inscription ignominieuse* ***AX*** *sur la manche droite de leurs haillons pour les désigner plus sûrement aux rires de la multitude. Ils n'ont pas bronché, ils ont tout bravé, le dédain tranquille des permissionnaires du front, les sourires irrévérencieux des femmes, les quolibets des marmots sur leur passage, le mépris ironique des civils, gent cruelle et sans pitié. Ils se cramponnent farouchement, obstinément, tenacement, incrustés dans le terrain, aux débris de ce qui fut le dépôt du 160e. Leur persévérance à s'accrocher à Saint-Pierre a quelque chose d'émouvant et d'héroïque. Dire qu'après la guerre, il n'y aura pas de médaille pour eux. »*

Manifestement, Joseph Sorgues a pris un grand plaisir a écrire cette charge ironique et humoristique, déployant toutes les ressources de la rhétorique pour ridiculiser les *« auxis de naissance »*, exagérant à plaisir, animalisant avec outrance, convoquant l'antiphrase (*« assaut », « déshabillés hardiment », « héros silencieux », « Champ des Martyrs »*) qui les transforme en héros de l'embusquage. Mais au-delà des excès de la caricature, ce texte révèle non seulement leur obstination surhumaine à ne pas aller au front, en dépit de toutes les tentatives de l'Armée qui se révèlent vaines : commissions médicales spéciales, accoutrement ridicule fait de tous les rebuts de tous les uniformes militaires pour les humilier, obligation d'exercices très matinaux sur le Champ de foire pour casser leur confort de vie et les désigner aux quolibets du public, signe AX (pour auxiliaire) pour les marquer du fer rouge de l'embusquage, comme des bagnards. Et le fait que ces mesures vexatoires s'accumulent au fil de la guerre montre une sorte d'incapacité de l'armée à débusquer certains embusqués…

Ce texte n'est pas sans évoquer la phrase du grand historien **Marc Bloch** (que cite Charles Ridel), cofondateur des Annales, blessé au début de la guerre de 1914, résistant exécuté par la Gestapo en juin 1944, qui écrivait en juin 1915, non à propos des auxiliaires, mais des militaires de plein exercice des dépôts, soldats ou officiers :

*« On rencontre dans les dépôts une foule de soldats, et même d'officiers, qui se cramponnent désespérément à la vie morne et sûre qu'offre une petite garnison de l'arrière, et sont capables non point sans doute de très mauvaises actions, mais d'une foule de petites lâchetés médiocres. »*

Méprisé, haï, l'embusqué est aussi envié, jalousé. En échappant au sort commun, aux conditions de vie sordide des tranchées, à la canonnade, à la mitraille, aux attaques, donc aux blessures et à la mort, il est considéré comme un lâche, un poltron, un tricheur, même si c'est sa spécialité professionnelle dans le civil (ouvrier métallurgiste, mineur dans le bassin stéphanois) qui le fait *« mobiliser en usine »* soit dans son entreprise continuant la fabrication d'obus (les fameuses « munitionnetttes » qui remplacèrent les ouvriers envoyés au front devaient être formées, encadrées) soit dans un arsenal déjà existant. S'il est dans le civil cordonnier, bourrelier, maréchal-ferrant, on comprend bien qu'il soit affecté dans le régiment à cette même fonction, indispensable, mais on envie son sort. Si ce sont ses relations et/ou sa fortune qui lui permettent d'échapper à « l'impôt du sang » dans une république qui se proclame égalitaire dans le deuxième mot de sa devise, le mépris se double chez le Poilu homme du peuple, d'une haine sociale pour « le gros », « le richard », « le bourgeois » qui trahit ce patriotisme dans lequel il s'est souvent drapé.

On a vu comment, sous la pression de plus en plus forte de l'opinion publique (il y eut même une *« Ligue Nationale contre les embusqués »* créée en novembre 1915), faisant pression par des manifestations spontanées ou organisées, et sur le plan individuel par des remarques acerbes faites aux épouses d'embusqués, ou par des lettres de dénonciation adressés aux autorités militaires ou civiles, l'Etat a cherché à débusquer les embusqués, par des commissions médicales spécialisées, par la loi Dalbiez (votée le 17 août 1915, qui aurait permis de récupérer en un an 345 889 individus) puis par la loi Mourier (votée le 10 août 1917, dont on ne connaît pas l'efficacité précise).

Mais chaque Poilu rêve de la « fine blessure » suffisamment grave pour lui permettre une longue hospitalisation, une longue convalescence en hôpital, ou mieux, dans une de ces luxueuses villas balnéaires ou riches hôtels particuliers de centre ville transformés en centre de soins et de convalescence, mais suffisamment guérissable pour ne pas hypothéquer son avenir. Dans ce cas, ayant payé sa dette de sang, il ne se considère pas comme embusqué, et de fait, il ne l'est pas, même si son statut privilégié fait des envieux. De même, des soldats ayant combattu la première moitié de la guerre, rappelés en 1917 par leurs arsenaux pour construire des canons ou des avions, ne se considèrent pas comme embusqués car ils ont eu leur part de guerre. Ou certains s'engagent comme volontaires pour la guerre d'Orient, en 1917, guerre dont ils savent qu'elle est infiniment moins meurtrière. Certains « engagements volontaires » sont paradoxalement une forme d'embusquage, car ils permettent de choisir son arme d'affectation, presque toujours l'artillerie, bien moins meurtrière que l'infanterie

Le thème de l'embusqué s'efface quelque peu du débat national vers la fin de la guerre, car les lois Dalbiez-Mourier ont prouvé la prise en main de la question par les autorités, et parce que chacun perçoit bien la nécessité de main d'œuvre en usine pour une guerre devenue beaucoup plus technique, et où il faut bien

remplacer les innombrables canons détruits, les approvisionner en obus, construire les tanks et multiplier les avions.

**Charles Ridel** montre dans une subtile analyse, paradoxale mais stimulante pour l'esprit, que l'embusqué est indispensable au Poilu authentique pour se valoriser. Il écrit dans la conférence que nous avons déjà citée : *« Dans les rangs combattants, un autre mécanisme psychologique que la seule jalousie explique cette détestation des embusqués. Confrontés à une guerre de masse, obligés de subir dans l'anonymat de la bataille des seuils de violence inédits, quel autre moyen pour ceux-ci, d'exprimer l'estime et la fierté de soi qu'en construisant ce « héros négatif ». Caricaturé jusqu'à l'excès comme un pleutre et un imposteur efféminé, « l'embusqué » participe en fait d'un processus d'héroïsation qui valorise le « poilu ». Plus le premier est lâche, inutile, maniéré, suffisant, plus le second semble admirable dans son courage viril, sa simplicité, son humilité et son silence. »*

***

# Chapitre 30

# Les relations avec les femmes

## Chap. 30 – 1917, septembre – Les relations avec les femmes

*« Depuis deux ans, elle est dans les mêmes transes. Elle a eu le bonheur si fugitif de la courte permission. Elle a passé des heures amères mais le danger menaçant était passé lorsqu'elle en a eu connaissance. Maintenant qu'elle le sait là-bas, son cœur se serre encore plus fort. Une tenaille l'étreint . Elle mange à peine et ses épanchements à son chérubin sont des sanglots et des larmes. La nuit, c'est l'insomnie, c'est l'idée obsédante ! Encore une carte ! mais si laconique « tout va bien », dit-il : oh ! elle sait bien que ces mots cachant d'affreuse vérité*. A nouveau les tourments ! »*- Récit de guerre d'**Antonin Granet** (classe 1903) de Chamboeuf, puis Montrond

*« Pauvre vertu, comme tu es en décadence ! La vieille fille dont tu me parlais il y a quelques jours pourrait venir ici, elle verrait qu'il n'y a pas que des officiers qui glissent sur la pente de la concupiscence, le troupier donne, quand il en a l'occasion, quelques bons coups de canif au contrat de mariage ; quand il ne le fait pas, c'est qu'il ne le peut pas . »* - Lettre de **Joseph Devaux** (classe 1899) de Belmont-de-la-Loire à son épouse Eugénie

*« Si j'avais besoin de quelque chose je m'adresserai simplement a* ma gentille infirmière qui me le donnerai* tout de suite. C'était une jeune dame de 23 ans née à Oran, Algérie, qui paraît plus tôt* origine Espagnole car svelte, les yeux brillants, les cheveux si bruns et le teint hâlé représente* bien la femme d'Andalousie. Dans le métier d'infirmière on voit tout de suite qu'elle n'est pas novice… »* - Lettre à son épouse Antonia d'**Eugène Reymondon** (classe 1898), de Saint-Maurice-en-Gourgois, hospitalisé à Abbeville

*« Elle a même le béguin pour moi, je suis presque embarrassé, mais ma timidité, et aussi de savoir qu'elle appartient à un homme, m'empêche d'écouter ses propositions, évidemment beaucoup auraient été à ma place se seraient bien amusés, mais moi, je n'en ai pas profité, elle me disait toujours de me faire porter malade pour passer une journée ensemble, mais moi je n'osais pas. »* . Récit de guerre de **Jean Farigoules** (classe 1916) de Brives-Charensac (Haute-Loire).

La Grande Guerre a été essentiellement une affaire d'hommes, d'hommes enrôlés par la conscription obligatoire de la classe 1888 à la classe 1919 (qui a très peu combattu), envoyés au front pour la plus grande part d'entre eux (on a vu l'exception que constituaient les exemptés et réformés d'emblée et la catégorie fluctuante des « embusqués ») combattant dans les tranchées pour l'infanterie sauf aux deux extrémités du conflit, marquées par la « guerre de mouvement », plus ou moins proches de la première ligne pour les artilleurs, souffrant dans leur chair et leur esprit, et pour un nombre considérable mourant. Peu de femmes traversent cet univers d'hommes déracinés, sauf dans les ambulances, hôpitaux et centres de rééducation ou de convalescence, comme l'a montré le chapitre XXIII. Mais la femme est quasi constamment présente dans l'esprit des hommes, qu'il soient jeunes gens sans attache sentimentale, ou en ayant amorcé une, ou fiancés, ou hommes jeunes ou mûrs déjà mariés avec ou sans enfants. Et pour tous, les mères, parfois les grands-mères, sont aussi des figures chères qui occupent l'esprit. Le courrier conservé permet d'appréhender un peu la profondeur du lien sentimental entre l'avant masculin, et l'arrière où les femmes, laissées seules (avec enfants et hommes âgés), tentent avec un immense courage de suppléer l'absence des hommes, comme on l'a vu au chapitre XIII. Et aussi les occasions de rencontres, le plus souvent éphémères, sentimentales ou érotiques, créées par les circonstances de l'itinéraire de chacun. Ce chapitre va, à partir des matériaux très imparfaits dont nous disposons, tenter de percevoir la complexité de ces relations avec les femmes. Il collationnera des fragments oraux ou écrits portant sur toute la durée de la guerre.

Par commodité, lorsque l'ordre thématique des rubriques entre en conflit avec la logique du suivi d'une correspondance, nous privilégierons ce dernier critère pour ne pas avoir à répéter l'identité des correspondants, la nature de leurs relations, la localisation géographique de chacun d'eux.

### Le départ au front salué par des jeunes filles

On a vu que dans les villes d'où partaient les régiments, en août 1914, des cortèges de jeunes filles et de femmes ont accompagné les soldats, jusqu'à la gare, avec souvent les bras chargés de fleurs. Mais ce phénomène s'est parfois étendu au-delà de cet événement exceptionnel.

**Jean Roche** (cl. 14) né à Saint-Symphorien-de-Lay, fils de cordonnier, a été ouvrier dans diverses usines du Roannais (de tissage, de crayons) avant d'entrer à l'arsenal de Roanne en 1938 et d'y finir sa

carrière en 1955. Nommé caporal dès la fin octobre 1914 au 92e R.I. de Clermont-Ferrand, il instruira les jeunes recrues de la classe 1915 incorporés en décembre 1914, avant de partir au front avec cette classe au printemps 1915. Il conserve deux souvenirs marquants de ce départ en train :

T- *« J'ai fait la classe 15 et je suis parti en renfort avec toute une escouade avec moi le 6 avril 1915. Et lorsqu'on est monté dans le train, y avait un vieux commandant de réserve qui nous encourageait, il faisait : « « Il faudra en zigouiller ! ». On disait que oui, mais hélas, le train en attendaient d'autres qui venaient. A Saint-Germain-des-Fossés, y a des jeunes filles de la Croix-Rouge qui apportaient des breuvages. On était content de donner son quart. Hélas ! C'était de la tisane qu'elles nous apportaient ! Ah ben alors, qu'est-ce qu'elles ont entendu, les pauvres jeunes filles ! J'ai dit : « Taisez-vous ! Elles font ce qu'on leur dit ! ». Pensez ! Des gars de vingt ans avec un quart de tisane ! »*

On comprend la méprise dans cette gare de Saint-Germain-des-Fossés, comme sans doute dans d'autres : pour la nouvelle recrue, comme pour le poilu chevronné, la seule boisson digne de l'homme est le vin, le fameux « pinard ».

Ce n'est pas de la boisson, mais plus poétiquement des fleurs, qui sont offertes à **Claude Coupade** (cl.15) de La Ricamarie, ajusteur à Saint-Etienne à son départ à la guerre, qui deviendra plus tard mécanicien à la gare de Chateaucreux de Saint-Etienne. Versé au 157e R. Infanterie Alpine de Gap, il se trouve en mai 1915 dans un train qui l'emmène de Gap à Valréas pour faire un stage d'instruction de mitrailleur. Il l'évoque dans son récit de guerre :

*« Le 23 a* midi nous partons de Gap pour Valréas (Vaucluse). Le 24 a* 9 h 30 du matin notre convoi arrive au nombre de 600 a* Valréas après avoir parcouru la ligne des Alpes qui nous a tous intéressés. Dans toutes les gares de la montagne, il y avait un grand nombre de jeunes filles qui nous apportaient des fleurs, aussi notre train était-il bien fleuri et tout cela s'accordait bien avec l'anniversaire de mes vingt ans ! »*

On voit donc que neuf mois après la déclaration de guerre, la ferveur des jeunes filles se maintient, pour un train qui n'a rien de régulier, ce qui suppose qu'elles aient été averties qu'il emportait six cents soldats, dont Claude. Et à la différence du cas précédent , ce n'est pas une organisation humanitaire – la Croix Rouge- qui dicte leur geste gracieux.

## Le contact avec les infirmières

Cet aspect a été intégré dans les itinéraires de blessés au chap. XXIII pour ne pas rompre la continuité des récits. Le témoignage de **Jean-Louis Monier** (cl. 13) agriculteur à Marols, est particulièrement révélateur quant à la vénération portée aux infirmières, en l'occurrence celles qu'il a connues à Poitiers.

Dans « *Misères et tourments de la chair pendant la Grande Guerre* », **Jean-Yves Le Naour**, citant notamment l'ouvrage de **Françoise Thébaud «** *La Femme au temps de la guerre de 14* »[1], écrit : *« L'image de l'infirmière est en apparence dénuée de toute frivolité : grave et sérieuse, elle incarne le dévouement, l'attention maternelle envers les soldats infantilisés par leur maladie ou blessure. L'infirmière est un « ange blanc » dont Françoise Thébaud assure qu'il fut « le personnage féminin le plus louangé de la période ». Au total, ce sont 100 000 femmes, 30 000 salariées et 70 000 bénévoles qui se sont engagées auprès de l'une des trois sociétés représentant la Croix-Rouge ».* Une note en précise les dénominations : La Société de Secours aux blessés militaires (SSBM, fondée en 1864), l'Association des Dames françaises (ADF, 1877) et l'Union des Femmes de France (UFF, 1881).

Mais le concert de louanges n'est pas tout à fait unanime. J.Y. Le Naour a repéré le reproche de frivolité formulé très tôt dans la guerre à l'encontre de l'infirmière, surtout bénévole : *« On lui reproche plus particulièrement d'être belle, attirante, c'est-à-dire de déshonorer le costume de la Croix-Rouge, qui l'apparente plus à une religieuse, à une femme qui a fait le deuil de la séduction et de la sexualité ».* Ainsi, dès le 14 septembre 1914, une circulaire du service de Santé *« interdit à toute infirmière de porter son costume en dehors de la formation sanitaire. ».*Ce costume est blanc, comporte un voile-fichu blanc couvrant les cheveux, et porte sur les manches et au front une croix rouge qui, pour avoir des croisillons égaux, n'est pas cependant sans rappeler le croix chrétienne.

Mais la séduction entre ces jeunes filles et jeunes femmes et les blessés sevrés depuis de longs mois, voire d'années, de présence féminine à leur côté (en dehors des permissions), sevrés de tendresse et de beauté, est elle évitable ? Difficilement. Aussi se trouve-t-il des auteurs, essentiellement des femmes, pour rédiger des manuels d'éthique de l'infirmière en temps de guerre. J.Y. Le Naour en cite plus particulièrement un : *« Un des plus révélateurs quant au rôle attribué à l'infirmière en temps de guerre est celui de* ***Mlle Génin*** *« Les devoirs d'une infirmière à l'ambulance ». On y retrouve le couplet classique contre toutes celles qui sont tentées de faire dépasser des cheveux du voile, d'échancrer le col de leur blouse ou de*

[1] Françoise Thébaud, op.cit. Paris, Stock, 1994

*montrer leurs bas […] De même, au risque de la contradiction, on demande aux femmes des qualités maternelles, pour réconforter les soldats souffrants, tout en leur recommandant d'être « viriles dans leurs soins », d'éliminer « cajoleries puériles », « mièvreries et familiarités inutiles » qui risque d'amollir et d' « affadir » le combattant ». Pas de tête-à-tête, même avec des intentions innocentes, car les malveillants sont toujours prompts à lancer des rumeurs. Pas de photographies non plus, ou alors au milieu d'un groupe. Enfin, pas de correspondance avec les convalescents ou guéris… »* (p.76).

Et pourtant, on pouvait le prévoir, *« les témoignages sur les relations qui se nouent à l'hôpital sont légion, de la mèche de cheveux donnée au convalescent qui quitte la formation sanitaire jusqu'au flirt et au mariage, en passant par des attentions diverses »*. La simple description de « son » infirmière, dans une correspondance entre époux, donne un aperçu à la fois de la fascination exercée sur le mari par une jeune femme belle et dévouée et laisse entrevoir la jalousie que peut en concevoir l'épouse. Citons un bref extrait d'un lettre que nous retrouverons plus loin dans le chapitre, entre le sergent **Eugène Reymondon**, agriculteur à Saint-Maurice-en-Gourgois, et sa jeune épouse Antonia :

*« Si j'avais besoin de quelque chose je m'adresserai simplement a* ma gentille infirmière qui me le donnerai* tout de suite. C'est une jeune dame de 23 ans née à Oran, Algérie, qui paraît plus tôt* origine Espagnole car svelte, les yeux brillants, les cheveux si bruns et le teint hâlé représente* bien la femme d'Andalousie. Dans le métier d'infirmière on voit tout de suite qu'elle n'est pas novice…* ».

## Marraines de guerre

L'institution de la « marraine de guerre » vise à combler le manque affectif du soldat qui ne reçoit aucun courrier. S'appuyant notamment sur un ouvrage paru en 1918, celui d'**Henriette de Vismes** *« Histoire authentique et touchante des marraines et filleuls de guerre »*, **Jean-Yves Le Naour** montre que cette initiative s'est d'abord appliquée à une type régional bien particulier de Poilus : *« La noble institution du marrainage est née en 1915 en réaction à la douleur des soldats des régions envahis « deux fois séparés », physiquement et affectivement, par l'impossibilité d'écrire et de recevoir du courrier. Alors que la perspective de la guerre courte et d'une reconquête rapide s'efface à la fin de 1914, l'abandon des soldats des départements occupés se révèle brutalement ».*[2]

Le principal organisme de recrutement de marraines est *« La Famille du soldat »* créé en janvier 1915 *« à l'initiative de Mlle de Lens, avec le patronage de Jules Cambon »* (ancien ambassadeur et en 1914 secrétaire général des Affaires Etrangères), organisme qui *« bénéficie de l'encadrement généreux de la haute société et de la publicité gratuite de L'Echo de Paris »* et se prévaudra de 25 000 filleuls. D'autres organismes s'y ajouteront, comme *« Mon Soldat », « Combattants sans famille », « L'Homme enchaîné … : « Au total 70 000 soldats font l'objet d'une adoption par l'intermédiaire d'une œuvre »* auxquels il faut ajouter ceux qui sont alertés par des annonces passées dans des journaux, ou, à l'inverse, ceux qui font passer une annonce ou bénéficient d'une marraine connue par un de leur camarades plus chanceux familialement.

Né dans la ferveur de l'altruisme en 1915, l'institution n'a pas connu l'essor escompté. J.Y. Le Naour le constate et l'explique, s'appuyant aussi sur l'ouvrage de Françoise Thébaut déjà cité pour les infirmières : *« Si le succès du marrainage fut réel en 1915, une crise de vocation s'accroît de 1916 à 1918. Françoise Thébaut en a formulé plusieurs explications : les scandales et les escroqueries qui ont déconsidéré cette solidarité, la mort des filleuls vécue douloureusement par les marraines, la longueur du conflit et la lassitude qui y est liée, la déception des rencontres… Ajoutons l'insidieuse campagne de suspicion et de méfiance dont la marraine fait l'objet, et qui a fini par lui faire revêtir les traits d'une femme légère et facile, a éloigné de façon significative les vocations. »*

On imagine mal quelles escroqueries a pu engendrer cette belle initiative. J.Y. Le Naour en cite une dont l'énormité lui a valu de passer en justice : *« rien ne contraint un poilu à se contenter d'une seule marraine ; libre à lui de les collectionner s'il le souhaite. Aussi, lorsque la justice condamne un soldat sans scrupule qui monopolise les bonnes volontés, comme l'artilleur Antoine Tournaire aux soixante marraines c'est parce que celui-ci s'est transformé en escroc : il produisait de fausses lettres d'officiers le recommandant à la sollicitude publique »*. Et une note au bas de cette page 72 précise : *« Cet escroc est condamné par la 10e chambre correctionnelle de Paris à six mois de prison. Le Petit Parisien, 10 décembre 1916, « Chronique judiciaire : les 60 marraines de l'artilleur Tournaire »*. On voit mal cet artilleur trouvant le temps pour tenir une correspondance assidue avec chacune ; mais on peut supposer qu'il pratiquait peut-être une autre escroquerie signalée à propos d'une annonce passée dans un journal par un soldat : *« tel individu demande par exemple en cinq lignes une jeune et jolie marraine et reçoit de douze à quinze réponses qu'il s'empresse de monnayer à ses camarades 20 francs pièce »* , fait relaté dans *L'Oeuvre* du 12 février 1917. De nombreuses marraines envoyant aussi de petits colis à leur filleul de temps à autre, on perçoit l'intérêt matériel qui peut se nicher sous l'aspect sentimental du côté du bénéficiaire.

[2] J. Y. Le Naour, op.cit., pp 67-68

La littérature populaire et le théâtre en viennent à exploiter le thème de *« la vieille fille frustrée de tendresse »* trichant sur son âge jusqu'à ce que survienne la rencontre avec son jeune filleul, forcément décevante. Ou celui de l'aguicheuse immorale. Bref, conclut J.Y. Le Naour *« Le fantasme de la marraine légère répondant ou plutôt devançant les désirs du poilu, est dans tous les esprits »*

Curieusement, un seul de mes témoins évoque la question des « marraines de guerre », et encore ne parle-t-il pas de lui-même. Je confesse avoir négligé ce thème dans mes questions, mais il n'a jamais surgi spontanément dans les récits oraux des témoins, ni dans leurs récits écrits. Pourtant, tous étaient loin d'être pourvus d'une petite amie, d'une fiancée ou d'une épouse, même si aucun n'était issu d'une région occupée par l'ennemi. Cet unique témoin est **Armand Primpier** (cl.12) de Roanne, musicien-brancardier au 121e R.I. de Montluçon :

E- « *Quel était le rôle des marraines de guerre ?*

T- *C'étaient des gens qui étaient à l'intérieur, des jeunes filles ou des femmes, des gens qui prenaient un…* (filleul). *Parce que dans les régiments, y en a qui étaient sans famille. Nous, on avait notre cycliste qui avait la trentaine, il était vraiment sans famille. Quand il a été tué, je crois qu'il est arrivé une lettre, après sa mort ! Il s'était acoquiné avec des gens à l'intérieur : une fois par mois, il recevait une lettre avec un petit mandat, ou un colis. Le capitaine… Dans chaque régiment, y avait des enquêtes qui étaient faites assez discrètement pour ceux qui étaient sans famille. Ou alors des types qui étaient de parents pauvres, où y avait plusieurs enfants. Oh ! Y avait beaucoup de marraines à l'intérieur…. »*

Mais il ne peut pas dire comment étaient recrutées ces marraines., ni n'évoque de liaison sentimentale entre le soldat et sa marraine.

**Intrigues sentimentales ou aventures physiques nouées lors des convalescences**

Dans la petite rubrique consacrée aux infirmières, nous n'avons envisagé que la période d'hospitalisation où le blessé, plus ou moins diminué, devait inspirer surtout la pitié, et se trouvait sous le regard et à portée d'oreille de ses camarades de chambrée, ce qui limitait les initiatives potentielles. Mais après l'hospitalisation survient la convalescence, presque toujours passée dans un autre établissement de soins, où le blessé, reprenant goût à la vie, jouit d'une autonomie assez grande pendant la journée, ce qui lui permet de nouer des contacts avec l'extérieur.

**Marcel Préchonnet** (cl.16) né à Marcillat (Allier), s'est installé à Montbrison après son mariage, employé à la régie des tabacs. Versé au 16e R.I.de Montbrison, il a été gazé en 1916, puis plus gravement en 1917. Son hospitalisation l'a conduit à Cholet, sa convalescence à Tarbes, dont il a découvert certains charmes :

T- « *Alors, on sortait le soir, on faisait le mur, et je voyais rippe* (rien ?). *Mais fallait faire attention ! Une fois justement, j'avais fait connaissance d'une poule, moi, et puis alors…Tu penses si cette …garce, qu'ils me font dire ! Alors elle s'amène devant la grille, et puis le concierge était sur le côté… le commandant ! « Qu'est-ce qu'elle veut, celle-là ? » Hardi petit ! « Ah ! moi je dis, je sais pas, j'en sais rien ! ». Il dit : « Attention, hein ! Parce que vous allez voir ça tout à l'heure ! »* (rire) *Alors, elle a compris, elle est plus revenue !*

E- *Mais elle venait vous chercher !*

T- *Oui ! Elle nous cherchait parce qu'on allait faire l'amour le long de la rivière, la Dore, un nom comme ça !* (l'Adour !). *On restait là-bas, puis alors ma foi, on faisait l'amour tous les deux ! Et puis on revenait chacun de notre côté, quoi !* (grand rire). »

**Jules Barailler** (cl. 18) né à Saint-Paul d'Uzore, fils de tout petits agriculteurs, a connu toute la filière de la domesticité rurale dans son enfance et son adolescence (gardeurs d'oies, puis de cochons, puis de vaches, puis valet de ferme) avant de s'embaucher en 1915 ou 16 dans une petite usine d'armement à Sury-le-Comtal, où il s'est marié après guerre, en exerçant plusieurs emplois : ouvrier dans les cycles, jardinier de maître et maraîcher à son compte. Incorporé au 99e R.I. de Vienne, puis au 299e R.I., tireur au fusil mitrailleur, c'est curieusement une oreille infectée de pus qui, au printemps 1918, le fera évacuer jusqu'à Dax. Il va y vivre une expérience comparable à celle de Marcel Préchonnet, mais plus pudique :

E- « *Y en a qui me disaient qu'à l'hôpital, parfois, on se faisait des payses* [3] *?*

T- *Ah ! Justement ! Y a des payses qui venaient. Y avait l'eau chaude, à Dax, qui sortait des rochers. Alors y avait des payses, rien que pour voir des Poilus, qui venaient chercher un seau d'eau… Y avait des buvettes. Alors ces payses qui venaient pour nous voir, pour chercher un seau d'eau… « On portera votre seau ! » . Vous savez ben, on était jeunes !*

E- *Et vous portiez leur seau jusqu'où ?*

T- *Chez elles ! Y avait buvette et bureau de tabac ; on allait boire un coup là.*

[3] « Payse » est un terme local pour désigner une « petite amie »

E- *Vous vous souvenez du nom de votre payse ?*
T- *Oh ! Je me rappelle plus… Pourtant elle m'a écrit longtemps ! Et j'ai répondu de plus m'écrire, que je voulais pas m'écarter si loin !*
E- *Mais vous l'aimiez bien quand même !*
T- *Ah oui ! Et puis il fallait bien qu'elle m'aimait* bien pour venir tous les jours avec le seau !*
E- *Oui, mais attendez : c'était la payse de tout le monde ou si c'était la vôtre ?*
T- *C'était la mienne ! Ah ben ! les autres en avaient aussi, qui venaient… Y avaient des Parisiens aussi qui étaient là…*
E- *Mais attendez, entre nous, entre hommes, c'étaient des payses au point de coucher avec ou pas ?*
T- *Non, non !… Non, c'était trop court, on a pas resté longtemps ! Non ! »*

Effectivement, une convocation à Bordeaux pour passer une visite médicale interrompt l'idylle du Forézien et de sa Dacquoise au seau d'eau. On lui octroie encore quinze jours de convalescence à passer chez lui, puis il est renvoyé au front, au 299e R.I.. La correspondance amorcée aurait pu les conduire plus loin, jusqu'au mariage, mais Jules ne voulait pas quitter sa région natale…

## Liaisons brutales et éphémères

Le témoignage de Jules Barailler a un côté « fleur bleue », et l'on ne peut s'empêcher d'imaginer la déception de la petite Dacquoise, écrivant vainement, puis recevant un refus définitif. Il n'en est pas de même dans le témoignage suivant, où rien de sentimental n'apparaît, où tout devient sordide, confiant sans doute au viol.

**Edmond Buisson** (cl. 18), agriculteur à Mars où il est né, a été incorporé en mai 1917, a été grièvement blessé par onze éclats d'obus le 5 septembre 1918, à Guiscard, au nord de Noyon, dans la partie de l'Oise qui jouxte la Somme et l'Aisne ; sa grave blessure au bras gauche entraînera son amputation en 1930, par suite d'inflammation chronique. C'est à propos de l'hôpital américain d'Evreux, où l'armistice aurait été annoncé le 7 novembre, qu'il en vient à évoquer crûment des relations sexuelles entre soldats et membres féminins du personnel de l'hôpital :
E- « *Donc vous, vous l'avez fêté quatre jours avant les autres !*
T- *Mais oui ! C'est eux ! A l'hôpital, quoi ! C'est les Américains qui nous soignaient ! Ah ! Y avait deux services. Ça, c'était encore pas pareil ! Y a le service sanitaire, qui était américain, et puis la boustifaille, c'était français. Alors, là, c'était pas la même ! Ah non ! Mal nourris ! La preuve : les gars qui étaient au réfectoire se sont révoltés un coup : les patates en robe de chambre contre les murs, etc. Y avait une bande de gonzesses, là ! Bon Dieu, fallait voir ça, quand même ! A se faire arraper*[4] *entre les baraques !*
E- *A se faire ?*
T- *A se faire enculer par les…*
E- *Par les Américains ?*
T- *Oh la ! Et par les autres ! Y avait ben des Français !*
E- *Mais c'étaient des filles qui étaient dans l'armée ? Ou c'étaient des servantes ?*
T- *C'est comme ici !*[5] *Des femmes de service, quoi ! Pas toutes, mais…*
E- *Elles étaient faciles, quoi !*
T- *Mais oui ! C'était pas difficile ! Ceux qui pouvaient, quoi !* (soupir de regret)
E- *Les soldats devaient être en manque, aussi !*
T- *Oh ben, ceux qui pouvaient marcher, ils se débrouillaient ! »* (silence assez long).

Je n'ai pas osé lui demander quel genre de débrouillardise pratiquaient ceux qui pouvaient marcher. Il doit s'agir, certainement, du recours à la prostitution, dans une des maisons closes proches des hôpitaux, des casernes, et des ville proches du front, comme la fameuse ville d'Armentières, pour les soldats anglais (d'où la chanson célèbre, au refrain *« Mademoiselle from Armentières, Parlez-vous ?… »*)

## Une curieuse visite à un cloître de femmes

A strictement parler, le témoignage qui suit ne s'inscrit pas dans les aventures sentimentales et ne devrait pas trouver place ici, mais il témoigne d'une curiosité telle à l'égard des plus inaccessibles des femmes, les religieuses cloîtrées, qu'elle déjoue l'interprétation.

---

[4] *« Arraper »* signifie *« attraper »* en patois (patois de Saint-Jean-Soleymieux, le mien : « oropa »), soit au sens normal du verbe, attraper quelqu'un ou quelque chose, soit dans un sens culinaire spécialisé «s'attacher », au fond de la poêle ou de la casserole. Ici, cela signifie évidemment se faire (ce qui suppose un viol !) ou se laisser attraper pour faire l'amour à la sauvette !

[5] A la maison de retraite de Cours-la-Ville (Rhône) où je l'ai interviewé, le 27 février 1988

**Antoine Sibert** (cl.11) agriculteur et forgeur de chaînes à Génilac (Tapigneux), versé au 14e R. d'Artillerie légère montée de Tarbes, a été grièvement blessé par des éclats d'obus au poumon gauche le 4 septembre 1914 à La Ferté-Gauché (Seine-et-Marne), à proximité de Coulommiers. Longuement hospitalisé à Nantes, puis à Bourgneuf-en-Retz, en face de l'île de Noirmoutier, il sera finalement réformé à titre définitif, sans doute en 1916. C'est à proximité de Bourgneuf qu'il a pu faire une expérience rare :

T- « *Bourgneuf-en-Retz, c'était à quelques kilomètres de l'hôpital de Nantes… Euh ! C'était déjà loin ! Oh ! On était bien ! Et puis on avait été transportés dans un autre hôpital, je peux pas vous dire le nom, toujours dans le même secteur. Même… Je vais vous amuser un petit moment. La sœur de l'hôpital, quoi, qui nous soignait (elle était bien gentille, on l'appelait la sœur-mère à l'époque) elle nous avait dit : « Vous irez à tel endroit… » dans un hôpital qui était à peu près à 3-4 kilomètres. Vous irez vous promener avec les infirmières … » . Très jolies infirmières !* (rire) *Moi, j'avais un copain, il avait une sœur qui était sœur, et moi… Le vicaire était parti à la guerre. Je tapotais un peu sur l'harmonium. Alors, comme on était copains tous les deux, elle nous avait dit : « On va vous envoyer à tel endroit….Et puis vous allez prendre le mulet ». Mais attendez : ce mulet, c'était un mulet-bœuf ! Il avait la tête d'un mulet et le derrière d'un bœuf ! »*

S'ensuit une assez longue description du mulet hybride. Puis il poursuit son récit :

T- *« Et on y va. Elle nous avait mis deux infirmières, deux jeunes infirmières….C'étaient des jeunes : y en avait une qui avait 18 ans !*

E- *Jeune et jolie ?*

T- *Et jolie ! Elle nous avait envoyés…*

E- *Et vous y crachiez pas dessus, vous !*

T- *Oh ben, on se tenait à carreau, on était militaires !… Alors on a été là-bas, et puis on arrive là-bas dans cet hôpital. Et puis en arrivant à l'hôpital, là-bas, la sœur-mère nous donne une tartine de beurre : c'est beaucoup, du beurre !… Et puis on se met à causer. Elle nous parle des sœurs cloîtrées, et moi, j'y ai dit : « Ecoutez, ma sœur-mère, qu'est-ce que c'est que les sœurs cloîtrées ? ». Vous en avez entendu parler, vous, des cloîtres ?*

E- *Ben oui, bien sûr !*

T- *Vous en avez jamais vu ?* E- *Non !* - T- *Ah ah !* (rire) *Alors, moi, je lui dis : « Ma bonne mère, ça nous ferait bien plaisir de voir… ». On était en militaires, et malgré qu'on était ben malades, on se tenait encore, carrément…*

E- *Normalement, il faut pas d'hommes dans les cloîtres !*

T- *Ce n'est qu'un* (mot inaudible). *Alors, elle me dit : « Je vais vous y mener voir ! ». « Alors, ça nous fera bien plaisir ! », moi je dis à la bonne mère. Alors, elle nous prend tous les deux, moi et mon copain, elle nous mène voir, à peu près à cent ou deux mètres, une jolie petite chapelle. On est arrivés là-dedans, mais y avait une porte en fer… deux portes en fer ! Et puis elle a appelé l'infirmière à qui elle voulait causer. Et l'infirmière est venue, mais avec une sentinelle : avec elle, y avait une autre infirmière ! Et la porte s'est ouverte, mais la porte a toujours été fermée, en fer, quoi ! Et puis la sœur-mère s'est mise à causer à cette jeune sœur qu'elle avait appelée, et nous on se met au garde-à-vous !* (rire) *On était penauds !* (rire)

E- *Et vous pouviez la voir, la sœur ?*

T- *Eh mais bien sûr ! »*

Il s'ensuit une discussion pour préciser la position de la jeune sœur cloîtrée, celle des deux autres religieuses et celles des soldats : malgré la confusion des explications, il apparaît que tous les cinq devaient se tenir dans un sas assez grand entre la porte en fer de l'extérieur, et celle de l'intérieur, qui avait été refermée.

T- « *Alors la jeune infirmière vint, elle se parlèrent*[6] *mais y avait une autre sœur qui écoutait tout ce qu'elles se disaient. Et nous deux, moi et mon copain, on se tenait au garde-à-vous ! On les a fait rire ! Et puis quand elles ont eu causé, elles se sont retirées, la porte en fer s'est retirée* (refermée). *Et les deux infirmières se sont retirées. On a bien remercié la sœur-mère de nous avoir fait voir ce qu'était un couvent cloîtré !*

E- *Et qu'est-ce que vous en avez pensé, de ce couvent cloîtré ?*

T- *Ecoutez ce que nous avons pensé : c'étaient des prisonnières !*

E- *Elles le voulaient bien : on les force pas d'être prisonnières !*

T- *On les force pas… On force pas rien personne de faire ça… Et ça, si c'était leur goût ? Si c'était leur idée ? »*

Tout est déroutant dans cet épisode qu'Antoine a tenu à me raconter longuement : sa curiosité est légitime, mais a-t-elle été satisfaite ? Il semble se contenter d'un bref entretien auquel il ne prend pas part, dans un sas entre deux portes en fer. Du cloître et de ses religieuses, il ne voit presque rien. Et la réaction des deux soldats, se tenant cois, au garde-à-vous, et « *penauds* » est aussi surprenante. Tout comme le revirement final du témoin, quand, après ma réplique, il consent à dire que ce puisse être « *leur goût* » d'être cloîtrées…

[6] Ces deux passés simples ont bien été employés ; l'explication est sans doute que c'est un calque de la syntaxe patoise, qui, dans certains patois du Forez, emploie couramment ce temps.

Rien qui rappelle *« La Religieuse »* de Diderot ! Et aucune amorce d'idylle avec la jeune infirmière accompagnatrice ! Il semble qu'après la dureté de la guerre, la frustration de présence féminine, la simple vue d'une jeune femme, cloîtrée ou non, engendre à la fois satisfaction et sidération…

## Visite de l'épouse à son mari convalescent

Les témoignages précédents émanent de soldats jeunes et célibataires au moment de leur hospitalisation et de leur convalescence. Qu'en était-il des mariés, lorsque durait la période d'éloignement ? Certains recevaient à l'hôpital la visite de leur épouse, même dans un lieu éloigné du Forez (ce qui constituait toute une expédition que beaucoup d'entre elles n'avaient jamais eu à affronter) mais sans doute rarement dans les conditions très favorables qu'expose le témoin suivant.

**Joseph Masclaux** (cl. 05), de Roche-la-Molière, où il était mineur avant de partir à la guerre, à 29 ans, marié depuis trois ans, alors caporal au 16e R.I. de Montbrison, a , après la bataille de la Marne qu'il a faite, été blessé par un éclat d'obus le 24 ou 25 septembre 1914, près de Berry-au-Bac. Transféré et soigné en hôpital militaire à Evreux, il passe sa convalescence à côté d'Evreux, au château de la comtesse de Fayet qui, par bonté, admet que les épouses puissent rendre visite à leur mari blessé, et les héberge pendant deux jours.

T- *« Ecoutez, si j'y ai des mauvais souvenirs, j'en ai des bons ! Ecoutez…*
E- *La comtesse de Fayet, ça s'écrit comment ? F,A,Y,E,T ?* (approuve) *A côté d'Evreux ?*
T- *La comtesse de Fayet, y a un nom, là, à 4 km d'Evreux… Elle a toujours été là, ma femme m'a dit. Je savais que cette comtesse-là recevait les parents des blessés, mais deux jours seulement. Nous étions une dizaine. Et puis moi, comme j'étais toujours touche-à-tout… J'étais bon jardinier, j'allais travailler avec le jardinier du château ; il avait une maison au fond du jardin et on était tombé d'amitié. Et il se trouvait être de la Nièvre. Alors comme c'était un peu dépaysé là-bas, il aimait bien parler avec moi. Ecoutez : je crois bien que je suis été un peu bavard toute ma vie… Alors, je dis, ma femme est venue, et faut déjà qu'elle commence à prendre*[7]*…à partir…*
E- *Ah ! Votre femme était venue vous voir !*
T- *Ma femme était venue me voir, oui. Alors il* (le jardinier) *me dit… Je lui avais dit qu'elle était obligée de repartir, que.. Il savait très bien qu'elle restait que deux jours !*
E- *Donc elle avait été hébergée au château, en même temps que vous ?*
T- *Je couchais avec elle ! Moi, j'étais cabot* (caporal)*, j'avais une chambre pour moi ! Alors, ça faisait très bien…*
E- *Vous étiez déjà caporal ?*
T- *J'étais caporal de l'active. « Alors, oui » il me dit, « Venez me voir ! ». Elle est restée deux jours, elle a vu le jardin et le jardinier. Et un jour en blaguant…(on était quand même content d'être un petit peu en société, quoi !), il me dit : « Dites, caporal, vous savez que vous allez partir dans douze jours ? ». Je crois que j'y étais* (depuis) *quinze ou vingt jours. « Vous savez que vous allez partir. Voulez-vous que votre femme vienne manger chez nous, et puis vous serez quand même la journée ensemble ? ». Mais elle avait pas le droit à* manger au réfectoire, ma femme. Et puis ma femme dit : « Ah ben, ça ferait ben bien si vous vouliez me garder ici ! ». Et puis le jardinier quand même l'a dit à la patronne ; il a dit : « Y a le caporal Masclaux qui… Je l'ai conseillé* de prendre sa femme jusqu'à ce qu'il partira », il lui dit. « Et puis, vous savez, madame Masclaux a dit que si elle restait là, elle voulait pas rester sans rien faire, qu'elle travaillerait puisqu'elle sait que vous travaillez pour les…* (soldats) ». *Ils avaient un hôpital de la Croix-Rouge à Evreux, que c'était elle qui fournissait tout. Alors, la bonne femme, elle dit : « Oh ben ! Si Madame Masclaux veut travailler avec nous, écoutez, nous allons la garder : elle mangera chez vous, elle viendra coucher avec son mari puisque y a pas de chambre de prise. » Alors, elle est restée avec moi jusqu'à ce que nous sommes partis…*
E- *Alors, là, vous avez eu une petite lune de miel !*
T- *Ah oui ! C'était bien une seconde lune de miel !*
E- *Vous étiez mariés depuis trois ans, mais vous n'aviez pas d'enfants ?*
T- *Non !*
E- *Ça a dû être dur de vous séparer !*
T- *Eh bien, écoutez : la séparation est dure, oui ! Vous savez, je suis d'un tempérament… Je suis familier ! Eh bien, j'ai fait un mariage d'amour, ma femme, c'était toute ma vie ! J'ai mieux souffert de la séparation de ma femme que de la guerre ! Ah oui ! »*

---

[7] L'expression très forézienne que Joseph interrompt à sa moitié est *« prendre du souci »* signifiant songer à partir. Il est encore très poli, surtout à la campagne, d'annoncer la fin de sa visite chez des gens, y compris de la famille, par la formule rituelle : *« Bon ! On est bien chez vous, mais il faut que je commence à prendre du souci… »*

Et il enchaîne sur un épisode concernant l'hiver 1914-1915, alors qu'il est revenu temporairement au dépôt du 16e R.I ., à Montbrison :

« *Il a fallu repartir. Nous sommes partis, nous sommes venus rejoindre Saint-Etienne, nous sommes revenus chez nous. Et puis j'avais trois jours de permission, et au bout de ces trois jours je rejoignais Montbrison, le dépôt. J'étais là-bas, en dessous de la route de Boën, au mois d'octobre. J'y suis resté jusqu'au 2 février : j'ai passé tout l'hiver au chaud. Enfin, on était dans des cantonnements quand même. Et le 2 février, nous sommes repartis…*

E - *Vous aviez passé le Noël avec votre femme ? Vous aviez pu ?*

T- *Si ! Ecoutez, presque tous les dimanches, je revenais de Montbrison, avec ou sans permission. Nous avions un train qui arrivait à 9 heures et quart à Montbrison, qui m'a été fatal un jour, dites ! Un jour, je venais sans permission, j'avait une fausse permission. Un capitaine faisait une ronde sur l'avenue de la Gare et il me dit : « Militaire… ». C'était après 9 heures : 9 heures et demie du soir. Il me dit : « Vous avez une permission ? ». Je dis « Oui », je lui fais voir ma permission et il a pas eu de peine à comprendre ce que c'était. Alors il m'a fait une petite remontrance. J'ai dit : « Mon lieutenant, écoutez : je suis sur le point de partir au front et j'ai rien à faire le dimanche à Montbrison. J'y pars pas pour faire du mal, j'y pars pour passer le dimanche avec ma femme ! ». Bon, il l'a pas pris à la rigolade, il a parlé de me faire casser*[8]*. Et heureusement qu'il y avait d'autres blessés avec moi qui avaient fait la Marne (et qu'on se trouvait réunis à Montbrison) qui lui ont dit : « Mon capitaine, Masclaux, c'est un brave type, c'est un bon camarade, nous serions peinés que vous lui cassiez ses… dégradiez… ». Bon ! ça a été, mais j'ai eu huit jours de prison quand même ! La prison, on couchait dans une écurie au lieu de coucher dans une grange : y avait pas bien de mal »!*

On pouvait *« casser des galons »* pour moins que cela en 1914. La mansuétude relative dont a bénéficié le sergent Masclaux n'aurait sûrement pas existé si ses supérieurs avaient su qu'il avait souvent recours à la fausse permission, même si l'amour conjugal en était le noble motif..

**Les relations avec des femmes à proximité du front**

La convalescence crée une période de relative liberté où peuvent se nouer idylles sentimentales ou liaisons sensuelles. Mais le front le permet aussi, dans la vacuité des périodes de grand repos, en retrait de la zone des armées, au contact de la population civile, chez qui l'on loge parfois, faute de baraquements propres à contenir un régiment, ou simplement un bataillon ou une compagnie. Parfois aussi, des travaux annexes, comme le bûcheronnage dans les Vosges, dont les arbres n'ont pas été tous fauchés par les canons, éloignent certaines compagnies de la première ligne, et les rapprochent des civils.

**Camille Richier** (cl.10) agriculteur à Saint-Julien-Chapteuil (La Chapuze) en Haute-Loire a été affecté en août 1914 au 19e R. d'Artillerie de Montagne de Grenoble. Ayant subi le baptême du feu dès le 28 août vers Rambervillers, il reste dans les Vosges, surtout vers Moyenmoutier-Senones, jusqu'à la fin août 1915. Il évoque notamment, dans son récit de guerre écrit avant août 1919 (date de sa conclusion), une promiscuité immorale avec la population civile au cours d'une période d'accalmie pendant l'hiver 1914-1915 :

*« Les conducteurs nous sommes cantonnés à Moyenmoutier dans une maison abandonnée où nous sommes fort bien ; on monte pas souvent à la position* (de la batterie). *Nous avons comme chef notre brigadier, et au cours des journées on ne sait trop où tuer le temps, il fait froid, il pleut et on passe la plupart du temps dans un café voisin. A proximité se trouve une filature ou* travaillent les nombreuses femmes qui pullulent dans la localité et j'ai appris a* comprendre qu'il est rarement de pays plus débauché qu'ici. On dit que la paresse engendre le vice, ce fut vrai chez nous, et parmi les camarades de ma pièce un bon nombre menaient une vie scandaleuse ; certains cas sont parfois plus criminels les uns que les autres ; je n'ai jamais aimé ce genre de vie, quelques-uns me révoltaient, et ce fut la cause si un moment mes relations avec mon ami Bonnard se refroidirent ».*

Venant de sa Haute-Loire rurale aux moeurs austères, régies par un catholicisme strict et parfois un protestantisme rigoureux, Camille est scandalisé à la fois par le comportement très libre des fileuses vosgiennes mais aussi de ses camarades désoeuvrés faute d'être en position de tir à la batterie, dont les « plus criminels » sont, on peut le supposer, ceux qui oublient qu'ils ont une épouse et nouent une liaison adultère passagère, alors que les jeunes gens célibataires lui paraissent moins coupables, même s'ils ne songent qu'à l'amusement. **Jean-Yves le Naour**, dans *« Misères et tourments de la chair durant la Grande Guerre »* évoque cet oubli fréquent des promesses de fidélité parmi les soldats mariés et l'indulgence que ces infractions suscitent dans la presse :

[8] « *me faire casser* » : me faire rétrograder dans la hiérarchie militaire ; en l'occurrence, puisqu'il est caporal, le ramener au rang de simple soldat (2e classe sans doute, voire 1ere !)

*« La tolérance à l'égard des militaires se nourrit du complexe d'infériorité des civils, de l'immense dette qu'ils ont le sentiment d'avoir contractée envers ceux qui les défendent au risque de leur vie. « Faut les laisser faire » répète le refrain de la chanson de Jean Varennes. Plus explicite, cette scène rapportée par Maurice Genevoix où un soldat, par trop familier avec une serveuse et pris à partie violemment par sa mère, tenancière du débit, s'excuse en parlant de sa mort prochaine. Au bout du compte, tromper sa femme n'est pas non plus bien grave quand la mort menace de vous prendre bientôt, bousculant les limites d'avant-guerre et effaçant la conscience de la transgression, du péché ou du manquement à la parole donnée ».*[9]

La découverte des Vosgiennes par un Forézien, puis par des Américains

**Joannès Béal** (cl.16), tailleur à l'Hôpital-sous-Rochefort, ajourné lors du départ de sa classe, en janvier 1915, n'est incorporé qu'en août 1916, au 99e R.I. de Vienne, alors que son père (tailleur aussi) est décédé en 1915 et que son frère aîné Claudius a été tué à la guerre le 25 septembre 1915. Il monte en renfort du 279e R.I. en juin 1917. Vers la mi-mars 1918, le régiment est transféré en secteur de repos dans les Vosges. Joannès écrit à sa mère le 21 mars sur une carte postale représentant Epinal :

« *J'ai pas mal voyagé ces jours-ci, me voilà en plein dans les montagnes. Je t'en réponds si jamais j'ai des rentes ce n'est pas ici que tu viendrais les bouffer car c'est triste. On se dirait au mois de novembre. En général, les gens ici sont très polis, mais si jamais un jour l'envie de me marier me prend, je ne viendrais pas faire mon choix ici car elles sont vraiment trop vulgaires : grandes, grosses, des croupes d'éléphant. Ce sont des vraies femmes de fermier pouvant à l'occassion* mettre la main à la pâte comme un vrai homme. Il faudrait une femme comme ça pour le cousin Joseph, lui qui estime qu'une femme doit autant travailler que l'homme.* »

Guère plus de cinq semaines après le 2 mai, sur une carte postale représentant le château des Forges de Brouvelieures (à 25 km à l'est d'Epinal), il n'a plus la même vision négative, et pour cause :

*« Je finirais bien la guerre ici ; il y a des bistros, des coopératives, de même des jupons qui tournent tout autour de nous. Que veux-tu, on apprend mieux la vie après certains moments. Je ne vois pas grand chose à te raconter de plus. »*

Tout en restant, vis-à-vis de sa mère, dans un euphémisme flou, on comprend que Joannès a eu sa vie transformée par la découverte des plaisirs de l'amour physique. Sur la carte du lendemain 3 mai, *« les jupons »* prennent de la consistance, et les robustes Vosgiennes qui auraient convenu au cousin Joseph changent radicalement d'aspect :

*« De mon côté je ne me plains pas, il fait beau, il y a de jolies filles, le secteur est tranquille, ça fait une différence avec l'endroit qu'on était il y a un mois comme un soir d'hiver avec une journée de mai. »*

On apprend que Joseph a changé de lieu depuis le 21 mars, mais il est toujours dans les Vosges, comme l'indiquent les rectos des cartes postales. Les *« grosses »* femmes de fermiers à *« croupe d'éléphant »* sont devenues de *« jolies filles »* : regard plus affiné, plus intime, ou changement de la nature des femmes passées de fermières à « coureuses » de soldats plus jeunes et plus sveltes ? Le changement de saison, de climat, et le cantonnement toujours favorable dans un secteur protégé contribuent à éclairer le moral de Joannès.

Un mois et demi plus tard, alors qu'il continue toujours à envoyer des cartes des Vosges (dix sans la moindre allusion aux femmes entre le 3 mai et le 14 juin) à sa mère), il signale pour la première fois, dans sa carte à sa mère du 14 juin, la présence de soldats américains qui, eux aussi, lorgnent sur les petites Vosgiennes :

*« Si on peut passer l'hiver tranquille on aura peut-être un peu plus du beau temps l'année prochaine car les Américains pourront un peu nous remplacer. J'en ai trouvé un l'autre jour qui m'a dit qu'en fait de coup de main, il en ferait volontiers un sur une fille française car il les trouve très bien. Je termine… »*

On comprend que Joannès pense que l'année 1918 ne verra pas la fin de la guerre. Quant à la conversation qu'il relate, on ignore dans quelle langue elle a pu avoir lieu, ou avec quels gestes… Le jeu de mots ambivalent sur le *« coup de main »* supposerait une bonne maîtrise du français de la part de l'Américain !

Dix jours après, le 24 juin, la carte nous apprend que les « coups de mains » se sont multipliés, et qu'ils sont sans nul doute tarifés, de la part de « filles à soldats » qui n'ont plus rien à voir avec les robustes fermières vosgiennes du mois de mars :

*« On voit beaucoup d'Américains qui s'instruisent. Qu'est-ce qu'ils prennent comme cuite* car ils touchent 5 fr. par jour et quand ils sont ivres ils veulent toujours faire zig-zig avec les petites femmes ».*

[9] Jean-Yves Le Naour, op.cit., éditions Aubier 2002, p. 376

Cette locution *« petites femmes »* renvoie sans nul doute à des prostituées, ou à des femmes faciles qui ont trouvé dans le pouvoir d'achat des Américains, bien supérieur à celui des soldats français de base, un moyen de gagner de l'argent en monnayant leurs charmes…

Un soldat célibataire qui ne succombe pas à la tentation

**Jean Farigoules** (cl. 16), de Saint-Pierre-du-Champ, puis de Saint-Vincent (Haute-Loire), ayant eu une carrière de boulanger-pâtissier à Brives-Charensac (Haute-Loire), qui a fait l'essentiel de la guerre au 67e R.I. de Soissons (durement éprouvé au Chemin des Dames) passe la fin de l'année 1917 et le début de l'année 1918 à Fesches-le-Châtel et Etupes à l'est de Sochaux, à exécuter avec sa compagnie des travaux de bûcheronnage. Il témoigne dans son récit de guerre, sans doute écrit en 1919, de bonnes relations avec la population civile, notamment avec sa logeuse :

*« Nous sommes désignés comme régiment de travailleurs, nous devons aller travailler dans une forêt pour abattre des arbres, sur la frontière Suisse du côté de Delle. Nous sommes cantonnés à Etupes, beau petit patelin où les gens aiment beaucoup les poilus, mais n'aiment pas les officiers, c'est à peine si ces Messieurs trouvent à se loger. Mon escouade loge chez une dame qui a son mari mobilisé aux usines Peugeot à Sochaux, Madame Metetal, nous couchons à la grange, mais elle nous prête la salle à manger pour nous asseoir et avoir une table, bien souvent elle nous paie le café. Tous les matins, départ à 7 heures aux armes, pour la forêt, et nous revenons le soir, nous portons un repas froid ou les cuisines viennent nous apporter la soupe à 10 heures ½. Le soir, nous rentrons à Etupes et il y a des bistrots, on ne s'en fait pas trop, le dimanche on va ramasser une bonne salade de crémaillots* (?) *que Madame Metetal nous prépare le soir. Nous allons faire notre correspondance chez elle, elle nous donne de l'encre et tout ce dont nous avons besoin. Elle a même le béguin pour moi, je suis presque embarrassé, mais ma timidité, et aussi de savoir qu'elle appartient à un homme, m'empêche d'écouter ses propositions, évidemment beaucoup auraient été à ma place se seraient bien amusés, mais moi, je n'en ai pas profité, elle me disait toujours de me faire porter malade pour passer une journée ensemble, mais moi je n'osais pas. Lorsque nous avons quitté Etupes, cette pauvre femme pleurait toutes les larmes de son corps, elle a voulu venir m'embrasser au milieu de mes camarades (pauvre femme !), le Capitaine ne savait qu'en dire. »*

Par timidité, par moralité aussi, Jean n'a pas cédé à ce qui paraît bien être des avances de la part de sa logeuse. On imagine que le mari, *« mobilisé en usine »*, devait passer l'essentiel de son temps à Sochaux, ville pourtant très proche, à moins que de son côté…

Quelque temps plus tard, après avoir passé trois semaines à poser des barbelés le long de la frontière suisse, pour prévenir une attaque allemande passant par la Suisse, et « *quelques dizaines de jours de marche* », le régiment se retrouve en Haute-Saône, à l'est de Vesoul, à Montjustin, toujours au contact avec la population civile, dont la partie féminine ne tarde pas à fraterniser avec les soldats, s'il faut en croire Jean :

*« Dans ce beau patelin qui est Mont Justin nous restons quelques beaux jours, beaucoup de poilus se sont faits une maîtresse, ce départ sera dur pour certains. Un beau jour, nous étions à l'exercice, le planton* (l'ordonnance) *du Colonnel* vient nous chercher pour le départ. Tout le monde rentre dans les cantonnements préparer tout le barda et il faut partir de suite pour aller embarquer dans une petite gare près de Vesoul. Le départ a lieu l'après-midi, beaucoup de filles accompagnent le régiment en pleurant. Jamère, Caporal, ne peut se consoler, il a fait une charmante connaissance, il faut la quitter, il s'étaient promis le mariage, et le pauvre sera tué un peu plus tard en Belgique. Dans notre escouade de prisonniers, un camarade a fait la conquête de la fille de la maison, quelques jours après il demande une permission exceptionnelle pour le mariage. »*

Ici, Jean n'évoque pas son cas. On voit que parfois, de ces relations intimes entre Poilus et jeunes filles, peut naître une union en bonne et due forme, pour peu que le destin ne se mette pas en travers.

**Les relations avec les femmes à proximité des dépôts de régiments**

Soldats et conquêtes réelles ou inventées

Les lettres du sergent **Eugène Reymondon**, agriculteur à Saint-Maurice-en-Gourgois, à sa jeune femme **Antonia**, qui vient de lui donner un fils (cf infra) contiennent aussi des aperçus sur la vie du bataillon. Ainsi celle du 20 août 1916, alors qu'il est instructeur des recrues de la classe 1917 du 23e B.C.A. de Grasse, à Cabanes-Vieilles, dans les Alpes-Maritimes, nous montre que l'installation d'un bataillon de jeunes soldats dans un endroit rural génère, comme en ville, des commerces de toutes natures :

*« Cabanes V. le 20-8-16*

*Mes Bien Chers Aimés,*

*Ce matin le ciel est sans nuages la bise est fraîche mais il fera bon, il y a eu corvée de bois ce n'étais* pas moi a* l'accompagner, mais les camarades comme ils font souvent n'étaient rentrés que vers*

*minuit hier soir du bar Alpins*, sorte de café installé quelques jours après notre arrivée et ou* 3 femmes ayant des allures a* tout faire ont une clientèle folle. Je n'y ai jamais rentré mais je crois bien que vu le si petit nombre de femmes, le si grand nombre d'hommes et d'officiers que nous avons ici, bien limité doit être le nombre de ceux qui peuvent coucher avec. Je crois plutôt que ceux qui y passent la nuit ont le plaisir des yeux et c'est tout, d'abord la barraque* en planches a deux étages, a* l'inférieur comme dépôt de vin, bière, limonade, liqueurs et vivre, et le supérieur salle de débit et dans le fond séparé par des rideaux les lits des femmes et du tenancier. Deux autres débits, barraques* en planches aussi (il n'y a rien autre en fait d'habitations civiles) tenus par des gens du pays vendent beaucoup aussi, c'est tout ce qu'il y a ici. Mais revenons a* ce que j'avais commencé, la plus part* de ceux qui ici ou ailleurs se vantent de conquêtes les font par imagination, ils ont dans toutes les villes de ce midi les filles publiques qui pullulent dans les maisons closes, la rue, les boulevards, toujours prêtes a* les satisfaire, mais quand* a* réussir partout, non, chacune a son chacun, et quand nous sommes a* la popote ou réunis et que j'entends ces récits de conquête à Grasse, Cagne, à la Bollène et autres bourgs ou* nous sommes passés et qu'ils disent c'était la fille d'un gros propriétaire, la femme riche d'un mobilisé sur le front, je hausse les épaules sachant bien que c'était quelques unes de ces rôdeuses, sachant bien inventer les histoires, et qui faute de clientèle dans les grandes villes ont été mise* a* la porte et cherchent leur vie dans ces petits bourgs de la montagne ou* la vie est moins chère et ou* les clients sont plus bêtes, mais ce qu'il y a de certain c'est que nous sommes trois, un de Marseille et l'autre des environs de Draguignan qui réprouvons cette façon de vivre et de parler. Je t'assure que nous sommes mal vus entre sergents…. »*

Les *« trois femmes ayant des allures à tout faire »* sont-elles de simples serveuses servant à aguicher la clientèle masculine frustrée de contacts féminins que représentent les recrues de la classe 1917 et les gradés ou officiers qui les encadrent, ou des « *rôdeuses* », des « *filles publiques* » venues exercer le commerce du sexe à la montagne ? Difficile à tenir, mais le caractère très rustique de l'installation (notamment des chambres derrière les rideaux) plaiderait plutôt pour la première version. Mais il faut tenir compte du fait que l'arrivée du bataillon en ce lieu-dit est récente, et ce ne sont peut-être que les prémices d'une activité de prostitution plus ample.

Quant à la propension des soldats à camoufler des conquêtes tarifées en entreprise de séduction de jeunes filles de bonne famille, ou en aventure avec une épouse adultère, elles semblent bien relever de la vantardise, du désir de se « hausser du col », comme l'analyse Eugène. Qui par ailleurs, en montrant sa forte réprobation pour de telles aventures, vise à rassurer son épouse.

Une telle attitude morale se retrouve dans la lettre suivante, celle du 24 août, où Eugène manifeste sa condamnation du mode de vie du commandant de la compagnie qui pourrait bien être la sienne :

*« Ce matin un sergent puni s'est fait porter malade, je crois même qu'il va rentrer à l'hopital* il s'occupait du tir, cartouches a* blanc, a* balles, cibles et matériel de tir. Il faut que je le remplace, cela donne encore de l'embarras matin et soir distribuer ou ramasser étuis ou cartouches et ce qui me dégoûte c'est de voir que celui qui fait beaucoup et bien n'en reçoit aucune récompense, aussi depuis assez longtemps je ne fais que ce que je puis éviter de faire, quand un Comt de C$^{ie}$ ose vivre devant tous ces jeunes gens avec une femme a* plaisir, et non a* famille, c'est vraiement* révoltant, alors que la France se dépeuple, il fuit le devoir et étale en public la vie de débauche. Ses officiers, S.Lieutenants ne valent pas mieux. Oh je vis bien en arrivant a* Cagnes que j'étais mal tombé, ce n'était plus le respectable De Verville du 5$^{e}$ avec femme et enfants, ceux-là ont un coeur, les autres n'en ont pas, aussi ferai-je tout mon possible pour ne guère faire…. »*

L'argumentation d'Eugène est assez fallacieuse : puisque les officiers, et au premier chef, le commandant, donnent l'exemple du dévergondage, cela l'affranchirait du devoir de bien faire son travail, avec zèle. Son maturité (il a 36 ans) devrait lui montrer que le mauvais exemple venu du haut, s'il influence de très jeunes recrues, devrait rester sans effet sur lui, et même l'inciter à donner le bon exemple aux jeunes qu'il encadre, pour contrebalancer l'effet négatif du comportement des officiers. Quant à l'argument nataliste qui sert aussi à condamner la vie du commandant avec sa maîtresse « *femme à plaisir et non à famille* » « *alors que la France se dépeuple* », il paraît a priori assez surprenant, mais témoigne de l'ancrage de la hantise du dépeuplement répandue par les hommes politiques natalistes relayés par la presse.

**Recours à des prostituées et extension des maladies vénériennes**

On sait que tout regroupement massif d'hommes sevrés de femmes engendre inéluctablement le recours à la prostitution, soit par déplacement de prostituées vers le lieu de concentration d'hommes, soit par déplacements individuels des soldats vers la « maison de passe » quand le repos, ou le cantonnement hors de la zone des armées le leur permettait. La Grande Guerre n'a pas échappé à ce phénomène, comme on l'a déjà vu à travers certains témoignages qui précèdent.

Mais il s'est doublé, du côté des autorités médicales et militaires, d'un corollaire : la hantise des maladies vénériennes , et particulièrement la syphilis, qui s'étaient beaucoup développées dans le dernier

quart du XIX[e] siècle (on sait, par exemple, que Guy de Maupassant en mourut à 43 ans, en 1893, après dix-huit mois d'internement). Dans une deuxième partie de l'ouvrage déjà cité supra, partie qu'il intitule *« Angoisse morale et médicale »*, **Jean-Yves Le Naour** montre avec force références d'époque l'ampleur de cette hantise. Un certain professeur **Gougerot** prétend que les maladies vénériennes *« font en dix ans autant de mutilés et de morts que la guerre en un an »*. Résumant les inquiétudes , J.Y. Le Naour écrit : *« C'est pourquoi la France doit d'ores et déjà inscrire ses efforts dans la durée et préparer l'avenir. A ce titre la syphilis non jugulée est assurance de défaite : défaite militaire, d'abord en ce qu'elle réduit le nombre des contingents à opposer à l'ennemi ; défaite plus grande encore par la perte des qualités propres du sang français ».*[10]

De sorte que le soldat ayant contracté une maladie vénérienne, particulièrement la syphilis, n'est pas un malade comme les autres, mais un suspect : *« Averti de l'effroyable péril, le soldat qui contracte une maladie vénérienne n'est pas un malade ordinaire, mais au mieux un inconscient ou un mauvais Français, et au pis un traître. »*. Ce traître est ostracisé même dans sa tenue de malade : *« Une fois admis dans les formations sanitaires, les vénériens ne sont toutefois pas au bout de leur peines. La stigmatisation est visible dans le port d'un costume qui les distingue des autres, un parement jaune que le syphilitique doit porter au col de sa vareuse et à la face externe de chaque jambe de pantalon »*[11]

Et l'auteur précise son propos en montrant que certains Poilus en ont fait un moyen d' « embusquage » moins douloureux (au moins au départ !) que la blessure que l'on s'inflige avec son arme :

*« La maladie vénérienne est si porteuse d'angoisse qu'elle rend suspect son porteur : celui-ci a sans doute voulu éviter son devoir et la syphilis qui sert de « filon » pour échapper quelque temps aux tranchées. Au sein de la commission d'hygiène publique, on évoque ainsi la volonté de quelques soldats de contracter syphilis et blennorragie auprès de prostituées s'affichant ouvertement comme malades ; le soldat antipatriote et la prostituée-corruptrice forment un fantasme homogène où l'immoralité fusionne avec le défaitisme. Selon le « Cri du Peuple » , organe socialiste de la Somme, les adresses des femmes pourries d'Amiens circuleraient de main en main parmi les soldats de l'avant. »*[12]

La question du recours aux prostituées est un thème absent, à ma connaissance, des principaux écrits autobiographiques français du temps (comme *« Ceux de 14 »* de **Maurice Genevoix**, *« Le Feu »* d'**Henri Barbusse**, *« Les Croix de Bois »* de **Roland Dorgelès**, *« La main coupée »* de **Blaise Cendrars**, *« Le Grand Troupeau »* de **Jean Giono**, etc. alors que ces auteurs ne sont pas du tout pudibonds). Je ne l'ai pas trouvé non plus dans *« Orages d'acier »* d'**Ernst Junger** et dans *« Education héroïque devant Verdun »* d'**Arnold Zweig**. En revanche, ce thème apparaît dans un des deux grands récits autobiographiques anglais du temps : absent de *« Memoirs of an Infantry Officer »* de **Siegfried Sassoon**, il est présent dans *« Goodbye to All That »* paru en 1929, de **Robert Graves**, ami de Sassoon et comme lui capitaine d'Infanterie (en l'occurrence au Royal Welch Fusiliers). Il écrit à propos de la fréquentation d'un « bordel » (« brothel ») à Béthune, en mai 1915 :

*« The Red Lamp*[13]*, the army brothel, was around the corner of the main street. I had seen a queue of a hundred and fifty men waiting outside the door, each to have his short turn with one of the three women of the house. My servant who has stood in the queue told me that the charge was ten francs a man – about eight shillings at that time. Each woman served nearly a battalion of men every week for as long as she lasted. According to the assistant provost-marshal, three weeks was the usual limit : « after which she retired on her earnings, pale but proud »*

*« I was always beeing teased because I wouln'd sleep even with the nicer girls ; and excused myself, not on moral grounds or on grounds af fastidiousness, but in the only way that they could understand : I said that I didn't want a dose. A good deal of talk in billetts concerned the peculiuar bad-manners of Frenchwomen. « She was very nice and full of games. But when I said to her : « S'il vous plaît, ôtes-toi la chemise, ma chérie », she wouldn't. She said : « Oh, no'-non, mon lieutenant. Ce n'est pas convenable. ». I was glad when we got back to the trenches »*[14]

Traduction : *« La Lampe Rouge, le bordel de l'armée, était au coin de la rue principale. Je vis une queue de 150 hommes attendant dehors, chacun pour avoir son bref rapport avec une des trois femmes de la maison close. Mon ordonnance, qui avait fait la queue, m'informa que la passe coûtait dix francs – environ huit shillings de l'époque. Chaque femme soulageait environ une compagnie d'hommes chaque semaine tout le temps où elle était en service. Selon l'adjoint du commandant de la police militaire, trois semaines était la durée habituelle : « après elle se retirait pour vivre de ses gains, pâle mais fière ».*

---

[10] Jean-Yves Le Naour, op.cit, pp. 129-130
[11] Jean-Yves Le Naour, op.cit., pp 134-135
[12] Jean-Yves Le Naour, op.cit., pp. 130-131
[13] Une lampe rouge signalait en effet la plupart des maisons closes, surtout pour militaires, en France, à l'époque
[14] Robert Graves, « *Goodbye to All That* », paru en 1929, ici dans l'édition Penguin Books de 1957, pp. 125-126

*On ne manquait pas de me plaisanter du fait que je ne voulais pas coucher avec elles, même avec les plus jolies ; et je m'excusai, non pas en prétextant la morale ou un certain dégoût, mais avec le seul argument qu'ils pouvaient comprendre : je ne voulais pas prendre le risque d'attraper la vérole. Dans les cantonnements, un des grands sujets de conversation concernait les mauvaises manières très spéciales des femmes françaises. « Elle était très gentille et pleine d'inventivité amoureuse. Mais quand je lui ai dit : « S'il vous plaît, ôtes-toi la chemise, ma chérie », elle a refusé. Elle a dit : « Oh ! no-non, mon lieutenant. Ce n'est pas convenable. ». J'ai été content quand nous sommes retournés aux tranchées. »*

Ce petit document contient plus d'un enseignement : c'est de la prostitution d'abattage que pratiquent ces femmes, et leur faible nombre est totalement inadapté à la demande pléthorique (même si un « battalion » anglais n'est pas, et de loin, l'équivalent numérique d'un bataillon français, comportant autour d'un millier de soldats). Elles sont présentées comme étant volontaires, travailleuses du sexe faisant leur pelote pour se retirer sur leurs rentes, ce qui laisse songeur, et sceptique ! Quant au court dialogue final sur la bizarrerie des femmes françaises (vues à travers les trois prostituées), il ne manque pas de faire sourire par le déphasage entre le refus pudique de se montrer entièrement nue et la pratique de l'activité de prostitution. De faire sourire aussi à cause de l'effort du lieutenant anglais pour parler un peu la langue de sa partenaire occasionnelle…

Un seul de mes témoins a abordé rapidement cette question du recours aux prostituées. Il faut dire que je n'ai pas interrogé sur ce sujet délicat, et ce d'autant moins que la famille ou l'épouse était assez souvent présente lors des entretiens. Par ailleurs, on voit mal comment les correspondances familiales du temps auraient pu l'aborder !

Ce témoin unique est **Jean-Marie Penet** (cl.13), graveur-lithographe à Roanne, puis après guerre, par suite de son mariage avec une pharmacienne, gérant de pharmacie à Feurs, qui a, après deux graves blessures, terminé la guerre comme sergent affecté à l'escadrille F 24, à Faverolles-et-Coémy, à 25 km à l'ouest de Reims, commandant une section de territoriaux chargés de l'évacuation d'avions endommagés à rapporter par train à l'atelier de réparation. Il lui est arrivé d'aller avec sa section à Epernay, au parc de réserve de l'escadrille, pour rapporter du matériel de réserve. Dans l'épisode qu'il raconte, devant l'absence de volontaires pour accomplir cette mission avec un autre sergent, il négocie avec le capitaine Prat un « quartier libre » à Epernay, une fois le travail effectué, ce qu'il obtient :

T- « *… Alors, au rapport : « Les volontaires pour Epernay, pour faire une corvée de … C'est Penet qui commande… ». J'en avais de rab ! Alors, ça va, on est partis à Epernay. Et effectivement je me suis présenté en arrivant, le gars là bas, je lui ai dit : « Vous savez, quand le travail est fini, je libère mes hommes et nous partons ! ». Il grognait ! Je lui ai dit : « Comme vous voulez ! ». Enfin, bref, il a donné son assentiment, nous avons chargé, nous avions fini de bonne heure. Nous sommes allés rue des Rocheraies, c'était la rue des bordels, on a fait un machin, c'est bien… On a terminé le soir. C'était dans l'après-midi. Et à Faverolles, il fallait une heure et demie pour rentrer, et on était là assez à temps. Je forme le convoi, y avait trois quatre voitures, peut-être cinq…. ».*

Mais le récit s'oriente longuement sur un accident d'une voiture qui prend feu, de sorte que je ne songe plus à l'interroger sur la façon très particulière dont il a laissé sa section occuper son *« quartier libre* ! ». Bien plus tard, vers la fin de l'entretien, je reviens enfin sur la question, alors qu'il décrit l'armistice qu'il a vécu à Paris et qu'il a suggéré avec une litote la même activité : *« On a bringuebalé toute la nuit, on a fait tout ce qu'on a pu faire, on est rentré le matin au petit jour » »*

E- « *Et vous dites qu'il y avait tout de même dans la vie des soldats des petits débordements dans les quartiers chauds ?*

T- *Ah oui, oui, oui !*

E- *Ça faisait partie de la tradition ?*

T- *Ah oui ! Ah oui ! Oui ! A Epernay, c'était rue des Rocheraies ; à Paris je sais pas où c'était, j'en sais rien ! J'avais avec moi un type de Paris : le conducteur de camionnette, c'était un nommé Escoffier […] ».*

On devine, dans le premier épisode, que c'est uniquement la réputation de relatif laxisme, ou de compréhension des désirs des soldats de base, du sergent Penet qui lui permet de trouver des volontaires pour effectuer la mission assignée. Cette section étant composée de territoriaux, c'est-à-dire de soldats ayant atteint ou dépassé quarante ans, il y a gros à parier que la plupart sont mariés…

## LES COUPLES

### Les états d'âme de François Baizet

Le drame d'un couple : l'enfant de l'ennemi

**François Baizet** (cl. 97) agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), après avoir commencé la guerre comme sergent dans l'armée territoriale (60e R.I.T.), a très vite été versé dans l'armée active où il a

été deux fois blessé. Adjudant depuis le milieu de l'année 1915, il est, début 1917, en raison de son âge (presque 40 ans) et de ses services antérieurs, détaché dans le Génie où il commande à une grosse section de 65 hommes chargée de divers travaux, notamment de l'installation d'une voie de chemin de fer Decauville à Béthelainville, à l'ouest de Verdun. Dans son journal quotidien, il fait état de ses actions, de ses réflexions, et parfois, comme ci-dessous, des confidences qui lui sont faites, à la date du 29 mars 1917, alors qu'il se trouve au Mamelon Blanc, près de Vauquois, en bordure de forêt d'Argonne :

*« Le camarade PetitJean, un camarade de chambrée, surprit* par moi cette nuit, alors que je ne dormais pas, à gémir, et lui demandant s'il ne souffrait pas, me promis* de me révéler son état d'âme lorsqu'il ferait jour. A ses paroles, je compris qu'il s'agissait d'une souffrance morale. Je lui conseillais le calme et cherchait* une dérivation à ses pensées. Le jour arrivé, je redoutais un peu sa confession. Il se leva, je fis semblant de dormir. Il sortit et alla boire son café. Il rentra bientôt et comme il me trouva éveiller* sur mon lit, je ne pus me dérober à sa confession. Sans rien me dire, il me glissa une lettre, puis une 2e. Je fus malheureux pour lui. Mon Dieu, que la guerre a fait du mal, matériellement et moralement. Que de victimes. Ce sont des lettres de sa femme que je lis. Elle est rapatriée avec 4 petits enfants des pays envahis du mois de décembre 1916. Elle lui avoue sa faute. Elle est enceinte… d'un boche sans doute. Il a vu sa femme au mois de décembre et de janvier et il était ignorant de ça. La lettre est digne autant qu'elle peut l'être. Elle dit qu'elle n'a pas voulu s'amuser, que c'était pour donner du pain à ses enfants. Elle dit qu'elle est lasse de mentir en lui cachant la vérité, elle lui demande pardon et le supplie s'il ne veut plus la voir de lui laisser ses enfants. J'ai remarqué qu'elle n'ose plus l'appeler mon cher Louis, mais Louis tout court.*

*Mon Dieu que faire, Que dois-je conseiller à mon camarade ? Je ne me le demande pas longtemps. C'est l'indulgence. Et j'ai la satisfaction de voir qu'il s'est arrêté à ce sentiment là. Il demande une permission, l'obtient, et partira demain. Ah ! cochon* de boche*, vous le paierez. Violente canonnade en Champagne. Roulement terrible… »*

François est témoin de la souffrance et du dilemme que vit son camarade de chambrée, et nous laisse entrevoir celui de l'épouse. Contrairement à ce qui se passait souvent lors de la progression de l'ennemi dans un secteur où vivaient encore des civils, il ne s'agit pas de viol sur cette femme, mais d'une sorte de contrainte économique liée à l'impossibilité de nourrir sa famille nombreuse. « *Elle dit qu'elle n'a pas voulu s'amuser, que c'était pour donner du pain à ses enfants* ». Elle exclut l'adultère par plaisir (*« s'amuser »),* avoue et mesure *« sa faute »,* s'en repent, mais comprend qu'il puisse la détester au point de la répudier. Cependant l'aveu n'est pas total, puisque François ne peut pas déterminer avec qui elle a eu ce rapport sexuel (ou ces) : « *Elle est enceinte….d'un boche sans doute* ». La contrainte économique avec échange d'argent ou de nourriture contre ses faveurs laisse plutôt supposer une certaine durée. La chronologie ne laisse pas d'intriguer à propos de ce mois de décembre 1916 bien chargé, qui aurait vu l'invasion allemande dans ce secteur libre jusque là, la faute ou les fautes successives de l'épouse de Petitjean, son rapatriement avec les enfants en zone française (comment a-t-elle pu s'opérer, sous l'œil de l'occupant?) et le début de la permission de Petitjean dans le lieu où vit désormais la famille. Et on perçoit le drame secret de l'épouse pendant cette permission, qui ne sait pas encore qu'elle est enceinte, mais qui sait qu'elle a trompé son époux. Mais pourquoi avoue-t-elle fin mars, alors que la permission du mari, avec les relations sexuelles qu'elle suppose, aurait pu permettre de lui attribuer la paternité ? Crainte d'un enfant trop différent d'aspect ? Ou effet du remords qui la ronge ? Petitjean a le réconfort de voir l'adjudant lui conseiller l'attitude vers quoi il inclinait : *« l'indulgence »*.

Ce douloureux cas concret pose la question de *« l'enfant de l'ennemi »,* analysée par **Stéphane Audouin-Rouzeau** dans l'ouvrage portant ce titre paru en 1995 chez Aubier, et repris par Jean-Yves Le Naour dans l'ouvrage qui nous sert ici de référence historienne, qui écrit à propos non du drame du couple, évident, mais de la législation de l'avortement, alors prohibé, et de plus en plus fermement à cause de la crainte généralisée de la dépopulation française :

*« La question de l'avortement de « l'enfant de l'ennemi », à la suite des viols liés à l'invasion, analysée par Stéphane Audouin-Rouzeau, est débattue pendant les premiers mois de l'année 1915. Elle mobilise l'attention et la réflexion des scientifiques comme du législateur et, plus largement encore, de l'opinion publique.*

*Parmi les antimalthusiens les plus virulents, certains renient temporairement leur hostilité à l'avortement et vont même jusqu'à défendre la suspension du Code pénal dans le cas de femmes violées, enceintes de l'ennemi et désireuses d'interrompre leur grossesse. Le sénateur radical* ***Louis Martin****, membre de la commission contre la dépopulation, défend cette position le 18 février 1915 dans une proposition de loi. Au nom du secours généreux porté aux « pauvres jeunes filles », il se demande quel homme « pourrait consentir à élever dans sa maison, comme les frères de ses propres fils, les enfants d'opprobre et de honte, dernier résidu de l'invasion. ». Il préconise, outre la suspension de l'article 317 du Code pénal, le secours des médecins pour une œuvre morale et de salut public : « Ces jeunes femmes sauvées par la science, par*

*vous protégées, arracheront peu à peu de leur mémoire l'affreux cauchemar dans lequel elle furent plongées. »*[15]

Dans le cas du soldat Petitjean et de son épouse, la question de l'avortement n'est même pas posée, et c'est le pardon généreux qui va l'emporter : l'enfant de l'ennemi trouvera sa place au milieu de ses demi-frères et sœurs français…

L'amertume d'un homme de 40 ans dont les idylles ont été contrecarrées

L'adjudant François Baizet, dans ses 18 carnets de guerres conservés, exprime plusieurs fois l'amertume d'être resté célibataire. Mais le texte le plus touchant, bien que sans pathos, reste celui qu'il écrit du Bois Bourru, près de Verdun, alors qu'il encadre toujours sa section de Territoriaux chargée de travaux du génie, à la date du 26 octobre 1917, date anniversaire de ses quarante ans. Nous en retiendrons essentiellement la partie qui concerne ses échecs sentimentaux :

*« 26 octobre 1917. Il y a aujourd'hui 40 ans que je venais au monde. Comme la vie passe vite. Je me revois écolier et enfant jouant avec mes petits camarades… »*

François évoque ensuite la reprise du métier de son père, cultivateur, et leurs travaux communs, puis son service militaire de trois ans qu'il termina avec le grade de sergent. Il fut tenté ensuite par le métier de boulanger mais dut y renoncer à cause d'une pression familiale sur laquelle il ne s'étend pas, mais qu'on devine être celle de son père. Puis commence le récit de ses idylles contrecarrées :

*« Puis songeant à m'établir ou du moins à créer un foyer, je trouvais là ou* j'aurai* dû recevoir des encouragements et des conseils, des objections qui firent échouer ce 1er projet. . Jeune encore, et n'ayant pas suffisamment d'expériences, j'ai toujours été tenu par une méthode rigoriste loin des idyles*, bien plus, n'osant même pas regarder une jeune fille, je me disait que rien ne pressait . Puis des amis me présentèrent une 2e fois dans une honnête famille. Ce fut encore une guerre pendant quelque temps jusqu'à ce que je fus éloigné encore une fois. J'ai appris dernièrement que cette demoiselle allait entrer au couvent après la guerre. Découragé quelques années (2 je crois) passèrent, et par raison et sur les instances d'amis, j'allais recommencer un 3e essai. Mais avant je désignai les 2 jeunes filles sur qui j'avais jeté les yeux à l'objecteur possible et que je voyais déjà probable. Encouragé d'abord, ce fut 8 jours après un régime de guerre qui recommença et dura 6 mois, le temps que je fréquentai la famille en question. Ce fut la rupture, un an passa, je me faisais vieux et sur les objurgations de ma famille et de mes amis et sur les indications mêmes de la personne qui s'était toujours interposée et fait avorter mes projets, je me relançai dans une nouvelle aventure. Tout alla bien encore pendant 8 jours ; moins bien 8 jours après, mal et très mal ensuite. Je continuai à voir la jeune fille. Chez moi on en était venu à la guerre intérieure en repoussant le mariage de mois en mois, de saison en saison…la guerre vint, la grande guerre ou* le monde est plongé. Je continuai les relations pendant un an ou deux, espérant toujours un arrangement possible. Puis il fallu cesser. Ah la triste vie que j'ai mené* de 30 à 37 ans… Son souvenir seul me fait saigner le cœur et plût à Dieu que je ne la recommence jamais. Je voudrai l'oublier, ne plus y penser à cette période de ma vie.*

*Je connais mon défaut : manque de volonté. C'est ce qu'on me reprochera certainement un jour et moi-même peut-être me le reprocherai-je ? Mais pouvais-je abandonner mon vieux père ? Pour lui, je suis resté. Maintenant c'est la guerre… »*

François évoque ensuite tout son itinéraire de guerre et finit par conclure amèrement :

*« La vie vaut-elle d'être vécue ? Pour moi, la somme des peines a été infiniment supérieure à la somme des joies si je m'en tiens à cette condition, l'actif ne pèse guère dans la balance auprès du passif. »*

*« Manque de volonté »* sans doute, comme analyse François. Tempérament velléitaire sur ce point, timidité à l'égard des jeunes filles, trop grand amour filial sûrement qui le fait se sacrifier, sentiment du devoir exacerbé envers ce père qu'on devine veuf, qui, par égoïsme et intérêt, tient à conserver auprès de lui ce fils dont il écarte toutes les compagnes potentielles.

Retenons de cet exemple extrême que la guerre a constitué une parenthèse cruelle qui a empêché la constitution de nombreux foyers à un âge où les garçons partis au front auraient dû se marier, et a créé des souffrances dans les couples déjà formés, quand elle n'a pas engendré le drame du veuvage.

Cependant François se mariera au sortir de la guerre, et aura un fils, Robert (qui a eu la bonté extrême de me confier ces carnets) qu'il verra peu grandir car il décèdera le 30 mars 1928, dans sa 51e année.

L'admiration de François pour le courage de deux femmes

Début mai 1918, alors que l'avancée allemande du printemps 1918 se poursuit, François et sa section se trouvent à Plainville, dans l'Oise, mais proche de Montdidier (Somme) sous les bombardements ennemis qui ont déjà détruit une partie de l'église et du château et qui forcent les habitants à s'en aller, ou, dans un espoir fou, à tenter d'y demeurer :

[15] Jean-Yves Le Naour, op.cit., p. 105

*« Pauvre Plainville. Dans 15 jours, avant peut-être, il n'y restera plus rien du tout. J'ai vu aujourd'hui une femme dans une cour chargeant du matériel, mobilier de sa maison, sur une cariole* pour l'emmener. Et les obus tombaient. Hier et avant-hier, je voyais aussi une femme menant, avec 2 chevaux dont un poulain, du fumier dans sa terre, située à 1 km du point de chute ou* tombaient les obus et qui radinaient à ce moment là. Voilà une patriote. Et qu'elle était belle, cette femme avec ses jupes crottées, comparé* à certaines de ses sœurs de nos villes, qui ne pensent qu'a* leurs toilette et aux vices. »*

L'adjectif *« certaines »* a été rajouté au-dessus de la ligne, comme si François voulait atténuer l'opposition caricaturale entre la rude vertu des femmes des champs et la futilité, voire l'immoralité des citadines…

## Plongée dans l'intimité de trois couples

### Un bref aperçu d'une correspondance « amoureuse »

Connaissant bien ma passion, mon épouse Françoise m'a offert, pour mon cinquantième anniversaire, un album de cartes postales datant de la guerre de 1914. Il s'est avéré que cet album rassemblait principalement les cartes postales illustrées envoyées à la jeune **Claudine Peyrard**, de Villars, près de Saint-Etienne, par son quasi fiancé **Jean-Baptiste Jourjon** (cl. 15) de Villars et par son frère **Gabriel Peyrard** (cl.17). Comme c'est une collection de cartes, il arrive que le texte en soit incomplet, car la fin devait être écrite sur un papier accompagnant la carte, dans l'enveloppe lorsque la carte n'était pas timbrée. Des cartes de Claudine à Jean-Baptiste y figurent aussi. Tous trois écrivent dans un très pauvre français qui rehausse l'impression d'authenticité du texte et tranche singulièrement avec les correspondances d'intellectuels comme Joseph Devaux ou Antonin Granet ; nous conservons scrupuleusement l'orthographe (en renonçant à la marque de l'astérisque employée habituellement pour signaler une faute), la syntaxe et l'absence de ponctuation.

En général, les cartes contiennent beaucoup d'informations sur ce que vit l'expéditeur et très peu sur ce qu'il ressent. Nous avons choisi celle (sur 63) où le jeune homme s'épanche le plus (14 mars 1918) et mis en parallèle celle de Claudine qui précède (10 mars 1918) plutôt que celle qui suit, pleine de nouvelles plus insignifiantes encore que celle que nous transcrivons. Leur comparaison inversera l'idée préconçue selon laquelle une lettre de femme ne saurait être que beaucoup plus sentimentale que celle d'un homme.

Carte de Claudine à Jean-Baptiste du 10 mars 1918 :

*« Dimanche 10 Mars Bien Chèr Ami*

*Je te fait réponse a ta carte qui ma fait grand plaisire de te savoire en bonne santè poure quand a moi jens suis de même les dents me font pas si mal mais pare moments je les sens jours un peu chèr Jourjon l'alice se marie avec son ancien de la Belgique qu'elle disait qu'il était si jaloux elle et finit pare y venire il et venue en permision le mois passez et elle doit épousez se mois ci et puis elle irat demeurèt avec sa belle mère parce que lui et sure front mais il travaille dans une usine et il seront tout les jour chèz lui enfin ses son moment je crois que mon frère devient un peux galants aussi il nous dit que les fumelles làbas* (en Italie) *ne sont pas trop sauvage. Chèr Jourjon ta mère et ta tante Jeanne sont était chèz ta sœur Jeanne aujourd'hui et ta sœur Catherine a était au soleil* (quartier de Saint-Etienne) *porter les afaire blanc* (vêtements blancs) *poure ta niece qui doit faire sa première comunion tu sait que ta sœur Marie a acheter un cheval et elle mène son lait* (celui de ses vaches !) *au soleil si tu voyait come le pain et rare a Villars on mange quasi pas son sou*[16] *je pense que ta mère en aportera de chèz ta sœur. Je ne voie plus autre chose a te dire je termine ma carte en t'embrasent bien fort – ton amie Claudine »*

La carte est purement informative, sauf à ses deux extrémités qui reprennent des expressions stéréotypées. Mais Jean-Baptiste doit sans doute se satisfaire de cet air de Villars qui le tient aussi au courant de ce que font ses proches. Et la voisine de Claudine, l'Alice ! Quant au mal de dents de Claudine, il a fait dans une autre carte le support de l'adage populaire ancien « *mal de dents, mal d'amour »*… Dans aucune de ses cartes, Claudine n'appelle son fiancé par son prénom, ce qui ne manque pas de surprendre…

Carte de Jean-Baptiste à Claudine du 14 mars 1918 :

*« Le 14 Mars 1918 Mat Bien Chèr petite Claudine*

*tu voit il faut que je taime bien je te fait réponse de suite je vien de la resevoire ta carte il y a pas 5 minute et je te fait réponse de suite pour pas pèdre du temp same fait tellemant plaisir quant je resoit de tais bonne nouvelle je suit comtemp toute la journées a je suis que comtemp quent resoit de tais bonne nouvèlle est de voire que tu panse toujours bien a mois et mois j'ai qu'une panser que de panser a toi toute la nuie pandans que tu dore bien tranquile mois je suis an train de prandre la garde a fasafat* (face à face)

[16] *« Manger son saoul »* signifie en français local forézien manger à sa faim, être rassasié. On voit donc l'effet de la pénurie de nourriture, et particulièrement de pain, en ce printemps 1918, pour les classes populaires surtout.

*avec sait vieux prusien enfin j'ai pas a dotre apanser quat toi plus je panse a tois plus je taime enfin mat petite Claudine pour le moment je suis toujours au tranchées pour quelques jours encore la santé vat pas tros mal pour le moment mais sat pourrèt a les mieux sit je me trouver au près de tois a le temp medure bien dat les* (d'aller) *te voire èt de te dire beaucoup de chause que je peux pas te dire sure tais carte a tu me dit que l'alice se marie avec son ancien a je croit quil faudrat pas bien tardés a an faire au temp* (autant) *le temps me dure aussie*

La dernière phrase de la carte, qui devait se continuer sur une feuille de papier jointe, car elle ne comporte ni formule de conclusion ni signature, est incompréhensible. On croit lire après *« aussie » : note/pote vièlle au ron finie de nous sont blés sir la gerre »* (guerre ?).

Manifestement, cette carte répond à la précédente si l'on se fie à l'épisode du mariage d'Alice avec son ancien soupirant belge. Cela suppose un délai d'acheminement de quatre jours, voire de trois puisque Claudine écrivait un dimanche, ce qui est remarquable en ces temps de guerre. La carte de Jean-Baptiste est beaucoup moins prosaïque que celle de Claudine. Il ne s'appesantit pas sur ses maux, sur le danger de prendre la garde face *« aux vieux Prussiens »* (sans doute dans la position redoutée par dessus tout du « petit poste » de sentinelle dans le no man's land). Il épanche de façon maladroite mais émouvante ses sentiments : le bonheur durable tout le jour que lui procure chaque carte de Claudine, la pensée d'elle qui envahit et soutient ses nuits de garde, la souffrance que lui cause leur séparation, le désir ardent de la revoir et de l'épouser. Tout exprime son amour pour elle.

Malheureusement, Jean-Baptiste n'épousera pas Claudine. Une des cartes de la fin de l'album, carte de bonne année pour 1920, contient ce texte bref d'une tout autre écriture : *« Ma chere bien Aimée Glaudine*[17] *Je te la souhaite bonne et heureuse pour l'année 1920 Une bonne santée et bonne prospéritée Ton amie J C et On laisera pas passée 1920 comme 1919, sans nous hunire »*

Et dans le vieux cimetière de Villars, on peut lire sur la tombe Jourjon : *« Jean-Baptiste Jourjon Epoux de Césarine Dallery 1895 – 1964 »* . Le nom et l'année de naissance correspondent… Il figure aussi le nom de deux femmes : *« Césarine Dallery épouse de J.B. Jourjon » 1896 – 1947 » et « A la mémoire de Joséphine Vray épouse de J.B. Jourjon 1899 – 1930 »*. Jean-Baptiste aurait-il d'abord épousé la seconde, morte à 31 ans, peut-être en couches, puis la première ?

## Dans l'intimité du couple Devaux

**Joseph Devaux** (cl.99) de Belmont-de-la-Loire, fils d'agriculteurs se destinant à la prêtrise, puis bifurquant à 23 ans, en 1902, se retrouve en 1914 cadre bancaire à Annonay, marié et père de deux jeunes enfants. Il entretient avec son épouse Eugénie dite Ninette, revenue à Belmont avec les enfants, une correspondance très régulière, d'un grand intérêt, qui éclaire à la fois la vie intime du couple et les réalités de la vie du front dont il est témoin ; elle ne s'achèvera qu'avec sa mort, le 6 novembre 1918, consécutive aux graves blessures reçues dans les Ardennes, le 31 octobre, alors que récemment promu sous-lieutenant, il attaquait avec sa section.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, combien Ninette était soumise au poids de l'opinion publique tant que son mari n'était pas au front, mais qu'on le savait à Excideuil, en Dordogne, pression qui s'est tue quand on l'a su proche du front.

### La sensualité

Ayant eu le 10 mars 1916 le nez traversé par une balle, il est évacué par train sanitaire jusqu'à Chambéry. Le 10 avril, il écrit à sa femme une lettre dont un paragraphe est empreint de tendresse et de sensualité : *« Je pense que tu manges bien et que tu ne négliges rien pour te soigner ainsi que les enfants. Il faut que tu reprennes cette jolie poitrine que tu avais quand je suis venu en permission au mois de janvier, c'est là toute la grâce d'une femme et combien délicieux sous les caresses ; et puis achète quelques parfums, c'est le complément nécessaire d'une toilette. J'aime bien un sillage d'odeurs discrètes et délicates.*

*Hier, j'ai fait une promenade au lac du Bourget en compagnie de deux autres blessés ; après la friture obligatoire, je me suis enivré du paysage…. »*

De retour au 158e R.I., Joseph Devaux passe plusieurs mois au dépôt divisionnaire comme instructeur de la classe 1917. Le 16 mai 1917, c'est, dans sa partie centrale, une lettre non plus sensuelle mais érotique qu'il adresse à Ninette, après avoir évoqué l'aspect financier de leur vie :

« *Je pense que tu te soignes bien ainsi que les mignons, il faut vous préparer de bons petits plats et vous régaler quelquefois. Tes ressources actuelles sont-elles suffisantes ? Si par hasard tu manquais*

[17] Une des caractéristiques de l'ancien parler stéphanois et du français local forézien du sud, suivant en cela les patois, était de prononcer « Gl » pour « Cl » : on disait « le Glode » pour Claude, « le Glodus » pour Claudius, et « la Glodine » pour Claudine

*de quelque chose il faudrait me le dire, car je m'offre beaucoup de menus plaisirs dont je me passerais volontiers pour t'envoyer un peu plus chaque mois.*

*J'espère que ma longue lettre de l'avant-dernière fois n'a pas offensé ta pudeur ; vois-tu, il y a si longtemps que je suis privé de toi que je prends plaisir à te causer de ton petit sanctuaire, de ton joli duvet, de ton beau corps onduleux, de tes cuisses rondes, de tes seins fermes et ronds, enfin de tous tes charmes qui m'excitent à distance et que malheureusement je ne peux posséder ; combien je voudrais être plus près de toi pour jouir de ta beauté.*

*Je m'arrête parce que tu vas rougir et me traiter de polisson ; mais enfin, je le répète encore une fois, tu aimes sans doute beaucoup mieux que j'apprécie, avec quelque impudeur peut-être, le bonheur de te posséder que si j'étais indifférent à tes charmes ou à tes caresses. ».*

Quatre jours plus tard, le 20 mai, alors qu'ont commencé au front et juste en arrière les premières mutineries, Joseph, remontant par marches exténuantes vers Soissons avec son contingent de recrues de la classe 1917, reproche à Ninette de ne pas être à l'unisson avec lui :

*« Ma petite Ninette, je ne veux pas te faire de reproche, mais tes lettres ne brûlent pas d'ardeur amoureuse, tu ne sais pas trouver de ces expressions jolies que les femmes savent si bien quand elles ont une passion dans le cœur ; encore une fois, je ne voudrais pas que cette petite remarque t'assombrisse car je sais bien que tu m'aimes ; mais ton amour est trop platonique, il est bon d'aimer en esprit mais il faut aussi que les sens aient leur part, en amour la chair et l'esprit vont de pair. J'espère que ton amoureux t'enseignera toutes ces jolies choses !!!!*

Le souci constant de rassurer son épouse

Des paroles rassurantes pour Eugénie, la plupart des lettres de Joseph en contiennent. Mais le cas le plus frappant est contenu dans son courrier des 16 et 17 octobre 1917, alors qu'une attaque importante se prépare pour son régiment, le 158e R.I., dans l'Aisne, vers Jouy, régiment qu'il a rejoint vers Villers-Cotterets à la fin de son travail d'instructeur et d'une permission.

Le 16, il lui écrit : *« Quand tu recevras cette lettre nous serons sans doute en ligne, il ne faudra pas t'alarmer si tu restais un jour ou deux sans nouvelles ; je ferai mon possible pour t'écrire, mais il peut arriver que je ne le fasse pas.*

*Au reçu de cette lettre, il ne faudra pas pleurer, sois comme moi, aies une confiance absolue : oui, Dieu me conservera, j'en suis certain, nous avons trop de belles âmes qui prient pour nous pour qu'il en soit autrement. Je ne suis pas triste comme tu pourrais le croire, intérieurement je me sens soutenu, je jouis d'une tranquillité qui m'étonne moi-même, je t'assure que mon sommeil n'est pas troublé , je dors non pas comme un héros, je suis loin d'en être un, mais comme quelqu'un que l'avenir ne tracasse pas…. »*

Le 17, il écrit deux lettres : une qu'il envoie à Eugénie, et une lettre-testament contenue dans une enveloppe usée, chiffonnée ne portant aucune adresse mais la simple mention : « *à ne remettre à Eugénie que dans le cas où vous apprendriez que je suis mort* ». Mention terrible révélant qu'au moment où il rassure son épouse, il sent qu'il va mourir dans l'attaque. La lettre a dû rester dans ses papiers gardés au front une année, puisque c'est un peu plus d'un an plus tard, le 31 octobre 1918, qu'il recevra les blessures qui le feront mourir six jours plus tard… Les deux méritent d'être citées in extenso :

** Ma petite Ninette,*

*Comme je te le disais hier, nous avons changé de cantonnement cette nuit, nous nous sommes installés pour un jour ou deux dans la localité que nous occupions avant d'aller au repos.*

*C'est d'ici que nous nous rendrons en 2e ligne pour occuper ensuite les positions de départ pour l'attaque. Il ne faut pas t'effrayer de ce mot, je t'assure que je reviendrai, j'ai une confiance absolue ; fais prier les mignons pour leur papa, Dieu les écoutera et nous conservera pour notre bonheur à tous.*

*Nous sommes arrivés ici pendant la nuit après un voyage des plus pénibles ; naturellement rien n'était prévu pour notre arrivée, on a entassé les pauvres poilus dans une barraque* sans un fétu de paille, ils ont couché sur la terre, bien entendu, ils n'ont pas pu dormir ; réveillés par le froid, ils ont été obligés de battre la semelle en attendant le jour, le poilu en somme est traité comme un vulgaire bétail, on le transporte n'importe où, on le dépose ici ou là, il y attend son sort en souffrant plus ou moins, quelques chefs protestent, on demande des responsabilités puis on ne parle plus de rien, au prochain déplacement c'est la même répétition.*

*J'ai couché dans le moulin dont je parlais autrefois, j'y ai à peine dormi car je n'avais pas mes ouvertures et j'ai grelotté jusqu'au jour.*

*Comme je serai* heureux si je reçois la petite blessure qui me renverra à l'intérieur !*

*Je t'écris du bureau de la Cie , un bureau sommaire, un bureau de guerre.*

*Adieu ma petite Ninette, ne te chagrine pas à mon sujet, je vais bien et puis je ne suis pas triste. Encore une fois, je suis plein de confiance.*

*Je t'embrasse mille fois ainsi que mes chers mignons.*

*Joseph*

Le centre de la lettre est occupé par la description du triste sort de ses poilus. Ce qu'il dit de leur nuit, ce qu'il dit de la sienne est inquiétant pour une épouse, tout comme son espoir (formulé au futur de l'indicatif et non au conditionnel !) de recevoir *« la petite blessure »* qui permet d'échapper au front pour quelques mois.

Mais il s'efforce surtout de la rassurer, en dédramatisant le mot terrible « attaque », en affichant son moral fondé sur la croyance inébranlable en Dieu qui ne peut rester sourd aux prières de ses petits enfants, Jeanne et Emile, rester sourd aux prières de son épouse , en proclamant sa « confiance absolue ».

Lettre-testament écrite le même jour et conservée sur lui :

**Ma chère et aimée Ninette,*

*Mes chers petits enfants,*

*Si on vous remet cette lettre, c'est que je serai mort. Quand bien même je ne suis plus je ne veux pas que vous passiez votre existence dans le deuil. Réagissez contre la douleur et songez que si vous êtes tristes vous faites de la peine à celui qui n'est plus. ~~Je suis~~ Oui pensez à moi je veux être dans votre souvenir et dans votre cœur, mais il faut que cette pensée vous soutienne et ne vous abatte pas ; songez que je suis avec vous et que je vous vois, que je continue à vous aimer et à veiller sur vous ; je me suis confessé hier, j'espère que Dieu m'a fait miséricorde pour toutes les fautes que j'ai commises, en tout cas priez et faites prier pour moi, faites les aumônes que vos moyens vous permettront, je n'ai pas besoin de vous dire d'être bons et charitables pour les pauvres et les malheureux, je connais trop votre cœur pour appuyer cette recommandation.*

*Ma petite Ninette, tu es donc seule avec les mignons, fais les étudier selon tes ressources, je voudrais bien que mon petit Milou fasse de bonne* études, mais si tes ressources ne te le permettent pas, fais lui donner une bonne instruction primaire, il travaillera ensuite pour t'aider dans la vie. Quant à ma petite Jeanne, fais-la également élever selon tes moyens, mets-la en situation de pouvoir gagner sa vie sans le secours de personne.*

*Adieu à vous tous, ne pleurez pas sur moi. Adieu à ma mère, à mon père, à mes sœurs, à tous mes parents, j'ai une pensée spéciale pour ta mère qui m'a entouré d'affection comme son propre fils.*

*Je ne puis terminer sans t'annoncer que l'hiver dernier M. Macé m'a prêté deux cents frs, il y a de grandes chances pour qu'il ne veuille pas que tu les lui rendes mais néanmoins il faut lui en parler. Je ne t'avais pas parlé de cette petite dette parce que je craignais que tu trouves que je dépense trop d'argent. Je me proposais de rendre cette somme à ton insu. Tu me pardonneras de t'avoir caché cette petite dette.*

*Adieu ma petite femme aimée, adieu mes mignons chéris. Je vous embrasse avec tout mon cœur, avec toute mon affection, adieu au commis que j'ai beaucoup aimé . »*

Cette lettre admirable montre que, contrairement aux propos rassurants qu'il tenait à Ninette dans sa lettre du même jour, écrite sans doute juste avant, Joseph pense mourir dans l'attaque. C'est une lettre-testament spirituel qui est d'abord celle d'un chrétien, époux et père, qui s'est préparé à la mort en se confessant à l'aumônier, qui est convaincu de l'existence de l'au-delà et de l'efficacité de la prière pour abréger le temps de Purgatoire du mort. Convaincu aussi que l'âme du mort continue à veiller sur les siens à les aimer et à les protéger. Il leur recommande vivement de pratiquer la charité chrétienne envers les démunis, par bonté d'âme plus que par devoir. Il oriente leur deuil dans un sens positif : *« pensez à moi je veux être dans votre souvenir et dans votre cœur, mais il faut que cette pensée vous soutienne et ne vous abatte pas »*.

Il a bien conscience qu'avec sa mort, le niveau social de la famille va tomber, et que les enfants ne pourront pas être élevés et étudier comme s'il continuait à apporter son salaire de cadre bancaire, d'où la modération des directives concernant les études d'Emile, visant à déculpabiliser son épouse. On remarque que le garçon (nommé en premier, bien que le plus jeune) est le seul des enfants pour qui il ait rêvé de *« bonnes études »*, mais c'est un trait général de l'époque. Cependant, il souhaite que Jeanne possède aussi un métier, pour qu'elle soit indépendante financièrement.

L'adieu à tous les êtres chers de sa famille se fait en deux temps, encadrant l'aveu de la dette contractée auprès de ce M. Macé, qui, en début d'année 1917 (le 6 janvier) dans une lettre à en-tête de la Direction des Agences Régionales du Crédit Lyonnais de Lyon, lui annonçait qu'il tenait à sa disposition la somme qu'il demandait. Emprunt personnel ou avance demandée à son employeur ? Toujours est-il qu'il ne veut pas mourir sans avouer cette cachotterie et sans informer Eugénie qu'il lui lègue peut-être cette charge, si le créancier manifeste le désir de récupérer son dû. En fait, il l'en a déjà informée dans un mot du 11 janvier ! L'adieu général précède l'adieu à son épouse et à ses deux enfants (toujours appelés *« mes mignons »*), et comme un codicille surprenant, la formule d'adieu finale inclut un étranger à la famille, le *« commis »* qui est sans doute un ouvrier agricole permanent travaillant dans la ferme de ses parents.

Cette lettre-testament a été souvent lue par Eugénie et ses enfants, d'après les confidences du fils de Jeanne, Jean Vermorel, devenu un ami, et a dû leur être d'un immense soutien.

Finalement, c'est la lettre rassurante à Ninette qui reflétera la vérité : blessé à l'épaule le 22 octobre, Joseph pourra écrite à Ninette une brève carte le 23 :

*« Deux mots seulement pour te dire qu'une fois de plus je viens d'échapper à la mort, j'ai été blessé hier par un éclat d'obus à l'épaule gauche, en arrivant à l'ambulance j'ai été opéré, l'éclat est extrait, je vais très bien, je ne souffre pas trop, la blessure est sans gravité, d'ici deux jours je pense être évacué vers l'arrière. Dors donc tranquille à mon sujet ainsi que les mignons. D'ici à demain, je t'écrirai une longue lettre. »*

L'angoisse puis le soulagement d'Eugénie

Par chance, des lettres d'Eugénie ont pu être conservées par Joseph, en bien moins grand nombre que les siennes, car les aléas de la vie au front – et parfois les ordres pour ne pas donner d'indices à l'ennemi sur le mauvais moral de l'arrière, si le soldat était fait prisonnier- rendaient leur conservation plus précaire. Celles qui encadrent la blessure du 22 octobre (avec le décalage dû au temps d'acheminement du courrier) existent encore. Les voici, comme témoignage sur le couple, mais aussi comme témoignage des souffrances des femmes, épouses, mères, fiancées :

Le 24 octobre, ne sachant pas quel a été le sort de son époux, Eugénie écrit :

*« Mon cher Joseph,*

*Je suis désolée aujourd'hui mais néanmoins je veux t'écrire si comme je l'espère et je désire trop mais trop tu es encore vivant tu recevras cette lettre.*

*J'ai lu aujourd'hui dans le journal que l'attaque avait eu lieu et qu'elle a été très acharnée aussi je ne vis pas je me demande tous les instants si tu es encore vivant ou prisonnier ou blessé autant de questions qui me torturent.*

*Je prie la Ste Vierge pour qu'elle me donne la force d'attendre avec résignation une lettre de toi mon cher petit que j'aime tant.*

*Les enfants vont bien, ils espèrent que leur papa reviendra.*

*Adieu mon trop aimé Joseph que Dieu écoute ma prière et que tu reçoives cette lettre je t'aime plus que jamais.*

*Ton épouse qui ne vit que pour toi*

*Ninie*

Eugénie, informée par son mari de sa participation à l'attaque, informée par la presse de la dureté de cette attaque, ne peut que vivre dans l'angoisse, et se réfugie dans la prière, en bonne chrétienne qu'elle est. Sa lettre est un acte d'amour, mais aussi un acte de foi et d'espérance, car il se pourrait bien que son destinataire soit déjà mort au moment où elle écrit. Nous savons que l'issue n'a pas été fatale pour Joseph, et le 30 octobre, elle lui écrit :

*« Mon cher Joseph,*

*J'ai reçu aujourd'hui 3 lettres de toi tu peux croire que j'étais heureuse d'apprendre qu'une fois de plus tu avais été protégé. Je ne vivais plus depuis quelques jours ni je ne mangeais ni je ne dormais je passais mes nuits a* pleurer et à me lamenter il m'est arrivé de ne pas me coucher jamais on ne croirait ~~qu'on vous aime~~ tant si on n'était pas passé à de telles épreuves combien l'on souffre de savoir celui que l'on aime plus que tout au monde affronter de tels dangers.*

*Depuis que j'ai appris que tu es blessé je respire je mange et puis je me sens revivre j'ai repris du goût pour m'habiller en un mot je suis trop contente et je remercie Dieu tous les jours de t'avoir protégé.*

*Jeanne et Milou eux ne se faisaient pas trop de chagrin le souci de leur papa ne les empêchait pas de bien se restaurer. La petite cependant priait avec ferveur et attendait les lettres avec impatience… »*

La lettre continue longuement en exposant des projets d'avenir au retour de Joseph, et lui fait part d'une nouvelle mesure qui pourrait le faire revenir temporairement : *« J'ai vu l'autre jour sur le journal qu'on accordait des sursis de 2 mois aux hommes de ta classe employés dans les banques à cause de l'emprunt tu devrais faire ta demande. »*

Eugénie, rassurée, ose maintenant décrire les tourments qu'elle a endurés, qui lui ont fait prendre conscience de l'intensité de son amour. Elle n'omet pas de signaler de nouvelles prières à Dieu, d'actions de grâces cette fois, pour la préservation de la vie de son mari. Pour elle aussi, la blessure – dont elle ne s'inquiète pas- est la « bonne blessure » qui ne fait que confirmer que la mort a été très proche et qu'elle n'a été évitée que grâce à l'intervention divine.

La dénonciation de la promiscuité sexuelle

Revenons au début de l'année 1917 pour amorcer cette nouvelle rubrique. Promu sergent en janvier 1917, puis nommé aspirant au 158e R.I. début mars, Joseph se voit chargé d'instruire, vers Montbéliard, les nouvelles recrues de la classe 1917. Il écrit une courte lettre à sa femme le 8 mars :

« *Ma chère Ninette,*

*Ce soir j'ai comme service la surveillance des malades, ce n'est ni ennuyeux ni fatigant, mon rôle consiste à aller de temps en temps dans les locaux où doivent se tenir les malades et à y faire faire l'appel par le sergent qui est avec eux.*

*La plupart des hommes composant le dépôt divisionnaire sont cantonnés dans des usines qui fabriquent du matériel militaire, gamelles, quarts, bidons etc. De très nombreuses femmes sont employées dans ces ateliers et sont en contact avec les soldats la plus grande partie de la journée. Tu comprends dès lors quelle promiscuité préside à tous ces rapports, c'est l'immoralité et la débauche organisées. Je suis absolument stupéfait de ce que les chefs responsables aient consenti à une installation pareille. Si les familles auquelles* appartiennent tous ces jeunes gens connaissaient cette situation, elle ne manqueraient pas d'adresser des réclamations.*

*Adieu ma petite Ninette. Je pense que tu vas bien ainsi que les mignons. Mille baisers à vous tous. »*

Comme on l'a vu précédemment, les soldats du dépôt sont temporairement « embusqués » en attendant d'être appelés sur le front. Le sensuel mais très moral Joseph Devaux condamne les rapports de tous ordres entre soldats et ouvrières du lieu travaillant ensemble.

Le 26 juin 1917, de retour d'une permission chez lui, à Belmont, Joseph retrouve ses recrues à proximité de Soissons, et ses collègues sous-officiers (avec qui il partage la *« popotte »*) dont il constate les pensées libidineuses :

« *Ma chère Ninette, Je t'écris sur la table de la popotte, à côté de moi se trouvent différentes brochures où s'étalent des femmes plus ou moins déshabillées, quelques camarades en examinent les contours aussi voluptueux qu'harmonieux ; naturellement, je ne te transmets pas les réflexions qu'inspirent toutes ces nudités aux jeunes cerveaux en mal de jouissances et sevrés depuis longtemps du plaisir de bercer une jolie femme. »*

Mais au lieu de fulminer contre l'immoralité de ces lectures, comme il est souvent tenté de le faire, Joseph ne les condamne pas cette fois car il comprend trop bien les frustrations de ses camarades ::

*« Moi aussi je voudrais bien t'avoir près de moi et c'est avec une certaine mélancolie que je pense à ma dernière permission où je ne t'ai point caressée comme j'aurais voulu… ».*

De fait, la frustration des soldats en matière de relations avec les femmes (la leur, ou d'autres) a engendré une industrie d'édition florissante, comme l'analyse **Jean-Yves Le Naour** dans l'ouvrage cité :

*« Le théâtre n'est pas le seul à s'attirer les foudres des censeurs et des moralistes. Toute proportion gardée, il connaît des attaques moins violentes que la littérature et les cartes postales pornographiques. Ces dernières sont en effet jugées beaucoup plus redoutables que le théâtre léger parce qu'elles corrompent directement le soldat, et non plus le noceur impénitent de l'arrière »* Et de citer un extrait révélateur du nationaliste **Georges Valois** dans *« Le Cheval de Troie »* paru en 1918 (pp. 274-275) :

*« Ouvertement ou clandestinement, à partir du printemps 1915, des industriels peu scrupuleux ont spéculé sur les dispositions morales des soldats vivant dans l'isolement sexuel. […] La corruption a été tout à fait artificielle. Les soldats demandaient des journaux et des images, mais non ceux-là, à quoi ils ne pensaient guère, car la vie dans les tranchées porte naturellement à la vertu la grande majorité des hommes, exception faite de quelques déséquilibrés. »* . Cette affirmation nous paraît quelque peu naïve, utopique, quand on connaît le genre de préoccupations, d'obsessions qui surgit de tout rassemblement de jeunes gens ou d'hommes plus mûrs. Et Valois d'en tirer des conséquences non seulement morales, mais aussi stratégiques et natalistes : *« Ai-je besoin de dire que les résultats ont été déplorables ? Cette excitation malsaine, outre qu'elle a l'influence la plus pernicieuse sur l'avenir de la race, détourne l'esprit des préoccupations militaires ».*[18]

Comme l'accès à ce type de publications ou de cartes érotiques ou pornographiques n'est pas aisé, surtout au front, il engendre un autre négoce lucratif, à plus petite échelle, comme le signale J.Y. Le Naour : *« Certains soldats ont même trouvé dans l'approvisionnement en photographies de femmes nues à leurs camarades un fructueux commerce : en septembre 1917, le contrôle postal de Besançon rend compte du trafic d'un militaire français qui cherche à se procurer des « poses photographiques » pour les revendre aux soldats américains et français »* (SHAT 16 N 1554)[19]

Revenons à notre correspondance entre les époux Devaux. Un mois plus tard, le 23 juillet, alors qu'il est toujours dans les environs de Soissons, Joseph signale à son épouse, sous forme euphémisée, la présence de prostituées à Soissons :

*« J'ai fait un tour hier dans la ville voisine, les boutiques sont de plus en plus nombreuses, les femmes d'un certain genre font même déjà leur apparition, elles sentent qu'il y a de belles affaires à réaliser. »*

---

[18] Jean-Yves Le Naour, op.cit., pp 55-56

[19] Jean-Yves Le Naour, op.cit., p. 62

Ayant rejoint le front fin septembre 1917, l'aspirant Devaux sera, comme on l'a vu à propos de la lettre-testament du 17 octobre, blessé le 22 octobre à l'épaule gauche par un éclat d'obus. Après hospitalisation et convalescence, il revient au début de 1918 comme instructeur en subsistance au 31e B.C.P. vers Saint-Dié, dans les Vosges. Une fois de plus, dans sa lettre du 5 mars, il va déplorer la promiscuité sexuelle des soldats en instruction et des jeunes filles de l'endroit, mais en faisant porter davantage la responsabilité de la liberté des mœurs sur ces dernières, et en généralisant son jugement :

*« Je suis dans la chambre d'où je t'écrivais l'autre jour et où je te disais que l'on cousait. Aujourd'hui, on ne coud pas, on roucoule, je crois que je suis d'une assez grande gêne pour les deux soupirants qui sont un chasseur et une jeune fille qui attendent la fin de ma lettre pour conjuguer le verbe aimer.*

*Je crois que, en général, sur l'ensemble du front, les femmes sont assez dévergondées. Assez souvent on jette la pierre aux hommes quand il s'agit de moralité, or ici je croirais plus volontiers à la vertu des hommes qu'à la vertu des femmes. Les jeunes filles usent d'une liberté d'allure qui laisse quelque peu songeur quant à la tenue de leur vie intime ; il faudrait être courageux pour épouser l'une quelconque de ces demi-vierges si toutefois elles sont vierges à demi. »*

Le 20 mars, toujours instructeur vers Saint-Dié d'un stage de grenadiers, il revient sur le même thème, avec des mots sévères de moraliste austère et érudit (voir la chute)

*« J'ai en ce moment à côté de moi un gamin qui m'énerve. J'aime les enfants mais je déteste celui-là : il est d'une niaiserie consommée, d'une détestable éducation et naturellement il est sale comme il convient à tout bon Vosgien digne de ce nom. C'est un enfant naturel, je crois qu'ici ils sont plus nombreux que les autres ; d'ailleurs la population trouve cela assez naturel, on dit d'une fille qui a un enfant « qu'elle a été prise », et puis si toutes n'en ont pas, ce n'est peut-être pas faute d'avoir goûté au fruit défendu. La plupart des filles ou des femmes que j'ai pu observer ont une tenue des plus douteuses dans leurs rapports avec les soldats. Dimanche dernier, en me promenant dans les sapins, j'ai rencontré deux de mes élèves qui avaient chacun une femme au bras. Or tu peux penser que la solitude du bois, le frou-frou d'une jupe à côté d'un gaillard qui ne demande qu'à se laisser glisser sur la pente de la concupiscence impressionnaient suffisamment leurs sens amoureux pour que le mystère des sapins fût mis à profit pour un holocauste à Vénus. »*

Le 1er avril, il renouvelle encore ce jugement sur la liberté de moeurs des jeunes filles vosgiennes, mais en faisant peser cette fois la responsabilité sur leurs mères, qu'il stigmatise d'un point de vue chrétien :

*« Nous habitons un petit village dont quelques maisons ont été détruites par les allemands* en 1914. Les habitants paraissent assez insouciants, les événements actuels ne les intéressent que médiocrement, presque personne ne lit le journal. Les jeunes filles bavardent avec les soldats, naturellement toutes ces conversations n'offrent aucun intérêt, tu peux penser ce que peut être le bavardage de filles sans retenue et de soldats sans pudeur. Je suis stupéfait de l'attitude des mères de famille, grâce à leur insouciance ou à leur niaiserie, les jeunes filles sont perdues sinon dans leurs corps du moins dans leurs âmes. Le poilu qui a tout vu et tout entendu répète et raconte en amplifiant naturellement le détail égrillard ou pornographique mis en relief avec un soin particulier. »*

On ne peut s'empêcher de voir un certain mépris pour le peuple dans ces lignes d'un fils du peuple qui, tel Julien Sorel, a pu dépasser son milieu de naissance grâce à des études en séminaire qui l'ont conduit, en élève puis étudiant provincial brillant, au grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Et la différence d'âge (il a 39 ans quand il écrit ces lignes) avec ses stagiaires, son rigorisme religieux, son statut de père de famille et son niveau social ne font qu'accentuer cette mise à distance. D'une façon générale, Joseph Devaux est obsédé par la décadence des mœurs.

Alors qu'il était en subsistance au 31e B.C.P. dans les Vosges, à la mi-avril, Joseph rejoint son régiment, le 158e R.I. en forêt de Compiègne. Toujours aspirant, il commence par commander une section chargée de l'abattage de hêtres en forêt. Mais si le lieu a changé, les moeurs lui paraissent les mêmes, et pour la première fois, dans sa lettre du 6 mai, il dénonce les adultères chez les soldats, tout en commençant de façon bien misogyne :

*« Ici comme ailleurs, je crois que le vice chez les femmes pousse comme les roses, le soir, sous les coins ombreux, on devine des couples enveloppés de silence mais prodigieusement actifs, comme dit la chanson, c'est l'amour qui est cause de tout ça. Pauvre vertu, comme tu es en décadence ! La vieille fille dont tu me parlais il y a quelques jours pourrait venir ici, elle verrait qu'il n'y a pas que des officiers qui glissent sur la pente de la concupiscence, le troupier donne, quand il en a l'occasion, quelques bons coups de canif au contrat de mariage ; quand il ne le fait pas, c'est qu'il ne le peut pas ; les conversations qu'on entend sont très édifiantes à ce sujet, mais il m'arrive quelquefois de m'éloigner de certains groupes pour ne pas entendre des choses qui me répugnent. »*

Il va sans dire que ces propos informatifs sont à double détente : non seulement ils informent Eugénie du comportement de l'environnement de son époux, mais doivent la rassurer puisqu'il condamne sans réserve ces adultères, et fuit les conversations égrillardes…

## Plongée dans l'intimité du couple Reymondon

**Eugène Reymondon** (cl. 98), agriculteur à Saint-Maurice-en-Gourgois retrouve, à 36 ans, en août 1914, le grade de sergent qu'il avait en terminant son service militaire en 1902. Il a épousé en avril 1914 une jeune fille de quinze ans sa cadette, **Antonia Fully**, fille d'un agriculteur de la commune (hameau de Sabonnaire). Il monte au front en octobre 1914 avec le 23e B. de Chasseurs Alpins de Grasse, et contracte en décembre, la fièvre typhoïde en Belgique. Il est successivement hospitalisé dans la Somme, puis dans le Calvados, puis à Nice. Nous avons vu dans le chapitre XI, relatif à la vie à l'arrière en 1915, comment le courrier échangé avec son épouse lui permettait d'administrer à distance sa ferme (le domaine de son épouse, fille unique qui vit avec son père malade et qui n'est secondée que par un domestique porté sur la bouteille). Nous aborderons maintenant des aspects de la vie intime du couple, à travers cette correspondance parcellaire.

La typhoïde contractée en Belgique lui vaudra de passer le reste de sa guerre principalement comme instructeur des jeunes recrues de classes successives, loin du front, puis d'être affecté à la fonction de sergent fourrier, préposé à l'habillement des soldats du 23e B.C.A.. Ses lettres sont adressées à *« Ma Chère Tonia et Cher Papa »* (son beau-père) mais son interlocutrice principale est son épouse, qui peut-être lit la lettre à son père mal-voyant, en sélectionnant le contenu…

### Le risque d'attiser la jalousie d'Antonia ?

Dans une lettre envoyée d'Abbeville, où il est encore hospitalisé, et datée du 5 avril 1915, il commence par exprimer son espoir d'être envoyé en permission chez lui, ou en convalescence :

*« …et alors examiné par une commission présidée par un général, il sera décidé si je par* chez ma Tonia pour une permission de 8 jours ou bien pour une convalescence plus longue. A la volonté de Dieu je serais heureux de passer ne fut-ce que huit jours a* la maison, et puis la classe 16 étant rentrée et nombre de réformés, il faut les instruire et déjà depuis longtemps un ordre ministériel réserve cet emploi au* gradés blessés, ou ayant été atteints de maladies graves, rentrant de permission ou de convalescence. Tu vois que ma maladie me réserve encore des jours de sécurité. Mais j'en ai besoin, elle m'a rudement essayé*[20]*… »*

Puis vient la partie où il envisage d'être renvoyé sur la Côte d'Azur (son régiment ayant son dépôt à Grasse) qui n'a pas pu manquer de titiller la jalousie de la jeune Antonia, ce qui paraît bien cruel : *« rudement essayé. Je ne digère plus comme avant le soleil de Nice, et le séjour de ces lieux de plaisir me remettront* d'aplomb, c'est alors que je vais t'en demander des pièces de cent sous, car il paraît que là-bas les femmes sont chères, et comme je te trouve très dévouée a* me tenir de l'argent, j'en profiterai. Tu t'en feras du mauvais sang alors, quand tu songeras que j'habite un si beau pays, un pays ou* l'on ne peut vivre sans amour, et pour te faire rager plus encore je te raconterai un peu mes conquêtes. Je parie bien que si alors je retombai malade, tu ne t'inquiéterai* plus guère de moi, mais ça ne fera rien va, je sais que si je peux échapper a la guerre, il n'y aura presque plus d'hommes, et je ne puis être embarrassé, les femmes chercheront les hommes, qui sauront se faire prier, et orgueilleuses seront celles qui pourront en acrocher* un. Tu vois que tu n'a* pas besoin de faire la fière, ce n'est plus l'an dernier, a* mon tour maintenant qu'il y a abondance. La* ou* les derniers partants de Vayson* sont allés, a* Vir*, Calvados, il y a 111 gentilles infirmières pour 90 malades, il y a donc 21 délaissées. Cependant si tu me promet* d'être toujours aussi gentille et aimable comme tu a* été jusqu'à présent, je veux t'aimer beaucoup toujours. Si à midi j'ai une lettre de toi je t'écrirai encore, cela me fera vivre avec toi par la pensée, puisque c'est tout ce que puis faire en ce moment… »*

La fin tente de racheter ce qui précède, mais il est bien cruel de la part d'Eugène de torturer ainsi sa jeune femme en lui faisant miroiter ses possibilités d'amour facile au soleil du Midi, ou de liaison avec une infirmière « *délaissée* » ou consentante, ou de remariage aisé après la guerre s'il survit en raison de la pénurie d'hommes mariables ! On peut songer qu'il décrit ses fantasmes, ou plus charitablement pour lui, qu'il badine avec elle, mais ce badinage met mal à l'aise, d'autant plus qu'Antonia aurait pu lui préférer comme époux un jeune homme de son âge à elle.

Le lendemain 6 avril, toujours d'Abbeville, Eugène récidive, mais en ne restant plus dans le général, ce qui n'a pas dû manquer d'inquiéter encore davantage Antonia :

*« … Que te dirais-je, il pleut toujours, le médecin major de l'hôpital est encore changé, ça me laisse fort indifférent car je n'attend* aucun soin. Si j'avais besoin de quelque chose je m'adresserai simplement a* ma gentille infirmière qui me le donnerai* tout de suite. C'était une jeune dame de 23 ans née à Oran, Algérie, qui paraît plus tôt* origine Espagnole car svelte, les yeux brillants, les cheveux si bruns et*

[20] « Le verbe « *essayer* » signifie ici, en français local toujours usité, que la maladie l'a « *secoué* », a compromis gravement sa santé.

*le teint hâlé représente* bien la femme d'Andalousie. Dans le métier d'infirmière on voit tout de suite qu'elle n'est pas novice ; nos riches châtelaines qui nous soignaient à St Riquier demandaient souvent au médecin la façon de procéder pour les piqures*, pour placer les ventouses, pour les massages et friction et quand quelqu'unes* de ces opérations devait se faire dans la région du bas-ventre je voyais qu'elles avaient de la répugnance et le faisaient avec timidité, mais elle fait par habitude, il faut que je te dise que c'est son métier, elle est entrée infirmière dans les hopitaux* a* Lyon et en a fait une carrière, aussi il faut voir avec quelle aisance elle exécute ses différents travaux, les infirmières de la croix-rouge* comme celles de StRiquier travaillent gratuitement, mais elle, est payée, et le temps de loisir elle s'occupe a* tricoter des chaussettes, je ne crois pas qu'elle soit bien fortunée. Mais je dois dire que c'est une personne charmante sous tous les rapports […]elle sait tout, a tout vu questionne beaucoup et par sa familiarité a vite conquis ses auditeurs, son mari est au front. »*

La révélation finale a bien quelque chose de rassurant, mais la façon dont Eugène décrit complaisamment « sa » belle infirmière d'Oran au port d'Andalouse, en sache autant sur sa vie, a dû la faire apparaître comme une rivale potentielle aux yeux d'Antonia.

Le 10 avril, Antonia doit répondre à sa lettre du 5, et laisse seulement percer une once de jalousie, tout en déplorant le nouveau ton de ses lettres :

*« Je suis bien peinée de te sentir là-bas en pouvant rien te faire, alors que j'aurais tant de bonheur de te servir à la maison. Je voudrais bien te gâter un peu et j'en serais très heureuse si tu pouvais avoir une convalescence. Sabonnaire n'est pas un bien beau pays mais il me semble qu'il pourra t'être aussi favorable que Nice avec ses belles femmes. Tu ne me dis que des bêtises maintenant. Je crois que tu deviens polisson. »*

Le 11 avril, Eugène change radicalement de ton, et entreprend de rassurer sa jeune épouse avec qui il n'a partagé que quelques mois de vie commune, le mariage ayant été célébré le 18 avril 1914 :

*« Je suis sûr que si nous avions passé toute cette année ensemble, tu serais bien persuadée que tu as tout* mon amitié, tu n'aurais, je suis sûr, aucune crainte de le* perdre car il* est solide, et puis que ferai*-je s'il en était autrement, te faire des misères ce n'est point dans mes habitudes, quand même ce serait un étranger, un ennemi, je ne voudrais pas agir ainsi, être indifférent envers toi ça ne craint pas non plus*[21]*. Je ne trouverai jamais du plaisir dans un plaisir qui n'est pas partagé, et si tu as été si inquiète si ennuyée c'est que tu es comme moi, tu n'as plus celle ou celui qui durant toute ton existance*[22] ou en ces derniers temps écoutaient tes petites misères car elles étaient petites alors, et supportaient pour toi les luttes de la vie ; cela t'a été ravi ensemble et je sais que si j'étais près de toi quand même il y eut* du travail tu ne te plaindrais pas parce que , ce qui te fait le plus faute*[23] *c'est quelqu'un en qui tu donne* ta confiance, qui souvent dise je t'aime, veux-tu venir avec moi, qui toujours te témoigne de l'affection, ma chérie serait guérie. Tout cela je voudrais te le procurer, j'en serai* si content que je voudrais te faire plaisir toujours, toujours. Je t'assure que le mariage m'a uni a* toi d'une manière que tu ne supposes surement* pas, il me semble que toi c'est moi… »*

Antonia enceinte

Finalement, Eugène bénéficiera d'un congé de convalescence chez lui en mai et début juin 1915, au cours duquel les deux époux engendreront leur fils Antoine qui naîtra le 4 mars 1916. Aucune lettre d'Antonia ne témoigne de l'annonce de sa grossesse à son mari, car la correspondance saute du 25 juin au 4 septembre, étant donné qu'Eugène a bénéficié d'une longue permission agricole pour aider son épouse à effectuer les travaux agricoles d'été. De retour au dépôt de Grasse en septembre, il effectue un long stage de mitrailleur au 5e B. Territorial de Chasseurs Alpins, en subsistance au 111e R.I. à Antibes.

Antonia, enceinte, assumant la charge de la ferme avec un domestique, exprime sa détresse dans plusieurs de ses lettres, notamment lorsqu'une permission d'Eugène est annulée. Ainsi elle lui écrit le 23 octobre 1915 :

*« Mon Bien Cher Eugène*

*Quelle déception qu'il nous arrive quand même. J'en suis trop surprise vraiment. Hier dans la journée ne te voyant pas arriver je devenais bien inquiète et la veillée je t'attendais encore pensant que si tu étais parti de Grasse par le train de 1 heure de l'après-midi jeudi, tu devais arriver à Sabonnaire vers 6 ou 7 heures du soir le vendredi ! Mais rien de tout cela. J'avais beau me lasser les yeux à regarder à tous moments que je ne te voyais pas venir. Oh que tu m'as fait rêver à ton sujet cette nuit ! J'en étais lasse ce matin. Ce n'est pas étonnant qu'il me soit arrivé pareille déception. Tu ne peux croire mon pauvre Eugène comme je regrette ces courts instants de permission. Je les aurais trop désirés. Oh que j'aurais donc été heureuse de t'avoir, tu m'aurais rendu un peu de force il me semble car en ce moment je prends tout en noir. Je suis trop seule. Je ne comptais que sur ces courts instants pour te revoir encore une fois, et maintenant*

---

[21] *« ça ne craint pas »* peut signifier, en français régional, « *ça ne risque pas de se produire* »

[22] Il fait allusion à la mère d'Antonia, décédée début décembre 1914.

[23] *« ce qui te fait le plus faute »* veut dire *« ce qui te manque le plus » ;* cette expression est encore très usitée en Forez

*tout est perdu. Je ne puis rien espérer et j'en suis tout à fait désolée. Oh ! dis c'est bien vrai qu'il ne faut pas compter sur aucune autre permission. Je le vois bien venir d'avance. J'en suis trop ennuyée. Pourtant moi qui tiendrais trop à ce que tu viennes avant qu'on t'envoie au front. Réellement ma situation est des plus difficiles en ce moment et ton absence me la rend plus difficile encore. Etre là sans personne pour me guider un peu et me seconder…. »*

C'est une fausse joie qu'elle a deux jours après, qui ne fait qu'empirer sa désillusion et sa souffrance :

*« A chaque instant, j'étais à la porte. Tout à coup, j'ai aperçu quelque chose de bleu pâle dans le chemin près de la terre de chez Vida. J'étais transportée de joie croyant que c'était toi avec ton manteau bleu qu'on t'a donné. Mais malheureusement, je n'ai pas tardé à reconnaître que c'était le facteur dont la blouse est du même bleu. Je n'avais plus d'espérance, car l'heure était passé pour toi. Oh que j'en étais peinée d'avoir tant désiré ! ».*

Elle est d'autant plus déprimée qu'elle vit seule sa grossesse, qui approche de la fin du cinquième mois, son père n'ayant rien remarqué et elle n'ayant pas osé le lui annoncer, trouvant cela inconvenant :

*« Ce qui m'ennuie, mon pauvre Eugène, je ne te l'ai pas dit jusqu'à présent, parce que je croyais sûr que tu viendrais, c'est que le Papa doit ignorer ma situation et ce n'est pas bien de notre part. J'aurais trop voulu que toi-même tu lui fasses comprendre. Ça m'ennuie bien, vois-tu. Je n'ose pas moi. ».*

Dans cette même lettre du 25 octobre 1915, elle lui fait part de ses souffrances physiques et l'exhorte à rester fidèle :

«*La bile me travaille ce soir. J'ai eu aussi des crampes dans le ventre qui me coupaient la respiration par certains moments. C'est la première fois que je sens cela. C'est pas tout rose va, ni non plus sans peine. Je t'assure que tu peux bien être sage, va. Je le mérite bien et tu serais grandement coupable si tu ne l'étais pas. Mais je te le recommande encore. Je vois bien que tu es dans des compagnies tout à fait mauvaises. A tout prix évite-les ou je ne serai pas tranquille. »*

Cette bonne chrétienne ne manquait pas jusque là la messe du dimanche, au bourg de Saint-Maurice-en-Gourgois, distant de 2,5 km. Mais le 13 novembre, elle lui confie :

*« Demain, comme je ne compte pas pouvoir aller à la messe, je ferai un bon matin dans mon lit. Je ne me lèverai qu'à 6 heures. Tu vas m'appeler paresseuse. Je le suis bien un peu par moments mais plus tard je compte redevenir plus vaillante. »*

Une grasse matinée qui se termine à 6 heures du matin ! On croit rêver ! Mais Antonia se lève le plus souvent à 4 heures du matin, comme elle l'indique dans certaines lettres . Et à ce moment-là, elle se tourmente de n'avoir pas pu trouver des ouvriers agricoles pour l'arrachage des pommes de terre, habituellement terminé à la mi-novembre…

Le 19 novembre, elle s'inquiète pour la suite de sa grossesse :

*« Que deviendrons-nous cet hiver ? Oh qu'il sera pour l'un et l'autre horrible. Je n'ai guère confiance que tu sois près de moi en février. A compter d'aujourd'hui je n'ai plus que 3 mois et qui sait si les choses ne peuvent pas s'avancer. Cela arrive souvent. J'appréhende car je suis trop seule pour rester ainsi dans des moments si critiques. Je ne peux pas te dire combien le repos me serait nécessaire. Oh qu'il me ferait du bien il me semble, si je pouvais le prendre »*

Le 23, elle termine hâtivement sa lettre en s'excusant de le faire et formule, toujours sous forme euphémisée, la crainte d'une fausse couche :

*« Je ne t'en dis pas davantage pour aujourd'hui. Je suis tellement lasse. Faire les deux écuries ça me tue. J'ai bien peu qu'il m'arrive quelque chose. »*

« *Faire les deux écuries* » (les deux étables en français local forézien, le terme s'y employant pour les vaches et non les chevaux), consiste non seulement à traire les vaches à la main, mais aussi à refaire leur litière, en enlevant les bouses pour les transporter sur le tas de fumier et en remettant de la paille fraîche. Certes, un valet l'aide, mais il est peu fiable, et buveur, comme elle s'en plaint constamment. De plus, Antonia se désespère de n'avoir pu faire encore le nettoyage de la maison pour célébrer le repas de la messe anniversaire de la première année de la mort de sa mère (« *le bout de l'an* » en français local)

Antonia est guettée par un épuisement total, ce qu'elle consent enfin à dire plus explicitement à Eugène dans sa lettre du 25 novembre :

« *Je ne sais si nos épreuves dureront longtemps mais elles sont terribles en ce moment. Moi je souffre affreusement voilà déjà 15 jours. Ma jambe qui comme je te l'ai dit me fait de plus en plus souffrir est bien l'effet de mon état, et plusieurs femmes à qui j'en ai parlé m'ont dit que probablement cela me durerait jusqu'à la fin. Hier et aujourd'hui, je peux à peine me mouvoir, le bas des rheins* me fait mal aussi. Je ne peux absolument rien lever* (soulever) *même quand un seau ou une marmite est vide. Par moment j'en crierais. Tu vois que je suis dans un bel état et on me dit que si je me fatigue, je finirai par agraver* tout cela. Pourtant comment ne pas faire pour ne pas me fatiguer, c'est impossible, il y a du travail aux écuries et à la maison aussi… »*

Faute d'avoir pu trouver une bonne pour la seconder, elle reçoit enfin l'aide d'une dénommée Christine (sœur d'Eugène ?) qui se propose de revenir l'aider trois ou quatre fois par semaine.

Dans sa lettre du 27 novembre, elle répond à Eugène que son père lui paraît toujours ignorer sa grossesse, qu'elle n'ose toujours pas lui annoncer :

*« Tu me demandes si le Papa ignore encore mon état. Je crois fort que oui car il ne paraît pas me faire compte de rien et tu ne peux pas croire comme j'en suis gênée. Cela m'ennuie tout à fait trop. Je ne comptais que sur toi pour le lui dire et je ne peux pas encore compter sur personne autre. Oh certainement que je me serais enhardie à te dire de le lui apprendre avant que tu partes de la maison si j'avais cru que tu ne vienne pas en permission. Je le regrette vraiment. Le temps passe pourtant. Néanmoins je ne sais pas que te dire. Je ne vois pas d'autre que toi et pourtant c'est impossible. Oh tu peux croire que ça m'ennuie beaucoup. Cependant il devrait bien le savoir…* »

On a peine à imaginer, un siècle après, que révéler sa grossesse à son père ait pu être au sujet aussi tabou dans certaines de nos campagnes foréziennes. Et qu'un père soit aveugle au point de ne pas remarquer le gros ventre de sa fille, ses malaises et ses souffrances. A moins qu'il ne le sache et n'ait aussi, de son côté, pas osé lui en parler. Antonia regrette de ne pas avoir demandé à son mari de révéler l'événement à son père fin août, au moment où s'est achevée sa permission agricole octroyée pour les travaux d'été.

Qu'a répondu Eugène pour soutenir son épouse pendant toute cette période ? On ne peut le savoir car aucune lettre de lui n'a été conservée (ou retrouvée) pour la période allant du 23 juin 1915 (où il se trouve à Grasse) au 8 février 1916 où il se trouve à Lorgues dans le Var. Mais on sait qu'il a bénéficié d'une permission aux alentours du Nouvel An et qu'il en a profité pour informer son beau-père de la grossesse d'Antonia, car celle-ci, heureuse d'apprendre qu'il avait bon voyage jusque dans le Var, lui écrit le 7 janvier 1916 :

*« Je dois te dire que je me sens le cœur plus léger et plus tranquille depuis que toi-même tu as fait part de la grande nouvelle au Papa. Je ne pouvais admettre que ce fut* une autre personne qui la lui apprenne. J'en suis trop satisfaite. Mais ce que je demanderais* encore à Dieu c'est de m'accorder que tu puisses être près de moi au moment critique. C'est toujours exiger je le comprends mais il me semble pourtant que nos peines de l'un et de l'autre pourront être récompensées. Oh oui mon pauvre Eugène j'aurais grand besoin que tu sois près de moi. Il n'y a que toi seul qui puisse m'être un appui. Que sont les étrangers ? Rien du tout. Il n'y a pas d'attendrissement à attendre d'eux. »*

Le 20 janvier, elle lui relate un fait qui aurait bien pu tourner au drame, survenu à proximité d'un abreuvoir, et qu'elle a soigneusement omis de lui dire jusque là :

*« Si tu as reçu mes dernières lettres adressées à Lorgues, tu as bien dû les trouver brèves, je ne savais quoi te dire hier encore parce que je ne voulais pas tout te dire. J'avais peur de te rendre inquiet sans qu'il en soit nécessaire, et je voulais attendre de voir l'effet causé par un accident qui m'est arrivé lundi matin. Ne sois pas trop inquiet je t'en prie. J'aurai eu plus de frayeur que de mal. J'étais allée chercher un seau d'eau au puits en bas de la cour. Chez Vida faisaient boire leurs vaches. Comme je me relevais du puits, je ne vis qu'à mes pieds leur génisse qui me faisait vilain. Vite je sors de son pas* (passage), *mais elle me couru* dessus et vint me faire tomber vers la rigole de l'être*[24]*. Le Vida* (son ouvrier agricole) *vint de l'écurie au galop et Jean Vida sans se presser vint chercher sa vache sans même me demander si j'avais mal. Je me relevais* toute mouillée car mon seau m'avait roulé dessus. Le Papa s'était relevé au galop et chez Thève montèrent voir ce qu'il y avait. On me fit prendre une goutte* (eau-de-vie) *puis je changeais mes vêtements qui étaient mouillés et je me suis mise dans mon lit bien chaude car la frayeur me rendait toute frissonnante. Je ne suis point sentie de mal sur le corps, ni dans la matinée je n'y faisais plus guère attention ; mais dans l'après-midi je n'était pas tout à fait de même. C'était ces piquées dont je t'ai parlé dans mes lettres et puis ces trois jours je ne pouvais guère manger. Mais aujourd'hui je puis te dire que j'ai bien mangé et j'ai ressenti que très peu de piquées. Je ne pense pas qu'il y ait quelque chose de dérangé. La Providence aura sans doute veillée* sur moi. Mais c'est une chose qui pouvait être très grave et amener des conséquences fâcheuses. Je ne sais comment je m'en suis tirée à si bon compte. Il faut que le Bon Dieu m'ait bien protégé*. Pourvu que cela n'amène rien de fâcheux pour l'accouchement il ne me faut pas plaindre ».*

Il est regrettable que la lettre de réaction d'Eugène à cette fâcheuse nouvelle qui aurait bien pu provoquer une fausse couche n'ait pas ait conservée. Nous avons vu qu'Antonia, en bonne chrétienne, attribue à la Providence, à la protection divine, l'heureuse issue de cet accident.

Le 15 février 1916, de Lorgues, dépôt du 23e B.C.A. depuis de longs mois, Eugène adresse à Antonia, qui a dépassé son huitième mois de grossesse, des conseils pratiques et évoque la question du choix du prénom de l'enfant à venir :

---

[24] *« L'être »* ou plutôt *« l'aître »* ou *« les aîtres »* est un balcon de bois qui courait le long d'une façade d'une ferme forézienne ou, le plus souvent, d'une de ses dépendances. Ici on peut supposer qu'il s'agit d'un hangar

*« Tu me demandes quel lit occuper, je ne sais quoi te répondre là-dessus, le plus chaud voilà tout et c'est sans doute la maison [25]. Ne fais pas attention à l'indiscrétion mais plustot* à l'avantage de la santé car, va, à moins de quelque chose d'anormal l'opération sera vite faite et l'essentiel sera que tu sois chaude après ; c'est aux conséquences du froid aux imprudences que je crains le plus pour toi maintenant car les froids ne sont pas passés et le logement ne sera guère chaud, prends la maison va, ça vaudra mieux je crois. Tu me parles de prénom, ne t'inquiète pas là-dessus nous serons d'accord puisque je te laisse libre, et que nous trouverons dans nos familles des noms assez jolis, variés, qui contenteront jeunes et vieux, et puis j'ai toujours l'espoir de les choisir en ta compagnie, près de l'être chéri […] Le Papa Fully aura un héritier, qu'il marronnerai*[26]s'il n'était pas bien guéri pour assister au Baptème »*

Le 17, il lui fait part de l'espoir d'une permission pour assister à la naissance de l'enfant :

*« Il faut espérer que samedi le Capitaine me permettra de me mettre en route et que nous aurions tout deux le plaisir d'offrir dans le courant de la semaine prochaine une petite créature au Seigneur le remerciant de nous avoir unis et a* travers ces malheureux temps, de nous donner aide et protection, nous ménageant des petits moments heureux dans cette grande tempête. Oh oui, si tout se passe bien, malgré la séparation qui aura lieu à la fin de ma permission, malgré les longs mois de guerre encore, je m'estimerai heureux. »*

Le chrétien revient toujours chez Eugène quand il se fait grave, et c'est à Dieu qu'il rend grâce de leur mariage célébré deux ans auparavant et de la naissance de l'enfant à venir.

Le 18, il craint que la permission espérée ne soit retardée, car le bataillon va revenir à nouveau à Grasse, et cela suppose une organisation considérable étant donné l'ampleur du déménagement ( *« il doit y avoir plus de 1000 paillasses et autant de traverssins*, des voitures de couvertures, 20 ou 30 poëles, une dizaine de chaudières, les mêmes que celles que nous avons pour faire cuire les pommes de terre* - pour les cochons- *mais de contenance plus grande 150 et même 170 litres, tout ce qui était nécessaire au B$^{on}$ qui dès les débuts devait compter plusieurs milliers d'hommes »*). C'est la dernière lettre conservée avant d'en retrouver une datée du 27 avril, postée de Brignoles.

Finalement, il pourra assister à la naissance de leur fils Antoine le 4 mars.

Cette partie de la correspondance entre Eugène Reymondon et sa jeune épouse Antonia illustre ce qu'a dû être le sort pathétique des épouses vivant leur grossesse seules pendant la Grande Guerre, encore qu'Antonia soit, pour cette période, préservée de la hantise de savoir son mari au front, exposé à la blessure et à la mort, car sa providentielle typhoïde contractée en Belgique, puis son âge et sa fonction de sergent capable d'être instructeur des jeunes recrues, l'ont longtemps éloigné du retour au front. Mais elle a à assumer la conduite d'une exploitation agricole, ce qui lui vaut tous les jours fatigues et tracas.

### L'attente et les angoisses des épouses de soldats

Nous avons vu, à travers le cas d'**Eugénie Devaux**, épouse de Joseph, combien l'incertitude des femmes quant au sort de l'être chéri au front pouvait être angoissante. Le courrier est le seul lien qui permette une accalmie temporaire dans cette angoisse, mais quelle garantie a-t-on qu'au moment où on lit la lettre rassurante son expéditeur n'est pas blessé, ou mort ? Seules les périodes où le soldat est temporairement loin du front (au grand repos, en stage de formation, en équipe agricole, en hôpital ou en convalescence, etc.) permettent une relative quiétude, sans pourtant calmer la souffrance de la séparation. Parfois, en l'absence de permission, les époux imaginent une stratégie pour se retrouver un jour, en bordure de la zone des armées, dans la mesure où une période de repos permet parfois au soldat gradé de s'éloigner un peu de son unité.

Cette situation de la femme, parmi nos témoins, un époux l'a imaginée longuement, avec une belle sensibilité, à travers l'expérience personnelle qu'il a vécue. Il s'agit d'**Antonin Granet** (cl.03), instituteur à Chamboeuf à la mobilisation (il a déjà 31 ans), localité où il exercera son métier jusqu'à sa retraite prise en 1940. Marié et père d'un petit garçon, sergent au 38$^{e}$ R.I. de Saint-Etienne, il est fait prisonnier à Verdun le 9 mars 1916 et emmené en Allemagne d'où il ne repartira que le 27 novembre 1918. C'est pendant son temps de captivité qu'il entreprend, à partir de carnets rédigés au fil des événements, de rédiger le récit de sa guerre (186 pages), pour meubler sa solitude. Quelques pages avant d'évoquer sa capture, il interrompt brutalement, sans aucune transition, le récit chronologique focalisé sur les événements de guerre pour méditer sur le sort des épouses à travers le cas sous-jacent de sa propre épouse Rosalie. Le contexte dans lequel commence ce sous-récit dans le récit général n'est pas précisé : il doit s'agir d'une

---

[25] *« La maison »* signifiait souvent, en français local forézien, *« la cuisine »*, pièce principale de la maison quand il n'y avait pas de salle à manger. On peut imaginer qu'un lit y avait été installé pour bénéficier de la chaleur permanente entretenue par le fourneau. Cette supposition est corroborée par l'allusion à l' « *indiscrétion* » possible évoquée dans la phrase suivante, tout visiteur entrant voyant nécessairement ce lit.

[26] *« marronner »* est un verbe de français local encore usité signifiant « *maugréer* », *« être en colère »*

rencontre prévue entre les époux dans un lieu non déterminé – ce qui implique un déplacement en train de l'épouse – rencontre qui semble ne pas avoir eu lieu, à une date précédant de peu l'intervention du 38e R.I. à Verdun, où il est parvenu le 24 février – quatre jours après le déclenchement de l'attaque allemande- et a pris le front le 2 mars) :

*« Les précisions données par la reconnaissance font que les coups portent au but ! Des vies se sont exposées pour faire faucher d'autres vies.*

*Elle était partie toute joyeuse, confiante dans l'espoir de revoir son cher époux, elle avait affronté les difficultés sans nombre pour le bonheur de le presser dans ses bras, elle touchait au but… Et elle était arrêtée là dans cette gare, sans pouvoir aller plus loin ! … A quoi lui servirait d'ailleurs !… Le régiment auquel appartient son mari est embarqué pour une destination inconnue… Oh ! elle n'est pas longue à deviner… C'est là-bas, vers ce point dont les journaux parlent tant depuis quelques jours, là-bas vers Verdun où les combats sont si sanglants… La mort dans l'âme elle ne cesse de verser des larmes amères… Que faire là plus longtemps ? Et le train qui l'avait amenée l'emporte tout désespérée presque au même instant où le cher s'en va là-bas à un ultime assaut, elle rejoint le foyer qui sera peut-être vide à tout jamais de l'absent. Oh ! les douloureuse méditations de ces longues heures de chemin de fer… La vue de son cher enfant avive sa douleur. En sanglotant, elle compte sa mésaventure et sa peine… Quels jours d'angoisse ! Mais les lettres arrivent journellement, brèves pourtant, quelques mots jetés à la hâte, au crayon… En route vers l'âpre champ de bataille… Puis une lettre plus longue lui annonce l'arrivée là où elle avait prévu. Elle lit des mots d'espoir mais combien vague est celui-ci ! Cette phrase qui parle de destin, cet appel au destin, comme ils laissent percer de sombres sous-entendus !*

*Depuis deux ans, elle est dans les mêmes transes. Elle a eu le bonheur si fugitif de la courte permission. Elle a passé des heures amères mais le danger menaçant était passé lorsqu'elle en a eu connaissance. Maintenant qu'elle le sait là-bas, son cœur se serre encore plus fort. Une tenaille l'étreint . Elle mange à peine et ses épanchements à son chérubin sont des sanglots et des larmes. La nuit, c'est l'insomnie, c'est l'idée obsédante ! Encore une carte ! mais si laconique « tout va bien », dit-il : oh ! elle sait bien que ces mots cachant d'affreuse vérité*. A nouveau les tourments !*

*Pas de nouvelles aujourd'hui, la facteur passe sans rien laisser ! Mais pourquoi s'en effraye-t-elle ? Cela est arrivé bien des fois ! Malgré les paroles réconfortantes des bons parents qui l'entourent, elle pleure silencieusement. Puis exaspérée, n'y tenant plus, elle se répand en imprécations sur la maudite guerre. Elle crie sa haine à l'affreuse sottise des hommes… Parfois une lueur d'espoir : demain apportera peut-être la missive tant attendue… En vain ! 3 jours, 4 jours, 8 jours se passent, toujours rien… La douleur augmente et ne serait-ce que son cher enfant, elle oublierait qu'elle vit. Que lui font les affectueuses et tendres exhortations ? Peut-elle continuer à exister sans celui à qui elle s'est donnée comme compagne de vie ? Une grande semaine s'est écoulée et toujours pas de nouvelles ! Un voile de deuil plane sur le foyer ! Le bambin joue encore insouciant dans son jeune âge mais les larmes de la maman l'inquiète* cependant ! Aux questions naïves qu'il adresse de profonds sanglots lui répondent, les petits yeux brillent à leur tour et se mouillent !*

*Enfin voici une lettre du front ! … Mais ce n'est pas de lui… Elle ose à peine ouvrir l'enveloppe… L'affreuse vérité l'effraye !… Un bon camarade de son mari a bien voulu lui écrire pour la consoler et comme renseignement ce mot laconique : « Disparu ». Disparu, et nul ne peut dire comment et où ! Disparu, tué sans doute dans cette tranchée où on le vit encore debout au moment de l'attaque ! Disparu, peut-être prisonnier, faible espoir, minime espoir ! Disparu ! Que deviendra-t-elle, que deviendra son bébé ? Maintenant elle ne pleure plus ! Vaincue par la souffrance, terrassée par la maladie, elle est clouée dans son lit de douleur, meurtrie dans tout son être, anéantie ! Disparu ! Comme une parole délirante ce mot revient sans cesse à ses lèvres aphones. Qui pourrait dépeindre les horribles transes, les angoisses de ces semaines longues comme des mois, comme des années. Les recherches, les demandes des parents et amis dévouées sont restées vaines. Peu à peu s'enfuit l'imperceptible espérance qui venait parfois apporter comme un baume au cœur saignant… Disparu ! Mort…. Des milliers et des milliers de foyers sont les théâtres des mêmes heures terribles ! Oh ! la guerre ! Oh ! stupidité humaine ! Oh ! pour cette œuvre de haine que de déchirements dans les cœurs empreints d'amour !…*

*Un jour, ô surprise, ô joie délirante, une lettre d'Allemagne ! C'est lui, l'époux chéri qui écrit dans l'exil ! Il est prisonnier, blessé aussi, mais non gravement ! Qu'importe ! Il vit, elle pourra le revoir ! … Sauvée elle aussi ! Les pleurs de deuil se sont mués en larmes de joie. Il reviendra ! Plus que jamais l'espérance renaît, réconforte, guérit le cœur brisé ! »*

Ce calvaire moral et physique de Rosalie, sa tendre épouse, et cette résurrection finale à l'arrivée de la lettre inespérée, celle du mari prisonnier, Antonin les décrit avec une telle sensibilité, une telle intuition, de son exil allemand qu'il serait vain de plaquer une analyse sur ce beau texte. Il fait mesurer l'importance extrême du courrier au cours de cette Grande Guerre : carte brève ou longue lettre porteuses du fil de la vie et de l'amour, riches de la promesse d'avenir commun sauf si… Le calvaire de Rosalie, il l'agrandit à celui de toutes les femmes françaises, et en nourrit à la fin un réquisitoire contre la guerre.

La fin de l'histoire est triste : quand Antonin, rapatrié de captivité, sera parvenu par train à Morhange en Moselle, le 29 novembre 1918, il y apprendra que sa chère Rosalie vient de mourir de la grippe espagnole…

**Le soin confié au camarade d'avertir l'épouse de la mort de son mari**

On sait que l'escouade, commandée par un caporal, réunissant une grosse douzaine d'hommes, constitue l'unité de vie de base de la guerre de 1914-1918, et, à l'échelon au-dessus, la demi-section, comportant deux escouades, commandée par un sergent. A l'intérieur de ces groupes, chacun connaît la situation familiale de l'autre, voit arriver son courrier, le voit écrire, et souvent, est amené à promettre de donner des nouvelles à la famille en cas de disparition, précédant en cela l'annonce militaire officielle par le maire ou les gendarmes, ou, la suivant, donnant des précisions que ne comporte pas l'avis de décès administratif.

**Jean-Baptiste Mazioux** (cl. 14) du Coteau, employé au chemin de fer à Roanne, a effectué l'essentiel de sa guerre au 98e R.I. de Roanne. Il vient de décrire *« la chose la plus affreuse qui [lui] a resté dans la tête »* qui a consisté à se faire un trou, à Verdun, à la mi- mars 1916, dans un terrain bouleversé, pour échapper au tir des mitrailleuses allemandes, ce qui va l'amener à faire une confidence dont il escamote en partie le protagoniste, comme si le remords de n'avoir pas tenu sa promesse l'avait poursuivi toute sa vie :

T- *« … Les mitrailleuses crachaient à plein ! On a essayé tous les deux de faire un petit trou pour se cacher des mitrailleuses : impossible ! Déjà en mars, déjà au commencement, hein ! Le terrain était tout bouleversé, y avait déjà des c.*. (cadavres). *Impossible de faire un trou pour se cacher ! On piochait là, à côté : c'était rien que des macchabées ! Rien que des morts !*

E- *[…] Et qu'est-ce que ça vous faisait de voir vos camarades qui étaient dans la terre, au moment où vous creusiez ? Est-ce que ça vous faisait penser à votre mort à vous ?*

T- *Même pas ! Je vais vous dire carrément que moi, j'ai jamais eu peur de la mort à la guerre ! Non, non ! J'avais des camarades qui étaient mariés, des camarades de la région, là, de Saint-Etienne et ailleurs, qui me disaient : « Ben, si je reviens pas, voilà l'adresse de ma femme ! Ou n'importe. Moi, j'ai jamais osé écrire à cette personne : « Votre mari a été tué à tel endroit…. ». J'ai jamais osé, moi ! J'ai pas osé le faire ! Mais moi, je vous le dis carrément : j'ai fait la guerre en insouciance ! Je sais pas comment !*

E- *[…] Vous dites, vous n'avez pas osé… Qu'est-ce qui vous retenait d'écrire à la famille qu'Untel était mort à tel endroit dans telles circonstances ?*

T- *J'osais pas ! J'osais pas le faire ! Parce qu'à ce moment-là, ils me donnaient de quoi écrire, j'écrivais. Aujourd'hui, je peux plus écrire, à mon âge. Mais à ce moment-là, j'aurais pu faire une lettre, quelque chose. Quand j'étais en repos, d'écrire à cette dame (je savais son adresse) : « Ma foi, votre mari…. ». Tourner quelque chose pour pas l'avertir directement. Mais je l'ai jamais fait ! J'osais pas ! »*

A l'examen, il apparaît clair que sous le couvert du cas général *« des camarades de la région »* qui lui auraient fait cette demande instante en lui donnant l'adresse de leurs femmes, se cache un cas particulier *(« cette personne » / « cette dame »*) d'un camarade cher qu'il a vu mourir (peut-être celui qui creusait avec lui) qui lui avait fait cette demande, et dont il n'a pas prévenu l'épouse. Sans doute n'osait-il pas, ou ne possédait-il pas toutes les tournures pour lui présenter le drame avec des prévenances, des atténuations, des consolations, mais on ne peut pas s'empêcher de penser que ce demi-aveu recouvre l'éternel remords de n'avoir pas tenu sa promesse…

**L'amputation d'un membre ou la mutilation de la face sont-elles un obstacle au mariage ?**

Nous avons vu très longuement le cas de **Justin Charat** (cl.12) au chap. XXIII, dans son itinéraire de grand blessé après l'obus de très fort calibre reçu à Verdun, le 23 juin 1916, qui avait anéanti toute sa section, demeuré trois jours et trois nuits dans le cratère de la bombe, avec une jambe broyée qui sera amputée complètement, et une épaule qui ne fonctionnait plus. Après l'opération, ayant, dans une lettre écrite par une infirmière, rendu sa parole a sa fiancée iséroise, il la trouvera toute prête à l'épouser. Et avant le mariage, en 1917, pas encore réformé à titre définitif, il se verra proposer deux offres de mariages extraordinaires pour le modeste tailleur de pierres qu'il était au départ : la main de la fille de l'entrepreneur de maçonnerie lyonnais où il travaillait comme comptable, tout en logeant à la caserne, puis, bien plus exceptionnel, la main de la nièce d'une veuve qui la dotait d'un million de francs ! Refus de Justin dans les deux cas ! En 1917, alors que la guerre n'était pas achevée, un grand mutilé était un héros, et c'était un beau geste patriotique que de l'épouser !

Beaucoup moins romanesque, mais révélant autant de générosité a été le cas de **René Villemagne** (cl.15), chapelier à Chazelles-sur-Lyon avant de partir à la guerre, ayant dû se convertir en prothésiste-

dentaire après, à Saint-Etienne, par suite de l'amputation de sa jambe gauche qui fut criblée d'éclats d'obus le 30 mars 1918, vers Montdidier :

E- « *Est-ce que vous pensiez que votre jambe pourrait vous gêner pour vous marier ? Est-ce que cette idée vous venait à la tête ?*

T- *Non, non, non ! D'ailleurs, je connaissais ma femme avant d'être blessé, et on s'est mariés ! Et je l'ai perdue y a quarante ans, et j'avais fait une grosse perte ! Elle était bien gentille ! Voilà ! »*

René, discret, n'en dira pas davantage…

Dans les deux cas précédents, la fiancée tient admirablement la parole qu'elle avait donnée. Mais dans le cas de **Claude Chaume** (cl.12) de Bully, il n'y avait pas d'engagement préalable en raison de la différence d'âge. Il a effectué quatre ans complets de guerre dans les Chasseurs à pied (5e B.C.P. de Remiremont), a d'abord reçu deux blessures, une le 19 janvier 1915 dans la plaine d'Alsace (chair de la cuisse enlevée par un gros éclat d'obus coupant), la seconde le 30 juillet 1917 dans l'Aisne (épaule traversée par un éclat d'obus) avant de subir la plus grave non loin de l'armistice, le 25 octobre 1918, vers Saint-Quentin : pied gauche et bas de la jambe broyés par un obus, ce qui lui vaudra l'amputation le soir même. Cela ne l'empêchera pas d'être agriculteur toute sa vie à Bully, et même maire de 1940 à 1953. Cela ne l'empêchera pas non plus de trouver une épouse, en 1921 :

E- « *Votre fiancée, vous la connaissiez ?*

T- *Oui… Non, je l'ai connue qu'après ! Elle avait six ou sept ans de moins que moi, elle était jeune quand j'étais parti à la guerre. »*

Claude ne se contredit pas. Elle n'était qu'une gamine du village quand il est parti à la guerre, il la connaissait comme telle. Revenu chez lui le 21 décembre 1919 (après plus d'un an d'hospitalisation et de rééducation à Paris), alors qu'il avait 27 ans, elle en avait alors 20 ou 21, en âge de se marier, ce qu'ils ont fait un an et demi après. Donc cette jeune fille, qui n'était en rien engagée à Claude, n'a pas hésité à l'épouser malgré son amputation.

En est-il de même lorsque c'est le visage qui porte à jamais les stigmates de la guerre ? Notre « corpus » comporte deux « gueules cassées », horrible expression consacrée par l'usage pour définir le mutilés de la face.

Le premier, non rencontré, mais dont des éléments de dossier m'ont été transmis par sa famille est **Claude Martinon** (cl. 14), né à Rive-de-Gier, ajusteur électricien avant guerre, gravement blessé au visage le 20 juillet 1916, dans la Somme, subissant deux ans d'hospitalisation et réformé définitif. Il devra changer d'activité et sera principalement manutentionnaire aux P.T.T. dans sa ville natale, tout en résidant à proximité, à Châteauneuf. Il se mariera en novembre 1920 et aura un fils en 1932.

Le second, interwievé à l'hôpital de Bonvers, à Mably, le 25 juin 1987, **Baptiste Bussy** (cl.13), né à Régny, fils d'agriculteurs, était mécanicien sur cycles au Coteau avant guerre, activité qu'il conservera toute sa vie au Coteau et à Roanne tout en gérant un magasin de cycles. Grièvement blessé au visage par un obus dans le secteur de Verdun (ravin de la Couleuvre), le 15 décembre 1916 il subira vingt-sept mois d'hospitalisation à Vichy et sera aussi réformé définitif. Lui aussi se mariera, en 1923, mais n'aura pas d'enfants. J'ai toujours retenu de lui une phrase poignante que je redonne dans son contexte : *« Et une batterie allemande nous a repérés, et ils nous ont fait donner l'artillerie dessus, et y a eu sept blessés et un mort. Ça nous avait crever la tranchée et j'étais enterré dans la tranchée. Et alors si j'étais mort là, ç'aurait été le rêve parce que j'ai rien entendu, rien senti… ».* Depuis son horrible blessure, il a été incapable d'absorber la moindre nourriture solide….

Leur horrible aspect du visage n'a donc pas été un obstacle à leur mariage. Mais une jeune historienne de Saint-Etienne, **Aurélie Brayet**, à qui j'avais transmis ces informations, lors de la rédaction de son mémoire de maîtrise, dont elle a fait un bel ouvrage *« Revivre : victimes de la grande guerre à Saint-Etienne 1914-1935 »* [27], a découvert ce que ces mariages pouvaient cacher de souffrances.

Pour Claude Martinon, elle écrit : « *Sa blessure au visage lui amène une première déception puisque sa fiancée d'avant-guerre l'abandonne, événement qui touche encore beaucoup son fils »* et cite ce fils : *« Mon père avait déjà quelqu'un avant, et quand il a été blessé, plus personne en a voulu » (larmes).* Mais une jeune fille se décide : *« Il finit par épouser une amie de son ex-fiancée qui lui écrivait pendant la guerre. C'est un mariage d'amour… »*

Pour Baptiste Bussy, qui était décédé depuis 1989, Aurélie a recueilli les confidences de celle qu'il était convenu d'appeler « la fille adoptive », du couple Bussy (bien qu'elle ait eu ses propres parents, amis des Bussy), l'admirable **Odette Brun**[28], qui assistait déjà à notre entretien de 1987. Aurélie résume d'abord ses propos : *« Il épouse sa femme en 1923. Et si sa « fille adoptive » admet que même s'ils se sont aimés*

[27] Aurélie Brayet, op.cit., Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2006, 265 p. (cas cités pp. 230-233)

[28] Admirable au point d'avoir constamment fréquenté et soutenu le couple Bussy, surtout durant sa vieillesse, et après le veuvage de Baptiste, hospitalisé à Bonvers, être allée le voir quotidiennement pour l'aider à manger et lui tenir compagnie.

*toute leur vie, c'est peut-être plus pour partir de chez elle que la jeune femme l'a épousée que par amour véritable. »*. Le couple n'a pas eu d'enfants, ce qu'explique Odette Brun : *« C'est lui qui n'a pas voulu d'enfant, elle en a terriblement souffert. Il avait peur qu'il y ait une autre guerre … ou je sais pas…qu'il lui ressemble.* ». Par ailleurs elle décrit le calvaire d'un homme qui ne pouvait pas embrasser sa femme, qui n'osait jamais manger en public, qui n'osait même pas apparaître dans le magasin de cycles que gérait sa femme, constamment ostracisé par le regard des gens…

Avec 1 350 000 morts dans les rangs français, le déséquilibre des sexes est défavorable aux jeunes filles et aux femmes à l'issue de la Grande Guerre. Aussi s'est-il développé chez elles, bien avant l'armistice, le sentiment qu'il sera plus malaisé de trouver un mari, ou pour les veuves, de se remarier si elles le souhaitent, attendu qu'elle sont souvent en charge d'enfants jeunes. **Jean-Yves Le Naour** écrit :

*« Bien loin de tout calcul scientifique, les jeunes filles ont tôt fait de comprendre que la compétition sera rude pour trouver un mari dans l'après-guerre. La couverture du magazine illustré « Le Cri de Paris » présente au 4 mars 1917 la significative « prière d'une vierge » : « Seigneur, donnez-nous bien vite la victoire pour que je sois encore jolie quand ils reviendront. ». Dans cette situation, le livre de* ***Marie Laparcerie*** *publié en 1915 « Comment trouver un mari après la guerre ? » connaît un franc succès. En fait de méthode, l'ouvrage de Laparcerie est une suite de lieu communs sur le comportement féminin qui se résume en quatre points fondamentaux : d'abord il faut vouloir se marier et ne penser qu'à cela, ensuite ne point attacher trop d'importance à l'aspect physique du soupirant puisque l'essentiel est d'en avoir un, du reste « la laideur est parfois sympathique » ; puis se détacher de la coquetterie qui n'est plus de mise dans une France régénérée. Les jeunes femmes prendront également garde à adoucir leur voix, leurs regards, leurs gestes pour conquérir les héros qui rêvent de quiétude, « ces grands enfants qui auront l'âme endolorie des malades ». Enfin, elle devront donner un sentiment de sécurité, ce qui exige évidemment de leur pat confiance et honnêteté. »*[29]

Du côté des démographes natalistes et des politiques obsédés par le thème de la dépopulation du pays, des palliatifs sont imaginés comme celui de restaurer l'honneur de la mère célibataire (*« la fille-mère »*) en facilitant la légitimation des enfants naturels et la recherche en paternité, et même de créer un statut de « *mères-patriotes* » pour les célibataires, soutenues financièrement par l'Etat. Quelques extrémistes, tous masculins, en viennent même à préconiser sérieusement l'autorisation de la polygamie…

Pendant la guerre, des journaux et des revues se font l'écho des craintes de jeunes filles ou femmes de ne pas se marier et servent même d'intermédiaire entre lectrices et mutilés, comme le montre l'exemple cité par Jean-Yves Le Naour :

*« En mars 1917, Annie de Penne pose la même question que Marie Laparcerie et ouvre les colonnes de L'Œuvre à des jeunes filles craignant de ne pas trouver mari après la guerre et appelant de leurs vœux les mutilés qui voudraient bien d'elles. Une institutrice de 25 ans se prend à rêver d'un « héroïque mutilé » qui lui tomberait du ciel : « Je le soigne, je le réconforte, je lui rends un peu de la joie qu'il m'apporte, je guide ses premiers pas incertains… Il m'aime et je l'aime »*[30]*. Elle reçoit par la suite vingt-huit demandes en mariage et convole quelques mois plus tard. Une autre jeune femme disposant d'une « toute petite dot » et vivant avec sa grand-mère est désespérée à l'idée de rester célibataire : « Dire qu'il y a peut-être, pas loin d'ici, un brave et gentil mutilé qui songe à prendre femme et dont l'idéal serait quelque chose dans mon genre. Malheureusement, il ne me connaîtra jamais…. ». Elle aussi reçoit de multiples lettres. A la suite de ce premier article, Annie de Penne a reçu cent-dix lettres de mutilés solitaires et trente-deux lettres de jeunes femmes célibataires ou divorcées…. ».*

Si l'on tient compte des chiffres de réponses indiqués dans la dernière phrase, on voit que la crainte de rester seul(e) est tout de même beaucoup plus grande chez les mutilés que chez les jeunes femmes…

### Les veuves blanches

Parmi ces dernières, certaines, qui ont perdu leur fiancé à la guerre, choisissent volontairement le célibat définitif, par fidélité amoureuse poussée à l'extrême. Il est d'usage de les appeler les « veuves blanches ».

Cela a été le cas de la sœur de **Claudius Viricel** (cl. 10), agriculteur à Grammond (hameau de Combelagier) mort en septembre 1961, qui a écrit un texte de souvenirs de guerre de 48 pages qu'a bien voulu me confier pour photocopie son épouse Marie, rencontrée au Foyer des Roses de La Tour en Jarez le 4 mars 1988. Tôt dans l'entretien portant sur la vie de son époux, celle-ci a fait l'éloge de sa belle-soeur :

*« Ma belle-sœur, elle est montée au village* (au bourg)*, elle s'est occupée des œuvres, du catéchisme, des œuvres du Père Curé. Elle a pas voulu se marier. Elle avait un fiancé qui était si bien et qui est mort vers*

---

[29] Jean-Yves Le Naour, op.cit., p.113

[30] *L'Oeuvre,* 10 mars 1917, *« En voulez-vous de bons maris, mesdemoiselles ? »*. Même référence pour l'exemple suivant

*la fin de la guerre. Alors, elle était bien, elle a refusé toutes les demandes* (en mariage), *elle est restée fidèle à son premier ! Et mon mari aurait fait pareil ! Ah ! Ça, c'est joli ! »*

Il y a eu aussi une « veuve blanche » dans ma famille, une des sœurs de mon père, prénommée **Clotilde**, née en 1899. Elle se considérait comme fiancée à un jeune homme de deux ans plus âgé, du hameau voisin de Vioville, dans la commune de Chazelles-sur-Lavieu, **Claude Joseph Surieux** : né le 6 juin 1897, soldat au 369e R.I., il a été tué à guère plus de vingt ans, le 29 octobre 1917, à Filain, à proximité du fort de la Malmaison, dans l'Aisne. Clotilde a choisi de devenir religieuse, à Saint-Etienne, sous le nom de Sœur Marie-Gertrude, dans le pensionnat de la Sainte-Famille où elle a été économe. Ne pouvant épouser Claude-Joseph, elle a choisi d'épouser le Christ. Une de ses sœurs, Joséphine, s'est mariée avec le frère de Claude Joseph, Jean, agriculteur et facteur, et ils ont eu six enfants. C'est à ma tante Clotilde que je dois d'avoir pris le goût de la lecture dans mon enfance, tant elle m'a offert de livres…

Ce chapitre a tenté de donner un aperçu de la diversité extrême des relations entre les deux sexes durant la Grande Guerre, relations qui vont de la simple copulation furtive avec une prostituée ou une « coureuse » à l'amour le plus pur pour son épouse ou sa fiancée. Et réciproquement du côté féminin. La séparation forcée pendant de longs mois, voire plus d'une année (les permissions n'ont été instituées qu'en juillet 1915, et leur octroi s'est étalée jusqu'à Noël 1915 ; à partir de 1917, elles revenaient trois fois par an, pour une semaine) a créé des situations de crise, tout comme l'angoisse permanente de la mort toujours possible pour le soldat au front. Le courrier, remarquablement acheminé, a été le principal palliatif à cette situation de crise, mais ce n'était qu'un ersatz. Objectivement, même si des conduites irréprochables ont existé, la morale s'est relâchée par rapport à l'avant guerre.

C'est ce constate le combattant normalien **Jacques Meyer**, quand il écrit vers la fin de son bel ouvrage sobrement intitulé *« Les soldats de la Grande Guerre » : « Ces hommes sevrés de tendresse et – pourquoi ne pas le dire ?- d'amour physique pendant tant de mois sont surtout choqués par la luxure qui coule, à pleins bords, sans se cacher, dans les villes. « Un officier qui passe par Paris en mai 1916 éprouve la même impression de fête que lorsqu'il revenait jadis de campagne coloniale » (Perreux). La séparation forcée des époux, l'émancipation de la femme, l'incertitude des temps avec la menace de la mort ont provoqué chez les femmes (comme chez les hommes qui restent à l'arrière et chez les tout jeunes gens qui en profitent) un glissement de la moralité. La prostitution, alimentée parfois par la nécessité (chez les jeunes filles réfugiées, par exemple) augmente et avec elle, les maladies vénériennes […] Dépassant les indignations bruyantes, infiniment triste pouvait être le retour du permissionnaire au foyer. Il lui arrivait de deviner, à l'attitude de sa femme ou de sa compagne, qu'elle lui avait été infidèle, quand ce n'était pas un voisin, ou un camarade du même coin, au retour de permission, qui se faisait un devoir de l'en avertir. C.M. Chenu raconte l'histoire de ce chasseur alpin qui avait trouvé son foyer vide, sa femme partie avec un civil et qui se suicida au retour de permission ».*[31]

Mais, dans la très grande majorité, les couples se sont reformés et ont tenu, d'autres, improbables avant guerre, se sont constitués, des veuves ont retrouvé un autre père pour leurs jeunes enfants, des enfants ont appris a connaître cet étranger qu'ils n'avaient vu que de temps à autre, d'autres sont nés… Sans savoir qu'une autre guerre allait renouveler vingt ans plus tard la cruelle expérience de la séparation, sans permission cette fois, pendant cinq ans…

***

[31] Jacques Meyer, op.cit. édition Hachette, collection « La vie quotidienne », Paris, 1966, p. 353 et 355

# Chapitre 31

# Politique et religion

## Chap. 31 - 1917, octobre- Politique et religion

### POLITIQUE

> **«** *Les considérations militaires nous ramènent souvent aux questions politiques, nous séparant en deux clans. « Le peuple » crie Berthon, en vidant son verre et il me regarde comme un chef de ce groupe. Lavastre l'intransigeant, le sérieux quoique jeune, au cœur si bon, applaudit à mes contradictions à Denis, Crouzille ou Gonin, « les bourgeois ».* Récit de guerre d'**Antonin Granet** (classe 1903) de Chamboeuf, puis Montrond-les-Bains

> *« De temps en temps le cri « On les aura » jaillit ironiquement du vacarme et provoque des saillies révolutionnaires. En général les poilus sont convaincus que les auteurs de la guerre sont les curés et les bourgeois ; partant de cette idée, ils font les considérations les plus ridicules et les plus saugrenues mais qui aboutissent toutes à l'idée que les responsables de la guerre devront expier leur crime quand nous aurons traité avec l'ennemi ».* **Joseph Devaux** (classe 1899) de Belmont-de-la-Loire, dans une lettre à sa femme Eugénie datée du 14 juillet 1916

Pour **Francis Ferret** (cl.16) de Saint-Christo-en-Jarez, agriculteur, qui finira la guerre comme sergent, les divergences politiques avaient peu cours dans les conversations entre soldats :

E- « *Est-ce qu'il y a avait des disputes entre soldats ?*

T- *Non, non ! Pour ça, non ! On s'aimait, quoi ! La question de politique, on la faisait pas ! On évitait ça, les accrochages. Des moments, des fois, on se disputait comme… quelqu'un a bu un coup, ou un autre fait l'imbécile, mais c'est pas méchant, ça ! C'était pas méchant ! Non, non, on s'aimait ! On s'aimait comme au front, comme on dit ! »*

C'est spontanément que Francis a parlé de politique, alors que ma question n'y faisait aucune allusion, et que la conversation portait juste avant sur les différences religieuses, comme si c'est de la politique que surgissent naturellement les affrontements entre individus qui se côtoient.

C'est, tout compte fait, la même liaison que fait aussi spontanément, **Marius Rochette** (cl.17), agriculteur à Gumières, au hameau de Prolange :

E- « *Entre les soldats, y avait de la camaraderie ?*

T- *Entre les soldats ? Beaucoup ! Y avait pas la droite ni gauche, là ! On était tous camarades, là ! Tous prêts à s'aider l'un l'autre ! »*

Il ne développe pas plus que son camarade des monts du Lyonnais, de même profession, et sans doute de même conviction politique, les agriculteurs étant presque tous conservateurs en Forez.

Ces deux brèves interventions sont les deux seules que j'ai pu recueillir de mes témoins oraux, venant de Poilus du peuple, dont le premier avait pourtant violemment condamné les mutineries de 1917 en les attribuant indistinctement à des « révolutionnaires », des « communistes ».

Les autres témoignages sur ce thème politique seront écrits, datant de l'époque, et émanant de personnes ayant un grade. Mais dans l'énorme volume de leur correspondance (pour Joseph Devaux) ou de leurs carnets de guerre (pour François Baizet), le thème politique reste très mineur…

<u>Affrontements politiques à la « popotte » des sous-officiers</u>

Le sergent au 38e R.I. de Saint-Etienne, **Antonin Granet**, à la mobilisation instituteur à Chamboeuf où il effectuera toute sa carrière, fait prisonnier le 9 mars 1916 à Verdun, a rédigé en captivité un récit de guerre à partir de carnets tenus antérieurement. L'ordre en est chronologique, mais il s'évade souvent en de vastes narrations qui synthétisent des moments similaires vécus à des moments différents. Ayant décrit chacun des convives à la popote des gradés et sous-officiers (une vingtaine) quand le régiment est en cantonnement, il en vient à aborder, malheureusement trop rapidement, la questions des divergences politiques entre ces hommes qui s'estiment :

*« Les considérations militaires nous ramènent souvent aux questions politiques, nous séparant en deux clans. « Le peuple » crie Berthon, en vidant son verre et il me regarde comme un chef de ce groupe. Lavastre l'intransigeant, le sérieux quoique jeune, au cœur si bon, applaudit à mes contradictions à Denis, Crouzille ou Gonin, « les bourgeois ». Nous sommes une poignée, en effet, qui ne rêvons pas de conquêtes au profit de la classe capitaliste, nos démonstrations comme celles du peuple, sont bruyantes, exagérées parfois, mais si le littéraire nous manque, le bon sens, le sens des réalités le remplace. Que de folles disgressions* sur les sujets les plus vastes et les plus divers. N'est-ce pas, Crouzille, Ronzy, qu'à notre contact, vos idées ont évoluées*.*

*N'est-ce pas Ollivier, que ton esprit militaire en a rabattu ! Et vous les jeunes qui avez participé à ces nombreux entretiens, vous aurez sûrement fait à votre profit quelques gains en pensée. »*

On a ici un affrontement classique gauche-droite, voire pacifistes-militaristes, nommé par le clivage social entre « le peuple » et « les bourgeois ». Le « hussard noir de la république » qu'est Antonin paraît spontanément désigné par ses camarades du même bord pour être le porte-parole du « peuple », dont il est issu, venant d'une famille de cinq enfants dont le père est agriculteur et garde-champêtre à Savigneux, près de Montbrison, et sa profession d'instituteur en fera un pacifiste résolu tout en étant un patriote ardent. Beaucoup de ceux qui ont été décrits dans la revue de chacun ne sont pas cités : soit ils n'ont pas d'opinion politique bien définie, soit ils ne la manifeste pas. A sa retraite, résidant à Meylieu, Antonin sera plusieurs fois tête de liste de gauche aux élections municipales de Montrond-les-Bains.

## Une discussion politique mouvementée

Dans ses 18 passionnants carnets de guerre, l'adjudant **François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), qui, affecté à cause de son âge (40 ans en 1917) au 64e R.I. Territoriale où il dirige une section de territoriaux chargés de divers travaux d'aménagements (voirie, bûcheronnage, pose de rails) se livre souvent à des réflexions. C'est à propos de l'une d'elles, sur l'état désastreux des finances françaises et, corollairement, sur l'injustice de certaines soldes, qu'il va évoquer une discussion politique entre sous-officiers. Il se trouve alors à proximité de Verdun, au Bois Bourru :

*« 5 novembre 1917 – Bois-Bourru – Repos jusqu'à la gauche. Que je serai* mieux chez moi à travailler qu'ici. Tout le monde y trouverait son compte. L'armée n'aurait pas à me nourrir, ni à me payer, car ici qu'on travaille beaucoup ou peu ou point du tout, c'est la même chose. Ce n'est pas le travail qui est payé, c'est la solde afférente au grade que l'on touche. Pauvre France, elle pourrait tirer un meilleur parti de ses hommes et de ses ressources. Pour le moment, et seulement maintenant, je suis un privilégié. La guerre dure depuis plus de 3 ans et depuis le début il y en a pas mal qui n'ont rien fait et qui ont été grassement payé*.*

*Payer. Comment la France se tirera-t-elle de cette aventure ? Ce soir nous avons eu à la popote une discussion presque orageuse. Un de nos camarades, le sergent Salles, instituteur de son métier, méridional de son pays et socialiste collectiviste de ses opinions, apôtre de cette doctrine, prétendait que la France ferait forcément banqueroute. Comme il a en haine les bourgeois, toute la journée il nous rase avec ce mot et il a le timbre de voix très haut, il prétend aussi que l'ancienne société a vécu et, qu'on le veuille ou non, l'avenir est au socialisme collectivisme*. J'ai soutenu le contraire. Je ne crois pas que la France fasse faillite . Elle est, et sera, cela est trop certain, fortement endettée, après la guerre, les impôts seront forcément très lourds. Que nos gouvernants se débrouillent pour faire marcher le commerce, et je crois que l'on en viendra à bout. Tous les belligérants sont du reste sur le même pied. Et il me semble que tous ensemble chercheront et trouveront une combinaison financière pour aider au relèvement des Etats. J'ai prétendu le contraire aussi de l'avenir du collectivisme. Il est malheureusement trop certain que les socialistes, quoique étant une minorité, veulent mener et mènent parfois la France. Qu'y gagnerait l'ouvrier, le paysan honnête, travailleur et laborieux, si au lieu de travailler pour un patron il est sous la coupe d'un caporal ou d'un surveillant de la sociale ? Ce ne serait pas un avantage pour lui, loin de là, et pour mon compte, je préfère travailler pour un patron que dans ces conditions. Un patron, s'il n'est pas honnête, on le quitte. Avec le caporal, le surveillant ou le délégué je ne sais pas comment cela se passerait. Il n'y aurait du reste pas un homme de plus qu'y* travaillerait, on aurait changé tout simplement de patron et la généralité des nouveaux ne vaudrait peut-être pas les anciens. Et la politique, la religion s'en mêleraient. Malheur à ceux qui n'auraient pas les opinions du maître ! Alors, il pourrait crever de faim, celui-là, et turbiner, et comme faveur il pourrait se mettre une vaste ceinture. Pour ma part, si cela arrivait et qu'aucune attache de famille ne me retient au pays, j'aurai* vite fait d'abandonner mon pays, la France, pour laquelle je me suis fait troué* 2 fois la peau. Allons donc, utopies ! Mais ces gens-là nous embêteront après la guerre. »*

On comprend comment une période d'accalmie, et le fait de bénéficier d'une cagna privée où l'on peut écrire à son aise, permet de tels développements, dans un journal intime qu'on tient pratiquement chaque jour. L'affrontement politique a eu lieu entre les deux camarades de popote : l'instituteur méridional socialiste de tendance bolchevique, qui a dû voir ses espérances relancées par la révolution russe, et le paysan réfléchi, conservateur, de Saône-et-Loire, qui, pour être moins diplômé, n'en a pas moins de belles capacités intellectuelles. Les objections qu'il formule contre l'organisation collectiviste du travail, et l'abolition de la propriété individuelle, s'avèrent prémonitoires, quand on sait ce qu'a été l'histoire de l'ex-URSS. Et l'horreur de se voir imposer un tel régime fait écrire une chose inouïe au patriote qu'est François Baizet : s'il est encore sans attaches (il est toujours célibataire, et le déplore, comme on l'a vu dans le chapitre précédent) après guerre, il n'hésitera pas à quitter le pays pour lesquels il s'est battu, qu'il aime passionnément, pour fuir le régime collectiviste…

## Discrimination politico-religieuse à l'hôpital

C'est celle qu'a vécue l'adjudant **Justin Charat** (cl.12), de Montagnieu (Isère), tailleur de pierres avant guerre, qui connaîtra plus tard une évolution de carrière exceptionnelle (voir biographie), au cours de l'été 1915, alors qu'il était soigné à Lyon pour sa deuxième blessure – un éclat d'obus à la cuisse – reçue au col de la Schlucht le 17 février :

T- *« Desgenettes, oui. Et puis de là on m'a envoyé à l'intérieur sur un hôpital auxiliaire. Et cet hôpital auxiliaire, je suis tombé, moi qui étais… moi, je n'avais pas d'opinion politique, mais mes parents étaient un peu socialistes sur les bords, comme tous les tailleurs de pierre l'étaient !… Alors, je suis arrivé dans un hôpital de la Croix-Blanche. Ce sont des royalistes ! Bon alors, quand je suis arrivé là, on m'a mis dans une chambre spéciale de sous-officiers (nous étions quatre sous-officiers), il restait…*

E- *Est-ce que ce ne sont pas les chevaliers de Malte qui tenaient l'hôpital ?*

T- *A ce moment-là, c'étaient ceux-là. Et cet hôpital se trouvait à Lyon, il était tout près de l'avenue de Saxe. A ce moment-là, les dames apportaient dans les hôpitaux des bonbons, des bouteilles de champagne… Et la dame qui avait apporté le champagne vient pour verser du champagne aux camarades qui étaient là. On en verse aux camarades, et on met rien dans le mien. Alors le gars dit : « T'es puni ? ». Je dis : « Ben non, je vois pas, je suis pas puni ! » - « Et pourquoi on te donne pas du champagne ? » -« Ben, je sais pas, je peux pas te dire ! ». Et puis, tout à coup, je dis : « Peut-être parce que je vais pas à la messe ! ». Alors le gars prend sa coupe, il l'approche, et pffuitt, par terre : « Ah ! C'est pour ça ! » - « Ah ! je dis, j'en sais rien, je suppose ! J'en sais rien, je suis pas puni ! ». C'est que la dame de service avait naturellement mon état-civil, avait téléphoné à un de ses cousins qui était maire de la commune de Montagnieu, en demandant quels étaient les sentiments… Alors, le maire avait répondu : « Oh non ! Son père est socialiste ! »… Alors la dame qui avait téléphoné, elle m'a dit : « Que cela ne se renouvelle pas, Monsieur Charat ! Attention ! Je connais vos sentiments ! » - « Quels sentiments ? Je n'ai pas de sentiments ! Des sentiments de quoi ? » -« Eh bien, vous n'allez pas à la messe ! ». Je lui dis : « Non, j'y vais pas ! J'ai pas fait ma première communion… ». Ah ! Mais ça a fait toute une histoire ! Enfin, je l'ai faite à cet endroit !*

E- *Ah bon ? Vous l'avez faite là, dans la chambre d'hôpital ?*

T- *Dans la chambre d'hôpital, oui.*

E- *Est-ce que c'était pour avoir du champagne ? Tout de même pas !*

T- *Ah non, non, non ! Pas du tout ! Pas du tout !*

E- *Mais en fait , il y avait une discrimination selon qu'on était bien-pensant ou qu'on n'était pas bien-pensant !*

T- *Ah oui ! »*

Il explique ensuite que c'est sur la demande du père Joseph, aumônier de l'hôpital, de remplacer un malade guéri qui l'assistait pendant la messe en sonnant du clairon à l'Elévation, qu'il avait accepté de faire sa première communion, ayant objecté d'abord qu'il était mal placé pour tenir cette fonction.

Ici, la première raison de la discrimination est politique, car la dame patronnesse (qui a pris la peine de faire sa petite enquête) suppose à Justin les mêmes options socialistes que ses parents, la seconde, visible à l'hôpital où se célèbre la messe, intimement liée à la première à l'époque, étant religieuse.

## Le retour à la lutte des classes ?

**Joseph Devaux** (cl.99) de Belmont-de-la Loire, ancien séminariste au grand séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, cadre bancaire à Annonay à la mobilisation, n'est que caporal au 158e R.I. quand il évoque pour son épouse Eugénie, revenue à Belmont avec leurs deux jeunes enfants, le 14 juillet 1916 à Valréas, où il se trouve après sa convalescence pour une blessure au nez reçue en mars :

« *Aujourd'hui 14 juillet, on offre un petit extra aux pauvres troubades, nous aurons vin, biscuits, cigares ; dans quelques instants, je vais procéder à la distribution, ce sera un beau tapage. A chaque repas la cuisine est assiégée, il faut faire une police sévère pour n'être pas submergé par le flot des gamelles, de tout côté* partent des invectives, les uns critiquent l'ordinaire, les autres l'organisation ; de temps en temps le cri « On les aura » jaillit ironiquement du vacarme et provoque des saillies révolutionnaires.*

*En général les poilus sont convaincus que les auteurs de la guerre sont les curés et les bourgeois ; partant de cette idée, ils font les considérations les plus ridicules et les plus saugrenues mais qui aboutissent toutes à l'idée que les responsables de la guerre devront expier leur crime quand nous aurons traité avec l'ennemi ».*

On le voit : au niveau du soldat de base (le « troubade »), pour l'intellectuel Joseph Devaux, la Fête Nationale, deux ans après la mobilisation, ne suscite plus d'élan patriotique, laisse tourner en dérision le mot d'ordre de ralliement contre l'ennemi qui avait prévalu à Verdun, dont la bataille est au milieu de son déroulement. Il n'est plus question de victoire militaire, mais de « traiter avec l'ennemi », et le témoin juge

avec dédain l'opinion des Poilus qu'il amalgame de façon caricaturale en un fatras révolutionnaire et anticlérical. Il prévoit une atmosphère de règlement de comptes pour la fin de la guerre.

C'est la même crainte qu'il exprime presque deux ans après, le 26 mars 1918, toujours dans une lettre à sa femme, alors qu'il est aspirant, et encadre un stage de grenadiers vers Saint-Dié, dans les Vosges :

*« Je t'écris dans notre popote, nos deux cuisiniers bavardent comme des laveuses, de temps en temps, l'un d'eux chante, il n'a rien d'un grand prix ; il doit être anarchiste dans le civil, toutes ses chansons respirent la révolution et ses propos sont d'un libertaire. La guerre nous prépare, je crois, une belle génération de révolutionnaires ; beaucoup ont soif de vengeance ; quand ils ne seront plus saisis par la discipline, qu'ils pourront donner libre cours à leurs instincts aidés par la colère, nous assisterons à un beau déchaînement. »*

La discipline s'est déjà quelque peu relâchée : le cuisinier n'hésite pas à trahir, par ses propos et ses chants, ses opinions anarchistes ou révolutionnaires à proximité d'un sous-officier dont il doit bien savoir qu'il est d'un autre bord politique. La crainte a donc disparu, car, précédemment, le cuisinier n'aurait pas osé agir ainsi, ne serait-ce que par peur de perdre son poste privilégié d' « embusqué de régiment ». Quant aux funestes prédictions de bouleversement politique révolutionnaire dans l'après-guerre, le pessimiste Joseph Devaux se trompe. Mais il n'aura pas le temps de le voir : devenu sous-lieutenant, il va mourir le 6 novembre 1918, des suites de très graves blessures reçues le 31 octobre dans les Ardennes.

## RELIGION

E- « *Et vous personnellement, vous avez pensé à Jeanne d'Arc en y allant ?*
T- *Ah ben bien sûr ! Mon frère, là, il aimait Jeanne d'Arc. A Coise, on avait formé une Société de Jeanne d'Arc juste en 14. Alors moi, je la priais tous les jours, Jeanne d'Arc, et mon frère aussi avait une grande confiance à Jeanne d'Arc. Mais il voulait faire comme elle : sauver la France ! Mon frère ! Et il l'a ben sauvée ! Il a ben été courageux, hein ! Il était gentil ! Pour faire ça ! Faut pas l'oublier, moi ! J'aurais ben eu un cœur de pierre ! Quand on voit des soldats comme ça ! Un soldat de valeur, ça ! Ah oui ! J'ai prié Jeanne d'Arc ! »* - **Francisque Ferret** (classe 1916) de Saint-Christo-en-Jarez, évoquant son frère aîné **Jean-Baptiste** tué en Champagne le 2 octobre 1915

*« Je regarde une dernière fois mes photographies et mes souvenirs de famille avec émotion. C'est pour ces êtres chéris que je suis ici, que je vais tout à l'heure m'élancer hors de mon abri vers la victoire ou vers la mort. Un signe de croix, une brève recommandation à Dieu, et en avant ! Si je viens à être tué, ne me pleurez pas, chers Parents, j'aurais eu la plus belle mort que puisse souhaiter un soldat combattant pour son Dieu et pour sa Patrie… »*. Journal de **Joseph Sorgues** (classe 1915), de Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) à la date du 25 septembre 1915

« *Une fois, on avait passé la nuit avec un… Comment on appelle ça ? Un curé ? Un aumônier ! On était quatre ou cinq, on était à part, et il nous dit :* « *J'ai passé une nuit d'angoisse »* - *« Pourquoi donc ? »* - *« J'ai passé la nuit avec quelqu'un qui devait être fusillé au lever du jour… ». Parce qu'ils leur donnaient encore l'autorisation de passer la nuit avec un aumônier, quoi ! Oh ! mais c'est qu'il fallait marcher ou rester. Et puis on en a ben fusillé plusieurs… »*.- **Antoine Sibert** (classe 1911) de Génilac.

Ce thème va s'avérer infiniment plus riche que le précédent, comme on va le voir.

### Un abbé républicain

On sait que la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat votée le 9 décembre 1905, et l'interdiction faite aux congrégations relieuses d'enseigner avaient laissé de profonds clivages entre le clergé et l'Etat, et entre nombre de chrétiens et l'Etat. Pourtant, à Usson-en-Forez, le départ des soldats à la mobilisation d'août 1914, s'est fait de manière originale sous les auspices d'un prêtre apte à galvaniser ses camarades. Le récit est donné par l'épouse d'**Auguste Equy** (cl.15), agriculteur au hameau de Tessonière, qui a fait la guerre dans le Génie. Etant de la classe 1915, partie en décembre 1914, il n'a pas fait partie de ce contingent touché par la mobilisation générale d'août 1914 :
Epouse de T- *« Y a un abbé d'Usson qui les a entraînés à la gare (qui est parti à la guerre lui aussi, et il y est resté) en chantant la Marseillaise, il les a embarqués ! Il est parti au train d'Usson en chantant la Marseillaise !*
E- *Est-ce que vous vous souvenez du nom de cet abbé ?*

Epouse de T – *Pardonneau ! … Eh oui, il partait à la guerre. Et il partait avec d'autres, peut-être pas tous de sa classe, bien sûr… Et il est parti ( ils l'avaient assez raconté, ça s'était assez dit) jusqu'à la gare, et à la gare, dans le train, il chantait La Marseillaise pour encourager les autres ! Ceux qui avaient trop de la peine à partir ! Et il y est pas venu bien vieux ! Il y est resté peut-être un an… »*

L'épouse d'Auguste ne se souvient pas si cet abbé avait célébré une messe pour les soldats avant de partir. Ce départ en fanfare, aux accents de la Marseillaise entonnée par l'abbé (Marseillaise honnie par nombre de chrétiens à l'époque) est resté dans les mémoires à Usson, car il a été très souvent commenté. Et de fait, l'abbé Louis Pardonneau n'est pas mort au bout d'un an de guerre, comme le croit Mme Equy, mais au bout de quatre ans, comme le rappelle une plaque apposée dans l'église d'Usson.

Le *« Livre d'Or du Clergé diocésain de Lyon pendant la Guerre 1914-1918 »* qui lui consacre deux pages ( pp.174-175), avec son portrait, nous permet de mieux le connaître. Né en 1880 à Saint-Marcellin-en-Forez (il a donc 34 ans en août 1914), Louis Pardonneau a été élève du séminaire de Verrières, puis d'Alix et a été ordonné prêtre en 1906. Vicaire à Saint-Priest-la-Prugne, c'est en 1910 qu'il fut nommé à Usson. *« Mobilisé dès le 3 août 1914, il partit avec la ferme volonté de faire son devoir et plein d'espérance en l'avenir »*. Il fut infirmier en ambulance de première ligne jusqu'en 1918, puis devint brancardier à la 162$^{e}$ division au début de 1918. Il fut tué le 22 mars 1918, vers Berry-au-Bac, dans des conditions que raconte un de ses confrères lyonnais du même groupe : *« Il se trouvait de faction pour prévenir ses camarades de l'arrivée éventuelle d'obus asphyxiants, lorsqu'un percutant (on croit que c'est un 88 autrichien) tombe à ses pieds. On l'a relevé mort, le visage complètement carbonisé et le corps déchiqueté. Sa gaieté et son amabilité lui avaient attiré toutes les sympathies et sa mort a été pour tous ses confrères un coup terrible »*. Et ce confrère de préciser qu'il avait célébré le matin même la messe de la Transfixion, *« fête de Notre-Dame des Sept Douleurs »*… Et d'espérer que la Vierge *« lui aura facilité le passage du temps à l'éternité… »*.

## Une messe de Noël au front

Les soldats qui sont chrétiens pratiquants se font une devoir d'assister à la messe lors des grandes fêtes religieuses, si l'office peut être célébré dans l'endroit où ils sont (donc pas dans les tranchées), et s'il se trouve un officiant. **Jean-Baptiste Grousson**, sergent fourrier au 298$^{e}$ R.I. de Roanne, qui a donné dans son carnet une brève mais poignante relation de l'exécution des six « Martyrs de Vingré » le 4 décembre 1914, évoque la rustique messe de Noël 1914 célébrée dans les grottes de Confrécourt, vers Vingré :

*« 24* (décembre) *matin, visite médicale, antipirhine, et consultation motivée, pas d'arrêt. Le soir à 11 h$^{es}$ Maloron arrive de Compiègne, à minuit g$^{d}$ messe dans la grotte, avec chœurs dont je fais partie. Kyrie de Desmont, Gloria, Je suis chrétien, Minuit chrétiens chanté par un vieux commandant du musée de l'armée avec reprise au refrain par les chœurs, à l'élévation sonnerie « aux champs » clairons bouchés et piquet d'honneur à l'autel, baïonnette au canon, officiers et soldats communient en armes. A la fin «La Marseillaise » par tout le monde – Jules est « Suisse » avec pour hallebarde un sapin surmonté d'un coupe-choux allemand et d'un hache-paille, éclairage féerique au fond de cette grotte !*

*Après la messe réveillon en 10 minutes avec une boîte de sardines à trois et 1 quart d'eau, puis on s'étend tout équipé sur la paille car on est en alerte.*

*« 25 X$^{e}$ Noël – à midi, montée aux tranchées avec Maloron malgré sa blessure (ordre du médecin), de faction avec Jules et Maloron de midi à 6 heures et de minuit à 6 h matin, 3 jours et 3 nuits, pénibles, très longs, dont 2 à la pluie… »*

Cette volonté d'imiter une messe de Noël de temps de paix avec les moyens du bord, à la limite du ridicule (voir la hallebarde composite et hétéroclite de Jules), a quelque chose de poignant, tout comme l'association entre cantiques traditionnels et « Marseillaise », et le souper de réveillon plus que frugal…

Dans une de ces grottes, le 298$^{e}$ de Roanne et le 35$^{e}$ R.I. de Belfort ont gravé leurs numéros côte à côte sur un autel qu'ils ont taillé dans la paroi crayeuse.

## *« Petit Paroissien du Soldat »*

Le même J.B. Grousson possédait un livret de 111 pages intitulé *« Petit Paroissien du Soldat »* ayant obtenu l'imprimatur le 29 décembre 1914[1] dont on peut penser qu'il a été assez largement diffusé parmi les soldats chrétiens. C'est à eux qu'il s'adresse spécifiquement, comportant en quatrième de couverture les préceptes suivants en gros caractères : *« SOLDAT CHRETIEN **Souviens-toi** que tu as **Ton Dieu** à servir, **Tes chefs** à respecter, **Tes camarades** à aimer, **Ta consigne** à observer, **Ton honneur** à garder, **Ton foyer** à protéger, **Ton drapeau** à glorifier, **Ta Patrie** à venger »*

Comme on le voit, ces préceptes s'appliqueraient, sauf le premier, à tout soldat. Mais à l'intérieur, derrière la couverture, au-dessus de ce même texte présenté plus sobrement, figurent des consignes beaucoup plus spécifiques, totalement religieuses, présentées ainsi, avec un retour à la ligne permanent : *CHRETIEN*

[1] Edité à Paris chez le libraire-éditeur P. Lethielleux fin 1914-début 1915

*Souviens-toi que tu as aujourd'hui : Ton Dieu à servir et à glorifier, Ton Sauveur Jésus à imiter, La Vierge sa Mère à prier, Tes péchés à expier, Ton âme à sauver, La mort peut-être à souffrir, L'enfer à éviter, le ciel à gagner.*

L'ouvrage comporte une présentation de la messe et des sacrements, les répons à la messe en latin et en français, de nombreuses prières, et un nombre important de cantiques, avec leur notation musicale. Page 12, se trouve une liste d'invocations spéciales, censées être récitées par l'officiant et répétées par les fidèles. Elle commence par des invocations à Dieu le Père (*« Seigneur, nous croyons en vous…),* le Fils *(« Sauvez-nous, Jésus, nous périssons / « Coeur Sacré de Jésus.*…), la Vierge *(« Cœur Immaculé de Marie… »*), puis de cinq saints, d'une sainte et d'une bienheureuse invoqués spécialement pour leur lien avec la France ou sa défense, à l'exception du premier, époux de Marie (*« Saint Joseph, patron des familles, priez pour nous, sauvez nous* », / *Saint Michel, protecteur de la France, priez pour nous…,/ Saint Maurice, patron des soldats,…/ Saint Rémi, qui avez baptisé la France…/ Saint Louis vaillant dans les combats…/ Sainte Geneviève, mère de la Patrie… / Bienheureuse Jeanne d'Arc, libératrice de la Patrie… »* . Petite précision à l'usage de lectrices féministes pointilleuses : si Jeanne d'Arc figure bien en dernier, car elle n'est pas encore sainte (elle le sera en 1920), Sainte Geneviève figure en milieu de liste , après Saint Michel…

A la dernière page du livret figure un texte essentiel, censé être complété par le porteur du livret, qui doit le porter toujours sur lui ; sous un crucifix d'un noir funèbre, se lit le texte suivant : *« Au nom de la liberté de conscience, assurée par la loi de 1905 (Art. 1*$^{er}$*) « La République assure la liberté de conscience », je déclare appartenir à la religion catholique. Conformément aux circulaires des 15 novembre 1905 et 24 janvier 1906 :*

*A l'hôpital militaire, je veux avoir la visite du prêtre et tous les secours de son ministère.*
*En cas d'accident ou de maladie grave, je réclame près de moi le prêtre catholique.*
*Si je meurs, je veux les prières de l'Eglise catholique et l'inhumation religieuse.*
***C'est ma volonté formelle.***
*Date et signature …..compagnie …. régiment ……garnison*

On sait que les conditions horribles de cette guerre feront que de nombreux soldats, laissés sur le champ de bataille, déchiquetés, ensevelis par les obus, ou même morts en ambulance, ne pourront pas recevoir ces derniers sacrements religieux…

Dernières volontés d'un soldat chrétien

J.B. Grousson n'a pas rempli ces rubriques. En revanche, son carnet porte, à la dernière page, l'indication de ses dernières volontés si la mort venait à le frapper. Voici le texte de la page, en respectant à peu près la grosseur des caractères :

*Prière de renvoyer ce carnet à ma famille*

***Guerre 1914-1915****- 16/17*

***Avis*** *(Dernières volontés)*

*Si je suis frappé à mort et que les circonstances le permettent, prière à MM. les sous-officiers commandant mon groupe, ainsi qu'à mes camarades, de faire confectionner un cercueil et une croix en pierre, indicatrice, pour que ma famille puisse me retrouver.*

*Lui indiquer l'emplacement exact de ma tombe et lui dire de ne pas se désoler, que je suis mort content de tomber pour la bonne cause. Les frais occasionnés pourront être prélevés dans le porte-monnaie que l'on trouvera sur moi (ou à défaut, ma famille remboursera avec urgence).*

*J.B. Grousson*
*Grousson 3 Rue de la Loire à St Etienne (Loire)*

*Voir Furnon à la 22*$^{e}$ *Cie, voir cap. Pélade, fourrier Berthillot ou sergt major Ramousse C.H.R*[2].

A proprement parler, ces dernières volontés n'ont de chrétien que la croix, en pierre (demande peu réalisable, qui nécessiterait le recours à un sculpteur un peu expert, mais qui vise à demeurer impérissable au milieu des innombrables croix de bois des cimetières militaires de fortune, à supposer qu'on obus ne vienne pas pulvériser la pierre !). Mais elles marquent le souci d'avoir son corps rapporté dans le caveau familial, auprès des siens, ce qui suppose qu'il soit en bon état… La seule indication morale se veut consolante pour la famille : « *et lui dire de ne pas se désoler, que je suis mort content de tomber pour la bonne cause* ».

**Le culte de Jeanne d'Arc**

[2] C.H.R. = Compagnie Hors Rang, regroupant tous les services annexes du régiment, ne combattant pas

**Francisque Ferret** (cl.16), natif de Coise, dont nous avons vu le témoignage bref sur l'absence d'affrontements politiques entre soldats, accorde à la religion une grande importance, et le très long entretien que j'ai eu avec lui le 23 janvier 1984, chez lui, à Saint-Christo-en-Jarez, est revenu plusieurs fois, de sa part, sur la question religieuse.

Il a toujours voué un culte à Jeanne d'Arc, et la guerre lui a permis d'aller en Lorraine, et plus précisément dans le lieu d'où la famille paternelle de la sainte était originaire. Il a écrit un très bref résumé (8 pages de carnet) de sa guerre sur lequel je m'appuie pour lui rafraîchir la mémoire :

E- *« Vous écrivez : « Nous revenons le 3 avril* (1917) *au camp de Saffais. Puis à Arc-sur-Meurthe. »*[3]

T- *C'est le pays du père de Jeanne d'Arc : il s'appelait Jean. Arc-sur-Meurthe, c'est le pays de Jean d'Arc. Jeanne d'Arc, elle était à Domrémy et on était à côté de Domrémy*[4]*. Moi, j'ai pas été dans sa maison, j'ai été dans la maison de son papa, à Arc-sur-Meurthe*[5]*. Ça vient d'Arc, Jean d'Arc le père, et la fille s'appelle Jeanne d'Arc.*

E- *Ça vous a fait quelque chose d'aller voir la maison ?*

T- *Ah ben bien sûr ! On a rentré dans la cour, on a regardé…Un souvenir… C'est pas bien loin de l'église, la maison de Jean d'Arc. On a pas avancé dans toute la maison. Juste en arrivant, le reste était fermé. Une vieille maison, quoi, comme ce serait la mienne. Oui : je suis allé dans la maison de Jean d'Arc et pas de Jeanne d'Arc. J'aurais voulu y aller, à Domrémy. On ne pouvait pas y aller. Je voulais y aller un jour, on m'a pas donné la permission. A Pagny-la Blanche-Côte, c'était pas loin.*

E- *Vous avez pensé à Jeanne d'Arc, à ce moment-là ?*

T- *Ah bien sûr ! On nous a dit que Jeanne d'Arc, quand elle était née – elle est née à minuit, la nuit - tous les coqs s'étaient mis à chanter pour annoncer la libération de la France ! Vous savez que les Anglais tenaient la France par les cheveux ! C'est pour ça que Jeanne d'Arc a apparu ! Alors, tous les coqs s'étaient mis à chanter ! C'est pour ça qu'il y a un coq…*(sur les clochers des églises ?). *Je sais pas si… On nous a dit ça, là-bas. Je l'ai entendu dire autrefois aussi, qu'elle est née à minuit et que tous les coqs de Domrémy s'étaient mis à chanter !*

E- *Et vous personnellement, vous avez pensé à Jeanne d'Arc en y allant ?*

T- *Ah ben bien sûr ! Mon frère, là, il aimait Jeanne d'Arc. A Coise, on avait formé une Société de Jeanne d'Arc juste en 14. Alors moi, je la priais tous les jours, Jeanne d'Arc, et mon frère aussi avait une grande confiance à Jeanne d'Arc. Mais il voulait faire comme elle : sauver la France ! Mon frère ! Et il l'a ben sauvée !* (voix tremblante d'émotion). *Il a ben été courageux, hein ! Il était gentil ! Pour faire ça ! Faut pas l'oublier, moi ! J'aurais ben eu un cœur de pierre ! Quand on voit des soldats comme ça !* (proche des larmes). *Un soldat de valeur, ça ! Ah oui ! J'ai prié Jeanne d'Arc ! »*

Avant l'entretien, Francisque avait évoqué la figure de son frère aîné Jean-Baptiste (cl.1915) et montré son image religieuse mémento, que j'ai pu photocopier. Du format classique d'une image pieuse que l'on insérait dans le missel comme signet (7 cm x 11,5 cm), bordée de noir, elle comporte la photo en buste du mort en uniforme militaire en haut de l'image. Dessous, avec le nom en gros caractères on peut lire :

Vous qui l'avez connu et aimé
Souvenez-vous dans vos prières
de

**Jean-Baptiste FERRET**
**Soldat au 415e d'Infanterie**
Mort pour la France le 2 octobre 1915
à Perthes-les-Hurlus (Champagne)
à l'âge de 20 ans

« En soldat chrétien il a fait à Dieu le sacrifice de sa vie pour la Patrie ; il a quitté les siens ayant déjà le pressentiment de ne plus les revoir en ce monde.

Seigneur, vous nous l'aviez donné pour faire notre bonheur, vous nous le redemandez, nous vous le rendons sans murmure, le cœur brisé, mais cependant que votre volonté soit faite. » *St Jérôme*

Seigneur, en l'arrachant à notre affection vous nous laissez l'espérance qu'il est heureux près de vous.
Qu'il repose en paix dans la gloire de la France et dans la gloire de Dieu.
Miséricordieux Jésus donnez lui le repos éternel. *7 ans, 7 quarantaines*
Mon Jésus, miséricorde. » *300 jours d'ind.*

---

[3] Ces deux localités sont situées au sud-est de Nancy, la première à une quinzaine de kilomètres environ, la seconde à cinq kilomètres, sur la Meurthe. La vraie orthographe est Ar**t**-sur Meurthe, mais la graphie Ar**c** est révélatrice de l'assimilation avec Jeanne d'Arc.

[4] Cet « à côté » est tout relatif, car Domrémy-la-Pucelle se trouve environ à 50 km au sud-ouest de Nancy, à proximité de Neufchâteau. En revanche Pagny-la-Blanche-Côte (cf infra) en est à une dizaine de kilomètres, au nord.

[5] Un coup de téléphone à la mairie d'Art-sur-Meurthe (le 26 août 1999) m'a confirmé qu'il y avait bien une « maison de Jeanne d'Arc » à proximité de l'église (rue du 18 Juin), mais la secrétaire de mairie n'a pu m'assurer si c'était la maison du père de Jeanne d'Arc. Selon des biographes, le père de Jeanne serait plutôt originaire d'Arc-en-Barrois

Ce genre d'image pieuse mémento faisait beaucoup pour perpétuer le souvenir, et osons-le dire, le culte du soldat mort. Il est à la fois celui pour qui l'on prie (et si l'on veut respecter la prescription, pendant au moins sept années de suite, en récitant dans l'année et quarante fois de suite le texte religieux de prière figurant en bas de l'image), ce qui vaut au récitant trois cent jours d'indulgence (de réduction de son temps de Purgatoire après la mort), et celui qui fait figure d'intercesseur auprès de Dieu, protégeant sa famille restée sur terre. La prière donne sens à sa mort précoce, aide à l'accepter sans se révolter comme un décret de Dieu dont les desseins sont impénétrables, et comme un devoir suprême rendu à la Patrie. Dans mon enfance, il était peu de vieux missels qui n'enserraient pas une ou plusieurs de ces images mémento. Parfois, c'est le soldat qui s'adresse aux siens, en termes si nobles qu'on se prend à douter qu'il les ait vraiment écrits…

Reprenons l'entretien au point où il a été interrompu :

E- *« Et vous l'avez priée là-bas ?*

T- *Ah oui ! Tout le temps ! Dans l'armée, on pensait à elle, comme je vous ai dit !*

E- *Parce que c'était une sainte qui s'était battue ?*

T- *Eh ben, elle avait sauvé la France dans les combats, vous savez ben, comme elle savait bien mener les soldats et tout ! Alors, nous, c'était notre image ! Elle disait de pas avoir peur, quoi ! Elle disait : « Dieu premier servi ! ». Le matin, elle allait à la messe et elle disait à ses soldats : « Dieu premier servi ! ». Elle commençait à faire sa prière et puis après ça allait tout seul…pour les encourager ! Eh ! C'est des machins que j'ai appris, ça !*

E- *Et la prière, ça vous soutenait quand même ?*

T- *Ah beaucoup ! Bien sûr ! Moi, je suis un* espèce de curé manqué. J'aurais quasi voulu me mettre curé si j'avais été un peu plus instruit. Je n'avais pas assez été à l'école pour… J'avais le goût, j'avais le goût ! Et je me suis marié avec une sœur manquée aussi, qui voulait se mettre sœur ! Eh ben, on a ben fait une bonne famille ! »*

On voit que Francisque vit intensément, et depuis sa prime enfance à Coise, ce culte de Jeanne d'Arc, dont il connaît la devise célèbre « *Dieu premier servi ! »,* qui n'est pourtant pas encore sainte, puisque béatifiée en 1909 (alors qu'elle a été brûlée à Rouen en 1431 !), elle n'a été canonisée qu'en 1920. Des Sociétés de Jeanne d'Arc[6] avaient été fondées dans certaines paroisses avant même sa béatification,

E- « *Est-ce que les autres soldats avaient, comme vous, cette admiration pour Jeanne d'Arc ?*

T- *Oh pas tous, non ! Parce que j'allais à la messe, mais y en avait pas bien qui y allaient ! Et encore, je me faisais des fois disputer ! Ils m'appelaient « Marie »* (son second prénom) *parce que j'avais pas de moustache. « Ah ! Marie, t'as encore été à la messe ? » - « Ah ben oui ! ' « Ah ! Tu as encore donné tes sous au curé et puis il les envoie en Allemagne pour nous faire casser la gueule ! » - « Où c'est que t'as pris ça ? » - « Si, si ! C'est vrai ! ». Ça avait pris dans l'armée, ça : on disait que la France envoyait de l'argent en Allemagne ! Les communistes qui disaient ça ! Ils mettaient ça en champ* (le répandaient). *Mais enfin, quand même, ils m'aimaient bien ! – « C'est le plus brave de tous ! » « -« Eh ben, parce que je vais à la messe ! »* (rire) *Ils rigolaient, quoi ! Moi, je me fâchais pas !*

E- *Vous alliez à la messe le dimanche ? Ou même en semaine ?*

T- *Ah non ! Le dimanche, quand on pouvait ! Si on était en première ligne, on pouvait pas toujours y aller ! Si c'était quand ça battait ! Mais quand était un peu retirés, au repos. A Pont-à-Mousson, on était ben en première ligne, mais on y allait toujours. Y avait des messes dans les sapes mêmes…dans les chapelles. Même en première ligne, je suis allé, franc* (tout à fait) *en première ligne, dans une sape, à la messe. Oh ! On y allait ben encore. Et y avait des séminaristes. Et puis, cet aumônier, il avait de l'influence sur le régiment. »*

L'assistance à la messe marque un clivage entre pratiquants et non pratiquants ou athées, et l'assistance régulière donne la mesure de l'intensité de l'attachement à ce rite.

Cet aumônier, beaucoup plus loin dans l'entretien (deux heures après), il le fera ressurgir à un moment critique, celui de l'attaque :

T- « *Alors, on l'a pris, ce Bois des Seigneurs, le deuxième coup, ça a été vite fait !… La veille, on avait fait une tranchée. On était couchés, on était derrière la première ligne, on a fait une tranchée couchés, pendant la nuit, on a travaillé toute la nuit. Le lendemain, la tranchée était à peu près faite, pour démarrer. Tout par un coup*, on nous dit : « Dites que …* (une prière ?), *l'aumônier, il donne l'absolution ! ».* (mêle rire et pleurs). *Et nous voilà partis !*

E- *Vous saviez ce que ça voulait dire, ça !*

T- *Eh oui ! Ceux qui étaient croyants ! Y en a qui critiquent !*

E- *Comment ça se passait, cette absolution ? On vous réunissait ?*

---

[6] On ne parle pas ici de la Société Jeanne d'Arc créée à Lyon en 1903 par une certaine Mme Combes, médium, disciple du spirite Allan Kardec.

T- *Alors là… « Dites votre acte de contrition*[7]*, l'aumônier, il donne l'absolution ! ». De l'autre côté de la tranchée, quoi ! On se faisait passer…*(le mot / l'information) *comme ça. On était dans la tranchée, les uns contre les autres. Alors on a dit : « L'aumônier, il dit qu'il donne l'absolution à toute la tranchée, quoi ! »*
E- *On ne vous réunissait pas ? Vous vous le faisiez passer de bouche à oreille !*
T- *Eh oui ! On était prêts à partir !*
E- *Qu'est-ce que vous a fait, quand vous avez appris ça ?*
T- (s'étrangle d'émotion, puis pleure*). On a dit : « Ben, on sera pardonnés, si on meurt ! »* (pleure). *Puis on est partis, courageux !*

Indéniablement la foi, avec cette ultime absolution donnée par l'aumônier, confère à Francisque du courage pour attaquer, et la quasi certitude de savoir ses péchés « pardonnés » en cas de mort…

La protection de la Vierge

L'attaque qu'il évoque ici, c'est celle du Bois des Seigneurs, près de Château-Thierry, avec le 170e R.I. d'Epinal, en juillet 1918. Il y sera blessé par un éclat d'obus. Mais l'année précédente, le 4 mai 1917, vers Fismes, il a eu le bras traversé par un autre éclat d'obus Et dans le feu de l'action, il a fait un vœu à la Vierge :
T- « *Puis, nom d'un chien, un avion qui passe : il nous envoie des bombes sur ce petit pont ! Allez ! Tout dans la rivière ! J'étais là, dans la rivière, allongé dans les pierres…Putain ! Puis ça tombait ! Tout par un coup... je me suis dit : « Nom d'un… je suis foutu ! » Allez ! J'ai dit à la Sainte Vierge, si elle me sauve, j'irai la voir à Lourdes…Comme ça ! Tac ! Tout de suite ! Terminé : dans le biceps, les morceaux, d'éclats d'obus, quoi ! Y en a un comme un sucre, qu'on sucre le café, qui est resté dans le biceps ! Et l'autre, il est parti ! Le biceps tout dépecé ! »*

Pour le Poilu croyant, la protection surnaturelle, ce n'est pas rester indemne, c'est ne pas mourir et le plus souvent recevoir la « bonne blessure » qui éloigne temporairement du front, comme on l'a vu. Par la suite, Francisque a amplement tenu sa promesse de faire un pèlerinage à Lourdes.

La protection surnaturelle de son frère tué au combat

Vers la fin de l'entretien, qui a duré près de trois heures, après ma question générale : *« Et quand vous vous battiez dans les tranchées, vous pensiez à quoi ? »*, il évoque assez longuement le courage et un peu le patriotisme :
T – « *…On avait là le patriotisme qui nous conservait, qui nous donnait de l'ardeur ! Et du courage ! Du courage ! C'est une belle qualité ! Chasser le cafard ! Oh, moi, je l'ai jamais eu le cafard, moi ! Je l'avais pas, le cafard ! C'est comme ça : j'ai toujours eu bon moral. Et je l'ai encore ! C'est le moral qui tient la personne ! C'est le premier signe de la santé, ça ! Celui qui a le moral, la santé accompagne quasi toujours…*
E- *Dans votre cas, y avait la religion aussi !*
T- *Ah oui, ben bien sûr ! Si y avait pas eu la religion, on aurait pas eu le courage qu'on avait ! Puis comme mon frère m'avait dit….qu'il donnait sa vie pour que je sois pas tué !* (il s'étrangle d'émotion). *Rien que ça, ça m'a conservé ! Il a fait ça ! Je vois : j'ai été blessé, j'ai pas été tué ! J'aurais bien pu être tué où j'ai été blessé ! Je croyais pas m'en tirer : je m'en suis bien tiré ! C'est grâce à lui, qu'il a voulu payer pour moi !*
E- *Il vous a protégé ?*
T- *Eh oui ! Et ça me consolait ! Et j'ai pas été tué ! Et mon frère non plus !*
E- *Votre frère plus jeune ?*
T- *Plus jeune : de la classe 18. Rien qu'à Coise, y en a eu quatre conscrits qui ont été tués !*
E- *Quatre sur combien ?*
T- *Quatre sur huit !* (conscrits de sa classe, la 16 : jeunes gens nés en 1896)
E- *Votre frère, il l'a dit, il l'a écrit, ce que vous dites ?*
T- *Il me l'a écrit ! Deux fois ! Deux-trois fois ! Il voulait mourir pour la France et pour que je sois pas tué ! Parce qu'il voyait que ça avait mal tourné. Puis il était patriote. C'était comme ça : dévoué ! C'était un type, il avait du cran, il s'en faisait pas, c'était pas un froussard ! Et il avait ça dans la tête, c'était comme ça !*
E- *Il avait ce pressentiment qu'il serait tué ?*
T- *Vous avez ben vu sur son machin* (l'image pieuse mémento : cf supra). *S'ils l'ont écrit, c'est que c'était vrai, hein, sur son machin ! Il voulait payer pour les autres, voilà ce qu'il voulait faire ! Sauver la France et ses frères ! Sauver la France et sa famille ! C'est bien dit, qu'il mourrait pour sa patrie, sa famille, et pour que je sois pas tué ! Moi ! Ça lui a été accordé ! Il a gagné son procès ! »*

Recru d'émotion, Francisque laisse un long silence. L'entretien s'achève sur ces mots.

On voit que la figure de son frère Jean-Baptiste, héroïsée à l'extrême, est élevé à la hauteur d'un patriote modèle, d'un martyr de l'amour familial et de la générosité, de l'abnégation, à la hauteur d'un Saint…

[7] Dans le sacrement de la confession, l'acte de contrition (de repentance) est récité par le confessé après l'énumération de ses péchés au prêtre, et précède immédiatement l'absolution (le pardon) des péchés prononcée par le confesseur, qui donne aussi une pénitence (en général une série de prières –« *Notre Père, » « Je vous salue, Marie*-) à réciter ensuite.

**L'ultime assistance de l'aumônier**

**Antoine Sibert** (cl.11), agriculteur et forgeur de chaînes à Génilac (Tapigneux) n'a connu que le tout début de la guerre, car il a été grièvement blessé au poumon par des éclats d'obus le 4 septembre 1914, à La Ferté-Gaucher. D'hôpital en hôpital, il finira par être réformé et il gardera toute sa vie une gêne respiratoire. Sur le court laps de temps vécu au front, il a gardé un souvenir fort :

T- « *Une fois, on avait passé la nuit avec un… Comment on appelle ça ? Un curé ? Un aumônier ! On était quatre ou cinq, on était à part, et il nous dit :* « *J'ai passé une nuit d'angoisse* » - « *Pourquoi donc ?* » - « *J'ai passé la nuit avec quelqu'un qui devait être fusillé au lever du jour… ». Parce qu'ils leur donnaient encore l'autorisation de passer la nuit avec un aumônier, quoi ! Oh ! mais c'est qu'il fallait marcher ou rester. Et puis on en a ben fusillé plusieurs… ».*

Malheureusement, Antoine n'en dira pas davantage. L'aumônier, qui a commencé de se confier pour décharger un peu le poids de la souffrance morale qu'il a vécue, leur a-t-il décrit les affres du condamné à mort ?

La fonction si pénible de l'aumônier consiste aussi à informer la famille des derniers moments du condamné. On a vu au chapitre VI l'exécution, le 4 décembre 1914, des six « Martyrs de Vingré », soldats au 298$^{e}$ R.I. de Roanne, condamnés de façon inique et réhabilités en janvier 1921. La femme d'un des deux fusillés d'Ambierle, **Michelle Blanchard**, jeune femme de 23 ans qui avait épousé **Jean** (de douze ans son aîné) en décembre 1912, mais n'avait pas encore d'enfant, a conservé la lettre qu'elle a reçue de l'aumônier, écrite sept jours après l'exécution :

*11 Décembre 1914*

*abbé Dubourg, aumônier militaire, Groupe des brancardiers de corps, 7$^{e}$ corps, 6$^{e}$ armée, Bureau central militaire de Paris*

*Madame,*

*Je suis chargé par votre mari de vous faire parvenir la lettre ci-jointe. Elle vous causera une douleur profonde que je voudrais atténuer par le récit de la mort courageuse et chrétienne de votre cher époux.*

*Le 27 novembre, un groupe de soldats français parmi lesquels était votre mari a reculé devant quelques Allemands ; ils ont été pris de panique. L'autorité militaire a jugé qu'il y avait dans ce fait une faute grave. Les soldats ont été traduits en conseil de guerre et six d'entre eux ont été condamnés à mort. Votre pauvre mari était du nombre. C'est le 3 décembre au soir que le jugement a été prononcé. J'ai été prévenu dans la nuit que l'exécution aurait lieu le matin du 4 à 7 h1/2. J'étais à 7 heures avec un de mes confrères auprès des six malheureux qui allaient mourir. Ils étaient tous les six ensemble dans une petite cave qui leur servait de prison : c'est là que je vis votre mari. Il se confessa admirablement, fit preuve des sentiments chrétiens les plus élevés, et montra un courage héroïque. Ce qui le faisait souffrir le plus, c'était la pensée de vous quitter, c'était aussi la crainte du déshonneur. Mais je l'ai bien rassuré, en lui disant qu'il n'y avait pas de déshonneur dans une mort comme celle-là, que s'il était fusillé avec ses autres camarades, c'était pour une faiblesse devant l'ennemi dont il ne se sentait pas responsable et qu'on ne punissait cette faiblesse que pour faire un exemple…*

*Oh ! le bon chrétien que votre mari ! Jusqu'à la dernière minute il m'a édifié. Plusieurs fois, nous nous sommes embrassés comme deux amis… Puis nous avons quitté la petite cave et nous nous sommes acheminés vers le lieu de l'exécution. Votre mari et ses camarades ont marché d'un pas très énergique. Ils n'ont pas eu la moindre faiblesse. Nous nous sommes dit un suprême adieu ; quelques secondes après les six camarades tombaient morts, pendant que nous priions pour eux, mon confrère et moi. Nous avons béni la fosse où ils ont été enterrés. Depuis ce jour j'ai célébré deux fois la Ste Messe pour votre mari.*

*Combien je m'unis à votre douleur, Madame. Supportez-la courageusement. Votre mari vous donne d'admirables conseils ; priez pour lui. J'oserai dire priez-le, car j'ai la conviction qu'il est déjà au Ciel. Croyez, Madame, à mes sentiments les plus dévoués.*

*M. Dubourg*

Quand il écrit, l'abbé Dubourg ne peut pas connaître l'injustice de l'accusation qui pèse sur les vingt-quatre accusés, dont six seront condamnés à mort *« pour faire un exemple »*… A la différence du cas cité par Antoine Sibert, qui date du premier mois de guerre, les deux aumôniers n'ont pas passé toute la nuit avec les six fusillés (qui ont tous écrit à leurs épouses à la lueur des bougies, dans la petite cave voûtée de Vingré), mais seulement une demi-heure, ce qui paraît bien chiche pour recueillir chacun l'ultime confession de trois condamnés et pour les réconforter. Ce qu'il dit de la profondeur des sentiments chrétiens de Jean et de ses craintes (notamment celle du déshonneur pour la famille) est conforme aux deux dernières lettres qu'il a écrites (à son épouse, et à ses beaux-parents). L'assurance qu'il lui donne qui relève de l'intime conviction de l'homme d'Eglise (« *J'oserai dire priez-le, car j'ai la conviction qu'il est déjà au Ciel.* ») peut réconforter la chrétienne en Michelle, mais l'épouse ?

**Protection par un objet religieux porté sur soi**

**Benoit Crépet** (cl. 17), fils d'agriculteurs de Saint-Jean Soleymieux (Le Verdier) venu à Saint-Georges Hauteville (Le Cellier) exploiter la ferme familiale de son épouse , incorporé au 61e R.I. de Privas, a eu le sentiment d'être protégé de la mort le 16 avril 1917, premier jour de l'offensive du Chemin des Dames, où son régiment a subi de très lourdes pertes. Malheureusement son témoignage est tellement fragmenté, arraché par bribes, qu'il faut le résumer. Le témoignage commence alors qu'il vient de poser sur la table un petit drapeau tricolore replié dans un carnet troué d'une balle.

T- « *C'est un carnet, il a fait toute la guerre. Il a été mouillé, je l'ai fait sécher. Regardez : les balles, ils*[8] sont passées par là, ils ont traversé là ! … Et elle est ressortie ici ! Et moi j'ai rien eu ! ….*

E- *Vous aviez une protection ?*

T- *Tout le temps de la guerre ! Le Sacré-Cœur de Jésus ! …C'est ma mère qui me l'avait acheté !…*

E- *C'est donc écrit : « Coeur Sacré de Jésus. Espoir et salut de la France ». Et ça, vous l'aviez toujours porté sur vous ? »*

Ce petit drapeau tricolore en tissu (format 10 cm x 8 cm environ), dont j'ai la photo sous les yeux, porte dans sa partie blanche le dessin classique du Sacré-Coeur de Jésus, rouge, entouré d'une couronne d'épines, avec une goutte de sang qui tombe, cœur surmonté d'une croix noire s'élevant au milieu d'un bouquet de flammes jaunes. Les deux expressions citées sont l'une au dessus-du cœur, l'autre en dessous, en lettres d'or brodées. Les pages du carnet (dont les premières pages comportent des chansons) dans lequel ce drapeau était replié portent des imprégnations de rouge pour l'une, de bleu pour l'autre, liées au fait que les couleurs ont été délavées quand le carnet a été mouillé. Le coin gauche de la page gauche porte le trou d'une balle que l'on voit se reproduire sous les pages du dessous ; en revanche les quelques pages sur la droite (donc après l'emplacement du drapeau) sont exemptes de trou. Un très mince ruban tricolore est attaché à la partie bleue du drapeau par un petit anneau en cuivre

T- « *Ah ! Tout le temps ! … Et je l'ai fait voir quelques jours après à des copains qui étaient pratiquants ; Ils ouvraient les yeux !… Il a été mouillé aussi, il a passé du mauvais temps comme moi dans les tranchées !*

E- *Vous l'aviez à l'intérieur de votre portefeuille, ce scapulaire, ou bien porté au cou ?*

T- *Non, non, il était là !* (montre son côté gauche, à l'emplacement du cœur*). J'avais deux portefeuilles, mais celui-là, il était là !*

Fille de T- *La balle s'est arrêtée juste à l'endroit, elle est pas allée plus loin !*

T- *Ah ! Il* avait pas passé loin de moi, la balle ! Et y a un obus qu'il a passé presque aussi près et j'ai pas eu de mal ! Et il a passé presque aussi près que la balle ! Et il m'a tombé les pattes en l'air, bien sûr, dans un ravin, mais j'ai rien senti ».*

Le café vient interrompre ce début d'entretien. La conversation reprend après sur ce thème, n'apportant pas de nouveaux détails. Il ne sait pas si ses frères plus âgés, soldats aussi, en avaient été dotés par leur mère. Je lui fais préciser sa croyance :

E- « *Et c'est ça qui vous a sauvé la vie ?*

T- *A mon idée ! Je sais que je l'ai fait voir à plusieurs. Y en a qui ont pas… ça les a fait rigoler, et d'autres qui ont dit : « Fffiou ! Tu y as passé près ! » Mais y en a bien d'autres qui y sont passés près, ils ont bien entendu les balles siffler, quante… qu'on disait : « Hop là ! Quand il fallait avancer !*

E- *Y avait beaucoup de chrétiens qui portaient des scapulaires ou d'autres objets religieux ?*

T- *Ben c'était caché !*

E- *On savait pas trop qui en avait ?*

T- *Non ! Je sais que quante qu'on était en arrière, on allait à la messe, y en avait beaucoup ! Quand on pouvait, quoi ! »*

Benoît est moins catégorique que sa fille quant au miracle de la balle arrêtée net par le Sacré-Cœur de Jésus, (si elle *« ressortie ici »* c'est qu'elle a été déviée en fin de course ; quant à l'expression *« il avait pas passé loin de moi, la balle »*, cela relève de la litote, car effectivement, les pages du carnet portent des traces de perforation au même endroit) et prenant sans doute ma question comme une marque de scepticisme, il invoque deux catégories de camarades consultés : ceux qui en rigolent (les sceptiques ou les incrédules) et ceux qui consentent à croire qu'il a échappé à la mort grâce à cet objet religieux, parce qu'ils sont chrétiens fervents. Implicitement, cela peut vouloir dire : libre à chacun d'y croire ou de ne pas y croire, mais moi, « *à mon idée* », j'y crois.

Ce type de protection par l'arrêt « miraculeux » de la balle ou de l'éclat d'obus sur un rempart textile ou en papier pourtant matériellement sans rigidité, l'historienne **Annette Becker** l'a maintes fois retrouvé dans les souvenirs de Poilus : *« Nombreux sont les récits de soldats qui évoquent les protections dont ils ont*

[8] Le patois de Saint-Jean Soleymieux omettant le pronom sujet, il n'était pas rare qu'en français, chez les vieilles personnes, « il » et « elle » soient confondus ou permutés.

*bénéficié : les uns sont persuadés d'avoir eu la vie sauve grâce à un portefeuille bourré de lettres de leur fiancée qui aurait détourné un éclat d'obus, d'autres à l'intervention de la Vierge, des saints, ou une amulette, ou encore à une prière copiée. Les soldats protestants par exemple, pratiquants ou non, emportaient une bible dans leur paquetage ; certains la lisaient, la plupart n'en ressentaient pas la nécessité. Mais la présence du livre, le contact physique avec l'objet, plutôt que le contact spirituel avec son contenu, les rassurait. La bible tout entière était alors utilisée comme une amulette. »*[9]

**Jean Salanon** (cl.14) habitait à guère plus d'un kilomètre du témoin précédent (au lieu-dit Les Jeannettes, à Saint-Georges-Hauteville), qu'il connaissait très bien, dont il partageait la profession d'agriculteur, associée à des activités annexes comme sonneur de cloches à l'église et fossoyeur. Incorporé au 28e B.C.A. de Grenoble, puis versé au 14e B.C.A., il sera fait prisonnier le 23 février 1915. Mais dans son début de guerre, lui aussi s'estime sauvé comme son voisin (dont il connaît l'histoire) par un objet religieux :

E- *« Vous n'aviez pas de scapulaire ? Qu'est-ce que vous aviez ?*

T- *Une médaille dans le cor de chasse !*[10]

E- *Qui est-ce qui vous l'avez donnée ?*

T- *C'étaient des sœurs de la Croix-Rouge de Grenoble. Elles m'avaient dit : « Conservez-la ! Mettez-la à votre cor de chasse ! ». Y en a qui l'ont pas mis. Mais on est plusieurs qu'on l'a mis !*

E- *A votre cor de chasse ? Le petit insigne qui est sur le béret ?*

T- *Oui ! Alors, je l'avais cousue là-dedans, moi. Et je l'ai conservée quand j'étais prisonnier. Je l'avais ! Et puis après, je l'avais sortie, étant prisonnier, je l'avais rangée dans mon porte-monnaie… »*

Il explique ensuite assez longuement qu'à la suite de travaux importants de rénovation faits dans sa maison, la médaille (rapportée en France) a été perdue, ce qui le désole, car il l'avait pieusement conservée.

E- « *Vous l'avez perdue ! Mais alors vous disiez que cette médaille, elle vous a sauvé ?*

T- *Je vous dis ben ! Ce morceau d'éclat….*

E- *Racontez ! C'était quel jour qu'elle vous a sauvé ?*

T- *Eh ben, c'est ce jour-là que celui de Boën a été tué à côté de moi ! Après qu'il a été tué ! Après qu'il a été mort ! Dans la tranchée. Alors, ils ont bombardé, les Allemands, l'artillerie, sur nous. Un morceau qui était comme ça, ça a rentré dans terre ! Si ça avait attrapé la tête ! Ça a raflé*[11] *le béret, je l'ai bien senti ! Ah ! j'ai dit, « Eh ben ! »… Ça a raflé le béret à côté du cor de chasse ! Parce qu'on avait le cor de chasse, là ! Il fallait saluer le cor de chasse, hein, les Chasseurs ! Alors, je l'avais mis là cette médaille, une médaille de la Sainte-Vierge, de la rue du Bac, à Paris ! Sainte… Comment ? La Sainte Catherine ! Une médaille comme ça ! Elle avait douze étoiles, y avait la Sainte Vierge, et derrière, une croix et deux cœurs ! Et puis on a déménagé… »*

La médaille que décrit Jean est celle commémorant l'apparition de la Vierge, en novembre 1830, à Catherine Labouré (1806-1876) , religieuse des Filles de la Charité (au couvent de la rue du Bac, à Paris), canonisée en 1947. Les deux cœurs sont le cœur de Jésus, couronné d'épines, et celui de Marie, transpercé par un glaive ; les douze étoiles font référence au récit de l'Apocalypse par Saint Jean. Cette médaille, appelée « médaille miraculeuse », fut reproduite à des millions d'exemplaires dès le XIXe siècle.

E- « *Donc, là, pratiquement , cette médaille vous a sauvé ?*

T- *Eh oui ! Un éclat d'obus m'a raflé le béret ! Ça a raflé le béret : ça a rentré dans la terre ! Ça avait ben de la force, attention, hein ! Des gros obus, attention ! C'est de la grosse artillerie ! C'est là qu'on a battu en retraite. On a abandonné le copain de Boën. Le capitaine, vous savez pas ce qu'il nous a dit ? « Sauve qui peut ! » Alors c'était le désordre [….]*

E- *Donc cet éclat pouvait très bien vous tuer ?*

T- *Eh oui ! Si ça m'avait tapé la tête, sûrement ! Ça avait de la force, hein ! Ça a rentré dans la terre ! J'étais accroupi avec mon fusil ! J'ai regardé ça, j'ai dit : « Oh ben ! Tu y as passé près !*

E- *Et là, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez fait une prière ?*

T- *Ah oui ! J'ai remercié tout de suite ! Parce qu'après on a reculé… »*

Il semble que le récit de Jean, dans la phase cruciale du frôlement par l'éclat d'obus qui se fiche dans la terre, se soit figé en phrases quasi immuables. Le fait que l'obus s'enterre atteste de sa violence meurtrière, et le « frôlement / éraflement » du béret témoigne du miracle qui vient de s'accomplir grâce à la médaille. A la différence de Benoit Crépet, le don de la médaille ne vient pas de la mère, mais des religieuses grenobloises qui en distribuaient à tous les Chasseurs Alpins, voire à tous les régiments de la ville. Et la mort du *« copain de*

---

[9] Annette Becker, *« Eglises et ferveurs religieuses »*, p. 740 de *« L'Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 »* dirigée par Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker, éditions Bayard, Paris, 2004, 1343 pages

[10] Ce cor de chasse est l'insigne métallique que portaient les Chasseurs Alpins sur le devant de leur large béret, et qui pouvait effectivement servir à y accrocher un petit objet comme une médaille

[11] On ne sait s'il faut comprendre « frôlé » ou « éraflé » en laissant une trace de déchirure dans le tissu du béret

*Boën* » à ses côtés, qui sans doute ne portait pas la médaille (dans l'esprit de Jean), renforce l'idée de protection surnaturelle, par comparaison avec son propre sort.

Etre indemne alors que l'on aurait dû être tué, et que son camarade resté à sa place l'est, voilà qui demeure, comme dans l'exemple de Jean Salanon, l'exemple le plus probant de la protection, si l'on se croit protégé. C'est le cas encore de **Charles Suard** (cl. 18) né à Torcy (Saine-et-Marne) qui voue une véritable vénération à une médaille religieuse qui lui a été donnée dans des conditions qu'il raconte précisément. Serrurier à Paris avant son incorporation en avril 1917, il est devenu après guerre ajusteur à Courbevoie, puis monteur de rotatives de presse, puis de métiers à tisser, et, après 1945, a terminé sa carrière comme concierge de l'hôpital Saint-Joseph de Lyon, avant de se retirer à Marcilly-le-Châtel. Il raconte d'abord le « miracle » qui l'a fait échapper à la mort peu de temps avant l'armistice, au 130e régiment d'artillerie de Dôle où il était artificier :

T- *« C'est encore un épisode miraculeux (il m'est arrivé beaucoup de miracles dans ma vie), un machin miraculeux vraiment. Les Allemands mettaient leurs obus de 77 dans un panier (nous les 75, ils étaient accrochés après la douille) puis la douille à côté. Et l'obus de 77 pesait à peu près 7 kg, c'était un petit obus, comme le 75 d'ailleurs. Et il restait un obus dans un osier. Alors, le type (il s'appelait Rousseau, c'était un boulanger de Meaux ; je me rappelle bien son nom, pauvre type !) il met donc, pour alimenter le feu qui nous séchait les capotes, il met des paniers dans le feu !*

E- *Sans regarder ce qu'il y avait dedans !*

T- *Sans regarder ! C'était pas lourd. Y en avait une brassée : il met ça dans le feu. Moi, j'étais pas inquiet, mais j'étais pas bien, je dis aux gars : « Ah ben, écoutez, je vais rentrer, j'ai quelque chose à faire. ». Je suis parti. D'un seul coup, j'entends « Boooooum ! ». Je dis : « Tiens ! Voilà que ça recommence ! ». Mais c'était pas ça ! C'était l'obus qu'a été dans l'osier qu'avait éclaté ! Il avait tué donc mon Rousseau, il en avait blessé un ou deux, et moi, épargné parce que j'étais pas présent ! Vous vous rendez compte, hein ! »*

La conversation dérive sur un autre thème, jusqu'à ce que je le ramène à l'épisode de la mort stupide de ce Rousseau à laquelle a échappé le témoin :

E- *« Et pour en revenir à l'épisode du panier contenant la douille d'obus* (non ! la charge de l'obus !), *qu'est-ce qui vous avait fait vous éloigner, vous ?*

T- *Je ne sais pas, j'ai eu une intuition, je suis parti parce que… J'ai eu quelque chose qui m'a dit : « Va t'en ! Va t'en ! ». Il m'est arrivé plusieurs choses comme ça !*

E- *Une sorte de pressentiment ?*

T- *Un pressentiment, oui. »*

Il raconte ensuite le rêve de sa sœur où elle a la certitude qu'il reviendrait indemne de la guerre, puis deux autres épisodes où il aurait pu être tué, de sorte que je l'interroge ainsi :

E- « *Mais vous vous sentiez protégé ?*

T- *Je me sentais protégé, oui, vraiment !*

E- *Par quoi ou par qui ?*

T- *Ah ! Ben ça, c'est encore une histoire ! Je vous la raconte ?*

E- *Ah ! Volontiers !*

T- *Une histoire qui me poursuit toute ma vie. Voilà !* (il prend son portefeuille et en extrait une grosse médaille). *Cette médaille m'a été offerte quand je suis parti à la guerre !*

E- *Par qui ?*

T- *Par une sainte femme. C'était la nièce du curé de Bonne Nouvelle*[12]*à Paris, Mlle Julie, elle s'appelait, Casabianca : c'était une Corse. Elle est morte en 15*[13] *d'ailleurs. Et elle m'avait offert cette médaille en me disant : « Charles, si vous la porterez toujours…*(sanglots dans la voix)

E- *Oui, je comprends bien : « Tant que vous la porterez…*

T- *« Vous serez épargné ! »*

E- *Elle représente la Vierge, j'imagine, mais une Vierge particulière ?*

T- *Elle l'a portée ! C'est elle qui l'a portée !… C'est Saint Augustin et… la Sainte Vierge !*

E- *Saint Augustin et la Sainte Vierge ! C'est donc une médaille qui ressemble à une pièce de 5 francs à peu près*

T- *Elle est pas en or ! C'est du cuivre, c'est du bronze quoi !*

---

[12] L'Eglise de Notre-Dame de Bonne Nouvelle, de style néoclassique, est située dans le IIe arrondissement de Paris (25 rue de la Lune). Elle doit son nom à l'Annonciation : l'annonce par l'archange Gabriel à Marie qu'elle enfanterait d'un fils divin. Construite entre 1823 et 1830 sous la direction de l'architecte Etienne Godde, elle est le troisième édifice religieux sur le site, les deux premiers ayant été détruits, l'un par la Ligue vers la fin du XVIe siècle, et l'autre par les révolutionnaires de 1789.

[13] La mémoire de Charles lui fait défaut, car il n'est parti à la guerre qu'en avril 1917, comme toute la classe 1918, sauf les agriculteurs qui sont partis début mai. A moins que ce ne soit la mère de Mlle Lucie qui soit morte en 1915.

E- *Et vous avez une autre petite médaille à côté…*
T- *Là j'ai donc mis Notre Dame pour l'accompagner !… Quand mon père était communiste, moi j'ai été converti par cette femme !*
E- *Mais quel âge avait-elle ?*
T- *Elle ? Elle avait 45 ans à peu près. Elle était la nièce du curé de Bonne Nouvelle. C'était pas une jeune fille, c'était une demoiselle ! […] Elle était professeur de sténographie et, en même temps, donc, nièce du curé de Bonne Nouvelle… »*

Charles explique longuement qu'il connaissait la famille Casabianca depuis son enfance, à Torcy, car cette famille y possédait une grande maison bourgeoise, et que la mère, veuve, de cette demoiselle Julie lui avait plusieurs fois souvent demandé de faire des courses pour elle alors qu'il était enfant et adolescent, lui enfant du peuple, fils de serrurier, second d'une famille de huit enfants : *« Et je suis rentré dans une maison qui était vraiment catholique, qui m'a, en somme, converti »*
E- *Alors que vous ne l'étiez pas ?*
T- *Je l'étais pas parce que mon père l'était pas !… Je vous dis : mon père était communiste, mais pas communiste comme ceux d'après ! Non, il était vraiment, vraiment un homme honnête. Il n'était pas contre les types de la religion. On avait un copain curé, même, vous vous rendez compte ! Donc j'ai connu ces personnes-là qui m'ont converti au catholicisme.*
E- *Donc vous la connaissiez d'avant, cette Mlle Julie !*
T- *Je la connaissais avant, oui, parce que de Paris, elle venait tous les samedis voir sa mère à Torcy*[14]
E- *Mais alors, elle vous l'a donnée à Torcy ou à Paris ?*
T- *A Torcy ! Au moment de partir à la guerre, quand j'ai passé le conseil de révision,… de partir à la guerre, elle m'a donnée cette médaille […] Elle m'a dit : « Charles, vous partez comme soldat. Vous allez certainement combattre. Et alors, je voudrais quand même faire quelque chose pour vous. » Elle m'a donné cette médaille pour me protéger… J'ai cette médaille depuis soixante-dix ans !… Je l'ai toujours portée sur moi, au front et à tous les moments de ma vie ! […] Elle avait fait ça pour me protéger en somme, parce qu'elle m'avait connu jeune homme. Elle s'est dit : « Voilà un jeune homme qui va partir à la guerre ; il va voir mille dangers. Si j'ai quelque chose pour le protéger, ben, faisons-le ! ». C'est ce qu'elle a fait !… Toujours, je l'ai portée !*
E- *Et à quel endroit ? Vous la portiez à un endroit particulier ?*
T- *Ah ! Dans ma poche, toujours du côté du cœur ! ».*

Il est clair que l'attachement de Charles à cette médaille tient plus de l'affection et de l'admiration qu'il avait pour cette demoiselle Julie Casabianca, « *une sainte femme* » de bonne famille, instruite (*« professeur de sténographie »*), qui ne méprisait pas l'enfant du peuple, que de la dévotion à Saint Augustin. Le fait qu'elle soit nièce d'un prêtre, curé d'une église parisienne connue, rajoute à l'aura religieuse qui plane autour d'elle. Cette aura et le fait qu'elle aurait pu être sa mère, par son âge (45 ans), la rendent inaccessible au sentiment profane de l'amour du côté de Charles, mais du sien ?

On a pu constater que la médaille religieuse est toujours donnée par une femme : une mère, une sœur, une relation familière, voire plus anonymement une religieuse, et que cette donatrice participe de l'identité de la médaille. Le fait qu'elle soit souvent portée du côté du cœur est complexe : elle protège l'organe de vie qu'une balle peut perforer, mais elle touche aussi ce que notre civilisation considère comme le siège des sentiments, alors qu'ils proviennent évidemment du cerveau. Par ailleurs, dans ce dernier cas, cette médaille rappelle à Charles sa conversion définitive au catholicisme à la fin de l'adolescence, la grande mue spirituelle de son existence…

Finalement, Charles ne sera pas blessé, mais ne reviendra pas intact tout de même, car il se fera une mauvaise hernie en septembre 1918 en aidant à recaler un canon de 155 déréglé par le recul…

## L'envoi d'une médaille pieuse à son frère et à son fiancé

En dehors des cultes nationaux à la Vierge, comme la Rue du Bac à Parie (Catherine Labouré), Lourdes (Bernadette Soubirous) ou La Salette, des cultes locaux à la Vierge associés à des pèlerinages peuvent donner lieu à la gravure de médailles pieuses, que l'on envoie aux soldats. C'est le cas de **Claudine Peyrard** de Villars, qui envoie à son frère **Gabriel**, une médaille de Notre-Dame de Pitié épinglée sur une carte illustrée par l'intérieur de la chapelle de Notre-Dame de Pitié de Saint-Genest-Lerpt (localité voisine de Villars) carte sur laquelle ne figure aucune date, mais qui doit correspondre au pèlerinage annuel du 14 septembre, sans doute 1917, puisque Gabriel a été incorporé cette année-là.

Claudine, rédigeant aussi au nom de sa mère, écrit à l'envers de cette carte :

*« Chèr Fils et Chèr Frère*

[14] Torcy est à peu près à 25 km de Vincennes, qui est en bordure sud-est de Paris

*« Je menprèse de t'écrire ses deux mots de cartes poure te donnez de nos nouvelles qui sont toujours très bonne ainsi que dans apprendre des tienne. Chèr Frère long t'envoie Madame de pitié poure qu'elle te porte bonheur nous arivonz de genets Lerpts nous y avonz était avec la maman et la caroline long a donné une messe poure toi que sa serat un soldat qui et prête* (prêtre) *qui te la dira long ta achèter se porte feullie je croit qu'il ne pourrat pas te servire a grand chosse mais il y a une glasse poure te regarder et une y mage qui et dedans qu'il faudra toujours consèver parce que elle et bénite ainsi que la carte que je t'envoie et la médallie nous l'avonz pris vaire les sœur tu n'y perdra pas tout dans ton portefeullie l' y un billet de 25 fcs Je termine pour se soire en t'enbrasent bien fort » Claudine*

C'est une accumulation d'éléments religieux qu'annonce cette carte : non seulement une médaille de Notre-Dame de Pitié, mais aussi une image pieuse la représentant sans doute, toutes les deux bénites (et achetées chez les religieuses de Saint-Genest-Lerpt), la photographie de l'intérieur de la chapelle dédiée à la Vierge, ainsi qu'une messe déjà payée qui sera célébrée au front par un aumônier ou un autre soldat prêtre.

Nous n'avons pas la réponse de Gabriel. En revanche, datée du 21 septembre 1917, nous avons la réponse du fiancé **Jean-Baptiste Jourjon**, qui a dû bénéficier d'un envoi similaire (sauf le don d'une messe), bien qu'il n'évoque pas explicitement la médaille :

*« Mat petite Chérie Claudine*

*« C'est avec un grand plaisir que je fet réponse a ton aimable carte que je viens de resevoire qui été bien jolis je voit que tu pence bien a mois tu es bien jantille Je taime encore daventage de mat voire envoiller c'est jolie carte est surtout de prende la painne de la faire bénire je pançe quelle me prottégera jusque at la fin tu peux croire chère Claudine avoire fait la gerre comme mois pandans 3 ans saserer* (ça serait) *bien malheurs de mourire a présant, same feret bien de la peinne Sètre tant émèt tout les deux est que je taime toujours encore plus quat vant… »*

La formule finale est la suivante : *« ton amie Jourjon quit panse a toi une grosse quarèsse »*

C'est la protection de la Vierge jusqu'à la fin de la guerre qu'attend spontanément Jean-Baptiste de la jolie carte bénite de Claudine, et il trouve dans cet envoi une preuve supplémentaire de l'amour de la jeune fille. Quand à la litote maladroite à propos d'une mort survenant après trois ans de guerre, elle est très touchante dans sa gaucherie : *« ça serait bien malheureux de mourir à présent, ça me ferait bien de la peine ».*

Jean-Baptiste ne mourra pas, Gabriel si, le 28 mai 1918, vers Dikkebus, en Belgique…

Deux objets de protection religieuse sur soi

**Paul de Lambert** (cl.03), né à Langeac (Haute-Loire), fils de notaire de Vertaizon s'étant installé à Lyon, cadre administratif à l'entreprise de combustibles Streichenberger à Bordeaux, épousant en 1918 (après sa réforme définitive en 1917) une jeune fille de Saint-Just-Malmont, fille d'un entrepreneur de tissage de soieries qu'il va reprendre et diriger jusqu'à l'âge de 70 ans, a été incorporé en août 1914 comme adjudant-chef au 252e R.I. de Montélimar. Il reçoit sa seconde blessure, de loin la plus grave (une balle de mitrailleuse qui lui brise la jambe gauche) le 11 juin 1916 à Verdun, alors qu'il commandait une section de mitrailleuses. On apprend, au fil de l'entretien, qu'il portait sur lui deux objets bénis :

T- « *Ma seconde blessure… J'étais revenu à neuf. C'était une seconde blessure… alors je suis tombé., je suis resté là. Je commandais une pièce de mitrailleuse et tout à coup… J'ai crié au caporal, il s'appelait Chirouze : « Chirouze, prenez le commandement, ne comptez plus sur moi ! ». Alors, je me traîne comme j'ai pu ; je me suis mis dans une espèce de trou et là je me suis dit : « Je suis…Y a plus qu'à attendre la mort ! », parce qu'il en tombait ! Et j'avais à la main un petit chapelet que m'avait donné ma sœur. Je l'ai pris dans ma main… Et tout à coup, j'entends des voix : j'ai trois baïonnettes sur la poitrine !* (petit rire) *Et quand toute la cérémonie a été terminée, je serrai la main à mes agresseurs !*

E- *Quelle cérémonie ? Comment est-ce qu'on passe de ces trois baïonnettes à la cérémonie ?*

T- *Quant ils m'ont vu, ils se sont levés… Ils ont commencé… Y en a un qui a taillé ma jambe de pantalon, il a regardé… Un qui taillait un morceau de bois pour me faire une attelle…*

E- *Vous parlez des Allemands qui étaient autour de vous ?*

T- *Oui, trois Allemands ! A un moment, j'ai eu peur, parce qu'il y en a un qui s'est mis à genoux, le fusil à l'épaule, et dans ma direction. Je me dis : « Y en a un qui me soigne, y en a ben un qui va m'abattre ! ». C'était pour riposter à qui serait venu déranger. Ils m'ont soigné, nous sous sommes serrés la main, et puis ils sont partis. Je leur ai dit : « Merci bien, camarades ! »*

E- *[…] Ils vous ont donc soigné ?*

T- *Comme ils ont pu. Et puis à ce moment là, il tombait tellement, tellement d'obus, qu'ils sont partis. Et je suis resté étendu, et sur le dos. Alors, là, je sais ce que c'est que voir tomber les obus ! J'ai été toute la nuit sur le dos, j'étais couvert de terre phosphorescente, la terre volait en éclats. J'entendais le départ de l'obus, je savais le nombre de secondes avant qu'il m'arrive dessus ! J'étais entouré d'obus de tous les côtés, je sais pas comment je suis pas été mis dix fois en bouillie ! »*

Le récit est très haché ; on apprend que finalement il est recueilli par des infirmiers français qui l'emportent dans un tunnel, manifestement celui de Tavannes, dont c'était une des fonctions. Je le ramène à la question du chapelet :

E- « *Vous avez parlé de chapelet, et je sais que pour les croyants, c'était extrêmement important comme support moral, la religion…*

T- *Ecoutez, je vais vous dire une chose : ma sœur, elle m'avait donné un petit drapeau tricolore comme ça*[15] *où y a un petit écusson du Sacré-Cœur. Elle m'a dit : « Mets-ça sur ta poitrine : ça te protégera ! »*

E- *Vous l'aviez sur vous ?*

T- *Sur la poitrine ! Ma sœur m'avait dit : « Ça sera une protection, prends-la ! ». Et j'avoue que j'en ai vu tomber, des obus ! »*

Sans expliciter la relation de cause à effet, notamment dans cette phrase, il est clair que, dans son for intérieur, Paul pense avoir été exceptionnellement protégé : à partir du moment où sa jambe a été brisée par la mitrailleuse (qui aurait pu le tuer, mais qui aurait pu aussi le manquer !) vers dix heures du matin, il n'est pas écrasé par les obus, puis les trois soldats allemands le soignent au lieu, soit de l'ignorer, soit de l'achever (ce qui s'est produit dans les deux camps !) puis le bombardement continuant de plus belle, il n'est pas encore touché par la pluie d'obus jusqu'au milieu de la nuit suivante où il peut enfin être recueilli par une équipe de brancardiers français. Sa blessure ne peut pas être qualifiée de « fine blessure » car, aggravée par la gangrène gazeuse, elle lui vaudra l'amputation totale de la jambe gauche à l'hôpital de Saint-Germain-en-Laye. Mais elle lui vaudra d'échapper définitivement à la guerre…

Cependant, il conserve, en paroles au moins, une vision lucide de la demande de protection divine. L'amenant à revenir sur ce qu'étaient ses pensées au milieu du déluge d'obus, alors qu'il ne pouvait pas se mouvoir pendant une quinzaine d'heures, je vais obtenir une réponse réaliste :

E- *« Mais j'imagine qu'on croit sa dernière heure arrivée ?*

T- *Ben toutes les secondes, on dit : « Ça peut arriver ! »*

E- *Et qu'est-ce qu'on fait ? On se confie à Dieu ? On pense à sa famille ?*

T- *On se confie à Dieu, mais on sait bien que le Seigneur ne va pas empêcher les gens d'être écrasés par les obus ! Y a de très braves gens qui ont été aplatis ! Enfin, j'ai été tiré d'affaire… »*

Parfois c'est l'entourage familial du témoin qui avance l'idée de protection religieuse, alors que le témoin n'a pas pensé ou pas voulu en faire état. C'est le cas de l'épouse et de la fille de **Justin Charat** (cl. 12) né à Montagnieu (Isère), ayant vécu à Bourgoin-Jallieu, interviewé au domicile de sa fille à Saint-Etienne, le 8 novembre 1987, alors que le couple venait de fêter son 70e anniversaire de mariage :

Fille de T : *« Il se sentait protégé !*

Epouse de T : *« Ah oui, il a été protégé ! Maman lui avait offert une médaille de la Vierge parce que Maman était très croyante. Elle lui avait offert une médaille de la Vierge qui l'a protégé parce qu'il y a un éclat d'obus qui a traversé sa blague à tabac et qui a été arrêté par le médaille de la Vierge ! ».*

On a ici un schéma très proche du cas de Benoît Crépet, dont le scapulaire au Sacré-Cœur aurait soit dévié, soit arrêté la balle qui a perforé le carnet dans lequel il était plié. S'il a été protégé par la Vierge, c'est de la mort seulement, car le pauvre Justin Charat, resté trois jours et trois nuits en juin 1916, à Verdun (voir chap. XXIII) dans l'immense cratère d'un obus lourd sur les cadavres de ses camarades, a dû avoir une jambe entièrement amputée, et a presque perdu l'usage de son bras droit par suite d'une grave atteinte de l'épaule et de l'omoplate résultant de la même déflagration…

La balle ou l'éclat d'obus qui aurait pu, voire dû être mortel, et qui s'arrête sur une objet porté sur soi, est un archétype que l'on retrouve sans que le soldat qui se croit sauvé de la mort impute une origine surnaturelle à l'événement. Cela dépend s'il a ou non des convictions religieuses, ou s'il adhère à la croyance protectrice d'objets bénis.

On peut citer le cas d'**Edmond Buisson** (cl. 18) agriculteur à Mars, dans le Roannais, pourvoyeur au fusil-mitrailleur au 121e B.C.A.. Le 5 mai 1918, à Guiscard (Oise), il est grièvement blessé par un obus qui le crible de onze éclats :

T- *« J'en ai dans les deux jambes et les deux bras, les deux pieds….et point dans le corps ! J'avais mon livret militaire dans ma poche de vareuse : il a été traversé, ça a pas touché la peau ! Je peux vous le faire voir, mon livret militaire !*

E- *C'est une chance, ça !*

T- *Eh oui ! Sans le livret, vous seriez pas ici à me questionner !* (rire)

E- … *J'en ai vu plus d'un qui ont été sauvé par des papiers, ou des portefeuilles, qu'ils avaient sur la poitrine..*

---

[15] Il montre alors la photographie, parmi celle que j'avais étalées sur la table, du petit drapeau de Benoît Crépet, portant le Sacré-Cœur de Jésus (cf supra)

T- *Ah oui ! C'est mon livret militaire qui m'a sauvé la mise ! Je sais pas s'il a fait une plus grosse affaire, mais…*(éclate de rire)
E- *Mais certains me disent qu'ils ont été sauvés par des médailles religieuses*
T- *Oh ! J'ai jamais porté de ça, moi ! Ah non ! C'est pas mon affaire ! »*

L'épaisseur d'un livret militaire de l'époque peut sans doute faire s'achever la course d'un petit éclat sans grande vitesse. Comme dans le cas de Justin Charat, c'est la mort seule qui est évitée, car le pauvre Edmond se trouve en piteux état, et l'infection chronique de sa main et de son avant-bras gauche lui vaudra une amputation vers 1930. Le crochet qui remplacera sa main ne l'empêchera pas de poursuivre son activité d'agriculteur.

## Un objet fétiche

Une seule fois parmi mes témoins (et encore est-ce un témoignage indirect, à propos d'un tiers) figure une protection attendue d'un objet totalement profane, une sorte d'amulette. Le témoin est **Jean Roche** (cl.14) né à Saint-Symphorien-de-Lay, qui sera ouvrier à Régny jusqu'en 1938 avant d'entrer à l'arsenal de Roanne. Soldat au 92e R.I. de Clermont-Ferrand, il sera fait prisonnier le 10 mars 1916 au Morthomme, à l'ouest de Verdun. Il évoque un camarade :
T- *« Je me souviens, un type de mon escouade, Déal, qui était de Thiers. C'était un tailleur. Il avait un fétiche : c'était une tête de singe qu'il avait au cou. « Avec ça, je risque rien ! ». Ah ! Pauvre… Quand on est partis à l'attaque, alors… il a pris l'obus en plein ! Alors, il a pas souffert. C'est bien le Déal qui avait pris !*
E- *Une tête de singe, Un crâne de singe ?*
T- *Une tête en métal, une petite tête en médaillon ! En médaillon ! Avec ça, je risque rien ! Ah ben oui ! »*

On ne voit pas d'où peut venir cette croyance en ce type de grigri, qui évoque plus l'animisme africain qu'un culte thiernois ou auvergnat ; il relève de l'histoire de l'individu. Mais aux yeux de Jean Roche, son inefficacité est très vite démontrée…

Quand j'évoque le port de médailles religieuses , il paraît clair que Jean n'en portait pas, mais cela lui remet en mémoire tout de suite la figure d'un aumônier apprécié :
E- « *Mais je parlais de médailles religieuses. Beaucoup m'ont dit : « On avait les médailles religieuses »*
T- *Ah ! Y en a qui en avaient, oui. Y avait un aumônier qui passait, le Père Bœuf, Bœuf, il s'appelait. Il parlait, il remontait le moral un peu, quoi ! Il serrait la main à tout le monde. Et puis : « Quand vous viendrez, je dirai la messe au Cessier, à l'ancienne remise, vous viendrez. ». Ceux qui voulaient y allaient, ceux qui voulaient pas restaient à côté. ».*

Prendre la peine de monter en ligne, serrer la main à tous les soldats, et pas seulement à ceux qu'on sait chrétiens pratiquants, cela fait du Père Bœuf une figure courageuse et sympathique.

## Le glissement sémantique du profane au sacré

Bon nombre de témoins n'évoquent pas spontanément leur conviction religieuse, par habitude, ou par méfiance envers cet enquêteur étranger que je suis ; ce n'est qu'en donnant des gages, en montrant que je connais le phénomène de la protection religieuse, en l'abordant avec compréhension, que je suis de culture chrétienne, que j'obtiens que ce qui était défini comme de la chance devienne la revendication d'une protection surnaturelle.

Un bon cas, bien condensé, est celui de **Claude Richard** (cl. 11), agriculteur à Cuzieu (Les Guichards), qui fut maire de Cuzieu de 1953 à 1965. Il était maître pointeur au canon de 65 au 1er R. d'Artillerie de Montagne de Grenoble, où il avait effectué le début de son service militaire. Le moment le plus intense, il l'a vécu à proximité du fort de Tavannes, en juin 1916, à Verdun :
T- « *Et moi, j'étais à la première pièce, j'étais à côté du fort. Les autres étaient à côté d'une tranchée, et les pièces étaient dessus, à découvert, quoi ! Eh ben, les trois autres pièces ont été nettoyées ! Y avait des blessés, y avait des morts, y en avait guère qui s'étaient sauvés. Et à ma pièce, nous avons rien eu, aucun blessé, rien du tout, parce que les Allemands pouvaient nous tirer dessus !*
E- *Parce que vous étiez protégés par le fort ?*
T- *Protégés par le fort, oui ! oui, oui ! »*

Trois canons sur les quatre de la batterie anéantis, et leurs servants tués ou blessés pour la plupart, cela laisse une proportion réduite de chance de s'en tirer, mais l'explication de la protection du fort empêchant par sa masse le tir ennemi relève du réalisme le plus strict, même si la chance fait que l'on est affecté à la position protégée et non aux autres endroits.

Mais lorsqu'il fait le bilan des pertes, sur toute la guerre, des servants de sa « pièce » (six hommes pour le canon de 65), Claude figure encore au rang des chanceux :
E- *« Et vous donc, aucune blessure ?*
T- *Eh non ! Nous étions deux dans ma batterie… à ma pièce, qu'on avait pas été touchés ! C'est ben de la veine ! C'est ben que ça devait arriver comme ça !*

E- *Est-ce que vous vous sentiez protégé ?* (silence) *Parce que certains se sentaient protégés, notamment par la religion : ils avaient un scapulaire, ils avaient une médaille, ils avaient un drapeau béni de leur mère…*
T- *Oui !*
E- *Vous, vous aviez des…*
T- *Oui, oui…*(très ému)
E- *Vous aviez un scapulaire ou un drapeau ?*
T- *Un scapulaire ! J'avais un scapulaire, moi ! Oui…*
E- *Je crois que la religion était d'un grand secours !*
T- *Ouh la la ! Oh bien sûr !* (très ému) ! *Sûrement ! Y en avait point qui parlaient contre la religion à ce moment là ! Oh oui ! »*

D'où vient son émotion ? De l'évocation indirecte de sa mère par ma question ? Pourtant, ce n'est pas elle qui le lui a donné, ce scapulaire, puisqu'il déclare un peu après *« C'est à la batterie qu'on nous l'avait donné ! »*. De l'évocation de la religion ? De sa peur de la mort ? Plus loin, sur ma question, il va reconnaître le rôle moral de la prière :
E- « *Est-ce que la prière servait à maintenir le moral ?*
T- *Ah oui ! Certainement ! Pas tous mais les trois quarts ! »*

De chanceux, en quelque phrases, Claude s'est reconnu un « protégé » par sa foi, par sa prière quotidienne, par son scapulaire… Et il regrette le temps béni où sa religion chrétienne était quasi unanimement pratiquée, sa croyance partagée…

Nous retrouverons encore dans d'autres témoignages qui suivent le sentiment de protection lié au port sur soi d'un objet religieux béni. L'historienne **Annette Becker**, auteur notamment de *« La Guerre et la Foi »* -*« De la mort à la mémoire – 1914-1930 »*[16] , reprenant le thème religieux dans la guerre dans sa contribution intitulée *« Eglises et ferveurs religieuses »* à la monumentale *« Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 »*, constate l'essor des pratiques religieuses parmi les combattants et leur soif d'objets sacrés protecteurs, plus familiers des femmes :

*« Parmi les dévotions partagées, une complicité nouvelle naît entre front et arrière, entre hommes et femmes. Les premiers, dans l'ensemble moins religieux que les secondes, s'étonnent eux-mêmes de leur pratique religieuse, même s'il ne s'agit bien souvent que d'assister à l'enterrement de leurs camarades. Au front, un monde d'hommes découvrait les pratiques religieuses qui jusque-là touchaient majoritairement les femmes. Prières, médailles, livres pieux, images accompagnent les soldats en un va-et-vient qu'eux-mêmes sollicitent . Dons de médailles et ex-voto de reconnaissance participent de la vision de la guerre sainte, dont la preuve est l'intercession des saints. Les ex-voto – principalement à la Vierge et à d'autres saints – conservés dans de nombreux sanctuaires, sont des mises en scènes de grâces reçues, des prières théâtralisées, des hymnes à la vie d'hommes et de femmes qui traversaient la mort de masse. Comme les soldats, les héroïnes de la foi, telles Jeanne et Thérèse, sont jeunes, ont souffert, se sont offertes comme ils s'offrent à la patrie. »*[17]

Il convient de constater que, parmi la totalité de mes témoins, jamais Sainte Thérèse de Lisieux n'a été citée comme figure protectrice…

**Le sentiment diffus du destin**

Parfois (mais c'est rare parmi mes témoins) existe profondément le sentiment d'être protégé sans qu'on impute une origine religieuse à cette intuition. C'est le cas de **François Potin** (cl.14), de Gennetines (Allier) , fils de métayer devenue ouvrier agricole, puis, après guerre, métayer lui-même dans l'Allier, avant d'exercer divers métiers qui l'amèneront finalement dans la Loire, à Saint-Just-en-Chevalet, pour soigner ses poumons gazés. Soldat au 85e R.I. de Cosne-sur-Loire, il a échappé trois fois à la mort de justesse (fusil coupé en deux dans ses mains par un éclat d'obus, obus s'enterrant sous lui sans éclater, obus explosant à proximité en l'enterrant à demi sans blessure pour lui), trois fois précises et conservées en mémoire au milieu de centaines d'occasions plus diffuses. Je l'amène à tenter d'expliciter ce sentiment :
E- *« Vous me disiez tout à l'heure, avant de commencer l'enregistrement, que vous étiez protégé. Est-ce que vous pouvez me raconter ?*
T- *Ça, on peut pas savoir ce que c'est. On est protégé. Y a quelque chose au-dessus de nous. Moi, j'ai toujours cru qu'il y avait quelque chose qui nous menait. Je suis pas croyant, hein ! Je vais jamais à la messe, parce que les curés, c'est tous ces crapules. Mais, moi, je sais qu'il y a quelque chose qui nous a protégés !*
E- *Mais ce quelque chose, ce serait quoi ?*
T- *On peut pas savoir. Il y a peut-être rien ! On a cru, d'après les curés, qu'il y avait un bon Dieu, qu'il y avait… Mais y a sûrement quelque chose. J'ai vu des choses que jamais j'aurais crues !*

[16] Annette Becker, op.cit., édition Armand Colin, Paris, 1994, 141 pages
[17] Annette Becker, op.cit., p. 734

E- *Par exemple ?*
T- *Partir à l'attaque ! J'avais les conditions de pas être touché, hein ! Tous les bonshommes étaient tués ou blessés ! Y en avait pas de reste. Jamais une balle m'a touché et jamais j'ai eu l'idée d'être touché par une balle ! Jamais !*
E- *Alors, ce quelque chose, ce serait quoi ? La destinée ?*
T- *J'en sais rien ! Il y a sûrement quelque chose qui travaille le cerveau. Parce que quand on vous disait : « On attaque dans dix minutes », et qu'on est à vingt mètres des Boches, qu'il faut y aller devant le gars… Si c'est un tireur, il vous manque pas, hein ! Alors, moi j'ai dit : « Mon vieux, tant pis, faut y aller, faut y aller ! » Eh ben, j'avais toujours de la chance. Y a des chances. Les balles m'ont passé entre les jambes, m'ont passé sous les bras, partout, ma capote traversée… Pas touché !*
E- *Et vous me disiez qu'il y avait eu une prédiction dans votre famille ?*
T- *C'était un curé, le curé Costelle. Il est mort il y a longtemps, avant 70. Il avait annoncé la guerre de 70, il l'avait dit à mon grand-père. Ils se tutoyaient tous les deux. Il a dit : « Il y en aura une autre, toi, tu la verras pas. T'en iras pas loin, mais tu la verras pas. Tes enfants n'iront pas, mais tes petits-enfants vont tomber en plein dedans ! ». Mais c'est là qu'il a dit : « Ils reviendront ! ». C'est là que j'ai cru qu'il y avait quelque chose de pas ordinaire. Pourquoi que je suis revenu, et mon frère aussi ?Il était au 1$^{er}$ d'Artillerie, il était moins exposé que moi… »*

Bien plus loin dans l'entretien, il relate une sorte de « miracle (c'est le terme employé à la fin, mais dans un sens plus profane que sacré), mais un miracle collectif où sa compagnie s'est trouvée sous un bombardement d'une intensité rare, en 1916, devant le fort de Tavannes, dans le secteur de Verdun. C'est le moment de la relève, et le capitaine part d'abord en reconnaissance de l'itinéraire, pour éviter que certains n'aillent, dans la nuit et le fouillis des tranchées et boyaux, sur les positions allemandes :
T- … *« Alors il y a été avant la nuit, et puis on a été pris par un bombardement ! On allait en ligne, le capitaine était devant…Oh ! Bon Dieu ! Un bombardement ! Jamais j'avais vu ça ! Les obus tombaient comme la grêle ! Un miracle… que jamais j'avais vu ! J'étais tombé dans la tranchée, les obus m'avait soufflé, j'étais à moitié enterré […] Tout par coup, qu'est-ce que je vois devant moi ? Le capitaine qui redescendait. Au lieutenant qui était devant la compagnie, le capitaine dit : « Vous avez des pertes ? » Le lieutenant dit : « On n'a pas un homme de touché ! ». On avait reçu un bombardement ! Le capitaine, je lui ai vu couler les larmes des yeux ! Il a dit : « Vous avez été sous un bombardement, vous pouvez pas y croire ! Je croyais pas revoir un homme de ma compagnie ! » […] Bon Dieu, jamais j'avais vu tomber tant d'obus ! On pouvait plus respirer, tellement les déflagrations….C'est ben un miracle, pas un homme de touché ! »*
E- *Ceux qui étaient croyants parmi vous devaient se dire : « C'est un miracle ! »*
T- *Moi, j'ai jamais été un croyant sincère. […] Y en a point qui peuvent croire, c'est pas vrai. Non ! Ils peuvent penser qu'il y a quelque chose, qu'on ne sait pas, mais des vrais croyants, c'est fini ! Ils ont compris ! Si ça venait que de là… D'abord, les guerres devraient pas exister, s'il y avait un bon Dieu. Ceux qui la font faire, il devrait les faire disparaître avant. Seulement, c'est les petits malheureux qui sont dessous. Alors, là, c'est au petit bonheur la chance ! »*

On se trouve devant l'éternel débat : si Dieu existe, un Dieu bon, pourquoi le mal existe-t-il ? **Voltaire** dans le « *Poème sur le Désastre de Lisbonne* », **Camus** dans « *La Peste* », et des milliers d'autres penseurs de toutes nations ont été confrontés à cette contradiction, que les théologiens résolvent, en général, par la liberté d'action laissée par Dieu aux hommes. On songe à la fameuse phrase de **Blaise Cendrars** dans *« La Main coupée »* qui inaugure le chapitre *« Dieu est absent »* : « *Dieu est absent des champs de bataille et les morts du début de la guerre, ces pauvres petits pioupious en pantalons rouge garance oubliés dans l'herbe, faisaient des taches aussi nombreuses mais pas plus importantes que des bouses de vaches dans un pré. C'était pitoyable à voir. »*[18]. La comparaison avec les « *bouses de vaches* », qui déshumanise les cadavres épars, choque profondément et interroge sur l'existence d'un Créateur qui tolérerait un tel avilissement de la Créature…

Nettement plus loin encore dans l'entretien, c'est le terme de « destinée » qui est prononcé par François Potin. Il est interrogé à propos de son sentiment quand un camarade meurt à ses côtés, déchiqueté :
T- *« Ah ! ça fait quelque chose ! Moi ça me rendait malade un moment. Un gars que je connaissais, qui était en train de mourir ! Ah la la ! … Il était de ma compagnie. Mais qu'est ce que vous voulez y faire ? On est tout désigné pareil. Tout à l'heure, c'est vous, un moment après c'est moi ou un autre…C'est le petit bonheur la chance ! Et quand ça bombarde, ça bombarde ! La destinée est là. Vous devez pas être touché, vous le serez pas ! Moi, j'ai jamais été touché ! »*

C'est donc la comparaison entre autrui, touché, et soi-même, épargné, ou entre l'effet inévitable logiquement d'une avalanche d'obus sur cent cinquante hommes (parfois deux cents, pour une compagnie) qui devraient être anéantis et la réalité totalement inespérée de la survie de tous qui crée le sentiment d'inexplicable, de force surnaturelle décidant de la vie humaine, mais que François se refuse d'appeler Dieu.

---

[18] Blaise Cendrars, op.cit., édition Denoël, 1946, en Folio, p. 184

Une dernière fois, en forme de bilan, il revient sur cette notion obscure qui l'obsède, et la qualifie plus prosaïquement de « chance » :
T- *« C'était la guerre, il faut tuer du monde, c'est fait pour ça, pour tuer, hein ! C'est pas pour nous garder. Celui qui a pu s'en sauver, il peut pas remercier personne. C'est qu'il a eu la chance de s'en tirer ! Moi, j'aurais pu être tué cent fois, j'ai jamais été touché, jamais ! Il y a des moments, tout seul, je me dis : « Mais comment que ça se fait ? ».*

Finalement, le croyant a plus de repos de l'esprit car son explication est toute trouvée…

**Le mystère de « *Celui qui est en haut* »**

**Jean-Claude Lafay** (cl.08), agriculteur à La Tuilière (Le Rail), était conducteur de chevaux au 36e R.A. de Campagne de Clermont-Ferrand. Il s'interroge (à 101 ans !) sur le sens de sa survie alors que tant de ses camarades sont morts à la guerre :
T- « *Ça me touchait de voir qu'il en manquait trop ! Qui sont pas revenus après ! Tous les jeunes comme moi qui sont pas revenus, pourquoi ? Ils ont bien encore mieux souffert que moi ! Moi je dirais : j'ai pas souffert de rien, j'ai marché comme une bête, pas plus […] Je disais, des types que j'ai vu tomber devant moi : « Et pourquoi que ceux-là sont pas retirés, comme moi ? ». On pouvait pas les retirer, ils étaient morts ! J'ai dit grand fois : « Pourquoi qu'on m'a choisi pour m'en sortir ? Je demande ça : « Qui sait pourquoi qu'on m'a sorti de devant la mort ?J'ai vu passer la mort… Mon cheval a pas été tué, mais blessé ; il aurait bien pu me tuer, l'éclat ! Pourquoi ?*
E- *Vous posez la question : « Pourquoi ? » Est-ce que vous êtes reconnaissant à quelqu'un, à Dieu, ou à quelque chose, d'être en vie ?*
T- *Je dis comme j'ai toujours dit : « Y a quelque chose que c'est pas nous qu'on se commande ! ». Y a quelqu'un qui sont* plus fort que nous !*
E- *Et ce quelqu'un, est-ce que vous l'appelez Dieu ou est-ce que vous l'appelez autrement ?*
T- *C'est Celui qui est en haut ! Que je dis qui nous commande ! Je peux pas dire le contraire ! Qu'on le connaît pas ! On connaît pas ce qu'il nous commande ! Voilà »*

On dirait que Jean-Claude n'ose pas prononcer le mot « Dieu ». Ce centenaire est bien placé pour évaluer l'injustice du sort qui a tué beaucoup de ses camarades dans leur prime jeunesse, ou plus mûrs, alors que lui est devenu l'homme le plus âgé du canton. Et lors de ce troisième entretien avec lui, qui a eu lieu le 15 octobre 1989, il lui reste encore près d'un an et demi à vivre (décédé le 24 mars 1991, à près de 103 ans). Sa famille (les Barlerin , devenus des amis) m'a fait l'insigne honneur de me demander de prononcer son éloge funèbre à ses funérailles, dans l'église de La Tuilière, dont, charpentier compétent tout en étant redevenu agriculteur par suite de la mort à la guerre d'un frère aÎné, il avait construit la charpente du clocher après la Grande Guerre.

**La fin des préjugés anticléricaux ?**

**Armand Primpier** (cl.12) de Roanne, fils de tisseurs de chanvre, apprenti horloger avant guerre, ayant dû se reconvertir après guerre en représentant en textiles par suite de la baisse de sa vision, altérée par l'ypérite, était musicien-brancardier au 121e R.I de Montluçon. Il reconnaît que la fréquentation d'hommes d'Eglise au front a changé la vision qu'il avait d'eux :
T- « *Et puis nous avions un abbé, l'abbé Martin, de Varennes-sur-Allier, qui avait un poumon d'abîmé, qui s'était engagé, l'abbé Martin. Ah ben, vous savez, avant guerre, lorsqu'on voyait un prêtre dans la rue (je parle des ouvriers dont je faisais partie) ça portait malheur ! Et on changeait de trottoir !*
E- *A ce point-là ?*
T- *A ce point là ! Voilà comment on voyait les curés avant guerre. Et alors, ils nous ont fait voir pendant la guerre que c'étaient des hommes charmants et puis qui n'avaient pas …*(peur ?). *L'abbé Brottier ! Le Père Brottier qui a créé à Paris…*
E- *Brottier, c'est le missionnaire qui a créé un ordre ?*
Epouse de T – *Les Orphelins d'Auteuil !*
T- *Eh bien, il venait manger avec nous de temps en temps, et il nous racontait justement ces histoires…[ ;..] le Père Brottier, moi je l'ai vu se promener* (au front) *comme on se promène dans la rue, avec l'abbé Martin ! Il se promenait partout ! Il était aumônier de la Division. »*

Le Père Daniel Brottier (1876-1936), missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, d'abord vicaire de la paroisse de Saint-Louis du Sénégal, de santé fragile et exempté d'incorporation, s'engagea néanmoins comme aumônier militaire pour toute la durée de la guerre. Il ne fonda pas, mais prit la direction en 1923 des Orphelins Apprentis d'Auteuil et étendit considérablement cette œuvre charitable, qui de 70 orphelins sur un seul site, finit par en recueillir 1400 dans huit orphelinats. Il fut béatifié par le pape Jean-Paul II le 25 novembre 1984.

A propos du port d'objets religieux par les soldats, le brancardier qu'était Armand peut témoigner, car il a dû très souvent dévêtir des soldats blessés :
E- *« Est-ce que beaucoup de gens portaient un scapulaire ?*
T- *Ah oui beaucoup ! Beaucoup, beaucoup ! Y en a peut-être qui en envoyaient dans les lettres. Mais tous ceux qui revenaient de permission avaient des scapulaires bénis ! Oh ! pensez-vous !*
E- *Ou des médailles ?*
T- *Ou des médailles, des machins comme ça. Nous, comme parmi nous* (les brancardiers) *on avait un prêtre, je pense qu'on n'avait pas besoin de médailles ! On était préservés ! Parmi nous, y avait personne qui portait des scapulaires. Ça, c'est plus de la religion, c'est un peu de la ….superstition ! ».*

On voit qu'Armand conserve une opinion distanciée par rapport aux objets de piété censés protéger le porteur. Mais son témoignage sur l'abondance de scapulaires, et la précision sur leur multiplication au retour de permission indiquent que c'est sans doute la connaissance des horreurs de la guerre qui a incité ceux qui n'en portaient pas lors de leur première venue au front de s'en munir au retour chez eux.

**Une leçon de courage donnée par un camarade prêtre**

**Jean-Marie Quet** (cl.17), d'abord carrier comme son père à Essertines-en-Chatelneuf, puis, après guerre, scieur de long dans une scierie proche de Montbrison, était incorporé au 22e R.I. de Bourgoin. Il revient plusieurs fois sur un événement qui l'a marqué, de sorte qu'il faut rapprocher les extraits éloignés pour en tirer une cohérence :
T- *« On peut pas tout expliquer de ce qu'on a vu !*
E- *Vous avez vu des choses affreuses ?*
T- *Ah la ! Eh la la ! Hélas ! Un nommé Victor, un curé, oui… C'est lui qui m'a encouragé… On s'était mis entre deux arbres. On disait « Ben là, la tranchée craindra rien ! ». C'est là justement que ça a peté dedans ! Entre les deux arbres, l'obus est rentré là-dedans : ça a tout comblé !* (enseveli. *Et on a tout déterré ça, vous voyez, je vous dis pas un mensonge, avec nos mains ! Et les sortir morceau par morceau ! […] On en a déterré huit ! Huit qui ont été tués ! »*

Il explique de manière hachée comment Victor, après le creusement d'une partie de tranchée, a parlé d'écrire une lettre avant l'arrivée du vaguemestre, et que lui en a fait de même, ce qui les a mis un moment à l'écart de leurs camarades qui fumaient une cigarette à l'abri entre les deux arbres qui étaient censés protéger cette portion de tranchée :
T- « *On était en train de faire une lettre quand l'obus est arrivé ! On était pas dans le tas ! […] Le premier que j'ai tiré, j'ai ben tiré le bras tout seul ! Sans rien d'autre ! Ça m'avait ben… Ah ! Ça vous fait des secousses, entre nous soit dit ! Eh ben, ce nommé Victor, il disait : « Que veux-tu, mon ami, il faut se gendarmer ! Il faut prendre du courage. Et si c'était nous qu'on soit dans la terre ! On serait bien contents… enfin, nos amis seraient bien contents qu'on nous ressorte ! ». Eh bien, il m'a encouragé, ça fait que j'ai marché avec lui !*
E- *Sinon vous l'auriez pas fait tout seul ?*
T- *Ah ! Tout seul, je sais pas ! Je peux rien dire ! Mais ce Victor, il était tellement brave !* [19] *Ah, il me dit : « Il faut quand même penser à leurs parents ! Et si c'était nous qu'on soit là ! On serait bien content qu'on sache où on est ! ». « Eh ben, j'ai dit, t'as raison, Victor ! ». Puis ça y est ! On les a sortis tous les huit ! ».*

Jean-Marie, revenant plusieurs fois dans l'entretien sur cet épisode qui l'a bouleversé, révèle clairement sa reconnaissance envers ce Victor[20] qui lui a donné, avec gentillesse, une leçon d'humanité et de courage, sans aucune référence explicite à la religion qu'il représente, et qui a donné l'exemple en accomplissant aussi la sale besogne…

Un contre-exemple

On a vu que les porteurs d'objets religieux bénis en justifient « l'efficacité » protectrice par un événement où la logique aurait dû faire qu'ils meurent, ou soient très grièvement blessés, alors qu'ils ont été préservés ou faiblement blessés. Mais on peut avoir un contre-exemple, où la protection religieuse requise se trouve démentie. C'est le cas cité par **Antoine Gayet** (cl.16), fils d'agriculteurs de Mionnay (Ain), valet de ferme avant guerre, puis métallurgiste après guerre à Oullins puis Vénissieux, avant de se retirer à Feurs. Il a combattu au 71e R.I., puis au 172e R.I.
T- … *« Alors y a un aspirant qui s'amène. Et puis, moi, j'étais de garde, il tombe à côté de moi (j'étais de garde dans la tranchée pour voir si quelqu'un venait, quoi !). Alors, on se met à discuter ; il me dit : « Mais*

[19] Bien que le contexte soit celui de la guerre, le ton indique qu'il faut prendre « *brave* » non au sens de « *courageux* » (ce que Victor était sûrement) mais de *« gentil », « bienveillant ».*
[20] A un moment, il croit se souvenir de son nom de famille : Edaline ;

*moi, avant d'envoyer mes hommes, j'irai me renseigner. » - « Hein, t'iras te renseigner !* (rire) *Tu veux*[21] *pas y aller deux fois ! » - « Eh ben, on verra bien ! » - « Oh ! Ce sera tout vu ! » - « Mais Celui qui est là-haut, je ferai ma prière, il me protégera ! ». Je lui dis : « Fais comme tu veux ! ». Le lendemain, le surlendemain, il est parti, il a fait vingt mètres à peu près, et puis ça y est, il a tombé ! Il a reçu un coup de mitrailleuse ! Et il en a gueulé ! Mais personne a été le chercher ! Oh ! Plus d'une heure, il a crié ! Avant qu'il soit mort, quoi ! »*

Il explique ensuite assez longuement que le secteur était très dangereux, car sous le tir des mitrailleuses allemandes. Je reviens ensuite sur l'épisode de la prière :

E- « *Alors vous dites, il faisait sa prière et il partait ! Est-ce que vous avez l'impression que la religion, ça jouait un rôle de soutien du moral ?* (silence du témoin) *Plus ou moins ? Ça dépendait des soldats ?*

T- *Ça dépend des gens. Comme celui-là, c'est ça qui le tenait, quoi ! Mais je lui ai dit : « Mon vieux… » - « Oh ! Il me protégera ! »… Y a pas de protection, là ! »*

Manifestement, Antoine ne faisait pas partie des gens que « ça tenait ». Mais il ne profite pas du démenti qu'apporte à la croyance de l'aspirant le sort cruel qui le touche pour invalider l'efficacité protectrice de la prière. C'est le réalisme qui lui fait constater qu'on n'échappe pas au tir d'une mitrailleuse proche quand on est visé…

La distribution de scapulaires par des religieuses

**Jean Giraudon** (cl.11) né à Saint-Etienne, qui, après avoir appris la mise en carte pour la passementerie, a eu deux carrières après-guerre : une militaire jusqu'en 1928 qu'il termine comme adjudant-chef (sera lieutenant de réserve en 1935) une civile comme inspecteur des Postes, a été mobilisé en août 1914 au 16e R.I. de Montbrison. Il a vu une distribution de scapulaires :

T- *« En passant à Paray-le-Monial y avait des sœurs…Quand on partait au front, la première fois qu'on est partis , en 14. Alors les sœurs nous distribuaient des scapulaires* (rire), *je sais pas quoi ! Alors, il fallait les mettre. Je les ai jamais mis, moi, parce que c'est pas mes idées, mais enfin c'est pour dire ! »*

La distanciation par le rire du mot « scapulaire » et du principe du don général aux soldats permet déjà de comprendre que le témoin n'adhère pas à la croyance en l'efficacité protectrice de ces objets, peut-être même à la religion (*« c'est pas mes idées »).* Mais on apprend là que celui qui n'avait pas été doté par sa famille de cet objet pouvait le recevoir au cours de son trajet en train, au cours d'une halte dans une gare. Paray-le-Monial n'est pas une gare quelconque. Il s'agit du lieu où, entre 1673 et 1675, serait apparu, entouré de flammes, le Sacré-Cœur de Jésus, (ou Jésus montrant son cœur brûlant) à la sœur Visitandine Marguerite-Marie Alacoque, béatifiée en 1864, canonisée en 1920. Ces religieuses sont donc des Visitandines qui distribuent des scapulaires portant le Sacré-Cœur.

Selon **Louis Perroy**, qu'**Annette Becker** présente comme *« l'historien de la dévotion au Sacré-Cœur »* pour la revue *« Etudes »*, la dévotion au Sacré-Cœur a culminé avec la Grande Guerre : *« Qui eût jamais cru que la guerre de 14 verrait sur les poitrines de nos soldats près d'un million de fanions du Sacré-Cœur ? 100 000 soldats et officiers ont adhéré à la « Garde du Sacré-Cœur ».*[22]

Une inimitié sur un fond religieux

**Jean-Louis Richardier** (cl.18) né à Chevrières, fils d'agriculteurs-passementiers, aîné d'une famille de quatorze enfants, a fait de 1910 jusqu'au printemps 1917 des études primaires et secondaires en Italie dans un pensionnat religieux tenu par des Frères français dans l'optique de former des enseignants pour les écoles catholiques. Après avoir été instituteur dans l'enseignement catholique dans la Loire et en Haute-Loire, il sera directeur d'écoles confessionnelles dans la Loire, la Saône-et-Loire et le Rhône, et s'établira à sa retraite, en 1962, à Bellegarde-en-Forez où il s'était marié en 1925.

Incorporé en avril 1917 au 36e R.A. de Moulins, il sera versé au printemps 1918 au 14e R.A de Tarbes, comme canonnier-conducteur, puis sera téléphoniste. Il aura de mauvais rapports avec son lieutenant, inimitié qu'il essaie d'expliquer par une divergence religieuse :

T- *« J'avais pour chef un lieutenant, comme chef de groupe… Je sais pas pourquoi il m'avait pris en grippe. Et il m'a même humilié devant ses collègues, soi-disant parce que j'étais pas propre ! Que je me lavais pas suffisamment ! Alors que c'était pas vrai ! Je sais pas pourquoi il m'en voulait, ce type-là ! Cet officier, ce lieutenant. C'était un juif ! Il était juif ! Alors, je me demande si c'est pas parce que j'étais vraiment catholique. Nous avions l'aumônier, je vous l'ai pas dit, l'aumônier avec nous. Et l'aumônier disait la messe quelquefois et je servais d'enfant de chœur. Est-ce que c'est pour ça que le lieutenant m'en voulait ? J'ai*

[21] Vouloir est ici employé au sens local d'aller : *« tu vas pas y aller deux fois ! »*, sous-entendu *« car tu seras tué à la première ! »*

[22] Annette Becker, op.cit., p. 79

*jamais su. J'aurais dû lui demander le pourquoi ! Si c'était aujourd'hui, je le ferais bien sûr ! J'avais pas assez de toupet à ce moment-là !*
E- *Vous vous souvenez de son nom ?*
T- *Je l'ai su longtemps….Salmon ! Pas Salomon, mais Salmon ! Le lieutenant Salmon !*
E- *[…] Alors, puisque vous abordez la question de la religion… Je sais que la religion était très importante pour soutenir le moral. Est-ce que vous portiez une médaille ou un scapulaire sur vous ?*
T- *Ah ! moi, je devais avoir une médaille certainement ! Mais je me souviens pas. Je devais avoir une médaille parce que j'étais vraiment catholique, pratiquant convaincu, comme je le suis resté. »*

On peut s'étonner qu'un catholique qui s'affiche tel avec tant de clarté ne se souvienne pas s'il portait une médaille religieuse. Il a pourtant échappé à la mort de près, en Argonne, dans l'été 1918, alors qu'il faisait une épissure sur une ligne téléphonique coupée et qu'un obus est tombé à proximité, mais il n'attribue pas sa survie à sa médaille en racontant l'épisode.

**Le journal d'un chrétien fervent**

**François Baizet** (cl. 97), agriculteur à Chassigny-sous-Dun (Saône-et-Loire), sergent qui deviendra adjudant, et sera versé, en 1917, en raison de son âge, dans un régiment territorial, tient son journal quotidien tout au long de la guerre, et le prend comme confident de ses pensées, à la différence d'autres qui se contentent de noter les faits. Son catholicisme lui inspire des pages que je n'ai retrouvées nulle part.

Ainsi, le 10 février 1915, alors qu'il encadre une section de soldats chargés, en Belgique, de poser des réseaux de fils de fer la nuit, dans un terrain boueux, il trouve le moyen de sublimer cette épreuve :

*« Je reprends le travail : pose de fils de fer. On n'y voit goutte. Un de mes hommes roule dans un grand fossé plein d'eau et de boue, il est presque caché là-dedans. Je le renvoie se faire sécher et en commande un autre . Peu après je tombe dans un trou d'obus plein d'eau. Je suis mouillé jusqu'aux genoux. Je continue néanmoins mon travail dans une obscurité épouvantable. Le fil de fer est horriblement emmêlé dans le rouleau et il faut une patience d'ange pour ne pas se mettre en colère. La boue vient jusqu'à mie*-jambe dans les endroits où l'on passe souvent. Mais je veux être patient et obtenir quelques mérites. Si un de ces jours, une balle ou un obus m'envoient* de l'autre côté, je voudrais avoir quelques choses à mettre dans la balance de la Justice divine. La pluie vient à 11h ½… »*

Il faut avoir la foi chevillée au cœur pour considérer que les souffrances endurées à la guerre doivent être acceptées sereinement, sans colère, afin que cela pèse comme des mérites devant Dieu au jour de la mort, pour être jugé digne d'accéder au Paradis. Avec cette optique, toute épreuve devient une bénédiction…

Un mois plus tard, le 11 mars 1915, toujours en Belgique (Wlammertinghe) alors qu'il souffre depuis plusieurs jours, il renonce à en profiter : *« Je suis toujours fatigué. J'avais l'intention de me faire porter malade. Je vais attendre le prochain repos, si cela ne va pas mieux, j'irai à la visite. Et puis on aurait peut-être pu croire que c'était par peur et que je voulais pas aller aux tranchées de 1ere ligne. Certes, je n'y tiens pas plus que cela, mais enfin, c'est le devoir, et il faut y aller, et* bien allons-y. Ce soir je suis allé voir un prêtre et me suis confessé. On ne sait pas ce qui peut arriver et il faut se tenir prêt. »*

Le sentiment du Devoir, celui de sa réputation, et la solidarité avec ses hommes poussent François à faire taire sa souffrance et à monter encore une fois en première ligne alors qu'un médecin-major aurait pu l'en exempter cette fois-ci. Et il y monte en ayant préalablement confessé ses péchés, en avoir reçu l'absolution, pour être en état moral de paraître dignement devant Dieu si la mort survenait. *« Car vous ne savez ni le jour ni l'heure… »*, ainsi que l'enseigne la parabole des Vierges folles et des Vierges sages.

Plus d'un an plus tard, alors qu'il se trouve dans l'enfer de Verdun, c'est à la fois à un Dieu compatissant et à un Dieu vengeur qu'il s'adresse. Il se trouve avec son régiment à la côte de Froideterre, et souffre de la chaleur et de la soif. Après avoir longuement décrit les tranchées dévastées par les bombardements incessants, il évoque la soif, ce 1er août 1916 :

*«L'officier que j'ai relevé et qui n'avait plus rien à boire depuis un jour m'a demandé un verre d'eau. Toute la journée nous n'avons que très peu bu à la fois, l'économisant au possible pour le lendemain au cas où l'on ne nous en apporterait pas. Un verre d'eau ne restera pas sans récompense, dit l'Evangile. Mon Dieu, à notre secours et aidez nous ! La nuit chacun est à son poste, nous avons des morts à enterrer qui sentent mauvais, des feuillées à creuser. Vers 22 heures, une attaque allemande à la grenade se déclanche*, elle est repoussée. A notre droite, le 130e reçoit quelques obus de 75 de chez nous, nous avons tiré des fusées vertes pour faire allonger le tir, les allemands* en tirent de toutes les couleurs. L'explosion des grenades produit une fumée épaisse, on n'y voit rien. Je lance des fusées éclairantes. On m'apprend que le capne Moulard est tué, Bouchard blessé. Les gradés mettent du calme parmi les hommes énervés et tout rentre dans l'ordre, sinon le silence. Quelquefois, pendant une minute, rien, pas un coup de fusil ni de canons. Comme c'est bon, le calme ! Faut-il que les hommes soient bêtes de se tuer de la sorte. Je me demandais au plus fort du combat tout à*

*l'heure comment il se faisait que le ciel*[23]*, témoin de pareils crimes, ne nous écrasent* pas tous autant que nous sommes. Il faut avoir passé 5 minutes sous cet enfer pour se faire une idée de ce que c'est. Vers 1 heure du matin une attaque repoussée également…. ».*

C'est au Dieu compatissant du Nouveau Testament (qu'il cite) que François réclame du secours, et en l'occurrence de l'eau. C'est au Dieu vengeur de l'Ancien Testament qu'il se réfère, destructeur de Sodome et Gomorrhe, lanceur des sept plaies d'Egypte, quand il s'étonne que tant de barbarie de la part des hommes des deux camps belligérants ne leur vaille pas les foudres du Ciel. Ici, la foi supplante le patriotisme qui donne toujours le bon droit à son camp.

Les grandes fêtes religieuses annuelles inspirent à François, quand il a le temps d'écrire, des réflexions plus approfondies. En témoigne cette page écrite le jour de la Toussaint 1916, alors qu'il se trouve à Bulainville, au sud-ouest de Verdun, suivant un cours de chef de section, fonction qu'il occupe déjà depuis quinze mois !

*« 1er Novembre – Bulainville » - C'est aujourd'hui la Toussaint. Voici la 3e que nous passons en guerre et cela n'a pas l'air de finir. De chaque côté on arme, on arme toujours tant et plus. Les hommes semblent devenir plus rare*, aussi le matériel s'augmente pour les remplacer. Il faut aussi que les hommes se reposent pour tenir aux efforts qui leur sont demandés. La Toussaint, les morts ; autrefois on pleurait les morts, on allait les voir au cimetière, c'était leur fête. Combien de morts ont été accumulés depuis 27 mois de carnage féroce ? Pas une famille qui n'est* à pleurer quelqu'un, et où sont leurs corps ? Pour la plupart, pulvérisés par les obus et sans sépulture sur les champs de bataille. Et tout cela est fait pour la culture, la civilisation. Elle est jolie ma foi et la civilisation peut être fier* de son œuvre. Est-elle plus excusable en Europe sous prétexte qu'elle est régit* par les lois internationales. Je sais bien qu'il ne faut pas voir la guerre sous ce jour et que nous l'avons subie. Cette guerre, l'allemand* nous l'a imposé* et nous la faisons pour défendre notre pays, notre sol, notre liberté contre l'emprise germanique. Quelle qu'elle soit elle est navrante et combien j'estime ces troupes noires qui se battent pour nous, nous qui leur avons fait la guerre autrefois et changé leurs mœurs. Bien sûr, ils ont gagné au changement mais le comprennent-ils ? Cela est probable heureusement.*

*J'ai été à la messe ce matin et le curé de la paroisse, vénérable vieillard à barbe et cheveux blancs, emmenés* en captivité par les boches* pendant plus d'un an, a fait un gentil sermon… »*

La comparaison entre le sort des morts, pieusement ensevelis et honorés lors des Toussaints d'autrefois (ou du lendemain, jour des Morts), et ceux qui sont déchiquetés, sans sépulture souvent, pourrissant sous les intempéries depuis trois Toussaints de guerre, fait prendre conscience encore plus profondément à François du recul des valeurs et des pratiques de la prétendue civilisation occidentale. Cependant, il ne discute pas la supériorité morale française lui donnant le droit de se défendre devant l'agression germanique. Quant à son appréciation sur les troupes africaines (dites « Sénégalaises ») elle est à la fois exempte de racisme, admirative, et teintée d'ethnocentrisme de façon désuète (pour nous qui le lisons un siècle plus tard) car il ne conteste pas le bien-fondé de la colonisation culturelle française dont il semble penser naïvement que c'est par gratitude et spontanément que les colonisés africains viendraient à sa rescousse…

**Aspects religieux dans la correspondance de Joseph Devaux**

**Joseph Devaux** (cl. 99) de Belmont-de-la Loire, fils d'agriculteurs, a été un séminariste brillant (au point d'être envoyé au grand séminaire de Saint-Sulpice à Paris) avant d'abandonner l'idée de prêtrise, de se marier, et d'entamer une carrière dans la banque. Il est cadre bancaire à Annonay au moment où il est mobilisé en août 1914, et a la chance de profiter, sans l'avoir demandé, comme on l'a vu au chapitre XXIX, de la politique peu avouable du Crédit Lyonnais d' « embusquer » une partie de ses cadres. En juin 1915, il est à Excideuil, en Dordogne, et, simple caporal, sert de secrétaire au colonel du 92e R.I. Territoriale. Il écrit régulièrement à sa femme Eugénie revenue à Belmont avec leurs deux jeunes enfants.

<u>La guerre comme punition divine</u>

Ce thème, répandu dans une partie de l'intelligentsia catholique, revient épisodiquement dans ses lettres. Ainsi le 6 juin 1915, il prophétise et explique : *« La guerre actuelle entraînera la ruine de toute l'Europe en hommes et en finances. J'y vois un châtiment épouvantable de tous les peuples adonnés à l'irréligion et au matérialisme, on a ri de Dieu, Dieu se rit des nations. »*

Le 24 juillet, il revient sur ce thème, alors qu'il attend une permission agricole pour faire les moissons dans la ferme de ses parents : *« La guerre menace toujours de durer très longtemps, on ne peut prévoir aucune issue, de plus c'est toujours l'incertitude sur le résultat final. C'est un terrible châtiment pour tous les peuples de l'Europe, les stupides et les inconscients ne comprennent rien à tout cela, ils sont hébétés dans leur inconscience et leur matérialisme. J'ai un voisin de table, amusant par son optimisme niais, rien n'ébranle son*

[23] Le mot « ciel » est écrit sans la majuscule attendue « Ciel » lorsque le sens est Dieu, par métonymie.

*entêtement, les meilleurs arguments se brisent contre sa stupidité. Je me contente de l'écouter pour m'égayer dans les tristesses présentes , heureux imbécile ! Inutile de te dire que c'est un anticlérical forcené d'une haute ignorance en matière religieuse. ».*

L'irréligion de ses compatriotes, et particulièrement celle du peuple, le scandalise et lui paraît constituer une justification de ce châtiment divin. Monté au front fin août 1915, d'abord comme instructeur des réformés temporaires et auxiliaires versés dans le service armé par suite de l'application de la loi Dalbiez, il découvre la vie en tranchées en décembre 1915, dans l'Artois, au bois de la Hache. Le 23 décembre, il écrit à Eugénie :

*« Malgré la guerre, malgré le danger, j'ai constaté que le sentiment religieux n'existait pas chez l'immense majorité de ceux qui m'entourent ; on n'entend que blasphème et ordure. L'autre jour, trois au quatre imbéciles qui m'ont inspiré de la pitié ont longuement singé la confession. Cependant que les obus sifflaient sur nos têtes, le dévouement et l'abnégation marchent de pair avec l'irréligion ; la plupart de ceux que je vois sont d'un égoïsme féroce, ils sont à peine sociables. Jamais je n'ai éprouvé autant de dégoût pour l'humanité. Quand on vit avec le peuple, surtout en face du danger, on voit tout de suite la bête dans sa férocité et ses instincts répugnants ».*

Le fils du peuple qu'est Joseph Devaux, mais d'un peuple paysan, croyant et bien pensant, de la région de Charlieu, fait l'expérience d'un autre peuple, en partie ouvrier, incroyant, qu'il trouve vulgaire, asocial, bestial, haïssable. La charité chrétienne ne lui inspire aucune mansuétude envers ses compagnons de misère et de combat, et sa misanthropie et son manichéisme se trouvent augmentés de cette fréquentation.

Plus de deux ans après, en février 1918, alors qu'il est aspirant et a déjà été blessé deux fois, il se trouve vers Saint-Dié, dans les Vosges, comme instructeur de jeunes recrues, puis de territoriaux. Sa vision de la guerre lui paraît toujours téléguidée par les forces divines, mais le châtiment divin lui paraît moins viser l'irréligion du peuple et le matérialisme généralisé, que le pacifisme (lire : d'obédience socialiste) qui prévalait avant guerre et qui a ressurgi en 1917, au moment des mutineries. Le 10 février, il écrit à son épouse :

*« Je m'ennuie un peu dans ce pays solitaire avec cette existence stupide à laquelle nous sommes assujettis du matin au soir. La guerre paraît toujours devoir être interminable, aucun événement qui fasse prévoir une solution même très lointaine ; de part et d'autre, on se regarde, c'est une désolante immobilité. Oui ! à moins d'un miracle, celui que Tante Eugénie nous promet depuis longtemps, cet équilibre entre les belligérants peut durer bien longtemps encore. Il est vrai que la question du pain devient de plus en plus pressante. La Providence attend son heure et comme elle a permis la guerre à l'heure où tout le monde s'endormait sur le mol oreiller du pacifisme, elle réglera le conflit universel quand nous prédirons qu'il est impossible de terminer cette calamité. »*

Le style de Joseph, au fil du temps, est devenu moins tranchant, la Providence, version féminisée du Pouvoir divin, n'a plus déclenché la guerre pour punir les hommes et les peuples oublieux de Dieu, elle l'a seulement permise, et elle peut la faire cesser quand bon lui semblera…

Une réflexion amère sur la déchristianisation d'une région, voire du pays

Un bon mois plus tard, alors qu'il n'a pas changé de lieu ni d'activité, le dimanche 17 mars 1918, Joseph fait à nouveau part à son épouse d'un fait qui le désole, et en détecte l'origine :

*« Cependant le jour dominical ne gêne pas beaucoup dans leurs habitudes tous ces Vosgiens primitifs. Ils travaillent dans leurs champs, ils lient leurs bêtes comme un autre jour. C'est l'indifférence absolue en matière religieuse, à part quelques jeunes filles qui viennent pour regarder les officiers, il n'y a presque personne à la messe. Le curé a eu ce matin quelques dures paroles mais combien méritées à l'adresse de ses ouailles. Comme presque partout, la population est stupide à l'endroit des idées religieuses et d'une ignorance qui ne m'étonne plus depuis que je parcours le front. Oui, je croirai qu'il s'est opéré un grand miracle si la guerre ramène la masse à la religion. Le poilu lui aussi est d'une rare inintelligence pour tout ce qui touche aux questions de la morale et de la religion. Sur trois ou quatre cents hommes qui constituent le C.I.D.[24], une trentaine vont à l'église. La république a fait du bel ouvrage depuis quarante ans, elle recueille en ce moment les fruits de l'éducation qu'elle a donnée et de la politique qu'elle a pratiquée. Attendons la fin. »*

La désaffection vis-à-vis de la messe dominicale, et du repos sacré du dimanche, est pour Joseph un signe sûr de l'indifférence religieuse, qu'il impute essentiellement à l'instauration des lois scolaires de la III[e] République, promouvant la laïcité parmi ses trois valeurs fondamentales dès le début des années 1880, puis séparant l'Eglise de l'Etat en 1905. Même l'assistance à la messe des jeunes filles ne lui paraît pas sincère car il lui impute une raison frivole de coquetterie, voire de séduction à l'égard des officiers. Et comme la religion lui paraît le seul fondement de la morale, celle-ci a manifestement fléchi (et même disparu aux yeux de cet intellectuel pessimiste) du fait de cette carence.

[24] Centre d'Instruction Divisionnaire, auquel est rattaché pour le moment Joseph Devaux

Cependant Joseph ne peut se résoudre à imaginer que Dieu punira la France et son régime républicain au point de lui infliger la défaite. Deux semaines après, le 1er avril 1918, malgré l'avancée spectaculaire de l'armée allemande au cours de son offensive de printemps, il rassure son épouse :

*« Tout autour de moi, on lit le journal, chacun suit avec passion les événements actuels. Ce qui arrive ne me surprend nullement, je ne serai pas étonné que la situation devienne encore plus critique, c'est alors que Dieu fera éclater sa puissance en nous sauvant, il ne faut pas se faire illusion, le Sacré-Cœur nous donnera la victoire pour nos armées mais seulement quand la France officielle le lui demandera. »*

Sous quelle forme conçoit-il cette demande ? Une réconciliation des forces politiques avec les dirigeants de l'Eglise de France ? Un appel au Pape ? La promotion de l'enseignement confessionnel ? La présence massive de l'armée américaine sera d'un grand secours pour donner raison à Joseph Devaux, avant même la fin de l'année, ce qu'il est loin d'imaginer pour le moment.

## La certitude de la protection divine

Joseph, à la différence des soldats vus précédemment, ne paraît pas faire dépendre sa vie de la protection d'un objet religieux, médaille ou scapulaire. Certes, il lui est arrivé de recevoir une image pieuse peinte pour lui, comme il le confie à son épouse dans une carte du 20 janvier 1917 , alors qu'il est à Joinville pour passer des épreuves lui permettant d'être officier :

*« J'ai bien reçu le Sacré-Cœur qu'a peint pour moi Mlle Beluze, je vais lui envoyer une lettre de remerciements » ;*

La destinataire a bien reçu cette lettre puisqu'elle répond huit jours après, sur un papier à en-tête de l'Hôtel du Parc, tenu par Beluze , Perrin successeur, de Belmont :

« *Monsieur Devaux,*

*Je suis heureuse de savoir par votre aimable lettre que mon petit Sacré Cœur vous a fait plaisir, c'est bien peu de chose, mais je l'ai peint pour vous avec d'autant plus de plaisir que je sais que vous le porterez avec confiance et je désire de tout cœur ainsi que les miens qu'il vous porte bonheur ».*

On apprend ainsi que l'objet de piété censé protéger le soldat pouvait être conçu spécialement pour lui, par une personne étrangère à sa famille. Mais l'expression profane *« vous porte bonheur »* est mal adaptée à la conception intellectuelle et rigoriste qu'a Joseph de la religion.

Souvent Joseph affirme sa conviction d'être protégé par Dieu ou la Vierge, sans se référer à un objet de piété. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Nous le relisons par exemple dans sa lette à Eugénie du 15 août 1917, alors qu'il est aspirant au 158e R.I. et qu'il va quitter le dépôt divisionnaire pour le front :

*« Mais je t'en prie, ne t'alarme pas afin de ne pas attrister les mignons, je t'avoue que j'ai pleine confiance, je suis absolument persuadé que je serai protégé, comme je l'ai toujours été d'ailleurs »*

Moins d'un mois plus tard, le 11 septembre, il affirme la même conviction :

*« La guerre paraît toujours devoir durer de plus en plus, à présent nous attendons les Américains, mais c'est toujours à nous de tenir et les quelques hommes valides qui restent encore seront démolis quand les nouveaux alliés seront prêts à entrer dans la danse. Nous voulons châtier tous nos ennemis mais je crois que le châtiment nous éprouve aussi quelque peu. Enfin, j'ai toujours foi en la Providence et j'espère bien qu'elle me conservera et que nous pourrons encore être heureux après la guerre dans notre petit ménage avec les mignons. »*

Le 9 octobre, alors que se prépare une attaque d'envergure pour sa division, il écrit à Ninette :

*« Je ne dois pas te cacher que sans doute bientôt nous attaquerons, mais il ne faut pas te désoler ni te laisser aller au découragement ni au désespoir. Songe que beaucoup de personnes prient pour moi ; je suis absolument tranquille au sujet de ma conservation, je suis même très étonné de n'éprouver aucune appréhension, je suis certain que Dieu me conservera pour notre bonheur à tous, sois donc forte, surtout ne pleure pas, je ne veux pas que tu t'attristes. Aie confiance comme moi et songe que la puissance de Dieu se moque des dangers que courent ceux qu'elle veut conserver. Si je te dis tout cela, ce n'est pas pour te prodiguer de vaines consolations ; d'ailleurs tu sais comme moi que la Providence veille sur nous tous et qu'elle tient compte des prières qui lui sont adressées, donc courage et confiance absolue. ».*

La profondeur de leur foi commune donne aux exhortations de Joseph une puissance persuasive pour convaincre Eugénie, la consoler, la rassurer, la pousser à prier pour renforcer encore le décret divin de le conserver en vie, ce qui tendrait à dire que ce décret peut être modulable, alors que Joseph le perçoit comme absolu. Le mot de « confiance » a ici son sens psychologique ordinaire et, de plus, un sens sacré d'adhésion totale en la bonté de la Providence divine.

Le 29 octobre 1918, le sous-lieutenant Devaux, dans un mot bref, tente encore de rassurer son épouse avec le même argument mystique malgré le contenu peu rassurant de l'information donnée :

*« Ma petite Ninette, Aujourd'hui nous avons soutenu un très dur combat, mais comme toujours, grâce à la protection divine, je m'en suis tiré indemne, malheureusement j'ai perdu les deux tiers de ma section en tués ou en blessés. Je pense que nous ne tarderons pas à être relevés. Mille baisers et caresses à tous »*

C'est la dernière lettre de Joseph Devaux. Dans la correspondance pieusement conservée par sa veuve, figure sa dernière citation, à l'ordre de l'armée, où il est appelé par son prénom officiel, Maurice : « *DEVAUX Maurice, sous-lieutenant de la II^e^ Compagnie du 409^e^ Régiment d'Infanterie :*

*« Le 1^er^ novembre 1918 à l'attaque de Banognes, a réussi, par son exemple, à faire progresser sa section sur un glacis entièrement battu par les mitrailleuses ennemies ; blessé en essayant de faire un bond en avant, est mort de ses blessures ».*

C'est le 6 novembre 1918, à l'hôpital de Mont-Notre-Dame, dans l'Aisne, que Joseph Devaux a rendu son âme à ce Dieu qui l'avait si bien protégé jusque là, malgré quelques blessures…

Eugénie et la consolation de la religion

Eugénie est à l'unisson de son époux en matière de religion, sauf que la sienne reste plus simple, ne débordant jamais dans le domaine de la politique ou de la métaphysique. On pourrait citer nombre de ses lettres pour le prouver. En voici deux, proches de la fin de la guerre.

Le 4 août 1918, elle lui écrit : *« J'ai lu et relu tes deux lettres qui m'ont bien attristé, hélas ! Je comprends trop bien ta tristesse, la vie que vous menez est une vie de misères et de souffrances, remonte toi tant que tu pourras, mon cher Joseph, il n'y a que les consolations de la religion qui peuvent adoucir tes peines et puis songe que si là-bas dans le civil il y en a qui jouissent, rappelle-toi également qu'il y a une femme qui souffre de tes peines et deux enfants qui parlent et prient pour leur papa qu'ils aiment tant. Dieu t'a conservé jusqu'à maintenant, il te gardera encore et nous aurons la joie de nous revoir. »*

Le 24 septembre 1918, elle lui faire part d'une visite à un malade à l'agonie : « *Tout à l'heure je suis allée passer un moment auprès d'un malade, le père Ducasse, qui est agonisant, il m'a dit qu'il prierait bien pour toi dans le ciel, il a ajouté avec peine qu'il avait beaucoup d'estime pour toi et qu'il demanderait à Dieu de te conserver sain et sauf à ta famille. Je t'assure que j'étais contente, je me disais en le regardant qu'il allait paraître devant Dieu et qu'il allait lui demander ta conservation. ».*

La foi d'Eugénie est vraiment celle du charbonnier. Elle ne doute pas que cet agonisant, aussitôt mort, paraisse devant Dieu et devienne auprès de Lui un intercesseur en faveur de Joseph…

**Aspects religieux dans la correspondance du couple Reymondon**

Comme on l'a vu dans le chapitre précédent, ce couple d'agriculteurs de Saint-Maurice-en-Gourgois a été séparé par la guerre peu de temps après son mariage, en avril 1914. Le mari, Eugène, a 36 ans en 1914, l'épouse, Antonia, est beaucoup plus jeune puisque de quinze ans sa cadette. Elle doit désormais s'occuper d'une ferme importante, avec un père peu valide et un domestique porté sur la boisson.

Dès décembre 1914, Eugène, sergent au 23^e^ B.C.A. de Grasse, contracte une grave fièvre typhoïde en Belgique et sera hospitalisé jusqu'en mai 1915. De l'hôpital de Saint-Riquier, près d'Abbeville, il lui écrit le 15 février 1915 ce qu'il espère de bénéfique de cette guerre qui commence :

*« Cependant cette terrible guerre ne fera certainement pas de mal à tout le monde, que d'incroyants ont retrouvé la foi, que de tièdes catholiques ont pris des résolutions sérieuses pour s'acquitter de leurs devoirs de religion. De mes yeux j'ai vu s'accomplir ces transformations. La chapelle de l'hôpital est tous les soirs à la prière et le dimanche à la messe bondée d'assistants. Que des membres de certaines familles divisées se rallieront, reconnaissant que pour des choses trop légères ils s'étaient brouillés. Le Père deviendra meilleur Père, l'époux meilleur époux, le fils meilleur fils et le citoyen meilleur envers ses semblables car pour la pluspart* la mort a plané bien des heures et des jours au combat ou même a* l'hôpital. Dans ces heures de dangers beaucoup qui n'avaient jamais réfléchi ont compris ce que c'était que la vie, ils ont vu ces miliers* de camarades dont la vie était terminée à vingt ans, et attendant leur tour. Que c'est donc vrai qu'il faut faire le bien ; et être sage, la vie est courte, il faut bien l'employer.*

*C'est ce que je me propose de faire si comme je l'espère Dieu veut me rendre à toi. »*

Un mois plus tard, à l'occasion du dimanche des Rameaux, le sergent Reymondon, en convalescence à Abbeville cette fois, adresse cette lettre à Antonia, où se conjugue la fierté du gradé en fonction de commandement et la fierté du chrétien qui se sent presque investi d'une mission de réévangélisation :

«*…A 7 heures moins le quart j'ai rassemblé tous les hommes de l'hôpital désirant assister à la messe, j'en ai réuni près de 200, les ai formé* sur quatre rangs en profondeur et conduit a* l'église de la ville. Si tu avais vu ton petit mari conduisant à travers les rues de la ville cette petite troupe marchant bien en ordre, tu aurais ouvert grands les yeux. Etant le sous-officier le plus ancien, j'avais toute responsabilité, aussi me tenais-je a* mi-hauteur de ma colonne pour pouvoir observer si les derniers ne se cavalaient point dans les cafés. A l'Eglise* encore, je devais me tenir à la porte afin que aucun de ces faux chrétiens ne se sauve et croyais être obligé de me tenir tout à fait au fond, mais heureusement que la rentrée a eu lieu par une porte latérale et je me suis trouvé de cette façon en bonne place pour entendre le prédicateur, qui a fait pour nous spécialement un sermon de préparation a* la Fête de Pâques. J'espère en conduire un grand nombre*

*dimanche prochain à la Sainte Table. Moi, c'est fait du 19 mars à St Riquier, mais je renouvellerai. A la sortie de la messe distribution par un prêtre de médailles, cantiques et chapelets. »*

Eugène fait allusion à la communion pascale (« la Sainte Table ») à laquelle tout chrétien doit s'astreindre. Lui a déjà communié le dimanche précédent, jour des Rameaux, mais il le refera. Il place son honneur dans le nombre important de soldats qu'il amènera à accomplir leur devoir de communion annuelle, mais n'est pas dupe de la ferveur affichée de tous, puisqu'il traque les fuyards éventuels à la fois au cours du déplacement et à l'intérieur même de l'église…Ce qui laisse à penser que certains se sont joints au groupe pour être bien vus, mais croyaient y trouver une bonne occasion pour aller discrètement au café, en comptant sur la masse pour passer inaperçus !

Les références à la religion ont rarement cette longueur sous la plume d'Eugène, et elles ne sont pas très nombreuses. On en trouve cependant une importante à l'approche de la naissance de leur premier enfant, dans la lettre du 17 février 1916 :

*« Il faut espérer que samedi le Capitaine me permettra de me mettre en route et que nous aurons tous deux le plaisir d'offrir dans le courant de la semaine prochaine une petite créature au Seigneur, le remerciant de nous avoir unis et à travers ces malheureux temps, de nous donner aide et protection, nous ménageant de petits moments heureux dans cette affreuse tempête. Oh oui, si tout se passe bien, malgré la séparation qui aura lieu à la fin de la permission, malgré de longs mois de guerre encore, je m'estimerai heureux. ».*

Finalement, le petit Antoine verra le jour le 4 mars 1916. Eugène, dans sa lettre, inverse la formulation habituelle : les nouveaux époux offrent *« une petite créature au Seigneur »* alors que la coutume chrétienne est plutôt de dire que Dieu donne un enfant aux époux. Mais l'inversion fait apparaître la naissance comme une action de grâces adressée à Dieu, en augmentant d'un être le nombre de ses fidèles, pour le remercier de sa protection, notamment contre les périls de la guerre.

<u>De la part d'Antonia</u>

L'essentiel des lettres d'Antonia concerne la gestion de la ferme, qu'elle a beaucoup de mal à assumer, car elle est peu aidée, mais qu'elle accomplit bravement. Elle se déplace chaque semaine de son hameau de Sabonnaire jusqu'au bourg de Saint-Maurice-en-Gourgois pour assister à la messe dominicale, et même parfois aux vêpres le dimanche après-midi. Dès le début de la guerre, elle constate une affluence inhabituelle à cette dernière cérémonie. Ainsi écrit-elle le 4 octobre 1914 :

*« Je suis allée à vêpres cette après-midi. L'assistance était nombreuse. Tout le monde a beaucoup de grâces à demander à Dieu. On fait beaucoup de prières après les vêpres, le chemin de la Croix, et aussi des prières pour les soldats. Ayons confiance, mon cher Petit, que nous serons exaucés. Que de bonheur nous retrouverons tout à la fois après l'épreuve cruelle que nous aurons traversée. Car je ne sais combien cette séparation pénible doit durer encore… »*

Si Antonia savait qu'elle durerait encore douze fois plus que les trois mois de séparation qu'elle a vécus ! Et qu'elle aurait à élever seule son fils (à naître) pendant deux ans et demi ! Elle témoigne de la ferveur religieuse retrouvée de toute la population de Saint-Maurice, et d'ailleurs sans doute : la guerre, en mettant en péril les vies des hommes, en brisant le train-train de la vie quotidienne, ramène tout le monde aux valeurs essentielles, et la religion pour beaucoup constitue La réponse à l'inquiétude générale.

Début décembre 1914, Antonia voit mourir sa mère. Elle n'en informe pas son mari malade pour le préserver, et regrette, dans une lettre du 3 janvier, qu'il en ait été informé par une belle-sœur. Désormais, elle peut en parler, et lui écrit le 8 janvier 1915

*« Je prie toujours bien la Sainte Vierge. Hélas je suis des plus éprouvée* en ce moment mais j'ai confiance que Dieu bénira la résignation avec laquelle j'ai accepté le sacrifice qui m'a été imposé si subitement. Espérant que je serai toujours protégée par ma mère qui m'a tant aimée, je conserve espoir, courage et confiance. Au revoir mon Chéri, reçois avec tous mes baisers ma tendresse, mon affection et mon amour. »*

Comme on l'a lu dans la lettre de l'aumônier Dubourg à la jeune veuve du fusillé de Vingré Jean Blanchard, le mort aimé et chrétien modèle de son vivant devient au Ciel un protecteur des siens. Et Antonia escompte que son acceptation résignée de la mort de sa tendre mère sera portée à son actif de mérites par Dieu. Le lendemain 9 janvier, disposant de plus de temps, elle explicite davantage cette notion de mérite, qui est vécue comme du donnant-donnant : j'accepte sans rechigner les épreuves que Dieu m'envoie et Lui exaucera mon souhait le plus cher, ramener intact mon époux à la maison (tout en m'octroyant d'ici là la force morale suffisante pour ne pas céder au désespoir) :

*« Moi je vais bien ; en ces moments de tristesses* et d'épreuves Dieu m'accorde une force et un courage que je ne croyais pas d'avoir. Oh ! que je suis éprouvée ; que j'ai des peines et toutes à la fois. Si je n'avais pas toi je n'aurais plus d'espérance et je me laisserais aller au découragement. Mais je veux vaincre pour te rendre toi aussi un peu heureux si Dieu veut bien me le permettre. Ton retour a toujours été bien désiré et il l'est encore davantage dans mes moments de tristesse. Il me semble qu'en toi je trouverai de la consolation comme j'en trouvais quand je comptais* mes peines à ma Mère. Elle m'a tant consolé* de fois*

*quand je pleurais ton absence, alors qu'elle ne pouvait s'en consoler elle-même. Oh ! mon cher Eugène, Dieu nous envoie des moments bien terribles. Acceptons tout cependant car les mérites ne resteront point sans récompense. Vois-tu j'offre toutes mes peines à Dieu pour qu'Il m'obtienne ton retour. »*

**La catholicisme intellectuel et conservateur de Joseph Sorgues**

Le lecteur doit commencer à se familiariser avec ce témoin, qui a tenu son journal tout au long de la guerre dont il a été éloigné par une très grave blessure reçue le 25 septembre 1915, au déclenchement de l'attaque de Champagne. Né en 1895 à Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire), il a étudié dans l'enseignement catholique avant de devenir lui-même enseignant au pensionnat de Bellegarde à Neuville-sur-Saône, puis, après guerre, instituteur puis directeur de l'Ecole Saint-Nizier à Lyon jusqu'en 1929, avant d'être, jusqu'à sa retraite en 1962, professeur d'enseignement général littéraire à l'Ecole Professionnelle des usines Péchiney, à Saint-Auban (Alpes-Maritimes).

Chronique religieuse avant son incorporation

Incorporé avec la classe 15 en décembre 1914 (le 20 pour lui), Joseph a eu le temps de noter des aspects religieux divers du tout début de la guerre, mais dans sa région lyonnaise, tout en réagissant aux grandes nouvelles nationales qu'il connaît par la presse dont il est lecteur assidu.

Le 15 août 1914, jour de l'Assomption, il se trouve à Romanèche et rapporte la demande faite par le prêtre de protection générale pour les soldats de la localité, avec une promesse à la Vierge :

*« A la messe de la Sainte Vierge Monsieur le Curé a promis au nom de tous les habitants de faire réparer la chapelle de la Vierge Marie si tous les enfants de Romanèche revenaient de cette guerre. Nous mettrons, a-t-il dit, 2 ans, 4 ans, 8 ans s'il le faut, mais nous accomplirons notre œuvre sacrée. Daignez, ô Marie, écouter notre prière ; nous n'avons plus d'espoir qu'en vous, et la France est sauvée ; un désir exprimé, et tous nos frères, nos pères, nos parents et amis sont sauvés. Ah ! Reine du Ciel, patronne de la France, comme nous le chantions à Bellegarde, pourrez-vous rester insensible à nos supplications ? Non, n'est-ce pas, vous les exaucerez, vous garderez tous ceux qui sont partis et vous lutterez avec nous pour abattre cette Allemagne maudite, ces protestants qui vous blasphèment et ne veulent pas reconnaître votre titre de mère de Dieu. Vierge de Bellegarde, dont la statue domine au loin la plaine, conservez tous ceux qui ont vécu au Pensionnat sous votre protection ; en ce beau jour de votre fête, vous ne pouvez rien nous refuser… ».*

A la différence de la plupart des catholiques français, Joseph connaît un des principaux points de divergence entre catholicisme et protestantisme, et annexe la Vierge dans le camp catholique français puisque les disciples de Luther en renient le statut mystique exceptionnel. Quant au vœu des paroissiens de Romanèche, il est bien intentionné, mais bien irréaliste. Un bon mois plus tard, le 27 septembre 1914, Joseph établit la liste nominative des pertes subies dans les rangs des soldats de Romanèche : on y compte déjà 11 morts (+ 9 dans ses relations d'ailleurs, notamment de Bellegarde), 39 blessés et 10 prisonniers.

Le dimanche 13 septembre 1914, après l'annonce de la victoire de la Marne (appelée par beaucoup de Français *« le miracle de la Marne »* tant l'avancée allemande sur Paris paraissait irrésistible), Joseph dresse un vaste diptyque en opposition scandé par les leitmotive antagonistes « *Gloire à… » / « Honte à…* ». Cette seconde partie est fortement marquée de religion, dont divers aspects servent à flétrir d'ignominie les nations ennemies :

*« Honte sur toi, Autriche qui, tenue en laisse comme un chien par ton alliée, n'a pas craint d'attaquer injustement un petit peuple déjà bien éprouvé et de provoquer ainsi une conflagration générale où vont s'engloutir tant de vies humaines ; toi dont le monarque, pourtant croyant, a frappé au cœur le Souverain Pontife et l'a fait mourir*[25]*, plus cruel que Colonna, en déchaînant la guerre européenne. Honte surtout sur toi, Allemagne maudite, ange d'orgueil qui sombrera comme Lucifer ; perturbatrice de la paix du monde depuis un demi-siècle, persécutrice des Polonais à l'est, des Alsaciens-Lorrains à l'Ouest et des Danois au nord ; honte sur toi, blasphématrice de la Vierge et insolente envers Dieu, honte sur toi qui fait la guerre en lâche, tuant les femmes et les enfants, tirant sur les ambulances, achevant les blessés, massacrant les innocents, torturant les prisonniers, semant partout le deuil et la ruine ; ne respectant ni les lois de la guerre, ni le droit des gens, ni la vie des otages, ni la soutane du prêtre ou de l'évêque, ni la croix rouge de l'infirmière. Honte sur vous, nations qui serez clouées au pilori de l'histoire humaine par tous les peuples, outrés de voir vos attentats contre la civilisation, et désireux de vous voir écrouler dans la boue et le sang ! ».*

Outre tous les poncifs qui avaient cours au début de la guerre pour accuser l'ennemi de toutes les infamies, l'accusation temporelle d'avoir causé la mort du Pape, les griefs spirituels de blasphème envers la Vierge Marie et de similitude envers l'ange déchu devenu Satan, Lucifer, le porteur de Lumière devenu maître

[25] En réalité, Pie X est mort d'une bronchite le 20 août 1914 (il avait été élu le 4 août 1903) ; mais on peut toujours alléguer que le déclenchement d'une guerre européenne a contribué à aggraver son mal moral. Il a été béatifié en 1951 et canonisé en 1954.

des ténèbres de l'enfer, servent à montrer que Dieu est du côté des Français, bons catholiques, faisant dans leur bon droit une guerre défensive. Cet irrespect envers la Vierge Marie, à qui est dénié un lien avec le Divin, est un des éléments fondateurs de la détestation de l'Allemand chez nombre de penseurs catholiques, ainsi que le rappelle **Annette Becker** citant **Paul Claudel :** *« Paul Claudel confie de même à plusieurs reprises dans sa correspondance cette haine de l'Allemagne matrice du protestantisme : « N.S. ne laissera pas sans vengeance cette injure faite à sa mère. Les protestants détestent tellement la Sainte Vierge ! […] Voici le mois du Rosaire, il nous apportera la victoire, contre les armées du Diable, contre les hordes de Luther. »* (lettre de P. Claudel à Francis Jammes du 1er octobre 1914).[26]

Le lendemain 14 septembre, Joseph relate une cérémonie religieuse exceptionnelle ayant eu lieu à Paris, montrant que la France entière - et sa capitale en tête - se mobilise derrière ses chefs religieux :

*« Hier à Notre-Dame a eu lieu une grandiose cérémonie. On a promené les reliques de Ste Geneviève, St Denis, St Marcel, St Rémi, St Louis, St Vincent de Paul, la statue de Jeanne d'Arc portée par 2 caporaux de tirailleurs algériens et de 2 soldats d'infanterie, et celle de Notre-Dame de Paris, haute de 1m80, en argent massif, don de Charles X. Dans la foule innombrable qui put pénétrer dans l'église, évaluée à 10 000 personnes, on remarquait des députés, des sénateurs, des conseillers généraux, de nombreux officiers, dont plusieurs blessés. Le cardinal Amette, qui revenait de Rome, a donné à la foule et à l'armée la bénédiction toute particulière du Pape pour la France. De nombreux cris ont éclaté : « Vive Monseigneur ! Vive la France ! ». En effet, vive l'Eglise et vive la France, on ne les sépare pas, on les aime ensemble et je crois que ceux qui se battent le mieux là-bas, sur la ligne de feu, ce sont les catholiques, qui furent persécutés, bannis, exilés même et qui sont noblement revenus se mettre au service de leur ingrate patrie, ceux qui ont communié avant de partir, ceux dont un célèbre général chrétien – Sonis[27], je crois- disait : « Quand on possède Dieu dans son coeur, on ne capitule jamais ! ».*

Tous les saints protecteurs de Paris ou de la France, un saint pacifique mais vénéré comme Saint-Vincent de Paul, la bienheureuse Jeanne d'Arc ayant contribué à « *bouter les Anglais hors de France* » (entièrement, après sa mort sur le bûcher toutefois) en galvanisant les soldats sont convoqués pour unir leurs forces protectrices. La France retrouve pour l'occasion son statut de « fille aînée de l'Eglise », qu'elle avait bafoué – selon Joseph - par les lois de séparation de l'Eglise et de l'Etat qui avaient obligé les congrégations enseignantes à abandonner leur activité, à se former en Italie (deux de nos témoins sont dans ce cas : Jean-Baptiste Richardier et le Père Joseph Avril).. Et pour Joseph Sorgues, suivant en cela le général de Sonis, le fait de croire en Dieu stimule et ennoblit les qualités guerrières de l'individu, quand il combat pour la bonne cause… Il atténue sans doute la peur de la mort, qui n'est pas pour le croyant, l'anéantissement définitif de l'être.

Le 20 septembre 1914, le catholique fervent qu'est Joseph Sorgues est doublement touché :

*« Dimanche 20 septembre- Les allemands* reculent ; ils reculent surtout à gauche et au centre, malgré les formidables retranchements qu'ils ont élevés ou plutôt qu'ils ont creusé. Dans leur rage de n'avoir pu rompre notre centre entre Craonne et Reims, ils ont bombardé la cathédrale de Reims, le joyau gothique dont chaque Français est si fier. On ne sait pas encore l'étendue des dégâts – On annonce la mort de Charles Péguy , le grand poète catholique, le fondateur des « Cahiers de Quinzaine » dont l'influence lors de la renaissance catholique en France a été si grande. Que de nobles victimes, que de beaux talents vont disparaître dans les abîmes où tomberont les Hohenzollern ! Mais tant pis, a dit Déroulède : « En avant ! Tant pis pour qui tombe, // La mort n'est rien. Vive la tombe // Quand le pays en sort vivant // En avant ! ».*

La lecture des revues très illustrées de l'époque, comme le populaire « *Le Miroir* » ou le bourgeois « *L'Illustration* » montre abondamment combien le bombardement de la cathédrale de Reims a servi à flétrir la « Kultur » teutonne, et à mettre en doute la sincérité du christianisme des Allemands.

Joseph médite ensuite sur la formule de Déroulède *« La mort n'est rien »*. En voici la partie plus proprement religieuse : *« La mort n'est rien pour qui croit en Dieu, en sa justice, en sa bonté infinie, pour celui qui tombe en état de grâce et dont l'âme palpitante vole tout droit vers son Créateur pour jouir éternellement et pour témoigner au jugement général contre l'instigateur du massacre. La mort n'est rien quand on tombe pour la justice, pour la religion ; ce n'est pas la mort, c'est le commencement d'une autre vie supérieure à la nôtre quant à l'essence et à la durée. »*

Joseph est totalement dans l'orthodoxie catholique du temps et de toujours, de celui dont les attaches terrestres, bien que fortes, ne le sont pas suffisamment pour faire regretter la vie auprès des êtres chers. Mourir *« en état de grâce »* c'est-à-dire entièrement absous de ses péchés par une confession récente, ou par l'adhésion en la parole de l'aumônier faisant relayer sa parole d'absolution au moment de l'attaque, comme

[26] Annette Becker, *La Guerre et la Foi*, pp. 18-19

[27] Le général Gaston de Sonis (1825-1887) modèle du « miles christi » - soldat chrétien- , très pieux, ayant combattu à la guerre de 1870 à la tête des Zouaves pontificaux et des volontaires de l'Ouest, sous l'étendard du Sacré-Cœur de Jésus, fut amputé d'une jambe dans cette brève guerre. Il fut anobli en comte romain par le pape Léon XIII en 1880.

dans le témoignage de Francis Ferret, est l'idéal du soldat chrétien qui n'a pas le moindre doute sur la survie de l'âme, sur l'existence du Paradis comme une félicité éternelle pour les Justes.

Une quinzaine de jours avant d'être incorporé, Joseph participe à Lyon, à la basilique de Fourvière, à un grand pèlerinage directement inspiré par la guerre. Il écrit le 7 décembre 1914 dans son journal :

*« Nous avons commencé hier la neuvaine de prières nationales pour la France, elles se continueront jusqu'au 13 décembre. Le pèlerinage des hommes à Fourvière hier a été grandioses* ; il n'y a pas eu d'illumination à cause de la guerre*[28]*, mais le défilé des pèlerins, qui a duré trois-quarts d'heure a été singulièrement émouvant. D'abord venaient des centaines de blessés de tous âges, de tous grades, de toutes armes, les uns marchant péniblement avec un bâton, les autres la tête bandée ou le bras en écharpe ; derrière, les soldats qui attendent à Lyon l'heure de partir sur le front, puis toute la foule des hommes restants qui disaient le chapelet et chantaient : « Nous voulons Dieu ! » accompagnés par les notes éclatantes du carillon de la basilique. Des milliers de fidèles ont dû rester dehors, le vaste édifice étant plein. Mgr Sevin a prononcé un sermon et a félicité la foule immense d'être venue à Fourvière prier pour le succès de nos armes. Alors que partout dans le monde, chez nos alliés et chez nos adversaires, chez les peuples neutres aussi, des prières publiques sont adressées à Dieu pour qu'il mette un terme à cette guerre mondiale, la France, jadis le soldat du Christ, est seule à vouloir l'ignorer. C'est au peuple chrétien à réparer l'erreur – je dirai le crime – de ses gouvernants et à prier pour que Dieu qui tient le destin des nations entre ses mains écarte de notre chère patrie les horreurs de l'invasion et lui donne la victoire que mérite l'héroïsme de ses soldats. »*

On le voit : le très conservateur Joseph Sorgues ne pardonne pas aux autorités laïques de l'Etat républicain de bouder l'Eglise, après l'avoir persécutée. Quant aux « *horreurs de l'invasion* », elles sont déjà vécues par une dizaine de départements français du nord-est de la France…

Une semaine avant d'être incorporé, le 14 décembre 1914, c'est dans cette même basilique de Fourvière que se rend à nouveau Joseph :

*« Lundi 14 décembre – Je suis allé ce matin à Fourvière. J'ai mis brûler 3 cierges au pied de la statue miraculeuse et j'ai récité mon chapelet en demandant à la Sainte Vierge de bénir et de sanctifier ma vie de soldat, en lui demandant la grâce de revenir sain et sauf ou bien de mourir glorieusement pour le salut de la France. Après la guerre, j'espère retourner à la basilique pour remercier la Sainte Vierge de m'avoir protégé et d'avoir assuré le triomphe de la patrie sur ses ennemis. Avec quelle joie je referai ce pèlerinage ! »*

Certes, Joseph pouvait juger que *« la mort n'est rien »*, certes il l'accepte glorieuse pour le salut de la Patrie, mais on voit bien qu'au moment ultime de partir, il préfère la Vie et demande la protection de la Vierge comme n'importe lequel des croyants plus humbles, qui n'ont pas son niveau d'études, sacrifiant comme beaucoup au rituel des cierges…

## Cérémonie religieuse avant la montée au front

Le 20 décembre 1914, Joseph est incorporé au 23e R.I. de Bourg-en-Bresse ; il effectue son instruction militaire dans le Doubs, au Valdahon, jusqu'au 21 avril 1915. Après un retour au dépôt de Bourg, il est versé au 153e R.I. de Fontainebleau qu'il rejoint le 31 mai dans le Pas-de-Calais, vers Arras, puis au 160e R.I. de Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre) qui se trouve à proximité du 153e R.I. Ce sera son régiment définitif.

Le 11 juin, avant de partir aux tranchées, il assiste à un office religieux à Izel-les-Hameaux, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest d'Arras :

*« 11 juin- J'ai assisté ce soir au salut à l'église : le curé d'Izel nous a annoncé notre prochain départ aux tranchées. Nous avons reçu l'absolution générale et la communion en viatique, je me suis confessé après la cérémonie. Comme c'était touchant de voir tous ces hommes unis dans la même pensée avant de retourner à la mort ! Je sens mon âme débordante d'une joie intense, communicative, que je voudrais faire partager à tous ceux qui m'entourent. Que m'importe la mort, maintenant ! Puisque Dieu est avec moi, que peuvent me faire les souffrances, puisqu'elles seront pour moi un resserrement d'union avec le Christ, que m'importe l'éloignement des miens puisque le Divin Ami est dans mon cœur. Je ne crains plus rien !*

*J'ai écrit à mes parents pour leur dire que nous partions aux tranchées. Puisse l'allégresse de ma lettre dissiper leurs soucis à mon sujet et leur inspirer la confiance et la résignation s'ils venaient à apprendre ma disparition ou ma mort. ».*

---

[28] On sait que depuis 1852, la ville de Lyon (et la région lyonnaise) célèbre le 8 décembre la fête de l'Immaculée Conception de la Vierge en installant des lumignons (petites bougies trapues dans des verres) sur le bord de chaque fenêtre, car la statue de la Vierge de Fourvière du sculpteur Fabish a été inaugurée ce jour-là. Elle relaie une bien plus ancienne fête, datant de 1643, appelée Vœu des Echevins, où les notables de la ville firent vœu de remercier annuellement (le 8 septembre, fête de la Nativité) la Vierge si elle protégeait la ville de la peste qui sévissait en France. Cette fête a été renforcée par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception en 1854, et par les apparitions de Lourdes à Bernadette Soubirous en 1858. Récemment, cette fête religieuse s'est transformée en très profane Fête des Lumières, devenant une attraction touristique.

Face à l'imminence de l'épreuve des tranchées, Joseph puise dans sa foi, dans l'absolution qu'il a doublement reçue (à titre général et après la confession particulière), une exaltation qui confine à l'état d'esprit des Martyrs.

La certitude d'avoir été protégé par Dieu et la Vierge Marie

L'épreuve des tranchées dans la Somme se passe sans anicroche pour la section de Joseph, dont le régiment, après une période de grand repos, va être transféré en Champagne fin août. En septembre, il remonte aux tranchées à Somme-Bionne, à 15 km à l'ouest de Sainte-Menehould.

Le 18 septembre 1915, Joseph éprouve pour la première fois la certitude d'avoir été épargné miraculeusement, alors que des camarades proches sont soit tués, soit blessés grièvement. Il écrit :

*« Notre dernière nuit de travail aux tranchées a été tragique. Alors que nous n'avions eu jusqu'ici aucune perte, ma section a maintenant à déplorer deux morts et deux blessés, dont l'un grièvement. C'était sur le coup de minuit, nous travaillons* comme d'habitude depuis huit heures du soir à la parallèle*[29] *et les Boches nous avaient laissés assez tranquilles, lorsque pour répondre à quelques furieuses salves des 75, deux bombes arrivèrent dans la tranchée. La première tua Honoré d'un éclat à la tête, traversa le bras droit et le côté de Kerjouan et le poignet de Lecomte. Un des éclats de la seconde, tombée plus en arrière, atteignit le pauvre sergent Finck à la tête le blessant mortellement : il est mort pendant qu'on l'emmenait. Par un hasard extraordinaire, je n'ai aucun mal : ma capote est tachée du sang de Kerjouan, j'ai été aveuglé et étourdi par la seconde bombe, mais c'est tout. Dieu m'a protégé ! »*

C'est en effet le plus souvent la comparaison avec le sort tragique de ses camarades très proches de soi qui donne le sentiment à l'épargné d'avoir bénéficié d'*« un hasard extraordinaire »*, vite rebaptisé religieusement en protection divine.

Mais c'est une semaine plus tard, le jour du déclenchement de la grande offensive de Champagne, le 25, que Joseph sera protégé vraiment, selon sa croyance, non au point de s'en sortir indemne, mais d'échapper définitivement à la mort en recevant la « bonne blessure » qui l'éloignera définitivement du front. Nous retiendrons le début et la fin de ce qu'il écrit ce matin là, sachant que l'attaque n'a eu lieu qu'à 9h15, comme il l'indiquera plus tard, en travers du bas de la page, d'une autre écriture. C'est donc dans l'heure qui précède l'attaque qu'il a encore le courage d'écrire, poussant la description et l'introspection jusqu'au moment fatidique :

*« Samedi 25 septembre – 8 heures – Nous voilà au grand jour. Dans la parallèle, je mets mon Journal au point pendant que mes camarades constatent les effets du bombardement qui continue depuis hier avec une intensité croissante.*

*Je mets le nez à un créneau, en m'élevant par les petits escaliers que chacun a façonnés devant lui pour bondir plus vite quand le signal sera donné. Les ouvrages ennemis sont informes, tout a été bouleversé, des dépôts de munitions soigneusement repérés, mais bombardés au dernier moment, ont fait explosion toute la nuit, projetant des gerbes de flammes de 25 à 30 mètres de hauteur […].*

*Je regarde mes camarades : les figures, un peu pâlies par l'angoisse inévitable dont on ne peut se défendre car c'est notre première attaque, sont toujours vaillantes et résolues à faire leur devoir : il y a même de la gaieté sur certains visages, on se serre la main en se souhaitant bonne chance.*

*Je regarde une dernière fois mes photographies et mes souvenirs de famille avec émotion. C'est pour ces êtres chéris que je suis ici, que je vais tout à l'heure m'élancer hors de mon abri vers la victoire ou vers la mort. Un signe de croix, une brève recommandation à Dieu, et en avant ! Si je viens à être tué, ne me pleurez pas, chers Parents, j'aurais eu la plus belle mort que puisse souhaiter un soldat combattant pour son Dieu et pour sa Patrie… »*

C'est sur ces mots que se termine la page. Rarement un soldat écrivant son journal l'aura fait à si peu de temps de l'attaque. Le dernier paragraphe est particulièrement émouvant : le dernier regard à ses photos de famille de Romanèche : ses parents et ses frères et sœurs, pour lui qui n'a pas de fiancée, sans doute à des lettres ou objets familiers, le signe tangible de sa foi fait sur son corps, comme à la messe, sans se préoccuper du regard des incroyants parmi ses camarades, une ultime demande de protection qu'il appelle « *recommandation à Dieu* », et une dernière phrase de testament spirituel à l'adresse de ses parents si ce carnet devait être retrouvé sur son corps, phrase qui se veut consolatrice, montrant que l'idée de Dieu l'a habité jusqu'à la fin, et qu'elle est sa première raison de combattre et de mourir….

Cette phrase corrobore parfaitement l'analyse d'**Annette Becker** dans *« La Guerre et la Foi »*, montrant que la mort au combat est vécue, par les Poilus, et spécifiquement les chrétiens, non seulement comme l'assassinat perpétré par ces Barbares que sont les « Boches », mais aussi comme le suprême don de soi, pour un idéal supérieur : *« Mais la mort, c'est aussi le sacrifice, la mort du martyr qui choisit ce sort pour lui, son pays, ses proches. La mort est alors un don, celui du sacrifice. La guerre de religion, c'est bien cette dialectique entre l'idéal de vie malgré la mort parce qu'on a foi en la résurrection, - l'imitation du Christ pour*

[29] En général, on dit et écrit « le parallèle » ou, plus précisément « les parallèles de départ » désignant les petits bouts de tranchées se greffant en angle droit sur la tranchée principale pour faciliter le départ des soldats au moment de l'attaque.

*les chrétiens, une vie éternelle pour les juifs – et les forces de mort contre lesquelles on impose ses forces de vie. »*[30]

Le journal de Joseph Sorgues ne reprend que le 1er novembre, soit cinq semaines après. C'est le jour de la Toussaint. Il pose immédiatement la question de la difficulté d'écrire :

*« 1er Novembre – Comment vais-je pouvoir continuer mon Journal, étendu sur le dos dans un lit, sans pouvoir seulement m'asseoir, ne me tournant que le côté droit qu'au prix de mille difficultés, et la main fatiguée au bout de cinq minutes de travail ? Comment vais-je pouvoir noter les événements survenus depuis ce fatal 25 septembre, alors qu'ils se brouillent dans ma pauvre tête en une formidable vision de gloire et de sang ?… »*

Il continue pourtant, d'une écriture très fine et régulière, sensiblement comparable à celle d'avant, en précisant bien qu'il ne continue que pour lui, qualifiant son journal de *« ce petit confident que je ne destine à être lu de personne »*.

C'est le lendemain 2 novembre que sont décrites très longuement (9 pages serrées) les conditions dans lesquelles il a reçu sa blessure et comment s'est organisée son évacuation jusqu'au poste de secours. Mais cette longue description commence par l'expression du sentiment de protection divine, comme une action de grâces.

*« 2 Novembre – Voilà le jour des Morts, célébré une fois de plus par la France endeuillée et sanglante. Je devine les fidèles assistant à la cérémonie religieuse le matin, puis épanchant dans les cimetières leurs larmes et leurs prières ; un grand nombre d'entre eux sanglotant au-dedans de leur coeur sur la tombe inconnue où gît leur petit soldat tombé pour la France. Je pense que, sans une puissante intercession, je serai* parmi ceux-là, ceux pour lesquels on dépose une couronne tricolore au pied de la croix du champ funèbre, ceux qui n'ont plus pour asile que la main de Dieu et la mémoire des leurs. Mes parents seraient, en ce moment, vêtus de deuil, et songeraient à moi, sous le poids de leur douleur, à moi, perdu dans la foule immense des morts de cette guerre, dans l'anonymat des héros obscurs de la Patrie. Dieu m'a protégé et m'a sauvé ! »*

Une page plus loin, il évoque sa blessure, très grave, reçue peu de temps après le déclenchement de l'attaque :

*« Je venais de tirer un coup de fusil dans un abri de la première tranchée ennemie et je franchissais les réseaux de fils de fer étendus en désordre à terre par nos canons, lorsqu'une balle m'atteignit par derrière, dans les reins. Un choc épouvantable qui me fit pirouetter et tomber sur le dos, me coupant instantanément les jambes et toute la partie inférieure du corps. J'agitais les jambes inconsciemment et je me dis : « Tu vas mourir ! » car je ne me sentais plus ; ô moment terrible et suprême où j'allais me trouver face à mon Créateur ! Ce moment ne vint pas ! Un camarade grenadier de la 3e escouade, Mangin, passait : « Défais-moi mon sac ! », lui criai-je, dans un suppliant appel… »*

Finalement, au bout d'un long moment, il parvint à se mouvoir et aidé d'un autre camarade blessé, à parcourir un fossé pour regagner la tranchée française. Là encore, la notion de protection religieuse lui vient à l'esprit :

*« J'y rencontrai Valat, un camarade de la 4e, blessé à la cuisse, qui m'encouragea et m'attendit pour se sauver avec moi. Quel calvaire furent pour moi ces trois cents mètres qui me séparaient du salut ! Marchant sur les genoux et sur les mains, courbant la tête sous les rafales de mitraille des tirs de barrage, m'arrêtant exténué à tous les cinquante pas, enjambant les morts et les blessés avec terreur, comment ai-je pu arriver jusqu'à notre tranchée sans avoir été atteint et sans être mort d'épuisement en route ? Plus j'y réfléchis, plus je n'y vois qu'une seule explication : <u>la protection de la Sainte Vierge</u> , car, en ce moment, un cierge brûlait pour moi, devant son autel, dans la petite église de mon village, et ma pieuse mère unissait sa prière à celle de la flamme montant droit vers le ciel. Aucune puissance humaine n'aurait pu avoir le même effet et ma conviction est absolue sur ce point. C'est Marie qui m'a sauvé et ma reconnaissance pour Elle durera plus que ma vie ! »*.

Curieusement, il ne fait aucune allusion aux trois cierges mis à brûler par lui en l'honneur de la Vierge à la basilique de Fourvière juste avant son départ. C'est la concomitance entre le moment de la blessure, celui de la prière de sa mère et celui de la combustion du cierge mis par elle à l'église de Romanèche qui lui paraît décisive. Il y a donc du rationnel temporel dans son explication surnaturelle. Et naturellement, la reconnaissance envers la Vierge Marie engendre le vœu de l'honorer, de la prier, et de la remercier le reste de ses jours, qui s'achèveront en 1969 à Lyon…

<u>Chronique religieuse après la Toussaint 1915, tenue de Saint-Pierre-le-Moûtier</u>

Joseph continuera fidèlement à tenir son journal pendant toute sa période d'hospitalisation (avec sa balle dans la colonne vertébrale, qui ne l'a pas paralysé !) et de convalescence, qui durera jusqu'à la Toussaint 1916, et après jusqu'à l'armistice.. Réformé provisoire, puis versé dans le service auxiliaire, il terminera la

[30] Annette Becker, op. cit., p. 17

guerre au dépôt du 160e R.I. à Saint-Pierre-le-Moûtier (Nièvre), comme secrétaire du commandant du dépôt. On peut collecter des éléments intéressants pour illustrer ce thème fertile de la religion.

Brimade et quolibets à cause de sa foi

Faisant, le 19 décembre 1916, le bilan des deux ans passés depuis son incorporation le 20 décembre 1914, il signale notamment, à la fin de son carnet 6, les deux buts qu'il s'était fixés : *« conquête des galons et de l'autorité »* et *« être un apôtre »*. Echec total pour le premier, car sa guerre a été trop courte. *« Pour le second, être un apôtre, je crois avoir fait tout mon possible pour faire le bien. J'ai cruellement souffert à cause de ma foi ; je ne m'en plains pas, au contraire, j'en suis heureux. Je n'ai pas été agréé au concours d'élèves-aspirants parce que j'étais instituteur libre (j'ai commis la sottise ou la témérité de le dire au commandant instructeur de Bourg) ; j'ai eu à subir les railleries de mes camarades devant mon obstination à aller à la messe et à m'abstenir de paroles obscènes ; j'ai été traité de Jésuite par le fils d'un rédacteur de L'Humanité, au front, à cinquante mètres des Boches. Je leur pardonne bien volontiers. Si, quelquefois, j'ai eu des défaillances, si je me suis laissé aller à critiquer mes chefs, à déblatérer violemment contre l'armée sous le coup d'injustices trop flagrantes ou de duretés trop odieuses, cette agitation n'a été que superficielle, momentanée, cet état d'esprit n'a été que factice, pour la galerie. »*

L'essor du culte de Jeanne d'Arc

Le 21 mai 1917, au milieu des nouvelles du conflit apprise par la lecture de la presse, il signale, en soulignant le début : *« La fête de Jeanne d'Arc a été célébrée hier dans toute la France avec une véritable ferveur patriotique : elle a revêtu un caractère particulier de solennité dans notre petite ville de Saint-Pierre-le-Moûtier. Saint-Pierre s'enorgueillit d'avoir été le théâtre d'une des plus belles victoires de Jeanne d'Arc, d'une victoire miraculeuse. Aussi les habitants parlent de la Bienheureuse comme si elle leur appartenait et ils prononcent ces mots « notre Jeanne » avec le même accent d'amour et de fierté que les Lorrains. L'église était ornée d'oriflammes bleus et blancs , et la statue de Jeanne d'Arc était fleurie avec une profusion que je ne puis qu'admirer : j'ai moi-même cueilli une énorme gerbe d'iris pour Mme Pinot. La messe a été chantée en musique par les artistes du 160, Ceillier, Duplan, Boureille et l'horloger M. Vallon. Après les vêpres a eu lieu la procession des enfants tenant chacun une gerbe de fleurs à la main.. Nous nous sommes ensuite rendus au faubourg de Moulins, place Jeanne d'Arc, où les enfants ont chanté le cantique « A l'Etendard », et chacun a jeté aux pieds de la statue des gerbes de fleurs. On se serait cru à Paris, place des Pyramides. Bonne journée pour la France. Puisse la Bienheureuse Jeanne recommencer du haut du ciel sa campagne victorieuse, et bouter hors de France la race maudite qui la souille. Beata Johanna ora pro nobis ! »*[31]

Cette fête, célébrée dans tout le pays, n'a pu que raviver le culte déjà très fort de la Bienheureuse, qui sera canonisée en 1920, et proclamée par le Pape Pie XI *« sainte secondaire de la France »* en 1922.

Saint-Pierre-le-Moûtier, la même année 1917, mais les 11-12 et 13 octobre, va organiser, sous le haut patronage des évêques de Nevers, de Moulins et de Troyes, et d'un révérend père dominicain, un « triduum » de cérémonies religieuses et de sermons en l'honneur de la bataille que Jeanne d'Arc aurait remportée en 1429 à Saint-Pierre conte les « écorcheurs » bourguignons qui dévastaient le pays et menaçaient la bourgade. Après avoir très longuement décrit ces cérémonies étalées sur trois jours, en guise de bilan, Joseph se prend à rêver à l'Union Sacrée entre ses compatriotes et au gouvernement, et à la réhabilitation du rôle de l'Eglise en France et de la religion dans les foyers français, rêve qu'il transforme à la fin en prière à Dieu : *« Voir le plus tôt possible nos armes victorieuses, nos soldats rentrant chez eux, le droit relevé, la justice vengée, la France triomphante et régénérée par le sacrifice ; voir l'union sacrée entre tous les Français, combattants de la veille, la religion respectée comme la principale force vive dans la Patrie, les religieux et les bonnes sœurs rappelés d'exil, entourés de la vénération nationale, les églises remplies et les couvents rouverts, les écoles chrétiennes florissantes, le crucifix à la place d'honneur dans toutes les familles et dans les monuments publics, le respect et la crainte de Dieu, l'amour du Drapeau au coeur de chaque Français. Est-ce trop demander, ô mon Dieu ? C'est ce rêve que je vous prie, aujourd'hui, par l'intermédiaire de la Bienheureuse Jeanne d'Arc, protectrice de la France, c'est ce beau rêve que je vous demande de réaliser et de bénir !*

L'hostilité de Joseph Sorgues à l'appel de Benoît XV en faveur de la paix

Le 16 août 1917, au milieu des nouvelles de la guerre, Joseph signale une nouvelle capitale venue de Rome : *« Le Pape Benoît XV a publié une note aux belligérants en faveur de la paix. Après avoir déploré les immenses désastres de la guerre, le Souverain Pontife demande une paix rapide, basée sur le respect du droit et non de la force. Il réclame l'évacuation des pays envahis contre la restitution des colonies allemandes ; il fait seulement allusion à la question d'Alsace-Lorraine, du Trentin et de la Pologne et déclare que les dommages causés de part et d'autre sont tellement considérables qu'il ne saurait être question d'exiger des réparations. Nous rendons hommage à la noble et généreuse inspiration qui a guidé les paroles du Pape. M.*

[31] « *Bienheureuse Jeanne, priez pour nous* »

*Wilson a tenu le même hommage avant de prendre position pour les alliés. Mais le vice fondamental de ce document, c'est que Benoît XV ne recherche aucunement à qui incombent les responsabilités de la guerre ; c'est pourtant le point essentiel de la question. Il nous considère comme deux lutteurs qui ne veulent céder ni l'un ni l'autre par orgueil ; il juge les évènements avec les yeux et l'âme d'un neutre, et c'est justement ce que nous ne pouvons supporter. Nous sommes tellement persuadés de la justesse de notre cause que nous ne pouvons concevoir la neutralité entre le bien et le mal, entre la civilisation et la barbarie. Voilà pourquoi l'appel de Sa Sainteté est inopportun au moment où, après trois ans de cruelles souffrances, nous nous apprêtons à punir l'Allemagne de son inqualifiable agression et de ses innombrables forfaits ! La note pontificale semble plutôt inspirée de l'Autriche et de l'Allemagne que du Vatican ; on sent que des influences nombreuses et puissantes ont agi sur l'esprit du Pape et lui ont fait souhaiter une paix, la paix blanche chère à nos ennemis. Tout ceci est bien regrettable, mais à qui la faute ? « Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son », et l'on cherche en vain le son de la cloche française au Vatican, faisant contrepoids à celui de la cloche austro-boche. Nos gouvernants ont commis l'odieuse sottise de rompre avec le Saint-Siège ; nous en recueillons aujourd'hui les résultats. Nous n'avons pas à nous récrier, ce qui nous arrive est mérité. »*

Finalement, après s'être élevé contre le Pape, ce qui ne lui arrivait jamais, Joseph en vient à l'excuser et à retourner sa vindicte contre le gouvernement français dirigé depuis mars 1917 par Alexandre Ribot, mais aussi contre ses prédécesseurs, républicains ou radicaux-socialistes hostiles à l'Eglise. Mais on perçoit que chez lui le patriote l'emporte sur le catholique dont l'obéissance n'est pas, comme celle ordonnée aux Jésuites, *« perinde ac cadaver »…*

Dans son rejet de la note pontificale, Joseph est ici représentatif de la position de la majorité des catholiques français, et plus encore des Français en général. Dans « *La Grande Guerre des Français 1914-1918* », **Jean-Baptiste Duroselle** analyse la réaction de la presse selon sa proximité avec l'Eglise, puis celle du peuple : *« La seule importance du projet pontifical en ce qui concerne notre sujet est le vif embarras où la note pontificale mit les catholiques français.*

*Les journaux proprement ecclésiastiques (« La Croix », la « Revue du Clergé français », « les Etudes » des Jésuites) eurent une attitude « défensive » face à la réaction très défavorable du pays : le Pape n'avait pas condamné l'Allemagne ! Ces journaux s'efforcèrent de trouver dans la thèse pontificale des éléments favorables à la France. La presse procatholique dirigée par des laïcs, « L'Univers » (qui, arrêté en 1914, reprit sa publication en juillet 1917), « La Libre Parole », « L'Echo de Paris », « Ouest-Eclair », « L'Eclair du Midi », « La République de l'Isère », etc. n'hésitèrent pas à attaquer le pape, après des protestations de déférence qui ne trompèrent personne. Le pape a gravement manqué à la justice, écrivit Pertinax dans « L'Echo de Paris » (17 août)*[32].

*Au moment même où, publiquement, les Français dans l'ensemble rejetaient les propositions pontificales, une autre négociation, ultrasecrète celle-ci, était en train de se monter. C'était l'affaire dite Briand-Lancken ».* Notre propos n'est pas de présenter cette négociation , mais de conserver le début de cette phrase où Duroselle réitère plus fortement encore son jugement.

Dans la partie « *Pacifismes pendant la guerre* » traitée par **Nadine-Josette Chahine**[33] , au sein de la remarquable *« Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918 »* déjà citée, l'auteur consacre cinq pages aux diverses interventions pacifistes du pape, et juge ainsi les réactions en France et ailleurs : *« L'accueil par les gouvernements fut réservé, voire franchement hostile. Cette paix de compromis fut jugée inacceptable en France, car trop favorable aux Puissances centrales. Certains parlèrent du « pape boche » et estimèrent que la note avait été soufflée à Benoît XV par Berlin. La question d'Alsace-Lorraine n'était pas envisagée comme l'aurait souhaité Paris, l'obstacle belge n'était pas levé. En fait, chacun attend la victoire pour négocier en position de force et refuse d'envisager la moindre cession de territoire. Aussi, les réponses à la note pontificale , même les plus courtoises, sont-elles une fin de non recevoir. Quant à l'opinion publique, elle fut parfois très violente, comme en France où les socialistes furent peut-être les plus favorables (« C'est nous, les mécréants, qui applaudissons le pape ! » dirent ironiquement certains). « La Croix « fournit des explications embarrassées, tandis que la plupart des autres journaux rejettent cet appel… »*(p. 848)

*« Jérusalem délivrée ! »*

Le 11 décembre 1917, Joseph Sorgues exulte devant une nouvelle internationale de première grandeur : le général anglais Allenby, après avoir fait le siège de Jérusalem pendant plusieurs jours, a obtenu la reddition sans conditions de la garnison turque qui l'occupait. Cet événement, qui renoue symboliquement avec la période des Croisades, enflamme notre témoin :

*« Le général Allenby se propose d'entrer à Jérusalem aujourd'hui sans escorte, avec les seuls représentants alliés, pendant que les drapeaux déployés de l'Entente flotteront sur les murailles antiques. Il réédite, à plusieurs siècles de distance, le geste d'humilité de Godefroy de Bouillon refusant de porter une*

[32] J ;B. Duroselle, op.cit., p. 301

[33] Professeur d'histoire contemporaine à l'université de Picardie- Jules Verne

*couronne d'or là où le Divin Sauveur n'a porté qu'une couronne d'épines. Le général anglais ne veut pas triompher près du Golgotha. Ce ne sont pas les Allemands qui auraient cette délicatesse : souvenons-nous du voyage de Guillaume II, botté, éperonné, casqué, à Jérusalem.*

*Jérusalem délivrée ! A cette nouvelle, un frémissement d'émotion intense agite les cœurs catholiques et chrétiens du monde entier. La ville sainte, témoin des miracles, de la Passion et de la mort de Notre Seigneur, est à jamais hors d'atteinte de la souillure turque ; elle pourra recevoir en grand nombre les fidèles qu'attirait chaque année avant la guerre l'immortelle et divine épopée inscrite en ses murs. La neuvième croisade a atteint son but et de nouveau les fils des croisés, les descendants des soldats de Richard Cœur de Lion et de Philippe-Auguste, vont pouvoir s'agenouiller, saisis de respect devant le doux noms* de Jésus. Ah ! qu'ils soient bénis, ces nouveaux croisés, ces guerriers héroïques qui n'ont pas craint de braver la mort pour délivrer la Ville Sainte ! Que les prières qui, aujourd'hui et toujours désormais, vont monter vers le ciel pour remercier le Dieu des armées retombent en bénédictions sur eux, sur leurs familles et sur leurs patries. Honneur et gloire aux vainqueurs de l'Islam !*

*Au point de vue politique, la prise de Jérusalem est un coup formidable porté à la puissance turque en Asie…. »*

On ne sait si, au front, les Poilus purent prendre la mesure de cet événement, mais il est évident que son retentissement symbolique parmi les Chrétiens du monde entier fut considérable.

**La reconnaissance**

Quand la demande de protection a été exaucée, à la fin de la guerre, vient le temps de tenir parole, de faire le pèlerinage promis, ou de s'acquitter autrement. Ainsi la famille **Chantelouve** de Chuyer, famille d'agriculteurs qui avait cinq fils à la guerre, de la classe 1909 à la classe 1917, a offert à l'église du village, après la guerre, une statue de Jeanne d'Arc en reconnaissance du retour des cinq fils**.** J'ai interviewé **Jean**, le plus âgé, qui fera une carrière de chauffeur de maître à Pélussin, avant de se retirer chez sa fille Paulette à Grand'Croix.

Dans la plupart des cas, la reconnaissance sera plus simplement un ex-voto en marbre, avec l'indication *« Merci à Notre-Dame de… Cotatay / Saint-Genest-Lerpt / Valfleury / Vallensanges / Boisset…* », ou « *Reconnaissance à la Vierge Marie* » et mention du donataire (ou simples initiales), déposé dans le sanctuaire marial le plus proche. Nombre de ces petites chapelles conserveront longtemps en exposition ces ex-voto, rejoints parfois par d'autres de la Seconde Guerre, voire des guerres d'Indochine et d'Algérie, avant qu'un vent de modernisme mal compris ne les balaye…

Ce chapitre associe dans son titre « Politique et Religion » car ces deux champs de pensée et de pratiques permettent d'aborder des valeurs qui dépassent l'individu. Mais, dans l'énorme corpus comportant 160 témoins oraux et 27 témoins représentés par des écrits, allant du plus modeste (un carnet où l'on note son itinéraire et quelques réflexions) au plus volumineux (plus de 820 lettres et cartes échangées entre les époux Devaux, ou les 1192 pages des 18 carnets de François Baizet, ou les 1456 pages du journal de Joseph Sorgues), autant le thème politique est rare, autant le thème religieux s'est avéré abondant, complexe, multiforme. Car cette confrontation de tous les instants avec la mort, pour les soldats combattant au front, met en jeu le sens de la vie, le sens de la mort, l'interrogation sur Dieu et son pouvoir, l'existence ou non de l'au-delà, le sens du monde, la volonté de survivre, l'amour des siens, l'amour de son pays….

Il ne s'ensuit pas pour autant que tous les soldats s'appuyaient sur la religion pour tenir dans l'enfer de la guerre. Mais, comme l'écrit **Jacques Meyer**, ancien normalien combattant de 1914-1918, aussi auteur de *« La Biffe »* publié en 1928, et de *« La guerre, mon vieux »* (1931), dans son ouvrage *« Les Soldats de la Grande Guerre »* dans le chapitre « *Sensations et sentiments* » : *« Les soldats pouvaient bien remplacer Dieu dans leur cœur, ils ne le niaient pas pour autant. De là, même chez les incroyants, le respect de la religion et aussi des prêtres qui la représentaient dignement – il n'en manquait pas.*

*Il est bien vrai que cette attirance de la religion ou même la simple révérence à son égard était étroitement liée à la crainte de la mort, qui dominait, à quelque degré de conscience que ce fût, les hommes du front. Dire que cette religiosité éparse n'était la forme ni la plus noble ni la plus flatteuse de la religion, n'y changerait rien : à ce niveau simplement humain, elle était la plus répandue dans cette immense collectivité. Cazin[34] lui-même le dit : « Je suis tout plein d'un sentiment de Dieu, mélange tout humain et sans mérite aucun de charité et d'espérance. »*[35]

***

[34] Paul Cazin, *« L'Humaniste à la guerre »,* édition Plon, Paris, 1920.

[35] Jacques Meyer, op.cit, édition Hachette, Paris, 1966, 373 pages, ici pp. 257-258

# Chapitre 32

# Prisonniers en Allemagne

## Chap. 32 – 1918, janvier – Prisonniers en Allemagne

*« Ma foi, on se demandait s'ils allaient nous tuer, ou quoi ! Puis après, ils nous ont emmenés à Sedan, où je suis resté là quinze jours-trois semaines. Là, ils nous ont soignés.. Il y avait les Boches et les Français, y était tout mélangé. C'étaient les médecins allemands qui nous soignaient, quoi ! »*- **Marius Gondy** (classe 1911) de Chassigny-sous-Dun, puis Chauffailles (Saône-et-Loire)

*« Nous prisonniers, c'est dans l'humble baraque que nous célébrons notre Noël, à peu de chose. Une veillée un peu plus longue, quelques victuailles de France et un supplément de bière. Où sont-ils les joyeux Noëls de France ? L'âme se sent envahie d'une noire tristesse. Encore le cafard qui revient. Au travail, il a moins de prise, l'esprit est davantage occupé quoiqu'il chasse sans cesse divaguant ça et là. Et dans la froideur glacée du local spécial qui nous sert d'abri se passe notre vie. Là-bas, des êtres chers pensent à nous et leurs* (nos) *pensées va*vers eux . Dehors le blanc tapis de neige, le froid glacial. Nous, nous sommes à l'abri, mais là-bas, les bons camarades qui luttent, comme ils doivent souffrir ! Triste Noël pour eux. ».* Récit de captivité d'**Antonin Granet**, (classe 1903) de Chamboeuf, à la date du 25 décembre 1917.

*« Trois jours après, on venait nous chercher : « Allez, pliez bagage ! ». Ah ben, ça y est : dix jours de prison. C'est le type qui nous avait vendus ! … C'était un saligaud ! Dix jours, à trois : Poyet, le Tourangeau et moi, on a fait dix jours de tôle ! Et on mange tous les quatre jours là-bas ! Quatre jours ! Quand tu vois la porte de la cabane… parce qu'ils nous sevraient ! On avait une heure de pelote par jour, d'exercices une heure, avec un sac de sable sur le dos, un sac de vingt kilos ! »* - **Jean Roche** (classe 1914) de Saint-Symphorien-de-Lay, Régny, puis Roanne.

« T- « *Y avait la sœur du patron… Ils* (ses parents) *habitaient en ville, à Landshut. Ils venaient presque tous les dimanches. Alors, elle m'a dit un jour : « Je te fais une pochette ». Elle me l'avait apportée pour faire voir, avec mes initiales « J », « Jean », et « S ». Elle m'a dit : « Il faut que tu me fasses un cadeau toi aussi ! ». J'ai acheté une broche, une broche pour mettre là* (geste vers la poitrine), *c'était l'habitude alors.*
E- *Mais elle était amoureuse de vous ?*
T- *Hein ? Eh oui !* (rire). *C'était la sœur du patron, elle avait dix-huit ans, mais elle se donnait vingt ans ! »* - **Jean Salanon** (classe 1914) de Saint-Georges-Hauteville

Si la guerre de 1939-1945 demeure, dans l'esprit de tous ceux qui ont vécu cette période, ou qui l'ont étudiée, associée à deux phénomènes majeurs pour la France : l'Occupation du pays par l'armée allemande, pour une bonne moitié jusqu'en novembre 1942, et pour la totalité après, et la captivité de presque tous les soldats français en mai-juin 1940, on oublie trop qu'il y eut des prisonniers en 1914-1918, entre 520 000 et 600 000 selon les chiffres donnés par les historiens, dont la capture s'échelonne tout au long des quatre années un quart de guerre.

Parmi mes 187 témoins, il s'en trouve 18, soit 9,63%, ce qui est au-dessus de la moyenne nationale. Ils sont présents par des moyens divers : soit je les ai interviewés entre 1974 (mon grand-oncle Jean-Pierre Chassagneux, de Margerie-Chantagret) et 1990 (Claude Murat de l'Etrat, agriculteur comme le précédent), soit ils m'ont transmis leurs récits de captivités, soit leur famille l'a fait alors qu'ils étaient déjà morts, tous alertés par de nombreux appels dans la presse locale, surtout à l'occasion du 11 novembre de chaque année. L'un d'entre eux (Marcel Granjon de Saint-Etienne) n'est présent que par une lettre, mais combien poignante, qui décrit les conditions de vie dans son camp, en Biélorussie ! Nous les laisserons largement parler, de vive voix ou par l'écriture, tantôt un peu chaotique, tantôt remarquable, tout en indiquant que la disparité de longueur accordée à leurs témoignages vient du fait que certains avaient la mémoire tout à fait défaillante et parlaient par bribes, alors que d'autres l'avaient étincelante. Les documents écrits, évidemment, surtout quand ils ont été écrits juste au début de la captivité, ou au cours de celle-ci (comme les lettres) restituent une précision historique que n'ont pas les souvenirs oraux, mais ces derniers comportent l'authenticité, la fraîcheur, la sélection par l'oubli, de ce que la mémoire a conservé toute une vie.

### Un prisonnier : un lâche, un déserteur, passible du conseil de guerre

Ce titre peut faire bondir d'indignation, surtout dans les familles qui ont eu un des leurs dans cette douloureuse situation. C'est pourtant la vision officielle de l'armée française, dans ses plus hautes instances, en 1914. Le général **André Bach**, qui fut professeur à l'Ecole de Guerre, et à partir de 1997, directeur du SHAT (Service Historique de l'Armée de Terre) des archives militaires du Château de Vincennes, auteur du remarquable ouvrage que nous avons souvent cité au début de cette étude *« Fusillés pour l'exemple – 1914-*

*1915 »*, a exhumé des archives une note pas du tout confidentielle (un « ordre général » !) du haut Etat-Major datant du 28 novembre 1914. Nous la donnons en gardant la présentation qu'en fait l'auteur :

*« Cette volonté de traquer les redditions trop faciles est celle du GQG, qui éprouve le besoin d'en préciser l'ardente obligation et qui par là même avertit que cette attitude ne mettra pas à l'abri de poursuites ultérieures, même si momentanément les hommes se trouvent du fait de leur capture à l'abri des foudres de la justice militaire :*

*« Grand quartier général des armées de l'Est – Etat-Major – 1er bureau*

*N° 4 461 – Ordre général n° 28*

*Des incidents récents ont démontré que l'obligation, imposée à tout militaire, d'éviter à tout prix d'être fait prisonnier avait été perdue de vue dans certains corps de troupe.*

*Tout militaire qui se rend ou tombe dans les mains de l'ennemi, avant d'avoir épuisé tous les moyens de défense en son pouvoir, est un lâche.*

*Tout soldat fait prisonnier par suite de son insouciance ou de sa négligence, tout chef qui, par manque de fermeté, laisse prendre une partie de sa troupe par l'ennemi, commet une des fautes les plus graves.*

*Le commandant en chef décide que tout militaire, non blessé, fait prisonnier, sera à son retour de captivité l'objet d'une enquête à l'effet de déterminer s'il y a lieu de prendre envers lui des sanctions disciplinaires ou de la traduire devant un conseil de guerre, notamment pour capitulation, désertion à l'ennemi ou abandon de poste en présence de l'ennemi.*

*Afin de déterminer d'avance, et de façon précise, les éléments de ces enquêtes, un rapport sera établi dans tous les corps et services, toutes les fois que des militaires seront tombés entre les mains de l'ennemi, sur les conditions dans lesquelles le fait se sera produit. »* [1]

En clair, *« épuiser tous les moyens de défense en son pouvoir »*, c'est se faire tuer sur place ! Si l'on est vivant, même blessé, et capturé, on est donc un lâche, passible du conseil de guerre à son retour en France ! Voilà une pensée qui a dû refroidir plus d'un prisonnier !

## Bref schéma récapitulatif présenté selon l'ordre chronologique de capture

| Année + date captu. **1914** | Nom | Habitant à | Régiment | Lieu de capture | Camps allemands | Région ou ville proche | Activité hors camps | Moyen de rapatrie-ment | Date retour |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 24 août | **Gilfaud Joseph** | Ambierle | 17e R.I. | Raon l'Etape | Grafenwöhr | Nuremberg | carrier ouvrier agricole | Train | Fin déc.18 |
| 27 août | **Grand Joannès** | St Etienne | 38e R.I. | Doncières (Vosges) | Lechfeld Bernau Landshut Puchheim | Bavière | métallur-giste ouvrier agricole | ? | Déc.18 |
| 17 sept | **Granjon Marcel** | St Etienne | 38e R.I. | Ribécourt (Oise) | Quedlinburg Altengrabow Sydow Stendal Marzinkanzy Stendal | Saxe-Anhalt Brandebourg Biélorussie Brandebourg | forestier ouvrier agricole | ? | |
| 20 sept. | **Régny Pierre** | St Germain Laval | 298e R.I. | Vingré (Aisne) | Zossen Döberitz | Berlin | ouvrier agricole | ? | 4 janv. 19 |
| 18 oct. | **Surieux Jean-Pierre** | Chazelles-sur Lavieu Margerie | 16e R.I. | Lens | Parchim | Mecklem-bourg Hambourg | ouvrier agricole scieur | Bateau américain | Déc.18 |
| **1915** | | | | | | | | | |
| 23 fév. | **Salanon Jean** | St Georges Hauteville | 14e B.C.A. | Stasswihr (Haut-Rhin) | Puchheim Landshut | Bavière | ouvrier agricole | ? | 25 déc.18 |

[1] Général André Bach, op.cit, éditions Tallandier, Paris 2003, p. 394

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 9 juin | **Fontaney Jean** | Montrond | 65e R.I. | La Boisselle (Somme) | Stendal ? Wittenberg | Brandebourg (Poméranie) Saxe-Anhalt | Exempté creusement canaux | Renvoyé en Suisse fin 16 | Sept.18 |
| août | **Joie André** | Pralong Savigneux | 6e R. Col. | ? | Darmstadt (Giessen) | Darmstadt | carrier tri colis gare | Train | 10 déc. 18 |
| 30 sept. | **Gondy Marius** | La Chapelle-sous-Dun Chauffailles | 80e R.I. | Main de Massiges (Marne) | Hammelburg | Wurtzburg Franconie | ouvrier agricole | Train | 18 déc. 18 |
| **1916** | | | | | | | | | |
| 9 mars | **Granet Antonin** | Chamboeuf | 38e R.I. | Verdun (vers fort de Vaux) | Giessen Limburg an der Lahn | Francfort Coblence | Exempté ouvrier agricole | Train | 11 déc. 18 |
| 10 mars | **Roche Jean** | St Symphorien de Lay Roanne | 92e R.I. | Verdun (Morthomme) | Giessen ? | Francfort Stuttgart | ouvrier agricole jardinier ville | Train par Suisse | 19 déc. 18 |
| ? | **Chantelouve Jean** | Chuyer Pélussin | 53e R.A | Verdun (Cote 304) | ? | Dortmund | mineur | Par Hollande (bateau ? | Déc.18 |
| 6 déc. | **Murat Claude** | L'Etrat | 340e R.I. | Verdun (Cote 304) | Wahn Limburg an der Lahn | Cologne Coblence | cantonnier carrier | ? | 6 déc. 18 |
| **1917** | | | | | | | | | |
| 4 avril | **Guillet Jean** | Chazelles-sur-Lavieu | 60e R.I. | Aisne (écluse du Godot) | Preussich Holland | Prusse orientale vers Königsberg | construction voie ferrée ouvrier agricole | 2 bateaux américains (Königberg-Hambourg – France –) | Déc. 18 |
| 16 avril | **Giroud Pétrus** | Chambost-Longessaigne Rozier-en-Donzy | 60e R.I. | Berméricourt (Marne) | Darmstadt | | ? | ? | 1er déc. 18 |
| **1918** | | | | | | | | | |
| 12 avril | **Denis Augustin** | Roanne | 141e R.I. | Hangard Somme) | Giessen Weidenau | Francfort Westphalie | métallurgiste | | Mort en déc.18 |
| 27 mai | **Dubanchet Pierre** | St Genest-Lerpt | 113e R.A.L. | Craonnelle (Aisne) | Reste en France puis envoyé en Allemagne fin oct. à pied | Monthermé (Ardennes) | démontage de machines dans usines françaises | A pied de Belgique jusqu'à Sedan (150 km) | Nov. 18 |
| 13 juill. | **Dubanchet Pierre** | St Genest-Lerpt | 6e R.I. Col. | vers Reims | Reste d'abord en France puis envoyé en hôpital en Allemagne | Rethel (Ardennes)<br><br>Ingolsdadt (Bavière) | démontage de machines dans usines françaises | Train | Janv. 19 |

Comme on le voit d'après ce tableau schématique, la condition de prisonnier en Allemagne durant la Grande Guerre est loin d'être uniforme. Sur ce tableau de 18 prisonniers sur 187 témoins, la durée de captivité va de plus de quatre ans (pour les cinq soldats faits prisonniers en 1914, entre le 24 août et le 18 octobre) à quelques mois pour les trois capturés en 1918 (entre le 12 avril et le 13 juillet). Un d'eux ne voit

même pas l'Allemagne : le Pierre Dubanchet capturé le 27 mai, qui, après avoir travaillé dans les Ardennes, occupé à démonter des usines françaises, est, dans la précipitation devant la défaite qui s'annonce, envoyé fin octobre 1918, sous bonne garde (mais à pied par la Belgique !) avec ses camarades, en direction du camp qui aurait dû être celui de Gardelegen, en Saxe-Anhalt ; mais à l'annonce de l'armistice, les gardes allemands abandonnent leur prisonniers en Belgique !

Ces soldats capturés appartiennent massivement à l'infanterie (normale, ou des Chasseurs, ou Coloniale : 16 sur 18), ce qui est tout à fait conforme à la proximité avec l'ennemi par rapport à l'artillerie, à l'exposition au danger..

Les lieux de capture sur le sol français sont très divers, sauf pour l'année 1916 où les quatre prisonniers sont pris dans le secteur de Verdun.

En Allemagne, les prisonniers sont d'abord envoyés dans un camp, parfois dans un autre après (un en a connu cinq : Marcel Granjon, expédié jusqu'en Biélorussie ; un autre quatre, tous en Bavière : Joannès Grand), puis finissent par être placés le plus souvent dans des fermes plus ou moins proches du camp (9 sur 18 sont ouvriers agricoles ; trois connaissent des activités proches : bûcherons, carriers, employés à la construction ou la réfection de voies ferrées). Un est mineur ; trois seulement travaillent dans la métallurgie, dont un sur une partie de son séjour seulement ; il deviendra aussi ouvrier agricole). Mais il convient de relativiser l'exactitude de quelques témoignages oraux : certains ont la mémoire défaillante sur leur itinéraire, ou ne se souviennent plus des noms des camps. La profession d'origine n'est, le plus souvent, pas prise en compte pour l'affection dans une activité.

Trois prisonniers sont envoyés dans des camps très éloignés de la France : Jean Fontaney en Poméranie puis en Brandebourg, et bien plus loin encore, Jean Guillet, en Prusse Orientale (actuelle Pologne). Quant à Marcel Granjon, il passe un temps en camp de représailles en Biélorussie, vers Grodno, pour revenir en Brandebourg, au camp de Stendal, où il avait déjà été captif.

Les deux homonymes Pierre Dubanchet, tous deux de Saint-Genest-Lerpt, capturés en mai et juillet 1918, sont affectés, en France occupée (Ardennes) au démontage de machines dans des usines françaises pour qu'elles soient transférées en Allemagne, ou pour récupérer leur métal ; c'est seulement la maladie qui fait envoyer le dernier capturé en Allemagne pour être soigné.

**Quelques chiffres**

Un sur dix-huit mourra juste après sa libération : il s'agit d'**Augustin Denis**, de Roanne. **Jean-Jacques Becker** *« La première guerre mondiale »* écrit, à propos du nombre total de prisonniers français en Allemagne, et parmi eux, des morts en captivité : *« L'opération ne fut achevée que le 16 janvier 1919 : 520 579 prisonniers français étaient ainsi rentrés d'Allemagne, mais 40 000 autres y étaient morts »*[2]. Pour le chiffre total, **Annette Becker**, dans *« Oubliés de la Grande Guerre »*[3] donne un chiffre arrondi nettement supérieur : *« L'Allemagne, qui retient environ 1 858 000 prisonniers en 1917, dont 600 000 Français… »*

Mais il n'y a pas que des prisonniers français dans les camps en Allemagne, et il y en a ailleurs qu'en Allemagne, chez les Alliés de la Triple Alliance, la Turquie ayant remplacé l'Italie, qui a fait défection en mai 1915. Ainsi un de nos témoins, **Pierre Régny**, agriculteur à Saint-Germain-Laval, féru de chiffres, note dans son carnet des chiffres de prisonniers donnés par la presse allemande, à moins qu'il ne s'agisse de la *« Gazette des Ardennes »* distribuée dans les camps, sous le titre : « *Statistiques des prisonniers de guerre internés à la date du 1er février 1917 dans les camps des Puissances Centrales. En Allemagne :*

| | | | |
|---|---|---|---|
| *Français : officiers 6287 – hommes 360 837 :* | | | *367 124* |
| *Russes :* | *9 223* | *1 202 784 :* | *1 212 007* |
| *Belges :* | *658* | *41 777 :* | *42435* |
| *Anglais :* | *1 104* | *32 025 :* | *33 129* |
| *Serbes :* | *-* | *25 889 :* | *25 889* |
| *Roumains :* | *1202* | *9955* | *10 157* |
| *Total :* | *17 474* | *1 673 257* | *1 690 731.* |

S'y ajoutent ceux détenus en Autriche-Hongrie ( *1 092 051* en tout), en Bulgarie (*67 582*) et en Turquie (*23 903).* Soit un total qui nous paraît effarant de 2 874 271, dont 27 620 officiers.

Il donne ensuite un classement décroissant par nationalité des prisonniers dans les trois pays les détenant, dont nous ne retiendrons que les chiffres totaux, en éliminant la distinction officiers / hommes :

*Russes : 2 080 699 - Français : 368 607* (légère variante avec le « *367 124 »* donné plus haut) – *Serbes : 154 830 - Italiens : 98 017 – Roumains : 79 033 - Anglais : 45 241 – Belges : 42437 – Monténégrins : 5 607.*

[2] Jean-Jacques Becker, op. cit., pp. 149-150

[3] Annette Becker, op.cit. , édition Hachette Littérature, collection Pluriel, Paris 1998, p. 112 )

Les Russes sont donc, et de très loin, les prisonniers les plus nombreux, puisque leur nombre total excède de beaucoup l'ensemble des autres nationalités : 793 772 ! Pas tout à fait trois fois plus !

Si l'on s'en tient à ce que vivent nos prisonniers français en Allemagne, donc aux nationalités qu'ils peuvent côtoyer dans les camps, ou dans les plus petits commandos, les pourcentages respectifs des prisonniers au 1er février 1917 sont de 71% de Russes, de 22,5 % de Français, de 2,5 % de Belges, de 1,95% d'Anglais, de 1,5% de Serbes et de 0,6% de Roumains. Les Russes constituent donc près de trois-quarts des prisonniers en Allemagne, et les Français un peu moins d'un quart.

Mais il reste encore, au 1er février 1917, plus de 21 mois de guerre, et si l'on s'en tient aux chiffres totaux de Jean-Jacques Becker, plus de 150 000 prisonniers français vont se rajouter dans les années 1917 et 1918 ! Comme certains anciens détenus seront rapatriés en France s'ils sont très malades, ou en Suisse (cas de Jean Fontaney), ce sont donc sans doute près de 200 000 prisonniers français qui seront capturés encore dans ces deux dernières années de guerre.

## Quelques récits de capture et des jours la suivant, en France

### Récits oraux

Nous privilégierons les récits les plus riches, ceux qui se déroulent en continu ou presque sans que je sois, comme souvent, obligé d'arracher chaque détail par une question…

**Jean Salanon** (cl. 14), agriculteur à Saint-Georges Hauteville, chasseur alpin, a été fait prisonnier dans le Haut-Rhin, vers Stasswihr, le 24 février 1915. Il raconte les circonstances de sa capture :

T- *« On était sur une route, là… On avait l'ordre du colonel qu'il fallait rester sur la route. Et on voyait que les Allemands faisaient le tour ! Mais voilà, le soir, ça pas été pareil ! Ils ont attaqué ! Alors on s'est réfugié dans une maison, on était soixante : y avait des Chasseurs, y en avait deux de l'infanterie. Ils ont barricadé des portes, et puis les Allemands ont attaqué, ils nous ont dépassés. Les Français ont attaqué de l'autre côté ; y avait un clairon avec nous, il a sonné le clairon pour venir nous délivrer. Mais ils ont pas pu ! Alors, y avait un adjudant avec nous et deux sergents ; y avait un sergent qui parlait l'allemand, le vrai allemand. Ils venaient là : « Rendez-vous, les Français ! ». Alors l'adjudant : « Non, non ! On va sortir ! Baïonnette au canon ! » Alors les sergents ont dit (j'étais à côté d'eux, moi) : « Non, non ! Ça se peut pas ! On va se faire tuer !" En effet ! « Alors, rendez-vous ! ». Ils ont convenu avec le sergent : « Déposez vos armes ! … Posez le fusil ! » Et on a descendu en bas, ils lui ont fait voir ! Si on s'était pas rendus, avec une mine comme ça, ils faisaient sauter la maison ! Et on s'est rendus ! C'étaient des réservistes qui nous ont pris ! Ils nous ont même donné à boire ! On a pas été trop mal reçus ! Alors ils nous ont menés dans une école, pendant deux-trois jours, à Munster. Là, les Français se sont mis à bombarder Munster ! Au 75 ! On a dit : « Ben, on va être tués par les Français ! Ben est arrivé les Uhlans ! Les Uhlans à cheval, avec leur lance, à cheval ! …On nous avait laissé notre sac… ils avaient pris tout ce qu'il y avait, mais ils nous avaient laissé notre couverture, on avait le manteau des Chasseurs, tout ! Allez ! Au trot pendant deux-trois kilomètres ! C'est qu'on s'est pas fait prier ! C'est que ça bombardait ! Les civils partaient d'un côté d'autre ! Alors, on a été à Colmar après ; de Colmar, ils nous ont montés à Strasbourg !*

E- *Vous aviez mangé ?*

T- *Ah ! Ils nous donnaient un morceau de pain noir, comme ça ! Un morceau de pain sec et puis de l'eau ! Et puis ils nous ont montés en train, mais en voyageurs, hein ! Pas en train de bestiaux ! Ils nous ont montés à Strasbourg ! Ils nous ont fait faire le tour de la ville. Y avait un civil devant nous, pour nous faire voir. Ce Français-là, le sergent qui parlait allemand, il a vu un journal : on était six cents prisonniers ! Et on était que soixante ! C'était pour encourager les civils. Alors ils nous ont fait faire le tour de Strasbourg : c'est une jolie ville, Strasbourg ! Y avait un pauvre vieux, qui était comme moi* (maintenant !) *avec une barbe comme ça, vous savez pas ce qu'il nous a fait ? Il nous a rien dit !* (geste de l'index simulant un couteau coupant la gorge). *Ça voulait tout dire, hein ! … Il a dit de couper la tête, voilà ! C'est comme ça ! …C'est un vieux de l'autre guerre, pour moi, c'était un Prussien !*

E- *Qu'est-ce que ça voulait dire ? On va vous couper la tête, ou il faut vous couper la tête ? Qu'est-ce qu'il voulait dire, le vieux ?*

T- *Je sais pas ! On a pas compris… Y avait encore des magasins français, avec des enseignes. Y avait des femmes qui sortaient un petit drapeau, qui criaient : « Vive la France ! » et le retiraient. Des jeunes filles qui passaient entre nos rangs, elles donnaient des cigarettes. Allez ! Un coup de crosse dans les fesses, elles recevaient ! Parce qu'il y avait encore des Français, là, à Strasbourg ! »*

On a vu, juste avant la reddition, comme les sergents sont parvenus à outrepasser l'ordre de leur supérieur, l'adjudant, qui voulait tenter une sortie « *baïonnette au canon !* ». Il est clair que Jean approuve les sergents, qui pensent à économiser les vies, et que l'épisode de la mine prête à exploser pour faire sauter la maison en cas de non-reddition est indiqué pour leur donner raison. Quant à la vision de Strasbourg, elle est très positive, mais mitigée pour ce qui est de ses habitants : au geste hostile du vieux supposé Prussien,

s'opposent le courage et la générosité des femmes et des jeunes filles, qui ne peuvent qu'être Françaises ! Donc restées patriotes depuis 1870, ou, nées bien après, élevées après dans le patriotisme français.

**Claude Murat** (cl.16), agriculteur à l'Etrat (La Côte), a été fait prisonnier à la Cote 304, vers le Morthomme, à l'ouest de Verdun, le 6 décembre 1916, soit vers la fin de la grande bataille de Verdun. Son témoignage est bref, assez fragmenté, mais illustre une situation de capture qui a été fréquente dans cette guerre :

E- *« Vous êtes restés combien de temps en ligne ?* (à cet endroit-là)

T- *Pas bien : huit jours ! Et nous autres, ça été fait exprès ! Nous avions le lieutenant qui nous commandait. Il est parti en permission. Alors nous avions qu'un sous-lieutenant pour commander le régiment*[4]*. Alors, bien sûr, quand les Allemands nous ont bombardés ! Et puis quand ils se sont arrêtés de bombarder, ils sont venus avec des grenades devant nos cagnas… Alors, qu'est-ce que vous voulez ! Ils nous menaçaient de jeter des grenades dans la cagna ! Alors celui qui était à la cime, il criait : « Camarades ! ». Et puis voilà comment j'ai été fait prisonnier, moi !*

E- *Oui ! On était bien obligé de se rendre, là !*

T- *Ben bien sûr ! On nous aurait bousillés dans la tranchée ! »*

Quand les soldats ont la chance, rare, de bénéficier en première ligne d'une cagna ou abri (réservé en principe aux officiers), s'ils sont dedans la nuit, pendant que deux sentinelles veillent, ils sont à la merci de l'ennemi qui parvient à s'approcher, en tuant les sentinelles, et qui menace d'anéantir tous les soldats dans l'abri en y jetant des grenades. Le cri de « *Camarades » / « Kamerad(en)* » est une convention soit pour indiquer qu'il faut de rendre et « faire camarades », soit qu'on se rend.

L'entretien s'éloigne ensuite très longtemps de cette capture. Bien après, Claude revient sur un grand regret : il a été fait prisonnier sans sa capote, le grand manteau chaud du soldat :

T- *« On avait la capote. Et puis après, ils nous avaient interdit de la prendre, la capote, parce qu'il y avait de la boue ; alors, le long de la tranchée, le fond de la capote, il prenait tout de la boue ! Y en avait ! Elle était toute boueuse…Ce qui fait que j'ai été fait prisonnier sans capote ! J'ai demeuré toujours là-bas sans capote !*

E- *Ah voilà ! Alors que ça vous aurait bien tenu chaud quand même !*

T- *Oh ben sûrement !*

L'entretien diverge à nouveau, puis Claude va fournir une précision intéressante sur son parcours de captif en France occupée :

E- *« On vous a fait prisonniers à Verdun, et ensuite on vous a emmenés comment, à l'arrière ?*

T- *A pied ! A pied ! Y avait le Kronprinz qui était à Stenay*[5]*.Eh ben, nous y avons été à pied jusqu'à Stenay. Et puis il nous a passés en revue ! Il a ben questionné aussi ! Et il parlait le français, bien sûr, lui aussi ! »*

## Soldats blessés avant la capture

**Jean Fontaney** (cl. 12) de Montrond-les-Bains, instituteur à Montbrison à la mobilisation de 1914, s'engageant en septembre 1914 malgré son exemption pour faiblesse de constitution, a été fait prisonnier le 9 juin 1915 dans la Somme, vers Albert, alors qu'il est agent de liaison entre le commandant et sa compagnie :

T- … *« Y avait une ligne d'arbres qui leur servait de point de repère, et ils nous ont bombardés avec des obus qui éclataient en l'air mais pas très haut, des shrapnells, des obus qui se disloquaient en morceaux et mon Dieu, je n'ai vu que des morts à côté de moi. Et quant à moi, j'avais reçu un éclat d'obus à peu près de la grosseur de mon pouce, un peu plus petit, un beau petit rectangle, un beau petit parallélépipède en fonte qui m'avait fracassé l'humérus, le bras droit. J'étais couché à moitié, et par conséquent le bras cassé (je vais vous montrer, si vous le désirez),* (l'éclat d'obus était) *passé sous l'aisselle et venu se loger sous l'omoplate. Mais j'avais le bras complètement brisé qui saignait, j'avais la sensation qu'il était arraché ! Mais heureusement, c'était pas vrai ! Tous mes voisins à côté étaient morts. Et à un moment donné, vers 8-9 heures, le tir s'est arrêté, une patrouille allemande est venue, elle a pas eu de mal à s'emparer des deux ou trois survivants, et m'a emmené avec un que je connaissais, qui avait des quantités de shrapnells, mais qui était moins touché que moi. On nous a emmenés dans la tranchée allemande où on a été bien reçus. Je me souviens (je connaissais quelques mots d'allemand), j'ai demandé à boire. On m'a tendu un bidon (un soldat allemand) un bidon avec du café chaud. Ils étaient dedans, ils nous attendaient , ils n 'avaient rien à faire, ils avaient reculé simplement. Et puis de là, moi, on m'a mis entre les mains d'un brancardier et… Je me souviens d'être passé à Péronne, d'avoir été à l'hôpital de Bapaume, à un hôpital de campagne improvisé, mais avec des Allemands, où j'ai retrouvé d'autres Français […] Je suis pas resté longtemps là, peut-être 48*

[4] Claude Murat se trompe de terme : un sous-lieutenant commande une section, soit une cinquantaine d'hommes, pas un régiment, commandé par un colonel

[5] Stenay, dans la Meuse, se trouve à 45 km environ au nord de Verdun. Le Kronprinz est le prince héritier, fils de Guillaume II.

*heures, je sais pas, et puis je suis allé à l'hôpital à Saint-Quentin. Y avait des Allemands là, pas d'animosité, on était reçus et soignés comme des Allemands. Je me souviens de mon premier repas, j'étais au lit, bien sûr ; on m'avait donné des habits de prisonnier et je n'avais plus mes poux ! Mais tous mes habits ont suivi mes pérégrinations ! Premier repas : on nous apporte dans une assiette de la viande, des pommes de terre bien sûr, de la compote, et moi j'attendais le pain ! Mais il est pas venu ! Quand j'ai vu les Allemands qui mangeaient, je me suis mis à manger aussi… »*

Jean, fait prisonnier blessé, découvre que non seulement les Allemands n'achèvent pas les blessés, comme la propagande du début de la guerre le répétait inlassablement, mais même qu'ils les soignent ! Et qu'ils les nourrissent ! Et leur donnent à boire ! Et les traitent « sans animosité » ! Et de plus épouillent leurs habits… Il prend aussi conscience qu'il n'est pas indispensable d'avoir du pain pour manger, encore que de nombreux Allemands en mangent…

**Marius Gondy** (cl.11) né à Chassigny-sous-Dun, venu jeune à La Chapelle-sous-Dun (Saône-et-Loire), fils de mineur-bourrelier mort en 1907, était valet de chambre à Paris chez la baronne Seillière quand il est parti au régiment en 1912. Après guerre, il retrouvera le même emploi, puis achètera en 1925 un hôtel à Annecy avec son épouse née à Chassigny, pour finir par acheter l'Hôtel de la Gare de Chauffailles en 1935 et se réinstaller définitivement au pays natal. Il a été fait prisonnier en Champagne le 30 septembre 1915 :

T- « *C'est les Allemands qui m'ont ramassé à la Main de Massige. On était à la baïonnette, là… Il a tiré, moi aussi j'ai tiré, j'ai été touché, je suis tombé… Y avait un trou d'obus… Je suis pas tombé tout seul, on était trois dans le trou, dont un qui est mort… et mon sergent-major qui était à côté de moi […] La balle m'a traversé là, de part en part, mais elle n'a touché aucun organe […] Le sergent-major, la balle lui avait traversé la cuisse, il hurlait aussi, il faisait vilain ! Mais on y est quand même resté 48 heures dans le trou !… Parce qu'on était entre les lignes françaises et allemandes. Et c'est que les Français allaient pas bien venir nous chercher parce que les Allemands tiraient !…*

E- *Et qu'est-ce qui vous est passé par la tête pendant ces 48 heures ?*

T- *Ah ben, ma foi, toutes sortes de choses ! Je pourrais pas vous dire quoi, par exemple. On implorait ! On appelait au secours. C'est tout… Je sais pas quoi dire ! On entendait : « Bzzzz, bzzzz, bzzzz » : les balles qui passaient sur la tête ! C'était pas le moment de…*

E- *[….] Vous aviez l'espoir de vous en sortir ?*

T- *Ah oui ! Ah oui ! J'avais un fort espoir ! Je pensais que ça serait les Français qui viendraient. Mais on était bien plus près des Boches, que des Français, bien plus près !*

E- *Et ce sont donc des Boches qui vous ont ramassé ? Comment ça s'est passé ?*

T- *Vers les trois heures du matin, par là…Y a deux grands gaillards… Oh ! mon Dieu, j'ai eu peur autant que… mieux que quand… Je lui pesais pas plus qu'une plume dans la main ! Il m'a attrapé je sais pas comment, il m'a passé par-dessus le dos, et puis il a fait vite pour redescendre dans le trou parce que les Français tiraient, évidemment ! Ben, c'était un courageux, parce qu'il était à la merci des balles françaises qui allaient nous tuer, moi et puis lui !*

E- *Vous lui devez une fière chandelle !*

T- *Ah ben, à celui-là, oui ! On était trois ; mon sergent-major, je sais pas ce qu'il est devenu, je l'ai jamais revu non plus.[…] On était sur le bord d'un talus, un énorme talus, et ça redescendait après. Les Allemands étaient dans le bas et ça faisait comme une carrière. J'y ai vu quand ils m'ont emmené, j'y ai vu grosso modo… Il m'avait attrapé et il m'avait foutu sur son dos. Je me demandais bien ce qu'il allait me faire !*

E- *Vous pensez que vous risquiez d'être abattu ?*

T- *Oh ben, on y pense un peu. On disait tant qu'ils faisaient pas de prisonniers ! Vous savez ben : chacun disait la sienne !*

E- *[…] Et donc, il vous a ramené dans cette carrière ?*

T- *Il nous a amenés dans son trou, en bas. Il y avait plusieurs Boches qui étaient là, je sais pas combien. Je suis pas resté là longtemps. Et puis, je me rappelle plus s'il y avait un camion ; ça faisait la plaine après, la plaine de Vouziers […] Puis de Vouziers (je crois qu'on n'est pas restés bien longtemps)… Ma foi, on se demandait s'ils allaient nous tuer, ou quoi ! Puis après, ils nous ont emmenés à Sedan, où je suis resté là quinze jours-trois semaines. Là, ils nous ont soignés.. Il y avait les Boches et les Français, y était tout mélangé. C'étaient les médecins allemands qui nous soignaient, quoi !*

E- *Ils soignaient indifféremment Français et Allemands ?*

T- *Ma foi, on était tous en tas, là. Au fur et à mesure que ça arrivait et puis qu'ils dégorgeaient, il fallait qu'ils trouvent de la place ailleurs, en Allemagne, enfin, pour évacuer au fur et à mesure les moins blessés… »*

Marius doit deux fières chandelles aux Allemands : d'abord à son sauveur, qui a pris le risque de se faire tuer par les tirs français pour aller le chercher dans le no man's land (peut-être est-il motivé par autre chose que la générosité, la citation pour capture de prisonnier peut-être, mais le résultat pour Marius est le

même), puis aux Allemands qui le prennent en charge, et qui au lieu de l'abattre (sa hantise, formulée deux fois !) le soignent ! Et aussi bien que leurs compatriotes…

## Récits écrits

Ils sont en principe plus fiables que les récits oraux, ayant le plus souvent été écrits peu de temps après les faits. Mais le témoin n'y insère que ce qu'il a jugé bon de narrer, et n'est pas soumis à la contradiction éventuelle d'un interviewer.

C'est le lendemain de son baptême du feu, reçu à Doncières, à 5 km au nord de Rambervillers, dans les Vosges, que **Joannès Grand** (cl. 03) ajusteur à Saint-Etienne, qui reprendra après guerre son activité aux Ets Barroin jusqu'en 1931, avant de devenir secrétaire de mairie à Feurs jusqu'à sa retraite en 1953, sera fait prisonnier le 27 août 1914, avec d'autres soldats du 38e R.I. de Saint-Etienne. Il raconte ainsi sa capture dans son carnet intitulé *« Souvenir de ma captivité passée en Allemagne pour la Guerre de 1914, 1915, 1916, 1917, 1918 »*, commencé le 4 août 1914, mais ne constituant pas un journal quotidien :

*« Vers les 5 heures ou 6 heures du soir attaque de nouveau par l'infanterie allemande, ils avaient le village de flanc et avec leurs mitrailleuses tiraient sur la route principale qui traversait le village, là impossible aux camarades qui était* dans les maisons de sortir, notre capitaine a eu les 2 jambes traversés* par une balle, moi et ma section il nous avait envoyés derrière le village pour soutenir la retraite et rester là jusqu'à nouvel ordre, à la tombée de la nuit les allemands* arrivèrent et nous firent prisonniers une trentaine. On nous évacua de l'autre côté du village sur une hauteur, on nous fait prendre de la paille pour nous coucher, voilà les balles qui nous arrivaient encore dessus pendant au moins 20 minutes. Mais en traversant le village nous avons rencontrés* une Cie allemande et là le chef nous fit lever les bras en l'air pour savoir si on avait point d'armes sur soit*, ensuite les allemands* qui avaient réoccupés* le village viennent fouiller nos musettes, lesquels la sautaient[6] depuis 2 à 3 jours, il y en a parmi qui se contentaient pas de demander il* le prenait* de force mais comme on avait un bon sergent allemand qui parlait bien Français* leur parla d'un ton bref et aussitôt pain et viande retournait* entrer dans la musette, et nous dit qu'ils devaient rien nous prendre ou à moins qu'on leur le donne[7]. Sur cet avis eux se trouvait* d'avoir faim et nous autre* soif alors on échangeait le manger pour la soif. Ensuite nous arrivons a* cette côte dont je parlais plus haut et sous la conduite de sentinelles allemandes et de ce sous-officier, on arrive à Fontenoy-la-Joute[8]. Là on nous fit coucher autour d'un abreuvoir pour les bêtes soi-disant que les granges étaient occupés* par les soldats allemands. Toute la nuit cavallerie* et artillerie défile* devant nous. A 6 heures on nous fait rentrer dans une grange pour nous reposer, à 8 heures café sans sucre et ceux des prisonniers qui étaient pas blessés traînèrent un char à 4 roues pendant toute la journée avec 12 blessés dedans alors voilà une terrible* (mot manquant) *pour nous autres une chaleur accablante et rien dans le ventre depuis la veille et là cette journée sous la conduite de chevau-légers allemands et ceux qui poussèrent la voiture ; quand on allait pas assez vite* (ils) *piquèrent avec leurs lances et l'officier qui était toujours là « Allons, tirez, Mrs les français ». Et le soir, nous sommes revenus dans le village ou* on était parti le matin : c'était sans doute pour faire voir aux habitants la prise de prisonniers qu'ils avaient faits. Là on s'arrêta, un sous-officier allemand s'approche de nous et nous cause en très bon français, nous disant qu'avant la guerre il était à Paris et qu'il connaissait les plus grandes villes de France et nous sort un étuit* de pipe ou* il y avait écrit dessus Paris. Alors moi je lui demande pourquoi on nous faisait traîner ce char, choses* qui était très dur* pour nous, et je pars de suite trouver le commandant et reviens avec une réponse disant que c'était très juste que nous traînions nos blessés qu'ils avaient point de chevaux à notre disposition et là-dessus nous souhaite bonne chance nous disant que plus loin on serait très bien. Ce sous-officier parti* et un soldat allemand arriva, nous distribua en cachette eau-de-vie et nous donna des prunes qui* nous était défendus* de toucher, en nous disant que sa prétendue était à Toulon, mais un chic type qui avait pitiée* de nous, et les sentinelles le fir* partir. Ensuite on nous mena dans une petite maisonnette et on se coucha sur la paille. Sait* là que j'ai quitter* mon copain Lardon qui était blessé à la main par une balle, là on était sous la garde de gendarmes allemands.* (On) *nous demande si parmi nous il y avait point d'Alsaciens Lorrains, personne répondit et* (on) *nous donna la permission d'écrire une carte. Moi je demande à un pour aller au cabinet, il me montra son rigolo[9] ca* me coupa l'envie d'aller. Cette journée c'était le 28 août. Le 29 au matin nous sommes partis avec des sentinelles allemandes, on nous mena dans un autre village et on y resta 2 jours, on avait préparé une chambre avec de la paille pour nous coucher, une fois fini on amena des*

---

[6] *« La sauter »*, en français local, signifie « *avoir faim* »

[7] L'inversion du pronom complément d'objet direct et du pronom complément d'objet indirect est assez fréquente dans le français local. On entend couramment : *« Donne moi le / Donne lui le / Prends lui le »*

[8] Fontenoy-la-Joûte est à 10 km à l'ouest de Baccarat, dans les Vosges

[9] Selon le Grand Larousse de la Langue Française, l'emploi argotique de « rigolo » pour « revolver » date de 1886.

*blessés allemands et nous autre* à l'étage au-dessus toute la nuit on entendait plaindre*[10] *; là encore un bon officier il apporta du vin blanc à nos blessés. La 1ère fois que j'ai vu un curé allemand sait* dans cette grange, il est venu nous bénir et donna l'absolution à un chasseur alpin qui était bien blessé. Je ne puis vous décrire ses blessures, chose horrible. Là je vis amener 3 civils, des pilleurs de morts soit*disant français, il y a un parmi eux qui trouva le moyen de sauter du 2ème en bas mais fut arrêter* de nouveau* (à) *50 mètres de là, alors des cris effroyables par les coups qu'il avait reçu* mais personne d'entre nous les a plaint* et le lendemain fusiller* par un peloton Allemand*. Le 30 au soir on nous prévint qu'on partait le lendemain. Le 31 août nous partons dans un autre village, là on a pu se procurer du tabac nommer* burrus qui était excellent, on était dans une grande maison au 3ème étage et sous la garde de 2 sales moineaux, il y en a un qui savait que dire ça en français « Silence, Messieurs » et l'autre un regard comme une bête féroce, on aurait* (dit) *qu'il attendait le moment propice pour en évantrer* un. Un sous-of s'amène et nous dit en mauvais accent français : « Vous savez que les allemands* sont à 50 ktres de Paris ? », on lui répondit qu'on le savait il y avait déjà* longtemps. Et comme on avait du tabac et que c'était défendu de fumer, on demandait à aller au cabinet et on nous conduisait chacun à tour de rôle pour aller pisser et on profitait pour fumer une vieille cigarette qui* nous autorisait* et beaucoup de soldats allemands pour nous faire faire une cigarette venait* auprès de nous et prenait* plaisir à la regarder rouler. Le 1er Septembre nous passons la frontière à Avricourt*[11], là on nous fit choisir parmi un gros tas de pain pour la troupe le plus bon mais c'était beaucoup difficile pour en trouver, enfin on en trouva chacun un peu soi-disant qu'on allait être embarquer* ; contre-ordre, nous repartons pour Sarrebourg, en route on trouva une bonne femme qui nous donnait du pain blanc, elle s'est faite agonir par les Allemands… »*

Ce récit détaillé, plein de vie, a dû, pour être aussi précis, être fait dès le début de la captivité de Joannès en Allemagne. On y découvre, comme dans le récit de Jean Salanon, le souci d'exhiber les prisonniers auprès des populations civiles, dans un but psychologique. Le lourd char à foin à quatre roues, chargé de douze blessés, tiré par des soldats valides, inverse l'image classique du triomphe romain. Joannès divise les gens en bons et méchants, dans un manichéisme aisément compréhensible : est bon le soldat allemand qui leur donne en cachette des prunes, l'officier qui fait distribuer du vin blanc aux blessés, le prêtre allemand qui donne l'absolution au chasseur alpin à l'agonie et qui bénit les prisonniers, l'officier qui leur parle gentiment de sa connaissance de la France et même sont bons les soldats ennemis qui s'amusent à les voir rouler des cigarettes, geste inconnu d'eux. Sont mauvais ceux qui les briment, leur parlent ou les regardent méchamment, cherchent à les humilier en leur indiquant que la guerre est presque perdue pour les Français. Il y a consensus avec la stricte discipline allemande qui fait lyncher le fuyard, puis fusiller les détrousseurs de cadavres, *« soi-disant Français »*, ce dont doute Joannès.

**Pierre Régny** (cl.03), fils d'un agriculteur de Saint-Germain-Laval mort en 1892 (et sa mère en 1912) est devenu après guerre vigneron propriétaire à Saint-Germain, et est mort en 1930 des séquelles de sa captivité. Soldat au 298e R.I. de Roanne, il a été capturé dès le 20 septembre 1914 à proximité de Vingré, dans les grottes-carrières de Confrécourt, dans l'Aisne, à l'ouest de Soissons. Dans un petit carnet acheté en Allemagne, au contenu assez hétéroclite, son récit est très bref : *« Le dimanche 20 septembre 1914, nous avons été fait* prisonnier* à 5 heures du matin dans les grottes de Vingray* il y a une heure que nous étions relevés des tranchées ou* nous étions depuis le vendredi soir à la tombée de la nuit. Il y a eu de nombreux tués et blessés, les blessés sont restés dans la grotte toute la journée avec nous. Le lendemain ils ont été enlevés par les Français qui ont avancé. Le même soir les Allemands nous ont emmener* couchés*à Morsaing (Aisne) . le lendemain matin nous avons été dirigé* sur Coucy-le-Château ou* nous avons embarqués* en destination de l'Allemagne. Voici la liste des pays traversés. 21 à 1 heure Coucy-le-Château (Aisne). Embarquement. Voici le nom des gares : Laon Tergnies St Quentin, Bousigny, Denain… »*

La liste continue jusqu'à la frontière belge, puis tout au travers de la Belgique, puis en Allemagne. En tout pas moins de 72 noms de gares - même toutes petites - cités (donc relevés au fur et à mesure sur un autre carnet !) avec de temps à autre une observation brève concernant les activités principales : *« Usines et mines importantes / Ateliers de construction / Minoteries importantes sur la Meuse / Chantier naval très pittoresque : la voix* ferrée sur une falaise »* et pour Liège : *« Nous avons reçu un accueil enthousiaste de la part de la population »*. Il est clair que le trajet intéresse plus Pierre que l'expression de ses sentiments.

C'est aussi en Allemagne, comme les deux soldats précédents, que le sergent **Antonin Granet** (cl. 03), né à Savigneux dans une famille d'agriculteurs, instituteur à Chamboeuf avant guerre, depuis 1912, où il fera toute sa carrière après guerre jusqu'en 1940 (année de sa retraite, où il s'installera à Montrond) rédige son récit de guerre de 186 pages - à partir de carnets antérieurs- qu'il fait remonter à la mobilisation. Sergent

[10] L'emploi non pronominal de « plaindre » au sens de « se plaindre », ou plutôt « gémir » était assez courant au XXe siècle chez les personnes âgées en Forez et périphérie

[11] Avricourt est en bordure sud de la Moselle, à une bonne vingtaine de kilomètres au sud-est de Sarrebourg

au 38e R.I. de Saint-Etienne, il est fait prisonnier au début de la bataille de Verdun, à proximité du fort de Vaux, le 9 mars 1916 :

*« Soudain un choc violent à l'épaule droite me flanque à terre ! J'ai eu la vision d'un Allemand tout debout sur le talus et épaulant son arme! Je suis touché ! Je lâche mon sac en me relevant, un chaud liquide coule sur le dos, mon bras droit est engourdi et une atroce douleur m'abat à nouveau. Mon épaule est lourde, lourde, semblant vouloir m'enfoncer dans le sol. Ma première idée est de respirer fortement pour éprouver mes poumons, mais non, ma poitrine n'est pas touchée, seul* ma main et mon bras droit se refusent à tout service ! Mes oreilles bourdonnent, je n'entends plus rien. Que se passe-t-il ? Ai-je toute ma connaissance ? Je me serre bien près de la paroi du boyau. J'implore Montagné de me panser, je vois passer Dieudonnat l'œil sanglant. Puis comme une vision fugitive, des mains qui se lèvent, des pieds bottés, des habits gris, des shakos et des casques, des coutelas brandis, des figures sauvages, des yeux hagards. Je ferme les yeux comme pour ne pas voir le coup suprême, le geste fatal qui va m'achever ! Je sens mes jambes être piétinés*, je risque un timide regard. Près de moi, le capitaine Finoux braque son revolver, dernier signe de résistance jusqu'au bout, une robuste main s'abat sur son poignet. Plus rien à faire, la tranchée est conquise. Nous sommes prisonniers ! Sur l'injonction des vainqueurs des camarades captifs et désarmés sont déjà de l'autre côté. Malgré ses exhortations, ses grognements, le capitaine se voit dépouillé de son armement. Les jeunes gens qui sont là, des chasseurs à pied, restent sourds aux menaces du brave homme ; porte-cartes, jumelles, revolver sont prestement enlevés. Ne serait-ce la situation malheureuse où nous nous trouvons, il y aurait de quoi rire des gestes et de la mine tragi-comique de ce bon vieux Finoux se débattant comme un diable et réclamant un officier pour être désarmé. Ses dénégations de refus de se rendre à de simples soldats restent vaines. C'est à qui arrachera un souvenir de l'officier français »*

Un soldat allemand l'aide à dénuder son épaule, et le capitaine la lui bande. Antonin va alors analyser les sentiments qui s'emparent de lui :

*« Frissonnant de fièvre, grelottant de froid, je sens le sombre désespoir m'étreindre l'âme. C'en est fait de moi ! Adieu petite femme bien-aimée ! Adieu mon bébé chéri ! Adieu, bons vieux parents ! Adieu, toute ma famille ! Adieu, fidèles amis et camarades ! Adieu à la vie ! Avec le sang qui s'échappe à flots malgré les tampons de ouate s'en va aussi toute mon énergie ! Près de moi sont deux soldats allemands, des jeunes, du 8e chasseurs à pied. A mes yeux implorant la pitié, ils m'ont regardé avec compassion. L'un d'eux a aidé à me faire mon pansement, il sait quelques mots de français, je baragouine quelque peu d'allemand. Il m'a semblé comprendre qu'un infirmier viendrait me prendre, ceci me réconforte autant que la bienveillance dont je me sens l'objet. J'offre les victuailles de ma musette, mes deux compagnons n'en prennent que très peu, craignant de me priver, à l'un je donne mes jumelles, à l'autre des souliers neufs, ils paraissent contents et me font manger leurs petits biscuits. La fièvre me brûle, j'ai une soif ardente et mon bidon est vide ! J'ai donné le contenu à un blessé du 409 sous le tunnel de Tavannes. Généreusement, j'obtiens un peu de café, mais les gourdes de mes gardiens sont vides, j'en suis réduit à sucer un peu de neige rassemblée sur les cailloux terreux. Les flocons blancs voltigent au-dessus de moi, leur chute sur mon front brûlant me fait du bien. Mes pieds se glacent, mes camarades d'infortune me couvrent et me serrent dans ma couverture, ma toile de tente, enroulent mes jambes dans un sac de toile, jetant par-dessus des mottes de terre. Malgré ces précautions mes dents claquent et sous ma couverture s'échappe une buée, une odeur fade de sang.*

*Quelle heure est-il ? Comment suis-je là dans un état pareil ? J'ai perdu toute notion du temps et des évènements précédents.*

*Des coups secs dans le sol, des éclatements, des sifflements, des miaulements, des détonations me rappellent à la réalité. C'est le combat qui continue ! Un Allemand endiablé me grimpe sur les pieds pour pouvoir tirer mieux à son aise… »*

Antonin décrit ensuite longuement la poursuite acharnée de la bataille, qui souligne sa faiblesse et son impuissance à faire quoi que ce soit. Il ne fait plus partie du monde combattant, mais va-t-il faire partie encore longtemps du monde des vivants ? Il semble, avec ses forces réduites et son esprit embrumé, que les pensées envers les siens se sont atténuées. On aura remarqué qu'il n'y a aucune animosité envers les Allemands, qui acceptent les cadeaux de valeur (les jumelles, les souliers neufs), mais n'abusent pas de leur supériorité pour s'emparer de ses victuailles, qu'il offre afin de se concilier leurs bonnes grâces. Il poursuit une bonne page après :

*« Oh ! Que le temps me dure ! Mes pieds gèlent, j'ai le dos tout mouillé, un liquide ruisselle à ma ceinture ! Un frisson me court sous la peau ! Mon côté droit est comme écrasé sous un poids formidable ! J'ai sommeil et ne puis dormir. Si je m'endors d'ailleurs, me réveillerai-je ?…*

*Est-ce une illusion ? Mes yeux sont-ils brouillés ? Est-ce la fin ? La lumière se voile !… Voyons ! Je rassemble mes sens ! C'est la nuit qui tombe ! Il est plus de 7 heures, mais je dois rester là ! Je réclame à nouveau, plus pressant que jamais… Dans les yeux de mes généreux ennemis, j'ai lu un sentiment de pitié, mais n'est-ce pas de la pitié pour un mourant ?*

*Enfin je me sens secoué ! On m'appelle ! Un homme descend ; au poste de secours, il me conduira « Poufez-fous marcher ? » me demande-t-il. Oh oui ! Je marcherai, je me traînerai s'il le faut, je ne puis*

*rester là ! De mon bras gauche comme arc-boutant, je me soulève. Oh ! L'atroce douleur ! Me voici à genoux puis à demi debout, courbé, ployant sous le faix, mes jambes chancellent, j'essaie quelques pas, je marche ou plutôt je vacille.*

*« Merci, merci » murmuré-je en quittant mes bienfaiteurs qui me jettent capote et couverture sur les épaules et m'accroche* ma musette. Tâtonnant, titubant, m'appuyant à la paroi du boyau, je suis mon conducteur qui patiemment me guide à pas lents, mais combien trop vite encore ! Il fait sombre à présent !*

*Flac ! Mes pieds ont buté, je m'affale sur un corps mou, je tâte, un cadavre. Oh ! l'horrible sensation ! Plus loin, des gémissements ! « Emportez-moi, emportez-moi ». Je m'approche, je questionne. Je reconnais Sauvade de la 1e section. Je voudrais l'emmener, il est blessé au ventre et ne peut se mouvoir. Oh ! misère ! Ne pas pouvoir porter secours ! Je quitte le malheureux promettant d'avertir les brancardiers. Plus loin, le fossé est barré, qu'est-ce ? Un monceau de cadavres d'où s'échappent encore des râles ! Je reconnais l'endroit où sont tombés ce matin Chevalier, Ollivier, et d'autres ! Il me faut me traîner sur les cadavres. Et tout au long du parcours, les mêmes formes noires gisant sur le sol ! L'émotion m'arrache des sanglots ! Quoique déjà courbé par la faiblesse, il me faut me baisser encore à maints endroits car les balles sifflent et ce sont des françaises. Nous descendons la pente du coteau, ça et là, des guetteurs dans leurs niches et sur la terre le tapis blanc… »*

Antonin vit les pires conditions de la capture pour celui qui reste vivant, mais gravement blessé, presque incapable de se mouvoir, alors que le mouvement est la condition de la survie. Les cadavres de ses camarades, qu'il doit franchir, sur le sol gelé, sous la neige de début mars, lui rappellent que la mort rôde. Il continue :

*« Au pied de la colline, près d'une voie ferrée, une bâtisse, puis tout près un souterrain, une casemate à demi-éclairée, des plaintes de souffrance, des brancards, c'est le poste de secours.*

*Vacillant, les jambes brisées par l'effort suprême que je viens de faire pour arriver jusque là, je pénètre en chancelant dans la cave à demi-éclairé* par des lueurs pâlottes. Une odeur fade de sang, une puanteur de chair en décomposition me donnent un haut-le-cœur, mes yeux se voilent, ma tête tourbillonne, le camarade allemand qui m'accompagne me soutient. Des cris de douleurs, des plaintes d'agonisants emplissent le triste lieu. Je côtoie des blessés étendus pêle-mêle sur le sol et suis présenté aux infirmiers. Un gros Allemand, un major[12] sans doute, m'examine et me dit en hachant les mots de son accent guttural : « Les Allemands ne sont pas des barbares ». Je le sais bien puisque je suis là, mais par ces paroles, il fait allusion à l'épithète de « Barbares » reproduite par les grands bluffeurs de la presse. On me déshabille, mon grade de sergent paraît me faire avoir certaines prévenances, je suis pansé à nouveau mais cette fois convenablement. Ma faiblesse est si grande que je suis sur le point de m'évanouir. Je m'appuie contre la muraille sur laquelle l'eau suinte ; je colle mon front brûlant contre la glaciale paroi et cela me ranime. Dans cet état demi-conscient, je m'aperçois que les poches de mes habits sont soigneusement fouillées. Que m'importe ! On peut bien tout prendre les menus objets qui sont comme par hasard en ma possession. Une autre capote m'est donnée, je puis ainsi céder ma couverture à un camarade transi. On me fait faire place sur une espèce de banquette, je m'y couche à côté d'un sergent français blessé aux jambes. »*

L'épisode des vêtements soigneusement fouillés pour en voler le contenu est le premier élément qui vient contredire l'image très positive des Allemands. Quant aux propos du major, Antonin les approuve, et met en cause le fameux « bourrage de crâne » de la presse française qui use, depuis le début de la guerre, des qualificatifs les plus infamants pour renforcer la haine de l'ennemi, le qualificatif de « barbare » étant sans doute le plus usuel, illustré par des faits grossis ou inventés, comme le fait de couper la main droite des petits garçons français pour qu'ils ne soient pas de futurs soldats… Mais laissons Antonin poursuivre son récit qui va illustrer la fraternité dans la douleur et la déréliction:

*« Oh ! La mauvais nuit, la nuit affreuse ! J'ai des moments d'assoupissements pleins d'horribles cauchemars. Et toujours les appels déchirants, Français et Allemands sont côte à côte, loques humaines rassemblées dans la souffrance des chairs meurtries. Des lèvres enfiévrées s'échappent en langues différentes les mêmes supplications, les mêmes imprécations. Ces hurlements de bêtes humaines, ces cris, ces prières sanglotées d'hommes redevenus enfants, tout cela me fend l'âme.*

*Oh ! Vous ! Conscients responsables de ces tragiques horreurs, vous qui n'avez fait pour les empêcher que d'accroître sans cesse les forces brutales qui servent vos ambitions ! Vous, têtes couronnées ou non, représentants des forces oppressives, vous qui avez entretenu et avivé les querelles entre nations, voilà votre œuvre ! Vous les fauteurs de guerre, venez donc dans cet antre de tortures, venez souffrir les outrages de ces martyrs dont le sang coule, dont la vie s'échappe pour servir votre cause honteuse : l'ambition.*

*Dans cet antichambre de la mort où mon être frissonne de pitié, de froid, de fièvre, mon cœur qui fut sans haine vous maudit, vous qui grugez les peuples, qui en faites des esclaves que vous armez savamment pour faire aboutir vos rêves d'instinct de domination ! »*

---

[12] « *Un major* » est l'abréviation courante pour « *médecin-major* »

Ces deux paragraphes vengeurs, quittant la narration pour la déclamation critique, sont sûrement venus à l'esprit d'Antonin, sous cette forme élaborée, dans son exil allemand qui lui a fait connaître les qualités de l'ennemi, plutôt que dans sa nuit de cauchemar au poste de secours allemand, où ses forces physiques et mentales sont trop atténuées pour pouvoir raisonner ainsi contre les dirigeants des deux peuples ennemis, rassemblés dans la même impitoyable accusation. L'instituteur est redevenu le pacifiste convaincu qu'il a toujours été. Il évoque encore pendant une page les souffrances de cette première nuit, dont une soif ardente, petitement assouvie par un peu d'eau donnée par l'infirmier allemand. Puis arrive la fin de la nuit :

*« Enfin une lueur blafarde apparaît à l'entrée de la casemate. Il fait jour ! On m'appelle. 2 sergents et 1 adjudant français partent avec moi sous la conduite d'un infirmier allemand. Dehors c'est le tapis blanc de neige troué de nombreux et sombres entonnoirs. Tout près, un talus de chemin de fer et des soldats ennemis à l'attente. Nous passons près d'un gros canon, un 240*[13]*, une pièce française captive elle aussi, sa casemate à munitions nous a servi de refuge.*

*Nous nous dirigeons lentement, clopin-clopant, à travers bois, vers la ferme de Bezonvaux, 1*$^{e}$ *ambulance*[14]*. C'est un trajet émotionnant. Nos 75 cognent dur, tout près, bien près de l'itinéraire que nous suivons. Dans les bois que nous traversons, pas un arbre qui soit indemne, des troncs géants sont brisés et gisent au milieu de branchages déchiquetés. Nous passons près d'anciens abris, près de tranchées qu'il a fallu abandonner. Notre marche est extrêmement lente. Trop lente à mon gré. L'adjudant qui est avec nous ne peut marcher et l'infirmier allemand doit supporter tout le poids du malheureux. Pourtant le temps presse, les coups éclatent de plus en plus rapprochés. Avec les deux sergents du 409 Bombardier et Sallier, nous prenons les devants. Au fond d'un vallon encaissé, un abri occupé par une cuisine roulante allemande. Nous entrons pour nous reposer un instant, bien accueillis, nous buvons du café chaud et mangeons du pain, mais quel pain ! Les cuistots nous donnent de bons cigares et sont tout rieurs : « Finie pour vous la guerre, mossié » puis voyant que nous sommes blessés : « Malheur la guerre, vous, nous, beaucoup capout* » ajoutent-ils. Notre soif étanchée nous repartons. A notre droite, derrière une petite crête, les 77 sont en ligne. En face, une voie ferrée, où pleuvent des obus français de gros calibre. A gauche la route où grouillent les troupes malgré le bombardement. Des colonnes de quelques hommes gravissent les pentes. C'est ici comme de l'autre côté, la marche en avant sous la mitraille. Voici encore des canons avec leurs servants qui s'empressent autour pour pourvoir à l'insatiable faim des monstres d'acier dont les gueules crachent sans cesse. Sur la route nous croisons des troupes en marche. Les soldats, des jeunes pour la plupart, me paraissent aller allègrement au danger. »*

Progresser douloureusement sous la mitraille, en étant blessés, c'est bien autre chose que d'être raflés en groupe par des Allemands qui peuvent tranquillement vous reconduire à l'arrière. On remarquera toujours la vision positive des Allemands, et la façon très vivante dont le narrateur restitue leurs propos en français maladroit. Enfin ils arrivent au poste de secours principal:

*« Voici la ferme de Bezonvaux sur les ruines de laquelle flotte le drapeau de la Croix-Rouge. Le toit crevé est remplacé par une vaste toile de tente. C'est l'ambulance. Un jeune major nous examine, nous cause d'un ton aimable. Pas de questions inquisitoriales. De la galanterie plutôt, cette attitude nous étonne même. Dans la vaste cour, dans les bâtiments délabrés grouillent chevaux et guerriers. Les blessés sont couchés sur des civières attendant le transport. Là nous buvons à nouveau du café ; du pain, des cigares nous sont offerts. Un Alsacien nous cause en français. Il nous conte sa misère qui est celle de tous. Il envie notre sort et nous montre la lassitude d'une si longue lutte. Il nous tranquillise sur le sort qui nous attend, il ajoute même qu'à la première occasion il se rendra prisonnier. »*

Le statut des Alsaciens-Lorrains, à cheval entre deux appartenances depuis 1870, avec une tradition d'attachement à l'ancienne patrie persistant dans certaines familles, mais soumis à l'incorporation dans l'armée allemande, est toujours ambigu. Le récit se poursuit ainsi :

*« Vers midi arrivent les voitures sanitaires. J'obtiens la faveur de grimper sur la 1*$^{e}$ *à côté du conducteur. Deux beaux chevaux nous emmènent à toute allure malgré les fondrières qui provoquent de violents cahots qui tiraillent nos meurtrissures. La chaussée n'est plus qu'une suite d'entonnoirs géants que la boue emplit et où les roues s'enfoncent. Sur l'accotement, à la file indienne, par groupes espacés, le flot humain en armes se hâte vers le champ de bataille. C'est avec une pensée de pitié que je jette le regard sur ces ennemis qui comme les nôtres de l'autre côté et en sens inverse se rendent aux premières lignes, à la boucherie. »*

La pitié s'est inversée : c'est le blessé et nouveau prisonnier qui l'éprouve envers ces soldats ennemis encore fringants qui se dirigent vers l'empire de la mort…

---

[13] Le canon lourd de 240 (obus faisant 24 cm de diamètre) était principalement fabriqué à l'arsenal de Saint-Chamond, dans la Loire

[14] Une *« ambulance »* est, en 1914-1918, un poste de secours plus équipé médicalement que le simple poste de secours du régiment, voire parfois un petit hôpital provisoire dans une baraque Adrian

Antonin décrit ensuite longuement son parcours : Bezonvaux, Maucourt, Mogeville, Cingrey, Spincourt, dans la zone occupée que les historiens nomment « zone des Etapes ». Plus il s'éloigne de Verdun (Spincourt est à 35 km au nord-est de Verdun, la ville), plus le moral d'Antonin s'éclaire, plus il reprend goût à la vie, et il repense aux siens (son épouse Rosalie et son petit garçon Ferdinand), mais sans crainte de ne plus jamais les revoir :

*« Spincourt, nouvel arrêt ! Une église bien chauffée, bien éclairée sert de local d'ambulance. L'autel sert de table à manger, la sacristie est devenue une cuisine, la nef et le chœur forment le dortoir avec de molles paillasses. Une bonne soupe chaude, un grand bol de thé sont de bons réconfortants. Quelle douce sensation de bien-être j'éprouve à ce moment ! Ma souffrance est moins aiguë et mon anxiété a pris fin. Je suis hors de danger, bonheur inespéré ! Le bruit de la bataille ne parvient que sous forme de roulements lointains. J'ai passé par des transes si pénibles depuis deux jours que je ressens une douce joie à me retrouver dans le calme et la sécurité. Pendant de longs mois je suis resté dans la menace du danger et dès à présent il me semble renaître à une nouvelle vie ! Maintenant l'espérance emplit mon âme ! Je peux vivre, je veux vivre ! Mes yeux se mouillent ! Instinctivement ma pensée s'est enfuie près du petit lit où sommeille un chérubin, elle a deviné les sanglots de la femme adorée, elle voudrait leur dire bien haut, bien vite : « Il est sauvé ! ». Impuissante à accomplir cet ardent désir, la même pensée se reporte aux sombres jours que vont vivre les deux êtres chers dans l'attente de ces quelques mots, réconfort suprême ! Mon cœur se gonfle, les larmes perlent, je vais pleurer et pourtant je suis homme ! »*

Après Spincourt, le trajet continue par le train jusqu'à Longuyon, où Antonin retrouve des camarades aussi prisonniers. Puis le 13 mars au matin, soit quatre jours après sa blessure, un train sanitaire les emmène en Allemagne.

Il a fallu la sensibilité aiguë et le talent stylistique remarquable d'Antonin Granet, prédisposé à cela par son métier, pour faire revivre la diversité des faits vécus et des émotions ressenties pendant ces quatre jours.

**Augustin Denis** (cl.10), fumiste à Roanne (fabricant de poêles et fourneaux), caporal au 141$^{e}$ R.I., a été fait prisonnier le 12 avril 1918, à Hangard, à 15 km au sud-est d'Amiens, dans la Somme, à 5h 45 du matin, ainsi qu'il l'indique sur la page de garde du carnet allemand portant, au revers de la couverture la mention « *Kalender für das Jahr 1919 »).* Le texte commence aussitôt avec son récit de capture :

*« Je fus fait prisonnier le vendredi matin 12 avril 1918 avec toute ma section à la lisière d'un petit bois, droite d'Hangard, après un violent bombardement précédé immédiatement* (qui précédait ?) *d'une forte attaque d'infanterie qui, dès qu'ils abordèrent nos trous de tirailleurs, nous sommèrent de nous rendre. Ils ne nous firent aucun mal, nous obligeant à laisser seulement entre leurs mains tous nos vivres de la journée. Un gardien ensuite nous emmena au premier village que nous rencontrâmes. Là était un poste de secours et un officier allemand nous fit subir un interrogatoire, nous demandant des renseignements militaires, néanmoins il ne nous força pas à répondre par la brutalité. Nous leur répondîmes que ce que nous voulions dire, aussi n'eût-il que des renseignements très vagues. Une heure s'écoula ainsi et des camarades, prisonniers aussi, affluèrent en assez grand nombre, ce qui forma un détachement. De là ils nous dirigèrent sur Proyart ou* l'on arriva à 3 heures de l'après-midi. Ils nous enfermèrent dans une grande cour et commencèrent la fouille. Ils nous enlevèrent notre correspondance, nos couteaux et rasoirs, mais nous laissèrent nos photographie*, puis la nuit arriva, nous couchâmes dehors sans manger, pourtant nous avions grand faim ; dans une cave on se trouva des betteraves, chacun en prit une et dévora le meilleur à belles dents. Le lendemain matin, on forma un groupe de 20 hommes pour aller travailler au champ d'aviation de Proyart*[15]*. Alors commencèrent nos misères, 11 heures de travail par jour et très mal nourris, le matin du café fait avec de l'orge grillé, sans sucre, à 11 h 30, une soupe, soit de l'orge, de la betterave, quelquefois de la choucroute, encore assez mangeable, le soir du café, une cuillère de marmelade et 300 grammes de pain noir, nourriture insuffisante pour la somme de travail à fournir, aussi nos forces diminuèrent et jour en jour ».*

Comme nous le verrons dans une autre partie, ce régime de travail forcé à Proyart s'achève le 27 avril, deux semaines après, par un départ en train pour l'Allemagne. Augustin est le premier à mentionner un interrogatoire, dès la capture, mené par un officier allemand, afin d'extorquer, sans brutalité toutefois, des renseignements à intérêt militaire. Des renseignements peuvent aussi provenir de la correspondance saisie, renseignements sur l'arrière, mais aussi sur l'avant, si le correspondant, comme c'est fréquent, commente les nouvelles que lui a apprises le soldat au front. Les objets coupants – couteaux et rasoirs- sont naturellement confisqués, car ils peuvent constituer une arme. Quant au fait que les photographies soient laissées aux prisonniers, c'est une mesure d'humanité, qui peut aussi aider à ce qu'ils conservent une raison de vivre en captivité, en pensant à leur famille, à leur épouse ou fiancée…

[15] Proyart est une petite localité qui se trouve à 5 km au sud de Bray-sur-Somme, et à 20 km environ au sud-ouest de Péronne

A la différence de la grande majorité de ses camarades, sauf des deux autres capturés aussi en 1918, Augustin travaille d'abord en France occupée au lieu d'être tout de suite envoyé en Allemagne, pour soutenir la grande offensive de printemps de l'armée allemande en aménageant le terrain d'aviation de Proyart, en pleine campagne.

Ces huit récits donnent une idée de la diversité des conditions de capture : capture individuelle ou en groupe, accompagnée ou non d'une blessure qui fragilise et rend impossible la tentative de retour dans ses lignes, sous la menace de l'ennemi qui peut vous tuer d'un simple coup de fusil ou d'une grenade lancée dans une sape. Quand le temps qui s'écoule entre la blessure et la capture proprement dite est long, toutes les pensées les plus noires peuvent traverser l'esprit, concernant sa propre mort et l'adieu définitif à sa famille. Dès que la capture est opérée, l'angoisse d'être abattu s'estompe un peu, et l'esprit est occupé par la nouveauté de la situation. Le rituel de la fouille du captif, avec la confiscation des objets de valeur (surtout chez les officiers et sous-officiers) comme trophées, et des objets coupants pouvant servir d'armes, est systématique, mais on relève des gestes d'humanité, comme le fait de laisser au prisonnier les photographies des siens. Le fait d'être soigné, souvent aussi bien que les Allemands, constitue pour tous une surprise, et pour les premiers prisonniers, le simple fait de ne pas être abattus…

**Récits de captivité : conditions de vie, travail, nourriture, discipline…**

Au fur et à mesure où, au fil de la guerre, le nombre de prisonniers français a augmenté, le nombre de camps de prisonniers a cru. Mais le camp est d'abord, sauf pour les sous-officiers et officiers qui, selon la convention de Genève de 1906, renforcé par la Convention de la Haye de 1907, ne sont pas astreints au travail, un centre de concentration puis de distribution des prisonniers dans des camps secondaires, puis dans des commandos de travail pouvant se réduire à quelques individus, ou quelques dizaines. Selon **Annette Becker,** dans « *Oubliés de la Grande Guerre* », il y a eu 120 camps principaux répartis sur tout le territoire allemand, mais plus de 100 000 camps de travail (chiffre cité par les délégués du Comité International de la Croix-Rouge en 1916) ou de commandos de travail (Arbeits-Kommando) correspondant à des fermes, des mines, des usines. Il va sans dire que les prisonniers réunis sont de diverses nationalités, soumis à des traitement divers.

Un itinéraire ferroviaire en Allemagne jusqu'au camp

Un des prisonniers, cité pour son témoignage écrit de capture, avec son obsession de noter le nom de toutes les gares, est le seul à fournir son itinéraire en Allemagne jusqu'à son camp et une description précise du camp. Il s'agit de **Pierre Régny** de Saint-Germain-Laval, fait prisonnier le 20 septembre 1914. Nous reprenons son récit au moment où il franchit la frontière allemande, sans garantie de pouvoir restituer l'orthographe exacte des lieux traversés, traversant d'ouest en est, d'Aix-la-Chapelle jusqu'au camp de Zossen, dans la périphérie de Berlin :

*« Herbetal 1ere gare allemande Aix-la-Chapelle Dureus Neuss pâturages la ligne traverse le Rhin sur un pont métallique Düsseldorf* (illisible) *Elberfeld Burmen Hauptbanhof Hagen Schweite Holzwichoden Unna pays de culture Zoest Lippstadt Goslar Vienemburg Halberstadt Oscheleben Kouverar Halle Bitterfeld Pratau Wittenberg Zossen ; arrivée, descendre du train le samedi 26 septembre à 10 heures du soir après avoir resté 130 heures dans le train. Aussitôt notre descente du train nous avons été dirigé* sur le camp où nous sommes arrivés à minuit. Le camp de Zossen est situé à 38 kilomètres de Berlin à proximité d'une route et de la gare de Wünsdorf. Il se trouve établi dans des terrains à peu près incultes, sableux, il y a de nombreuses plantations de sapins et de chênes. Pour nous loger on a construit des baraquements en planches et couverts en toile. Il y a été établi des pompes, des cuisines comprenant 70 chaudières en fonte destinées à préparer la soupe à 15 000 prisonniers de toute* nationalité* logés dans le camp. Le camp et les baraquements sont éclairés à l'électricité. Le 29 octobre nous avons quitté le camp pour aller occuper des baraquements situés près du village de Weinberg près de Zossen. Ces baraquements en bois sont éclairés à l'électricité, l'eau nous arrive par des tuyaux et des fontaines. Il a été formé des compagnies, nous avons une cuisine et une cantine par bataillon, 4 compagnies. L'intérieur des baraquements est parqueté, on nous a installé 2 poêles et nous disposons d'un matériel pour la propreté de la chambre, balai, boîte à ordures, crachoirs. Nous avons nos repas régulièrement à midi et 6 heures du soir et du café chaud le matin. Comme couchage on a une paillasse, une couverture et un traversin. »*

Cela ne correspond pas à l'image des camps propagée par l'histoire de la seconde guerre mondiale. Ce camp et son annexe paraissent assez correctement aménagés, et la présence de l'éclairage à l'électricité est surprenante pour des Français, pour qui c'était en 1914 un luxe réservé aux villes. Est-il représentatif de la moyenne des camps allemands, parfois construits hâtivement devant l'afflux de nouveaux prisonniers ? Nous verrons ce qu'il en est à la lecture d'autres témoignages.

Quant aux 130 heures de train, donc plus de cinq jours complets, elles sont à relier à l'éloignement de ce camp de la frontière française, et sans doute aux retards liés sans doute à la priorité donnée aux trains militaires. On ne sait pas comment sont nourris (et s'ils le sont !) les prisonniers pendant ces cinq jours.

Mon premier témoin enregistré sur ce thème de la Grande Guerre a été mon grand-oncle **Jean-Pierre Surieux** (cl.11) que j'ai interviewé le 11 novembre 1974, en patois, alors que le matin même il avait été le porte-drapeau devant le monument aux morts de Margerie-Chantagret, commune où il résidait depuis son mariage au hameau de Rossigneux. Fils de petits agriculteurs né à Chazelles-sur-Lavieu (hameau de Vioville), il était devenu aussi agriculteur. Son récit est très fragmentaire, mais certains points sont intéressants. Soldat au 16e R.I. de Montbrison, incorporé en octobre 1912, il était encore au régiment quand la guerre a éclaté. Il l'a peu connue ayant été fait prisonnier sur la route de Lens, le 18 octobre 1914, alors que des centaines de ses camarades de régiment avaient déjà été tués dans les combats de Lorraine et de la Marne. Conduit à Douai, il a été envoyé par train en Allemagne, dans ce qu'il appelle faussement la Prusse Orientale, puisqu'il s'agit de la région de Hambourg, ou plutôt du sud du port de Rostock :

T- *« On a attendu une huitaine de jours. Ils nous ont envoyés dans un petit endroit à Ham, ça s'appelait, un petit patelin. Et puis après ils nous ont rassemblés à Douai. Et quand il y a eu un train complet, ils nous ont envoyés directement en Allemagne. Je suis allé directement en Allemagne dans la Prusse, moi. Moi, j'étais en Prusse Orientale… J'étais tout près d'Hambourg …*

E- *Il a duré combien de temps, le voyage ?*

T- *Un jour et une nuit. Pas dans des wagons de voyageurs ! Des wagons de bestiaux ! En Prusse, ils nous ont envoyés dans un camp. On y était tous. Pour commencer, ils nous ont envoyés dans des petits camps de travail, pour défricher des bruyères. Ils nous occupaient là : on avait que des petits camps. Et après, notre grand camp de Parchim*[16]*. On y était peut-être quatre ou cinq mille. Et puis après, en 15, il est venu un ordre que tous les paysans, ils les mobilisaient dans les fermes… Et moi, j'avais tombé dans une ferme qu'on était un groupe de dix…*

E- *Dix ! C'était une grosse ferme !*

T- *Tout à fait une grosse ferme ! Je suis resté trois mois là. Et puis après ils nous ont dispersés, ils nous ont changés d'endroit. J'étais vers la ville d'Odeslau*[17] *qu'on appelle, moi. J'étais dans un village qui s'appelait Rumpel, moi. Dans ce village, c'était toujours des grosses fermes qui prenaient un ou deux prisonniers. Dans ma ferme, j'étais tout seul comme prisonnier.*

E- *Et tu étais bien traité ?*

T- *Encore* (assez) *oui. Et le garçon du patron, il était sur le front russe. Il est venu une fois en permission ; je l'avais vu une fois*

E- *Qu'est-ce qu'il a dit, quand il est venu en permission ?*

T- *Oh ! Il a rien dit ! Je croyais qu'il m'aurait sauté dessus !* (rire) *Mais non ! On était ben kif-kif ! C'est pas nous qu'on voulait la guerre ! On était obligés d'obéir ! »*

Dans les fermes, ce retour en permission du patron, s'il est mobilisé, ou d'un des fils du patron si ce dernier est plus âgé, est un des moments cruciaux redoutés par le prisonnier, et qui, en général, se passe relativement bien, ou du moins, sans agressivité, alors que le prisonnier est en position de faiblesse. Ici, mon grand-oncle professe une opinion souvent entendue : ce sont les « gros » qui voulaient la guerre, pas le peuple !

E- « *Oui ! Et qu'est-ce qu'ils faisaient comme cultures ?*

T- *C'était une grosse ferme : ils avaient vingt vaches*[18]*et puis il y avait dix génisses. Alors, le lait, tous les jours, ils le menaient sur la ligne d'Hambourg, dans la grande ville, parce qu'on était pas loin. . Eux, ils avaient que des chevaux pour le mener. Mon patron avait quatre chevaux ; ils en attelaient deux ensemble. Et ils le* (le lait) *menaient tous les jours* (au train) : *y avait un patron qui faisait une semaine, l'autre faisait une autre semaine : ils se relayaient. Ils le menaient sur la ligne, à un train qu'il y avait, ils le chargeaient sur le train, et puis ça filait directement dans la ville d'Hambourg.*

E- *Qu'est-ce qu'ils cultivaient ?*

T- *Eh ben ils cultivaient du seigle, de l'avoine, des pommes de terre, beaucoup de betteraves pour leur bétail, parce qu'ils faisaient l'élevage.*

E- *Et ils faisaient le foin comme ici ?*

---

[16] Parchim se trouve dans le Mecklembourg, à 75 km au sud du port de Rostock, mais à plus de 115 km à l'est de celui d'Hambourg.

[17] En fait Bad Oldesloe, qui se trouve à peu près à mi-distance entre Lubeck et Hambourg, à 25 km de chacune. La localité de Rumpel se situe à 3 km au sud de Bad Oldesloe

[18] « *Grosse ferme* » selon les critères d'un petit agriculteur des Monts du Forez du début du siècle dernier, où les « grosses fermes » possédaient dix-douze vaches. La sienne, à ma connaissance (je suis né en 1946) n'a jamais compté plus de quatre vaches ; la nôtre six.

T- *La même ! La même !* (pareillement). *Ils avaient des brancards [19] comme ici, mais ils avaient mieux de machines qu'ici : ils avaient la javeleuse, la faucheuse. Ils rentraient le foin en vrac, sur un brancard, comme nous.*
E- *Et toi, qu'est-ce que tu faisais ?*
T- *On allait piocher d'un côté d'autre… L'hiver, des fois, y avait des taillis, on en coupait : ça faisait leur chauffage. Les prés, c'était des grands prés ; ils avaient tous des taillis de chaque côté, et il y avait des bois qui y poussaient. Alors, tous les cinq ou six ans, ils en coupaient pour se chauffer. Et ils avaient une machine pour le couper !*
E- *Vous étiez surveillés ?*
T- *On avait une sentinelle. Dans ce village, on était quinze prisonniers : y avait des Français, des Belges, des Anglais, même des Russes ! Alors, les soirs, on restait pas à la ferme : il y avait une maison à nous où nous devions nous retirer tous ensemble, et nous avions une sentinelle qui nous surveillait.*
E- *Mais le jour, y avait pas de sentinelle ?*
T- *Ah ! Le jour, on allait travailler. On était surveillé par le patron… Et le dimanche, on travaillait pas, la sentinelle nous surveillait.*
E- *Vous pouviez sortir le dimanche ?*
T- *Oh non ! C'était défendu ! Oh ! non !*
E- *C'était pas possible d'aller à la messe ?*
T- *Oh non : c'était qu'un village* (hameau). *Mais à côté, y avait la ville d'Odeslau. Ils allaient à la messe. Seulement, c'était la religion protestante en Allemagne !*
E- *Y a bien des catholiques en Allemagne !*
T- *Oui, mais en général, c'est tous des protestants ! »*

Mon grand-oncle juge d'après cette Allemagne du Nord, majoritairement protestante. Il n'en est pas de même dans la Bavière catholique, où la religion, par le biais de l'assistance à la messe dominicale, a pu servir de facteur de rapprochement entre prisonniers français et civils (voir le cas le plus flagrant : Jean Salanon).

E- « *Vous vous entendiez bien, les Belges, les Russes, les Anglais ?*
T- *Oui, on s'accordait. Mais on se comprenait pas ! Dans notre commando, on se comprenait par signes. Et chez les patrons aussi : je comprenais pas l'allemand… J'ai acheté un petit livre pour comprendre l'allemand ; seulement, c'était pas mon goût ! »*

Les Belges ne devaient pas être des Wallons francophones, à moins que Jean-Pierre oublie de le signaler. Réduite à des signes, la vie communautaire du petit commando devait se réduire à la satisfaction de besoins élémentaires, sans possibilité d'échanges d'idées.

T- « *Les dimanches, on travaillait pas, alors on avait le temps. Et les soirs, en Allemagne… Les patrons commençaient qu'à six heures du matin le travail et puis on finissait à six heures du soir ! Régulier ! Alors, l'été, à six heures du soir, on allait souper et on se rendait à notre commando : on avait du temps de reste, là ! Et les matins, il fallait être à six heures chez le patron. Alors les matins… six heures, c'est pas bien matin* (tôt), *parce que c'est jour à quatre heures. Seulement il fallait se laver, se mettre propre. Il fallait être propre en Allemagne !*
E- *Ah oui ! Ils sont bien plus propres que les Français…*
T- (rire) *Oui ! Ils se lavaient bien tous les jours ! Oh oui ! Ils étaient propres en toute manière : pour leurs vêtements, pour tout ! »*

Cette propreté allemande a frappé plus d'un prisonnier français, tout comme la méticulosité de la désinfection des vêtements et des corps lors de l'arrivée des prisonniers dans les camps. Lors de la seconde guerre mondiale, en 1948, mon hameau de Chatelville abritait deux prisonniers de guerre, dont le « nôtre », Horst Wichmann[20] (qui n'avait que 21 ans) qui a passé six mois à la ferme, de Pâques à la Toussaint, et m'a, paraît-il, appris à marcher. Les gens du hameau n'en revenaient pas, alors que l'eau courante dans les maisons n'était pas encore installée, de voir les deux prisonniers se laver à grande eau, torse nu, matin et soir dans l'abreuvoir à vaches (le « bachat ») servant aussi de lavoir du hameau.

E- *« Les femmes aussi ?*

[19] Les « brancards » sont des chars à foin à quatre roues, longs, avec des ridelles (des « épalanches »), faits pour transporter le foin et les gerbes de blé, ou les fagots en hiver.

[20] Horst Wichmann, et sa femme Waltraud, sont depuis 1980, année de leur premier retour en France, devenus des amis proches que nous avons revus très régulièrement, soit en Forez, soit en Allemagne, chez eux, à Fröndenberg-Frömern, près d'Unna, non loin de Dortmund. Lui était directeur d'école primaire, elle institutrice dans la même école, à Unna. Au moment où j'écris ces lignes (fin avril 2012), nous attendons Horst pour la fin mai, amené par son fils cadet Peter et sa bru Anja, Waltraud étant décédée l'an dernier.

T- *Oh ! Les femmes aussi ! On peut pas dire* (le leur reprocher)*, ils étaient franc propres ! Et puis dans leurs maisons aussi ! C'était bien tenu propre ! … Leurs maisons, elles avaient le toit en paille. Elles avaient qu'un étage, mais elles étaient grandes, leurs maisons ! Et c'était tout couvert de paille ! »*

Ce n'est pas l'image qu'on a des fermes allemandes, avec ce type de couverture, mais mon grand-oncle généralise à partir de ce qu'il a vu, dans une région précise où les autres modes de couverture devaient manquer.

E- « *Y avait des femmes dans cette ferme ?*

T *Y avait trois filles et la patronne, puis le garçon qui était sur le front. Trois filles : une qui avait dix-huit ans qui s'appelait Lisbeth (ça veut dire Lise), et puis Bertha (Berthe)…*

E- *Elles avaient du mépris pour toi ?*

T- *Oh non, non, non ! Je me suis pas plaint. Dans cette ferme, j'ai demeuré trois ans. Mais j'étais si bien vu qu'eux ! C'est-à-dire au commencement, ils me faisaient pas manger à leur table, mais après, tu sais bien, ils me mettaient à leur table ! Mais le patron mangeait pas avec les filles. Et puis y avait un oncle, un frère à la femme du patron*

E- *Alors, les hommes mangeaient tout seuls ?*

T- *Le patron et la patronne mangeaient tous deux ensemble. Et moi, je mangeais avec le tonton et les filles…*

E- *C'était pas désagréable !*

T- (rire) *Un tonton qui avait peut-être quarante –cinquante ans…*

E- *Y avait personne qui parlait français ?*

T- *Ah non ! Ils avaient pris à m'appeler « Tchurieu », « Tchurieu »* (rire) *Et mon patron s'appelait Biefel…*

E- *Est-ce qu'ils mangeaient la même chose que nous ?*

T- *Oh la même ! Seulement ils avaient le pain noir, eux. Noir ! Y avait même le son ! Les dernières années, ils mettaient même des pommes de terre dans la farine, pour faire le pain… Ils tuaient un cochon et ils le mettaient en conserve dans la glacière, pour le conserver… Ils avaient une glacière ! Seulement, ils mangeaient pas comme nous ! Pour manger, on avait que des pommes de terre en guise de pain et puis un morceau de viande. Ils nous donnaient que le pain à 9 heures, une petite tranche comme ça, et puis à 4 heures du soir, les grands jours. Et puis on portait notre bidon de café. C'est pas du café, parce qu'ils le faisaient avec du seigle, ou bien de l'orge. C'était pas le même café que nous. Seulement, eux, ça leur servait de boisson quand ils travaillaient. Ils avaient que ça. Ils avaient pas de vin ! »*

Cette pénurie alimentaire chez les civils, même les ruraux, tous les prisonniers l'ont vécue, surtout dans les deux dernières années de guerre. Des ersatz à base de son, de pommes de terre servent à compenser le manque de farine noble, ce qui aboutit à ce fameux pain K.K. (*« **K**leie und **K**artoffeln » « son et pommes de terre »*) que les Français perçoivent comme « caca » ! Ici, à la différence de deux autres témoignages à venir émanant de Bavière, on ne parle pas d'abattage clandestin du cochon, la nuit, pour échapper aux contrôleurs, et parfois à la malveillance des voisins…

E- « *Ils buvaient pas de la bière ?*

T- *De la bière, de la limonade, ils en buvaient, mais dans les cafés ! … Ils mangeaient sans boire. Et puis ils mangeaient guère ! Un petit plat de légume et un petit morceau de viande. Autrement un petit bouillon de soupe. C'était leur dîner : un quart d'heure pour dîner ! Pas plus ! Nous, des moments, on met une heure pour dîner ! Eux, ils avaient vite dîné ! Ça les retardait pas ! »*

Jean-Pierre n'a quitté sa ferme de Rumpel où il avait passé trois ans qu'en août ou septembre 1918, ce qui est une stabilité rare pour un prisonnier, mais il n'est pas disert sur son dernier travail :

T- *« Deux ou trois mois avant* (l'armistice) *ils m'avaient sorti de cette ferme, ils m'avaient envoyé dans une scierie, pour scier le bois, à Hambourg ».*

En fait, il est plus occupé à décrire l'atmosphère de désorganisation qui règne au moment de l'armistice, sur laquelle nous reviendrons.

**Joseph Gilfaud** (cl. 12), berger puis vigneron à Ambierle avant guerre, vigneron-maraîcher, puis épicier à Ambierle après guerre, a été fait prisonnier le 24 août 1914 à Raon-l'Etape (vers Saint-Dié, dans les Vosges), et blessé au moment de sa capture (une balle lui ayant traversé les deux mains et ayant touché la cage thoracique). Son témoignage se présente par bribes, de sorte qu'il est plus logique de le résumer.

Il a été transféré en train en Bavière, au camp de Grafenwöhr, à 50 km au nord-est de Nuremberg où il a séjourné jusqu'à l'été 1915, en souffrant de la faim. Selon lui, il n'aurait pas pu prévenir sa famille, qui le croyait mort, avant Noël 1914, soit quatre mois après sa capture :

T- *« La première lettre qu'on a écrit, c'est un peu avant le jour de l'An, avant Noël. Alors, tout de suite, on a pu, en écrivant cette lettre, demander à avoir des colis..*

Fille de T : *« Tu me disais que ta mère avait reçu un avis de décès, …qu'il était porté disparu….Et elle a reçu la lettre que tu lui écrivais peu de temps après…*

T- *Du camp ! Quand j'ai écrit cette lettre… Elle a reçu cette lettre en même temps qu'on lui apportait l'avis de décès !*

E- *De disparition ! Mais disparition, ça voulait souvent dire décès, à l'époque.*
T- *C'était même pas de disparition ! Sur la dépêche, il y avait : « Disparu depuis tant… Probablement mort. » Alors, ça voulait tout dire ! »*

Selon lui, il y avait une affinité entre Bavarois et Français :
T- *« En Bavière, on était pas mal ! D'abord, on était pas mal vus de la population !*
E- *Ah ? Vous avez l'impression que c'était propre à la Bavière ?*
T- *Ah oui ! Oui, oui ! D'ailleurs, je vous le dis bien, ils nous le disaient : « Si les Bavarois étaient alliés avec les Français, on battrait les Prussiens ! Ils nous le disaient ! Ils les aimaient pas, vous savez ! »*

Il quitte, guéri, le camp à l'été 1915 (il n'a pas évoqué les soins reçus) pour aller travailler dans une carrière de granit, pas très éloignée du camp, mais nécessitant tout de même d'être logé en commando d'une dizaine de prisonniers, dans un baraquement, sous la surveillance d'une sentinelle. Il y aurait passé une bonne année :
T- « *Je suis resté à la carrière peut-être un an, un an et demi, et on a été ramenés au camp. Et puis après je suis parti dans une scierie, une grande ferme et puis en même temps y avait une petite scierie. On était sur le bord d'une petite rivière…Alors là, j'ai travaillé longtemps… Ah ! On était pas mal, là ! On avait juste un vieux bonhomme (nous étions six) juste un vieux bonhomme pour nous garder. Il était de la région, il s'en allait chez lui, à chaque instant de la journée !*
E- *La discipline s'était relâchée, là !*
T- *Oh ben, oui ! On faisait ce qu'on voulait ! On allait se promener. Y avait une petite ville, Retchoffen*[21] *je crois ? Et puis en bas, nous étions sur le Danube, pas loin […] Y avait le Danube en bas, et puis de l'autre c'était une rivière* (Paar ?) *qui se jetait dans le Danube un peu plus bas ».*

Il serait resté deux bonnes années dans cette ferme-scierie, mais décrit peu le travail précis effectué, qui paraît répétitif, et pas du tout ses loisirs .
T- « *Moi, j'avais bien travaillé dans les bois… On abattait les arbres…Y avait des forêts avec des arbres de plusieurs mètres de circonférence !*
E- *Vous les abattiez au passe-partout ?*
T- *Au passe-partout, oui, avec les Allemands. On y allait avec les ouvriers allemands. On partait de grand matin, mais c'était loin ! On y allait à pied. Eux, ils y allaient… Y avait toujours quatre chevaux : deux attelages de deux chevaux, avec des espèces de machins comme ça* (des supports sur essieux) *où on met des grands billots. »*

On devine que les Allemands prenaient place sur les supports tirés par les chevaux, alors que les Français les suivaient à pied, le mode de déplacement soulignant la ségrégation. Jean a aussi travaillé à la scierie, à la découpe des troncs d'arbre en planches et en plateaux. Ils ne souffraient pas du froid, surtout celui de l'hiver 1917, pouvant bénéficier des déchets de bois pour se chauffer. Et se nourrissaient surtout des colis venus de France. Mais, quand ils étaient au camp, ils ont pu constaté que les prisonniers russes étaient bien moins lotis que les Français :
T- *« Ils recevaient pas de colis. Moi, j'ai vu des scènes : les Russes, au camp, allaient dans les égouts, voir s'il traînait des croûtons de pains ! Ils les ramassaient ! »*

A un moment donné, poussé par un Parisien, il tente une évasion très longuement racontée par bribes – sur laquelle nous reviendrons - et, repris, ils sont simplement réintégrés dans la scierie sans représailles !
E- « *Donc on vous a réinstallés à la scierie comme si de rien n'était ?*
T- *Absolument ! Mais c'était très peu de temps avant la fin de la guerre ! Si on avait pensé qu'on allait être libérés peut-être six mois après. Oh ! Pas un an ! »*

Il parvient à retrouver le nom de presque tous ses compagnons de travail, dont Rouelle, son compagnon d'évasion :
T- *« Les premiers moins, mais ceux de la scierie… Y avait un avec qui j'étais très bien : un charcutier à Paris, Rouelle, Jean, je crois, il était de la classe 15. Il y avait aussi (je l'ai revu après la guerre, celui-là) il était de la Haute-Loire : Brunel, pas très loin de la Loire, un paysan. Y avait Decugy, un Marseillais, lui c'était un petit bourgeois, un fils de bourgeois, il avait pas de profession. L'autre, il était de l'Est, il était paysan. »*

Ils sont encore à la scierie lorsque survient l'armistice….

**André Joie** de Savigneux, qui fut secrétaire général de la mairie de Montbrison, sergent au 6e R.I.C., a été capturé en août 1915 et envoyé au camp de Darmstadt, au nord de Francfort. Ce qui l'a frappé dès son arrivée, c'est une mesure d'hygiène qu'il approuve :
T- *« Là on nous a mis au camp de prisonniers de guerre de Darmstadt , mais séparés des anciens prisonniers ? Pourquoi ? C'est une question de santé (ils ont raison) : il fallait nous désinfecter et*

[21] Il doit s'agir de Reichertshofen, à 11 km au sud d'Ingolstadt, à mi-distance entre Nuremberg et Munich, le confluent entre le Danube et la rivière Paar se trouvant à 10 km environ (cf suite des propos)

*désinfecter nos vêtements avant de nous mêler avec les autres. Ça , il faut reconnaître qu'ils observaient cette hygiène là, les Allemands. On a pas toujours fait ça chez nous, quand on attrapé les Boches ! Nos vêtements étaient passés à l'étuve, c'était nettoyé : pantalon, capote et tout, tout passait à l'étuve, et nous à la douche. »*

Ils sont installés dans des baraquements comportant de 100 à 150 prisonniers. On leur prend leur argent et les accessoires dont ils peuvent être porteurs. Puis il évoque la nourriture, et la première lettre aux parents pour les informer de son statut de prisonnier et leur fournir une adresse :

T- *« Là, on était assujettis à la nourriture boche : la betterave, le Kolhrab*[22]*…On était très mal nourri, naturellement. Alors, on demandait à écrire aux parents. Et je suis resté 25 jours, 25-30 jours sans avoir de nouvelles de mes parents, ni recevoir de colis... J'avais écrit tout de suite que j'étais prisonnier, de pas s'en faire. Parce que j'ai dit : « S'ils savent que le régiment a été à peu près amoché, ils croient que je suis peut-être nettoyé ; alors ils vont se faire de la bile ! ». Puis j'ai dit : « Envoyez-moi des colis parce que je la pète ! » Alors, ils m'ont envoyé des colis, alors ça a été. »*

Si la question de la nourriture débouche aussitôt, par association d'idées, à la lettre aux parents, c'est parce que les colis venus de France vont permettre d'améliorer et de varier l'ordinaire.

Concernant le travail, il a connu deux phases :

T- *« Après quelques jours, j'ai été désigné pour aller travailler. Alors, je suis parti au bureau. Chaque compagnie avait un bureau où y avait un Allemand et un Français, un Français qui parlait allemand, prisonnier. Alors j'ai dit au Français, c'était un adjudant : « Où c'est que je vais ? » - « Oh ! Tu vas chez un jardinier. » -« Oh ben, j'ai dit, ça va, je m'en sortirai toujours ! ». Mais en fait de jardinier, j'allais dans une carrière extraire de la pierre à coups de pic ! Alors là, j'étais venu comme ça, moi* (geste de la main soulignant un visage aux joues creusées). *Au bout de quinze jours de ce travail, j'ai reçu un colis de mes parents, alors là, ça a été un peu mieux » […] Et puis alors un beau matin, la sentinelle qui nous surveillait dans l'appartement où nous habitions nous appelle. « Ah ! Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? » - « Voilà », il nous dit en français, autant que possible, « Tous ceux qui sont sergents peuvent rentrer au camp. Dorénavant, les prisonniers sergents sont plus obligés de travailler. Il en est de même pour les officiers allemands qui sont en France. Y a un ordre qui est arrivé par la Croix-Rouge ». Alors, j'ai dit : « Moi, je suis sergent, je pars. Quand est-ce que vous venez me chercher ? » - « Demain matin ! ». Et le lendemain matin, je partais ; il y avait un autre sergent qui était avec moi, nous sommes partis tous les deux. J'ai quitté le pic et la pioche de la carrière pour retourner au camp. C'était ça, surtout ! J'avais conservé une photo : minable, comme tête ! On crevait de faim carrément ! ».*

De retour au camp, il va, au bout d'un certain temps, demander à travailler dans le service allant chercher les colis des prisonniers à la gare de Darmstadt, distante de quatre kilomètres, travail qu'il a effectué jusqu'à la fin de sa captivité :

T- « *J'ai travaillé à la réception des colis, à la gare de Darmstadt. Les colis arrivaient assez régulièrement. Les Allemands avaient organisé un service qui était très bien : la table A était là, la table B était là, la table C… toutes alignées. Alors, les colis, au fur et à mesure qu'ils arrivaient…. Voilà un colis « Joie » à la lettre J, un colis « Brunel » à la lettre B… Alors là, ils étaient triés, ils étaient défaits par le Français, et l'Allemand vérifiait ce qu'il y avait dedans. A un moment donné, ils acceptaient plus les feuilles de papier à cigarette, parce qu'ils avaient découvert qu'on avait écrit dessus ! Ça a duré quelques jours, on a protesté, puis ça s'est calmé. Quand il y avait de l'alcool, pffuitt ! Le Boche le prenait, le mettait sur lui quelquefois, sans faire de cas. Mais on allait le barboter sans qu'il le voie !* (rire). *C'est arrivé, ça, plusieurs fois ! C'était la partie comique du travail !*

E- *Qu'est-ce que les parents envoyaient ? Surtout de la nourriture ?*

T- *Oh oui ! C'étaient des pâtes, des fruits, et du pain surtout. Parce qu'alors le pain de chez eux ! Du pain qui nous arrivait très dur, mais en le mettant sous pression avec de l'eau, on arrivait à le ramollir et à le manger convenablement. Puis naturellement, si y avait des bouquins, des machins comme ça, c'était mis de côté, ils les prenaient.*

E- *Est-ce qu'il y avait une fréquence de colis, ou est-ce que ça n'était pas limité ? On pouvait en recevoir…*

T- *Oh oui ! On pouvait recevoir ce qu'on voulait ! Y en a qui en recevaient deux ou trois par semaine ! Alors, au camp, on était quatre sous-officiers : un de Sainte-Menehould, qui était médecin, un de Blaye, à côté de Bordeaux, qui était postier, et un autre qui était instituteur, tout près de Marseille, et puis moi : quatre sous officiers. On faisait popote ensemble. On avait dans la baraque un fourneau où on pouvait faire notre cuisine . Celui qui était de Marseille avait demandé à rester au camp et il nous préparait notre soupe pour le soir. C'est comme ça qu'on s'en est sorti.*

E- *Y avait pas de tentatives d'évasion ?*

---

[22] Ce mot *« Kolhrabi »* désigne le chou-rave plutôt que la betterave, qui se dit *« Rübe »*

T- *Si, y en avait quelquefois chez nous, mais ils étaient repris les trois quarts du temps. C'était trop loin, comprenez-vous. J'ai fait Darmstadt et j'ai fait Giessen*[23]*. Parce qu'à un moment donné, tous les sous-officiers qui étions là, et qui ne voulions pas travailler, on voulait nous embêter. Alors on nous a fait changer de camp. A Giessen, c'était un camp de sous-officiers, tous des sergents. Alors, on nous envoie là-bas, à Giessen, à titre de représailles, pour nous faire faire de l'exercice ! Fallait voir cet exercice ! Ils nous faisaient mettre en rang, commandés par un Boche : « A droite ! » A droite, on faisait droite-gauche : furieux ! On est pas restés très longtemps à Giessen. On y a été à titre de représailles, parce qu'on voulait pas travailler ».*

André Joie n'est pas très clair : si le statut de non-travailleur est reconnu, par les Allemands, sous la pression du CICR, pour les officiers et sous-officiers, on voit pas pourquoi ceux-ci auraient eu à l'imposer ! A moins que la mesure n'ait été appliquée qu'à contre-cœur, et que les Allemands aient voulu, pendant un temps, faire payer à ces prisonniers leur statut de privilégiés. Ou alors n'admettent-ils pas que les sergents en soient bénéficiaires au même titre que les officiers de plein rang ?

Il y a défense de recevoir des journaux, et les lettres, qui sont ouvertes, ne doivent contenir aucun renseignement sur l'avancement de la guerre :

E-« *S'il y avait eu des renseignements, on les aurait censurés, ou on aurait supprimé la lettre ?*

T- *On aurait supprimé la lettre et on aurait appliqué une sanction à celui qui l'envoyait* (non : qui la recevait !). *Ils appelaient ça la « Strafe Baracke »*[24] *: y avait 15 jours, 8 jours, 4 jours ou 3 jours de Strafe Baracke suivant la punition. Alors là, vous aviez du pain, de l'eau, pas autre chose à manger ni à boire pendant les quinze jours que vous aviez de Strafe Baracke ».*

Paradoxalement, André ne se reconnaît pas comme privilégié par rapport aux soldats, mais il se contredit aussitôt :

E – *« Est-ce que vous, les sergents, vous n'étiez pas considérés comme privilégiés par les soldats ?*

T- *Non ! On s'entendait bien. Parce que les soldats savaient que nous avions toujours refusé d'aller travailler et considéraient cela comme un bien. Très bien. Ils pouvaient pas en faire autant, eux ! Quand on les désignaient pour aller travailler, ils étaient obligés de partir ! »*

Objectivement, n'importe quel soldat aurait préféré ce statut de non-travailleur, nourri par des colis familiaux qui, au vu des professions des quatre sergents, doivent être au-dessus de la moyenne des colis reçus par les soldats issus du peuple, à leur propre statut, sauf parfois s'ils sont dans des fermes où on les nourrit convenablement.

**Jean Chantelouve** (cl. 09), fils d'agriculteurs de Chuyer, cuisinier *« chez les Frères »* à Pélussin avant guerre, avant d'y devenir chauffeur de maître après guerre, a été fait prisonnier le 20 mars 1916 à Verdun. Il est le seul prisonnier à avoir exercé la dure activité de mineur, et il est regrettable que sa forte surdité et son élocution hachée aient amoindri considérablement ce qu'aurait pu être son témoignage :

E- *« Donc vous êtes restés plusieurs jours parqués, enfin, entourés, gardé. Et après ?*

T- *Après on nous a placés comme on a pu. Ils demandaient ce qu'on préférait faire. Moi je disais : « J'aimerais bien aller à la campagne, je suis paysan. » - « Ja ! » Mais la campagne, quand je suis arrivé là-bas, quand j'ai vu ces puits ! Ils disaient : « Vous allez voir, à la campagne , les enfants, comme on va faire ! ». La campagne à 800 mètres sous terre !*

E- *Dans les mines !*

T- *Eh oui !*

E- *Ah bon ! On vous a envoyé dans une région de mines ! Vous vous souvenez de la ville ?*

Fille de T : *C'est pas Dortmund ?*

T- *Dortmund ! »*

Dans cette mine, les prisonniers français et polonais faisaient des journées de huit heures, sous l'autorité de contremaîtres allemands :

E- « *Vous aviez quoi ? Une pioche ? Un pic ?*

T- *Un pic, oui ! Ou une pelle suivant* …(le travail du moment). *Il fallait pelleter, c'était en pente, beaucoup, comme ça, la galerie. Et il y avait des glissières. Alors on tirait ce charbon, on le mettait dans des glissières, cette glissière descendait en bas ; ça arrivait en bas, les wagonnets étaient vite pleins !*

E- *Tout le monde a été placé dans les mines ?*

T- *Eh oui, oui !*

E- *Et la nuit, vous étiez dans des baraques ?*

T- *Des anciens théâtres, des machins qu'ils avaient faits, un plancher pour un étage de plus. Et les lits, ça faisait des piliers : des hamacs. On était deux-trois les uns sur les autres, comme ça !… On était cent et quelques… »*

---

[23] Grand camp situé à 40 km au nord de Francfort

[24] Littéralement : « baraque de punition »

En dehors de la pénibilité du travail, sur laquelle il ne s'étend pas, le souvenir le plus marquant pour Jean reste un effondrement où il a été sauvé par un Allemand :
Fille de T : *« Raconte, papa. Tu te rappelles ? Tu disais : « Depuis le matin on entendait des craquements… »*
T- *Oh oui ! Ça travaillait ! … Dans la mine, y avait des fentes, des crevasses, mon vieux ! Et ça tombait, des petits cailloux, de la sciure, de tout ça, par ces fentes qui descendaient de je sais pas combien de mètres, hein ! Allez, là, pas tranquille ! Pas tranquille ! On arrivait. Sur la tête des fois qu'il tombait ça. On a déménagé à temps parce que peut-être cinq minutes après, patatrac ! Le bois, la charpente s'est effondrée ! Je sais pas combien d'épaisseur, des mètres…*
E- *Vous avez été sauvé par un Allemand, là ?*
T- *« Komma hier ! Franzouse ! Komma hier ! » « Komma hier : vite, vite ! « Venir à côté du charbon, là ! » Et arrivé là-haut, juste ça m'a raflé un peu le dos ! Ah ! Vingt centimètres de plus, ça y était ! C'était ras de la taille ! »*

En deux ans et demi de captivité, Jean n'a fait aucune sortie en ville, de peur d'être *« ramassé »* par un policier. Les prisonniers ne travaillaient pas le dimanche, et allaient à la messe ceux qui voulaient… Ensuite tous revenaient dans une vaste caserne gardée. Sa fille Paulette indique que son père ne se plaignait pas *« des Boches »* car il avait *« un tempérament soumis »*, mais qu'il évoquait le cas de camarades battus pour avoir refusé de travailler, d'où ma question :
E- « *C'est arrivé, que certains refusent de travailler ?*
T- *Oh oui ! Ils refusaient tous ! Mais ils les ont mis dans un champ, alignés, les bras en l'air. Et s'ils baissaient les bras, on leur foutait des coups !*
E- *Ça, c'est arrivé une fois ou plusieurs fois ?*
T- *Une fois seulement ! On a cédé ! »*

La coercition demeure le moyen le plus décisif pour casser les velléités de refus, pour ceux que le simple rapport de forces et la faim ne convainquent pas. Pour les sous-officiers et officiers, l'obligation de travailler est une infraction à leur statut, mais il est arrivé, comme dans le cas du sergent Antonin Granet, que la lassitude de la vie en camp, le désir de voir de vrais Allemands dans leur vie quotidienne, et le souci de mieux manger fassent renoncer à ce statut privilégié.

**Marius Gondy** (cl. 11), de Chassigny-sous-Dun, puis La Chapelle-sous-Dun (Saône-et-Loire), ouvrier agricole en Saône-et-Loire, puis valet de chambre à Paris avant guerre, hôtelier après-guerre – à Chauffailles depuis 1935- a été capturé, blessé, le 30 septembre 1915 en Champagne. Il est envoyé dans le nord de la Bavière, en Franconie, au camp d'Hammelburg, à 50 km au nord de Würtzburg. Il sera affecté successivement dans deux fermes bavaroises
T- *« Je suis resté au camp je me rappelle plus combien de temps. J'ai été blessé le 30 septembre, relevé le 2 octobre. Et ma foi c'était par là au printemps* (1916) *que j'étais dans les fermes. Il faisait pas bien chaud encore. J'étais dans une ferme, c'était le maire du pays. Son fils avait été blessé à une jambe. Et puis, il était guéri, enfin il allait mieux, il marchait. Alors il* (le père) *avait plus droit à un prisonnier. Le fils était rentré, il boitait en marchant. Mais je l'ai vu pas longtemps parce que sitôt qu'il a été rentré, ils m'ont renvoyé dans une autre ferme.*
E- *Donc il fallait avoir quelqu'un sur le front pour avoir droit à un prisonnier ?*
T- *Probablement. Je sais pas…*
E- *Vous y avez passé quelques mois dans cette ferme ?*
T- *La première pas longtemps ; mais la deuxième, jusqu'à la fin de la guerre ... dans le même secteur, toujours pas loin de Bamberg »*

Si l'on réunit les bribes de témoignage, il apparaît que cette seconde ferme était assez loin du camp, (puisqu'il lui a fallu prendre le train puis faire une longue marche à partir de la gare), qu'il logeait, sous la garde d'une sentinelle âgée, *« un vieux de la vieille »*, dans une sorte d'hôtel avec une douzaine d'autres Français répartis dans plusieurs fermes pour ce qui est du travail :
E- *« Il vérifiait votre présence le soir ?*
T- *Oh oui ! Ah ! Il y avait le patron. C'était un hôtel, un hôtel café-restaurant, mais grand, immense, parce que la salle où on était, c'était une salle de danse, je pense. Ils avaient mis des paillasses par terre, et on s'était fabriqué des lits comme on avait pu. Puis on était tous là dans cette salle. On partait travailler tous les matins et on rentrait le soir. Le soir, le patron nous fermait à clé quand tout le monde était rentré.*
E- *Dans votre ferme, vous étiez un seul ou plusieurs ?*
T- *Un seul ! Moi, j'étais tout seul, mais il y en avait qui étaient plusieurs, ça dépendait des fermes. … La deuxième ferme, j'avais bien marché un bon moment, une demi-journée, avant d'y arriver, avec la sentinelle qui m'emmenait. On avait traversé les bois, énormément de bois, les bois du roi de Bavière. Il avait énormément de bois, le roi de Bavière ! La deuxième place, j'y étais bien ! Ah oui !*

E- *Vous vous souvenez du nom de la famille ?*
T- *Ah non ! Ah si ! Schumann, un nom comme ça, je crois !*
E- *Et l'endroit ?*
T- *Ah non ! Le nom du pays, je m'en rappelle pas. C'était au bord du Main, à trois ou quatre cents mètres : un joli petit pays. C'était une ferme, il y avait quelques vaches et un cheval. Alors j'attelais le cheval et une vache pour labourer, pour mener le char. Ce n'était pas une très grosse ferme, mais des gens aisés, je crois. Ils faisaient leur bière, et il y avait une belle salle de danse, et puis de restaurant. C'était achalandé, bien… Le patron était à la guerre*[25]*, le maître. Il y avait deux enfants : le fils avait dix-sept ans, la fille quatorze ans, par là. Ils cherchaient à parler français.*
E- *Ils ne vous considéraient pas comme un ennemi ?*
T- *Ah non ! Oh ! Là, j'étais bien ! Je mangeais de la viande, pas tous les jours, mais presque. La patronne me disait (ils avaient fait leur voyage de noce à Paris, le patron et la patronne) : « Paris, gutt, Paris, schoen ! ». « Schoen », ça veut dire joli…*
E- *Vous appreniez à parler, vous ?*
T- *Oh, un peu ! Un peu, mais j'ai pas continué »*

Il apparaît qu'à un moment donné, ils ne se sont plus retrouvés que trois prisonniers, avec aucun autre Français :

T- *« Il y avait un Russe, un Français et un Anglais. Alors vous parlez si on pouvait converser ensemble !* (éclate de rire)
E- *Vous vous entendiez bien tous les trois ?*
T- *Ma foi, on se voyait le soir, en rentrant. Qu'est-ce que vous voulez ? En allemand, on se disait quelques mots comme ça. Pas le Russe : le Russe, il causait pas bien. Un gaillard, un malabar, je m'en rappelle ! L'Anglais, il était à peu près de ma taille, peut-être un peu moins grand. Mais c'était un soldat de métier. Vous savez que les Anglais, ils avaient une armée de métier ? »*

Il ne se souvient pas du nom des deux autres prisonniers. Je poursuis pour essayer de définir son travail :

E- *« Mais en hiver, vous ne deviez pas avoir de travail ! Si ? Vous y étiez quand même tous les jours ?*
T- *Ah ! Tous les jours ! L'hiver… Il y avait le grand-père qui me disait ce qu'il fallait faire, qui me conduisait. Je me rappelle plus ce qu'on faisait. Y avait les vaches, y avait le cheval, j'entretenais, je nettoyais les vaches, je faisais un peu tout.*
E- *Vous faisiez correctement le travail ? Vous ne cherchiez pas à saboter ?*
T- *Ah non ! Je faisais ce qu'ils me commandaient. Rien de plus, rien de moins, mais enfin je faisais ce qu'ils me commandaient. Ah ! J'aurais pas saboté ! Surtout qu'ils étaient gentils ! Ah ! J'aurais pu plus mal tomber ! La patronne, elle avait un neveu qui était prisonnier en Angleterre, et il écrivait qu'il était bien. Alors, elle était heureuse. Il écrivait à ses parents qu'il était bien traité.*
E- *Donc, en fait, elle avait à cœur de vous rendre ce que son neveu…*
T- *Un peu, oui ! Ah si ! Oh puis je vous dis que ces gens étaient…*(gentils). *Le patron, je l'ai presque pas vu : il est venu en permission une fois ou deux, du temps que j'y étais…un grand gaillard !*
E- *Et quand il revenait en permission, est-ce que l'attitude envers vous était la même ?… Parce que vous étiez l'ennemi !*
T- *Oh ! Pareil. Non, il en faisait pas cas. Il devait être Feldwebel*[26]*, sous-officier, officier, je sais pas…*
E- *Et lui ne vous considérait pas comme un ennemi non plus ?*
T- *Oh ! Ma foi ! Il me causait pas, pour dire de causer. La patronne causait bien, et puis les gamins surtout, le garçon et la fille. Ils cherchaient à parler un peu français. Quelques mots que je leur disais. Des fois, exprès, je les leur disais mal… pour s'amuser ! Pour les taquiner !*
E- *Et qu'est-ce que vous aviez comme divertissement ?*
T- *Oh ma foi, rien !*
Un intervenant de la famille : *« Vous alliez à la messe… »*
T- « *On aurait pu, je pense : l'église était au-dessus, là. J'y ai jamais été.*
E- *La Bavière est un pays très catholique ! Avec de belles églises !*
T- *Ah ben oui ! J'ai même fait…. Ils avaient deux chevaux à la ferme. La guerre en avait pris un. Alors, pour labourer, pour mener le char, j'attelais le cheval et la vache ! Alors, j'ai mené une noce, des mariés, à l'église (parce que l'église était là-haut, sur un bon mamelon) avec la voiture à quatre roues. C'était une voiture à peu près comme en France, mais une flèche à deux chevaux. J'ai mené les mariés là-haut, à l'église, avec la calèche, et la vache et le cheval ! C'était normal, là-bas.*
E- *Est-ce que vous avez été invité à la noce ?*

---

[25] Si le patron était à la guerre, il ne pouvait pas enfermer les prisonniers à clé chaque soir. Il doit y avoir confusion entre deux personnes, sans doute avec le grand-père dont il parle après.
[26] Dans l'armée française, ce grade correspond à adjudant.

T- *Ah ben non ! C'était une noce des voisins, ou je sais pas qui. C'était pas une noce de la maison où j'étais ! ».*

Chaque prisonnier a tendance à généraliser à partir de son expérience individuelle. Il est douteux que même au début du XX$^{e}$ siècle, dans une ferme allemande, il soit *« normal »* d'atteler ensemble un cheval et une vache ! Ce couple insolite pour la traction pose de nombreux problèmes techniques (joug ou collier, timon unique de traction ou deux limons, différence importante dans la taille des animaux, rythme de marche très dissemblable, etc,) sans compter la différence de caractère des deux animaux, qui ont peu d'affinités entre eux. Toutefois, un ami alsacien (Tony Kocher) me signale que cela se pratiquait autrefois en Alsace dans certaines fermes, la vache recevant elle aussi un collier, les deux animaux étant de part et d'autre du timon.

Pour ce qui est de la religion, Marius est sans doute le seul à signaler clairement qu'il n'allait pas à la messe, certains, aussi dans des fermes, n'y allant pas par force parce qu'ils étaient en zone protestante du nord de l'Allemagne (cas de mon grand-oncle).

**Pétrus Giroud** (cl. 16) né à Chambost-Longessaigne (Rhône), fils d'un fabricant de soieries, a repris cette activité après guerre à Rozier-en-Donzy dans l'entreprise de ses beaux-parents. Malheureusement sa mémoire extrêmement défaillante ne lui permet presque pas de témoigner lui-même, autrement que par quelques mots. Les renseignements sur sa capture nous sont donnés par son livret militaire, et ceux sur les conditions très dures de vie en camp nous sont fournis devant lui par son fils, ou sa belle-fille :

Capturé à Berméricourt (Marne) le 16 avril 1917, il a été interné au camp de Darmstadt, seul camp qu'il ait connu :

Fils de T : *« Il disait qu'ils étaient sept cents et qu'il y en avait quatre cents qui étaient morts de faim dans le camp à Darmstadt, et que vous mangiez de l'herbe ! J'ai écouté*[27] *ça toute ma vie ! Toi, tu as réussi à t'en sortir parce que tu as réussi à manger de l'herbe, avec Dumas, là-haut, Dumas qui est mort, le père Dumas. Y en a quatre cents qui sont morts de faim, je sais pas quoi !*

T- *Oui.*

E- *[…] On ne vous donnait pas de nourriture ?*

T- *Non ! Tellement peu !*

E- *Et alors, les autres sont morts de faim ? Ou de maladie ?*

T- *Y en a beaucoup qui sont morts de faim, oui…*

Belle-fille de T – *Ils mangeaient de l'herbe !*

Fils de T : *Il nous l'a dit combien de fois ! Il mangeait de l'herbe avec Pierrot Dumas, là-haut, qui est mort y a pas bien longtemps. Pierre Dumas, de Saint-Julien-la-Vêtre… Et un Mathieu Berne, de Poncins …*

E- *Mais vous avez mangé de l'herbe qui était dans le camp ? Par terre ?*

T- *Oui ! Que je mettais dans des boîtes. On remplissait des boîtes qu'on faisait cuire, des boîtes de métal, de conserve. Oh ! C'était une vie de chien !*

E- *Votre belle-fille vous demande : « Est-ce que vous receviez des colis ? »*

T- *Ah ben oui ! Je recevais des colis de mes parents…*

Bien que le témoignage soit de seconde main, on devine que les conditions de vie devaient être extrêmement dures pour ceux qui recevaient peu, ou pas du tout de colis.

Fils de T : *« Il était en camp de représailles. Il parlait de camp de représailles » ;*

Mais le témoin s'avère incapable de dire pourquoi il aurait été mis en camp de représailles, ni quels travaux précis il avait parfois effectués hors du camp. Tout juste parle-t-il de *« terrassements »*, de *« petites routes »*.

**Jean Roche** (cl.14), de Saint-Symphorien-de-Lay, fils de cordonnier, ouvrier en filature avant guerre, puis dans l'usine de crayons Conté à Régny après-guerre, avant d'être engagé à l'arsenal de Roanne en 1938 jusqu'à sa retraite en 1955, a été capturé le 10 mars 1916 au Morthomme, à l'ouest de Verdun, où la grande bataille a commencé depuis une quinzaine de jours.

Avant d'aborder sa captivité, retenons une anecdote qui l'a marqué, à Stenay, en France occupée, dans la zone des Etapes, là où son camarade Claude Murat a été passé en revue par le Kronprinz :

T- *« Après, nous avons marché le long de la Meuse. A Stenay, une chose qui m'a frappé, c'était un vieillard, un homme âgé (j'ai cru que c'était un instituteur) avec une jeune fille, une jeune Lorraine tout ce qu'il y avait de beau, une jeune fille qui cherchait à embrasser un soldat français. Et c'étaient des cavaliers allemands qui nous encadraient ! Alors, cette jeune fille essayait … Oh ! Qu'elle était belle ! Tout par un coup, elle a embrassé le premier venu ! - « Est-ce qu'ils ont… ? » « Non ! » je dis, on criait tous : « Non ! Ils prendront pas Verdun ! Ils ne l'auront pas ! Ils ne l'auront pas ! »*

[27] Dans la partie nord de la Loire (le Roannais au sens large) il y a fréquemment confusion entre les sens d'écouter et d'entendre.

E- *Ah ! C'était par patriotisme qu'elle essayait d'en embrasser un ! Ce n'était pas un de ses petits amis ?*
T- *Ah non ! Ils étaient envahis. Mais cette jeune fille, elle me convenait bien. Elle voulait embrasser un soldat français. Elle était jolie ! Et puis on voyait bien que c'était sincère : c'était une Française, elle ! Entre deux chevaux, elle a réussi à en embrasser un, le premier venu. On criait : « Ben, t'as de la veine, toi ! ».*

Après Stenay, qui se trouve à une bonne vingtaine de kilomètres de la frontière belge, suivons l'itinéraire de Jean Roche :

T- *« Après, à Stenay, on nous a embarqués dans le train. Oh ! On a passé encore une nuit là. Et puis dans le wagon à bestiaux. On nous a donné un croûton de pain : on avait faim ! Un croûton de pain pour la journée ! Mais sortis de la caserne, quand on est arrivés à la gare, le morceau de pain était descendu ! On a attendu des heures, des heures, qu'un train arrive ! C'était un train de marchandises. Et puis nous voilà dans les wagons, tous affalés dans les wagons. Je me souviens d'un type qui était… Rouchelin, qui était de Riom, dans le Puy-de-Dôme, il nous a dit : « J'ai promis que tant que j'ai mes deux bras, je ne crèverai pas de faim ! Mais aujourd'hui, j'ai beaucoup faim quand même ! ». Et quand je suis revenu de la guerre, il y avait un cousin qui était avec lui. Tout par un coup, son cousin dit […]* (je lui demande) - *« Et Rouchelin , qu'est-ce qu'il est devenu ? » - « Pauvre vieux, il est mort de la grippe, il revient pas en France ! » Eh oui ! Ce qu'il y a de plus triste : laisser sa peau en pays ennemi ! »*

E- *Donc là, vous n'aviez toujours pratiquement pas mangé ?*

T- *Ah non ! Dans le train, on nous emmène au camp de Giessen*[28]*, dans le duché de Bade… Je me souviens toujours : on descendait à la gare, y avait un monsieur, un gros Allemand avec une pipe en porcelaine, qui faisait signe à une femme de l'autre côté. Mais il faisait pas attention, il marchait à reculons : il tombe sur un bec de gaz ! Tout le monde, un éclat de rire ! Ah ! Qu'il était furieux ! Qu'est-ce que vous voulez qu'il nous fasse !*

Ce sont donc, chez les témoins qui ont, comme Jean Roche, conservé une excellente mémoire encore à 94 ans, des scènes insignifiantes, mais drôles, qui sont remémorées 72 ans après les faits ! Reprenons la narration du témoin :

T- *« Au camp de Giessen, eh ben on est restés deux jours. Ah ! Au camp de Giessen, c'est qu'on avait faim ! On avait trouvé des pommes de terre crues. Y avait un poêle qui marchait au charbon noir, on met ça au bout d'un pique-feu et à celui qui mettrait sa… Et on se bousculait tous ! Pour manger cette pomme de terre ! C'était mi-cuit, c'était noir par du charbon, j'en ai mangé et puis j'ai bien travaillé : une indigestion ! Oh la ! Oh la ! J'étais pas le seul, mais une indigestion ! Alors, on se couche, le lendemain, on nous emmène à la gare. Un soldat, une sentinelle, je lui fais signe ; il m'a répondu en français (c'était un jeune) : « Encore quelques instants ! » Il me mène dans un urinoir ! Mais je dis : « C'est pas là ! C'est pas là ! ». C'est que je me tortillais ! Enfin on monte dans le train. Les camarades étaient bien chics. Monsieur Liabeuf, que je vous ai dit, de La Fouillouse, il me lâchait pas. Je suis allé dans les W.C. dans le train. Mais on arrive à la gare de Francfort. Oh la ! J'ai signé mon passage ! Je me suis débarrassé. J'ai dit aux gars : « Ça y est, j'y suis ! ». J'ai signé mon passage, j'étais pas beau… Des coliques affreuses ! […] Alors on est arrivés au camp d'Hindeberg, là. Hindeberg*[29]*, c'est sur la montagne entre Stuttgart et Höchstädt, c'est une ancienne fonderie. Alors là, on a distribué par escouade . L'escouade 339 : moi j'étais avec les gars du 139 d'Aurillac. On monte tout à fait dans un grenier là-haut ! J'ai trouvé une paillasse, je suis tombé dessus, mais alors, mon vieux, j'en pouvais plus ! Plus ! Plus ! J'ai dormi je sais pas combien de temps, peut-être un jour, mais y en a qui m'ont dit que si je me suis réveillé ben…Y a deux sentinelles qui passaient avec le fusil et la baïonnette au bout ! Il paraît qu'ils m'ont regardé et qu'ils ont ri de me voir dormir comme ça : j'étais cuit ! Alors, on a distribué par escouade. Escouade 339 : j'étais caporal, j'avais des gars ; c'était un titre honorifique, on peut dire qu'il servait à rien du tout ! Là on nous a donnés un peu à manger. Oh ! De la nourriture ! C'était pas de la nourriture française ! Quand on avait du rutabagas, on était bien heureux ! »*

Il me montre une photo des prisonniers, et retrouve les noms des prisonniers de la Loire :

T- *« François Liabeuf, de La Fouillouse, lieu-dit Monichard, canton de Saint-Héand, Thomas de Saint-Etienne, recruté à Stuttgart, Claude Planchet de Saint-Médard, Joannès Charles de Saint-Just-en-Bas, au dessous de Chalmazel, Jean-Claude Falconnet de Saint-Bonnet-les-Oules, qui est devenu mon beau-frère par la suite, Thivillier, rue du Guizay à Saint-Etienne, Jérôme : c'était le Zobi. C'est un type, je peux pas vous dire toute sa vie ! Il dit : « J'étais abandonné ». Il s'est confié, il y a deux ans qu'on était ensemble. « Tu crois que je suis un brave garçon, non, je suis qu'un pauvre voyou ! ». C'était le meilleur des camarades ! Il m'a raconté sa vie, je peux pas vous le dire ! Tout ce que je peux vous dire c'est : « Mes parents m'ont laissé courir dans la rue depuis l'âge de treize ans, alors, ça peut rien faire de bon ! ». On s'en doutait pas ! C'était le meilleur des camarades. ».*

---

[28] La ville de Giessen se trouve à 40 kilomètres au nord de Francfort. C'est un des grands camps de prisonniers en 1914-1918

[29] Je n'ai trouvé aucune localité de ce nom (ou approchant) dans la région indiquée (Bade-Wurtenberg) ni ailleurs en Allemagne (recherche sur Google Maps et Encarta)

Il répète l'histoire de Jérôme, dit Zobi, sans rien ajouter de nouveau, sauf : *« Il m'a expliqué ça. J'ai dit : « J'espère quand tu reviendras* (que) *tu vas tenir une ligne de conduite honorable, au moins tu travailleras. ». Et je crois après qu'il s'est marié et qu'il a pris de la raison. […] On s'est rassemblés entre gens du département ; c'était bien avec nous, et mon vieux, si y arrive quelque chose, on est là pour les familles. C'est moi le premier qui ai reçu un colis* (ému)*… Je vais vous dire : j'ai d'abord écrit à mes parents, s'ils pouvaient m'envoyer, me donner…(je demandais pas du pain) m'envoyer de la marchandise que fabrique mon ami Ducarre. Alors ils ont compris : c'était un garçon boulanger. Fallait pas y dire tout cru, alors je prenais des précautions. Et mes parents m'ont dit après : « On a lu cette lettre avec le secrétaire de mairie Choitel sous le réverbère qui était face de chez nous ! ». Il lisait et il disait : « Voyez, il demande déjà du pain ! »*

La solidarité entre gens du même petit pays, ici du département de la Loire, dans un ensemble qui doit être principalement auvergnat, puisque la composante principale en est le 139e R.I. d'Aurillac, dans le Cantal, est naturelle par les affinités, et aussi, comme il l'indique, pour prévenir les familles, et les visiter au besoin au retour en France, en cas de malheur survenu à leur prisonnier. Jean Roche est le seul qui indique qu'il fallait être sibyllin dans les demandes de vivres qu'on faisait à ses parents. Si ses parents ont recours au secrétaire de mairie pour lire la lettre, c'est sans doute qu'ils ne savent pas lire, ou maladroitement.

T- *« On était dans un petit pays à Volkensfelden[30]. Ah ! On a eu de la chance. On était deux dans la même ferme. J'étais pas un paysan, moi, ils ont été corrects. Je vais vous dire : y avait dans le pays un berger suisse qui gardait les moutons, qui parlait le français assez bien mais qui le comprenait parfaitement ! Alors, le dimanche, qu'est-ce qu'on faisait après-midi ? On avait pansé le bétail le matin, le soir on jouait au bouchon ! Vous savez : on prend un bouchon, puis on met une pièce de deux sous dessus, puis avec un caillou à le faire tomber !. Et les bandes de paysans du pays qui étaient réunis, qui disaient à ce Suisse : « Demandez-leur donc ce qu'ils pensent là ! ». Il s'approche vers nous. – « Ah !, je dis, vous permettez les gars que je parle pour tous ? ». – « Ah ben, bien sûr ! ». – « Ecoutez, Monsieur, comme vous nous sommes des gens…nous sommes des prisonniers de guerre, mais y a une chose qui nous choque dans le pays, c'est quand les jeunes femmes, les femmes et les enfants ils nous voient, ils se sauvent ! Ils se sauvent : ils ont peur de nous ! Il faut pas avoir peur : nous sommes des gens civilisés ! » Oh ! Alors, ça a porté ! Ah ! Ça a porté ! Les paysans, ils ont baissé la tête ! C'était fini après, ils étaient polis envers nous.. »*

Il explique assez longuement, avec des redites, qu'il se trouvait dans une famille, dont la mère, veuve, avait deux filles, une qui travaillait comme un homme, l'autre qui avait vingt-cinq ans, et qui était très bavarde. Puis un « *patron* » (dont on ne comprend pas le lien familial avec les autres) qui tenait absolument à savoir où et quand il avait été capturé.

E- *« Vous aviez quels rapports avec eux, là ?*

T- *Ah ben, on travaillait, on mangeait chez eux, mais ils ont été polis. On couchait chez eux au premier étage. Je me rappelle une fois, Liabeuf, il entendait que ça tonnait, on était dans la chambre : « Ecoute ! Mais c'est les Français qui arrivent ! Les Français ! ». Il voulait, il croyait que c'étaient les Français qui étaient dans le Würtemberg ! Malheureusement, ils étaient loin, hein ! Mais il avait pris le noir…*

E- *Et là vous étiez donc trois dans la ferme ?*

T- *Deux ! Planchet et moi ! Planchet se défendait bien, dans sa jeunesse il avait appris le travail à la campagne. Mais moi, ça allait quand même, je pansais le bétail, oh, ça allait. Et quand on est partis, la mémée (d'habitude pour donner l'étrenne, chez eux c'était cas rare) la mémée a donnée deux pièces d'un mark pour montrer qu'elle… qu'on était correct, quoi. Je lui ai dit : « Verstehen, Verstehen ! »* (« comprendre ! » = « je comprends »). *Et je sais pas aux autres… elle en a point donné, mais à moi, elle m'en a donné.. Je leur dis pourquoi. Un jour, on était à table, on mangeait, il passe un type du pays, le patron dit : « Oh ! In Romanien ! ». Il était en Roumanie. Moi je dis : « In Volkensfeld ! ». Il a éclaté de rire ! Il a compris que moi j'aimais mieux me voir prisonnier à Volkensfeld que lui en Roumanie ! »*

Comme on l'a vu à propos du cas de son camarade Liabeuf, le cafard pouvait envahir l'esprit des prisonniers au point de provoquer des hallucinations. Ensuite, Jean explique longuement qu'ayant pris un dépôt de sang et de pus à un doigt, résultant d'une écharde, il a été emmené dans un bourg voisin qui possédait une pharmacie et a été bien soigné, l'abcès ayant été percé, puis désinfecté *« à l'iodophorme »*. La visite se termine dans un café où Jean va découvrir un usage allemand :

T- *« En sortant de là, le patron nous avait emmenés (il profitait de faire ses commissions) avec d'autres paysans…On m'a mis dans un coin, et on m'a donné un bock de bière. J'avais fini (moi, je savais pas) j'avais fini mon verre, on m'en rapporte un deuxième ! C'est la mode en Allemagne : si vous voulez pas qu'ils en rapportent, il faut pas finir votre verre ! Ah ! Si vous le finissez ! J'ai bu deux verres…Et on m'a ramené à la maison.*

[30] Je n'ai pas retrouvé ce nom (ou approchant) dans toute la carte d'Allemagne, ni par Encarta, ni par Google Maps. Peut-être est-ce une toute petite localité, ou le nom est-il inexact. Bien plus loin, il parle de Volkensfeld, puis de Volkrisfelden, que l'on ne retrouve pas davantage.

E- *Vous étiez bien traité !*
T- *Là, oui, je le reconnais et je leur avais dit. Alors la sentinelle s'est déridée un peu aussi. »*

Malheureusement, pour une cause assez futile, et obscure, le séjour dans cette ferme va cesser. Il l'annonce d'abord, puis l'explique beaucoup plus tard

T- *« On est resté cinq mois et on nous a fait enlever parce qu'il y avait une famille dans le pays qui nous aimait pas. ….] Et puis il y a eu un incident, justement. C'était Falconnet. C'est la première fois que j'ai fait le 1er mai dans ma vie. On a travaillé le matin. Le patron dit : « Halt ! Ersten May » ! On était tous là, et puis on va chercher Falconnet. Où il est ? Il était dans un petit bois avec la fille de son patron. Il travaillait, il ramassait des feuilles.*
E- *Ah bon ? Il était pas amoureux de la fille du patron ?*
T- *Ah ! Pas ! Non, non ! Hola !*
E- *Parce que parfois, ça s'est fait !*
T- *Oui ! Mais là, c'était la guerre, il nous mouillait pas de ce côté là !* (sens ?). *Alors on dit : « On vient te chercher ». La fille fout le camp en criant à la sentinelle. La sentinelle vient, la baïonnette au canon, fait semblant de nous tirer. Alors, il nous ramène à notre chambre là-bas, et je dis : « Ben mon vieux, ça tombe bien, là ! ». Puis quelque temps après, quand il m'a ramené, la sentinelle dit : « La maison à côté – je me rappelle plus du nom- ils sont fous, c'est eux qui ont porté plainte pour vous enlever » et ils nous… Notre ami Ströbel , c'était Ströbel… Ah ! Vraiment, on les a regrettés après ! »*

La jeune fille s'était-elle sentie menacée par ces deux prisonniers français qui venaient chercher leur camarade Falconnet, pour passer ensemble l'après-midi du premier Mai ? La famille en question n'a-t-elle pas apprécié de voir son prisonnier quitter le travail de son propre chef ? Jean propose une autre hypothèse :

T- « *On est allé le chercher, mais on la regardait pas. Mais elle, elle a fait la dégourdie, elle est partie, croyant qu'on…*
E- *Que vous vouliez lui sauter dessus !*
T- *Non ! Qu'on voulait se révolter, s'évader ! On risquait pas de s'évader ! ».*

Tous trois sont donc renvoyés au camp, et à son régime strict. Puis ils changent de ferme, dans un autre lieu :

T- « *Après on a fait une deuxième maison. Ah ! C'était pas la même chose, à Kleinansbach*[31]*, pas loin de la frontière* (avec la Bavière)… *Je suis resté un an et demi là. C'est une famille qui avait sept enfants. Oh ! Le patron, il voulait du mal aux Français, aussi, mais enfin ! Il avait un frère qui était manchot, qui a pas été à la guerre, et l'autre qui était sous-officier de l'armée (il venait quelquefois), et deux sœurs du patron qui étaient religieuses protestantes. Un beau dimanche, moi j'étais là-bas, je travaillais, je pansais le bétail, c'était l'hiver, et puis je n'avais pas fermé la porte de dehors avec une* (barre), *je mettais une botte pour pas que le froid passe dessous. Il fallait que je rentre par une porte latérale qui donnait aussi dans le couloir. Quand je prends la porte latérale pour m'en aller, « pouf ! », deux types qui me prennent, ouvrent la porte, me poussent dans la « Stube », la salle à manger ! « T'es fait », je me suis dit, « t'es fait ! ». C'est la grand-mère qui était là (elle avait quatre-vingts ans, elle avait fait venir tous ses enfants ; Alors ils se sont mis à…, il causaient entre eux. Y avait un harmonium à la maison (pas un grand, un petit), la fille était à côté, puis une religieuse, une jeune religieuse qui était là-bas, qui pianotait. Alors la jeune fille faisait « Uns* (unsere) *Franzose » !* (« notre Français ») *La religieuse se tourne, salue, alors je salue aussi, puis après on me dit* (inaudible). Je dis : « *« Ich denke an meine Familie in Frankreich », « je pense à ma famille en France ». Je les voyais tous heureux en famille, moi j'étais prisonnier* (ému)… *Et ils ont l'habitude, quand ils ont quelque chose d'extraordinaire, ils ont un livre qu'ils font signer. Notre passage… Ah ben, voyez, ils m'ont fait signer, j'ai vu qu'il y en avait d'autres qui avaient passé, mais je sais pas ce que c'était. Ah ! ben, je dis : « Si c'est que ça… ». Alors j'ai mis : « En souvenir de ma captivité », mon adresse : « Jean Roche », « Saint-Symphorien-de-Lay, Loire ». Ils ont regardé « Loire » : « Wast ist das ? Oberamte ? Le chef-lieu politique qu'on a chez nous, c'est le « Oberamte »*[32]*. Ils m'ont regardé un moment… ».*

On mesure la surprise de Jean : alors qu'il croyait sa dernière heure venue quand il est saisi par les deux gaillards (*« T'est fait ! », je me suis dit),* ce qui indique bien qu'il ne sent pas en sécurité malgré les preuves d'humanité qu'on a pu lui donner, il est prié d'assister à une fête de famille, et on le prie de signer le livre d'or de la maison ! Mais poursuivons :

E- *« Et là, leur fête, c'était quoi ? C'était la fête de Noël 1916 ?* (non : 1917 !)
T- *Ah ! La Noël, ils fêtaient quatre jours ! Mais il fallait panser le bétail. On coupait le foin « du Fedder scheiden », couper le foin de petite longueur, deux centimètres, on donnait pas en botte, c'était trop cher, on mélangeait avec de la paille !*
E- *Donc, en fait, ils étaient à court de provisions ?*

---

[31] En Souabe, au sud de la ville fortifiée de Rothenburg ob ter Tauber, non loin de la localité de Wittenberg

[32] En allemand standard , le chef-lieu de canton se dit « Kantonhaupstadt » et de département « Hauptstadt des Departements ». On trouve aussi « Kreistadt », pour chef-lieu d'arrondissement.

T- *Oh tout ! C'était tout ramassé ! Je vous disais : ils ont tué un porc une fois, et ils devaient pas le tuer, c'était…*
E- *Clandestinement alors ?*
T- *Oui ! Celui qui est venu le tuer, il avait été charcutier, il avait été uhlan en 1870. On a tué le cochon sur la remise, on l'a fermée pour pas que les voisins entendent (parce qu'ils se vendaient les uns les autres ! Ouh, pour ça, alors ! Alors, le cochon, un coup de masse dessus, et puis ils l'ont saigné, ils l'ont découpé. C'est moi qui ai emporté les morceaux au deuxième étage, sur le lit de la jeune fille : ils avaient mis des draps dessus, ils cachaient comme ils pouvaient. Ils étaient obligés d'y cacher, hein ! »*

On se trouve devant un abattage clandestin du cochon comparable à celui décrit par Jean Salanon, sauf que lui indique que c'était seulement pour échapper aux contrôleurs, alors qu'ici, c'est aussi pour échapper aux voisins délateurs. La technique de l'assommage du porc ne peut que frapper un paysan forézien, qui plante directement, sans préalable, le couteau dans la gorge du cochon pour qu'il saigne davantage…

E- « *Mais ils vous faisaient confiance quand même parce que vous auriez pu les vendre !*
T- *Fallait ben, bien sûr, j'étais dans la maison, le Français. Ils croyais que je comprenais pas, mais je comprenais fort bien, je comprenais les gestes. « Oui, je cacherai bien tout ce que vous avez ! ». Le dernier patelin où je suis allé, ils ont été trahis ! »*

Après un épisode assez rocambolesque où la faute d'un autre prisonnier fait renvoyer tout le monde au camp –nous y reviendrons en abordant la partie de la discipline- pour subir des peines de prison, Jean va être placé à la fin du printemps 1918 dans un troisième lieu, dans le Jura souabe :

E- *« Où est-ce qu'on vous a mis, là, après ? Votre troisième endroit ?*
T- *A Neuffen ! C'est encore les relents* (contreforts) *du Jura ! Oh ! Le pays est beau, là ! Neiffen, Orbrand, Nürtingen*[33]*Ah ! Je suis tombé dans une ferme, ils pouvaient garder personne ! Le patron était huissier et y avait deux filles à la maison. C'est pas des petites filles, hein ! C'est des caisses d'horloge !* (rire) *Qui se battaient ! Se fichaient des trifouillées ! J'ai été obligé de faire l'arbitre !*
E- *De quel âge ?*
T- *Y en avait une qui avait un an de moins que moi, Dora, celle-là. L'autre alors… Elles se fichaient des trifouillées ! Une fois, on fauchait de l'avoine. Moi j'étais… Je risquais pas de courir. Et j'entendais que ça faisait vilain ! Oh ! Ça faisait vilain, ça se disputait ! Tout par un coup, celle qui était devant se tourne et prend sa soeur, et l'envoie, vlan ! L'autre, la faux à la main ! Je pose ma faux, je cours… « Tu vas la trouver tout en sang ! » C'étaient des Allemands, mais enfin ! Elle est arrivée, elle a lâché sa faux, elle était assise… « Mais qu'est-ce qu'il y a donc qui va pas ? » je dis ! Je fais peter des noms !* (jurons). *« Il faut lui foutre la paix ! ». Jamais elle a retouché sa sœur ! Moi, j'ai compris plus tard pourquoi elles se disputaient : c'est que le bon ami était venu en permission et il avait rempli son rôle de bon soldat, de bon Allemand ! Ah ! Ah* (rire) *Alors sa sœur lui reprochait… Vous voyez de là ?*
E- *Oui, oui ! L'autre était jalouse de sa sœur !*
T- *Ah ben, elle lui reprochait qu'elle était comme ça parce que le bon ami était venu en permission, cette pauvre Anna […]*
E- *Mais il y en a qui m'ont dit que les prisonniers français parfois ont été amoureux de…*
T- *Ah ! Mais c'est elles qui m'ouvraient mon courrier. Les Allemandes, je pense bien, oui ! Faut savoir tenir ses distances !*
E- *[…]Donc là, vous êtes resté combien de temps dans cette ferme avec ces deux grandes filles ?*
T- *Cinq mois ! Mais c'est que j'ai profité d'une occasion….*
E- *C'était l'été 18, ça ?*
T- *Le maire était en mauvais rapports avec le patron. Et ils avaient un gendre qui portait un nom français, qui était à Lisenhof, dans le pays à côté. Il était venu un jour avec ses filles à la maison. « Ah ben, j'y dis, vous avez un nom français, Franzosiche Name ! ». Il m'a fait comprendre que c'était un Français quand Napoléon…Louis XIV en 1685 qui a chassé les protestants*
E- *A la révocation de l'Edit de Nantes !*
T- *Voilà ! Ils sont allemands. J'en parlais un jour avec M. Pillet, maire de Roanne […]*
E- *Là, vous avez passé l'été 18, donc ?*
T- *Oui ! Et puis alors… Tout par un coup, je m'étais fait mal. Je dis : « T'as une hernie ! », et je savais qu'il voulait mal le patron, le maire du pays. Houla ! Il s'accordait pas avec mon patron qui était huissier. Y en a un qui me dit, un Belge : « Vas donc trouver le maire ! ». Et la sentinelle m'a mené… Je lui ai dit. Je suis parti à Nürtingen, on m'a donné un bandage : « Mais je peux plus travailler ! ». Le maire attendait que ça, lui ! Trois jours pour me faire* (évacuer). *Je prépare mon bagage, et en route ! Les filles disent « Bald !* (bientôt) *Tu reviendras ! ». Pensez : zéro ! Et un mois après, là-bas, je travaillais au jardin de la*

[33] Nürtingen est à 30 km au sud-est de Stuttgart, et la petite localité de Neuffen 10 km plus au sud

*ville, je trouve une note sur ma paillasse : « Vous êtes invité à vous présenter au bureau… ». Et je trouve le capitaine. Y a une fille qui avait été bonne chez lui, cet officier allemand !*
E- *Anna, ou Dora ?*
T- *Oui. « Alors, on vous demande à Neuffen, vous allez… ». – « Oh ! Mais je peux pas ! Je peux pas ! - « Mais vous travaillez ben ici ! » - « Ici, j'ai des camarades, ce sont des hommes, ils m'aident quand j'ai un poids lourd. Mais là-bas, y a que des femmes ! ». Il a éclaté de rire ! Je peux pas lui dire : « Je ne veux pas ! ». Si lui, il veut, il m'envoyait de force ! « Je peux pas, c'est pas de mauvaise volonté, vous savez ! Mais là-bas, y a rien que des femmes ! »*
E- *Elles avaient envie de vous revoir !*
T- *Mais pour faire le travail ! … Je pense ben, oui ! Y avait un cheval, un vieux cheval, qui était borgne, et moi ! Pensez donc ! Il était essoufflé, ils le gardaient question de ça, ils ont mieux soin de leurs bêtes que d'eux-mêmes ! Ils gardaient ce vieux cheval. Je l'attelais, dans la rue, mais je mettais cinquante kilos sur une charrette : tous les quinze mètres, il fallait s'arrêter ! »*

Toujours est-il que Jean n'est pas retourné à la ferme de Neuffen et a terminé sa captivité comme jardinier à la ville de Darmstadt, avec sa hernie. Ce qui tend à montrer que la situation de prisonnier dans une ferme n'était pas toujours la place la plus convoitée, même pour se nourrir à peu près convenablement. On a vu qu'il lui reste une connaissance de base de l'allemand, et qu'il en agrémente volontiers son discours.

**Claude Murat** (cl.16), agriculteur à L'Etrat (La Cote) a été fait prisonnier le 6 décembre 1916 à la Cote 304, vers le Morthomme, à l'ouest de Verdun. On l'a vu, en passant par Stenay, inspecté par le Kronprinz, le prince héritier. Lui et ses compagnons sont d'abord envoyés au camp de Wahn, en Rhénanie, à 10 kilomètres au sud-est de Cologne, où il reste toute l'année 1917.
E- *« Dans ce camp, qu'est-ce qu'on vous faisait faire ?*
T- *Oh ! Ils nous emmenaient… Y avait des sentinelles qui nous emmenaient soi-disant pour travailler, mais on faisait rien ! On faisait rien ! On faisait semblant de bouger quand on voyait un officier ! Et les sentinelles, vous savez, elles en avaient marre !*
E- *Mais on vous occupait à des travaux de quoi ? De culture ?*
T- *De route ! De route ! Dans un bois, ils nous emmenait…*
E- *Vous avez fait ça tout le temps, des travaux de route ?* T- *Oh oui ! Oui !*

Je me penche sur les lettres déployées sur la table et classées par date.
E- *Vous en avez une seule de Wahn, celle du 1er juillet 17. Mais toutes les autres sont de 18 sont du camp de Limbourg…*
T- *Oh ! Mais je les ai pas toutes, les cartes que j'ai envoyées à ma mère parce que…Vous savez ben, si on voulait garder tout ce que…*

Cette lettre du 1er juillet 1917, alors qu'il est prisonnier depuis six mois déjà, en voici l'essentiel. L'en-tête officiel est en gras « ***Kriegs-Gefangenenlager Wahn (Rhld)*** = *« Camp de Prisonniers de Guerre de Wahn (Rhénanie).* Ensuite trois rubriques imprimées que Claude a soigneusement remplies : *« Name des Ansenders » : Murat Claude / « Nr. Des Filiallagers : 1528 »* (numéro du camp annexe) / *Persönliche Nr.* 101 986 (numéro personnel). Puis le cachet de la censure en travers : « *Geprüft 92* » (vérifié 92*)* et en dessous, la dernière mention imprimée *: « Geschriben den »* (écrit le) *« le 1er juillet 1917 »*. La lettre, d'une belle écriture penchée, adressée à sa mère (veuve depuis 1909, avec son fils aîné à la guerre qui va être tué le 23 octobre 1917) commence ainsi :

*Ma bien chère Maman,*

*Je n'ai pas eu cette semaine passée le plaisir de lire une lettre de ta part. Je t'ai écrit dimanche dernier une carte, tu dois l'avoir reçue. J'ai compté toutes les lettres et cartes que j'ai recues* de toi depuis que je suis prisonnier. J'en ai recue* 19 lettres et 3 cartes*[34].

Les deux première pages de la lettre portent sur une lettre reçue d'un certain Joannès Blanc et un avis du *« Syndicat d'initiative du Forez »* annonçant l'envoi d'un colis, et sur les recommandations qu'il fait pour les prochains envois : *« Dans les prochains que tu m'enverras je te recommande d'y mettre des choses qui craignent pas de se gâter, beaucoup de pates* alimentaires, le riz mets-le dans un sachet en toile ne crains pas d'en mettre un kilog ou 2 tu peux m'envoyer de la farine de maïs dans un sachet en toile aussi. Dans chaque colis mets-y aussi un bout de savon ».*

Puis il fait part d'une déception : *« Hier je suis été heureux un instant , on m'annoncait* un colis mais je suis été bien déçu quand on me l'a donné car c'était le colis d'1 kilog de livres, mais enfin il m'a fait plaisir quand même, j'en ai surtout trouvé 1 très intéressant, le livre de la nature ou histoire naturelle. Je n'ai pas pu voir à quelle date il avait été expédié ni par qui, mais je pense que c'est des livres de M. Martinon, tu le remercieras de ma part. »*

[34] Cela fait 22 envois pour un peu plus de six mois, soit plus de trois par mois, presque quatre.

Puis il commente diverses nouvelles que sa mère lui a apprises récemment, qu'il clôt par : *« Dans ma prochaine lettre je te dirais tout ce qu'il faudra m'envoyer pour l'hiver prochain ».*

Rien sur son état moral. Très peu de chose sur son état physique hormis : *« Ma petite santé se maintient toujours ».* Il termine en saluant ou en embrassant les membres de la famille.

On voit donc l'importance capitale que prenait pour le prisonnier ce lien épistolaire avec les siens, et la part essentielle des colis dans son alimentation . La nourriture au sens propre du mot compte infiniment plus que la nourriture spirituelle des livres.

Mais reprenons le témoignage oral recueilli le 9 février 1990, au domicile du témoin. A propos des colis, Claude indique :

T- *« C'est comme les colis, au lieu de nous les donner, ils les gardaient pour eux ! Pff ! Ça, moi j'ai pas reçu tous les colis que ma mère m'avait envoyés. Et puis encore par-dessus le marché, vous savez, y 'en avait qui en recevaient point, des colis, là-bas ! Alors on était obligé de partager. Et puis fallait faire cuire ! On disait d'envoyer quelque chose de cuit, quelque chose…Et quand on avait partagé eh ben…* (il restait pas grand chose !). *Du bois, il fallait apporter du bois pour faire cuire…*

E – *On vous laissait faire du feu quand même ?*

T- *Oui, dans la cour, oui…*

E- *Et là, vous avez enduré faim, quand même !*

T- *Oh !* (petit rire) *J'étais pas bien pesant ! »*

Pour ce qui est du froid de l'hiver, dans les baraquements en bois, il découvre l'avantage insoupçonné de la promiscuité :

E- *« Vous étiez nombreux dans ces baraquements ?* T- *Oh ! Bien sûr !* E- *Et on arrivait à se faire des copains ?*

T- *Ben bien sûr ! On était bien obligé ! Mais des lits (je sais pas comment qu'ils appellent ça), des lits à double étage, oui, qu'on avait. Alors on arrivait à se tenir chaud, comme ça, deux rangs de soldats dans une baraque, ça faisait de la vapeur quand même, ça faisait de la chaleur, un peu… ».*

La mort de son frère, apprise en Allemagne, l'a beaucoup touché :

E- *« Si je comprends bien, vous avez appris la mort de votre frère quand vous étiez prisonnier ?*

T- *Mais bien sûr !* (il a des sanglots dans la voix)

E- *Ça a dû être dur ?* (long silence). *Il est mort quand, votre frère ? En 17 ?*

T- *En 17, oui, le 23 octobre.*

E- *Alors, vous l'avez appris aux environs de la Toussaint ?*

T- *Oui, oui, même après….Oh !* (un sanglot) *Mais je m'y attendais, vous savez. Parce que dans l'infanterie, vous savez bien combien qu'il y a qui sont morts : ça m'a pas été une surprise ! Ça a été un malheur mais…*

E- *Alors, votre pauvre mère, elle perdait son fils aîné, et elle avait son second qui était prisonnier !*

T- (très ému) *Se faire nourrir par sa mère à vingt ans, vous savez, c'est dur ! Et on était obligé ! »*

A la fin de l'année 1917, Claude est transféré au camp de Limburg an der Lahn, en Hesse, à 10 kilomètres au sud-est de Coblence. Il y sera, comme dans le camp précédent, affecté à l'entretien de routes dans le voisinage du camp, ainsi qu'à l'extraction de sable et de rochers dans des carrières. Lui, l'agriculteur, n'aura jamais la chance d'aller dans une ferme, alors que tant d'intellectuels s'y sont retrouvés !

Il a conservé une lettre du 14 février 1918, qui offre les mêmes caractéristiques que la précédente, hormis le nom du camp, mais qui présente la trace d'une bande noire de censure de 3 centimètres de large, qui oblitère totalement la fin de la phrase : *« J'en ai reçu un dont je n'ai pas pu voir la date, autrement je n'en ai reçu que deux du mois de décembre….* Evoquait-il la possibilité que des colis aient été volés par les gardiens allemands ? Cette lettre revient sur la mort de son frère, après une reprise, à la troisième page, de l'en-tête *« Ma chère Maman » : « Il y a longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Comment vas-tu. Ecris-moi souvent, des petites cartes si tu veux. J'ai pleuré moi aussi la perte de notre cher Antoine, mais il y a longtemps que je comprends que de se faire du mauvais sang, ca* ne sert de rien. Pour lui ses souffrances sont terminées et j'aime à croire qu'une vie si bonne lui a déjà* vallu* une récompense au ciel. Le bon Dieu dans son Evangile a dit : Bienheureux ceux qui souffrent car ils seront consolés. Offrons-lui toutes ces peines et cette séparation avec la ferme espérance que viendra un jour ou* nous pourrons nous embrasser. »*

Les Béatitudes offrent ici pleinement leur rôle consolateur. La religion aussi, avec l'espérance du Salut pour le défunt, qui doit soutenir le moral des vivants. Quant à la dernière phrase, elle est ambiguë : ce jour des retrouvailles auquel Claude aspire, est-ce son retour près de sa mère chérie, ou les retrouvailles au Paradis avec leur cher Antoine ?

A partir du 3 mars 1918 jusqu'au 3 novembre, Claude tient un double, sur un cahier, de toutes les cartes et lettres qu'il expédie à sa mère. Ainsi, le 14 mai, il lui apprend une nouvelle réconfortante :

*« Je viens t'apprendre que tous les prisonniers captifs avant le 1$^{er}$ novembre 1916 vont être échangés. Tu dois savoir que je n'en suis pas de ce nombre mais cela viendra, ma chère Maman, gardes-en l'espérance. »*

Cette mesure a-t-elle reçu un début d'application ? Aucun des onze captifs, parmi nos témoins, pris avant cette date, n'a été libéré avant l'armistice !

Sachant que ses lettres sont censurées, Claude n'aborde jamais la question de la guerre, et tout tourne autour des colis reçus, en nourriture et en vêtements, et en commentaire des nouvelles de l'Etrat apprises par les courriers de sa mère. On peut cependant voir, dans sa lettre du 14 octobre 1918, percer une espérance esquissée : *« J'attends avec une grande impatience le jour qui me ramènera au pays natal, j'ai l'espérance qu'il ne tardera plus longtemps maintenant »*, espérance qui se précise dans sa carte du 27 octobre : *« Tu me dis de ne pas me tourmenter pour toi, malgré cela je comprends tes peines et tes soucis, mais je crois que cette terrible guerre touche à sa fin et que le jour qui me ramènera vers toi s'approche. »* .

**Une vision plus qu'idéalisée de la vie des prisonniers dans les camps**

De son séjour de deux ans, dans ses deux camps allemands, **Claude Murat** a aussi rapporté un exemplaire en quatre pages de la fameuse « *Gazette des Ardennes* », journal édité à Charleville, en français, par les Allemands à l'usage des prisonniers français et distribué aussi dans la zone française occupée, ceci d'août 1915 à octobre 1918. C'est un journal de propagande qui ne peut absolument pas tromper les prisonniers, mais qui peut abuser les lecteurs français restés en France . Ainsi, sous le titre *« Impressions d'un prisonnier français en Allemagne – Le camp de Giessen »*, on peut notamment lire le récit des agapes de nos compatriotes :

*« Ceux qui ont reçu des colis préparent des mets nationaux dans des poêles chauffés à tout coke et charbon. Le Toulousain laisse mijoter son cassoulet, le Marseillais –té, mon bon !- confectionne sa bouillabaisse, le Corse sa polenta, le « parigot » ses frites exquises. Toutes les cuisines embaument l'air. Avec l'ordinaire du camp ajouté aux paquets, nos nouveaux Vatel dînent chez Lucculus* étant eux-mêmes* (bord de page érodé par l'usure du pliage). *Nous suivons notre geôlier qui arpente d'une jambe ingambe l'avenue de l'empereur. La coquette petite ville est propre comme un pfennig neuf. L'œil se repose sur les gracieuses villas aux styles différents. Sur les trottoirs, des arbres émergent fièrement du sol. Ils prennent, en cet hiver, une beauté intime qu'ils n'ont pas dans la gloire du feuillage et des fleurs. L'abondance de leur fin corail noir est charmante ; ce ne sont point des squelettes, c'est une multitude de jolis petits membres où la vie sommeille. »*

Qui n'envierait pas cette charmante villégiature au camp de Giessen ? On devine que le rédacteur (qui signe *« L'aspirant Jean sans Peur »*) est un français lettré qui a prêté sa plume érudite à l'ennemi !

Cet auteur donne plus loin un autre échantillon de son talent : à partir de la description d'une prétendue *« soirée dansante »* au camp, il traduit les espoirs de libération des prisonniers, et parvient même à évoquer les morts français en terre allemande, avec une décence feinte :

*« Ce sont les poilus qui ont organisé, à la bonne franquette, une soirée dansante ! Allons ! la vie renaît. Tout vibre, la prison semble douce. La guerre ne durera point toujours. Nul ne peut suspendre la marche des heures. Le réveil se fera, et avec lui, une aube de paix, d'amour et de prospérité se lèvera. Demain, c'est la liberté, le retour au foyer. Seuls*, quelques individualités, mortes pendant la captivité, resteront ensevelies sous leur linceul de terre et de marbre en Allemagne. Elles seront l'objet du respect et des soins dûs* aux braves. Le souvenir de nos chers disparus ne s'effritera pas au gré du temps ; un monument des combattants de cette campagne sera érigé bientôt dans le camp de Giessen. Cela est réconfortant pour le cœur meurtri des familles alliées, car elles sauront, désormais, que les tombes des leurs seront bien entretenues et qu'en Allemagne, seront appliqués aussi les vers du poète, chantre éternel :*

*« Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie*
*Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie…* **»**

Quatre autres vers sont cités, avant l'ultime conclusion apaisante de ce très long article illustré de photos presque joyeuses de prisonniers : « *Le camp de Giessen dort maintenant. Des songes peuplent le sommeil des poilus. Le rêve passe…C'est minuit ! Prisonniers, dormez en paix. »*

Assurément le rédacteur français est lettré, car il cite Victor Hugo comme il respire, avec l'ultime élégance de ne pas donner son nom pour ne point paraître pédant. Et il est psychologue, car il traduit bien, mais sans la moindre révolte envers le pays qui les tient captifs, le rêve de retour chez eux des prisonniers. Et il les assure que les morts en captivité (*« « quelques individualités »*….qui étaient tout de même plus de 40 000 sur 520 000 prisonniers ! Dont rien n'est dit de leurs souffrances, de leurs privations, des brutalités subies les ayant conduits à la mort !) seront honorés, restés seuls sur le sol allemand… Il faudrait être bien naïf pour croire qu'un *« linceul…de marbre »* leur sera donné !

Cette vision lénifiante et pour tout dire totalement mensongère de la vie dans les camps, n'est pas sans évoquer celle d'un observateur pourtant neutre, car Suisse (bilingue franco-allemand) que cite **Annette**

**Becker** dans son ouvrage *« Oubliés de la Grande Guerre »*[35] : le **docteur Eugster** inspectant en 1915, à la tête d'un commission, des camps français et allemands pour le compte du CICR (Comité International de la Croix-Rouge) et publiant ensuite un volumineux rapport sur ces visites, exprimant sa satisfaction générale. Pour les premiers, il écrit par exemple : *« Nous ne voudrions pas omettre d'exprimer notre satisfaction d'avoir pu constater que les autorités françaises traitent les prisonniers de guerre avec une bienveillance et des sentiments humanitaires hautement appréciés par nous. »* Les Allemands ne sont pas moins exemplaires à ses yeux : *« Pour autant que j'ai pu le constater, les commandants des camps sont des hommes bons et disposés à la douceur qui cherchent à rendre plus facile le sort en soi pénible des prisonniers. Je suis heureux de pouvoir dire que les prisonniers français sont traités avec humanité […] Les autorités allemandes s'efforcent constamment d'améliorer la situation matérielle et morale des prisonniers de guerre ; elles sont guidées par la volonté de remplir consciencieusement les devoirs qui leur sont dictés par les lois de l'humanité. »*. Or Annette Becker explicite la raison de ce qui apparaît un pieux mensonge aux yeux d'un lecteur un peu sensé : « *On ne leur a montré que ce que l'on a bien voulu, et ils n'ont publié que ce qu'ils ont bien voulu. […] Les délégués n'ont inspecté qu'un nombre très limité des camps principaux et très peu les commandos de travail. »* Peut-être le bon docteur Eugster a-t-il voulu préserver aussi la possibilité de faire d'autres inspections dans les années suivantes en ne braquant pas les deux Etats par des critiques mal acceptées ?

## Une captivité qui se finira mal

Le caporal **Augustin Denis** (cl. 10), ouvrier métallurgiste en fabrication de poêles à Roanne, a été capturé avec toute sa section le 12 avril 1918 à Hangard (Somme), au sud-est d'Amiens. Après deux semaines de travail consacrées à l'entretien du terrain d'aviation de Proyart, il est emmené à pied jusqu'à Péronne, puis en train jusqu'au Quesnoy, à proximité de la frontière belge, où il séjourne dix jours en caserne. Il écrit dans son carnet de captivité :

*« Le 10 mai enfin on se décide de s'occuper de nous, les allemands* nous font remplir des feuilles sur la situation de notre famille, l'on nous constitue en compagnie* de travailleurs, et cela fai* nous attendîmes 3 jours avant de partir travailler. En effet, le 15 au matin on embarque pour le travail ou*, nous n'en savions rien, nous n'avions touché aucun vivres, nous arrivons le lendemain 16 au soir à Péronne, hélas ! dans les ruines de Péronne. C'est la* que nous devons travailler. Le 17 au matin l'on nous constitue en groupe et nous partîmes pour le travail qui consistait à nettoyer le canal de Péronne, lui enlever toutes ses herbes, le rendre naviguable*. Ma jambe me gênait beaucoup pour marcher*[36] *car nous logions à 5 km du chantier. Je ne pus continuer, je me fis soigner par un infirmier qui me soigna de son mieux et il était grand temps que je le fisse, c'était une vraie infection. Le malheur est qu'il ne possédait pas grand médicaments enfin je fus exempt de travaux pénibles , je m'occupais du nettoyage du camp, nous n'étions pas mal. Notre commandant de Cie, un sergent-major, fut gentil pour nous. Le 22 je tombe malade, je me plaignais de violentes coliques, je souffrais beaucoup du ventre, à courir 4 jours, je ne pouvais manger aussi j'étais sans aucune force et beaucoup maigre. Les jours s'écoulèrent ainsi, mais que nous languissons de ne pouvoir écrire ! Nous réclamons souvent au Cdt de Cie, hélas il ne pouvait rien. Les premiers jours de juin nous vîmes arriver un détachement français qui venait s'installer près de nous, en partie des prisonniers du début* (de la guerre) *qui roulaient leur bosse depuis bien des mois et des années. Nous pûmes converser avec eux et nous eûmes quelques renseignements sur la vie de prisonnier , sur nos correspondances. Dans le nombre se trouvait un Lyonnais qui fut très charitable, me venant en aide comme ses moyens le lui permettaient ; le 6 juin il me remit une de ses lettres et je l'écrivis en son nom, a* ma famille.*[37] *C'était ma première fois que j'écrivais.*

Comme il a été capturé le 12 avril, sa famille est donc restée pratiquement deux mois (compte-tenu du délai de transmission de sa lettre du 6 juin) sans nouvelles ! On imagine son angoisse ! Il continue :

*« Puis enfin le 14 notre Cdt de Cie nous remis* une lettre moyennant 5 pfg* (pfennig) *et nous la fit écrire a* nos familles en nous faisant mettre Güstrow Mecklembourg comme adresse ; cette adresse était très vague, je ne sais pas encore si elle est parvenue à destination. Et finalement le dimanche 16 juin les allemands* firent un triage parmi la Cie des éclopés et des malades et l'on nous embarqua a* destination de l'Allemagne, nous disait-on, mais le malheur voulut que nous nous arrêtâmes une dizaine de jours au Quesnoy ou un mois auparavant j'avais déjà connu tant de misères et de souffrances. Alors, le 17 au matin*

---

[35] Annette Becker, *« Oubliés de la Grande Guerre – Humanitaire et culture de guerre »*, éd. Noésis,Paris 1998, lu en édition Hachette Littérature collection Pluriel, 396 pages, citation pp.194-195

[36] Il souffre d'un énorme furoncle purulent à la jambe

[37] Comme on l'a vu avec Claude Murat, le nombre de lettres est limité, le formulaire de la lettre doit être officiel, avec les références du camp imprimées, et il faut disposer d'un numéro de prisonnier pour être autorisé à envoyer du courrier.

*nous débarquons encore une fois au Quesnoy ; avec quel noir j'entrais dans le parc ou* l'on nous enferma. Nous couchâmes dehors 3 nuits avec la pluie continuellement sur le dos. Le 4e jour l'on eu* pitié de nous, l'on nous rentra dans une maison ou* déjà était entassé un grand nombre d'Anglais, tant bien que mal nous nous casons et on resta jusqu'au 25 juin ainsi. Le 25 l'on format* un convoi mais cette fois à destination pour l'Allemagne, nous étions contents, nous traversâmes la Belgique par Namur, Liège, Verviers.*

On comprend donc, surtout en cette année 1918, où la priorité des Allemands est à leur grande attaque de printemps, où les camps allemands sont saturés de prisonniers de toutes nationalités, que la logistique de l'acheminement en Allemagne est plus que problématique. Et, dans ce cas, ce sont les « éclopés » improductifs qui partent, les valides restant en zone française occupée pour soutenir l'effort de guerre ennemi. On remarque aussi qu'il n'y a plus d'angoisse à être transféré en Allemagne, à la différence des premiers prisonniers de 1914 et 1915 : on s'éloigne du front meurtrier, et l'on sait qu'on n'y sera pas tué ! Le récit se poursuit ainsi :

*« A Verviers nous touchâmes 50 grammes de pain et du café et nous rentrâmes enfin en Allemagne par Aix-la-Chapelle, nous voyagâmes* toute la journée et le soir nous atteignîmes Cologne, grande et belle ville d'Allemagne ; quelques kms plus loin, nous eûmes un grand arrêt et nous touchâmes un souper qui fut dévoré a* belles dent*, nous avions une faim de loup. L'on apprit que nous descendions à Giessen et que demain matin de très bonne heure nous y serions. En effet, le 27 juin à 6 h nous débarquâmes à Giessen. A Giessen existe un grand camp de prisonnier*, et c'est là que les Allemands nous ammenèrent* , nous passâmes à la 1ere Cie c.a.d. une compagnie de passage, ou* l'on fait quarantaine avant d'être affecté définitivement a* une compagnie régulière, en arrivant nous mangeâmes une soupe de betteraves, avec fort appétit, puis la fouille commença. On nous laissa juste le nécessaire, tout ce qui fut cuir, caoutchouc, bidon, musette, on nous y enleva, puis nous rentrâmes dans une grande baraque ou* chacun prit une place et s'y installa. L'après-midi le comité de secours aux P.G. français nous distribua 2 kos de biscuits a* chacun qui furent les bienvenus, nous pûmes au moins apaiser notre faim, ce qui n'était pas arrivé depuis fort longtemps, dans l'après-midi, j'en manget* 12 ce qui représente au moins 1 kos* de pain, car un procédé inventé par les anciens du début nous permet de les manger très tendre* en faisant des trous dans le milieu du biscuit, vous y introduisez de l'eau, puis l'on souffle fortement ce qui fait grossir le biscuit du double et sortir l'eau, puis on le fait sécher au soleil ou au feu et vous mangez un vrai gâteau. Le 28 se passa sans nouveau sinon que nous remplîmes une feuille indiquant tous nos renseignements famille et militaire*, et nous nous reposâmes toute la journée. Le 29 qui était un samedi et jour de distribution des vivres par le comité. Ce comité organisé par le gouvernement français et des œuvres de charité fonctionne d'une façon admirable, vous distribue 2 kos de biscuits par semaine et aux nouveaux prisonniers qui n'ont aucune affectation par conséquent ne peuvent recevoir des colis de leur famille : une boîte de conserve de viande de 400 grammes, 125 grammes de confiture et 50 grammes de tabac, puis remet à la Cie des denrées, soit du riz et des haricots ou des fèves, de quoi faire la soupe 2 fois dans la semaine, alors ces 2 fois l'on mange une bonne soupe ce qui vous enlève pour un jour le goût de la betterave. Le comité est très bien organisé, malheureusement quelques sous-officiers français chargé* des distributions sont quelquefois peu honnête*, c'est malheureux à constater car chacun a bien besoin de ce qu'il a. Puis les jours passent et je suis encore à cette compagnie, nous sommes aujourd'hui le 22 juillet, mais notre quarantaine se tire, sous peu nous serons définitivement affecté*.*

A propos de cette première compagnie qui regroupe les nouveaux prisonniers venant d'arriver au camp de Giessen, l'article précédemment cité de la *« Gazette des Ardennes »* mentionne :

*« Des séries de baraques de 600 mètres carrés chacune. Pénétrons dans celle qui porte la lettre C : à la première compagnie. Là sont logés provisoirement les nouveaux ; ils y séjournent le temps de faire peau neuve. Peau neuve est bien l'expression appropriée pour les circonstances, car les poilus sont recouverts de l'obsédante vermine dénommée « totos ». Cette maudite engeance opère de véritables ravages sur le corps. La boue des tranchées est collée aux capotes, le linge est crasseux, l'homme aussi. Il s'agit de rendre à cet antédiluvien une apparence nette de l'individu normal. »*

A la différence de l'extrait précédent, le réalisme objectif l'emporte ici sur la propagande, sauf que l'optimisme est forcé quand l'auteur conclut, à propos de cette cure hygiénique traquant les poux et autres parasites : *« Les poilus sont des gaillards endurants : un « jus » et une bonne parole les relèvent aussitôt » !*

Mais reprenons le récit d'Augustin Denis :

*«Et que faisons-nous dans la journée ? Pas grand chose : faire gonflé* nos biscuits, nettoyé* notre chambre nous-mêmes, puis quelquefois en corvée. Puis aussi j'ai enfin réussi a* guérir ma jambe ce qui n'est pas trop tôt. Ici d'ailleurs la propreté règne, tout est bien tenu, assez bien installé et bien propre. Ainsi quelques jours après notre arrivée nous passâmes à la désinfection d'une façon complète et chaque semaine nous allons aux douches. Aujourd'hui 25 juillet, je passe au grand camp c.a.d. dans une Cie régulière sous le matricule 510 460. En arrivant on a procédé une fois de plus à la fouille et ensuite les allemands* nous ont logé à la baraque. B. Aujourd'hui samedi 28 juillet, l'on vient de toucher le ravitaillement du comité de secours, 2 kos biscuits, 1 quart sucre, 1 quart café, 2 quarts de fèves, un gros morceau jambon, 1 quart de*

*graisse environ 250 grammes, 1 boîte de conserve et 50 gr. tabac, tout cela pour 15 jours, a* part les biscuits que nous touchons les samedis. 3 juillet, je viens de passer la visite d'un major allemand qui m'a reconnu bon pour le travail dans ma profession, alors je pense que sous peu je déguerpirai du camp pour aller travailler. C'est dommage car on est pas trop mal puis il règne une grande animation, les soirs il y a footbal* entre Anglais et Français puis salle de lecture, en un mot la vie n'est pas monotone. Puis aussi j'ai fait la connaissance d'un Roannais, aussi nous parlons fréquemment de notre belle contrée. »*

Progressivement, on voit Augustin s'acclimater à la vie du camp et y trouver des avantages par rapport à ce qu'il connaissait avant, et à ce qu'il redoute s'il sort du camp. Comme toujours, la connaissance d'un gars du pays, plus précisément de sa ville, est un facteur réconfortant. Mais il va sortir du camp de Giessen, qui sert de gare de triage, et à partir du 4 août la qualité de l'écriture se détériore brutalement :

*« 1er Août. Je suis dans la baraque-Strasse, baraque où l'on passe à la fouille et attends qu'une sentinelle vienne nous chercher pour nous conduire en Kommando. Je pars travailler dans une usine à Weideneau[38] (Wesphalie), il me semble que ça ne doit pas être la vie* (facile ?) *enfin je verrai. Dimanche 4 Août. En effet je pressentais que la vie d'usine pour prisonnier ne serait guère belle, c'est bien vrai ; d'abord nous sommes logés dans une baraque entassés pêle-mêle et ou* la vermine vous dévore, depuis Le Quesnoy je ne l'avais plus revue, cette vermine, voilà qu'elle revient. Oh ! bon Dieu, que je la crains ! Pour comble de bonheur nous avons un mauvais chef de Kommando, un sergent allemand qui ne ménage pas les coups quand l'occasion se présente. Oh ! qu'il est méchant et brutal ! A l'usine la* ma foi je crois que ça pourra aller, je travaille à l'atelier sur mon métier, mais hélas ! je n'ai plus de force, je transpire au moindre effort et la nourriture n'est pas faite pour en donner, régime végétarien, betteraves, carottes, choux, pommes de terre, voilà ce que nous mangeons, et 250 grammes de pain par jour. Le Dimanche c'est un peu mieux, une soupe d'orge avec un petit morceau de viande. Hélas, que c'est maigre comme nourriture pour un travailleur. Que je languis de recevoir des colis au moins je me calmerai la faim, encore un mois au moins à attendre.*

*Dimanche 15 septembre 18. Voilà* longtemps que je n'ai pas écris* quelques notes. J'en profite aujourd'hui dimanche. Cette semaine une amélioration est arrivée dans ma vie de géfange* (adaptation francisée de « Gefangene », prisonnier). *J'ai reçu lettres et colis. 3 lettres me sont parvenues de ma* (nom illisible, d'une syllabe, semblant commencer par un Z majuscule, et se terminer par « d ») *ainsi qu'un colis qui a été le bienvenu, et un beau colis de 5 Kos, de quoi bien manger pour une semaine, aussi ce matin je me suis envoyé un bon chocolat au lait. Je n'ai rien reçu de la maison, que diable font-ils ? A l'atelier ma foi c'est toujours pareil 10 heures de travail par jour.*

*Dimanche 22 septembre 1918. Cette semaine un colis m'est parvenu du comité de ma ville natale* (Roanne). *Le chocolat est partie* en d'autres mains. Pas de nouveau sinon que je languis la vie de prisonnier me devient pénible de plus en plus mauvaise. »*

A partir de là, l'écriture se détériore à nouveau, comme en août :

*« Le 13 Octobre. Un grand pas se fait vers la paix aussi quel enthousiasme pour nous prisonnier*. Quel soulagement nous voyons enfin nos jours de souffrance prendre le chemin de la fin. Quel délire le jour ou* nous prendrons le train pour rentrer dans nos foyers, nous serons libérés du joug qui nous pèse' de cette vie de captif qui n'a rien d'agréable, nous quitterons sans regret la fonderie ou plutot* le bagne ou* nous travaillons. Courage encore un peu la fin de nos tourments qui approche. »*

Le journal se termine avec cette bouffée d'espoir, à moins d'un mois de l'armistice, mais dans une écriture totalement dégradée. Cet armistice, l'a-t-il vu ? Sa famille le croit mort en Allemagne. le journal a été renvoyé (avec quelques effets personnels) à sa famille qui n'a pas connu les conditions de son décès…. C'est son neveu, Louis Denis, de Roanne, informé de mes recherches par *« Le Pays Roannais »*, qui me l'a transmis pour photocopie : qu'il en soit remercié ! Ce journal écrit au jour le jour, sauf dans les deux derniers mois, montre comment l'aspect de l'écriture peut être révélateur de l'état de fatigue physique et mentale du scripteur. Augustin Denis fait partie des quelque 40 000 prisonniers morts.

Or, le précieux site Internet memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr nous procure la fiche de décès d'Augustin Denis, caporal au 141e R.I., né le 16 décembre 1890 à Roanne. Il a bien revu la France libérée, mais n'a pas profité de sa libération puisqu'il est annoncé décédé d'une broncho-pneumonie, à Montigny-les-Metz (Lorraine) le 11 décembre 1918, soit exactement un mois après l'armistice et cinq jours avant son 28e anniversaire…

## Un sergent qui finit par renoncer au privilège de ne pas travailler

Le sergent **Antonin Granet** (cl. 03), instituteur à Chamboeuf, retraité à Montrond-les-bains, dont nous avons les conditions de capture, le 9 mars 1916 à Verdun, les sensations et les sentiments subtilement

[38] En fait, la graphie correcte est Weidenau, qui se trouve, en Westphalie, à 80 km environ au nord-ouest du camp de Giessen

analysés, poursuit son récit (rédigé dès le début de sa captivité) par sa description de son voyage vers l'Allemagne :

*« J'ai si peu faim d'ailleurs, mais je suis si las. L'épaule blessée me pèse de plus en plus, je sens le pus me couler dans le dos et une mauvaise odeur se dégage. Quand serai-je au bout ? Enfin le 13* (mars 1916) *au matin un train sanitaire nous emmène vers l'Allemagne.*

*A Thionville (Diedenhofen) on nous sépare des blessés allemands parmi lesquels nous étions mêlés ; en queue du train un wagon spécial nous est réservé avec 3 sentinelles pour nous garder. Après de rares arrêts à Kaiserslautern notamment, nous traversons le Rhin vers Worms et à la nuit nous sommes à Francfort. Pendant le parcours, aux haltes, nous avons été l'objet de la curiosité où ne se montre aucune animosité. Nous constatons cependant que les marques de camaraderie, de sympathie que nous avons éprouvées de la part des soldats ennemis du front se changent en froideur circonspecte à mesure que nous nous éloignons ».*

On conçoit aisément que la fraternité d'armes puisse, finalement, engendrer l'estime, surtout envers les blessés, et que les préjugés contre l'ennemi reprennent le dessus dans la population civile, ou même chez ceux de l'armée allemande qui n'ont pas connu le front. Antonin poursuit sa narration :

*« En tramway nous parcourons la riche ville de Francfort, nous admirons également l'immense gare et à nouveau nous montons dans le train pour Giessen où nous débarquons à 1 h. du matin. Le tramway nous conduit directement au Lazarett*[39] *du camp de prisonniers. Nous sommes au terme de notre voyage.*

*Des infirmiers français nous déshabillent, nous lavent en entier, nous donnent des effets propres. Le dévoué pharmacien Bertout lave délicatement ma blessure. Belle plaie, dit-il. J'ai en effet une excavation profonde et c'est étonnant qu'aucun os ne soit touché, tant mieux.*

*C'est la chambre 50 qui nous est assignée, au 3e étage d'une caserne de mitrailleurs. Nous sommes là sept nouveaux venus : Sallier, Decevaux, Ménard, Savigny du 409, Chapon du 208 et Benessy, moi du 38.*[40]*Des petits lits de planches, des paillasses remplies de copeaux de bois, un drap blanc, de chaudes couvertures nous servent de couchage.*

Il est clair que ces conditions sont bien meilleures que celles qui nous ont été décrites par ailleurs, au camp de Giessen, notamment par Claude Murat et Augustin Denis. Mais ces hommes sont doublement privilégiés dans le traitement qu'ils reçoivent : ils sont sous-officiers et blessés. Le récit se poursuit ainsi :

*« Nous éprouvons là un certain bien-être, inconnu depuis longtemps. Malgré la fièvre et la souffrance, je me trouve à demi-satisfait, cette situation loin du danger me fait songer à ceux qui luttent sous Verdun, en même temps qu'une triste pensée me reporte vers ceux qui, là-bas, attendent des nouvelles. »*

Ici s'achève, à la page 186, le récit rédigé d'Antonin Granet. Heureusement qu'il a laissé par ailleurs six carnets, très hétéroclites dans leurs contenus (adresses de camarades, composition des escouades, chansons, recettes), dont trois nous renseignent sur sa captivité, mais un seul décrit ses activités (les deux autres étant des séries de mots allemands recopiés et traduits, des listes de phrases allemandes, et ses réflexions au camp de Limbourg qu'on retrouve dans le carnet relié).

Le carnet relié (C.R.) a servi de base au texte rédigé jusqu'à la page 59. Le texte se poursuit ainsi, dans une écriture très fine :

*« Notre chambre , un peu petite et étroite, est assez agréable, éclairée par 4 fenêtres avec vue sur le camp aux nombreuses baraques et sur la campagne qui en ces 1ers beaux jours commence à reverdir. J'ai passé d'assez bon temps dans cette petite chambre. Les premiers jours furent durs avec la souffrance, la fièvre et l'inquiétude pour les miens. Quel chagrin devait*avoir ma chère femme et mon gosse et toute ma famille lorsque l'arrivée de mes lettres serait brusquement arrêtée par suite de ma captivité. Plus d'une fois les larmes me montèrent aux yeux en pensant qu'au cher pays des êtres adorés me croiraient morts, car je me doutais bien que les bons camarades que j'avais laissés à la Cie ne pourraient écrire rien de certain sur mon sort. Aussi avec quel empressement écrivis-je la 1e lettre le 17 mars, comme j'aurais voulu qu'elle arrivât vite ».*

Là encore, Antonin est privilégié, en pouvant écrire huit jours après sa capture. On a vu que certains ont dû attendre deux mois leur numéro d'enregistrement comme prisonnier pour être autorisés à écrire leur première lettre, et ainsi informer leur famille qu'ils n'étaient pas morts ! Antonin continue ainsi : *« Et c'est tout de suite des calculs de prévisions sur les dates d'arrivée et de réponse. Chaque jour nous allons au pansement. Le 1er fut très dur pour moi. La plaie fut sondée et fouillée et il fallut séparer un fragment de chair pendant. Je souffris assez et c'est avec un œil apeuré que je regardais le major allant et venant pour choisir quelque appareil de torture. Oh ! L'affreux spectacle que celui de cette salle de pansement. Ces plaies béantes et suppurant, ces chairs meurtries, ces cris de douleur arrachés à des hommes courageux qui ne voudraient pourtant pas crier. C'est le cœur inquiet qu'on attend son tour d'entrée et c'est avec*

---

[39] Le *« Lazarett »* (de l'ancien français « lazaret », léproserie) désigne un hôpital militaire intégré au camp.

[40] Le 38e R.I. est le régiment d'active de Saint-Etienne, le 208e R.I. , le régiment de réserve de Saint-Omer, le 409e R.I. le deuxième régiment de réserve de Chatellerault (après le 232e R.I.)

*soulagement qu'on en sort. Oh ! La souffrance humaine qui émeut le cœur ! Oh ! L'affreuse boucherie cause de ces douleurs ! »*

Il décrit ensuite longuement la diversité de la nourriture de la semaine, donnée en très faible quantité. Puis arrive la première lettre de France, un petit mois après sa lettre : *« Enfin, le 14 avril, je reçois ma 1ere lettre. Oh ! la bonne joie de savoir les siens contents et rassurés. Les colis suivent et le 2e* (envoyé) *arrive le 1er. Nouvelle joie surtout pour l'estomac. »*

Fin mai, il faut quitter la petite chambre assez confortable, et se rapprocher des conditions de vie vécues par les soldats de base : *« Il faut songer au départ pour le camp qui arrive le 27 mai. Avec plusieurs blessés, nous sommes affectés à la 5e Cie de départ. Là, la vie est plus dure. Nous logeons dans des vastes baraques de planches, nous couchons sur des paillasses à même le sol et la nourriture se compose de brouets clairs assez abondant. Le jus est fait d'orge grillé*. Notre Cie comprend des prisonniers qui ont travaillé 1 mois derrière les lignes allemandes. Leurs visage hâves et jaunis indiquent les privations et la faim. Aussi malgré la sévère consigne et les nombreuses sentinelles n'hésitent-ils pas à traverser les barrières barbelées pour aller chercher quelques victuailles dans les Cies voisines où il y a des anciens favorisés par les colis. La nourriture se compose de bouillies, maïs, pommes de terre, sarrazin*, bouillies abondantes mais très claires. Le dimanche saucisse et thé avec le soir hareng cru. Assez souvent, des pommes de terre cuites à l'eau. Avec tout cela, il n'y a que pour empêcher de mourir de faim. Moi j'ai encore des colis et du pain, mais de manger cela au milieu de tant d'affamés m'incommode fort. Après maints appels et rassemblements, un triage des ouvriers de métier, nous sommes désignés pour le camp de Limbourg où nous partons le 2 juin. C'est à 80 km environ de Giessen. »*

Ce camp de Limburg an der Lahn, en Hesse, verra arriver un peu après Claude Murat de L'Etrat. Laissons Antonin Granet le découvrir :

*« Nous admirons du train la belle vallée de la Lahn avec ses champs de seigle, ses bois et de nombreuses carrières ou mines. Sur le passage du train les gosses nous montrent le train, quelques jeunes filles nous saluent et quelques femmes en deuil se détournent pour verser une larme sans doute au souvenir des absents. Il est 6 h à l'arrivée à Limbourg. Nous traversons la ville comme à Giessen. Nous remarquons spécialement que les vitrines des boulangers et autres commerçants d'alimentation sont vides de tout produit. En revanche, les magasins de modes, les débits de tabac font bonne figure. Nous voici au nouveau camp dont les baraques analogues à celles de Giessen sont placées sur une colline, tout autour des champs de seigle. L'air paraît très sain. Mêmes privations qu'ailleurs, heureusement qu'un comité de secours nous fait distribuer du pain, des boites de conserve, du chocolat, des biscuits et c'est de bonne aubaine. Les premiers jours sont pris par une désinfection minutieuse qui est poussée jusqu'à priver de leur duvet certaines parties du corps où pourrait nicher la vermine. La propreté est rigoureuse, c'est d'ailleurs une bonne mesure. Le mardi 6 juin nous sommes conduits dans nos baraques de la 1e Cie des sergents mis à part avec adjudants et sergents-majors. Dans notre baraque se trouve justement un s/off. du 38e 9e Cie Proudhon. C'est le seul que j'ai* trouvé jusqu'à présent. Dès les premiers instants, il m'apparaît que nous serons bien et que la vie sera menée en camarades. Nous trouverons là certainement beaucoup de camaraderie. Un grand nombre de soldats prisonniers amenés avec nous de Giessen m'ont produit mauvaise impression. Il y en a plusieurs notamment qui font sans cesse maintes réflexions à tout propos avec cet accent faubourien qui a le don de m'agacer souverainement. Je doute fort que parmi tous ces braillards et faiseurs d'esprit il n'y ait que de braves gens, et la solidarité n'est pas leur monopole. »*

On sent là un antagonisme entre le provincial pondéré et instruit qu'est Antonin Granet et les inévitables « titis » parisiens et banlieusards montés en mauvaise graine, vantards qui ont toujours tout vu et tout fait. Le document écrit a l'avantage sur le témoignage oral, surtout longtemps différé, de restituer les divergences entre compatriotes. L'inévitable question de la nourriture surgit peu après :

*« Au camp de Limbourg comme à celui de Giessen la nourriture est exécrable. Pommes de terre le plus souvent sont le meilleur aliment. Le pain noir est plein de pommes de terre écrasées. Bouillies d'orge, bouillies d'avoine ont un goût fade et odeur de cuisine sale. On mange tout de même car on a faim. J'ai la malchance de ne plus recevoir ni colis ni lettre, par suite du changement d'adresse. Jusqu'au 15 juin, pas de lettre et je trouve le temps très long. Enfin, à cette date, m'arrive* 3 lettres, un peu en désordre, mais peu importe. Les camarades de la chambrée sont presque tous des sergents ou adjudants, tous gens sérieux et de bonne tenue. Certains d'entre eux me paraissent cependant un peu prétentieux. C'est avec un silence narquois que j'écoute sans mot dire leurs savantes prévisions sur les évènements de la guerre. Quels beaux illusionnistes vraiment ! Je retrouve là comme ailleurs l'esprit d'orgueil national poussé à l'aigu avec le manque de sens des réalités. Aussi quel optimisme ! »*

Après avoir critiqué les « canards » (rumeurs non fondées) qui courent sur l'évolution de la guerre, voulant démontrer que les Allemands en sont à la dernière extrémité, Antonin fait part d'un changement notable dans la vie du camp et la sienne :

*« Commencement juillet le Cdt du camp change et il nous vient un général qui nous réunit et incite les s/off à travailler. Beaucoup d'entre eux sont déjà partis mais ce n'est pas suffisant et on dirait que les*

*Allemands prennent plaisir à vouloir envoyer au travail des champs des hommes qui ne le connaissent guère. Les volontaires, car pour nous le travail ne peut être obligatoire, ne sont pas nombreux, d'où représailles. Tous les s/off. sans emploi sont réunis au 1er bataillon auquel j'appartiens. La 1ere Cie à laquelle j'appartiens complète les manquants partis au travail , soldats et caporaux, par sous-off. qui nous arrivent le 14 juillet. La plupart sont des prisonniers du début de la guerre. A leur tenue, à leurs manières, je constate là encore beaucoup de prétention. Notre chambre est vidée et nous voilà à 3 dans une grande carrée au milieu des anciens. Nous détonons plutôt par notre simple accoutrement et nos allures qui doivent sembler vulgaires à nos voisins. Leurs réflexions nous montrent qu'ils considèrent comme très peu notre long séjour aux tranchées et que la rase campagne est tout ; nous l'avons pourtant faite. Le milieu dans lequel je me trouve ne me plaît que très peu. »*

Après avoir longuement pesté contre les manières de ces nouveaux compagnons qui tirent partie de leur guerre de mouvement de 1914 (qu'Antonin Granet a aussi faite !) pour revendiquer la suprématie en tant que guerriers, ou la morgue des artisans et pseudo-intellectuels méprisant les humbles, il en vient à décrire un emploi du temps de sous-officier qu'envieraient tous les caporaux et soldats :

*« Je fais trève* à mes réflexions outrées sans doute et je veux parler un peu de notre vie et occupation journalière. Notre situation est très tolérable malgré le redoublement de surveillance et de discipline depuis l'arrivée des anciens. Nous sommes en août 1916, à 5 h 30. Réveil avec souvent cris du gardien de garde pour les flâneurs - à 6h appel. - de 9 h à 11 exercice ou plutôt promenade au champ de foot-ball – de 2 h à 4 h de même – le reste de la journée est employé aux travaux de propreté et à l'étude ; nous sommes ici très studieux, plus d'un apprend l'allemand ou l'anglais, d'autres se livrent à la lecture, au jeu de cartes, d'échecs ou de dames. Nous fuyons l'oisiveté et les jours coulent assez vite, agrémentés par la réception des colis ou des lettres. »*

Antonin fait ensuite une longue revue des événements survenus ou prévisibles quant au déroulement de la guerre, et s'arrête d'écrire jusqu'à octobre. Il signale quelques tentatives d'évasion, dont certaines ont réussi. Il n'écrit presque rien en novembre. Décembre 1916 apporte un nouvel événement important :

*« Le bruit qui courait du départ se confirme et ce sera sans doute bientôt. Le dimanche 3 Xbre*[41] *une surprise nous est faite. On nous avait annoncé le samedi soir une visite du général pour le dimanche matin. A l'appel au lieu de rentrer dans nos baraques on nous conduit aux isolés et fouille générale. Tous nos vêtements sont passés en revue, puis aux baraques c'est le tour de nos effets. Ce sont les cartes et les boussoles qui sont recherchés* et dans leur zèle les soldats allemands enlèvent les géographies, les livres contenant cartes de France, d'Angleterre, d'Espagne, même d'Asie mineure. A quoi cela pourrait bien-t-il servir pour s'évader ? Après être restés enfermés ½ journée nous voilà à nouveau libres. Le lundi l'ordre de départ est pour le 5 au matin. Les ballots sont déjà prêts. Dieu qu'ils sont lourds ! »*

Ayant décrit les préparatifs de départ, l'autodafé des livres trop lourds pour être transportés, Antonin annonce le nouveau lieu de destination :

*« Nous montons en wagons de voyageurs et en route pour Darmstadt. Nous passons près de Mayence, traversons le Main vers Bishof, vers 5 h nous arrivons à Darmstadt. Tout au long nous remarquons les gares vides, avec beaucoup de femmes à casquettes remplaçant les hommes partis. L'une d'elles en culotte nous amuse beaucoup. Darmstadt. Le camp est assez loin de la gare, suant soufflant nous parvenons avec peine. Nous sommes répartis entre bataillons et compagnie* et on nous enferme toute la nuit dans une baraque. Par les anciens du camp à qui nous causons par la fenêtre, nous prévoyons que nous serons moins bien qu'à Limbourg. De grandes baraques divisées en travées – des cuisinières mais pas de charbon – peu de matériel – de rares tables. Comme litière des paillasses bourrées plus ou moins de papier de véritables bibliothèques, de journaux revues et cahiers scolaires, c'est plutôt dur. Les cabinets peu commodes sont au diable »*

Nouvelle interruption de l'arrivée des lettres et colis, comme à chaque changement de camp… Antonin évalue longuement les perspectives de guerre, sans doute en décryptant des journaux allemands qu'il parvient maintenant à comprendre un peu. Il est pessimiste. C'est la faim et la lassitude qui vont le pousser à renoncer à son privilège de sous-officier dispensé du travail :

*« Janvier 1917- Lettres et colis arrivent enfin mais la faim nous guette à diverses reprises. Je me décide à partir au travail. Je suis las de cette vie de camp. Crise morale. Caractère grincheux. Je fais popote avec Croisic et Herment. Menaces de représailles ».*

C'est tout ce qu'il écrit pour le mois de janvier 1917. Le passage au style télégraphique et ce laconisme, nouveaux chez lui, traduisent la perte du plaisir d'écrire. En février, il recommence, dans le même style haché :

*« Le 8 février départ en commando avec Gerbet. Scrupules d'aller au travail – Curiosité de connaître l'Allemagne et de laisser le camp où le moral s'use – Désigné pour la culture sur ma demande –*

[41] On a déjà vu, au début de cet ouvrage, cette forme de notation abrégée, où le X ne signifie pas le dixième mois de l'année, mais « decem » en latin, soit décembre.

*Nous allons à Münster à quelques km de Darmstadt – 2 h de trajet en train et nous arrivons – On s'empresse de nous conduire chez nos patrons – Gerbet le 1er est choisi et je m'en vais chez Roskopf – 4 enfants – le mari à Hambourg – une petite ferme – 4 vaches – On fait nos paillasses- conduits à la baraque – puis de suite au travail – C'est l'essai un peu tout* sorte de travaux – je me dis cultivateur – je suis l'objet de curiosité, naturellement –*

Il décrit Münster, bourgade de 3000 habitants, puis la nourriture, sans rapport avec la médiocrité de celle du camp, même si la pénurie alimentaire sévit aussi chez les civils : *« Nourriture essentielle Kartoffel – Nudelsuppe –purée claire de pois – sauce rousse vinaigrée – porc fumé et rôti, un petit morceau presque chaque jour – saucisse – café trink avec tartine de confiture ou beurre – 7h, 10 h, 3 h- repas midi sans pain, et soir souvent. Kartoffeln et fromage aigre, petit-beurre – Dimanche repas un peu plus copieux – J'ai un peu de pain noir de seigle mais bon – Avec biscuits nourriture suffisante, mais trop légumineuse, pas assez réconfortante. Intestin non habitué grouille de ces féculents – A table manger goulûment renvoi – Enfants se tiennent mal.. »*

Sans transition, sans paragraphe, il vient de glisser à l'observation du comportement de la famille :

*« Enfants se tiennent mal – Pays très religieux, fanatique, prière à chaque repas avant et après – Je ris en moi-même. Choix du moment où je me lève -*. Puis il glisse sans plus de transition à ses activités : « *Travail, pansage, bois, transport de fumier - Les premiers jours pénibles mais les muscles se forment au bout de 8 jours, habitué – d'ailleurs je peux cesser à volonté – Le soir nous nous retrouvons dans une barque salle d'auberge aménagée. Lit à 2 places superposées, espace restreint –*

Un événement qu'il pouvait redouter survient : le retour du patron en permission.

*« Le 14 avril, patron en permission, peu d'effusion. L'étable, les vaches, les champs font l'objet d'observation minutieuse . arrivé à 1h à 2 h nous partons aux champ semer- le soir il dévore pommes de terre et saucisses, et ajoute commentaires. Au front, ils n'ont que Kolhraben* (choux-raves) *– Réflexion haine de race n'existe pas – demoiselles et bambins – Manger poulet non connu, patronne ne l'aime pas – Evasion 3 camarades – Brimades – Camarades arrêtés le 8 mai à 40 km – misère dans les villes- Citadins à la recherche de pommes de terre – Lait beurre saisi* - Début mai beau temps, chaleur – Récoltes en retard – Fin mai et juin chaleur accablante. Peu de foin dont récolte est faible. Menace pour la récolte de pommes de terre et de seigle. Les gens n'en paraissent pas trop émotionné* et ils y trouvent au contraire un prétexte pour la fin prochaine souhaitée de la guerre »*

Ainsi, au moment où la France traverse une période de crise sur le front, avec les mutineries, et à l'arrière, avec manifestation et grèves, l'Allemagne profonde, rurale, se serre la ceinture et aspire à la paix. Après, les autres retours du patron en permission seront seulement signalés, sans commentaires.

Grâce aux journaux qu'il peut maintenant lire assez correctement, les nouvelles du déroulement du conflit lui arrivent. Ainsi il note en novembre, toujours avec le même style télégraphique :

« *Octobre, novembre – Récolte pommes de terre abondante – Vives attaques en Flandres et à l'Aisne. Lutte gigantesque, petite avance des Anglais et Français – Travaux moins durs- Russes battus à la Duna Riga et sa baie occupé* par les Allemands. Novembre formidable recul des Italiens, Tagliamento, franchi Piave atteint, Udine aux mains ennemies Venise menacée. 200 000 prisonniers et 2500 canons – Formidable défaite – Nouvelle révolution en Russie. Maximalistes veulent pouvoir avec condition la paix sans annexion et sans dédommagement. 12 9bre Départ du patron pour Constantinople. 26 Novembre grande discussion à la baraque entre optimistes et pessimistes dont je suis. »*

Après un vaste développement sur la situation en Italie et en Russie, la narration saute d'un coup à la description de Noël 1917, avec une très longue évocation de la fête de Noël et de la tristesse du prisonnier, sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin.

L'année 1918 est expédiée en cinq pages de carnet, ce qui accélère considérablement le rythme narratif. Il n'y a plus aucune remarque sur sa vie dans la ferme Roskopf (on sait simplement, sur une feuille séparée, qu'il y a travaillé jusqu'au 16 novembre) : tout est envahi par la description de l'évolution de la guerre vue à travers la presse allemande, dont les assertions sont relativisées par Antonin, et le carnet s'achève à la date du 9 novembre. Nous reviendrons sur ces derniers mois lorsque nous aborderons la vision de l'armistice en Allemagne.

Le plus riche témoignage oral est, sans conteste, fourni par **Jean Salanon**, agriculteur à Saint-Georges-Hauteville, qui a été fait prisonnier le 23 février 1915. On l'a vu raconter sa visite forcée de Strasbourg, avec sa population tantôt hostile, tantôt amicale :

T- *« Et puis Strasbourg, on est restés un jour ou deux, pas plus. On nous a emmenés dans un camp, à Landshut*[42]*, qu'on appelle. A Landshut, on a resté quelque temps. Puis on a été dans les fermes pour faire les fenaisons, pour faire les moissons, un peu partout. Je m'étais fait porter paysan, quoi !*

E- *Et vous étiez toujours les soixante ? Pas séparés ?*

[42] Landshut est une ville située environ à 75 km au nord-est de Munich, en Bavière

T- *Après on a été séparés. On s'était tous émoï…*[43] *Y en a qu'un, si, il était de la Drôme, on a resté trois ans ensemble. Je lui ai écrit après la guerre, j'ai pas eu de réponse. Alors après, il nous ont envoyés dans un camp, comme ça aurait été à Bazourges*[44]*, dans les forêts. Ils avaient pris un baraquement. J'ai resté six mois là. Ils nous faisaient manger des raves. Ah ! La faim ! J'avais tombé anémie* (sic)*, moi ! Tombé complètement anémie ! Et puis ils ont demandé des volontaires pour aller travailler… Tout de suite ! Parti le 31 mai* (1916). *Parce qu'on a resté* (dans la forêt) *de décembre* (1915) *jusqu'au mois de février.*[45] *Et ça a été fini après : j'ai resté dans la même ferme […] J'ai resté dans la même ferme pendant deux ans et demi. On était trois prisonniers. On était pas trop mal. On couchait dans un lit. Et c'était pas forcé pour travailler…*
E- *Attendez : votre camp, est-ce que vous savez où il était ?*
T- *Wetmoos ! C'était en Bavière, c'était du côté de Landshut, qu'on appelle.*
E- *Et la ferme était à quel endroit ?*
T- *Ah ! Elle était à côté ! Pas dans le village : c'était une maison seule. C'étaient des grosses fermes, attention ! Y avait vingt vaches à ce moment ! Y avait quatre chevaux ! Y avait pas de tracteurs alors ! Ils travaillaient qu'avec des chevaux. C'était pas nous qui les menions, c'était les domestiques. Les plus vieux avaient dix-sept ans. Et nous, on faisait le petit travail, quoi ! C'était la grosse ferme ! Il* (le patron) *avait que trente-deux ans, non, trente-cinq ans ; il avait pas été à la guerre, il était à la ferme, il était mobilisé : il fournissait le ravitaillement et il était comme gardien de prisonniers. Il nous gardait. Et il avait un oncle qui était général ! Voilà le patron ! Un piston comme partout, quoi !* (rire) *Oh ! On était pas trop mal, là ! On a resté jusqu'à la fin de la guerre »*

La conversation bifurque sur la fin de la guerre vécue en Allemagne, ce que nous verrons plus tard. Je le ramène à cette ferme après avoir appris que le troisième français prisonnier, originaire du Puy-de-Dôme, après avoir eu une entorse en cassant du bois, pendant l'hiver 1916-1917, avait été renvoyé au camp par le patron et n'était jamais revenu. Il avait été remplacé plus tard par un soldat des Vosges, puis par un de la Somme qui étaient restés peu de temps, et avec qui Jean n'avait pas de points communs.
E- « *Mais avec celui de la Drôme, vous vous entendiez bien ?*
T- *Hola ! Comme deux frères ! On faisait même porte-monnaie. Il avait fait une marraine* (de guerre), *il recevait des colis. Des colis tout en conserve, hein ! Et j'en profitais, moi ! On faisait ensemble ! Mais ceux qui en avaient pas ! On était pas trop bien nourris ! A quatre heures, on avait pas grand chose, hein ! Un morceau de pain, un radis ! Un radis ! Ils coupaient ça et ils mettaient du sel ! Nous, on apportait une boîte de sardines, une table de chocolat, ce qu'on avait. Et les domestiques qui étaient avec nous, ils nous regardaient, bien sûr !* (rire)
E- *Vous mangiez avec les domestiques allemands ?*
T- *Ah, mais à part ! Tous les trois, notre table à part ! Des domestiques, y avait cinq, six…domestiques ! Et trois bonnes ! On mangeait à part, on avait une assiette. Et eux, ils avaient qu'une chose en bois*[46]*. Et pour manger, y avait qu'un plat !*
E- *On piquait dans le plat ?*
T- *Ils piquaient dans le plat ! Et nous on avait une cuillère, une assiette… On était ben bien vus. On travaillait. Et le patron, la première année, il a donné une petite étrenne, et la deuxième année, il a donné 50 marks à celui de la Drôme qui avait mieux travaillé, et moi 30 marks d'étrennes ! Il nous donnait des cigares, le dimanche. Parce qu'on travaillait pas le dimanche, hein ! Il venait après-midi, le dimanche, quand on avait dîné, quand les domestiques avaient parti, il nous apportait un cigare, des fois !*

On aura compris qu'il s'agit des étrennes traditionnelles du premier janvier, en l'occurrence le premier janvier 1917, et le premier janvier 1918. On remarque que Jean n'est pas jaloux de son collègue qui reçoit presque deux fois de plus que lui. Quant à la disparité de traitement avec les domestiques allemands, manifestée par des couverts spéciaux, une assiette, par le fait de manger devant eux des vivres reçus de France, elle devait susciter bien des jalousies chez ces domestiques ! Qui ne savaient cependant pas que leur patron octroyait parfois aux prisonniers français un cigare le dimanche ! Mais les rapports semblaient bons, aux dires de Jean, plus loin dans l'entretien :
T- *« Mais les domestiques aussi, on fraternisait. Ils couchaient pas dans le lit, eux, ils logeaient à côté des écuries, dans des bat-flancs, quoi ! On allait vers eux comme ça, ils venaient vers nous comme ça. On travaillait ensemble, quoi ! On fraternisait. Que voulez-vous ! On est des frères ! On était ennemis, mais enfin …».*

Je le ramène à leur occupation du dimanche :

---

[43] Jean amorce en français le verbe patois « émoïssa » signifiant se disperser, s'éparpiller, et par extension, se mettre en colère en parlant des guêpes ou des abeilles
[44] Lieu-dit de la commune voisine de Boisset-Saint-Priest, qui comprenait une forêt assez vaste
[45] S'il est resté, comme il l'affirme six mois dans la forêt, à partir de décembre 1915, ce n'est pas en février qu'il en reparti, mais fin mai, comme il l'indique d'autre part.
[46] Cette « *chose en bois* » est sans doute une plaquette mince, encore utilisée parfois comme « set de table »

E- « *Qu'est-ce que vous faisiez, le dimanche ?*
T- *Le dimanche, moi j'allais à la messe, je peux vous le dire ! Et celui de la Drôme, il se reposait, lui ; il aimait dormir, voilà ! Et moi, j'allais à la messe le matin. Il fallait être accompagné par un civil, c'était loin ! Comme d'ici à Margerie, quoi !*[47]
E- *Elles sont jolies, les églises, là-bas, en Bavière !*
T- *Ah ! C'était tout à fait catholique, attention ! Attention, là-bas, c'est catholique ! Ça doit ben avoir changé… Y avait pas une famille qui… Fallait voir à Landshut, y avait six ou sept églises, c'était plein partout ! Fallait voir à la sortie des églises, à la sortie des messes !*
E- *Comment on vous considérait vous, quand vous alliez à la messe ?*
T- *Eh bien, j'étais accompagné par les civils, quoi ! On montait à la tribune. Y avait une tribune : on montait en haut. Alors, la messe se disait en latin chez eux. Mais quand ils prêchaient… On avait appris. J'étais resté dans une ferme avant, j'avais acheté une grammaire, « Dolmetsch »*[48]*, ils appelaient ça. On en avait appris un peu. Mais c'était ici comme là-bas : y avait le patois en campagne… Avec nous, ils parlaient le vrai allemand, et entre eux…* (le patois / le bavarois) . *On les comprenait pas ! »*

Il va sans dire que la ferveur catholique de Jean, qu'il a conservée toute sa vie, le rapprochait des Bavarois, et que c'était un facteur d'estime pour le juger. En dehors de l'assistance à la messe pour Jean, le dimanche est pour les prisonniers une occasion de se réunir avec d'autres captifs proches :
T- « *Alors le dimanche, y avait d'autres copains qui étaient avec nous, des copains qui étaient dans les fermes à côté, qui venaient avec nous. Y en avait un qui était de…Oh ! C'était un zèbre ! Il était de Paris…non, de La Villette, par là-bas. Et il arrivait : « Me touche pas, parce que je suis fragile ! « . Il avait ses pleines poches de… des œufs !* (rire). *Il ratiboisait ça ! Parce que dans notre chambre, on avait tout ce qu'il fallait : y avait un fourneau, y avait des poêles, des casseroles, tout ce qu'il fallait ! … On se réunissait, on prenait un morceau de pain à midi, du pain noir, on avait des biscuits, on faisait une omelette. Voilà ! On passait notre après-midi. On allait chercher de la bière, en payant quoi ! C'était pas cher : 5 ou 10 pfennigs !* (rire) *C'était pas cher à ce moment-là ! On passait le dimanche après-midi comme ça. Et le soir, le dimanche, on avait pas grand chose : un bol de lait, pas plus ! Bol de lait écrémé, le soir, à cause qu'on travaillait pas ! Voilà ! »* (rire).

Le paysan qu'il est se trouve à même de comparer les cultures agricoles d'un pays à l'autre :
Fille de T : *« Y avait des betteraves qu'ils plantaient, je crois…*
T- *Eh oui, des betteraves. Des pommes terre. Beaucoup de pommes terre ! De l'orge ! Beaucoup de l'orge ! Et pas beaucoup de froment ! Du seigle, des pommes terre (ils semaient à la charrue, comme ça), des betteraves… Des choux ! Ils faisaient beaucoup de choux pour faire la choucroute ! Les paysans, ils faisaient la choucroute, ils en mangeaient souvent ! Dans un grand tonneau, un tonneau de deux cents litres, ils faisaient ça. Ça sentait le fort quand on passait là !* (rire). *Ils faisaient cuire ça à l'eau, pas plus ! A l'eau ! Ils donnaient ça ! La cuisine, par hasard* (en revanche), *ça laissait à désirer, hein ! »*

Il a pu voir que des pratiques rurales bien françaises, surtout en temps de guerre, se retrouvaient en Bavière :
E- « *Finalement, c'était dans les fermes qu'on était le mieux traité ?*
T- *Ah ben, oui ! Et puis on mangeait notre aise ! On avait le pain à volonté ! Ils faisaient leur pain, le pain noir. Ils le cuisaient que la nuit, pour se cacher ! Et ils allaient au moulin la nuit ! C'est nous qui faisaient la cachette ! De la farine. Parce qu'il y avait des chiourmes qui passaient, ils demandaient pas à nous, vous comprenez. Ils auraient demandé à nous, nous on en savait rien ! On en profitait, nous ! Il* (le patron) *faisait confiance en nous. On faisait cachette dans le foin, dans la paille, dans un peu partout. Et ils cuisaient, ils faisaient le pain la nuit. Et pour tuer les cochons ! Ils mangeaient beaucoup de cochon. Le patron passait dans l'écurie où y avait trois-quatre cochons. Avec un petit marteau : hop ! sur la tête ! Ça couinait pas : pas de bruit ! Alors on aidait… On a compris qu'après : c'était pour que ça s'entende pas, vous comprenez ! Ça faisait pas de bruit ! On en profitait, on en mangeait, nous ! Et ils faisaient des écuries comme ça serait dans le vallon, là. C'est qu'il passait des contrôleurs à tout moment, hein ! C'est que le patron là, il fallait fournir des veaux, des vaches .. Y avait des moutons. Il fallait fournir le ravitaillement ! Comme ici, pendant la guerre, en 40, quand j'étais garde* (champêtre). *C'était un drôle de travail aussi ! Il fallait aller chez les paysans ! J'avais la note des contrôleurs qui passaient, hein ! Les gens me payaient pas trop un canon à l'époque !* (rire) *Ils étaient pas contents !*
E- *Vous vous souvenez du nom de ce patron ?*
T- *Wirt Schlemer ! Chez eux, ça finit presque tous par « er »…*

---

[47] De son hameau des Jeannettes, au-dessus de Saint-Georges-Hauteville, à Margerie-Chantagret, il n'y a guère que trois kilomètres pourtant…
[48] « Grammaire » se dit en allemand standard *« Grammatik »* ou *Sprachlehre »*. Le mot qu'emploie Jean est peut-être un terme bavarois apparenté à *« Dolmetscher »* signifiant « interprète »

En dehors de la période de guerre, en France, où beaucoup d'animaux ont été abattus en secret, tous ceux qui ont eu une enfance rurale dans les années 1950-60 (dont moi !) se souviennent de ces tombereaux qui partaient au crépuscule, chargés de maïs pour le village voisin, mais sous le maïs se trouvait un tonneau vide que l'on allait remplir de vin chez un paysan qui en vendait, afin de ne pas acquitter le congé de transport de vin en étant surpris par les gendarmes.

A part cette ferme où il a passé l'essentiel de sa captivité, Jean signale plus loin dans l'entretien une autre ferme bavaroise où il se trouvait en 1916, après l'épisode du travail dans les bois :

T- *« C'était en 1916, ça. J'ai été là au mois de mai, que j'ai resté jusqu'au mois de décembre. Là j'étais bien, j'étais tout seul dans cette ferme là. Je travaillais pas beaucoup. Ils avaient pris un prisonnier, je sais pas pour quoi faire ! Il pleuvait tous les jours comme les jours passés, là ! On pouvait pas faner. Y avait quatre filles, là, dans cette maison, et puis la mère : y avait cinq femmes ! Et puis le patron. Ils avaient un moulin, ils moulaient pour l'armée. J'étais embauché, moi. Les sacs étaient de 110 kg, hein ! Y avait une fille qui était de mon âge, elle attrapait les sacs comme une plume ! C'était courant, hein ! Et moi j'avais vingt-deux ans. Elle allait chercher à la gare le grain* (blé) *avec les chevaux. On avait le chariot, mais quand on arrivait, fallait décharger ! Là, j'étais bien dans cette maison-là. J'avais droit à un café dans la cuisine le matin. Parce qu'à la cuisine, y avait du pain blanc ! Les femmes, elles avaient le pain blanc, en cachette quoi ! Avec une tartine de beurre, un bon café au lait…Oh ! J'étais bien !*

E- *Et puis quatre filles ! Quatre filles !*

T- *Quatre filles ! Qui étaient de mon âge !* (rire). *Je vous dis bien. Celui qui fréquentait cette fille, il a été tué. L'aînée avait deux ans de plus, l'autre vingt-deux ans, puis les autres dix-huit ans. Y avait deux fils à la guerre et un autre qui était au moulin, qui avait le gros cou, quoi, le goitre. Il travaillait dans le moulin avec son père. Y avait un domestique, là encore. Alors ils avaient demandé au consul d'Espagne pour me garder jusqu'à la fin de la guerre.*

E- *Pourquoi d'Espagne ?*

T- *Y avait un consul d'Espagne qui passait là-bas ! Qui visitait les camps ! Et ce jour, y avait à manger, ce jour-là ! Parce qu'ils y savaient, vous comprenez ! C'est le consul qui était accompagné par plusieurs. Le consul d'Espagne ! »*

En effet, progressivement au fil de la guerre, non seulement les délégués de la Croix-Rouge, mais aussi des officiels de pays neutres, dont l'Espagne, ont obtenu de pouvoir visiter les camps, camps importants, mais aussi camps réduits de commando, et on l'apprend ici, même des prisonniers isolés, afin de voir si les prisonniers étaient convenablement traités. **Annette Becker**, dans *« Oubliés de la Grande Guerre »* en précise la liste : *« Le CICR n'était pas le seul à visiter les camps : les neutres (Espagne, Danemark, Suède, Etats-Unis qu'en 1917) avaient aussi ce privilège, en tant que puissances protectrices de tel ou tel belligérant. Les Eglises elles aussi avaient l'autorisation d'envoyer des missions »*[49].

Mais retournons à notre entretien, après avoir noté que, bien entendu, tout était fait dans les camps pour produire une bonne impression sur les inspecteurs en mission dont la visite était annoncée…

E- « *Et vous étiez encore mieux traité que dans l'autre ferme ?*

T- *Ah là, j'étais bien ! Je vous dis bien ! Je me suis mordu les doigts d'avoir écouté le camarade qui nous a emmenés au café, là ! C'est ce que les filles, elles m'ont dit : « Oh ! Johann (elles m'appelaient Johann : Jean), « pourquoi que vous avez été au café ? » […] J'ai regretté ! Je leur ai écrit à ces gens après, quand j'étais en occupation. Je couchais dans le lit que le fils a été tué à la guerre. Je me débrouillais, vous comprenez. Je savais parler l'allemand un peu… J'avais fait faire une veste. Et j'ai parti avec la capote. Ils m'ont envoyé la veste, hein ! Ils ont payé tout ! J'ai demandé combien je leur devais : ils m'ont dit que c'était bien ! Il avait fallu payer le tailleur. C'était le maire de la commune. Ils avaient encore un* dynamo électrique, une roue… deux roues avec un dynamo*[50]

E- *C'était quelle commune ?*

T- *Aü bei Ebling ! Ça voulait dire « près d'Ebling » ; Et là où j'étais, la dernière* (ferme), *c'était à Weihmichl »*

Les deux fermes sont éloignées l'une de l'autre : la première est située à environ 30 kilomètres au sud de Munich, donc à presque 100 kilomètres au sud du camp de Landshut, la seconde à 6-7 kilomètres au nord de Landshut, ce qui montre qu'un camp pouvait diffuser ses prisonniers sur un large territoire

E- *Vous n'avez jamais été tenté d'y retourner ?*

T- *Oh ben, c'est trop loin ! C'est trop loin ! Quand on a parti, on a dit « Au revoir ! On se reverra plus ! ». Là, les gens, c'étaient des catholiques ! « Là-haut ! », ils m'ont dit comme ça !* (rire). *J'ai rien dit. On se reverra plus. En effet, c'était trop loin, pour aller en Bavière. »*

L'épisode auquel il se réfère quand il s'est *« mordu les doigts »* d'avoir écouté un camarade, il l'a raconté auparavant. Voici son récit montrant que, même bien traité, on n'était jamais à l'abri d'une punition :

---

[49] Annette Becker, op.cit. p. 192

[50] Il s'agit sans doute d'une éolienne destinée à produire de l'électricité

T- *« J'avais resté dans une ferme que j'étais très bien. Alors là, on a été punis ! On a été au café : c'était défendu, mais c'était un maquignon qui nous a entraînés. Et on a été pris ! Et puis j'ai perdu ma place, moi !… J'ai vu, moi, tout de suite, j'ai dit aux copains… Un qui est sorti, un policier, je sais pas quoi, il est sorti en vélo. J'ai dit : « On ferait bien de partir ! ». En effet ! On avait une sentinelle qui s'occupait de nous. Il est arrivé avec son fusil : « Allez ! ». Alors, le maquignon de Paris (c'était une tête brûlée !), il s'est disputé avec, il a dit des mauvais mots. Et nous, on était présents, on avait rien dit. Mais au bout de trois semaines, quand je suis arrivé chez mes patrons, ils m'ont grondé, ils m'ont dit : « Pourquoi que vous avez été au café ? Vous saviez bien que c'était défendu ! ». Et j'ai dit : « C'est la compagnie ! ». Voilà. Au bout de trois semaines, la sentinelle est venue : « Allez, demain, rentrez au camp ! Vous avez quatorze jours de cellule ! » Hein, c'est pas rien ! De cellule ! Et là où j'étais, c'était le maire de la commune. Bon, alors on a rentré, ils nous ont menés à la cellule, un par un : on était pas deux ensemble ! On a resté trois jours, pas plus. On a fait que trois jours grâce à mon patron : il a écrit. Sans ça, on faisait quatorze jours ! Et on avait à manger que tous les trois jours ! Quatorze jours pour ça ! C'était sévère chez eux, attention ! »* (rire).

On est tenté de penser à une histoire d'amour entre une des trois filles disponibles, âgées de 18 à 22 ans, et le prisonnier qui n'a lui que 22 ans en 1916. Apparemment, elle n'a pas eu lieu. Mais il y a eu une esquisse d'idylle dans la seconde ferme, celle où il est resté en 1917 et 1918, très proche de Landshut, comme on le verra plus bas.

## Deux prisonniers ayant connu quatre et cinq camps

**Joannès Grand** (cl.03) de Saint-Etienne, puis de Feurs après-guerre, a, comme on l'a vu dans le récit de sa capture, été fait prisonnier le 27 août 1914, près de Rambervillers. Nous avons vu son itinéraire en France occupée jusqu'à Sarrebourg. Il est emprisonné avec ses camarades un jour, puis on l'extrait de prison pour une activité insolite, mais hélas, très fréquente en temps de guerre :

*« La 2e journée au matin on nous fait sortir dans la cour de la prison et on choisit une douzaine pour aller travailler au cimetière moi j'étais de la bande, on arrive au cimetière, on nous fait finir une fausse* commune de 50 mètres de long et d'au moins 6 à 7 mètres de large. Là au moyen du fossoyeur allemand on a pu de nouveau se procurer du tabac feuilles et allumettes pour pouvoir de nouveau gazer[51] et on la sautait un peu moins pour manger. Mais les saucisses étaient chers* 1 franc pièce. Le 4 septembre au matin on nous embarqua pour Strasbourg. Là à la gare on n'est* de nouveau fouillés, le tabac et* de nouveau parti ainsi que couteau fourchette et autres ustensiles servant pour boire. On arrive à Ulm, Stuttgart[52] et le soir on arrive à Augsburg à minuit, la* on nous mène au buffet et on a pu se restaurer comme on a voulu mais en payant avec son argent. La* on a trouver* un sous-of. allemand qui parlait bien Français* il nous a dit qu'on avait mobiliser* avant la déclaration de guerre et qu'on avait violer* la frontière ; moi je lui répondit* que j'avais été mobilisé le 10e jour et que ça m'étonnait beaucoup. et nous dit que l'Allemagne avait une quantité de zeppelins qui étaient dessous hangards* mais que personne savaient* ou*. Et qu'ils attendaient le moment que nous soyons battus pour pouvoir transporter des troupes en zeppelins sur l'Angleterre. Et nous dit que dans le camp ou* l'on allait on serait pas mal mais qu'il fallait très bien écouter les ordres allemandes*. Le 5 au matin on s'embarque de nouveau mais pour une petite heure de chemin de fer on arriva au camp de Lechfeld[53] le déjeuner était fini il nous a fallu attendre jusqu'à midi l'heure de dîner[54] ; d'abord en descendant du train ils* y avaient* plusieurs officiers allemands qui nous attendaient pour nous lire la loi martiale allemande et nous disent qu'elle était très sévère plus qu'en France et nous disent qu'il ne faut pas compter de s'évader, qu'on est en plein centre d'Allemagne et nous conduisent dans notre barraque* ; là l'officier français qui était avec nous on lui donne le commandement de la 31e Cie et en lui disant que d'ici 2 ou 3 jours on amènerait encore 2 à 3 mille prisonniers et qu'il en prendrait le commandement mais ils ont été longs pour venir. On nous a distribuer* serviette, assiette, cuiller, couteau, fourchette et on alla a* la soupe les uns derrière les autres chose que je n'avais encore jamais vue, il y avait bien des fois que les derniers avaient plus de viandes à manger. Il y en avait qui n'avait point d'argent et qui pouvait* rien se procurer à la cantine alors il* passait* 2 fois à la distribution de viande ; comme travail on travaillait pour la construction de baraques pour les prisonniers, on rentrait je crois 4 a 500 dans ses* baraques. Moi au début j'étais couché dans une écurie de chevaux et on couchait sur la paille, cela a durer* 2 mois et point de linge pour se changer. J'avais demander à l'adjudant français de me procurer une chemise que la mienne était en lambeau* il m'a toujours renvoyé d'un jour à l'autre et ce*

---

[51] « Gazer » est un mot argotique pour « fumer » signalé par Albert Dauzat dans son ouvrage sur l'Argot de la Guerre (1918)

[52] Joannès inverse l'ordre des deux villes dans le trajet ferroviaire : Ulm se trouve entre Stuttgart et Augsburg

[53] Lechfeld se trouve à environ 20 km au sud d'Augsburg (vers Bobingen) et à 70 km à l'ouest de Munich, en Bavière

[54] On a là un bel exemple de l'usage de la France du Sud dans l'appellation des repas, encore usité de nos jours chez certains

*sous-of. était de mon régiment nommé Rétrozi. Un jour il nous rassemble tout* ceux de St-Etienne et fait une demande au Maire de la ville et sur cette demande on n'avait* tous signer* les effets sont arrivés et* (il) *les a distribuer* aux amis et nous autres on n'était* parti* dans un autre camp q'il* nous a rien fait parvenir, voilà les choses comme elles se sont passées et il savait très bien le camp ou* on était. »*

On voit que Joannès a à cœur de dénoncer les injustices dont il a été victime ; elle est ici d'autant plus scandaleuse qu'elle provient d'un officier français. Mais Joannès continue en signalant son nouveau lieu d'internement :

*« De Lechfeld je suis parti a Bernau[55] le 7 Novembre 1914 alors là on était dans un bagne réservé avant guerre pour les civils, là on est arrivé 250 français* on était bien aménager*, un bon lit et assez de quoi manger et laver et linge de la maison. La* on était pas trop mal comme confort. Mais comme travail il fallait aller dans les marais, de l'eau jusqu'au genou. moi j'y ai échapper* depuis le 1er jour, j'ai été embusquer* à la buanderie comme chauffeur j'avais une bonne place laver le linge des camarades et chauffer l'eau pour la cuisine et les douches. je suis resté là 14 mois. Jusqu'au mois de Décembre 1915.*

Apparemment, rien d'important ne s'est passé pendant toute cette année 1915 pour Joannès, qui se satisfait de son emploi de garçon chauffeur de buanderie, « embusqué » par rapport à ses camarades dont le travail précis dans les marais n'est pas décrit : s'agit-il de les assécher ? On est en bordure du lac Chiemsee, et très près des Alpes bavaroises. Un nouveau changement de camp se produit, pour un plus important, puisqu'il s'agit de celui de Landshut, à 80 km au nord-est de Munich, camp où a séjourné Jean Salanon, mais son séjour y est bref :

*« Le 15 je suis au camp de Landshut j'étais affecté à la 1ère Cie la j'ai connu personne ennuyer* comme tout je voyais les copains faire la popotte* et moi je n'avais rien il a fallu la sauter pendant les 8 jours que j'y suis rester, enfin le 18 nous partons pour Augsburg, là j'ai trouver* des copains de St-Etienne, Gagnière, Sagnard, de la Croix de l'Orme, un chic copain, et puis bien d'autres, enfin là je me suis trouvé mieux à mon aise et on avait pas mauvais ordinaire et coucher sur des paillasses avec traversins. On nous a trillés* pour les usines j'ai été affecté à Machine fabrique, une des plus grandes usines d'Augsburg, fabrique beaucoup de machines à imprimer, le contremaître que j'aie* eu était Autrichien un nommé Germain type sévère, et ingénieur aussi enfin ça sait* un détail. la* j'ai fait du joli petit bouleau* et pas trop pénible et on était nourri à la fabrique et très bien, le samedi soir on travaillait pas, là j'ai connu aussi Poyet et un de la Place Carnot* (à Saint-Etienne) *que j'ai regretté beaucoup. Après avoir fait une réclamation pour changer d'atelier avec les camarades, un du Chambon et nommé Blachot, et l'autre Martou, et un autre de Moulins ; j'ai perdu les noms. Mais seul j'ai été porté sortant et renvoyer* à Landshut le 18 Mars 1916 avec gros sur le cœur laissant tout ce que j'aimais et habituer*.*

Comme on le voit, et comme c'est bien naturel, c'est la camaraderie, et notamment avec les gens de sa région, ou mieux de sa ville, qui rend la vie au camp supportable. Mais ce second séjour au camp de Landshut ne va pas plus durer que le premier :

*« A Landshut de retour il a fallu aller en corvée et la 1e semaine pas trop bonne, drainage à Aldorf* (Altdorf, à l'ouest de Landshut) *environ 10 kmtre* du camp. A la semaine suivant, corvée de gare avec un camarade qui était bien avec moi, un nommé Roger qui était du Nord, Lille, pays envahi et qui lavait mon linge, type coufleur[56], mais bon garçon. ensuite je suis parti en campagne avec Roger laissant un de St-Etienne dont je n'ose pas nommer le nom, un qui m'avait suivi jusque là et que j'ai laissé comme un salot*à Landshut, le 30 mars 1916 départ pour la campagne avec Roger à Rupprechtsberg[57]. La* on était 8 français mais il y avait pas bon accord au sujet d'une femelle mais moi je m'occupais pas de ça pourvu que le Dimanche je puis aller au restaurant c'était mon but principal avec un nommé Lamarque du Midi. La* Roger ne venait pas, il avait la frousse ; avec Lamarque beaucoup d'histoires à raconter au sujet de nos sorties du Dimanche ?! »*

Le lecteur aimerait bien que Joannès raconte justement quelques-unes de ces histoires, mais il n'en pipe mot ! Il ponctue simplement sa phrase de façon peu orthodoxe avec « ?! » en gras ! Il est clair que son journal ne lui sert ici que d'aide-mémoire. Laissons le poursuivre :

*« Le 25 septembre une sentinelle arrive de Landshut et vient me chercher pour retourner à Landshut. De retour ennuyer* me disant qu'il fallait retourner en fabrique, je suis rester* à Landshut jusqu'au 3 octobre et de la envoyé au camp de Puchheim[58]. Je fis connaissance de nouveaux camarades de St- Etienne, un nommé Valette de Côtes* chaude, Cellard François de Rive-de-Gier, un autre de St-Etienne nommé Guignabert, bon chanteur et directeur de théâtre. Arrivé* à Munich le 10 octobre, depuis le 25 jusqu'au 10 nous avons fait aucune corvée. C'était très chique* Munich on est arrivé à l'usine Naffer constructions* de*

---

[55] Bernau am Chiemsee se trouve à l'extrême sud de la Bavière, à 15 km de la frontière autrichienne, en direction de Kitsbühel

[56] Un « coufleur » , du verbe local « coufler » (enfler, gonfler), est un vantard, ou un menteur en français local forézien

[57] Ruprechtsberg est à 30 km au sud de Landshut

[58] Puchheim est à 18 km à l'ouest de Munich, donc à environ 100 km de Landshut

*Machines-outils et Locomotives, moteurs pour sous-marins, grosses fabriques ; la j'ai changé de profession je me suis fait porter monteur alors on m'a mi* au montage des tours. J'avais tombé sur un bon petit type mais il est pas rester* il partait dans la marine et je suis rester* quinze jours seuls* à dresser les bancs de tours, alors au palmère*, et vérifier* par le contremaître. Ensuite je suis été au montage de la raboteuse, alors là je faisais le montage mais il y a pas grande précision mais beaucoup de cachets. J'ai été renvoyer par suite d'un emmarrage* ( ?) *qui a cassé en montant un plateau de raboteuse la corde était pas assez forte »*

On peut imaginer, en l'absence de ce mot dans un dictionnaire pourtant fort précis[59] , qu'il s'agit d'une manœuvre de treuillage qui a échoué par rupture de la corde soulevant le plateau de raboteuse, ce qui s'est traduit par la détérioration de la lourde pièce qui a dû chuter sur le sol. Toujours est-il que Joannès va en payer les conséquences :

*« Le samedi une note arrive Grand renvoyé de l'usine pour sabotage et mauvaise volonté au travail et le 7 février 1917 de retour à Puchheim, laissant là encore tous les copains avec qui j'étais très bien habituer* et on s'accordait très bien, on avait monter* une sociétée* entre nous pacque* on était 7 qu'on mangeait ensemble. Dans notre baraque il y avait un nommé Abadi* de Lyon un bon chanteur alors en mangeant c'était défendu de dire des gros mots ou de s'insulter, tout type qui était pris était à l'amende de 0 f,05, et ça c'était pour acheter de la niole* pour réveillon et jour de l'an alors la on s'est tappé* la cloche et un déguisement superbe enfin ?! »*

On croit rêver : cette micro-société de prisonniers de tous horizons sociaux invente un gage pour châtier son langage, et pour punir les injures envers autrui, afin de constituer une cagnotte qui alimente en eau-de-vie les agapes de fin d'année ! On ne voit pas bien à quoi les amendes accumulées de cinq centimes pourraient leur servir en Allemagne, à moins qu'il ne s'agisse de 5 pfennigs. Et à nouveau la ponctuation suggestive « ?! ». Laissons le récit se poursuivre sur la punition pour sabotage:

*« Arrivé à Puchheim je suis resté 2 à 3 semaines sans rien faire mais parmi j'en ai passé une en cellule, tous les jours pain sec et eau, tous les quatre jours paillasses* jour* ( ?) *et à manger comme les autres camarades, enfin c'est très dur si on était pas ravitailler* par des camarades on la sauterait à pied join* avec un bout de pain comme il* donnait*. Je suis sorti le 21 février de cellule. Les autres jours jusqu'au 23 mars en corvée soit au canal soit à mener du fumier dans les terres avec une brouette et par n'importe quel temps, voilà ce qu'il y a de dégoûtant au camp et au canal. J'avais pris la confiance c'était moi qui rangeait les outils pelle* et pioches ; j'avais fait embaucher avec moi un nommer* Michel Marius de St Chamond un garçon de café type rigolo, et là au canal je fis connaissance aussi de l'interprète français nommé Joseph Gaudes, type de Grenoble bon garçon mais vite emporter et delà on s'est mis tous les 3 pour partir de nouveau en campagne et le 23 Mars 1917 nous sommes arrivés à Alzgorn canton de Neuötting[60] mais voilà le malheur en arrivant à destination on nous distribua un dans chaque ferme : Joseph à Lehneck et moi à Erber et Michel au fond d'Alzgorn. Moi et Joseph on était pas loin l'un de l'autre, sa ferme s'était* des parents avec la mienne, on se voyait comme on voulait mais plus tard Michel se fit changer de place et s'approcha de nous et alors on se voyait tous les… »*

Le carnet s'arrête brutalement à ce bas de page et on distingue que plusieurs pages ont été arrachées ensuite. Par qui ? Pour quelle raison ? La dernière page du carnet, non arrachée, ne fait qu'aviver le mystère : on y lit une citation en allemand, très littéraire, et deux suite alphabétiques, en majuscules puis en minuscules gothiques, comme si Joannès avait voulu reconnaître les lettres allemandes, si particulières, dans une correspondance… On verra plus loin dans ce chapitre que ce n'est pas pour son *« malheur »* que Joannès a été placé seul dans la ferme d'Erber, mais pour son bonheur…

**Marcel Granjon** (cl. 09) né à Paris, fils d'un fonctionnaire des Postes revenu en 1898 dans sa ville natale, Saint-Etienne, a été clerc de notaire avant guerre. Il a fait son service militaire au 38e R.I. de Saint-Etienne, où il a été réincorporé en août 1914, comme cycliste du colonel Demanjou. Témoin des premiers combats du 38e R.I. dès le 14 août à Ancervillers, au nord de Baccarat, en Lorraine, puis ayant participé à la retraite avec son régiment, il a été fait prisonnier le 17 septembre 1914 vers Ribécourt, dans l'Oise, entre Compiègne et Noyon. Envoyé en Allemagne d'abord au camp de Quedlinburg, à 50 km au sud de Magdebourg, en Saxe-Anhalt, où il séjourne jusqu'au début mars 1916, il est transféré ensuite brièvement au camp d'Altengrabow, à 60 km à l'est de Magdebourg, en direction de Berlin, puis pour 45 jours envoyé en camp de représailles à Sydow, à 40 km au nord-est de Berlin, dans le Brandebourg, puis au camp de Stendhal à 60 km au nord de Magdebourg où il séjourne deux mois, jusqu'au 6 juillet 1916 où il est transféré en Russie, pour représailles, au camp de Marzinkanzy, près de Grodno en Biélorussie. Il y demeure jusqu'à une date indéterminée, puis est ramené au camp de Stendal, et travaille ensuite, tout en dépendant de ce camp,

[59] Le Grand Larousse de la Langue Française en sept volumes

[60] Neuötting est à 90 km à l'est de Munich, sur la route de Passau, et se trouve à moins de 20 km de la frontière autrichienne

dans une sucrerie, puis dans une ferme. Rentré en France en 1919, il entre dans la police et achève sa carrière comme secrétaire du service de police de Marseille où il décède en février 1949.

C'est de Biélorussie qu'il adresse le seul document important que nous ayons de lui (avec aussi un résumé de son parcours militaire et de prisonnier), une lettre très circonstanciée sur les conditions de vie dans son camp, adressée au directeur du syndicat d'initiative de Saint-Etienne et aimablement transmise par sa soeur, Mme Couchet, résidant à Saint-Etienne, qui a bien voulu nous donner aussi les renseignements biographiques.

*« Le 26 Juillet 1916*

*Cher Monsieur,*

*« Je viens vous écrire ces lignes pour vous donner q.q. renseignements sur la vie au camp de Marzinkanzy, près de Grodno (Russie) où je vie* actuellement. J'espère que cette lettre vous parviendra comme les précédentes, qu'il m'avait été permis de vous écrire en suite de la demande que vous en aviez faite.*

*Vous savez que parti de Quedlinbourg en Mars, j'ai passé quelques jours à Alten Grabow, 45 jours à Sydow (représailles), 2 mois à Stendal. J'ai quitté Stendal le 6 Juillet. Et après quelques jours passés à Sagan, j'ai été envoyé à Marzinkanzy où je me trouve depuis le 13 Juillet. »*

On voit l'éloignement progressif : les premiers camps sont encore en Allemagne, mais Sydow et Stendal ne sont pas très loin de Berlin, Sagan (Zagan) est en Pologne, et Grodno en Biélorussie, mais proche à la fois de la frontière polonaise actuelle et de la frontière lituanienne.

*« Nous sommes ici environ 400 personnes, Français « profession* libérales » y compris mon ancien groupe de Sydow, mais aucune explication ne nous a été donné* sur notre situation, nous ne savons pas si nous sommes ici en représailles ou non ; nous pensons y demeurer peu de temps. Le climat, croyons-nous, ne permettant pas d'y séjourner dans les conditions actuelles au-delà du commencement sept.*

*Le camp où nous sommes comprend 2 tentes, sous lesquelles nous couchons – il n'y a ni plancher ni isolateur, pourtant en rapportant des branches de la forêt, nous avons pu nous fabriquer des matelas (hier 25 Juillet il nous a été distribué des toiles de paillasses, destinées à contenir la frésille). Nous sommes arrivés ici avec deux couvertures, mais les nuits sont fraîches, et comme nous sommes dans une période d'orage, nous recevons souvent pendant la nuit la pluie passant par les nombreux trous des toiles de nos tentes.*

*Nous avons été autorisés a* emporter avec nous, de nos camps précédents, 15 kg de bagages, ce qui représente à peu près le nécessaire comme linge (chemises et caleçons, flanelles, tricots, chaussettes, mouchoirs, serviettes) et galoches ou souliers de repos.*

*Nous n'avons pas reçu de lettre ou colis depuis le 5 Juillet, dernier jour passé à Stendal, nous en serons privés ici 2 mois dit-on (nos prédécesseurs ici étaient dans les mêmes conditions).*

*Le travail est assez pénible pour des hommes non habitués aux travaux manuels. Les soldats de 1e classe, caporaux et caporaux fourriers sont astreints au travail et payés la même somme ( 0,30 pf par jour). Nous partons au travail à 5 h du matin après avoir bu une gamelle de boisson chaude aromatisé* au café – pause de 10 h à 10 h ½ pour le déjeuner (boissons chaude aromatisé* au cacao) – retour au camp à 3 h où nous recevons une gamelle de soupe claire (orge, maïs, résidu de betterave, etc…) le soir à 6h boisson chaude (cacao) ou bouillon quelconque, parfois nous recevons en supplément une cuillerée de marmelade ou un hareng.*

*Travail par tous les temps, repos le mercredi.*

*Le service sanitaire du camp (médecin et infirmiers) n'est pas payé ; en représailles, nous dit-on officiellement, de ce que le service sanitaire allemand en France n'est pas payé.*

*Pour l'hygiène, organisation nulle : 4 planches pour laver le linge, ni douches, ni bains, ni lavoirs ; pas d'eau chaude, pas de savon, ni baquets ni cuvettes (il faut se laver les mains ou les pieds, laver le linge dans la gamelle ou* nous recevons la soupe).*

*Dans le camp 2 pompes, elle portent toutes deux l'écriteau « eau non potable », l'une sert pour laver, l'autre pour la cuisine et pour boire.*

*Les W.C. sont remplacés par une fosse non couverte.*

*Sous la tente, des puces – au travail, dans la forêt, le voisinage des marécages ou mollards*[61] (?) *nous procurent* de nombreux moustiques qui font des piqures* assez douloureuses. Aucun service religieux, pas de repos le dimanche. Aucune cantine, on nous vend seulement, environ 2 fois par semaine, cigares et cigarettes, petites savonnettes (0,70 pf) chocolat (0,75 pf) la tablette ayant moins de 100 g, cirage et graisse à chaussures.*

[61] « Marécage » se dit « Sumpf » en allemand. S'agit-il d'un mot local, biélorusse ? Ce mot existe en patois et en français local foréziens (voir Saint-Etienne-le-Mollard, entre Feurs et Boën) mais il qualifie un gros talus, ce qui n'a aucun rapport avec un marécage, et ne suscite pas la prolifération des moustiques…

*Il est interdit de faire de la musique, les instruments vendus dans les autres camps ont dû être mis de côté.*

*Les derniers colis que j'ai reçu* à Stendal dataient du 13 Juin. Le pain a été retiré de tous les colis arrivés après le 30 Juin, pourtant à ce jour, nous n'avons encore vu aucune distribution du pain envoyé par le gouv^t^ français – Nous recevons ici notre part de pain noir habituel.*

*Pour l'argent, je n'ai encore pas reçu (malgré de nombreuses réclamations) les mandats envoyés par ma famille en Janvier, Février et les mois suivants. Beaucoup sont dans mon cas. On nous dit que ces retards proviennent de nos changements de camps. Pourtant ici, 4 jours après notre arrivée, on enfermait en cellule qq uns de mes camarades, pour les punitions infligées à Stendal et qui avaient suivies* !). Je vous prie de ne pas faire part à ma famille de ma situation, il est inutile qu'elle se tourmente, du reste je suis en très bonne santé.*

*Comme vous voyez cette lettre est rédigée sans littérature, sans exagération et sans parti pris, elle cite des faits scrupuleusement exacts. Je ne donne même pas d'appréciation, cela m'ayant procuré de la cellule à Stendal pour une lettre écrite à mon père lorsque j'étais à Sydow.*

*Je vous demande instamment de ne faire aucune démarche ou demande quelconque pour un changement de situation, du reste soyez persuadé que je suis prêt à supporter n'importe quoi avec le plus grand courage et que j'ai seulement le regret d'être prisonnier à l'heure actuelle au lieu d'être soldat.*

*Avec tous mes remerciements pour ce que vous avez fait pour nous, recevez l'expression de mes sentiments les meilleurs.*

*Votre dévoué*

Cette lettre, admirable de dignité et de retenue (que l'auteur explique à la fin par la prudence, pour ne pas encourir à nouveau une peine de cellule), décrit ce qu'est un camp de représailles, ici en Biélorussie, c'est-à-dire loin de tout pour un Français. Il est regrettable qu'on ne sache pas le motif des représailles, et pourquoi ces prisonniers paraissent avoir sélectionnés sur un critère socio-professionnel de *« professions libérales »*. L'absence de colis, les conditions de travail dans la forêt, le ventre quasi vide, la présence des marais infestés de moustiques, l'absence d'hygiène, l'eau non potable et pourtant bue, ne peuvent qu'engendrer une mortalité importante. Par chance, Marcel en est revenu…

Quelle est la raison de cette lettre, puisque Marcel supplie à la fin son interlocuteur de ne rien faire ? Sans doute seulement de témoigner (et en cela, de se soulager un peu moralement), auprès de quelqu'un qui a pu aider les prisonniers stéphanois en transmettant vivres et vêtements dans les camps précédents, et qui est apte à garder cette lettre secrète, car elle plongerait la famille de Marcel dans les affres de l'angoisse.

## Un prisonnier qui n'a pas vu l'Allemagne

**Pierre Dubanchet** (cl. 18), le plus jeune de nos dix-huit prisonniers, n'avait pas encore vingt ans quand il a été capturé le 27 mai 1918, à Craonnelle, dans l'Aisne, puisqu'il était né le 5 juin 1898 à Saint-Genest-Lerpt. Fils de passementiers, passementier lui-même à Saint-Genest, il était artilleur au 113^e^ R.A. Lourde d'Issoire. Il est le seul à ne pas avoir foulé le sol allemand, car il a été employé pendant la demi-année séparant sa capture de l'armistice à démonter des machines en France occupée :

T- *« Je suis jamais allé en Allemagne, moi !*
E – *Ah bon ? Vous êtes resté en France ?* T- *Oui, oui !* E- *Dans quel secteur ? Dans les Ardennes ?*
T- *Oui : Monthermé ![62]Vous avez jamais entendu parler de Monthermé ?*
E – *On m'a cité ce nom-là, mais je serais bien incapable de dire où c'est !*
T- *Sur la Meuse. C'est une ville. La vallée de la Meuse, c'était que des usines, y avait beaucoup de monde !*
E- *Et on vous à employé dans les usines ? A faire quoi ?*
T- *Démonter les vieilles machines, pour envoyer à la fonte quoi. C'était une usine qui fabriquait des pointes, des petites pointes !… Y avait un grand four Martin aussi ! C'était une grosse usine !*
E- *C'était une fonderie !*
T- *Une grosse usine. Alors, le four Martin, il coulait des lingots carrés comme ça, là ! … Alors, il fallait les chauffer, pour les passer au laminoir. Alors, on les chauffait à blanc, ça coulait un peu. Alors, nous, on était chargés d'enlever les détritus, quoi !*
E- *Quand vous dites « nous », c'étaient tous les prisonniers ?*
T- *Ah ben, nous, nous nous ! Les autres prisonniers. Ceux qui avaient le mieux réussi, c'est ceux qui étaient dans l'agriculture. Parce qu'en usine, on crevait de faim !*
E- *Et vous étiez combien de prisonniers dans cette usine !*
T- *Oh oh oh ! Je pourrais pas vous le dire ! Plusieurs dizaines et peut-être bien plusieurs centaines !*
E- *Et vous étiez logés dans quoi ?*

[62] Localité située à 17 km au nord de Charleville-Mézières et à 18 km de la frontière belge

T- *Dans des usines ! … Je crois qu'au début, on était dans des usines désaffectées . Et après, on nous a aménagé une usine ; cette usine qu'on cassait tout, on nous l'a aménagée pour nous. On est monté dans la montagne, parce que la vallée de la Meuse, c'est que des forêts ! On a coupé des arbres, et puis on a fait des poteaux, et puis on a mis des barbelés : ça entourait l'usine, quoi ! On peut appeler ça un commando, quoi ! Alors y avait des vieux prisonniers de 14 !*
E- *Qui étaient là depuis 14 ?*
T- *Oui ! Avec nous, oui ! Seulement eux, ils recevaient des colis ! Et nous rien du tout ! Je crois que mes parents m'en ont envoyé six colis : j'en ai pas vu la couleur !*
E- *Comment vous expliquez ça ?*
T- *Parce que ça tirait sur la fin !*[63] *Ça devait être la pagaille en Allemagne !*
E- *C'est-à-dire que les colis passaient par l'Allemagne avant de revenir en France ?*
T- *Bien sûr ! On était affilié à Gartelegen ! Gartelegen*[64]*, c'est 80 kilomètres plus loin que Berlin ! Alors, ça passait tout par là-bas !*
E- *Oui : ça faisait un grand circuit !*
T- *Oui ! C'est pour ça que j'ai jamais reçu un colis ! Et les autres, ils en recevaient ! Je me rappelle : nous, on crevait littéralement de …* (faim)*…Je sais pas si on aurait passé l'hiver ! »*

Cela n'explique pas pourquoi les anciens prisonniers recevaient, eux, leur colis, A moins qu'il n'y ait eu deux circuits postaux de distribution des colis, les plus récents prisonniers étant seuls affectés administrativement à ce camp très lointain, Gardelegen, qui se trouve au nord de Magdebourg, en Saxe-Anhalt.

Tout à fait à la fin de l'entretien, nous revenons sur cette question de la faim :
T- *« Nous, on crevait de faim ! Vous savez pas ce qu'on avait ? C'étaient des carottes qu'ils mettaient en allumettes et qu'ils faisaient sécher, ce qu'on appelle communément la julienne.*
E- *Des carottes, vous voulez dire des betteraves ?*[65]
T- *Non, non ! Des carottes ! Oh ! C'était des colverts !* (= collets verts). *Alors, ils en faisaient des allumettes, et puis ils faisaient sécher. Puis ils remettaient ça dans l'eau, puis ils le faisaient cuire, puis ils nous donnaient ça ! J'ai dû manger deux bouchées de viande tout le temps que j'étais prisonnier !*
E- *Cinq mois, ça fait ça ! Mais alors, vous n'avez pas dû épaissir !*
T- *Non* (petit rire) *Il paraît que j'avais mauvaise mine quand je suis rentré ! En plus, vous savez pas ce qu'ils faisaient ? Ils faisaient de la julienne avec des orties, vous savez, la julienne, on empile avec du sel. Et ils nous obligeaient à manger cette saleté-là avec des carottes ! Oh mon Dieu…*
E- *De la soupe d'orties, quoi !*
T- *Oui ! C'était affreux, affreux, affreux ! »*

La pénurie se fait sentir aussi dans les vêtements des prisonniers :
T- « *Alors, comme capote, j'avais une vieille serpillière ! Et à la fin, vous savez pas ce que j'avais comme pantalon ? Un pantalon en papier ! Ils en étaient là, oui ! Ils en étaient à ce point-là !*
E- *Mais c'était la pénurie chez eux aussi !*
T- *Ah, mais, c'est ce qui fait qu'on a gagné la guerre ! Pour une bonne partie ! C'était la pénurie totale ! Complète ! »*

Son homonyme et concitoyen de Saint-Genest-Lerpt, d'un an son aîné, **Pierre Dubanchet** (cl.17) qui a alterné les professions de passementier (à Saint-Genest) et de mineur (à Roche-la-Molière), capturé près de deux mois plus tard, le 13 juillet 1918, a exercé, pendant un mois, la même activité de démontage d'usines dans les Ardennes, à Rethel, et a bien failli aussi ne pas fouler le sol allemand. Sa mémoire est défaillante et il témoigne par bribes, aidé par son fils et sa belle-fille. C'est un mal d'oreilles persistant, sans doute consécutif à une explosion d'obus à proximité de lui, qui l'a fait transférer dans un hôpital, à Ingolstadt, en Bavière, jusqu'à l'armistice, séjour dont il ne garde que de vagues souvenirs…

On conçoit aisément que les Allemands, devant le coup d'arrêt donné en juillet 1918, à leur grande offensive commencée en mars, n'espèrent plus pouvoir tenir longtemps et exploiter les infrastructures industrielles des département français occupés. S'ils font démonter les machines, c'est au mieux pour les réinstaller en Allemagne, ou, pour le moins, en récupérer le métal.

---

[63] On peut comprendre cette phrase de deux façons : soit, en français correct, parce qu'on approchait de la fin de la guerre. Soit, en français local forézien, parce que la nourriture manquait et que les colis étaient volés par les Allemands

[64] On ne trouve aucun nom de ce type en Allemagne (Google map) ; en revanche, ce paraît être Gardelegen, qui se trouve à 50 km au nord de Magdebourg, donc pas à 80 km plus loin que Berlin, mais à une bonne centaine de kilomètres à l'ouest de Berlin (donc « avant ! »)

[65] Ma question provient du fait qu'en français local forézien, les betteraves sont appelées « carottes » et les vraies carottes « racines » ! Les « collets verts » sont des carottes fourragères, blanches ou jaunes.

**La dureté de la discipline dans les camps**

On a vu, dans plusieurs témoignages, que la discipline dans les camps, stricte en temps habituel, pouvait être impitoyable si une faute, ou ce qui était considéré comme une faute, était commise, en dehors même des camps dits « de représailles », comme le camp de Biélorussie. Jamais la stabilité dans une ferme n'était assurée, même si l'on donnait satisfaction au patron, et le retour au camp était déjà une punition, aggravée ensuite de représailles sur place. Le témoignage le plus fouillé nous est fourni par **Jean Roche**, de Roanne, qui a été renvoyé au printemps 1918 de la ferme de Kleinansbach (à l'ouest de Rothenburg ob der Tauber) où il venait de passer dix-huit mois relativement paisibles :

T- *« Parmi les Français, y avait des saligauds !*

E- *Ah bon ? Par exemple, qu'est-ce qu'ils faisaient ?*

T- *Ah oui ! Y avait un type qui était un mineur de Lens. Lens était occupé par les Allemands. Mais il recevait des colis de la Croix-Rouge, le colis par mois par l'intermédiaire de la Belgique. Et tous ses colis, il les donnait aux Allemands : à ses patrons ! On disait, on se regardait tous : « Ben, mon vieux ! ». Tout par un coup, y a un de Tours, Jules Breton, de Nouzilly, près de Tours : « Mais t'es plus Boche que les Boches, toi ! Tu donnes des colis français à nos ennemis ! ». Alors, le type vient vers moi, et il me dit : « T'écoutes ce qu'il me dit, que je suis un Boche ! ». – « Ben, mon vieux, il t'a dit que la vérité ! Tu reçois des colis de la Croix-rouge, tu les donnes aux Allemands ! ». Il nous a fait coffrer ! Il nous a fait coffrer, il a porté plainte, ça y est !*

E- *Au camp !*

T- *A la sentinelle, puis c'est parti au camp. Trois jours après, on venait nous chercher : « Allez, pliez bagage ! ». Ah ben, ça y est : dix jours de prison. C'est le type qui nous avait vendus ! … C'était un saligaud ! Dix jours, à trois : Poyet, le Tourangeau et moi, on a fait dix jours de tôle ! Et on mange tous les quatre jours là-bas ! Quatre jours ! Quand tu vois la porte de la cabane… parce qu'ils nous sevraient ! On avait une heure de pelote par jour, d'exercices une heure, avec un sac de sable sur le dos, un sac de vingt kilos ! Mais vous savez pas ce qu'on faisait d'un rang à l'autre : y en a qui donnaient un coup de dent dans le sable, alors le sac s'écoulait ! Quand ils ont vu que le sable partait, ils ont mis des briques ! […] Eh ben, on était contents de sortir, de s'étaler les côtes ! C'était le cachot, c'était le cachot ! C'était pas la prison ! Tout seul dans un cachot ! Ça nous aidait un peu l'exercice, ça nous allait. Après, on rumine, couché sur le bat-flanc !*

E- *Ben j'imagine ! Qu'est-ce qu'on pense ?*

T- *On pense : « Est-ce que tu sortiras de là ? Est-ce que tu sortiras de là ? ».*

E- *On doit penser à sa famille ?*

T- *Ah ! On pense à la famille ! On pense : « Qu'est-ce qu'ils vont te foutre, là ? ». S'ils te foutent une balle dans la peau, tu seras délivré, au moins…*

E- *A ce point-là ?*

T- *A la fin de la guerre, en 18, quand* (inaudible) *fut perdu, les prisons n'abondaient pas, ils en faisaient de tous les côtés ! Ils punissaient pour rien du tout ! J'allais demander à repartir en campagne, j'allais chez le coiffeur me faire raser, je prends ma veste, je sors, je me boutonnais. Un officier qui passe : « Halte ! Bouton pas boutonné ! Quatre jours de tôle ! » J'étais en train de me boutonner, y avait qu'un bouton qui était pas fermé ! C'est qu'au mois de mai 18, ils étaient furieux ! C'est quand il y a eu l'attaque là-haut, qu'on les avait pris de flanc en Champagne et qu'on attaquait en Picardie : ils ont bien senti que ça allait mauvais pour eux ! »*

On voit que l'évolution défavorable de la guerre pour l'armée allemande (dont l'attaque de printemps 1918, d'abord victorieuse, commence à subir des revers) peut se traduire par une mauvaise humeur des officiers et des sentinelles dans le camp, d'où une prolifération de punitions pour des motifs futiles. Mais poursuivons la conversation :

E- *« Vous connaissiez les nouvelles des batailles ?*

T- *Eh ! Par eux, et puis y avait, figurez-vous, un journal français qui arrivait là-haut, mais fallait le savoir. Il arrivait dix jours après, on le trouvait dans une poubelle, dans la rue, en face du camp dans une poubelle ! On le disait pas entre nous de peur d'être vendus ! Alors on savait des nouvelles comme ça.*

E- *Vous arriviez à le lire ? C'est un journal qui venait d'où ?*

T- *Ah oui ! C'était « Le Matin ». Mais on le voyait pas* (celui qui le mettait), *il se cachait…*

E- *C'était un Allemand qui était abonné, alors ?*

T- *Oh ! Je pense pas ! »*

En ce mois de mai 1918, les peines de prison tombaient « comme à Gravelotte », comme disaient les anciens. Jean en a eu une troisième :

T- *« Et l'autre fois, un dimanche, je regardais les affiches. Un officier allemand qui passe, je l'ai pas salué : « Salue pas auchourt'hui ? » . Trois jours encore ! Le mois de mai 1918 : dix jours, quatre et trois ! »*

**Un prisonnier chanceux**

Le sergent **Jean Fontaney** (cl. 12) de Montrond-les-Bains- instituteur, puis directeur d'Ecoles Normales (Parthenay, puis Poitiers) n'aurait jamais dû être prisonnier, car son exemption pour faiblesse de constitution le dispensait de faire la guerre. Mais comme on l'a vu beaucoup plus tôt dans cet ouvrage, c'est à la fois son patriotisme et sa mauvaise conscience (vis-à-vis de frères aînés déjà chargés de famille et incorporés) qui l'ont fait s'engager, dès septembre 1914, pour toute la durée de la guerre. C'est lui qui aura la captivité la plus originale, par son aboutissement, de nos dix-huit prisonniers.

On l'a vu, au début de ce chapitre, être soigné par les Allemands dans la zone des Etapes, à l'hôpital de Bapaume, puis de Saint-Quentin. Son bras droit cassé par un shrapnell sera aussi soigné en Allemagne, dès qu'il y parvient :

T- *« On m'a dirigé sur Cologne. Alors là, c'était un hôpital réservé à des prisonniers. Y en avait cinq cents à peu près dans un ancien lycée de filles, très propre, très bien installé, mais improvisé, et sur les cinq cents, y avait quatre cent quatre-vingt dix Russes qui mouraient de tuberculose ! C'étaient des prisonniers qui travaillaient dans la Ruhr, qui étaient sous-alimentés comme tout bon prisonnier qui se respecte et qui ne recevaient aucun secours de Russie. Mon rôle (je suis resté assez longtemps) consistait à passer le thermomètre, et puis y avait le médecin. Moi, je commençais à ce moment-là à trotter, j'étais plus alité.*

E- *Avez-vous l'impression, comme on l'a souvent dit, que les prisonniers russes étaient beaucoup plus maltraités que les autres prisonniers ?*

T- *Oh oui ! Y avait trois sortes de prisonniers. Les numéros un, c'étaient les Anglais, ils étaient peu nombreux, les Allemands s'inclinaient devant eux, et ils avaient de l'assurance.. Les Français, nous étions assez nombreux (je parle du camp plus tard) ; et puis alors les Russes qui ciraient nos chaussures, si on peut dire ! En tout cas, ils mendiaient un bout de pain et des mégots de cigarettes, ils recevaient aucun colis ! Tandis que nous, nous avons été gâtés ! J'en finis : donc à Cologne, je suis resté assez longtemps*[66]*, et puis comme tout a une fin, je suis parti dans un camp. Mais ma plaie suppurait toujours, elle m'a sauvé !*

*Le premier camp, c'était Stendal*[67]*. J'y suis resté trois jours. Il fallait un commando pour aller en Poméranie, sur les bords de la Pologne, deux-trois ans. Je sais pas pour quelle raison évidemment on a choisi les derniers arrivés, car le camp était en partie autogéré par les prisonniers eux-mêmes. Y avait un groupe théâtral et s'annonçait déjà un grand chanteur dont le nom m'échappe et qui a fait fureur après*[68]*. Enfin bref, je suis donc parti en plein désert creuser des canaux…*

E- *En Poméranie ?*

T- *En Poméranie !*

E- *Vous avez donc eu de très nombreuse heures de train, je suppose ?*

T- *Oh oui, bien sûr ! Je sais pas comment j'y suis arrivé… Le lendemain matin, on nous amené des pelles et des pics, et on nous a conduit sur un chantier, je pense que c'est des canaux d'irrigation. Moi, j'ai montré mon bras : l'Allemand qui commandait a juré dans sa langue et m'a renvoyé au camp, je suis resté une huitaine de jours. On recevait pas de colis là puisque dans les camp ordinaires…* (on en recevait). *Et puis on m'a renvoyé au camp de Wittenberg*[69]*, la patrie de Luther, je crois. J'étais dans des baraquements, exempté de travail, et où je suis resté dans des conditions acceptables, non pas que… La nourriture des Allemands commençait à manquer sérieusement, et de produits pharmaceutiques, et de nourriture. En tout cas, pour nos sentinelles, y avait le corps des « Kartoffeln »* (pommes de terre) *et la « Fleich »* (viande*). Mais pour nous, j'ai jamais pu manger la nourriture du camp, alors qu'à l'hôpital, on était nourri convenablement. Mais nous recevions des colis, je recevais un colis par semaine. Nous étions deux à faire popote ensemble, nous avions la possibilité moyennant quelques pfennigs de faire cuire. Mon copain breton, il recevait des haricots. Jamais ma femme elle a voulu m'en envoyer parce qu'elle croyait que c'était…demander une nourriture aussi vulgaire ! On m'envoyait des conserves. »*

E- *Et donc, à ce séjour à Wittenberg, quelles étaient vos occupations ?*

T- *Fumer ! Fumer, faire notre cuisine. On faisait tous les jours un plat, on faisait un repas par jour, y avait une cuisson organisée à notre service, on payait quelques sous pour cuire les haricots (c'est long à cuire !), des haricots secs, ou des pâtes, ou autre chose, et on faisait un repas par jour. Et puis on mangeait peut-être quelques biscuits, ce qu'on avait . Mais j'ai vécu uniquement avec mes colis à partir du moment où j'ai quitté l'hôpital…*

E- *Je suppose que ceux qui ne devaient pas recevoir de colis avaient des difficultés tout de même ?*

T- *Oh ! C'était inégal ! Mais on s'entraidait un peu. Moi j'ai toujours eu un ou deux copains avec lesquels on partageait nos avoirs. A un moment donné, l'Etat français nous a même envoyé des biscuits, mais à la fin*

---

[66] Vers la fin de l'entretien, Jean indique qu'il a passé 5 ou 6 mois à Cologne

[67] Stendal est un camp important, situé à 45 km au nord de Magdebourg et à 90 km à l'ouest de Berlin, en Brandebourg

[68] La mémoire lui reviendra plus tard : il s'agit de Maurice Chevalier !

[69] Wittenberg se trouve à 70 km au sud de Berlin, en Saxe-Anhalt

*de mon séjour en Allemagne, on recevait des biscuits envoyés par la Croix-Rouge française. On recevait même du tabac français, envoyé par la Croix-rouge : j'ai appris à fumer en ce temps-là ! Depuis j'en ai consommé des tonnes, mais enfin !*
E- *Donc l'existence était vivable dans ces camps ?*
T – *Ah ! Vivable ! Je veux dire : pas maltraités, mais très mal nourris ! On nous apportait un baquet de bouillon clair, quelquefois des poissons crus nageant dans l'eau ! J'ai jamais pu manger une gamelle de ces ratatouilles ! Alors évidemment, quand je suis arrivé en Suisse, j'ai mangé trop, j'ai eu des troubles intestinaux, parce qu'on arrive à vivre avec peu de chose, en somme…*
E- *Mais on ne vous obligeait pas à travailler, donc ?*
T- *Ah non ! J'étais dispensé de travail !*
E- *A cause de votre blessure. Mais les autres, que faisaient-ils ?*
T- *Ben, y avait que des éclopés dans ma compagnie, dans un baraquement. Les autres, on les emmenait travailler n'importe où, soit dans les champs, soit dans les usines, et puis ils restaient dans le camp. Dans le camp y avait surtout ceux qui étaient inaptes à être utilisés. On utilisait les soldats. Les officiers étaient dispensés de travailler, mais les soldats et les sous-offs étaient astreints à un travail dans les camps de prisonniers.*
E- *Mais alors, on devait vous considérer comme des improductifs !*
T- *Ah oui !*
E- *Ça se traduisait pas par des brimades ?*
T- *Non ! On nous fichait la paix, on nous faisait lever le matin. Le jour du 14 juillet* (1916)*, ils avaient peur qu'on se révolte, je pense, ils nous ont envoyés ramasser des doryphores !* (rire) *Et puis un autre jour, on nous a fait décheniller un champ de choux. Je nous vois encore : on avait un bâton pour écraser les chenilles vertes qui dévoraient les choux et… on perçait quelquefois le choux, enfin… Mais c'est tout. Le reste du temps, on était désoeuvré. Moi, j'avais mon journal allemand, je crois, le « Berliner Tageblatt », quelque chose comme ça, alors je traduisais mon communiqué, je lisais, on bavardait, on fumait, on jouait aux cartes (pas moi, mais les gens jouaient aux cartes). Puis on se baladait, on tournait autour ;..*
E- *Est-ce que la propagande était sensible dans ce journal que vous lisiez ?*
T- *Ah ben, forcément, comme les journaux français !*
E- *Mais vous arriviez à compenser pour avoir une idée ?*
T- *Bien sûr ! Bien sûr ! Mais on suivait en gros les opérations quand même. Mais enfin les communiqués étaient toujours flamboyants, et les communiqués, c'est le mensonge organisé ! […]*

*Enfin, bref. Un beau jour… J'étais brouillé avec le docteur du camp. On attendait une commission suisse et le docteur.. (parce que je m'étais déclaré paysan en arrivant au camp en pensant que peut-être on m'enverrait dans une ferme : c'est la seule occasion de manger)… Et ma fiche m'avait suivi, j'étais « Volkschuler », instituteur, il m'a traité de Judas et il n'a pas voulu me présenter à la commission suisse qui venait recruter des clients pour être internés en Suisse. Mais la commission a demandé s'il y en avait d'autres qui voulaient se présenter d'eux-mêmes. Je me suis présenté, j'avais toujours ma plaie qui suppurait, je l'entretenais sérieusement : il y avait des esquilles, je les renfonçais !* (rire). *J'avais appris aussi que j'avais eu le nerf (celui qui permet de soulever le poignet) un peu touché, mais pas coupé. Alors j'ai joué un peu la comédie, j'ai dit : « T'es bon pour la Suisse ! ». Et pas coupé ! J'ai été bon pour la Suisse !*
E – *Et ceci s'est passé quand ?*
T- *Ah ! Exactement décembre 16 !*
E- *Décembre 16 : vous étiez prisonnier depuis un an et demi ?*
T- *Oui. »*

Jean a la chance à la fois d'être blessé durablement (et il s'y emploie !) et de tomber sur la visite dans le camp d'une des missions du CICR, le Comité International de la Croix-Rouge, sous législation suisse, donc neutre, qui avait pu progressivement faire admettre son intervention auprès des prisonniers. **Annette Becker** dans *Oubliés de la Grande Guerre* » définit ainsi ses buts : *« Renseigner sur les prisonniers militaires, les protéger au nom des décisions humanitaires et améliorer leurs conditions dans un présent plus épouvantable que ce qui avait pu être imaginé depuis un demi-siècle, tels sont les trois axes du travail acharné du CICR, axes où il croise tous les belligérants et tous les volontaires de l'humanitaire, à un moment ou à un autre ».*[70]

Selon l'historienne, le CICR aurait mandaté 54 missions itinérantes dans 524 camps de prisonniers, avec une méthode comparable pour les visites : *« Ils établissaient une liste de camps qu'ils souhaitaient visiter. Là où ils étaient admis, ils étudiaient avec précision les conditions matérielles et spirituelles des détenus, depuis les rations alimentaires et la masse de travail exigée jusqu'aux lazarets, à la correspondance reçue, au travail, aux loisirs et aux services religieux. Puis ils s'entretenaient avec le commandant du camp*

[70] Annette Becker, op.cit. p. 181

*pour lui faire part de recommandations mineures ou l'informer qu'une enquête plus approfondie serait demandée. Une des conditions exigées par le CICR pour les visites était la possibilité de s'entretenir sans gardien avec des groupes de prisonniers pour que ceux-ci puissent exercer leur liberté de parole et de critique sans risque de représailles personnelles. »*[71]

En 1915, une nouvelle initiative, annexe, avait vu le jour : *« interner en pays neutre, la Suisse, les prisonniers pas assez atteints pour être rapatriés, trop malades pour les laisser en camp de prisonniers. En mai 1915, les négociateurs suisses et ceux du Vatican se mirent d'accord sur un projet, qui fut accepté en octobre par la France et l'Allemagne »*[72]*. »* . L'obsession des belligérants étaient de ne pas laisser repartir dans leur pays des prisonniers presque rétablis qui pouvaient reprendre les armes ! **Annette Becker** précise : *« Ce système fut aussi mis en place au Danemark, au Pays-Bas, en Suède et en Norvège, mais c'est la Suisse qui recueillit le plus de ces malades, des Français et des Allemands, 30 000 par an à partir de 1916, qui ont été désignés par des commissions médicales franco-suisses et germano-suisses qui parcourent les différents camps. »*[73]

C'est donc de cette mesure qu'a bénéficié, au bout d'un an et demi de captivité, Jean Fontaney, qui poursuit ainsi son récit, qui n'est plus celui d'un prisonnier :

T- *« Oui. Donc nous voilà partis quelque temps après pour Constance, mais en cours de route, sur le Danube par là, à une station qui s'appelait Tauberbishofsheim*[74]*, le train s'arrête. On nous a débarqués parce qu'il y avait une histoire avec des prisonniers allemands en France, et nous sommes restés huit jours en attente. Une attente à quelques kilomètres de Constance.*[75] *Puis nous sommes repartis. Arrivés à Constance, nouvelle visite médicale. J'ai pu être bon pour traverser le Rhin.*[76]*Nous avons tombé sur des gardes suisses, et à partir de ce moment-là, ça a été la vie d'hôtel. J'ai d'abord été à* (inaudible) *sur le bord du lac de Neufchâtel. Nous étions à l'hôtel moyennant de rentrer le soir , à neuf heures je crois. Assez mal nourris. La France payait 5 francs par jour en ce temps-là pour les soldats hébergés ; la réciproque était vraie pour les Allemands. On m'a envoyé à Berne, on m'a opéré, on m'a gratté mon os très profondément, j'ai fait un peu de mécanothérapie (je sais pas comment il faut l'appeler) parce que j'avais quand même un peu d'ankylose. Je passai une quinzaine de jours à Berne, très amusants. C'était neutre. Y avait pas d'habits… de soldats en militaires, là, mais ça fourmillait d'espions allemands et français. Nous allions à la brasserie et nous étions quatre ou cinq à l'hôpital. Les Suisses étaient heureux d'avoir l'occasion d'exercer leurs chirurgiens… Mais nous allions à la brasserie : très bien reçus, la plupart du temps, nos consommations étaient payées quand nous ressortions ! On ne savait pas… des tables voisines. J'ai l'impression que la moitié des Suisses espionnaient pour la France et l'autre moitié pour l'Allemagne !*

*Et voilà comment je suis revenu. Après j'ai demandé d'aller à Neufchâtel, ville universitaire où j'ai fini mon séjour en Suisse. J'ai fait deux semestres ; j'étais inscrit à l'université gratuitement. J'ai surtout profité de la salle de lecture qui était plus chauffée que ma chambre individuelle chez l'habitant. Passé en somme une villégiature heureuse ! Et peu avant l'armistice, on nous a… J'ai été parmi ceux qui devaient rentrer en France parce qu'il faudrait faire la place à d'autres. Puis la grippe espagnole a atteint Neuchâtel. On faisait des enterrements, les cortèges étaient interdits et notre convoi a été retardé. Je suis donc rentré en France au mois de… fin août ou en septembre… ».*

Jean Fontaney est le seul des dix-huit prisonniers à avoir bénéficié de cette incroyable *« villégiature heureuse »* et studieuse en Suisse… Il veut bien reconnaître honnêtement, de cette phase finale de sa captivité :

T *« Ah ! C'était l'embuscade totale ! Mais il fallait se trouver entre deux eaux : pas être trop malade, la Suisse m'a gardé, ni trop peu parce sans ça, on était bon pour le service ! »*

**Evasion ou tentatives d'évasion**

Quand la captivité s'éternise, surtout si les conditions de détention sont mauvaises, on ne peut qu'être tenté par l'évasion, si l'on est aventureux. Mais les camps ne sont pas à proximité de la frontière française, très peu de prisonniers parlent allemand (deux parmi nos dix-huit parviennent à lire assez correctement la presse allemande : les deux instituteurs Antonin Granet et Jean Fontaney, qui se sont employés à apprendre la langue, attendu aussi, en dehors de leur niveau d'études, que comme sergents, ils disposaient de plus de temps, n'étant pas au début astreints au travail). Par ailleurs, les habits signalent

[71] Annette Becker, op.cit., p. 190
[72] Annette Becker, op.cit. p. 206
[73] Annette Becker, op.cit. p. 208
[74] En Bade-Wutemberg, à 25 km environ au sud de Wurtzburg
[75] Ici, le témoin se trompe de beaucoup, car cette petite ville au sud de Würtzurg se trouve à un peu plus de 300 km de Constance !
[76] Jean se trompe à nouveau lourdement, car le Rhin se trouve, à vol d'oiseau, à plus de 130 km de Constance ! Mais cette expression est pour lui le signe du quasi rapatriement !

automatiquement le prisonnier s'il est vu marchant en campagne ou en agglomération. Et il faut bien se nourrir si l'on marche sur des centaines de kilomètres. Quelques-uns de nos prisonniers nous ont raconté des tentatives d'évasion de leurs camarades, un seul ayant tenté la « belle »…

**Jean Salanon**, agriculteur à Saint-Georges Hauteville, fait prisonnier le 23 février 1915, ayant passé toute sa captivité en Bavière, au-delà de Munich, a fait l'objet d'une incroyable proposition qui résolvait la question de l'habillement:

T- *« Mais en Allemagne, que j'étais prisonnier (j'étais chez les paysans, et un peu dans les camps), un qui était à Lille, un Allemand) qui était en permission, il m'a dit : « Oh ! Ça me fait de la peine de partir ! ». Il avait appris le français, un peu. Il m'a dit : « Partir à ma place, toi ! » ; - « Oh ! j'ai dit, ça se peut pas, ça ! » - « Prends mon habillement et puis là-bas, y a les Français, tu feras comme ça, tu lèves les mains, tu rentres chez toi ! » - « Oh ! j'ai dit, mais ça peut pas faire ! ». Quatre jours après, quatre-cinq, huit jours après, dans la ferme où j'étais bien…Il fréquentait une fille de là où j'étais… La fille était assise comme ça* (il mime une posture d'affliction). *J'ai dit : « Qu'est-ce qu'elle a ? » « Ah ! ». Il s'appelait Jean* (Hans) *comme moi. – « Ah ! Jean ! Tot ! Tot ! ». Il était mort ! Eh ben, voyez qu'il sentait sa mort ! »*

Ce récit, qui vise à illustrer ce que nous avons vu auparavant, le pressentiment de sa mort, nous montre que le port d'habits militaires allemands pouvait, en partie seulement, permettre au prisonnier français de progresser plus discrètement. Mais s'il est saisi, c'est l'exécution assurée, et s'il dénonce le marché conclu, c'est sans nul doute l'exécution de l'Allemand qui a profané sa tenue militaire et foulé aux pieds le patriotisme et l'honneur de l'armée.

Jamais Jean n'a été tenté par l'évasion, d'autant plus qu'il était bien traité dans les deux fermes où il a séjourné le plus longtemps. Mais il a connu des cas, dont un qu'il narre plus longuement :

E- *« Et personne n'a essayé de s'évader ?*

T- *Oh ! J'en ai connu plusieurs, quand j'étais dans le camp. Y en a un, il était de… Je m'en rappelle plus. Bon, il a parti, il voulait traverser le Rhin… C'est qu'il fallait pas passer n'importe où ! Il voulait traverser le Rhin*[77]*. Il s'est déshabillé, il a mis ses affaires dessus ses épaules. Et puis le Rhin, c'est qu'il a du courant ! Il a emporté ses affaires ! Quoi faire ? Il a été obligé de se rendre chez les paysans tout nu !* (rire) *Et on l'a ramené ! Il a eu deux mois de cellule ! Voilà ce qu'il a eu ! Et puis après, on a parti, nous ! Celui qui s'évadait, c'est qu'il y avait des chiens policiers partout ! Pour passer la frontière, attention ! Y en a un qui s'était évadé (je m'en rappelle, il était de Saint-Chamond), il a trouvé le moyen, on l'a su après, dans une gare, il avait passé dessous les wagons…*

E- *Sur les moyeux des roues ?*

T- *Oui ! Il paraît qu'il avait passé la frontière comme ça ! Mais ils avaient des chiens policiers qui sentaient. Oh ! Y en avait pas beaucoup qui s'évadaient ! Pour s'évader, attention ! On était prisonniers, on a attendu… ».*

Si les deux mois de cellule d'isolement ne comportaient qu'un repas sommaire tous les trois ou quatre jours, comme dans le cas précédemment signalé, on imagine dans quel état de maigreur devait sortir le candidat malheureux à l'évasion ! Si le prisonnier tente de traverser une rivière ou un fleuve, c'est qu'évidemment tous les ponts sont gardés.

**Jean Fontaney** (cl. 12) de Montrond, est passé au camp de Wittenberg (Saxe-Anhalt) en 1916, où il a connu quelques cas de complicité de gardiens se retournant dramatiquement pas les candidats à l'évasion :

E- « *Y avait pas d'animosité particulière envers vous ?*

T- *Ben, vous savez, j'avais affaire à des bons territoriaux, vous savez, des Allemands qui ne demandaient qu'une chose, c'est que la guerre finisse* (rire). *Y a eu quelques histoires amusantes, des gens qui ont tenté de s'évader avec la connivence de sentinelles ! A côté de moi, des camarades, au camp de Wittenberg. La sentinelle a servi d'intermédiaire pour acheter un vélo, des équipements, de la nourriture, et puis le jour où ils devaient partir, il les a fait arrêter ! Ils ont perdu leur temps et ils ont fait un certain nombre de jours ou de mois de prison : c'était la peine pour toute tentative d'évasion. C'est un souvenir, mais il faudrait pas en faire une généralité, mais c'est un souvenir cuisant !*

E- *Ils jouaient sur les deux tableaux, là !*

T- *Oui, évidemment ! Mais les Allemands sont comme nous, y en a des bons et des mauvais.*

E- *J'ai remarqué que vous disiez toujours les Allemands et pas les Boches ! A l'époque, disiez-vous les Allemands ou les Boches ?*

T- *Je ne sais plus. On disait les Boches quand j'étais enfant. Mais quand j'étais en Allemagne, on disait bien les Boches encore, c'était le mot courant, c'était bien les Boches ! Ça dépend à qui on parlait, mais entre*

[77] Le Rhin étant très éloigné de Landshut (au moins 350 km en ligne droite), on a peine à croire qu'il puisse s'agir de ce fleuve ! En revanche, le Danube est à 35 km environ au nord-est de Landshut, mais ce n'est pas la plus courte direction pour rejoindre la France ! Et on voit mal comment un homme pourrait traverser ce fleuve à la nage sans se faire emporter par le courant ! A moins qu'il ne s'agisse de l'Isar, rivière affluent du Danube, qui traverse Landshut.

*soldats, c'étaient bien « les Boches », la populace, c'étaient « les Boches », mais si j'avais parlé à mon capitaine, j'aurais pas dit « les Boches ! »*

Une tentative d'évasion n'a pas que des conséquences sur ceux qui se font reprendre. Elle entraîne un durcissement de la discipline du camp, des fouilles et des saisies. Rappelons un instant ce qu'a dit le sergent **Antonin Granet,** instituteur à Chamboeuf, alors qu'il était interné au camp de Limbourg an der Lahn, en Hesse :

*« A l'appel au lieu de rentrer dans nos baraques on nous conduit aux isolés et fouille générale. Tous nos vêtements sont passés en revue, puis aux baraques c'est le tour de nos effets. Ce sont les cartes et les boussoles qui sont recherchés* et dans leur zèle les soldats allemands enlèvent les géographies, les livres contenant cartes de France, d'Angleterre, d'Espagne, même d'Asie mineure. A quoi cela pourrait bien-t-il servir pour s'évader ? »*

**Claude Murat** (cl.16), agriculteur à L'Etrat, capturé le 6 décembre 1916, décrit plus précisément la réaction des autorités au camp de Wahn, en Rhénanie, après une évasion et explique sagement pourquoi il n'a pas songé à s'évader:

T- *« Ah là ! Quand il y avait un Français qui s'évadait, c'est là que ça gueulait aussi ! Oh oh oh !* (rire)
E- *Ah bon ? Vous, ça vous a pas tenté, de vous évader ?*
T- *Ils nous auraient mordu, vous savez !* (long rire) *Quand ils étaient en colère ! … Oh ! Moi, ça m'a pas tenté, parce que je savais que je passerai pas ! Y en avait qui le savaient ben, qu'ils passeraient pas, mais ils pouvaient pas demeurer, alors ils partaient ! Autrement, comment voulez-vous qu'on puisse partir, dans un pays qu'on connaît pas la langue ?*
E- *Ben oui ! Et alors, ceux qui étaient repris, on les ramenait chez vous ou on les mettait dans des camps spéciaux ?*
T- *Oh ! Ils les ramenaient pas !* (long silence)
E- *Vous voulez dire qu'on les tuait ?*
T- *Non ! Je peux pas dire, j'en sais rien…*
E- *Et les tentatives d'évasion, y en avait souvent ou rarement ?*
T- *Oh ! Plutôt rarement…*(silence)
E – *Et donc, quand il y avait une évasion, tout le monde payait pour…*
T- *Ah ! Ils nous faisaient sortir déhors*, dans la cour, et puis ils nous comptaient, ils nous comptaient, ils nous recomptaient, et jamais ils trouvaient le même compte ! On aurait demeuré toute une nuit, là, vous savez ! Ils seraient demeurés à nous compter !*
E- *Dans le froid ? Dans la pluie ?*
T- *Oh oui, oui, oui ! Ça faisait rien ! Ah ! Il fallait bien qu'ils sachent combien il en était parti ! Ils savaient pas ! Ils avaient pas laissé leur adresse, ceux-là !* (rire) *Et il fallait rien dire !*
E- *Mais alors, vous aviez des appels régulièrement ?*
T- *Oh ! Bien sûr ! Tous les soirs ! Tandis que ceux qui étaient chez les paysans, ils étaient bien. Ils allaient au…* (commando) *le dimanche, je crois »*

Paradoxalement, le paysan de l'Etrat, du lieu-dit La Côte, n'a jamais été placé dans une ferme allemande en deux ans de captivité…

Une préparation d'évasion, et une tentative

**Jean Roche** de Roanne, capturé le 10 mars 1916, s'est trouvé en 1916 dans le Bade–Würtenberg, dans une ferme, à Weldingsfelden, tout en logeant avec un petit commando surveillé par une sentinelle Il avait préparé soigneusement son évasion :

T- *« J'avais une carte et une boussole que j'avais achetées en cachette. Et pour pas me les faire prendre par la sentinelle (il fouillait tout !) …Y avait une vieille tuilerie qui ne marchait plus, avec un four ; je l'avais repéré, je les ai mises là-dedans avec une tuile dessus, ma carte et ma boussole. Il m'avait fouillé. J'avais trouvé moyen d'avoir un tissu de la couleur allemande pour me faire un pantalon… Ah ! La sentinelle me l'a bien pris ! La couleur gris fer…*
E- *Parce que vous pensiez à vous évader ?*
T- *Eh ben, je pensais à m'évader, oui, j'avais la carte et la boussole. Seulement, il fallait s'embarquer par la Suisse, et on avait des renseignements. Ah ! Y a le journal qui… Y en a qui recevaient des colis, et au fond des colis, y avait des renseignements d'après les derniers évadés, où il fallait passer ; Eh ben, c'était entre la Forêt Noire, Donaueschingen et Sigmaringen[78], c'est là. Mais attention, toutes les passerelles sont gardées*

[78] Ces deux localités du sud du Württemberg, proches (20 km pour Donaueschingen) du lac de Constance et de la Suisse, sont distantes d'une cinquantaine de kilomètres. Toutes deux sont sur le début du cours du Danube.

*sur le Danube ! Alors, on était avertis ! Et je voulais tenter, moi ! Fallait pas partir en bande, deux au maximum. Si on est trop nombreux, ça va pas, on arrive à se faire prendre ! Et jusqu'à frotter de l'ail sous les clous des souliers ! Pour éviter que les chiens ne sentent pas ! Ah ! Ça coupe le flair des chiens, ça ! Eh oui, on le savait pas, on y a su comme ça !*
E- *Par les conseils qui étaient donné par les journaux ?*
T- *Des uns aux autres ! Ah ! Pas les journaux ! Les uns aux autres. Les types du Midi, ils étaient débrouillards pour ça. De l'ail, y en a qui réclamaient de l'ail, ils* (les Allemands) *se demandaient pour quoi c'était ! Frotter les chaussures, les semelles des souliers, alors le chien perd le pied* (la trace) *là !*
E- *Vous avez fait une tentative ?*
T- *Hé, j'ai essayé dans ce pays, et puis c'était pas la peine ! A Kleinansbach*[79] *y a eu trois partis, trois types qui sont partis de là-bas. Ils sont partis pour quitter le pays parce qu'ils étaient mal tombés chez le paysan. Alors il* (son patron) *me dit comme ça le matin : « Le Franzose Kamerad fort ! »* (parti). *Ah ! Je faisais semblant de rien savoir ! Je savais : ils allaient se rendre dans un pays* (localité) *à côté où un qui était de l'Ardèche avait travaillé. Il était pas mal, il était chez un meunier, il voulait y revenir là-bas. Il était à Mistlau. Le lendemain, quand ils ont su : « Ils ont pas été loin, les camarades ! ». Moi, je faisais l'ignorant ! »*

Finalement, Jean ne dit pas pourquoi il a renoncé à tenter vraiment l'évasion de sa première ferme (où il est resté cinq mois) puisque l'exemple de l'échec de ses camarades vient de sa deuxième ferme, où il a passé dix-huit mois. Est-ce la seule perte de l'étoffe gris fer dont il pensait se faire un pantalon qui l'en a dissuadé ? Ou le risque trop grand, en raison de la distance, et de la difficulté à franchir le Danube, avant d'aborder la trouée qui menait à la Suisse, à la pointe nord du lac de Constance ?

Un autre de nos témoins, **Joseph Gilfaud** (cl.12) d'Ambierle, a, lui, commencé son évasion. Il le raconte par bribes, ce qui m'amènera à recoller des éléments de son témoignage, en escamotant parfois mes questions, quand elles n'orientent pas sa réponse . Il est alors dans une ferme-scierie, en Bavière, à Reichertshofen (au sud d'Ingolstadt) à 75 km au sud de Nuremberg , et cela se passe dans l'été 1918 après quatre années complètes de captivité :
E- « *Est-ce que l'idée vous est venue d'essayer de vous enfuir ?*
T- *Je l'ai fait une fois ! Mais c'était pas à cet endroit-là, j'étais dans la scierie. On est parti deux, on a fait six-sept kilomètres, je crois, mais c'était guère avant la fin de la guerre….*
E- *Et alors, qu'est-ce que vous avez manigancé comme plan ?*
T- *Eh ben, voilà ! C'était un Parisien, un nommé Rouelle, un charcutier : il était bien nommé !* (rire)*…On en avait marre ! C'est pas qu'on était mal, mais enfin… Je sais pas s'il m'avait convaincu…On s'est préparés pour partir. Puis le jour qu'on est partis, un soir… Bien sûr, on a voulu partir avec nos effets. Alors, on avait chacun fait un gros sac à mettre sur le dos. Mais il fallait pas qu'on nous voie sortir avec ça sur le dos ! Alors, on a imaginé qu'on s'amuse à des conneries. On a pris une brouette, on a mis les sacs dessus, et puis un s'était mis à plat-ventre sur la brouette et puis l'autre menait la brouette ! On l'a menée comme ça ! On avait deux –trois cents mètres à faire pour rejoindre la route. On est partis comme ça. Quand on a été sur la route, on a pris les sacs… Je crois pas qu'on ait ramené la brouette… Les Allemands nous ont bien vu faire, mais ils ont cru qu'on s'amusait ! C'était le soir ! Et puis on s'est pas cachés du tout !*
E- *Et arrivés à la route, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez laissé la brouette…*
T- *Je me rappelle pas ce qu'on en a fait. Elle a dû rester sur la route, je pense ! …Vous pensez ben qu'on l'a pas ramenée ! Et on a mis nos sacs et on est allés dans le bois. Puis alors, bien sûr, ils nous ont pas vu partir* (non : revenir !) *et ils ont donné l'alerte. Et le lendemain, on était déjà arrivé dans des fermes…On était dans une ferme, et je crois bien qu'ils nous auraient pris* (comme ouvriers agricoles). *Mais on nous cherchait : y avait des patrouilles un peu partout ! Alors, ils ont appris que deux Français étaient là. Ils sont venus nous chercher dans la ferme qu'on* (où) *avait échoué….On était à Groheim* (confus)
E- *Donc vous êtes allés dans une ferme spontanément ?* T- *Oui !* E- *Mais c'était la meilleure façon de vous faire découvrir !*
T- *Oui, mais vous comprenez, s'ils avaient pu nous embaucher, ils nous auraient laissés…*
E- *Vous croyez qu'ils auraient pris le risque de vous embaucher ? Des Français pas déclarés ?*
T- *Il me semble qu'on avait pensé à ça !*
E- *Et vous aviez des cartes ?*
T- *Oh non ! On avait rien du tout !*
E- *Vous partiez à l'aveuglette, comme ça !*
T- *A l'aveuglette…On était en Bavière, toujours en Bavière. On était pas très loin de la Suisse, à cet endroit. On était au fond de la Bavière, alors on pensait ficher le camp par la Suisse ! »*

[79] La seconde ferme où il a été, toujours dans le Bade-Würtenberg

Joseph et son compagnon se trompent totalement : la ville d'Ingolstadt, près de laquelle se trouve leur village, est à 80 km au nord de Munich, donc à environ 150 km de la frontière, non pas suisse, mais autrichienne ! S'ils voulaient aller en Suisse, ils auraient dû partir en direction non du sud, mais du sud-ouest, avec un biais très long, le point le plus proche de la Suisse, Schaffhausen, au nord de Winterthur, étant à environ 280 kilomètres ! Et ceci par le plus droit chemin, difficile à tenir ! Et ils étaient bien naïfs de croire qu'un fermier bavarois pouvait les accueillir un temps en toute illégalité !

E- « *Donc en fait, votre tentative d'évasion a duré moins d'un jour ?*

T- *Le lendemain, quoi ! On a été repris le lendemain. Le patron de la ferme nous a fait rechercher de son côté, et puis les gendarmes s'en sont occupés : on nous a retrouvés tout de suite !*

E- *Et alors, est-ce que vous avez été cueillis avec brutalité ?*

T- *Non, non ! Pas du tout ! Pas du tout !*

E- *On ne vous a pas fait payer votre tentative d'évasion ?*

T- *Non, non, non, non ! D'aucune façon !* (rire) *Oh ! On était bien vus par la population…*

E- *Donc on vous a réinstallés à la scierie comme si de rien n'était ?*

T- *Absolument ! Mais c'était très peu de temps avant la fin de la guerre, ça ! Si on avait pensé qu'on allait être libérés peut-être six mois après… »*

Cette absence totale de représailles est tout à fait incompréhensible, si elle est vraie, car elle est en infraction complète avec le sort réservé aux autres évadés : retour immédiat au camp d'affectation, avec une longue peine de cachot et une mise à la diète forcée, draconienne, avec parfois des exercices épuisants pour aérer mais aussi briser l'ex-évadé. Ont-ils bénéficié d'une mansuétude particulière ? Est-ce l'approche de la fin de la guerre qui a désorganisé la discipline ? Le patron est-il intervenu en leur faveur ? On ne le saura pas…

## Une évasion réussie

Curieusement, la seule évasion réussie, après un échec, nous est racontée par un tiers, qui n'a jamais été prisonnier, **Joseph Sorgues** (cl.15), né à Romanèche-Thorins (Saône-et-Loire) et enseignant au pensionnat catholique de Neuville-sur-Saône au moment de son incorporation, en décembre 1914. Gravement blessé à la colonne vertébrale depuis le 25 septembre 1915, en Champagne, il a effectué deux ans d'hôpital, de rééducation et de convalescence, sans cesser de tenir son journal. Ainsi il écrit le 15 septembre 1917 :

*« Hier, j'ai dirigé mes pas vers Romanèche, où j'ai retrouvé ma mère et mes sœurs. Toutes les fois que je retourne dans mon petit village, je sens battre mon cœur de joie ; je ne pourrai pas y rester, maintenant que toute ma famille est à Lyon, mais je vais toujours y faire une visite avec plaisir. Le pauvre Romanèche n'a pas changé, il est toujours enveloppé de la même douceur que je lui découvrais il y a environ un an, en revenant de Bretagne. Tout le monde était en bonne santé. J'ai eu le bonheur de rencontrer un de mes amis,* ***Albert Large****, qui vient de s'évader d'Allemagne, après dix-sept mois de captivité ; il m'a fait de ses souffrances et de son évasion un récit qui m'a fortement ému et qui a soulevé mon cœur de colère et de haine contre les bourreaux allemands. Il a essayé à deux reprises de s'évader, il a été repris, une fois à 22 kilomètres de la frontière hollandaise. Aussitôt qu'il a été fait prisonnier, le 8 mars 1916 à Verdun, on l'a emmené à Munster pour le faire travailler dans une usine à munitions. Il a naturellement refusé, et il est resté attaché pour ce fait 48 heures au poteau sans manger, essuyant les insultes et les coups de cravache de ses bourreaux. N'ayant pu vaincre sa résistance, les Boches l'ont descendu travailler dans les mines de charbon, où il est resté près d'un an et demi. L'idée de s'évader lui est venue du jour où il a été capturé. Ainsi, pour la réaliser, il a acheté une grammaire allemande qu'il a étudiée avec ardeur ; il s'est procuré, par l'intermédiaire d'une Allemande, une carte, une boussole et des vêtements civils. Avec un camarade, il est parti, en franchissant la porte de sa baraque ; il a marché pendant dix nuits, ne mangeant que des betteraves arrachées dans les champs et des grains de blé. Un invincible espoir le soulevait, de revoir la France et les siens. Enfin, le 4 août, il franchissait la frontière, traînant son camarade à demi-mort, en criant « Vive la France ». « Je vivrai toujours, m'a-t-il dit, que je n'oublierai jamais le sentiment de joie inexprimable qui m'a saisi lorsque j'ai dépassé le poteau et que je me suis senti libre ». Nous nous sommes embrassés frénétiquement, mon camarade et moi, en pleurant à chaudes larmes ! En écoutant parler ce fils de France, tout simplement, comme s'il n'avait fait que son devoir, j'admirais ce cran merveilleux du soldat français, ce ressort de la race latine qui défie tous les chocs, tous les évènements. Jamais notre Patrie ne mourra, tant qu'elle possédera son âme, et cette âme, c'est la foi, l'amour de la gloire, la générosité, la vaillance ; ne désespérons jamais de la France ! »*

Même si le récit est un peu théâtralisé, sans doute, par le narrateur, l'évasion de son ami Albert Large témoigne d'une belle obstination. Notons que les accessoires indispensables ont été acquis par l'entremise d'une Allemande, peut-être aimée, qui elle, n'a pas trahi, à la différence de la sentinelle du camp de Wittenberg stipendiée qui a dénoncé le prisonnier français qui l'avait payée pour acquérir des effets et un vélo, dans le cas signalé par Jean Fontaney. La marche de nuit diminue sensiblement le risque d'être vu, mais

ne facilite pas l'orientation. Il est évident que la frontière est ici celle de la Hollande, pays neutre, éloignée de Münster de 60 km seulement, à la ville d'Enschede. Finalement, l'évasion par le Nord était sans doute plus facile, pour les camps proches de la frontière, que la si fameuse évasion par le Sud, en direction de la Suisse.

**Emotions et sentiments**

Bien que les conditions de vie et de travail accaparent une part très importante du temps et de l'esprit des prisonniers, on a vu apparaître, au cours des témoignages cités, des éléments forts de vie psychologique reliant les prisonniers entre eux (la camaraderie, voire l'amitié, parfois l'inimitié) et plus intéressant encore, reliant les prisonniers et les Allemands, notamment ceux qui les hébergent et les font travailler dans les longues périodes de séjour dans les fermes. Parfois on a cru deviner des relations amoureuses qui ont pu s'esquisser entre le prisonnier et une des jeunes filles de la maison. Cette partie va essayer de regrouper des éléments forts allant dans ce sens.

La mort à la guerre d'un fils de la maison

**Jean Roche** (cl.14), de Saint-Symphorien-de-Lay, puis de Roanne, se trouvait dans sa troisième ferme, à Neuffen, au sud de Stuttgart, en 1918, sans homme à la maison, le patron et un fils étant à la guerre, quand survient l'épisode qu'il raconte :

T- *« Et la mère était bien avec moi. Un jour, il avaient embauché une femme, une vieille femme de quatre-vingts ans pour piocher des pommes de terre avec les filles. Tout par un coup, quand on est ensemble, la pauvre femme qu'ils avaient embauchée, elle venait pour manger à quatre vingt-ans… pas un mot ! On vient chercher les filles : ils avaient reçu un télégramme qu'il y avait un fils qui avait été tué à la guerre. Il a été tué à la Tête de Champagne. Alors les filles sont parties. Alors la petite mère qui était avec moi, elle me dit (elle s'est mise après à parler quand on était que deux) : « « Die Steine sint hart in Frankreich also », « les pierres sont dures en France aussi ! ». Et hop, hop ! J'aurais pas voulu ça. Dire : « Die Steine sint überall hart », « les pierres sont dures partout ». Et puis après un moment, il a fallu nous rentourner*. Ah ! Quand on est arrivé à la maison, la mère monte les escaliers. J'avais porté une cruche qu'ils nous avaient donnée, on mettait un peu de cidre dedans. « Mein Fritz*[80]* ist tot ! Mein Fritz ist tot ! », « mon Fritz est mort ! ». Moi, j'étais… Je pouvais pas rire devant la douleur d'une femme. Je pensais que moi, j'avais trois cousins qui étaient restés à la guerre, hein ! Je pensais : « Ça en fera un de moins ! » J'ai fait semblant de… »*

La chute de ce témoignage est déroutante : alors qu'on s'attend à un moment de fraternisation, de vraie compassion de la part de Jean vis-à-vis de la mère qui a perdu son fils, des deux filles qui ont perdu leur frère, il n'en est rien, et l'esprit de guerre prend le dessus, bien que la simple décence l'oblige à simuler le partage de l'affliction générale. Par ailleurs, on voit qu'au terme de sa captivité, Jean peut tenir une conversation simple en allemand, et s'en souvenir soixante-dix ans après.

Impressions et sentiments de Noël pour le prisonnier français

Le sergent **Antonin Granet** (cl.03), instituteur laïc à Chamboeuf, marié et père d'un très jeune fils, est prisonnier depuis presque deux ans (capturé le 9 mars 1916) quand il décrit dans un de ses carnets de captivité la fête de Noël 1917 (il est alors âgé de 34 ans) à la ferme Roskopf, au village de Münster, à 20 km au nord-est de Darmstadt, où il se trouve depuis février 1917 :

*«25 Décembre 1917 – Noël, le 4e en guerre, souvenirs des autres du temps de paix, des 2 passés sur le front, du précédent en Allemagne et enfin de celui-ci. Que sera le prochain ?*

*Noël. Comme ce mot sonne aux oreilles de tous. Mille convoitises pour les enfants, de joie pour les parents d'offrir à leurs chérubins de douces choses et de chers objets. Fête religieuse pour le croyant, et fête tout de même pour le profane – Noël en Allemagne loin des siens, loin des joies de la famille qui en ces circonstances se réunit dans un festin où l'affection chaude remplit tous les cœurs. Noël en Allemagne, le 2nd, et en captivité. L'an dernier, ce fut au camp simplement qu'il s'écoula, travail pareil aux autres jours, entre les murs d'une froide baraque, avec le pressentiment de la faim qui rôde toujours autour de cet amoncellement de chair humaine. Heureux ceux à qui les bons paquets de France peuvent permettre une douce collation mais le rationnement des arrivages avait rendu plutôt triste cette fête solennelle.*

*Cette fois, un peu plus de liberté grâce au travail. Depuis plusieurs jours les préparatifs se font dans la maison et la ménagère allemande chaque jour cuit ces gâteaux, ces Kuchen, obtenus non sans peine grâce à la bonne farine dissimulée à l'abri des investigations des autorités chargées de surveiller le*

[80] « *Fritz* » est l'abréviation de « *Friedrich* » (Frédéric) prénom si courant en Allemagne que les Français ont surnommé notamment les Allemands : *« les Fritz »*. Un des rois très importants a été Frédéric II de Prusse, roi francophone, écrivant aussi très bien en français, qui avait fait venir Voltaire dans son château de Potsdam, où l'on peut encore visiter « la chambre de Voltaire ».

*rationnement. Plus d'un larcin a été commis à la réserve de friandises pour Weihnachten* (Noël), *et le bambin de la ferme tout heureux de m'offrir journellement quelques Lebkuchen ou Nüsskuchen en me demandant mon avis. Versuchen* (« goûter ! ») *me dit le plus endiablé, Karl, en me fourrant dans la main, oui même dans la bouche, un de ces gâteaux fruit de rapine à la mère. C'est à pas de chat qu'il me montre comment ils vont dans la chambre où sont déposées les friandises. Enfin le 24 décembre, le père est arrivé de Berlin. Depuis quelques jours j'ai taillé le Christbaum* (arbre de Noël) *qui se dresse à présent sur la commode dans la Stübe* (pièce commune, salon). *Aux fines branches étincellent les boules brillantes, les pommes factices. De toutes petites bougies multicolores attendent le moment de l'embrasement. La botte de foin, en souvenir sans doute de l'âne de la crèche sainte, a été déposée dans la cour, vieille coutume. Souper habituel, on attend la venue du Christkindchen* (l'Enfant Jésus). *Des coups à la porte et une jolie Fraulein* (jeune fille) *vêtue de blanc apparaît suivit* du vieux bonhomme. Le Christkinchen frappe les uns et les autres comme recommandation d'être sages et puis distribue aux uns et aux autres les Geschenke* (cadeaux) *à eux destinés. Le sapin s'allume, les petites lumières se reflètent sur les miroirs des boules qui étincellent. La prière n'est pas oubliée et la cérémonie se termine. Les gâteaux, pommes, noix sont dévorés à belles dents. Cérémonie empreinte de simplicité, de gravité même. C'est la guerre et les ressources manque* sans doute, non pas en argent mais les provisions de toutes sortes sont si rares. Christkindchen et son bonhomme est parti ailleurs, et la joie est sur toutes les figures. Nous prisonniers, c'est dans l'humble baraque que nous célébrons notre Noël, à peu de chose. Une veillée un peu plus longue, quelques victuailles de France et un supplément de bière. Où sont-ils les joyeux Noëls de France ? L'âme se sent envahie d'une noire tristesse. Encore le cafard qui revient. Au travail, il a moins de prise, l'esprit est davantage occupé quoiqu'il chasse sans cesse divaguant ça et là. Et dans la froideur glacée du local spécial qui nous sert d'abri se passe notre vie. Là-bas, des êtres chers pensent à nous et leurs* (nos) *pensées va*vers eux . Dehors le blanc tapis de neige, le froid glacial. Nous, nous sommes à l'abri, mais là-bas, les bons camarades qui luttent, comme ils doivent souffrir ! Triste Noël pour eux. La sollicitude militaire a dû sans doute améliorer l'ordinaire, mais que sera le lendemain ? Et pour nous exilés, sera-ce le dernier ? Oui sans doute, mon espérance grandit, les évènements vont sans doute se précipiter. Noël, Noël, l'espérance… ».*

Antonin Granet a cependant eu la chance de vivre deux fêtes de Noël : une traditionnelle, à l'allemande, dans une famille rurale unie qui a bien voulu admettre le prisonnier un moment (qui a lui-même choisi et installé le sapin de Noël) une autre, plus que frugale, avec ses compagnons de commando, travaillant dans des fermes voisines. Inévitablement, Noël est un marqueur calendaire qui renvoie au passé, à la vie libre, aux fêtes familiales, et ne saurait, pour le prisonnier, qu'être empreint d'une profonde tristesse liée à l'éloignement des siens, à l'incertitude de les revoir, à la durée interminable de la guerre, même si, fin 1917, avec l'entrée en guerre des Américains au printemps, leur arrivée massive en été et en automne, la donne a changé, et la « petite fleur Espérance » peut croître… Mais ceux qui vivent Noël dans les camps n'ont même pas droit à un ersatz de Noël !

## Amour avec des Allemandes

### Amours vénales ou intéressées

**Jean Chantelouve** (cl.09) de Chuyer, puis Pélussin, prisonnier depuis le 20 mars 1916, a été le seul prisonnier parmi nos dix-huit témoins à exercer, pendant deux ans et demi, le dur métier de mineur, à Dortmund, qui a failli, comme on l'a vu, lui coûter la vie à cause d'un effondrement d'une galerie. Il symbolise par deux gestes évocateurs le changement d'attitude des femmes allemandes envers les prisonniers français entre 1916 et 1918 :

E- « *Vous me disiez qu'ils crevaient de faim, les Allemands ?*

T- *Oh ! C'est vrai, à la fin ! Les femmes venaient pleurer vers les prisonniers ! Ça c'est vrai ! Oh ! On avait fait des copines ! C'étaient les Fraulein ou les femmes qui venaient nous caresser pour pouvoir* (geste conventionnel de la main, doigts serrés, vers la bouche) *Hein ! Ça avait changé ! Ils crevaient de faim là-bas ! Moi, je recevais des colis de chez moi, j'avais encore assez… Des femmes qui au début des prisonniers (moi, j'y ai pas été au début), faisaient des gestes comme ça* (geste du pouce pour indiquer qu'il faut couper le cou !)

E- *Attendez : au début, elles faisaient le geste de couper la gorge ?*

T- *Et quand on est partis, c'était le mouchoir de poche !* (mime le fait d'essuyer ses larmes)

E- *[…] Donc, en fait, y avait plus d'ennemis ?*

T- *Oh non ! Autrement, là-bas… moi, j'étais pas libre, mais j'aurais été en Allemagne, j'aurais eu des femmes tant que j'aurais voulu !*

Fille de T, éclatant de rire : *Ah ben ! C'est la dernière ! »*

De fait, au moment de la grande pénurie alimentaire de la dernière année de guerre, en Allemagne, les Français, recevant des colis de France, de leur famille et de la Croix-Rouge parfois, se trouvaient

avantagés par rapport à de nombreux Allemands. Par ailleurs, on reviendra sur les relations sur les Français et les Allemandes au moment de l'occupation en Allemagne, après l'armistice.

C'est aussi vers la fin de la guerre, en 1918, que **Jean Roche** (cl.14), de Saint-Symphorien-de-Lay, puis Roanne, fait prisonnier le 8 mars 1916, ayant fait trois longs séjours dans des fermes du Bade-Wurtemberg puis du Jura souabe, pour finir comme jardinier à la ville de Stuttgart, situe l'anecdote suivante :
T- *« Chez Daimler y avait toujours quatre-vingt prisonniers français qui travaillaient là-bas, mais à partir de 1918 on a mis des Italiens ! Plus un Français ! C'est qu'ils débauchaient les ouvrières là-bas ! Pour une tablette de chocolat, elles auraient vendu l'empereur Guillaume ! »* (rire)
E- *C'est ce qu'on m'a dit, que la tablette de chocolat, c'était la monnaie d'échange !*
T- *On a enlevé les Français, hein ! Parce qu'aussi, il y en avait un, je crois que c'était un Stéphanois, qui était parti avec une hirondelle*[81] *Ils l'ont trouvé quelques jours après, chez elle : elle lui avait donné les habits de son mari, mais il a été vendu* (dénoncé) *quand même ! ».*

On verra, dans le chapitre consacré à l'Occupation en Allemagne au premier semestre 1919, que la fameuse tablette de chocolat, dont disposaient les Français, et dont étaient privées les Allemandes, (et les Allemands) qui ne disposaient pas de liens avec des colonies productrices de fèves de cacao, a servi a acheter bien des faveurs féminines…

Un autre prisonnier, **Joseph Gilfaud** (cl. 12) d'Ambierle, prisonnier depuis le 24 août 1914 dans le nord de la Bavière, vers Ingolstadt surtout, attribue certaines relations amoureuses faciles, non à la vénalité des femmes, mais à la liberté de moeurs qui régnaient en Bavière :
T- *« Tandis qu'eux, entre eux, fallait voir ça ! Dans la population, les jeunes gens et les jeunes filles…*
E- *Ah bon ? Y avait moins de moralité que chez nous ?*
T- *Oh la la ! Oh ben oui, alors ! Fallait voir ça ! Y avait beaucoup de filles qui avaient des gosses ! J'ai connu… Quand j'étais dans la carrière* (pour l'extraction de la pierre !), *y avait une petite auberge où on mangeait, y avait une bonne : elle a eu six gosses avant de se marier !*
E- *Pas du même père, peut-être !*
T- *Je sais pas : j'ai pas assisté à l'opération ! »*

Il est facile de généraliser abusivement à partir d'un cas spectaculaire, qu'on retrouverait dans la plupart des pays. Mais il avance un autre exemple
E- *« Donc votre copain, qui a eu cette relation avec cette jeune fille, ça ne lui a pas valu d'ennuis ?*
T- *Non, non, non, non !*
E- *Mais c'était une jeune fille de la ferme ? Une servante de la ferme ?*
T- *C'était la fille d'un des ouvriers de la scierie. Mais il y allait ! Il venait chez les parents de la fille, il se gênait pas ! Et la fille non plus ! »*

Ce dernier exemple nous fait glisser vers une relation amoureuse suivie, où il y a peut-être une part d'intérêt autre que la relation sexuelle, ce qui nous amène à des amours plus éthérées.

## Amours idylliques

**Jean Salanon**, (cl.14) agriculteur à Saint-Georges-Hauteville, fait prisonnier le 23 février 1915, a, en dehors des camps, travaillé dans plusieurs fermes bavaroises, dont deux où il est resté longtemps (six mois en 1916, deux ans de septembre 1916 à décembre 1918)

Dans la première ferme, à Au bei Bad Aibling, au sud de Munich, c'est nettement après la mort à la guerre du fiancé, Hans, d'une jeune fille, fiancé dont nous avons vu le pressentiment de sa mort lorsqu'il ne voulut plus repartir au front et proposa ses habits militaires au prisonnier pour faciliter son évasion, que s'esquisse une relation qui restera tout à fait platonique :
T- *« Comme celui, je vous ai dit, qui voulait me faire partir à sa place…Cette jeune fille qu'il fréquentait, pendant un mois, elle m'avait soigné ! J'avais pris des rhumatismes intestinals* . C'est elle qui m'a soigné pendant trois semaines, mais bien simple. Elle m'apportait un plat d'eau chaude avec un torchon. Elle le tordait et elle me le mettait sur le ventre. Et puis des pastilles. Eh ben, elle a passé un mois qu'elle m'a pas parlé ! Eh ! Y avait une petite rancune ! C'étaient les Français qui avaient tué son bon ami ! Y avait une petite rancune ! Elle m'a pas parlé ! Je parlais, elle me répondait pas ! Après, c'est revenu. Elle était brave* (bonne, gentille) *cette jeune fille. Elle était de mon âge. C'était elle qui m'avait soigné. J'avais un livret où j'avais marqué tout où j'avais passé . J'avais marqué : « J'ai été bien soigné par Mademoiselle Elise Schlemer ». Elise, elle s'appelait ! Elise ! Elle avait un joli nom !… Elle avait un joli nom : Elise ! « Bien*

[81] S'agit-il du fameux vélo de marque « Hirondelle » produit par la Manufacture d'Armes et de Cycles de Saint-Etienne, et qui avait équipé la police, au point que son nom d'Hirondelle avait été attribué aux agents de la police cycliste ? Ou est-ce une façon de nommer, par métonymie plaisante, la femme qu'il a séduite ?

*soigné par Mademoiselle Elise Schlemer ». Schlemer ! Le père était le maire de la commune. Des gens qui étaient… La mère allait à la messe tous les jours. Attention, c'était des gens…* (pratiquants ?) *! J'avais pris la confiance. Parce qu'ils m'avaient demandé si je voulais aller à la messe, le premier jour. J'avais dit que oui : j'avais pris la confiance ! La mère, quand y avait quelque lapin, quelque poule, qui était crevé(e), elle me disait… Je faisais le travail. Elle me donnait une petite étrenne, la mère !*

E- *Mais vous auriez pu vous y marier, là-bas !*

T- *Eh !* (rire de bonheur) *Ah non ! Non !*

E- *Y en a bien qui y sont restés !*

T- *Ah ! Y en a ben ! Oh mon Dieu ! Y en a qui ont laissé des enfants ! C'est affreux ! Là où j'étais, y en a un qui avait couché avec une bonne. Et puis elle a été enceinte. Et combien ! Quand on a parti, y en a deux ou trois qui attendaient vers le train, avec leurs enfants. Alors, elles nous disaient : « Untel ? Vous connaissez Untel ? ». En allemand, quoi ! Elles pleuraient, elles voulaient… Mais moi, par hasard* (en revanche), *là, j'ai été correct ! Ah non ! »*

On aura compris que Jean narre d'abord une histoire de 1916, puis, dans sa dernière réplique, saute au départ des prisonniers par le train fin novembre 1918, voire en décembre. Elise avait vaincu sa haine des Français qui lui avaient tué son Hans, pour en arriver à soigner un de ces Français, de son âge, qu'elle a appris à estimer, et a vaincu son mutisme, et qu'elle a peut-être aimé secrètement, tout comme lui l'a fait. Par ailleurs, on a ici la confirmation que la religion a été un puissant facteur d'intégration des prisonniers catholiques pratiquants en Bavière catholique.

Dans la seconde ferme, à Weihmich, tout en restant platonique, l'idylle est allée jusqu'aux baisers. Jean Salanon est alors très près de Landshut, et c'est son plus long séjour dans une ferme, puisqu'il a duré les deux dernières années de guerre. Il revient deux fois dans l'entretien, à près d'une heure de distance sur l'épisode. Voici la première narration, brève :

T- « *Y avait la sœur du patron… Ils* (ses parents, sans doute) *habitaient en ville, à Landshut. Ils venaient presque tous les dimanches. Alors, elle m'a dit un jour : « Je te fais une pochette ». Elle me l'avait apportée pour faire voir, avec mes initiales « J », « Jean », et « S ». Elle m'a dit : « Il faut que tu me fasses un cadeau toi aussi ! ». J'ai acheté une broche, une broche pour mettre là* (geste vers la poitrine), *c'était l'habitude alors.*

E- *Mais elle était amoureuse de vous ?*

T- *Hein ? Eh oui !* (rire). *C'était la sœur du patron, elle avait dix-huit ans, mais elle se donnait vingt ans* (rire). *Elle montait dans nos chambres, elle faisait nos chambres. Elle avait pris ma photo un beau jour* (rire). *Enfin, il faut bien rire, que voulez-vous ? On faisait pas de mal ! ».*

Une heure après, juste après l'épisode consacré à Elise, Jean revient sur son second amour :

T- *« La sœur du patron, elle avait dix-huit ans. On riait comme ça, on s'embrassait des fois comme ça… Mais enfin, non ! Elles sont trop jeunes !*

E- *Mais certains s'y sont bien mariés !*

T- *Alors, c'est elle qui m'a dit : « Je veux faire un petit….*(cadeau). *C'était à la mode alors. Alors, je lui ai acheté une broche après. Quand j'ai parti* (après l'armistice), *j'ai été les voir* (à Landshut). *Elle m'a dit : « Au revoir, Johann, on se reverra plus ! ». Et j'ai dit : « Oui ! » Alors elle m'a fait* (prend une voix gémissante) : *« Hé ! Là-haut ! ». Elle m'a fait au revoir. On s'est embrassés. On s'est embrassés. »*

Le dernier baiser, celui de l'adieu définitif, avant d'hypothétiques retrouvailles au Ciel (mais certaines pour eux deux, très croyants) a dû être bien différent des baisers d'amoureux sages, qui ne savaient pas encore que la guerre allait finir un jour, et sceller leur séparation…

## Sur la piste d'une histoire d'amour

Nous avons laissé, il a y a quelques pages, l'itinéraire de captivité de **Joannès Grand** (cl.03) ajusteur aux Ets Barroin à Saint-Etienne avant guerre, capturé le 27 août 1914, au moment où il arrivait dans ce qui s'avèrera sa dernière affectation, une ferme près de Neuöting, à 95 km à l'est de Munich, sur la route de Passau, en compagnie de deux autres camarades, l'un de Saint-Chamond, l'autre de Grenoble :

*« le 23 Mars 1917 nous sommes arrivés à Alzgorn canton de Neuötting*[82] *mais voilà le malheur en arrivant à destination on nous distribua un dans chaque ferme : Joseph à Lehneck et moi à Erber et Michel au fond d'Alzgorn. Moi et Joseph on était pas loin l'un de l'autre, sa ferme s'était* des parents avec la mienne, on se voyait comme on voulait mais plus tard Michel se fit changer de place et s'approcha de nous et alors on se voyait tous les… «*

Et le texte s'arrête net, les dernières pages étant déchirées, sauf la dernière qui se présente ainsi :

[82] Neuötting est à 80 km à l'est de Munich, sur la route de Passau, et se trouve à moins de 20 km de la frontière autrichienne

* en haut **:** ***«*** *Die Erinnerung ist das einzige Paradies aus dem der Mensch nie vertrieben werden kann »* . La phrase est d'abord écrite en écriture allemande gothique, puis recopiée d'une écriture qui paraît française, très appliquée. La seconde porte, comme une sorte de signature, les lettres majuscules A.A., en graphie gothique.

* en- dessous, les lettres de l'alphabet sont recopiées dans leur ordre, en gothique allemand, d'abord les 26 majuscules, puis les 26 minuscules.

Il paraît évident que ces lettres paraissent destinées à un Français lisant, ou cherchant à déchiffrer, un texte manuscrit allemand, tracées peut-être par la main qui copie la citation, et peut-être par celle qui semble signer A.A.

Un des petit-fils de Joannès Grand, Michel, né en 1949, habitant Civens, comptable à Feurs puis à Saint-Etienne, avait été très intéressé par les histoires de guerre de son grand-père, mais celui-ci mourut à Feurs en 1966. Tombant sur ce carnet, il avait rédigé, en puisant aussi dans les souvenirs de sa grand-mère, une biographie intéressante et détaillée de Joannès en 40 pages. Par ailleurs des photos rapportées de captivité montraient notamment un Joannès plus que trentenaire (il a 34 ans quand il arrive dans cette ferme d'Erber) paraissant étonnamment épanoui, pipe bavaroise à la main, en compagnie d'une famille où figurent au centre une dame qui paraît avoir la bonne cinquantaine, à l'opposé de lui un jeune homme paraissant un peu plus jeune que lui, des jeunes filles et des enfants. Sur une autre, il pose, l'air presque conquérant, en compagnie d'adultes seulement : un couple très âgé assis au premier rang, et derrière, un homme qui paraît avoir cinquante ans, et entre les deux hommes du second rang, deux jeunes femmes qui paraissent avoir la trentaine.

Grâce au jumelage de Feurs avec la ville bavaroise d'Olching, Michel et son épouse Danielle, nantis des renseignements du carnet, avaient pu faire retrouver la ferme en question et avaient noué en premier contact, en juin 1985, sans lendemain, mais avec une réponse confirmant toutefois que les photos en question étaient aussi en possession de la famille Weismuller. Quand il a lu, dans un journal, un article sur mes recherches sur la Grande Guerre, Michel a pris contact avec moi, en novembre 1987, et m'a envoyé la biographie ainsi que la photocopie du fameux carnet.

Mon épouse Françoise, germaniste, a pu traduire la citation : *« Le souvenir est le seul paradis dont l'homme ne puisse jamais être banni »*. Superbe pensée, dont il s'est avéré, par l'entremise d'une collègue professeur d'allemand, Dominique Delorme-Duc, qu'elle était de l'écrivain allemand **Johann Paul Richter** (1763-1825) qui avait adopté le pseudonyme français de **Jean Paul** par admiration pour Jean-Jacques Rousseau. Quant au sens de la citation, il évoque immanquablement l'état d'esprit de personnes qui se quittent, mais qui conserveront toujours le souvenir de l'autre dans leur mémoire.

C'était trop beau pour laisser en suspens cette histoire. Nous avons décidé en juillet 1988, alors que nous conduisions nos deux fils au port belge de Zeebruge pour une traversée en direction de Hull - où habite la marraine galloise de notre aîné, Anne Chesters - pour un séjour d'une quinzaine de jours, de retrouver la famille Grand au complet (Michel, Danielle, et les deux enfants Thierry et Isabelle) à la sortie de Fribourg, en Forêt Noire, pour aller en Bavière sur les pas du grand-père, la famille Weismuller ayant agréé notre visite.

Elle fut riche en péripéties et dura presque quatre jours, au lieu de la journée que nous avions prévu d'y passer, mon épouse servant constamment d'interprète. Nous apprîmes, par M. Weismuller, né en 1921, venu comme gendre dans la ferme, que le A.A. signifiait Anna Aigner, alors âgée de 32 ans, qu'elle avait aimé Joannès et…que de leurs amours était né un enfant, Karl, avec qui M. Weismuller, natif de l'endroit, était allé en classe. Les recherches faites sur le moment pour retrouver l'acte de naissance ou de baptême de Karl furent vaines, tant dans les archives civiles que religieuses. Mais le samedi soir, jour d'une grande fête, réunissant plus de quatre-vingt personnes, en l'honneur de l'arrivée du descendant du prisonnier français, nous apprîmes d'une participante qu'elle possédait la photo de la tombe de Karl. Nous la vîmes le lendemain : c'était une tombe militaire provisoire, récente au vu de la terre craquelée, de « *Karl Maurus* » surmontée de la croix de fer, où apparaissaient deux dates : *« 30-6-19 --12-1-43 »*.. Le jeune soldat de la Wehrmacht, né de la guerre, était mort de la guerre en Russie, à moins de 24 ans, peut-être devant Stalingrad. Sa mère Anna, avait épousé un M. Maurus qui lui avait donné son nom, ainsi qu'un second fils. Les photos de Karl en soldat ressemblaient trait pour trait au père et aux oncles de Michel…

L'histoire pourrait s'arrêter là. Michel (né le 30 juin 1951, juste trente-deux ans après Karl !) qui aurait bien voulu savoir si son grand-père était parti d'Allemagne en sachant Anna enceinte ne le sut pas, car la grossesse remontait au début d'octobre 1918, et pouvait bien avoir été méconnue, ou dissimulée. Mais il savait, par tradition familiale, que son grand-père aurait bien voulu repartir en Allemagne. Ce dernier, marié depuis 1908 à Antoinette, sans enfant, eut la fâcheuse surprise de découvrir à son retour que sa femme avait quitté le domicile conjugal depuis plusieurs années pour vivre en concubinage avec le meilleur ami de son époux, sans jamais cesser de lui écrire. Les parents de Joannès, pour ne pas le démoraliser, ne l'avaient pas informé du fait. Il obtint le divorce à son profit en novembre 1919 et se remaria en avril 1921, avec une

jeune ardéchoise, Berthe, qui avait perdu son amoureux à la guerre… Depuis ce voyage, les couples Grand et Barou sont amis…

Ce divorce n'est qu'un des multiples divorces qui furent prononcés à la fin de la Grande Guerre. **Jean-Yves Le Naour**, dans *« Misères et tourments de la chair durant le Grande Guerre »* constate leur accroissement très sensible à la fin de la guerre : *« Le taux de divortialité, c'est-à-dire le nombre de divorces pour 10 000 mariages, passe de 561 en 1913 à 1 235 en 1920, pour ne plus revenir au niveau d'avant-guerre »*, et note l'évolution de leur motivation principale : *« D'ailleurs, les divorces de 1918 n'ont rien à voir avec ceux de 1913 : avant la guerre, les femmes sont majoritairement à l'origine de la demande de divorce (58,5%) selon l' « Annuaire statistique de la France ». En 1919, par contre, 61% des demandes sont motivées par les maris. Une situation exceptionnelle, comme à l'issue de la Seconde Guerre mondiale… »*[83]

L'adultère des épouses à l'arrière était constatable par l'entourage, celui des époux au front ou en captivité dans une ferme ne l'était pas, tout au moins par les juges…

## Vers le mariage ?

Il est arrivé que le prisonnier, s'il était célibataire, revienne avec sa « bonne amie » allemande, pour qui l'amour dépassait la crainte d'affronter un pays ennemi, une langue étrangère, des coutumes différentes, l'hostilité prévisible de sa future belle-famille. Un cas nous est signalé par **Marius Gondy** (cl.11), de Chauffailles (Saône-et-Loire) qui fut prisonnier du 30 septembre 1915 jusqu'à l'armistice, dans le nord de la Bavière :

E- *« On m'a dit que souvent des prisonniers avaient noué des relations amoureuses avec des Allemandes…*

T- *Ah oui ! Ah oui ! Il y en a un, à Saint-Germain-la-Montagne, qui a ramené une Allemande. Je me rappelle pas de son nom. Il est mort, d'ailleurs….Il avait un café….Il s'appelait….Buisson ! Je crois bien qu'il était marié avec une Allemande ! »*

De son côté, **Jean-Baptiste Biosset** (cl. 18) de Renaison, qui n'a pas été prisonnier, mais a « fait » l'Occupation en Allemagne en 1919, raconte une anecdote qui permute les lieux de mariage, et sans doute de résidence, entre le Français et l'Allemande :

T- *« Ah ! On pouvait pas toutes les ramener ! Moi, écoutez, moi, il y en a une ou deux que j'ai regrettées ! Mais je pouvais pas les amener : elles parlaient pas un mot de français ! Et puis enfin, je pouvais pas ramener ça chez moi ! Mais c'étaient des femmes de valeur !*

E- *D'autres l'ont bien fait !*

T- *Je sais bien ! Il y a même un ancien prisonnier qui est venu se marier là-bas pendant que j'étais à la tête de pont de Mayence. Un beau jour, en allant au mess, je descendais la rue, je vois un gars sur le trottoir opposé avec une valise à la main. Je dis : « Ça, c'est pas l'allure d'un Boche ! C'est un Français ! » Arrivé à ma hauteur, il m'interpelle. Il me dit : « Alors, le Poilu, ça va ? » - « Oui, ça va, pourquoi ? ». On se met à causer et je lui dis : « Où vous allez comme ça, avec votre valise ? » - « Je viens me marier ! ». Il m'emmène un peu plus loin, dans une rue qui donnait sur le Main, et on découvrait une colline de l'autre côté du Main. Il y avait une ferme là-haut. Il me dit : « Tenez, j'ai passé tout mon temps de prisonnier dans cette ferme et je reviens pour me marier avec la fille. » . Il a bien dû le regretter, cette guerre* (la Seconde)*, je pense, enfin c'est comme ça… »*

Le très bon et prolifique écrivain régionaliste auvergnat **Jean Anglade** a fait de ce thème la matière d'un de ses romans : *« Le faucheur d'ombres »*, paru en 1998, où son héros, prisonnier, Maurice Poudevigne, paysan de Haute-Loire (de Venteuges) faisant des campagnes estivales de fauchaison et de moissons dans le Cézallier (Puy-de-Dôme), ne revient de la guerre qu'en 1925 (et trouve son nom sur le monument aux morts !) car il avait lu dans un journal allemand que les prisonniers français rentrant en France allaient passer en conseil de guerre pour s'être rendus. Ayant appris par une lettre qu'Erika, la jeune femme allemande qu'il aimait, mais n'avait pas osé séduire, était devenue veuve, il la fait venir en France et l'épouse.

Nous avons signalé au début de ce chapitre, en citant l'ordre du jour du Grand Quartier Général des armées de l'Est en date du 28 novembre 1914, la lourde charge d'opprobre qui pesait, pour l'Etat-Major, sur tous les prisonniers : *« Tout militaire qui se rend ou tombe entre les mains de l'ennemi , avant d'avoir épuisé tous les moyens de défense en son pouvoir, est un lâche »*. Un lâche à qui l'on promettait à son retour en France sanctions disciplinaires exemplaires, voire traduction devant *« un conseil de guerre pour capitulation, désertion à l'ennemi ou abandon de poste en présence de l'ennemi. »*. Dans le cas du jugement des six Martyrs de Vingré, le 4 décembre 1914, les neuf prisonniers (avec le caporal de Voguë) faits par les Allemands juste avant l'épisode du retour précipité en seconde ligne furent tous condamnés à mort, et durent attendre un jugement militaire d'octobre 1921 pour être absous de cette condamnation ! Dans l'esprit des prisonniers, cette angoisse a dû se surajouter à leurs souffrances, même si l'opinion publique, et l'opinion

[83] Jean-Yves Le Naour, op.cit., éditions Aubier, Paris, 2002, p. 245 et p. 247

politique a évolué sur ce point au cours de la guerre, en raison notamment du nombre considérable de prisonniers. **Annette Becker**, dans l'ouvrage qui a servi de référence à ce chapitre, *« Oubliés de la Grande Guerre »* le note fortement : *« Entre Joffre et Nivelle, entre 1914 et 1917, la perception des prisonniers a fortement évolué. De déserteurs en puissance, ils sont devenus « nos camarades » ou « nos soldats ».* En 1917 et en 1918 *« L'état-major rappelle par le biais des prisonniers que le sens du combat n'a pas changé, et que tout refus « antipatriote » ne peut que mener à la victoire allemande. Où que l'on soit, y compris dans un camp, on se doit d'être parmi « les braves qui ont vaillamment résisté à leurs gardiens ». »* dit l'historienne, citant la note 16 N 1646 de l'Etat-Major Général, présente dans les archives du Service Historique des Armées de Terre (SHAT)[84]

Les prisonniers ne furent pas condamnés à mort à leur retour. Mais ils furent condamnés à l'oubli, et méprisés, notamment parmi leurs camarades combattants, pour avoir fait une « sous-guerre », surtout s'ils avaient été capturés au tout début du conflit, d'où une souffrance indéniable et inavouable. Certains ouvrages historiques de valeur sur la guerre de 1914-1918 ne les mentionnent même pas, ou par raccroc, en un paragraphe. Ce n'est pas pour rien qu'Annette Becker les classe, au même titre que les populations des départements occupés pendant quatre ans, qui furent parfois déportées aussi en Allemagne, parmi les *« Oubliés de la Grande Guerre »*…

Il nous restera à traiter, en temps utile, la façon dons nos prisonniers ont vécu l'armistice en Allemagne (sauf Jean Fontaney, qui est déjà en Suisse) et la façon dont ils furent rapatriés, qui laissa chez quelques-uns un souvenir très fort…

***

[84] Annette Becker, op.cit., p. 293 et pp. 294-95

*“Pourquoi est-ce qu’on l’appelait le Chemin des Dames ?… Ça ressemblait à quoi ?”*
*“Eh ben, je sais pas… C’était une ligne, une hauteur qui était assez longue, qui allait de Cléry jusqu’à Soissons, pour ainsi dire… Un plateau… Le plateau de Craonne, le fameux Craonne ! J’avais été à moitié enseveli dans des cailloux ! Ils nous envoyaient des bombardements, des pièces de 400 ! On aurait dit des trains qui vous arrivaient dessus ! Moi, j’avais été enseveli aux trois-quarts dans des pierres ! Je m’en étais sorti quand même…“*

Claude Chaume,
classe 1912, Bully

Conseil général
LOIRE
EN RHÔNE-ALPES

CRÉATION : DIRECTION DE LA COMMUNICATION - CG42 - IMPRIMERIE DÉPARTEMENTALE - DÉPÔT LÉGAL : 06/14 - CRÉDIT PHOTO : ARCHIVES DÉPARTEMENTALES